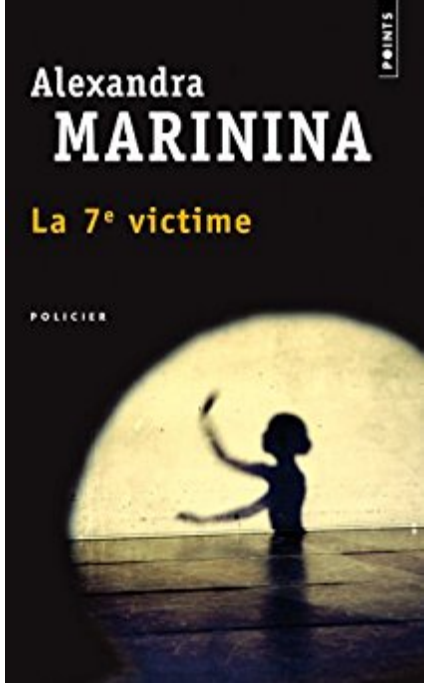
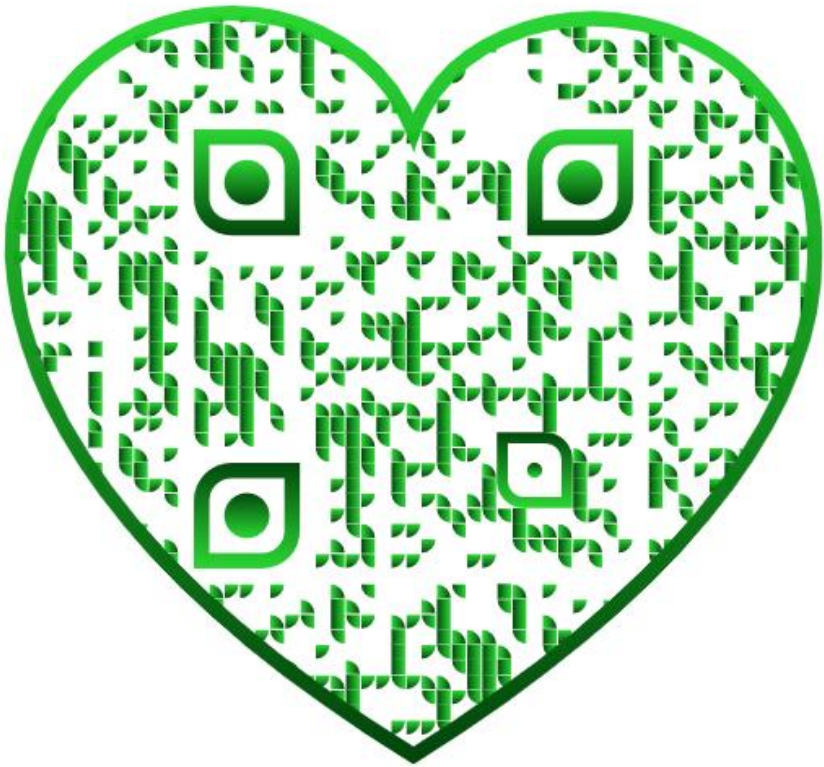

POINTS
Alexandra
MARININA
La 7e victime
POLICIER



POINTS

Alexandra

MARININA

La 7e victime

POLICIER

Alexandra Marinina

La 7e victime

Traduit du russe
par Galia Ackerman
et Pierre Lorrain

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL
TITRE ORIGINAL
Siedmaïa Jertva
ÉDITEUR ORIGINAL
Eksmo, Moscou
© Original : 1999, Alexandra Marinina
ISBN original : 5-699-03891-4
ISBN 978-2-7578-2656-0

(ISBN 978-2-02-093223-3,1re publication)

© Éditions du Seuil, 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle laite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note des traducteurs sur les noms russes

La construction des noms de famille russes pouvant s'avérer déconcertante pour le lecteur français, il est bon d'en connaître quelques règles de base :

1. Les noms russes se composent d'un prénom, d'un prénom patronymique et d'un nom de famille (ex. : Anastasia Pavlovna Kamenskaïa, Viktor Alexeïevitch Gordeïev, Iouri Viktorovitch Korotkov, Tatiana Grigorievna Obraztsova).

Le prénom patronymique est formé par le prénom du père suivi des suffixes « -ievitch » ou « -ovitch » (qui signifient « fils de… ») et « -ievna » ou « -ovna » (fille de…). Ainsi, Viktor Alexeïevitch est le fils d'Alexeï et Anastasia Pavlovna, la fille de Pavel. Dans certains cas, on peut désigner quelqu'un par son prénom patronymique tout court : « Mikhaïlovna » pour « Nadejda Mikhaïlovna Starostenko ».

2. Les noms de famille des femmes sont ceux de leur père ou de leur mari augmentés de la terminaison « -a » ou « -aïa » : Lilia Vladislavovna Stassova est la fille de Vladislav Stassov, alors que Margarita Stassova est sa première femme. Comme en France, les femmes mariées peuvent garder leur nom de jeune fille. Ainsi ni Tatiana Obraztsova ni Anastasia Kamenskaïa n'ont adopté le nom de leurs maris respectifs : Vladislav Stassov et Alexeï Tchistiakov, dit Liocha.

Certains noms de famille restent invariables au masculin comme au féminin : Nadejda Statostenko.

3. Lorsqu'on s'adresse poliment à une personne qu'on ne connaît pas ou à qui l'on doit le respect, il est d'usage d'utiliser le prénom suivi du prénom patronymique : « Viktor Alexeïevitch » ou « Anastasia Pavlovna ». Cette forme équivaut aux formules françaises « M. Gordeïev » ou « M^{me} Kamenskaïa ».

4. Les prénoms russes autorisent un nombre considérable de diminutifs qui permettent d'exprimer des gammes complètes de sentiments, de la tendresse à la dérision : Alexeï devient Liocha ; Alexandre, Sacha ; Viatcheslav, Slava ; Pavel, Pavlik ; Anastasia, Nastia ; Mikhaïl, Micha ; Irina, Ira ou Irotchka ; Sergueï, Serioja ; Ivan, Vania, etc.

Les prénoms patronymiques ont également des formes courtes : « Mikhalna » pour « Mikhaïlovna ».

De manière à éviter des confusions, nous avons limité leur usage

aux seuls cas où l’identité de la personne nommée était claire.

1

Kamenskaïa

— Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, chers amis, mais je n'ai jamais supporté les livres de Gogol, même quand je frottais mes fesses sur les bancs de l'école. Je ne comprends pas ce qu'on peut leur trouver d'intéressant.

Andreï Timofeïevitch éclata d'un rire assourdissant et s'enfourna un autre morceau de veau cuisiné par Irina. Anastasia – Nastia pour les intimes – jeta un regard en coin sur Tatiana et retint un sourire. Qu'est-ce qu'il était drôle, leur voisin ! C'était un homme d'un certain âge, déjà à la retraite, mais il se comportait avec eux comme un gosse avec ses camarades de classe. Il riait aux éclats, racontait des blagues éculées sans la moindre honte et ne se gênait pas pour dire le fond de sa pensée sur l'un des grands classiques littéraires du pays. D'ordinaire, les gens de son âge se comportent d'une manière plus sérieuse avec ceux qui n'ont pas encore quarante ans, et assènent d'un ton las et grave leurs sempiternelles vérités. Ce n'était pourtant pas du tout le cas de cet Andreï Timofeïevitch qui habitait sur le même palier que Stassov et sa famille.

— Il faut dire que l'étude de la littérature à l'école peut tuer l'amour pour n'importe quel écrivain, fit remarquer Stassov. Peut-être qu'aujourd'hui on enseigne différemment, mais à notre époque, il nous fallait apprendre par cœur des textes comme les réflexions du prince André sous le ciel d'Austerlitz, par exemple. Quel gamin de quinze ans peut supporter ça ? Tout ce qui lui pend au nez est de développer une aversion terrible pour cet extrait, pour *La Guerre et la Paix,* et pour tout ce que Tolstoï a bien pu écrire d'autre. À propos, que pensez-vous de Tolstoï ?

— En ce qui me concerne, mon cher, je ne pense rien des écrivains, répondit le voisin avec une gravité inattendue. En revanche, j'ai une opinion sur leurs œuvres. J'aime *La Guerre et la Paix.* J'aime aussi *Les Récits du Caucase* et *Les Récits de Sébastopol,* mais je ne supporte pas *Anna Karénine.*

— Donc, de notre… Tatiana, vous ne pensez rien ? fit Irina d'un ton vexé. C'est un écrivain, elle aussi.

Andreï Timofeïevitch éclata encore de rire. Il le faisait d'une manière si franche et savoureuse qu'il était impossible de ne pas sourire en réponse.

— Ira, arrête, la reprit Tatiana. Ça s'appelle mendier les compliments.

— Mais ces compliments ne sont pas pour moi…, commença à se justifier Ira avant d'être interrompue par Andreï Timofeïevitch.

— Allons, chers amis, ne vous querellez pas. D'abord, nous conduisons une conversation abstraite sur les classiques russes et non sur les dames charmantes à notre table. Je sais bien, Tatiana Grigorievna, que vous écrivez des romans policiers, mais je n'en lis pas et je ne compte pas me mettre à en lire, pardonnez-moi, même par estime pour vous. Cela signifie, hélas, que je n'ai aucune opinion sur votre œuvre. Pour finir, je dois dire que j'ai un très profond respect et beaucoup d'admiration pour vous, ainsi que pour votre invitée, Anastasia Pavlovna. Car de belles jeunes femmes intelligentes qui s'occupent d'un travail très pesant et difficile au lieu de briller dans le monde font toujours vibrer mon âme masculine.

Dès la fin de sa tirade lourde, mais bien dite, le voisin se leva de table en reposant soigneusement sa serviette amidonnée à côté de son assiette.

— À présent, permettez-moi de prendre congé.

— Attendez, Andreï Timofeïevitch, ne partez pas, s'écria Ira. On n'a pas encore servi les gâteaux…

— Non, non, ma chère, excusez-moi. Il faut que je rentre chez moi : mon fils m'a promis de venir. Aujourd'hui, c'est le deuxième anniversaire de la mort de ma femme et nous avons prévu d'aller au cimetière.

Ira se leva à son tour pour raccompagner leur voisin jusqu'à la porte. À son retour, son visage était empreint de chagrin, comme si le triste anniversaire la concernait, elle, et non Andreï Timofeïevitch.

— Il est tellement gentil… Si simple et si gai…, fit-elle dans un soupir sans s'adresser à personne en particulier, tout en dégageant de la place au milieu de la table pour le plat de gâteaux.

— Oui. Et galant en plus, approuva Nastia non sans ironie. Je ne sais pas ce qu'il en est pour toi, Tania, mais cela fait des années que je n'ai pas reçu de tels compliments. Il nous voit jeunes, intelligentes et belles… Il n'aurait pas de problèmes de vue, votre remarquable voisin ?

— Ne t'inquiète pas, la rassura Tatiana en partant d'un petit rire léger. Chez lui, tout va bien. C'est plutôt chez toi qu'on peut constater un excédent d'autocritique. Souviens-toi, ma fille, que tu n'es pas le

parangon du bon goût. Je n'exclus d'ailleurs pas que tu en sois dépourvue. Le fait que tu ne te plaises pas ne signifie pas du tout que tous les habitants de cette planète doivent te trouver moche. Il me semble que notre Timofeïevitch-Matouvitch te perçoit comme une beauté céleste…

— Matouvitch ?

— C'est son surnom entre nous. On l'appelle ainsi parce que, devant les pâtés d'Ira, il ressemble à un gros chat avec un bol de lait. Mais bon, puisque notre cher voisin nous a quittés, si nous revenions à notre affaire…

Nastia se sentit aussitôt gagnée par l'ennui. L'affaire à laquelle Tatiana l'appelait à revenir ne présentait aucun intérêt pour elle, mais elle avait fait la promesse inconsidérée d'y prendre part et il était trop tard pour revenir en arrière. En fait, elle pouvait encore se rétracter, bien sûr. Le monde ne se serait pas écroulé, mais elle aurait eu mauvaise conscience de se défiler au dernier moment alors que son amie comptait sur elle. Le fond de l'affaire était que Tatiana avait reçu un coup de fil d'une chaîne de télévision qui l'invitait à une émission en direct intitulée *Femmes aux métiers extraordinaires,* consacrée aux femmes qui occupaient des professions traditionnellement perçues comme masculines. Le premier mouvement de la juge d'instruction Tatiana Obraztsova avait été de refuser en expliquant que près de la moitié de ses collègues étaient des femmes et qu'il valait mieux donner la parole aux femmes officiers de la Brigade criminelle : il n'y en avait pas plus d'une dizaine dans l'ensemble du pays. Le représentant de la production, au bout du fil, lui avait aussitôt demandé si elle pouvait recommander l'une de ces femmes flics pour l'émission, et Tatiana avait répondu sans hésiter que Nastia Kamenskaïa était la seule qu'elle connaissait. Contactée, Nastia ne finit par accepter qu'à la condition que Tatiana soit également présente sur le plateau. En réalité, ni l'une ni l'autre ne voulaient participer à l'émission et elles inventaient des prétextes subtils pour ne pas froisser les gens de la télé par un refus direct, mais l'obstination du producteur et son habileté à trouver des arguments sans réplique avaient fini par avoir raison de leurs réticences.

L'accord donné, le jour et l'heure de l'émission avaient été fixés et elles n'avaient plus moyen de s'échapper. Tatiana avait invité Nastia un dimanche à déjeuner pour convenir de ce qu'elles diraient devant les caméras.

— Puisque nous nous sommes laissé entraîner dans cette histoire, il faut que nous élaborions une stratégie de comportement, avait-elle dit. Ce n'est pas seulement une émission en direct, il y aura aussi un duplex avec des téléspectateurs et, si nous n'avons pas d'idées

communes auxquelles nous raccrocher, toute l'émission sera ratée et nous aurons perdu notre temps.

— C'est vrai, avait reconnu Nastia. Un duplex, c'est vraiment dur. S'il s'agissait d'un simple direct, ce ne serait rien : ils filtrent toujours les coups de fil des téléspectateurs pour éviter de perdre du temps avec des bêtises, mais un duplex est pratiquement incontrôlable.

Le déjeuner fini, Ira desservit la table et partit faire une promenade avec le petit Gricha, le fils de Tatiana et de Stassov, âgé d'à peine un an. Le père, lui, se retira dans la chambre dans un bruissement expressif de journaux. Quant aux deux futures héroïnes de l'émission *Femmes aux métiers extraordinaires,* elles s'avachirent sur le canapé en dressant des plans machiavéliques pour répliquer aux questions les plus perfides ou inattendues qui pouvaient leur être posées. Elles étaient toutes les deux persuadées qu'il n'existait pas de professions féminines ou masculines, mais que chaque personne, homme ou femme, était simplement guidée par ses penchants naturels, ses capacités et ses traits de caractère qui lui permettaient de réussir dans tel métier et d'échouer dans tel autre. Évidemment, la nature distribue ces penchants et ces capacités indépendamment de l'appartenance sexuelle. L'essentiel pour les deux amies était de porter cette idée aux téléspectateurs en évitant de perdre du temps sur des questions du genre : « Comment votre mari apprécie-t-il le fait que vous soyez obligée de partir travailler au milieu de la nuit ? »

— À ce genre de question, nous pouvons répondre par une formule commune, proposa Nastia. Par exemple : mon mari réagit de la même manière que le ferait une femme si son mari, etc.

— Tout à fait d'accord, approuva Tatiana en arrangeant le plaid chaud qui lui couvrait les jambes. Il faut évacuer notre vie privée de la discussion et généraliser le plus possible pour bien faire comprendre aux téléspectateurs qu'on n'est pas en train de parler de Nastia-flic ou de Tania-juge d'instruction, mais de personnes parfaitement adaptées à leur travail, indépendamment de leur sexe.

Ira était depuis longtemps rentrée de promenade avec le bébé et, dans la chambre à coucher, les ronflements de Stassov avaient remplacé le bruit des pages des journaux froissées, mais les deux amies poursuivaient leurs délibérations. La conversation était très vite passée du simple pointage, même méthodique, des sujets qui pouvaient être abordés au cours de l'émission à l'établissement d'un plan d'interrogatoire complexe entre un officier de la milice(1) et un magistrat, comme s'il s'agissait de coincer un criminel en anticipant toutes ses échappatoires possibles et en mettant au point les ripostes adaptées à chaque situation. Concentrées sur ce travail familier et

passionnant qu'elles effectuaient régulièrement dans le cadre de leur travail, elles ne remarquèrent même pas que la nuit tombait, et que les fenêtres et les réverbères s'allumaient les uns après les autres. Elles ne finirent par s'interrompre que lorsque le téléphone sonna. Liocha Tchistiakov, le mari de Nastia, était au bout du fil.

— Alors, ma tendre et douce, je t'attends à la maison, ou comment fait-on ? demanda-t-il tranquillement.

— Tout dépend de ce que sous-entend ce « comment fait-on ? », le contra Nastia.

— Je vois deux possibilités, expliqua Tchistiakov avec méthode. Ou bien tu passes la nuit chez tes amis, ou je vais te chercher.

— Qu'est-ce que tu préfères ?

— Bien sûr, je ne tiens pas à aller te chercher et à consommer de l'essence, sans compter l'amortissement de la voiture. De plus, il fait chez nous un froid de canard et on nous a coupé l'eau chaude…

— Alors, je reste ici.

— Bon, entendu, j'arrive.

Nastia raccrocha et regarda sa montre.

— Ira, j'ai quarante minutes devant moi. Je pourrais avoir une tasse de café et des restes de gâteaux ?

Tchistiakov

Bien que cela soit désagréable, il est possible de vivre avec un sentiment de culpabilité. D'un autre côté, était-il vraiment coupable de ce qui s'était passé ? Il était grand temps de faire des travaux dans l'appartement de Nastia et la seule chose qu'il pouvait se reprocher était de ne pas avoir insisté plus tôt. L'eût-il fait, tout serait fini depuis longtemps. Mais ce n'était que l'été précédent qu'il était parvenu à la convaincre de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de supporter le chantier pendant un ou deux mois. Ils avaient trouvé les artisans, acheté tout le matériel et lancé les travaux… Et soudain, le 17 août était arrivé sans coup férir, marquant la quasi-banqueroute de l'État et la terrible crise financière. En moins d'une semaine, avec la chute du rouble et la reprise de l'inflation, il devint évident que la provision donnée pour l'ensemble des travaux suffirait à peine à terminer la cuisine. Le plus décevant était que Tchistiakov avait de l'argent. En contribuable honnête, il avait ouvert un compte à l'Inkombank où étaient transférés les honoraires et les droits d'auteur de ses ouvrages publiés à l'étranger. Résultat : les comptes s'étaient retrouvés bloqués sans lui laisser la possibilité de retirer un seul dollar, un petit cent ou

même un simple rouble.

À ce moment, par un coup de chance, on l'avait invité à animer un séminaire de trois semaines en Allemagne. Comme les organisateurs avaient promis de le payer en liquide, les époux avaient décidé, après s'être brièvement concertés, qu'il ne fallait pas laisser passer l'occasion. Les salaires versés par l'État à un officier supérieur de la milice et à un professeur de mathématiques de très haut niveau ne suffisaient même pas à assurer les dépenses quotidiennes, sans parler des travaux engagés. Début septembre, les prix avaient perdu tout contact avec la réalité et ceux qui les établissaient ne semblaient plus se rendre compte qu'ils devaient correspondre un tant soit peu au pouvoir d'achat de la population. Les honoraires promis par les Allemands permettraient au couple de tenir quelques mois en attendant que la situation s'arrange.

Tchistiakov venait d'arriver en Allemagne et donnait son premier cours lorsque l'État russe lui avait encore fait un sale coup en annonçant que les particuliers avaient la possibilité de transférer tous leurs dépôts dans des banques privées vers leur compte à la Banque d'épargne, établissement étatique. Cela ne garantissait pas de récupérer tout de suite la totalité de l'argent, mais au moins une partie. Cependant, les démarches nécessaires ne pouvaient être accomplies que par le titulaire du compte et il fallait se présenter en personne. La question avait donc été tranchée au moment même où elle s'était posée : le visa de Tchistiakov n'était pas à entrées multiples et s'il tentait de regagner Moscou, même pour deux jours, il lui faudrait demander un nouveau visa, ce qui prendrait deux à trois semaines. Le calendrier du séminaire était fixé, des mathématiciens du monde entier s'étaient rassemblés pour l'occasion et il était impossible de tout différer d'un mois en attendant que l'éminent professeur russe retourne chez lui, règle ses problèmes financiers et obtienne un nouveau permis d'entrer en Allemagne. Le temps passait et le délai octroyé par l'État pour accomplir les démarches nécessaires expirait, mais Tchistiakov avait continué à animer le séminaire et à donner ses cours dans la bonne vieille langue de Shakespeare… Et lorsqu'il était enfin rentré à Moscou, il était trop tard.

Bref, si le sort des dépôts demeurait plus qu'incertain, une chose était claire : il était impossible de récupérer l'argent dans l'immédiat. L'appartement ressemblait à un champ de bataille et il resterait dans cet état pour un bon moment. Quant à ce qui arriverait après le Nouvel An, c'était tellement effrayant qu'il préférait ne pas y penser. Mais il savait que Nastia partageait son angoisse même s'ils n'avaient pas encore abordé le sujet. Et ce fut, là, sur le chemin de retour de chez les Stassov qu'elle se décida à le faire. Liocha Tchistiakov savait ce qui allait suivre.

— Dis-moi Liocha, on t'a viré beaucoup d'argent de l'étranger sur le compte bloqué, à l'Inkombank ? demanda prudemment Nastia qui, précédemment, n'avait jamais pris la liberté de s'immiscer ainsi dans les affaires financières de son mari.

— En tout, quelque quarante-deux mille, si on compte en dollars.

— Et en janvier, il faudra que tu ailles tout déclarer au fisc ?

— Bien sûr, répondit Tchistiakov dans un sourire. Je veux pouvoir dormir sur mes deux oreilles.

— Mais il faudra payer environ trente pour cent de cette somme, n'est-ce pas ?

— Plus ou moins.

— Liocha, d'où allons-nous sortir cet argent ? C'est tout de même quatorze mille dollars. Ça me fait peur rien que d'y penser.

Du coin de l'œil, il vit que Nastia se recroquevillait, mais il n'osa pas détourner son attention de la conduite : il avait plu toute la journée et la route était mouillée. Ce ne fut qu'en s'arrêtant à un feu rouge qu'il se tourna enfin vers sa femme.

— Tu te fais du souci à cause de ça ? lui demanda-t-il avec sérieux.

Nastia hocha la tête sans mot dire et sortit son paquet de cigarettes.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas encore pour tout de suite. En janvier, il faut écrire la déclaration, mais on aura jusqu'en juillet pour payer les impôts. De plus, à en croire mon expérience de l'an passé, lorsque la somme est importante, on a le droit de payer en plusieurs fois.

— Tu crois qu'ils débloqueront les comptes avant l'été ? demanda Nastia. Il y a quelque chose que j'ai du mal à croire. Liocha, est-ce qu'en haut lieu, ils ne comprennent pas ce qui se passe ? Ils bloquent l'argent, mais obligent les gens à payer tout de même les impôts. Comment pensent-ils qu'on va faire ? Avec quoi ?

— De deux choses l'une : ils introduiront un mécanisme quelconque à cette occasion, ou bien nous serons obligés de vendre quelque chose. La voiture, par exemple.

— On ne nous en donnera pas beaucoup, elle est vieille, objecta Nastia. Il y a bien mes boucles d'oreilles, mon collier et mon bracelet d'émeraudes. Mais ce sont tout de même des cadeaux que tu m'as faits pour mes anniversaires, pour le mariage… Comment pourrais-je les vendre ? Je ne m'y résoudrai pas.

— Pas la peine de t'en faire comme ça, Nastia. Nous verrons bien d'ici l'été prochain. Les gars du gouvernement ne sont pas des imbéciles, ils peuvent comprendre les problèmes.

— Ce ne sont peut-être pas des imbéciles, mais des ordures ! jeta-t-

elle dans un moment de colère.

Un sentiment de culpabilité s'empara encore de Tchistiakov. S'il n'avait pas engagé les travaux et acheté de nouveaux meubles, il aurait eu assez d'argent sur son compte non bloqué, à la Banque d'épargne, pour payer ce foutu impôt, et Nastia ne se ferait pas de mauvais sang et n'aurait aucune raison de broyer du noir. Après tout, elle avait vécu plus de dix ans dans cet appartement délabré, elle pouvait bien tenir encore quelque temps. Mais qui aurait pu savoir ce qui allait se passer ?

Avant et après leur mariage, ils ne vivaient pas constamment ensemble. L'institut où travaillait Tchistiakov se trouvait dans la grande banlieue de Moscou, et ses parents habitaient à proximité. D'habitude, il ne restait à Moscou que lorsqu'il n'avait pas besoin d'aller au travail. Bien sûr, il y avait des exceptions : il lui arrivait d'habiter chez Nastia pendant quinze jours ou trois semaines d'affilée et de faire chaque jour le trajet aller-retour jusqu'à Joukovski. Cependant, il se sentait désormais obligé de vivre avec sa femme et de partager avec elle ses conditions déplorables d'existence, sans quoi il aurait eu l'impression de la laisser au milieu des gravats tandis qu'il aurait mené une vie de pacha dans l'appartement chaud et confortable de papa-maman. Il lui avait bien proposé d'aller vivre provisoirement chez ses parents, mais, comme il s'y attendait, Nastia avait refusé tout net : ils ne pouvaient pas savoir combien de temps durerait ce « provisoire », sans compter que les trajets étaient longs et qu'elle rentrait généralement très tard du boulot.

Dans l'appartement, ils étaient obligés d'enjamber les rouleaux de papier peint, les sacs de ciment, les pots de peinture, les paquets de mastic et les boîtes de carrelage. Les murs étaient décapés et d'une apparence peu ragoûtante. La cuisine était le seul endroit où l'on pouvait être tranquille, sans être saisi d'effroi à chaque instant : les travaux y étaient terminés et les nouveaux meubles installés. Ils passaient là tout leur temps et n'en sortaient que pour dormir, en jouant à chaque fois une nouvelle version du franchissement des Alpes par Hannibal. Nastia, maigrichonne, parvenait à slalomer assez adroitement entre les tas de matériel de construction, mais Tchistiakov, plus grand, parvenait à peine à franchir ces montagnes, et des piles s'effondraient souvent sur son passage avec un fracas déchirant. Mais il y avait eu pire : le 12 août, cinq jours avant la catastrophe financière du pays, alors que rien ne semblait devoir se passer – et que, d'ailleurs, le Président annonçait d'un ton plein d'assurance qu'il avait le doigt sur le pouls du pays et qu'il ne laisserait aucun accident vasculaire se produire –, Tchistiakov avait passé commande et payé du mobilier italien bien confortable dont le délai de livraison était de huit ou neuf semaines. Les deux mois étaient

passés, on était à la mi-octobre et une nouvelle catastrophe pointait son nez avec les caisses de meubles qui allaient arriver d'un jour à l'autre. Les Alpes modestes risquaient fort de se transformer en mont Everest entouré de moraines infranchissables. Et de tout cela, Alexeï Tchistiakov, dit Liocha, trente-huit ans, se sentait terriblement coupable.

Obraztsova

Pour Tatiana, les interventions à la télévision étaient monnaie courante. On l'interviewait fréquemment, et comme écrivain, auteur de polars populaires, et comme juge d'instruction, lorsqu'il lui fallait commenter des enquêtes importantes auxquelles elle participait. Nastia, elle, allait se trouver devant les caméras pour la première fois et elle avait une sainte frousse.

Les maquilleuses avaient fait du bon travail et la jeune femme flic semblait tout bonnement magnifique.

— Si je ne vous avais pas amenée ici moi-même, je ne vous aurais pas reconnue ! s'écria la directrice de la programmation en voyant la jeune femme se lever du fauteuil de maquillage.

— Et c'est très bien ainsi, répliqua Nastia avec un sourire. Il n'y a pas beaucoup de femmes dans l'investigation criminelle, il faut éviter que tout le pays les connaisse de vue.

La directrice resta un instant interdite, puis elle hocha la tête et éclata de rire.

Dans le studio, on les fit asseoir sur des chaises dures et inconfortables autour d'une table ronde et peu pratique sur laquelle trônait une bouteille d'une boisson sans alcool et trois grands verres marqués du logo publicitaire des sponsors de l'émission. Les techniciens du plateau installèrent rapidement les micros sur les bustiers de Tatiana et Nastia en leur demandant de ne pas faire de mouvements brusques pour ne pas faire bouger les connexions. Une centaine de spectateurs dévisageaient sans gêne les deux héroïnes de l'émission. À gauche de la table était monté un grand écran qui retransmettrait les images des participants au duplex, dans le centre de Moscou, devant un grand magasin de l'avenue du Nouvel Arbat.

— Nastia, détends-toi, dit Tatiana tout bas. Ça ne fait pas mal.

— Facile à dire pour toi, murmura Nastia. J'ai peur de lâcher une bêtise et que tout le pays l'entende. Au travail, on va me découper en rondelles. Quelle idiote ! Pourquoi j'ai accepté ? Maintenant, je serais à la maison à regarder la télé, tranquille et au calme.

— C'est exactement ça, il faut rester tranquille et calme, lui conseilla Tatiana, plus expérimentée. Personne ne va te manger ni t'offenser.

Le présentateur de l'émission s'assit à côté d'elles tandis qu'un assistant criait : « Trente secondes ! » et que Tatiana faisait gaiement un clin d'œil à Nastia.

— Tout va bien ? demanda l'animateur. Vous êtes d'humeur combative ?

— Pas du tout, normale, fit Tatiana, indolente, en haussant les épaules. Il n'y a personne à combattre, ici. Nous ne sommes pas au travail.

— Vous avez raison, Tatiana Grigorievna, acquiesça-t-il. Vous n'avez pas d'ennemis, ici. Et comment vous sentez-vous, Anastasia Pavlovna ?

— Bien, merci.

— Attention, l'antenne dans dix secondes. Êtes-vous prêtes ?

Dix secondes plus tard, le générique apparut sur les moniteurs.

— Bienvenue, chers amis, commença le présentateur d'une voix joyeuse. Je suis Oleg Malakhov et ceci est votre programme préféré : *Femmes aux métiers extraordinaires.* En cette radieuse journée de samedi, nous sommes réunis ici, dans le studio, pour parler de soleil et de bonheur. Car qu'est-ce qui est lumineux dans notre vie ? Évidemment, la femme. Les femmes portent en elles l'amour et la maternité. Mais aujourd'hui, nous allons encore évoquer toutes ces femmes qui exercent des professions qu'on perçoit généralement comme masculines. Nous allons évoquer ce sujet avec tous les spectateurs réunis ici, dans le studio, et les Moscovites et les visiteurs de la capitale qui se trouvent, en ce moment même, sur le Nouvel Arbat. C'est là que sont installées aujourd'hui nos caméras, avec mon confrère Dmitri Korzoun. Vous êtes prêt, Dmitri ?

Sur le grand écran apparut le visage sympathique du deuxième présentateur.

— Bonjour. Oui, nous sommes prêts.

Derrière Korzoun, Tatiana pouvait voir les enseignes familières à l'entrée de la célèbre avenue. Autour du présentateur s'agglutinaient de très nombreuses personnes, mais cela ne signifiait pas que tous allaient se précipiter pour poser des questions. Il y avait une différence entre rester là à faire le badaud et participer activement à l'émission.

Dans le studio, Malakhov reprit tout de suite la parole :

— Nous recevons aujourd'hui deux femmes aux métiers extraordinaires. La juge d'instruction principale Tatiana Grigorievna Obraztsova, *maïor* de la milice, et l'officier opérationnel principal de la

police judiciaire, Anastasia Pavlovna Kamenskaïa, lieutenant-colonel de la milice.

Tatiana fit un léger signe de tête avant de constater avec surprise que Nastia affichait un sourire éblouissant. « Brave fille ! Elle est parvenue à se maîtriser », pensa-t-elle avec satisfaction.

Les premières dix minutes de l'émission filèrent tranquillement. Malakhov posait l'essentiel des questions. La salle n'était pas encore suffisamment chaude et ne manifestait pas encore d'intérêt débordant. Nastia et Tatiana répondaient aisément, à tour de rôle. Elles avaient bien anticipé les sujets et n'avaient pas à chercher des réponses. Pour elles, ce qui comptait était de ne pas entraîner la discussion sur le terrain de leur propre personnalité, mais de souligner par tous les moyens qu'il n'y avait aucune différence entre les hommes et les femmes, sauf biologique.

— Comment l'idée vous est-elle venue d'aller travailler à la milice ?

— Comme cela arrive à de nombreux adolescents. Elle s'impose un beau jour.

— Et vos parents, comment ont-ils réagi ?

— Vous savez, à l'époque où j'ai choisi mon métier, il était difficile de trouver des parents qui se seraient opposés à un tel choix. Vers la fin des années soixante-dix et le début des années quatre-vingt, travailler à la milice était honorable et prestigieux.

— Mais vous n'aviez pas peur ?

— De quoi ? répondit Tatiana en ouvrant de grands yeux naïfs.

— Comment, de quoi ? Des criminels ?

— Tout le monde a peur des criminels, partout, sur l'ensemble de la planète. C'est normal, il ne peut pas en être autrement.

— Donc, vous aviez peur des criminels, mais vous avez quand même choisi cette profession…

— Oleg, des peurs de ce genre ont très peu à voir avec le choix de la profession. Tout le monde sait qu'on peut mourir ou rester invalide dans un accident de la route, mais cela n'empêche pas une foule de gens de travailler comme chauffeurs. Vous croyez qu'ils n'ont pas peur de la mort ? Bien sûr que si. C'est comme les médecins : ils savent bien qu'il y a des maladies incurables qu'ils peuvent contracter dans l'exercice de leur profession. En définitive, chacun sait qu'il finira bien par mourir tôt ou tard. Que doit-on faire ? S'arrêter de vivre ?

Le présentateur Malakhov perdit momentanément contenance. Il ne s'attendait pas à un tel raisonnement logique et, incapable de déterminer comment il devait réagir, il chercha son salut dans la salle. Heureusement pour lui, une main se leva dans le public.

— Je vois que nous avons une question. S'il vous plaît, prenez le micro !

— Est-ce que vous pratiquez les arts martiaux ? demanda un adolescent aux larges épaules étrangement gonflées, comme celles d'un lutteur.

— Moi, pas du tout, répondit Tatiana avant d'intercepter un regard réprobateur de Nastia, puisqu'elles étaient convenues de ne pas parler d'elles-mêmes. Pour procéder à des arrestations, il vaut évidemment mieux pratiquer des sports de combat, mais la profession de juge d'instruction est différente, précisa-t-elle, en corrigeant le tir.

— Et vous, Anastasia Pavlovna ? dit le présentateur. Vous procédez à des arrestations, si je ne me trompe pas ?

— Vous vous trompez, le reprit Nastia avec un grand sourire. L'arrestation est la dernière étape, la plus facile. Avant, il faut calculer les gestes du criminel, comprendre qui il est pour pouvoir le trouver. C'est de ça que je m'occupe.

La salle s'anima. Les spectateurs étaient loin d'être stupides et ils avaient bien compris ce qui venait de se passer sous leurs yeux. On avait posé une question à laquelle l'une des deux invitées avait répondu. Mais pas l'autre : au lieu des explications attendues, ils avaient entendu quelque chose de surprenant à quoi ils n'avaient pas pensé. Alors, dans ce cas… L'auditoire commença à se demander quelles questions poser pour entendre non pas des réponses banales, mais des propos inédits et intéressants.

— J'ai une question pour le lieutenant-colonel Kamenskaïa. On a dit que vous parliez cinq langues étrangères. Vous devez donc avoir souvent affaire à des criminels ou à des policiers étrangers ?

— Très rarement.

— Ça vous sert à quoi, alors, de connaître autant de langues ?

— C'est une gymnastique de l'esprit. Un enquêteur judiciaire n'a pas le droit d'être stupide. Surtout s'il n'est pas très sportif et un peu paresseux, ajouta-t-elle en plaisantant. Ce n'est pas votre avis ?

Les questions fusaient les unes derrière les autres. La discussion, étendue aux passants du Nouvel Arbat, pétillait. Nastia et Tatiana se montrèrent spirituelles à plusieurs reprises, provoquant des rires, tant au studio que dans la rue. Trois minutes avant la fin de l'émission, un spectateur du Nouvel Arbat était engagé dans un combat singulier avec l'un des auditeurs du studio en l'accusant de « machisme » et de négation anticonstitutionnelle de l'individualité de la femme, lorsque soudain, au-dessus de sa tête, apparut une affiche écrite à la main :

« Puisque tu es tellement intelligente, devine où tu vas rencontrer la mort ».

Malakhov resta figé, bouche bée. Nastia fut la première à réagir. Elle leva la main en s'écriant :

— Korzoun ! Appelez vite la milice ! Retenez-le !

Tatiana était restée stupéfaite, elle aussi, tandis qu'elle se laissait envahir par un froid mortel. À qui s'adressaient ces mots ? À Nastia ou à elle ? De quoi s'agissait-il ? D'une plaisanterie idiote ou d'une menace sérieuse ? Elle eut l'impression que la peur l'avait rendue sourde : elle n'entendait pas les cris excités qui avaient sans doute envahi le studio puisqu'elle voyait les bouches s'ouvrir et les mains gesticuler impétueusement.

Malakhov se reprit enfin. Il restait deux minutes avant la fin de l'émission et il essaya de sauver la situation.

— Et maintenant, chers téléspectateurs, face à cet événement inattendu, nous avons une possibilité unique de voir les spécialistes de la milice prendre en direct la situation en main, directement depuis le plateau. Je demande le plus grand silence dans le studio. Dmitri Korzoun, que se passe-t-il de votre côté ?

L'image sur le grand écran bougeait dans tous les sens. Sans doute la caméra était-elle prise dans le tourbillon de la foule. Tatiana regardait l'écran en silence tout en pensant : « Les spécialistes de la milice… J'ai perdu toute contenance, j'ai peur et je suis même incapable de réfléchir correctement, alors prendre la situation en main et donner des ordres à quiconque… Quels ordres, d'ailleurs ? Pourquoi continuent-ils ce spectacle de foire ? Qu'est-ce qu'ils attendent ? Il faut arrêter l'émission. »

Sur l'écran, l'image devint plus stable. Le cadreur était parvenu à reprendre le contrôle de sa caméra. Le visage du présentateur Korzoun apparut alors.

— Nous sommes parvenus à attraper la personne avec l'affiche. On va tout de suite le voir en gros plan…

La caméra se déplaça de côté et montra deux grands types costauds entre les mains desquels pendait, comme une poupée de chiffon, un adolescent d'une quinzaine d'années avec un visage couvert de boutons d'acné et qui roulait des yeux fous. Tatiana fut prise de hoquets de rire, comme au début d'une crise de nerfs. « Mon Dieu, c'est un gamin… Bien sûr ! C'est une blague idiote. Une gaminerie. Et dire que j'ai eu la trouille. C'est vrai que la peur grossit tout… »

Korzoun mit son micro sous le nez du garçon.

— C'est bien toi qui tenais la pancarte ? demanda-t-il nerveusement.

— Eh ! Mais… Qu'est-ce que je vous ai fait ? répondit le gamin d'une voix pleurnicharde.

Il ne restait plus qu'une minute. La trotteuse de l'horloge accrochée au mur du studio entamait son dernier tour de cadran.

— C'est lui ! C'est bien lui qui la tenait ! se firent entendre des voix dans la foule.

— Pourquoi as-tu fait ça ? insista encore Korzoun. Pourquoi as-tu écrit cette pancarte ?

— Je ne l'ai pas écrite…

— Mais tu la montrais ?

— Eh ! Lâchez-moi !

Il tenta vainement de s'échapper et reçut une taloche de l'un des hommes qui le tenaient.

— Pourquoi brandissais-tu ce graffiti ?

— On me l'a demandé…

— Qui ? Qui te l'a demandé ?

Trente secondes. Vingt-neuf. Vingt-huit… Tatiana aurait voulu que l'aiguille s'arrête. Le professionnel venait de se réveiller en elle. Le présentateur avait raison : c'était une situation unique. Le côté inédit de la chose était que la personne prise la main dans le sac était obligée de faire sa déposition devant toute une foule et des caméras de télévision qui diffusaient leurs images dans tout le pays. Allait-il poursuivre sur sa lancée en inventant l'explication la plus improbable à ses actes, stimulé par sa soudaine notoriété, ou allait-il, au contraire, s'effondrer tout de suite et dire la vérité ?

Vingt-cinq secondes.

— Qui t'a demandé de brandir cette pancarte ? Qui te l'a donnée ? demanda encore le présentateur du Nouvel Arbat.

— Une meuf… Une bonne femme, quoi…

— Quelle femme ?

— Je n'en sais rien ! Lâchez-moi… Elle m'a donné de l'argent et m'a dit de montrer l'affiche. Mais ce n'était pas facile. Je ne parvenais pas à me glisser dans la foule et j'ai eu peur de ne pas y arriver.

Dix secondes.

— Chers téléspectateurs, dit Malakhov en prenant le relais. Notre émission se termine, mais nous vous informerons sans faute de la fin de cette histoire lors de notre prochaine rencontre, le samedi 24 octobre. En attendant, portez-vous bien !

Le grand écran s'éteignit et le générique de fin apparut sur les moniteurs. Les spectateurs semblaient comme collés à leurs sièges. Personne ne se leva. Seuls les techniciens bondirent vers la table pour ôter à Nastia et Tatiana leurs micros.

— C'était quoi ? Un canular ? demanda Tatiana à Malakhov.

— Voyons ! s'indigna le présentateur. Qui aurait pu penser à faire une plaisanterie aussi idiote ?

— Le garçon est donc authentique ? insista Nastia. Et la pancarte aussi ?

— Je vous le jure ! Anastasia Pavlovna, Tatiana Grigorievna, c'était totalement imprévu. Vous comprenez, nous étions en duplex avec une avenue très fréquentée. Même si on prend des mesures de sécurité, il est impossible de surveiller tout le monde…

— Pouvez-vous établir une liaison avec Korzoun ?

— Bien sûr. Que doit-on lui dire ?

— Qu'il trouve quelques miliciens pour leur expliquer la situation et leur demander de l'aide. Il faut faire venir le garçon ici tout de suite. Vous m'avez comprise, Oleg ?

La voix de Tatiana était devenue cassante. Elle était fâchée parce qu'elle ne pouvait pas se pardonner la peur soudaine qu'elle avait ressentie.

— Oui, j'ai compris, Tatiana Grigorievna. Je le contacte immédiatement.

Malakhov s'éloigna rapidement. Tatiana et Nastia restèrent seules pendant que les spectateurs quittaient lentement le studio en jetant sur les héroïnes de l'émission des regards mi-sympathiques, mi-amusés. « Ils ont vu ma peur, pensa Tatiana. Ils ont compris. Moi, la femme à la profession extraordinaire ! Quelle honte ! Oh ! Qu'ils aillent au diable ! »

— Tu te sens comment ? demanda-t-elle à Nastia.

— Pas terrible, répondit-elle.

Elle voulut esquisser un sourire, mais ses lèvres ne lui obéirent pas.

— Tu as eu peur ?

— Évidemment ! Mortellement.

— Moi aussi, avoua Tatiana. Ce salaud de gosse ! Qu'est-ce que tu en penses ? Il ment à propos de la femme ?

— Je ne sais pas… Il ne me semble pas capable d'un tel tour. D'abord, il faut l'imaginer. Et puis, le texte…

— Qu'est-ce qu'il a, le texte ?

— Pas une seule faute. Tiens, va trouver aujourd'hui un seul adolescent qui écrive correctement. Or, là, l'orthographe est correcte. Même la virgule est bien placée. Quant à l'écriture, Tania, ce ne peut pas être la sienne…

Tatiana approuva de la tête. La pancarte était écrite à la main avec un marqueur noir sur un grand morceau de carton découpé dans une boîte d'emballage. Ce morveux boutonneux qui tremblait d'excitation

et de joie devant sa propre audace n'avait certainement pas pu calligraphier aussi bien toutes les lettres.

Malakhov revint bientôt, le visage grave.

— J'ai pris contact avec Korzoun. Des gars du poste de la milice le plus proche sont déjà arrivés.

— Ils ont fait vite, constata Tatiana. Là au moins, on a eu de la chance.

— Il se trouve qu'ils regardaient l'émission. Aussi, dès que l'embrouille a commencé, sont-ils partis immédiatement sur les lieux. Ils vont amener le gosse ici, mais j'ai été obligé de me référer à vous, Tatiana Grigorievna : j'ai dit que vous le demandiez.

— Pourquoi ? Ils étaient réticents ?

— Ils voulaient l'emmener chez eux, au poste.

— Ils avaient raison. C'est ce que prévoit la loi. Ils auraient dû conduire le gamin au poste où nous serions allées l'interroger, Anastasia Pavlovna et moi. Et non pas le contraire.

— Oui, c'est bien ce qu'ils disaient, mais je leur ai expliqué que, si le garçon niait, nous avions les moyens, ici, à Ostankino, de lui montrer un enregistrement où on le voit bien tenir l'affiche.

— Mais, est-ce qu'on le voit vraiment ? demanda Nastia, étonnée. Honnêtement, on ne voyait pas son visage, seulement les mains et le morceau de carton.

— Moi non plus, je n'ai rien vu, dit Malakhov en riant, mais on peut toujours faire semblant.

— Vous avez oublié d'être bête, le complimenta Tatiana avec parcimonie. Est-ce que vous disposez d'un local où nous pourrons attendre, Anastasia Pavlovna et moi, qu'on amène le gamin et causer avec lui ?

— Nous allons en trouver un, promit Malakhov. Venez avec moi.

En quelques minutes, ils trouvèrent une pièce adéquate. Tatiana s'installa dans un fauteuil et allongea les jambes. Nastia posa les fesses sur le bord de la table et tira vers elle un cendrier. Ses doigts tremblaient en tenant sa cigarette et, en les regardant, Tatiana se rappela sa propre peur.

— Je n'aurais jamais cru qu'il était si facile de me faire déraper, émit-elle d'un air pensif. Avant, je n'étais pas comme ça. Je dois vieillir, sans doute.

— Pas du tout, la détrompa doucement Nastia. Tu es seulement devenue plus vulnérable. Plus tôt, tu n'avais pas ton petit Gricha et tu pouvais te permettre le luxe de n'avoir peur de personne ni de rien. Et maintenant, tu dois te soucier le lui et de toi-même parce qu'un enfant ne doit pas grandir sans sa mère.

— Si tu as raison, je devrais démissionner. Je ne pensais pas que la maternité me rendrait inapte à remplir mes obligations professionnelles, répondit Tatiana avec un sourire amer.

— Ne dis pas de bêtises, Tania. Tu es une bonne juge d'instruction. Souviens-toi de tous les requins que tu as coincés. Tu as la tête limpide, ton cerveau fonctionne bien, tu es obstinée, méticuleuse, tu…

— Je suis faible. Je ne conviens plus pour ce boulot. C'est bien que je l'aie compris aujourd'hui, alors qu'il ne s'est encore rien produit de grave. Il vaut toujours mieux partir à temps.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria Nastia en haussant le ton. Qu'est-ce qui s'est passé aujourd'hui ? On t'a effrayée et tu as eu peur. Moi aussi, j'ai eu la trouille. C'est la réaction normale d'un être humain. Les gens normaux doivent avoir peur dans certains cas. Qu'est-ce que tu es encore allée t'inventer ?

Tatiana resta silencieuse. Elle se souvint brusquement qu'après l'émission elle n'avait pas rallumé le téléphone mobile qui se trouvait au fond de son sac. Ira regardait sans doute l'émission et elle devait trembler de peur pour elle, à présent. Et Stassov aussi, sans doute. Elle n'avait même pas pensé à les appeler, tellement son cerveau avait disjoncté. Voilà ce qu'elle avait voulu dire à Nastia. C'était ça le plus important. Elle prit le téléphone, le brancha et composa le code en regardant soigneusement les touches pour ne pas se tromper.

— Avoir peur, c'est normal, tu as raison, répondit-elle d'une voix douce. Mais tu es venue tout de suite à bout de ta frayeur. Moi, non. Voilà le nœud du problème. Si on est galvanisé par la peur, tout va bien. Mais si elle perturbe la pensée et paralyse le cerveau, on n'a plus rien à faire dans un travail d'instruction.

Nastia éteignit sa cigarette et s'accroupit devant son amie. Elle caressa, du bout des doigts, les petites mains potelées de Tatiana, à la manucure irréprochable.

— Tania, tu ne serais pas en train d'exagérer ? Moins d'une demi-heure vient de s'écouler et tu raisonnes déjà tout à fait normalement. Tu es venue à bout du problème. Ose me dire le contraire.

Tatiana serra fermement la main de Nastia en signe de reconnaissance.

— Une demi-heure, c'est beaucoup de temps, Nastia. C'est catastrophique. Un juge d'instruction n'a pas droit à une demi-heure de peur. Une demi-minute, c'est le maximum qu'on peut se permettre. Et c'est encore trop. Cinq ou dix secondes, pas plus. Pourquoi je t'explique ça, alors que tu le sais très bien ? Mais changeons de sujet. Ils vont nous amener le gosse. Il faut décider ce que nous allons faire de lui.

— Lui casser la gueule, s'écria Nastia avec malice. Il ne mérite pas

autre chose et…

Elle n'eut pas le temps de finir : la porte s'ouvrit devant Dmitri Korzoun, suivi par un officier opérationnel du district central de Moscou, Sergueï Zaroubine, avec qui Nastia avait eu l'occasion de travailler sur une enquête trois mois plus tôt.

— Bonsoir, s'écria joyeusement Zaroubine. C'est bon de te revoir, Nastia Pavlovna.

— Salut Serioja, répondit Nastia en l'embrassant sur la joue.

Pour cela, elle devait se pencher un peu en avant : son collègue était plus petit qu'elle d'une bonne demi-tête. Tu m'as amené le garçon ?

— Bien sûr. À vrai dire, on lui a fait traverser en vain la moitié de Moscou, car il n'y a rien à en tirer.

— Comment ça ?

— Il n'a pas arrêté de chialer pendant tout le chemin, à essuyer des larmes et de la morve avec ses poings. Faible et stupide. Il était tout content de se faire facilement cent dollars, mais au lieu de ça, il s'est fourré dans le pétrin. On me l'a amené avec des menottes pour pas qu'il prenne ses jambes à son cou. Il a tellement peur qu'il ne peut même pas se souvenir de son nom, ni de la bonne femme qui lui aurait donné la pancarte et l'argent. Il faudra au moins deux bonnes heures pour lui faire reprendre ses esprits.

— On fera le nécessaire, dit Nastia. Tiens, Serioja, je te présente Tatiana Grigorievna Obraztsova, juge d'instruction principale.

Tatiana écoutait la conversation sans se lever du fauteuil. Et non parce qu'elle était impolie ou hautaine. Elle aurait bien aimé se mettre debout, mais ne pouvait pas. Ses jambes ne lui obéissaient pas et la tête lui tournait. Oui, elle avait raison, elle devait partir avant qu'il ne fût trop tard. Elle ne convenait plus pour ce travail.

— Tania, voici Sergueï Zaroubine, un excellent flic, pour autant que tu prêtes attention à mes recommandations.

Dans un effort presque surhumain, elle prit sur elle de se lever d'un coup et, surmontant un vertige qui manqua de la faire chanceler, elle tendit la main à Zaroubine.

— Très heureuse. Et si nous commencions ? Amenez donc ce gredin.

Indépendamment de ce qu'elle venait de décider, elle savait qu'elle conduirait cette affaire à son terme, comme elle le faisait toujours. Elle avait ordonné de faire venir le garçon et elle ne devait pas perdre la face. Après tout, elle était encore une juge d'instruction. Encore…

2

Kamenskaïa

— Vous n'êtes pas donc pas parvenues à devenir des stars de la télé, constata lugubrement Tchistiakov en lui ouvrant la porte. Vous avez pu éclaircir ce truc ?

— Oui et non, soupira Nastia. Je te raconterai si tu me donnes à manger.

Mais elle commença sans attendre le dîner. Elle avait besoin de jeter un œil frais sur la situation, d'y poser un regard qui ne serait pas troublé par la frayeur soudaine, ni la fureur qui avait suivi, ni la détestation pour ce morveux qui voulait gagner cent dollars en trois minutes.

Le petit connard qui portait le nom de Vania Joukov avait raconté une histoire à peine croyable, mais aucune autre explication vraisemblable n'était venue à l'esprit de Nastia. Il se promenait sur le Nouvel Arbat – ou, pour le poser plus simplement, il glandouillait en tuant le temps. Le samedi, il n'y a pas classe et on peut faire les devoirs le lendemain. Étrangement, à en croire ses parents, le jeune Vania Joukov travaillait correctement à l'école et n'était pas un cancre. Il s'était donc promené en mangeant une glace, puis il s'était pris une canette de bière avec un hamburger au grand air, sous le soleil frisquet d'octobre. C'était alors qu'il avait été abordé par une bonne femme à l'aspect et à l'âge incertains.

Elle lui avait proposé de gagner cent dollars les doigts dans le nez. « Tu vois la foule, là-bas ? Avec la télévision ? Il te suffit de prendre cette pancarte, de te frayer un chemin jusqu'à proximité de la caméra et de la lever au-dessus des têtes pour que tout le monde la voie à la télé. Rien d'autre. »

Peut-on imaginer ce que représentent cent dollars pour un gars de quinze ans ? Au cours du jour(2), c'était l'équivalent du salaire mensuel de Nastia, soit 1 500 roubles. Or, ce salaire était justifié par son grade de lieutenant-colonel de la milice, ses études supérieures, ses seize ans d'ancienneté, son rang d'enquêteur principal et le fait qu'elle pouvait être amenée à risquer sa vie dans l'exercice de ses fonctions. Et là, on lui proposait de gagner autant en cinq minutes et

sans aucun risque. Vania avait évidemment accepté. Impossible de trouver à Moscou, et même dans toute la Russie, un gosse qui n'aurait pas marché dans la combine. Bien sûr, le message écrit était terrible, mais ce n'étaient que des mots, et non une bombe à poser dans une gare. Qu'importe ce que les gens se disent ou s'écrivent ? Les cent dollars qui flottaient au vent entre les doigts de la femme, ils étaient palpables, on pouvait les mettre dans sa poche.

— Mais pourquoi dis-tu que la femme était d'un aspect et d'un âge incertains ? demanda Liocha qui l'écoutait attentivement.

— Parce que le petit Vania est encore trop jeune pour définir correctement l'âge d'un adulte. À en juger par la manière dont il a décrit ses vêtements, elle n'était pas riche, plutôt sale et fripée. Et il lui manquait plusieurs dents. Ça correspond plutôt à la description d'une vagabonde ou d'une poivrote. Dans ce cas, à vingt-huit ans, on peut en sembler cinquante, expliqua Nastia.

— Mais alors, d'où sortait-elle autant de dollars à distribuer si généreusement ? questionna Liocha, étonné.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Ou bien ce parasite de Vania a tout inventé ou ce n'était pas l'argent de la bonne femme et elle s'est bornée à remplir une mission. Dans ce cas, il y a un troisième larron derrière la pancarte. Et cela me fait très peur. J'aimerais mieux que ce soit un mensonge de Joukov. Le problème, Liocha, c'est qu'il avait vraiment un billet à l'effigie de Franklin dans la poche. Où l'a-t-il pris ? Ses parents assurent qu'il n'a jamais eu une telle somme. Ils lui donnent un peu d'argent, mais certainement pas autant. Si la bonne femme n'existe pas, il faut déterminer d'où il a sorti ce billet. Liocha, je suis peut-être une créature totalement amorale, mais je voudrais prouver qu'il l'a volé, ou gagné à une loterie quelconque, ou qu'il l'a reçu pour son implication dans une affaire criminelle…

Elle poussa un soupir avant de poursuivre.

— Ainsi, je saurais que cette femme est une invention et je pourrais dormir tranquille. Parce que si elle existe et a donné cent dollars à Vania, cela signifie qu'il y a une troisième personne qui ne plaisante pas. Cent dollars au garçon et combien à la bonne femme pour servir d'intermédiaire ? Et tout ça, pour quoi ? Pour effrayer deux femmes qui travaillent à la milice ? Seulement pour leur faire peur ? Pour faire une farce ? Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Et les conclusions qu'on peut en tirer ne me plaisent pas du tout.

— Bon, examinons-les, décida Liocha. La première : le plaisantin est un millionnaire fou. Il adore l'humour noir, mais ça ne va pas plus loin. Et il a beaucoup d'argent qu'il dépense sans compter. Cette conclusion te convient ?

— Celle-là me convient, accepta Nastia. Je peux avoir du rab ?

— Vas-y.

Elle se leva pour se servir encore du chou, réfléchit un peu en regardant d'un air pensif la dernière boulette de viande qui restait dans la poêle, finit par la couper en deux parts égales avec sa fourchette et enfourna la moitié.

— J'ai partagé en frère, dit-elle en se rasseyant à sa place. Je ne suis pas n'importe qui, moi. Je suis honnête. J'aurais pu dévorer toute la boulette pendant que tu ne regardais pas.

Tchistiakov sourit, tendit la main vers la gazinière pour prendre la poêle et fit glisser la demi-boulette dans l'assiette de sa femme.

— Mange, mon honnête à moi. Dans le frigo, il y a un saladier plein de farce. Si tu veux, je peux en refaire. Je vois également clairement la deuxième conclusion. L'enjeu est apparemment beaucoup plus élevé que ce que vous imaginez, Tatiana et toi. Tu as une troisième conclusion ?

— Il n'y a pas de troisième. Mais si on va plus loin, la seconde entraîne une question : laquelle de nous deux en vaut la chandelle, Tania ou moi ?

— Et toi, tu voudrais quoi ?

Nastia soupira. Ce qu'elle voulait ? Elle voulait que tout cela ne fût qu'une plaisanterie d'un idiot de richard déséquilibré. Et sinon… Qui cherchait-on à effrayer ?

Elle fit la vaisselle en silence puis approcha une chaise de la fenêtre et s'assit, les coudes appuyés sur le rebord. Dehors, il faisait déjà noir et on avait l'impression de se trouver au cœur de la nuit un jour de semaine, et non un samedi soir où les gens sortent : pour une raison mystérieuse, peu de voitures circulaient. Moscou semblait figé en attendant avec frayeur quelque chose de tapi dans l'obscurité.

D'un autre côté, il n'y avait rien d'étonnant à ça : personne n'était capable de dire quelle serait la situation le lendemain, ou même simplement une heure plus tard. En allumant la télé, qui pouvait être sûr de ne pas entendre une nouvelle assourdissante comme l'interdiction des devises étrangères ou la hausse du cours du dollar vers de nouvelles hauteurs sans précédent ? Sans compter qu'il pouvait arriver quelque chose au Président… On disait qu'il était très malade, ces derniers temps. Si on annonçait soudain une élection présidentielle anticipée, l'état malheureux de l'économie serait aussitôt oublié. À quoi bon s'occuper de la crise lorsque le pouvoir est à prendre ? Et pourtant, les gens devaient bien se débrouiller pour vivre, pour tirer leur maigre budget jusqu'au salaire suivant. Il fallait bien prendre des décisions, mais comment faire lorsqu'on est incapable de savoir ce qui va se passer l'instant d'après ? Tout le monde se terrait dans son trou et attendait.

Et elle, Nastia Kamenskaïa, elle attendait aussi. Parce qu'elle était incapable de deviner où elle allait rencontrer la mort.

La première victime

Un malade ! Un vrai malade, pas un mec. Et qu'est-ce qu'il me veut ? Bon, c'est vrai, il m'a filé du pognon, merci à lui. Bien sûr, je bois, mais je ne suis pas alcoolo, mon cerveau n'est pas encore confit dans l'alcool et je comprends très bien qu'il ne m'a pas payée pour un boulot, mais qu'il m'a fait cadeau de son fric. Du bon argent ! Est-ce qu'on peut parler de « travail » ? Trouver un gamin et lui fourrer dans les pognes un gros billet vert et un carton. Je ferais bien ça mille fois par jour rien que pour un verre, et lui, de combien il s'est fendu ! Ça fait même peur ! C'est bien ce que je dis, un malade.

Et si seulement il m'avait fait cadeau de ses dollars. Dieu sait quels caprices passent par la tête des gens.

Lorsque je travaillais dans les Chemins de fer, il y avait aussi un malade. Au sens épileptique. En attendant les crises, il dépensait toute sa thune en vodka qu'il distribuait comme ça. Il me disait, « Mikhalna(3), bois à ma santé », et il me filait une bouteille entière. Et pas seulement à moi. Autant de bouteilles achetées, autant offertes. Il ne gardait rien pour lui. Il était abstinent, vous imaginez ? Il ne s'envoyait pas un seul gramme dans le gosier, mais il nous payait de bons coups. Ça arrive, des trucs comme ça…

Mais le malade actuel, j'ai bien l'impression qu'il lui manque une case. J'ai trouvé le p'tit gars, je l'ai payé pour la « mission », puis je suis retournée voir le mec et je lui ai dit, « mon bon monsieur, j'ai fait comme tu m'as dit ». Mais lui, il m'a prise par le bras, comme une dame, et m'a entraînée du côté du Vieil Arbat. « Il faut que je te parle, Mikhalna, qu'il me dit. Donne-moi une joie inespérée, à moi, pauvre homme malheureux et mort de chagrin… Dîne avec moi, ce soir. Seulement, je suis un homme convenable et je ne suis pas habitué aux cages d'escalier, aux portes cochères et aux gares, j'aime manger de la bonne nourriture dans de bonnes conditions. Alors, Mikhalna, il faut que tu ailles te laver les mains et les pieds, qu'il me dit. À moins que tu n'aies pas de domicile ? » Qu'est-ce qu'il n'avait pas dit ? Sûr que je me suis vexée. Comment ça ? Moi, sans domicile ? Eh, je ne suis pas une SDF de merde, j'ai un studio. J'y vis. Et j'ai même une salle de bains avec de l'eau chaude. Le seul problème, pour le savon, je suis en rupture…

Comme s'il lisait dans mes pensées, il a souri et il m'a dit :

— Ne te fâche pas, Mikhalna, j'ai dit ça comme ça, pour rigoler. Je t'ai donné de l'argent, achète du savon et lave-toi à fond. Lorsque tu seras propre, reviens ici. Pendant ce temps, je vais t'acheter des vêtements. Tu ne peux pas t'asseoir à table avec tes fripes, je ne pourrais pas avaler un morceau, j'aurais envie de vomir.

J'ai failli me vexer encore. Qu'est-ce qui ne lui plaît pas dans mes affaires ? Ça fait cinq ans que je les porte sans discontinuer et elles sont encore pas mal. Mais j'ai compris que ce n'était pas le moment de faire la fière, qu'il pouvait changer d'avis à propos du dîner. Qu'il me paie de nouvelles fringues, je vais les porter une seule fois, aujourd'hui, et demain, je les vendrai pour me payer une bouteille. Oh ! Mais c'est quoi cette connerie ? Maintenant j'ai de l'argent. Des tas. Pour bouffer pendant plus d'un an. Sans compter que je ne bois presque pas. Je ne suis pas une alcoolo. Je bois pour me réconforter et réchauffer mon âme.

Peut-être qu'il me trouve idiote, mais moi, je n'ai pas perdu ma jugeote. Je lui ai dit : « Tu es un bon gars, achète-moi les habits tout de suite, je les emporterai à la maison. Là-bas, je ferai ma toilette et je m'habillerai de neuf. Je ne vais tout de même pas remettre ces vieilles affaires alors que je serai toute propre. Et puis, il n'y a pas d'endroit pour se changer, ici, sauf dans les toilettes payantes, mais c'est sale. » Tout en parlant, je me dis : « Tu es un malade et je n'ai aucune confiance en toi. Et puis je ne suis pas une gourde. Imagine que je retourne à la maison, comme une brebis obéissante, je me lave et quand je reviens, tu as foutu le camp. À quoi bon alors tout ce foin, s'éreinter, user de l'eau, se frotter les pieds, se trimballer ici et là ? Non vraiment, tu me donnes de l'argent, tu m'achètes des fringues, si c'est ta lubie, et je pars avec. Et si tu te casses, au moins je garderai les nippes. Non, je ne suis pas tombée de la dernière pluie. On ne me la fait pas, à moi. »

Il faut croire qu'il n'est pas bête non plus, le malade. Et pas avare. Bon, qu'il me dit, « Mikhalna, je vais au magasin, j'achète ce dont tu as besoin et je reviens. Mais, toi, tu ne peux pas entrer avec moi, sans quoi les vendeurs vont tous se cacher sous les comptoirs, tellement ils auront peur. Avec les tailles, je me débrouillerai à vue de nez. » Ça m'a encore vexée, mais je me suis retenue. Un malade, il n'y a rien à en tirer.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il va au magasin et en revient une demi-heure plus tard, avec de grands paquets. En attendant, j'ai vadrouillé un peu dans le quartier et j'ai trouvé quelques bouteilles que j'ai mises dans mon sac. Ça peut toujours servir. Pour les consignes. Venka le Rasé, planté à son endroit habituel, me parle de la soirée. Il me dit que c'est l'anniversaire de Tamarka et qu'elle paie un coup. J'ai répondu à tout hasard que j'allais y penser. Il ne fallait pas que je me vante de

mon dîner avec le malade, alors qu'il risquait de me faire faux bond. Certes, je ne meurs pas de faim, mais il vaut mieux aller chez Tamarka bouffer un morceau à l'œil. Quoique, comme elle a aussi du mal à joindre les deux bouts, le morceau en question risque de se réduire à un demi-verre. Et à un bout de pain.

Bref, je m'empare des paquets en les arrachant littéralement des mains du malade et je file chez moi. J'habite dans une petite rue toute proche. J'arrive au galop chez moi, j'ouvre les paquets et j'examine les nippes. Eh ben ! Dites donc, si je m'attendais ! Comme s'il voulait m'emmener à l'un de ces restaurants chicos où l'on paye en devises. Pour un malade, c'est un malade. Vous vous rendez compte, il a même acheté un slip et un soutien-gorge. Quel type, hein ? Et même des collants. Total, je n'ai pas fini de tout regarder que j'ai compris… C'est quoi déjà le nom ? Dans les journaux on parle souvent de ça… Là, je me souviens ! Le « niveau d'aspiration ». Qu'est-ce qui vous surprend ? Que je lise les journaux ? Je les ramasse lorsqu'on les jette, et je les mets par terre ou j'en couvre les fonds des tiroirs, ou je les pose sur la table, pour ne pas la tacher avec mon verre. On boit une gorgée et on regarde devant soi en attendant que ça se passe et, là, juste sous son nez, il y a les articles du journal. On est bien obligé de lire.

Finalement, j'entre dans la salle de bains avec le savon et le shampooing qu'il y avait aussi dans les paquets. C'est un vrai plaisir de se laver. C'est vrai qu'on se sent beaucoup mieux quand on est propre. Le problème, c'est les cheveux. On dirait une masse informe et ils me restent dans les mains par poignées. C'est quand, la dernière fois que je me suis lavé la tête ? Il y a un mois, je crois, mais peut-être plus. Ne me prenez pas pour une souillon. Si je me lave rarement, c'est que les cheveux tombent beaucoup plus quand on les mouille.

À peine sortie de la salle de bains, je commence à m'habiller. Tout est à ma taille, même les sous-vêtements. Dommage que je ne puisse me regarder nulle part. On a cassé mon miroir l'an dernier. La faute à Venka le Rasé. Il était saoul, le salaud, et il s'est mis à se battre avec l'amant de Tamarka, bref ils ont fait tomber le miroir. Et en acheter un nouveau… ça me fait de la peine de dépenser de l'argent pour ça. Si jamais on a un kopeck de trop, il vaut mieux le boire… Je veux dire, acheter de la boisson, faire venir des potes et rester douillettement ensemble. Ne me prenez pas pour une pocharde quelconque. Je pourrais même encore travailler si je voulais. Seulement, à quoi bon ? J'ai droit à la totalité de ma retraite. Non pas que je sois vieille, mais j'ai travaillé depuis l'âge de dix-huit ans dans une activité pénible. À vrai dire, en ce qui concerne le côté pénible, je parle au figuré, sauf si on considère qu'on peut qualifier ainsi le travail dans une troupe de ballet. Des répétitions toute la journée, des représentations le soir et tout le temps le ventre creux. Ah ! Pour les danseuses étoiles, c'était

beaucoup plus simple : elles ne donnaient qu'un spectacle par semaine. Mais nous, dans le corps de ballet, il fallait bosser tous les jours. À trente-trois ans, on avait le droit de prendre sa retraite et ils auraient dû me remercier d'être restée jusqu'à trente-cinq à agiter les jambes sur leur scène.

Ma retraite est peut-être petite, mais j'ai sué sang et eau pour la mériter. Tout ça pour dire qu'après le ballet, j'ai travaillé aux Chemins de fer, au contrôle du trafic. J'étais pas mal et c'est fou l'effet que je pouvais faire sur les mecs. Petite, bien foutue, l'allure légère. Un gros ponte de la direction me faisait la cour, alors. C'est lui qui m'a fait nommer au trafic. Il disait : je veux que tu sois proche de moi, de sorte qu'on puisse faire en dix minutes le trajet entre mon bureau et ta cabine. Moi, j'y croyais dur comme fer, à tout ça, j'avais déjà trente-cinq ans et, à part la danse, je n'avais aucune formation et puis, vous savez comment c'est, on veut fonder une famille, vivre convenablement et ne rien se refuser. Pas besoin de préciser que ce chef m'a roulée dans la farine. Moi, je voulais me marier et avoir un gosse avant qu'il soit trop tard. Mais, lui, il me nourrissait de promesses, comme quoi il allait divorcer et je le croyais. Et ça s'est fini comment ? Il aimait boire et, évidemment, pas tout seul. Alors, pour lui plaire, je buvais avec lui. Je me disais qu'il valait mieux que je le fasse, parce que, sinon, il se trouverait d'autres compagnons de beuverie et que, parmi eux, il pouvait y avoir une femme belle et libre. Voilà pourquoi le choix qui s'offrait à moi était simple comme un problème arithmétique en maternelle : ou le laisser picoler avec d'autres ou « partager » avec lui. De plus, je dois bien reconnaître que, quand il avait un coup dans le nez, il prononçait des phrases tellement chouettes que je les aurais écoutées jusqu'à la mort. Que j'étais la meilleure, la plus belle, la plus aimée et qu'il m'épouserait dès que ses gosses avec la légitime auraient grandi, qu'il ne pouvait pas se passer de moi un seul jour ni même une minute. De tels mots étaient comme un baume sur mon âme et je ne protestais pas lorsqu'il buvait. Et je lui tenais compagnie… Que croyez-vous qu'il est arrivé à ce sale porc ? Rien. Comme un poisson dans l'eau. Alors que pour moi, tout s'est terminé rapidement. On dit que, question boisson, les femmes sont moins costaudes que les mecs. Au total, on a dit que j'étais une poivrote et on m'a virée du boulot. Du coup, notre amour s'est terminé. Voilà ce qu'il m'a dit, le pou gluant : un responsable aussi important que lui ne pouvait pas rester avec une femme alcoolique. Alcoolique ! Moi ? Les alcoolos, ce sont ceux qui ne se contrôlent pas et qui vendraient leur mère pour un demi-verre. Mais moi, je garde toute ma conscience.

Bref, je mets toutes mes nouvelles fringues et, là, au fond d'un sac je découvre encore un paquet : une perruque. Une vraie. D'abord,

j'éclate de rire et puis je comprends que mon malade a très bien vu les cheveux que j'ai. Avec de tels vêtements, je dois aussi être bien coiffée, et avec ma crinière il est impossible d'arriver à quelque chose de convenable. Dommage que je n'aie pas de miroir. Il me serait bien utile. Je sors un poudrier avec un petit miroir fixé sur le couvercle pour essayer au moins de me zieuter. En fait, on n'y voit pas grand-chose, mais je peux au moins me maquiller un peu.

Soudain, je me sens anxieuse, comme si j'étais quelqu'un d'autre. Comme si mon âme venait d'émigrer dans un autre corps. Une peau différente, des vêtements inconnus, une perruque… J'avale un verre de mon poison – j'en avais une bouteille dans l'armoire – et je repars là où le malade m'a demandé de le retrouver. En chemin, je me regarde dans les glaces des vitrines. Je ne vois pas les détails, évidemment, mais l'aspect général me plaît. C'est même comme si mon corps se souvenait de mon ancienne façon de se tenir. Mais au final, là, dans la devanture, ce n'est certainement pas moi. Ou si ? Le diable seul le sait, ces malades, ils ne sont pas bien dans leur tête.

En arrivant du côté de Nikolopeskovski, j'ai soudain peur : et s'il m'a menti, et s'il est parti pour ne pas revenir ? J'ai tellement envie d'aller dans un restau avec des gens comme il faut que mon cavalier me donne le bras pour traverser la salle et qu'il me rapproche la chaise correctement. Que les serveurs s'agitent autour, qu'on joue de la musique, qu'il y ait des gens élégants et non Venka le Rasé et Tamarka. Et si ce malade avait discerné mon ancienne beauté ? Après tout, je ne suis pas vieille, seulement quarante-deux ans. Ça arrive que des bonnes femmes malheureuses et malchanceuses dans mon genre rencontrent des gars aisés et normaux. Le sort donne à tout le monde sa chance, seulement, ils sont rares ceux qui sont capables de la voir. En mon temps, j'ai cru que ce directeur des Chemins de fer était ma chance. Et si je m'étais plantée ? Et si c'était ce malade aux poches bourrées de dollars ? Si ça se trouve, le sort a eu raison de m'écarter de ce dirlo, même au prix d'un licenciement, de la honte et des larmes, et de me préserver pour maintenant. Après tout, si je m'étais mariée avec le gros porc, je n'aurais pas rencontré le malade.

J'arrive à l'endroit prévu et il est là, mon petit chéri. Il réfléchit à quelque chose et ne regarde pas autour de lui. Il finit par me voir et me dit :

— Bravo, Mikhalna, tu as l'air magnifique. On y va ?

Il se retourne et se met en marche. J'hésite un instant avant de lui emboîter le pas. Lui, il avance sans se retourner, comme s'il avait oublié mon existence. Il va si vite que je parviens à peine à le suivre. Mon Dieu, mais c'est qu'il a une voiture. Ça va être la fête, pour moi, ce soir ! Au restaurant et en bagnole. Tout comme il faut.

Donc, nous roulons. En route, il se tait. Ça commence même à m'inquiéter un peu. On sort de la ville. On a même traversé l'autoroute circulaire, mais il continue à rouler. Bon, que je me dis, après tout, il y a aussi des restaurants, en banlieue. Et certains sont même plus huppés qu'à Moscou. À vrai dire, Venka prétend que dans de tels endroits, il n'y a que la mafia qui y va, et non les simples mortels, c'est pour ça qu'il y a des règlements de comptes. Si ça se trouve, mon malade est un mafieux. Ce serait drôle ! Mais, pour moi, ça ne fait aucune différence, pourvu que le gars soit gentil.

Il finit par garer sa voiture, mais pas du tout à côté d'un restau. Quelques datchas plongées dans une nuit noire qu'aucun réverbère ne dissipe. Tu es dans de beaux draps, Nadejda Mikhalna, que je me dis. Maintenant, il va m'emmener quelque part… et c'est là que le plus drôle va commencer.

Allons, de quoi avoir peur ? Je ne suis plus une pure jeune fille. J'ai déjà vu des mecs à poil. Et puis je peux me défendre.

Le malade ferme la voiture et, toujours sans rien dire, me conduit vers l'une des maisons. Il ouvre avec sa clé et allume la lumière. Pas mal, la crèche. Mais j'en ai déjà vu, des comme ça, lorsque j'étais dans le corps de ballet. À l'époque, il était courant d'emmener des groupes entiers de ballerines dans de telles datchas pour la détente des pontes du Parti et du Komsomol, les Jeunesses communistes, après leur dur labeur dans la direction de notre pays et du grand peuple soviétique. Pas les plus hauts dirigeants, bien sûr, mais les vicieux d'échelon intermédiaire.

En tout cas, ce n'est pas l'une de ces baraques en contreplaqué, mais une maison solide, avec un étage, une immense véranda, six ou sept pièces et au moins un hectare de terrain. Elle ressemble à celle du film *Soleil trompeur* qu'on a vu à la télé et qui se passe dans la datcha d'un commandant rouge à l'époque de Staline. Et aussi à celles dans lesquelles on nous conduisait, après le spectacle. Exactement les mêmes. C'est peut-être vraiment le destin ?

Le malade ôte son blouson et dit :

— Installe-toi confortablement, Mikhalna. Je vais mettre la table pour le dîner.

Je dois avoir vraiment l'air effrayé parce qu'il me regarde attentivement et renifle, mais ne dit rien. Donc, la datcha… Pas le restau ! Dommage.

Et de nouveau une idée alarmante me traverse l'esprit en coup de vent : si on ne dîne pas au restaurant, à quoi bon ce bal costumé ? À quoi bon les vêtements, le savon et la perruque ? Bon, au sujet de la toilette au savon, le malade m'a dit que je lui donnais la nausée. Mais les habits, pourquoi ? Lorsqu'on est à table, les odeurs peuvent gâcher

l'appétit, mais l'apparence n'a aucune importance. D'ailleurs, à quoi bon me monter la tête puisque je sais à qui j'ai affaire. À un malade. Il a sa propre vérité et je dois essayer de mesurer son comportement en fonction de ça. Ainsi, il n'est tout de même pas arrivé dans cette datcha en guenilles, mais dans un bon costume. Évidemment, avec ma petite retraite, je ne peux pas suivre les mouvements de la mode, mais quand je me promène du côté de l'Arbat, je regarde les vitrines. Il y a beaucoup de magasins de luxe. Même leur nom est étranger : des *stores* qu'ils disent. Eh bien, dans ces vitrines, il y a des complets pour hommes et je peux me faire une idée. Le malade s'habille bien, cher et avec goût. Pendant que je me souviens des vitrines, il commence à dresser la table. Il pose les assiettes et les verres, les couverts, et il ramène la nourriture de la cuisine. Finalement, ce n'est pas moins bien qu'au restaurant.

Il ouvre une bouteille de vodka et m'en verse un verre, mais il remplit le sien avec de l'eau minérale.

— Bois, Mikhalna, qu'il me dit. Ne fais pas attention à moi. Je dois encore conduire pour te ramener jusqu'à l'Arbat et ensuite pour revenir ici. Je ne veux pas risquer de me faire arrêter par les flics. Ils deviennent complètement fous, en ce moment. Le dollar monte et leurs salaires sont toujours aussi faibles. Ils compensent en devenant trois fois plus rapaces. Tu comprends ?

Je mange et je bois un peu et, soudain, je me rends compte que je ne connais même pas son nom. Comment je dois l'appeler ? Citoyen Le Malade ? Ou Camarade ? Oh, et puis merde, autant ne pas l'appeler du tout.

Je me réconforte encore avec de la vodka et ça me rend gaie. J'en ai marre de ce jeu du silence. Et puis, c'est quoi ce repas où il y a à manger et à boire, mais pas de conversation ? Ce n'est pas bien.

— Écoute, que je dis, pourquoi tu m'as amenée ici ?

Le malade me dévisage sans honte et me sourit.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

Je n'aime pas ça. En fait, je ne le supporte pas. Une conversation, c'est une conversation : l'un demande, l'autre répond ou raconte quelque chose. Au théâtre, il y avait un régisseur qui faisait ça tout le temps. On lui posait une question et il répondait « Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? Vous devez bien avoir une opinion. » Il nous pompait l'air avec ça et sa simple évocation me plombe aussitôt l'humeur. Je lui dis rudement :

— Je ne pense rien. Si je pensais quelque chose, je ne te poserais pas la question. C'est bien toi qui m'as priée, tu m'as dit que tu étais solitaire et malheureux. C'est bien ça ?

— C'est bien ça, confirme-t-il tranquillement en souriant encore.

— Et j'ai eu pitié de toi parce que tu étais solitaire et malheureux. Je suis venue au-devant de tes désirs, si on peut dire, j'ai annulé tout ce que je devais faire, j'ai mis tes fripes qui ne me plaisent pas du tout. J'ai fait ce que tu me demandais parce que je suis quelqu'un de compatissant et de gentil. Tu m'emmènes le diable sait où, tu me fais entrer ici et puis tu ne pipes pas mot. Alors, et la solitude ? Si tu souffres d'être seul, tu devrais me parler, me raconter ta vie, te plaindre, chercher de la sympathie. Je pensais que tu avais besoin de quelqu'un à qui causer. Mais tu te tais. Tu crois que j'ai du temps à perdre ? Ce soir, j'avais cent fois mieux à faire…

À mesure que je brode mon bobard, je commence à y croire. À l'école de danse, on nous enseignait que chaque artiste doit être historien, il doit imaginer l'histoire et y croire : ce n'est qu'ainsi qu'il peut convaincre le spectateur de sa véracité. En ce qui me concerne, je n'ai pas de problème : lorsque j'invente un bobard, je sanglote de désespoir au bout de deux minutes tellement j'y crois. Ça m'a beaucoup aidée à quémander de l'argent et pas seulement à des gens que je ne connaissais pas, même des copains mordaient à l'hameçon. De toute façon, c'est à cause de qui que je ne suis pas allée à l'anniversaire de Tamarka ? À cause de lui, de ce malade. Je serais maintenant en joyeuse compagnie. Venka le Rasé raconte toujours des blagues, Tamarka chante des chansons et taquine son amant en lui descendant la braguette, et Caoutchouc, lui, il se souvient de toutes les histoires de sa vie passée, lorsqu'il était chauffeur chez les grands pontes. Il en a vu de toutes les couleurs.

Bien sûr, chez Tamarka, il n'y a pas une telle nourriture, mais qu'est-ce que j'en ai à foutre ? J'ai toujours mangé comme un moineau pour ménager ma silhouette et, depuis que je suis à la retraite, comment peut-on prétendre s'alimenter avec les pitoyables roubles de ma pension. Mais, tout le monde va aux bamboches chez Tamarka : elle a des parents qu'elle peut toujours taper pour les fêtes. Qu'est-ce que je fous ici ?

Mais le malade, il me demande, comme s'il lisait mes pensées :

— Alors pourquoi tu es là ? Bon d'accord, je t'ai invitée à dîner avec moi et j'ai mes raisons. Mais tu pouvais refuser. Il suffisait de dire que tu ne pouvais pas, que tu as beaucoup à faire et que tu devais aller à l'anniversaire de ta copine. Mais tu n'en as rien fait. Tu as accepté de venir avec moi. Pourquoi ? Pourquoi es-tu venue, si tu es tellement occupée ?

— Je t'ai dit que j'ai eu pitié de toi. Je suis trop bonne. Tu m'as apitoyée et, maintenant, tu poses des questions. Tu crois que parce que tu es riche, tu as le droit d'humilier les gens ? Alors, parce que tu m'as payé des fringues, tu peux t'essuyer sur moi comme sur un

paillasson ? Ça ne va pas du tout ! Nous avons aussi notre fierté, nous autres, les pauvres !

Et me voilà repartie dans mes criailleries. Et je crois chaque mot que je dis. Le malade ne m'interrompt pas. Il mange et écoute, mange et écoute. Il n'a même pas l'air de se fâcher. Je finis par m'arrêter tellement j'ai la gorge sèche. Le temps de boire un petit verre, je me refroidis. Quelle situation stupide ! Je n'ai pas l'habitude de ça. Généralement, lorsque quelqu'un hurle, l'autre le coupe, le contredit, donne de nouveaux arguments et la discussion ne s'arrête pas. Mais, là, il n'y a que moi qui parle. J'ai déjà tout dit et je ne vais pas me répéter, comme un perroquet. Bref, je bois et je me tais. Nous restons assis en silence. Une horloge fait tic-tac quelque part. Mon esprit s'envole de nouveau et je pense à Tamarka. Il y a des bonnes femmes qui n'ont pas de chance et on peut honnêtement les plaindre. Comme moi, par exemple. Mais il y a aussi des bonnes femmes vraiment idiotes et toute leur vie tourne mal à cause de leur bêtise. Celles-là, on ne peut pas les plaindre. Tiens, prenons Tamarka…

Mais je n'ai pas le temps de « prendre » Tamarka parce que le malade a enfin décidé d'ouvrir la bouche. Dieu merci !

— Dis-moi, Mikhalna, tu voudrais avoir une famille ? me demande-t-il.

— Bien sûr que je voudrais.

— Tu as quel âge, l'amie ?

Je préfère lui mentir :

— Trente-huit.

— Et tu pourrais avoir un enfant ?

— Et comment ! Tu ne peux pas savoir à quel point ça part vite. Avec moi, il suffit d'enlever son froc et, un mois plus tard, je suis obligée de courir me faire avorter.

C'est un gros mensonge, mais ça part du fond du cœur. Il pose des questions sur la famille, sur les enfants. Et si c'était vraiment ma chance ? Tout peut arriver dans la vie… Évidemment, je ne peux plus avoir d'enfant, mais à quoi bon lui dire maintenant ? Qu'il m'épouse d'abord, qu'il me tire de la fange et, alors, on verra. Mais peut-être qu'il demande juste comme ça. Généralement, à son âge, on n'aspire pas à avoir des enfants. Bien que, s'il n'en a pas du tout…

À tout hasard, je lui demande :

— Tu as des gosses ?

— Oui. Un fils. Déjà grand.

Là, je m'aigris un peu. Mais je garde le cap, je ne recule pas.

— Tu es marié ?

— Non, je n'ai pas de femme. Dis-moi, Nadejda Mikhalna, si on te

proposait d'avoir un gosse tout de suite, qu'est-ce que tu en dirais ?

Bordel ! Un gosse tout de suite ! Bon d'accord, autant risquer le coup. L'important, c'est de s'impliquer. De s'accrocher à ce cinglé qui a de l'argent, une voiture et une datcha. Au moins, sortir avec lui. Et ensuite, advienne que pourra.

— Je tomberais enceinte. Et puis quoi ? Qui serait le père ? Toi ?

— Attends, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Tu dis que tu tomberais enceinte. Pourquoi ?

— Comment pourquoi ? Pourquoi les gens ont des enfants ?

— Nous ne parlons pas des gens, mais de toi concrètement. À propos, tu as plus de trente-huit ans. Mais admettons que tu puisses encore accoucher. En quoi un enfant te serait nécessaire à ton âge et avec la vie que tu mènes ? Que feras-tu de lui ?

En quoi il me serait « nécessaire » ? Mais si j'avais un mari et qu'il voulait un gosse, je ferais le nécessaire pour m'attacher le gars. S'il se mettait quelque chose en tête, je ne le contredirais pas. Peu importe ce que les médecins m'ont dit il y a cinq ans. Depuis la médecine a fait des progrès et, si ce malade a de l'argent, il peut m'envoyer suivre un traitement à l'étranger. Mais je ne dois pas dire ça. Il faut lui répondre quelque chose qui lui plaira. Je murmure :

— Je l'élèverais, l'éduquerais, l'aimerais.

Merde ! Comme par un fait exprès, tous les mots me sont sortis de la tête. Tamarka a une fille et il lui est arrivé de parler d'elle, de dire quelques mots sur le sens de la vie ou d'autres conneries… Impossible de me souvenir… Ah ! oui, il y a les vieux jours. Tout le monde parle de ses vieux jours.

— Ainsi, quand je serai vieille, il y aurait un être proche qui viendrait me tendre un verre d'eau lorsque je serai faible et malade.

Je dis tout ça d'un trait en me félicitant de pouvoir émettre une longue phrase. Quoi qu'on dise, je ne suis pas une alcoolique et même pas une poivrote. Mon cerveau travaille encore et la mémoire ne me plante pas.

— Eh bien, tu te fais des idées, Mikhalna, rétorque le malade en éclatant de rire. Tu comptes vivre vieille ? Avec la vie que tu mènes ? Tu peux mourir n'importe quand : tu bois du matin au soir et ne manges presque pas. Ou tu auras une attaque ou tes compagnons de bouteille te crèveront. Tu n'as pas peur ?

Je n'aime pas ces réflexions. La conversation prend une tournure imprévue. Ce malade ne ressemble pas du tout à un gars disposé à me tendre la main. Puisqu'il en est ainsi…

— Eh ! Ne touche pas à mes compagnons de bouteille ! Et ce n'est pas à toi de juger ma vie !

Et donc me revoilà à mon point de départ. Je m'échauffe encore, sans oublier de siffler un petit verre et de le remplir encore. Le malade m'écoute attentivement, sans me quitter de l'œil, avec un sourire étrange et quelque peu effrayant. Mais après, lorsque je finis de lui dire son fait, je me rends compte que ce qu'il pense de moi m'est devenu indifférent. Ma colère est passée et tout me semble plus gai et plus simple. Bien sûr, il ne compte pas se marier avec moi, ce n'est pas pour ça qu'il m'a amenée ici. Ce qui l'intéresse, c'est sans doute de communiquer avec quelqu'un comme moi pour écouter ma conception de la vie. Il est peut-être écrivain ou journaliste. Si ça se trouve, il est même très connu. On cause, lui et moi, et voilà que, dans quelques jours, on montrera à la télé la vie brisée d'une bonne femme malheureuse et malchanceuse comme moi. Peut-être même qu'il y aurait une petite mention quelque part dans le générique : « J'exprime tout particulièrement ma reconnaissance à Nadejda Mikhaïlovna Starostenko. » Ça en boucherait un coin à Tamarka !

— Dis-moi, Mikhalna, m'interrompt soudain le malade. Comment voudrais-tu mourir ?

— Non, mais ça ne va pas, la tête ? Je ne suis pas encore prête à ça.

— Tu as bien raison, mais admettons que tu aies encore cent ans à vivre. Dans cent ans, comment voudrais-tu que ça se passe ?

Je réfléchis. Comment je voudrais mourir ? Qu'est-ce que j'en sais. La manière la plus douce : s'endormir le soir et ne plus se réveiller. Ou tomber comme ça, raide morte avant que de souffrir de maladies et de crises. On est bien avec des amis, en joyeuse compagnie, à bouffer et à picoler, et soudain voilà, c'est fini. Sans souffrance. Voilà en gros ce que j'explique au malade.

— Il est peu probable que tu puisses compter sur ce genre de fin, me dit-il avec une gaieté bizarre. Ta manière de vivre est peu compatible avec une vieillesse saine et heureuse. En fait, tu sais comment ça va se passer ? Tu vas avaler un poison quelconque, tu deviendras toute bleue et commenceras à t'asphyxier. Tes compagnons de bouteille auront la trouille et ils fuiront à toutes jambes en te laissant seule. Et tu resteras là, dans un square ou sous un porche, en guenilles, sale et puante, la gueule émaciée, et tous les passants se détourneront de toi d'un air dégoûté, comme si tu avais la lèpre. Ils n'appelleront même pas les Urgences. Et s'ils les appellent, le médecin te jettera à peine un coup d'œil avant de repartir. Il voudra d'autant moins se salir que, dans les hôpitaux, il n'y a pas assez de place ni de médicaments, surtout gratuits. Et tu resteras par terre, comme un tas de vieilles hardes, jusqu'à ce que tu crèves. Et tu te retrouveras à la morgue. Tu passeras encore quelques jours dans un frigo, puis on se

demandera ce qu'il faut faire de toi. Tu n'as ni parents ni amis, et personne pour t'enterrer. Tes Venka et Tamarka ne vont pas te payer le cercueil et la tombe avec les kopecks qu'ils récupèrent du retour des bouteilles trouvées dans les poubelles. Et ça signifie quoi ? Ça signifie qu'ils vont t'expédier dans une salle d'autopsie pour que les étudiants s'entraînent sur toi. On te donnera un sobriquet, par exemple Douska, et ils diront : « Qui est le dernier dans la file d'attente pour Douska ? Je dois étudier la structure du crâne. » Une telle perspective te réjouit ?

Bon Dieu, pourquoi qu'il me parle comme ça ? J'en reste muette. Et lui, il me regarde en riant !

— Alors, Mikhalna, on n'a rien à répondre, pas vrai ? Tu n'as jamais envisagé la mort de cette manière. Tu as le cerveau d'une poule : tu ne vois pas plus loin que le verre le plus proche d'alcool à deux sous. Mais, la mort, elle est toujours plus loin que ce verre. Réfléchis au moins une fois sur ça et tu comprendras que tout se passera exactement comme je viens de te le dire. Si ce tableau t'a déplu, tu peux encore changer ça. Ou bien il t'a plu ?

Il me regarde d'un air rusé. C'est vraiment un malade, ma parole. Comment un tel truc peut plaire ? Je lui dis qu'aucune personne normale n'aimerait ça. Mais que ça ne peut pas m'arriver. Je ne suis pas une alcoolique ni une poivrote. Oui, bien sûr, je bois, mais comme une retraitée honnête.

— Tu n'aimerais donc pas ça, me dit-il d'un air pensif. Eh bien, c'est pour toi le moment idéal de réfléchir à ce que je t'ai dit. Tu peux encore tout changer et faire en sorte de ne pas mourir ainsi. Tu veux changer ?

— Je veux, que je lui réponds docilement.

Enfin ! Combien de moqueries il m'a fallu supporter pour qu'il en vienne enfin à l'essentiel ? Maintenant, il va me proposer de changer de vie. Il va me dire qu'il veut m'aider à sortir de cette situation critique. Bon, il ne va peut-être pas me proposer le mariage, mais au moins un travail honnête, simple et bien payé. Il arrive même que des entreprises paient des appartements à leurs employés. Et si ça se trouve, quand on a déjà un logement, ils peuvent mettre les mêmes moyens pour des meubles.

— Tu le veux pour de vrai ? me redemande-t-il, Dieu sait pourquoi.

— Vrai de vrai !

Avec la boisson, je comprends avec une grande clarté dans ma tête que je peux venir à bout de n'importe quel travail, de n'importe quelle affaire, même la plus complexe. Il suffit qu'on croie en moi et qu'on me donne ma chance et je prouverai à tous que Nadejda Starostenko n'est pas encore finie.

— Tu es d'accord pour tout ?

— N'en doute pas.

— Tu ne changeras pas d'avis ?

— Jamais de la vie.

Bien, Mikhalna, que je me dis, n'aie pas peur : quarante-deux ans, c'est encore la fleur de l'âge. Peut-être que tout va changer… Chacun a sa chance, même les gens comme moi.

Le malade glisse sur moi un regard chaud, comme qui dirait, et me dit soudain :

— Tu sais que cette perruque te va bien, Nadia.

3

Zaroubine

L'officier de la milice Sergueï Zaroubine aimait son travail et ressemblait en cela à Nastia Kamenskaïa. Mais, à la différence de cette dernière, il ne supportait pas de rester au bureau et encore moins de rédiger de la paperasse. Malheureusement, la rédaction de différents types de rapports, de notes et de signalements était une partie intégrante et essentielle de son travail d'enquête, même si elle indisposait Zaroubine. Le plus surprenant était qu'il maîtrisait la langue et le style et que, depuis son enfance, il composait des vers et écrivait des récits. Pendant toutes ses années d'école, il avait été le rédacteur permanent du journal mural de sa classe que venaient lire des élèves d'autres cours et même des professeurs. Mais l'essence même d'un journal mural est qu'il doit « être écrit », alors que celle du travail d'enquête est d'élucider des crimes, et Zaroubine ne parvenait pas à comprendre pourquoi la recherche des criminels devait être forcément liée à autant de paperasserie. Il ne voyait en ça ni bon sens ni logique, il faisait donc de son mieux pour éviter le travail de bureau. Généralement, il n'avait aucun mal à accomplir n'importe quelle tâche dès lors qu'il en acceptait le bien-fondé. Dans le cas contraire, il sentait un fardeau s'abattre sur ses épaules, son cerveau se mettait en grève et ses doigts oubliaient jusqu'à l'emplacement des touches sur le clavier.

La recherche de la femme « d'aspect et d'âge incertains » qui avait, semblait-il, remis au jeune Vania Joukov la pancarte en carton et un billet de cent dollars faisait partie de ces travaux que Serioja Zaroubine aimait faire et où il excellait. Cette « incertitude » sur le physique de la dame lui disait avec un haut degré de probabilité qu'il fallait la chercher parmi les alcoolos de l'Arbat. Tout le samedi soir et la matinée du dimanche, jusqu'au déjeuner, il erra dans les ruelles sinueuses sans cesser de s'étonner de la misère, la saleté et l'abandon qui régnaient au cœur même de la capitale, au voisinage direct d'immeubles cossus, de bâtiments officiels et de nombreuses ambassades. Zaroubine identifiait « ses troupes » au premier regard : il connaissait la plupart de vue et même le nom de certains. Il avait commencé sa carrière là, au poste de la milice du quartier, et il n'eut

donc aucun mal à engager la conversation avec les uns et les autres pour recueillir des informations.

Au début, la chance ne sembla pas être avec lui. Il apprit pas mal de choses intéressantes sur les caractères et les habitudes de ceux qui « tenaient » les magasins, les kiosques et les loteries de la zone, mais rien sur une femme qui se serait retrouvée avec un paquet de dollars. C'était étrange. Zaroubine connaissait bien les us et les coutumes dans le milieu des alcoolos et il ne pouvait pas croire qu'une personne sous le coup de la boisson n'ait pas raconté sur-le-champ sa bonne fortune à ses compagnons de beuverie. Si ce qu'avait dit Joukov était vrai, si l'argent et l'affiche lui avaient été remis par une femme inconnue qui, d'après son aspect, n'était ni le rédacteur de l'affiche ni le possesseur originel des cent dollars, cela signifiait qu'elle avait été « embauchée ». Mais l'embauche de main-d'œuvre sous-entend son paiement.

De plus, en prenant en considération les particularités de la femme, l'employeur devait être sûr qu'elle remplirait bien son office et qu'elle ne disparaîtrait pas la seconde d'après, le gros billet vert en poche. Or, c'est exactement ce qui se serait produit si, pour son service, il avait donné à la femme moins que ce qu'elle était chargée de proposer à Vania. Il avait dû la payer bien plus. Ainsi, la veille, cette somme considérable aurait-elle dû scintiller comme un phare dans le milieu des alcoolos de l'Arbat.

Même si la poivrote avait fait preuve d'une prudence et d'une rapacité extraordinaires, même si elle n'avait soufflé mot de la somme exacte qu'elle avait gagnée, elle n'aurait pas pu se retenir de payer un bon coup à ses plus proches compagnons. C'était toujours ainsi que ces gens se comportaient : dès qu'ils avaient de l'argent, ils régalaient leurs amis, car, pour eux, le rôle d'hôte était tout symbolique et signifiait une élévation au-dessus du commun, même temporaire. Vous autres, vous n'avez rien, mais moi j'ai quelque chose, parce que je ne suis pas encore fini, que la chance me sourit, que le sort m'a comblé d'une partie, un acompte, de ses bienfaits.

Mais Zaroubine n'entendit pas un seul mot sur une quelconque bamboche payée par quelqu'un du coin, samedi soir, avec de l'argent sorti d'on ne sait où. Et de cela, on ne pouvait tirer que deux conclusions : ou la femme n'était pas de l'Arbat, ou elle n'était plus vivante. Évidemment, il valait mieux ne pas penser à la deuxième hypothèse parce que la situation se compliquerait tout de suite. Quant à la première, que signifiait qu'elle ne soit « pas de l'Arbat » ? Il était peu probable qu'elle soit venue d'un autre quartier de Moscou : les alcoolos n'aiment pas se déplacer. Il faut payer le transport et c'est cher. Et si on fraude, il y a le danger de se faire prendre et d'écoper d'une amende qui coûtera encore plus cher. Quant à aller à pied, la

plupart n'en ont pas la force. Ni la motivation. Pourquoi cette bonne femme serait-elle venue là ? Le miel ne coule pas des fontaines et il n'y a pas plus de bouteilles vides à ramasser qu'ailleurs. Peut-être avait-elle rendu visite à quelqu'un ? Mais dans ce cas, il y avait peu de chances de la trouver, sauf à interroger toute la population du quartier depuis les ruelles Pretchistenki jusqu'à la rue Bolchaïa Nikitskaïa en demandant si une certaine bonne femme n'était pas passée en se vantant d'une grosse somme brusquement tombée entre ses mains. Ou, si elle ne parlait pas (ce qui était fort possible), en se comportant de manière bizarre, soit par l'expression d'une joie excessive, soit par celle d'une préoccupation ou d'une émotion particulière. Du travail pour une année entière !

Il y avait encore une hypothèse pour expliquer comment une poivrote de passage avait pu se retrouver sur le Nouvel Arbat. Mais, même si elle était tout à fait logique, elle n'était pas vérifiable. L'employeur énigmatique (d'ailleurs, ce pouvait très bien être une femme) avait pu amener lui-même son « employée » jusqu'à l'endroit où avait lieu le duplex télévisé. Il aurait ainsi déjà disposé sur place de l'intermédiaire nécessaire pour trouver le jeune con qui lèverait la pancarte. Mais cela dépassait les possibilités du quidam moyen, car il fallait savoir à l'avance à quel endroit de Moscou s'installerait l'équipe du duplex. Or, cette information n'était pas donnée par les programmes de télévision. Seule une personne disposant des contacts parmi les employés de la chaîne, à Ostankino, avait les moyens de l'apprendre.

Oui, mais dans ce cas, on pouvait logiquement penser que l'« employeur » aurait eu tout loisir de préparer la pancarte chez lui, sur une grande feuille de papier fixée à un bâton, pour qu'il soit facile de la lever au-dessus de la foule. En tout cas, c'est ce qu'aurait fait une personne encline à tout préparer à l'avance. Mais ce n'était pas ainsi que les choses s'étaient passées : le texte avait été écrit sur un grand morceau de carton arraché à une caisse. Tout de suite après l'incident, les flics du district avaient fouillé les bennes à ordures du quartier et avaient fini par dégotter un emballage vide dont on avait arraché tout un pan. Ils avaient bien fait leur boulot et ils avaient vérifié que la pancarte correspondait à la déchirure : ça collait à la perfection. Ainsi, la personne mystérieuse qui avait embauché la poivrote n'avait pas prémédité son coup, mais l'avait imaginé sur place en voyant l'équipe de télévision. Et cela signifiait qu'il n'était pas venu avec la bonne femme, mais qu'il l'avait rencontrée sur place, au Nouvel Arbat.

Dans ce cas, et puisque cette inconnue demeurait introuvable, il était exclu de négliger l'hypothèse qu'elle ne fût plus de ce monde. L'affaire prenait alors une bien vilaine tournure. Primo, un meurtre était toujours une mauvaise chose, indépendamment de la

personnalité de la victime. Deuzio, ça réduisait à néant l'hypothèse optimiste de la blague idiote d'un nouveau riche fou. Les personnes qui plaisantent n'ont pas l'habitude de tuer les témoins.

En réalité, Zaroubine commença à entretenir de tels soupçons après une discussion, le dimanche vers quatre heures de l'après-midi, avec un alcoolo qu'il connaissait bien : Veniamine Polnikov, dit Venka le Rasé.

— De mon côté, tout baigne, Dieu merci, dit ce dernier. Et chez nous, tout va bien. Tu te souviens de Tamarka ?

— Évidemment, répondit Zaroubine.

— Bien sûr, jeta Veniamine en ricanant. Tu n'as pas pu l'oublier. Tu l'as privée de son autorité parentale !

— Ce n'est pas moi, mais le tribunal, le corrigea le flic.

— Ah, oui ! Le tribunal ! Mais on sait bien comment ça marche. Si tu n'avais pas écrit les documents nécessaires, aucun tribunal ne serait intervenu.

— C'est juste. Mais ça ne te dérange pas, pas vrai ?

— Pourquoi ça me dérangerait ? reconnut le Rasé en allongeant les lèvres dans un semblant de sourire, révélant ses chicots. Pour moi, c'est même mieux. Avec un morveux dans les bras, pas moyen de faire la fête.

— Et Tamarka, comment va-t-elle ? Sa fille ne lui manque pas ?

— Tamarka ? Le Rasé éclata de rire. Elle ne se souvient de sa fille que lorsqu'il faut tirer des larmes à quelqu'un. « Quel malheur ! On m'a privée des joies de la maternité, on m'a arraché mon propre enfant ». Ou encore quand les parents ont de la galette et qu'elle va leur dire : « Donnez-moi du pognon ou je reprends ma fille. » Hier, c'était son anniversaire, on s'en est mis plein la bobine.

— Vous étiez nombreux ? demanda Zaroubine simplement pour entretenir la conversation, en pensant à autre chose.

— Nombreux ? Attends, je vais te dire…, fit le Rasé en plissant le front et en comptant sur ses doigts. Moi et Tamarka, ça fait deux, son Jules à elle, trois… Donc… Trois autres… Ça fait six. Nadka devait venir, mais elle nous a fait faux bond, la garce…

Zaroubine dressa aussitôt l'oreille.

— Quelle Nadka ? demanda-t-il.

— Nadka… Nadia la Danseuse. Voyons ! Tu ne te souviens pas d'elle ? Une petite, mince, pas mal à regarder. Une ancienne ballerine.

Zaroubine se rappelait vaguement quelque chose. Il avait entendu parler de cette Nadia la Danseuse quand il travaillait sur le terrain, mais il ne l'avait jamais vue. Elle n'était pas venue à l'anniversaire de sa copine de bouteille alors qu'on pouvait boire et manger à l'œil…

Curieux.

— Pourquoi n'est-elle pas venue ? demanda-t-il sans dissimuler son intérêt. Peut-être qu'elle n'était pas au courant ? Ou bien, elle a oublié ?

— C'est ça, oui ! Elle a oublié ! jeta Veniamine avec mépris. Je l'ai moi-même rencontrée hier dans cette même rue et lui ai dit, à propos de Tamarka. Elle a oublié ! Allons…

— Bon, tu lui as dit. Et elle, qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a hésité, puis elle a dit : je viendrai.

— Elle était seule ?

— Toute seule.

— Qu'est-ce qu'elle faisait lorsque tu l'as vue ?

— La même chose que d'habitude. Elle cherchait des bouteilles vides.

— Ce n'est pas bien, ça, dit Zaroubine en secouant la tête. Être invitée à l'anniversaire d'une amie et ne pas venir, c'est une vraie cochonnerie.

— C'est bien ce que je dis, c'est une chienne.

— Attends, Veniamine. Il ne faut pas juger trop vite. Peut-être qu'elle avait une raison importante. Comment a-t-elle expliqué son absence ?

— J'en sais rien, s'écria le Rasé avec irritation. Je ne l'ai pas vue depuis.

— Alors, tu n'es pas allée la voir chez elle ? Veniamine, je ne te comprends pas, le tança Zaroubine. Une bonne amie à toi te promet d'assister à une fête d'anniversaire. Elle fait faux bond et, toi, tu ne t'intéresses même pas à ce qui a pu lui arriver. Elle est peut-être tombée malade et est incapable de bouger. Peut-être même qu'elle attend que tu t'inquiètes, toi, son ami, et que tu ailles lui rendre visite, que tu lui prennes des médicaments ou que tu appelles un médecin. Or, tu te promènes en la traitant de chienne. Ce n'est pas bien, ça ! Les hommes ne se conduisent pas comme ça. Et les amis encore moins.

Zaroubine connaissait le point faible du Rasé. Ancien instituteur, Polnikov était un grand donneur de leçons, exigeant de tous ceux qu'il fréquentait le respect d'un code d'honneur où l'amitié, l'entraide et le soutien mutuel figuraient en bonne place. Il approchait de la cinquantaine et cela faisait vingt ans qu'il ne travaillait plus dans l'éducation, mais il avait conservé un peu de ses réflexes pédagogiques en dépit de deux décennies d'ivrognerie chronique. Les mots du flic l'obligèrent à devenir sérieux.

— Peut-être qu'elle est tombée malade, en effet… À vrai dire, elle est en aussi bonne santé que n'importe qui. Je ne l'ai jamais vue

souffrante. Mais il faut aller lui rendre visite.

— Tu veux que je t'accompagne ? proposa Zaroubine. De toute manière, je dois aller de ce côté.

Il n'avait pas la moindre idée de quel côté se trouvait le logement de Nadia la Danseuse, mais le Rasé n'y prêta pas attention. Après tout, Zaroubine ne lui avait pas dit qu'il ne connaissait pas Nadia, or s'il la connaissait, il allait de soi qu'il savait aussi son adresse.

— Allons-y, accepta Polnikov. S'il lui est arrivé quelque chose, tu appelleras les Secours, hein ? Tu es tout de même un flic, on t'écoutera.

Sans trop se dépêcher, ils parvinrent à destination. L'entrée puait les excréments. L'appartement de la Danseuse était au premier étage. Personne ne répondit au cri strident de sonnette, ni aux coups sur la porte.

— Voilà ! s'écria le Rasé, vexé. Elle n'est pas chez elle. Malade ? Tu parles ! Elle doit se promener quelque part. C'est vraiment une chienne. Et elle l'a toujours été. Nous sommes de simples mortels et, elle, bordel, une grande danseuse du Ballet national. Toujours à se donner des airs et à péter plus haut que son cul. C'est pour ça qu'elle n'est pas venue chez Tamarka.

— Attends, le coupa Zaroubine. Ne brouille pas les ondes. L'année dernière, elle était bien là pour l'anniversaire ?

— Ouais.

— Et il y a deux ans ?

— Ouais.

— Et elle participait toujours à vos fêtes ?

— Bien sûr.

— Elle vous invitait aussi chez elle ?

— C'est vrai. En fait, tu as raison. Elle venait toujours, mais pas hier. Je ne sais pas pourquoi…

— C'est bien ça. Peut-être qu'elle se sent si mal qu'elle ne peut même pas se lever. Il y a des maladies où l'on garde toute sa conscience, mais où l'on n'a plus la moindre force. Ou elle s'est simplement cassé la jambe et ne peut plus marcher. Ou bien elle a perdu connaissance et nous sommes là à parler au lieu d'agir. Veniamine, pas la peine de me la jouer, je te connais bien et je sais que tu as les clés de cet appartement. Ouvre donc, ne te gêne pas.

— Voyons, chef, murmura le Rasé. D'où j'aurais les clés… Jamais je ne…

— Vas-y, ouvre, lui ordonna Zaroubine avec un geste impérieux de la main. Je te permets : c'est sous ma responsabilité.

Évidemment, Zaroubine bluffait lorsqu'il disait savoir que Veniamine avait les clés de l'appartement, en revanche, il connaissait très bien le caractère du gars. Lorsque Venka s'était mis à dénigrer la Danseuse, le flic avait compris la situation. Polnikov se trouvait irrésistible physiquement et exceptionnel sur le plan sexuel. Il estimait tellement être un vrai Homme, avec une majuscule, qu'il se rasait matin et soir, en dépit des moqueries de ses proches. Ça lui valait son surnom. Dans son esprit, toutes les femmes devaient être folles de lui à cause de sa virilité et de son potentiel. Il ne lui manquait qu'une position sociale. Bien sûr, il était dans la dèche, mais dans tous les autres domaines, il estimait pouvoir surclasser n'importe qui. Et cela voulait dire qu'une femme ne pouvait le repousser que si elle ne le trouvait pas, ou plus, assez bien pour elle.

Or, si le Rasé avait été l'amant – ou le concubin, comme disaient les rapports de la milice – de Nadia la Danseuse, il pouvait ouvrir la porte de son appartement avec une clé donnée par sa maîtresse ou avec des ciseaux de manucure, comme ce fut justement le cas.

— Nadia ! cria Polnikov en ouvrant la porte pour entrer dans le vestibule. Nadia, tu es là ?

L'appartement était vide.

— Elle se balade, constata Veniamine avec une satisfaction mauvaise. Des gens comme Nadia ne sont jamais malades. Putain de maigrichonne !

Zaroubine fit le tour de la pièce totalement à l'abandon en examinant le moindre recoin. Son regard tomba sur des emballages aux couleurs vives qui gisaient par terre. Sur la table traînaient des étiquettes et des tickets de caisse. Il les ramassa pour les examiner avec soin. Il ne parvint pas à déchiffrer les étiquettes pour déterminer à quelles marchandises elles correspondaient. En revanche, il n'eut aucune difficulté avec les tickets : en quelques secondes, il connaissait la date des achats, les magasins et les sommes.

Il appela le Rasé qui profitait déjà de l'occasion pour fouiller à la recherche d'alcool.

— Regarde ! Ton amie s'est habillée de neuf pas plus tard qu'hier.

— Hein ? dit Veniamine qui, concentré sur le contenu des placards de la cuisine, n'avait pas compris.

— Je parle de fringues. Hier, ta Nadia en a acheté pour quelque dix mille roubles.

Polnikov rappliqua au grand galop, les yeux écarquillés.

— Combien ? Combien ?

— Dix mille.

— Ça veut dire dix millions(4), hein ?

— C'est bien ça. C'est une petite richarde, ta copine.

— Non, mais ça va pas ? s'écria le Rasé avec indignation. Elle touche des kopecks de pension et n'a pas d'autres sources de revenus. On lui a même coupé le téléphone parce qu'elle ne payait pas depuis un an. D'où pourrait-elle sortir autant d'argent ?

— J'aimerais bien le savoir, murmura Zaroubine, pensif. Il faut chercher et demander. Elle l'a peut-être volé ?

— Non, mais ça va pas ? répéta le Rasé d'une voix qui n'avait plus la même assurance. Nadia n'est pas une voleuse.

— Alors, d'où sort l'argent ? Veniamine, explique-moi de manière simple, précise et facile à comprendre, d'où une poivrote vivant sur une maigre retraite peut soudain sortir de telles sommes.

Veniamine fit visiblement un effort cérébral intense et, au bout d'un moment, son visage s'éclaira.

— Peut-être qu'un ancien mari a réapparu, ou des parents riches.

— Bien, acquiesça Zaroubine. Nadia était mariée ?

— Je crois que non.

— Tu crois ou c'est sûr ?

— Elle disait que non.

— Est-ce qu'elle a des parents riches ?

— Comment je le saurais ? se récria le Rasé. Peut-être qu'elle en a. Seulement, elle n'en parlait jamais.

Une conclusion s'imposa tout de suite à l'issue de cette brève discussion : la Danseuse n'avait certainement pas pu obtenir l'argent de cette manière digne d'un conte de fées. Ou plus exactement, elle s'imposa immédiatement à Zaroubine qui avait l'esprit logique. Car le Rasé continua à s'accrocher à l'idée que Nadia avait eu de la chance et qu'il lui était arrivé ce dont rêve au fond de lui-même chaque alcoolo et, plus généralement, toute personne dans la misère. Le séjour au fond de l'abîme ne peut être que temporaire et du ciel va tomber une main secourable qui permettra de rebondir et de se remettre en selle.

Un examen plus approfondi de la pièce permit à Zaroubine de trouver des papiers d'identité. Il apprit ainsi que la maîtresse des lieux s'appelait Nadejda Mikhaïlovna Starostenko, née en 1956 dans la ville de Semipalatinsk, russe, célibataire et sans enfants. Zaroubine caressa un instant la mauvaise idée de mettre le document dans sa poche pour montrer la photo au jeune Vania Joukov, mais il comprit bien vite l'absurdité de la chose : sur le cliché, Starostenko avait vingt-cinq ans alors qu'elle en avait maintenant quarante-deux et que, à en juger par son livret de pension, elle devait boire – et de manière sérieuse – depuis six ou sept ans, ce qui avait sans doute déformé ses traits. Ainsi, elle avait pris sa retraite du corps de ballet sept ans plus tôt.

Selon Polnikov le Rasé, elle avait travaillé quelque temps dans les Chemins de fer où elle s'était illustrée par une telle ivrognerie qu'on avait fini par la virer sans ménagements.

Zaroubine mit également la main sur une boîte en carton qui contenait des images plus récentes, mais c'étaient des photos de groupe montrant des scènes de ballet où les personnages étaient pris de loin et maquillés. Dans ce cas, il était impossible de se passer de la maîtresse de maison qui seule pouvait dire : « C'est moi, là, la douzième à partir de la droite dans *La Belle au bois dormant.* » Car, autrement, personne n'était vraiment capable de distinguer une différence quelconque avec la onzième ou la treizième : costumes identiques, coiffures semblables et visages uniformes.

Au fond de la boîte, sous une page de journal soigneusement pliée, le flic trouva aussi trois billets verts de cent dollars.

Obraztsova

Tatiana tâchait de toutes ses forces de ne pas manifester le moindre signe d'inquiétude. Il ne s'agissait pas pour elle de sauver simplement la face. Elle voulait surtout préserver la tranquillité de son mari et surtout ne pas troubler Ira, la sœur de son premier mari à laquelle elle était très attachée et qui, depuis des lustres, s'était improvisée sa gouvernante(5). La pauvre Ira, qui ne brillait pas par son caractère intrépide, s'affolait à la moindre contrariété. Tout le samedi soir et le dimanche matin, Tatiana avait plutôt bien réussi à faire semblant que ce qui s'était passé n'était qu'une mauvaise plaisanterie mâtinée d'une dose considérable d'humour noir. Stassov s'était laissé convaincre par le détachement apparent de sa femme, mais Ira ne pouvait s'empêcher de se faire du mauvais sang et était incapable de parler d'autre chose que du contenu de la pancarte en carton.

Pourtant, dans l'après-midi de dimanche, la situation évolua. Ils finissaient de déjeuner lorsque le téléphone sonna. C'était Nastia.

— Zaroubine l'a trouvée, annonça Kamenskaïa, tout de go.

— Alors ?

— Il a déterminé le nom et l'adresse. En revanche, on ne sait pas où elle est passée. La dame a l'air de se cacher quelque part.

— Comment est-on sûr qu'il s'agit bien d'elle ?

Tatiana retrouva tout de suite ses réflexes de juge d'instruction : elle ne pouvait pas se fier à l'intuition dans de telles affaires. Il lui fallait savoir ce qu'il en était réellement pour pouvoir tirer des conclusions correctes.

— A-t-on montré une photo au gamin ? demanda-t-elle tout de suite.

— Les photos sont vieilles et ne conviennent pas. C'est du moins ce que pense Zaroubine.

— Alors d'où tient-il qu'il s'agit bien d'elle ?

— Apparemment, elle ne s'est pas présentée à l'anniversaire d'une amie où elle était attendue, hier soir. Aujourd'hui, personne ne l'a vue. En revanche, on a retrouvé dans son appartement des traces évidentes d'une richesse soudaine. Des tickets de caisse de magasins pour un total de quelque dix mille roubles et datés d'hier, ainsi que trois cents dollars bien planqués au fond d'une boîte. Cette dame est une ancienne danseuse de ballet, petite et maigrichonne. Et c'est bien ainsi que Joukov l'a décrite. Pour couronner le tout et selon des sources presque crédibles, elle se promenait hier à l'heure qui nous intéresse à proximité du Nouvel Arbat, de sorte qu'elle n'a pas d'alibi.

— Je comprends, fit Tatiana d'une voix traînante. Bien, nous attendrons. Tiens-moi au courant.

Elle aida Ira à débarrasser la table puis, après avoir habillé son fils et l'avoir fait asseoir dans sa poussette, elle alla faire un tour. Son inquiétude était encore plus aiguë et elle savait que marcher était la seule manière de se calmer un peu.

« Devine où tu vas rencontrer la mort. »

Mais quelle mort ? La sienne ? Celle de proches ? Son père, très âgé, habitait à Saint-Pétersbourg. Elle ne pourrait pas le protéger. Ira ? Jeune, timide, prudente. Instruite par l'expérience, elle se méfiait des rencontres fortuites, mais elle n'était qu'une faible femme sans aucune possibilité de se défendre. Stassov ? Fallait-il s'inquiéter pour lui ? Certes, il était grand, fort, expérimenté, mais contre une balle, il n'existe pas vraiment de protection. Ni contre une bombe. Dans ce genre de situation, la rapidité à la course, la précision des coups et la hauteur des sauts ne jouent aucun rôle. Le petit Gricha ? Penser à son fils la faisait mourir d'effroi. Elle avait parfois entendu dire qu'évoquer souvent un malheur et le craindre est le meilleur moyen de le faire arriver, parce qu'une idée méchante prend alors une dimension concrète. Tatiana ne savait pas si c'était vrai ou non, mais, s'agissant de son enfant, elle était prête à croire n'importe quoi.

Toute à ses pensées, elle ne remarqua même pas le temps qu'il faisait. Le soleil frais d'octobre rayonnait dans le bleu pâle du ciel, mais Tatiana avait l'impression qu'elle marchait sous une pluie battante. Elle ressentait cette tristesse qui lui serrait toujours le cœur par temps pluvieux. Comme elle se sentait bien, la veille encore ! Bien sûr, son travail de juge d'instruction avait ses charges, ses difficultés et ses problèmes, mais comment comparer tout ça à une menace de

mort ? Claire et directe. Et sans savoir d'où pouvait venir le coup.

— Tania ! retentit tout près d'elle une voix familière.

Elle revint à la réalité. Andreï Timofeïevitch, son voisin, se tenait près d'elle. Bien bâti et élégant malgré son âge, il portait un long manteau en cuir gris-vert, et ne donnait pas du tout l'impression du gars rustaud et simple qu'il produisait d'habitude. La veille au soir, il était venu chez eux pour leur exprimer sa sympathie et leur demander ce qui s'était passé après la fin de la retransmission. (« Comment pouvais-je manquer l'émission ? avait-il dit. Vous êtes tout de même une proche et, maintenant, je connais bien votre amie. »)

— Je marche près de vous depuis un bon moment, expliqua joyeusement le voisin. Mais vous étiez à ce point plongée dans vos pensées que vous n'avez rien remarqué.

Tatiana esquissa un sourire confus.

— Excusez-moi.

— Allons, il n'y a pas de quoi, dit Andreï Timofeïevitch en agitant la main. Je comprends bien que vous soyez ennuyée. À propos, quelles sont les nouvelles ? On a découvert quelque chose ?

— Malheureusement, presque rien.

— Pourquoi presque ? Ça signifie donc qu'il y a un peu de nouveau ?

— Très peu. On sait maintenant qu'une poivrote du quartier de l'Arbat a gagné beaucoup d'argent hier avant de disparaître Dieu sait où. Il est possible que ce soit elle qui a donné l'argent et la pancarte au garçon. Mais ça peut tout aussi bien être quelqu'un d'autre. Pour le moment, on la recherche. Lorsqu'on la retrouvera, on saura.

Le voisin marcha en silence, de concert avec elle. Quand ils furent arrivés à une vingtaine de mètres de la maison, il se remit à parler :

— Tania, je comprends votre inquiétude. Vous me disiez hier soir que vous ne saviez pas à qui était adressée la menace. Peut-être à vous, peut-être à votre amie Anastasia. Mais il est également possible qu'elle ne soit pas destinée à vous, mais à vos proches. Je suis à la retraite et j'ai pas mal de temps libre. Si vous voulez, je peux garder un œil sur Irina. Vladislav Nikolaïevitch et vous, vous passez vos journées au boulot et elle reste toute seule à la maison avec votre fils. Ce sont deux cibles potentielles et sans défense. Acceptez ma proposition.

— Andreï Timofeïevitch ! s'écria la jeune femme en tentant de l'interrompre, tellement l'idée que le mystérieux inconnu (ou inconnue) ait pu choisir pour victime Ira ou le petit Gricha lui semblait monstrueuse.

Elle trouvait horrible d'entendre prononcer à haute voix des mots

qu'elle avait peur de se dire à elle-même.

— Il faut voir les choses en face, poursuivit son voisin avec le plus grand sérieux. Je comprends que ce ne soit pas très agréable d'envisager ça, mais c'est ainsi. Je suis disposé à accompagner Irina chaque fois qu'elle sortira faire des courses ou promener votre enfant. Est-ce que vous pouvez aussi lui donner des instructions pour qu'elle n'ouvre à personne sans m'avoir passé un coup de fil avant ? Je sortirai de chez moi pour vérifier.

— Et vous ? N'avez-vous pas peur de devenir une victime à la place d'Ira ? demanda Tatiana avec un sourire de travers.

— Non, je n'ai pas peur. N'oubliez pas que je possède un grand chien.

— Vous ne ressemblez pas à James Bond, Andreï Timofeïevitch. Pardonnez-moi, mais vous êtes déjà âgé et on peut vous terrasser tout aussi facilement que mon Ira. Quant à votre remarquable dogue, Agathe, ce n'est pas un chien policier. Elle peut certainement effrayer par l'allure et les aboiements, mais elle ne vous protégera pas.

Ils pénétrèrent dans le hall de l'immeuble et attendirent l'ascenseur. Le voisin resta encore silencieux et ne reprit la parole que lorsqu'ils sortirent de la cabine, à leur étage.

— Il faut que je vous dise deux choses, Tatiana Grigorievna, dit-il en adoptant soudain un ton formel et une voix froide et sévère. Premièrement, si le criminel est jeune et fort, il parviendra très probablement à m'avoir facilement. Mais pourquoi avez-vous décidé qu'il était forcément jeune et fort ? Vous croyez que les gens d'un certain âge doivent toujours s'occuper des fourneaux ou surveiller leurs petits-fils ? Les crimes seraient-ils réservés aux jeunes gens ? Deuxièmement, je crois que vous me sous-estimez. Sur ce, permettez-moi de prendre congé.

Tatiana resta figée de surprise, mais Andreï Timofeïevitch avait déjà inséré la clé dans la serrure, ouvert le battant et pénétré dans le vestibule sombre. Sans savoir pourquoi, elle pensa que le voisin allait faire claquer la porte, mais elle se referma derrière lui, presque en silence.

Vers neuf heures du soir, Nastia appela de nouveau.

— Zaroubine est parvenu à établir la liste des objets achetés par notre petite dame. À propos, son nom est Starostenko. Il s'agit d'un habillement complet de femme, depuis le slip et le soutien-gorge jusqu'à la perruque, l'imperméable et les escarpins. Le nom du magasin était inscrit sur les tickets de caisse et Zaroubine a interrogé toutes les vendeuses. À partir des étiquettes, elles lui ont fait la description complète des marchandises : la nature, le tissu, la couleur, la taille, le pays de fabrication. Le problème est que Starostenko n'a

rien acheté de tout ça.

— Comment ça ? Elle l'a volé ?

— Voyons, Tania, ne dis pas de bêtises ! Il y avait les tickets de caisse, s'écria Nastia avec indignation. Tout est payé. Mais pas par elle.

— Alors par qui ?

— C'est là toute l'histoire. Les vendeuses se souviennent très bien de ces emplettes parce qu'il est rare que les clients choisissent un vestiaire complet. Surtout maintenant, alors que tout est trois ou quatre fois plus cher. Les acheteuses étaient deux jeunes filles et, d'après leur aspect et leur accent, elles venaient de quelque part dans le Sud.

— Du Caucase ? demanda Tatiana.

— Non, d'Ukraine ou du sud de la Russie. Stavropol, Rostov, Krasnodar… En tout cas, quelque part dans le coin. La manière de prononcer certaines consonnes fricatives et l'intonation montante en fin de phrase sont plutôt caractéristiques.

— C'est étrange… constata Tatiana. Quel lien peut-il y avoir entre une alcoolique de l'Arbat dans la quarantaine et deux filles débarquées de province ? Starostenko ne pouvait tout de même pas leur demander de faire les courses pour elle !

— En effet, elle ne pouvait pas, confirma Nastia. Une personne normale, surtout dans la misère, ne confie pas une telle somme à des personnes étrangères sur leur simple bonne mine. Elles peuvent très bien s'enfuir avec l'argent. Mais la logique de faire appel à des tiers s'explique facilement : il suffisait à Starostenko de se regarder dans un miroir pour comprendre que, si elle entrait dans un magasin convenable, on rirait d'elle et on lui crierait de ne pas toucher les articles chers avec ses mains sales. Elle pouvait légitimement se sentir gênée d'entrer dans la boutique, mais je ne crois pas qu'elle pouvait confier autant d'argent à deux filles de rencontre.

La conclusion était aussi claire qu'un jour sans nuages. Quelqu'un avait demandé aux jeunes provinciales d'acheter le nécessaire, mais certainement pas Starostenko. Plutôt celui qui l'avait payée pour le service. Celui qui avait écrit le texte de la pancarte. Celui qui ne voulait pas que les vendeuses le remarquent.

— Nastia, dit Tatiana après une courte pause. Pourquoi tout ce cirque ? Si un troisième larron a payé Starostenko pour le service rendu, il a dû logiquement poursuivre son chemin. Pourquoi se serait-il embêté à s'occuper de la manière dont elle dépensait son argent ? Et il résulte de nos trouvailles que non seulement il a payé la poivrote de l'Arbat, mais qu'il s'est décarcassé pour l'habiller correctement. Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je sens que quelque chose pue dans cette histoire. Il y a un cadavre quelque part, dit Nastia d'un ton lugubre.

— Finalement, conclut Tatiana, il faut quand même admettre que nous ne sommes pas confrontées à un plaisantin. Ce type semble avoir des projets sérieux et qui vont loin. À ton avis, combien de jours vont s'écouler avant qu'on entende encore parler de lui ?

— Sans doute trois, supposa Nastia. Peut-être deux. Mais elle se trompait.

Kamenskaïa

Le lundi matin commençait traditionnellement par le briefing chez le colonel Gordeïev. Le patron n'avait pas l'air bien et tous ses collaborateurs savaient qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour retarder le moment d'entrer à l'hôpital, mais que l'heure de céder n'allait pas tarder. À moins qu'elle ne soit déjà arrivée. Ces derniers temps, on le voyait souvent se masser le côté gauche de la poitrine, ou le bras gauche. Sur son bureau trainaient en permanence des emballages de Validol. Il ne se plaignait jamais, mais tout le monde savait ce que cela signifiait.

— Passons maintenant aux choses désagréables, dit le colonel vers la fin de la réunion. Vous savez tous ce qui est arrivé samedi à Anastasia.

Tous hochèrent la tête, certains opinèrent à mi-voix.

— Je n'entrerai donc pas dans les détails. Samedi et dimanche, les gars du district de l'Arbat ont recherché la femme qui a donné au gosse la pancarte et l'argent. Et cette nuit, ils l'ont retrouvée.

Il fit une pause dramatique, les yeux fixés, non pas sur ses subordonnés, mais sur la fenêtre derrière laquelle tombait une bruine froide. Nastia voulait crier : « Eh bien ! Qu'est-ce qu'elle a dit ? Parlez vite ! », mais elle se mordit la langue. Gordeïev ne garderait pas ainsi le silence si…

Tout était clair. On l'avait retrouvée, mais elle ne pouvait plus rien raconter. L'affaire s'orientait vers la pire des hypothèses. Le « plaisantin » se débarrassait des témoins et cela signifiait qu'il avait bien l'intention d'aller jusqu'au bout de son plan, quel qu'il fût.

Telle était aussi la conclusion de Gordeïev, lorsqu'il daigna détacher son regard de la fenêtre. Il expliqua qu'on avait découvert le cadavre de Nadejda Mikhaïlovna Starostenko en banlieue, dans un bois, non loin d'une route. La mort avait été provoquée par un tir d'arme à feu dans la région du cœur, vers onze heures, dans la nuit de

samedi. Elle n'avait pas de papiers sur elle et, puisque personne n'avait déclaré sa disparition, le corps avait été déposé à la morgue. Le dimanche soir, Zaroubine avait été prévenu de l'existence d'un cadavre correspondant au signalement qu'il avait émis pour une femme de quarante-deux ans, avec la description complète de ses vêtements et de la perruque. Des amis proches avaient confirmé que la morte était bien Starostenko et il ne restait plus qu'à vérifier que cette dernière était bien la « bonne femme à l'aspect et à l'âge incertains » qui avait été en contact avec Vania Joukov.

— On a nommé un juge d'instruction pour l'affaire. Un gars du parquet régional, puisque le cadavre a été retrouvé sur le territoire de la région de Moscou. Si on parvient à déterminer que la victime a un lien avec l'incident de samedi, la création d'un groupe d'enquête commun avec nous sera peut-être décidée. Comme j'entre demain à l'hôpital, ce sera Korotkov qui dirigera le service à ma place, puisque c'est le plus ancien. Si le groupe est formé, Dotsenko et Kamenskaïa en feront partie. Dans le cas contraire, Kamenskaïa continuera à travailler seule sur le dossier. Cela veut dire, Anastasia, que tu seras sur la brèche dans les deux cas, puisque ça te concerne personnellement. Si vous n'avez pas de questions particulières, vous pouvez tous disposer. Sauf Kamenskaïa.

Pendant que ses collègues quittaient le cabinet en posant sur elle des regards compatissants, elle s'approcha du bureau du chef. En fait, elle préférait toujours rester assise dans un coin, bien enfoncée dans le fauteuil qu'elle aimait bien, presque à ras du sol. Dans de tels cas, La Boule – tel était le surnom affectueux que ses subordonnés donnaient à Gordeïev en référence à sa calvitie – se levait pour faire les cent pas dans la pièce, ce qui lui permettait de mieux réfléchir. Mais la mine du colonel montrait bien qu'il n'était pas en état de bouger et Nastia avait décidé de violer la tradition et de changer de place pour se rapprocher de lui.

— Je ne parviens pas à comprendre ce qu'il veut, dit Gordeïev lorsqu'ils restèrent seuls. Tu peux me l'expliquer ?

Nastia perdit contenance.

— Comment le saurais-je, Viktor Alexeïevitch ?

Avec une grimace, Gordeïev porta machinalement la main à sa poitrine, avant de la retirer tout de suite.

— Ne me bourre pas le crâne, objecta-t-il. Le tableau est limpide. Quelqu'un veut régler des comptes personnels. Soit avec toi, soit avec la femme de Stassov. Et vous devez toutes les deux creuser vos faibles méninges pour vous souvenir de tous ceux qui peuvent caresser le projet de se venger de vous. Tu as compris, Anastasia ? Toutes les deux…

Il fit une pause pour reprendre son souffle, ce qui ne lui était jamais arrivé précédemment.

— Vous devez vous remémorer toute votre vie, reprit-il d'une voix rauque. Heure par heure et minute par minute pour déterminer à qui vous avez bien pu faire suffisamment de mal dans le passé pour qu'il entreprenne maintenant tout ça. Peut-être que tu l'as coffré, peut-être qu'Obraztsova l'a fait condamner, peut-être est-ce un amant éconduit de l'une ou de l'autre. Je ne sais pas. Mais vous… (Nouvelle pause.) Vous devez chercher. Et quand vous trouverez cette personne, vous devrez tout faire pour l'arrêter immédiatement. En ce qui concerne la faiblesse de vos méninges, j'ai dit ça seulement pour le plaisir de faire un bon mot. Puisqu'elles sont loin d'être faibles, je suis certain que tu as déjà réfléchi à tout ça depuis deux jours et que tu as déjà quelqu'un dans le collimateur. Peut-être même plusieurs. De plus, tu as sans doute évoqué la situation plus d'une fois avec Obraztsova et sa mémoire ne lui fait pas non plus défaut. Donc, vous savez plus ou moins toutes les deux à quoi vous attendre. Vous connaissez leurs noms, leurs habitudes, leur mode de vie, leur mentalité. Vous tentez de déterminer qui peut bien être le Plaisantin et qui ne le peut pas. Vous éliminez les uns, vous soupçonnez d'autres. Et avec tout ça, tu te plantes là, devant moi pour me dire, les yeux innocents : « Comment le saurais-je, Viktor Alexeïevitch ? »

L'imitation de son intonation était tellement bonne que Nastia ne put résister et éclata de rire, bien qu'elle n'eût nullement le cœur à ça.

— Viktor Alexeïevitch…

Gordeïev l'interrompit d'un petit mouvement de la main.

— Pourquoi crois-tu que je t'ai fait rester ? Pas pour te donner des instructions. La différence de grade entre nous n'est plus que d'une étoile, tu es une grande fille et tu sais ce que tu dois faire. Je t'ai demandé de rester pour te donner un conseil. Lorsque je vous ai parlé du cadavre de Starostenko, j'ai vu défiler sur ton visage tout le cheminement de tes pensées pendant le quart d'heure qui suivrait. Tu veux que je te dise.

Nastia hocha la tête sans mot dire.

— Tu as commencé à ruminer que quelqu'un veut régler des comptes avec toi et a organisé un petit jeu qui a provoqué la mort d'une femme. Bien sûr, c'était une alcoolique dont personne ne se souciait et que personne ne va pleurer, mais ce n'est pas à ça que se mesure la valeur d'une vie humaine. Cela veut dire que pour se venger personnellement de toi, Anastasia Kamenskaïa, quelqu'un est prêt à payer un tel prix. Cela veut dire que tu as vraiment dû faire du mal à ce Plaisantin. Et du coup, tu te sens coupable de la mort de cette malheureuse. Si tu n'avais rien fait, il n'aurait pas voulu se venger et

Starostenko serait vivante. Évidemment, il se peut très bien que tu ne sois pas impliquée dans cette histoire et que Tatiana Obraztsova soit la cible, mais tu te sens tout de même coupable. J'ai raison ?

Nastia le regarda en face et hésita un court instant.

— Oui, vous avez raison.

— Pas la peine de t'étonner, dit La Boule avec un sourire triste. Je n'ai pas encore appris à lire dans tes pensées, mais j'ai eu une vie longue et riche en expériences. Il y a des tas de fois où je me suis senti coupable. Et sachant que tu es du genre à te faire du mouron, j'ai tout de suite deviné tes pensées. Voici donc le conseil que je veux te donner. Même s'il s'avérait que Starostenko est vraiment morte à cause de toi, n'en fais pas une tragédie universelle. Prends de la hauteur pour examiner objectivement la situation et tu verras que le problème ne vient pas de toi.

— De qui, alors ?

— De lui. De celui qui a fait ça. Une personne dont l'univers est régi par la haine et qui est prête à se venger par un tel moyen monstrueux n'hésitera pas à agir de la même manière et avec le même acharnement envers tous ceux qui se mettront en travers de sa route. Tu n'es pas la seule en cause. Si tu ne lui avais rien fait, sa haine s'exprimerait contre quelqu'un d'autre parce que son âme est vulnérable, que son amour-propre est excessivement élevé et que son égoïsme dépasse toutes les limites du raisonnable. De telles personnes se sentent offensées vingt-cinq fois par jour et la liste de leurs ennemis personnels augmente quotidiennement. Mais comme il ne peut pas régler ses comptes avec tous, il choisit l'un d'entre eux. Le plus facile à atteindre, ou le plus faible, ou le plus proche, ou le premier qui se présente. Les faits semblent indiquer que le projet de vengeance de notre Plaisantin est né par hasard et cela signifie qu'Obraztsova ou toi, vous lui êtes simplement tombées sous la main. Il se promenait sur le Nouvel Arbat et il a aperçu soudain un attroupement et des caméras de télévision. Il s'est approché, a jeté un coup d'œil sur l'écran de contrôle et voilà tout. Si les choses ne s'étaient pas passées ainsi, il aurait tout de même trouvé le moyen de s'en prendre à quelqu'un d'autre. Et s'il fallait également tuer pour parvenir à ses fins, il le ferait sans hésiter parce que c'est un salaud méchant et vindicatif. Et toi, fillette, tu ne peux aucunement te considérer comme responsable de ce qu'il est.

Il fit encore une pause en soufflant si lourdement que Nastia eut pitié de lui.

— Crois-moi, je n'ai pas toujours été aussi sage. Moi aussi, je me suis consumé de chagrin et de remords pendant bien des années, quand il me semblait que j'étais responsable de la mort de quelqu'un.

Et ce n'est que maintenant, alors que j'approche de la retraite, que j'ai appris à être logique et à ne pas chercher la faute là où elle ne se trouve pas. Surtout qu'on ne sait pas encore de qui il cherche à se venger, ce monstre. De toi ou d'Obraztsova. Anastasia, pense donc à ce que je viens de te dire et explique-le aussi à Tatiana si elle ne le comprend pas d'elle-même. Réfléchis, fillette, réfléchis. Calcule, élabore, cherche. Notre fierté et notre honneur professionnel sont en jeu. Il faut trouver ce type le plus vite possible et organiser un procès exemplaire pour faire passer aux autres l'idée de vouloir vérifier si nous sommes vraiment aussi intelligents qu'on le dit.

De retour dans son bureau, Nastia appela Tatiana à son travail. Elle ne décrocha pas tout de suite et, quand elle le fit, sa voix était sèche et distante. Elle n'était sans doute pas seule dans son cabinet.

— Tania, c'est moi. Je peux te dire deux mots ?

— Un et demi, répliqua Tatiana. J'ai du monde.

— Elle a été tuée, annonça Nastia.

— Compris, répondit Tatiana.

Et elle raccrocha.

4

La grand-mère de l'assassin

Ainsi, au seuil de mon soixante-quinzième anniversaire, puis-je faire le bilan de ma vie et reconnaître que j'ai vécu dignement. J'ai élevé un petit-fils qui mérite le respect et qui a maintenu l'honneur de notre lignée. Mais seul le Très-Haut sait ce que cela m'a coûté et quelles épreuves notre famille a dû traverser. Mon éducation ne me permettait pas d'exprimer ouvertement mes sentiments et seul mon défunt mari pouvait imaginer en partie ce que je ressentais lorsque l'honneur de la famille était menacé. Mais je crois que mon époux voyait les choses de la même manière.

Pendant plus de cent cinquante ans, nous autres, les Danilevitch-Lissovski, nous sommes parvenus à éviter les mésalliances. De génération en génération, nous nous sommes mariés seulement entre égaux, avec le même niveau d'éducation supérieure. Des savants, des écrivains, des médecins, des professeurs d'université. Pas de plébéiens, pas de mercantis, pas de personnages douteux. Et surtout pas de politiciens ou de révolutionnaires. Ceux que nous autorisions à entrer dans la famille devaient être dignes des traditions que nous préservions fidèlement et transmettions de génération en génération. Et ces exigences nous obligeaient nous-mêmes. Nous devions nous montrer dignes de nos ancêtres. Toute ma vie, j'ai étudié le grec ancien, et mes travaux scientifiques sont consacrés à l'œuvre des auteurs d'Athènes ou de Sparte. Feu mon époux était critique littéraire, spécialisé dans la poésie russe de la fin du XVIII^{e} siècle. Je dois dire que mes parents tardèrent beaucoup à consentir à notre mariage. Ils mirent longtemps à déterminer que Nikolaï Venediktovitch Essen était un parti digne de moi. Pour les persuader, il lui fallut se faire un nom dans les cercles littéraires. Je remercie le sort parce que je n'avais que seize ans lorsque j'ai rencontré Nikolaï. Pendant les dix années qui lui furent nécessaires pour démontrer sa valeur, j'eus le temps de mûrir jusqu'à vingt-six ans. Lorsque nous finîmes par nous marier, Nikolaï Venediktovitch avait déjà quarante ans. Cependant, je ne mettais pas en doute la décision de mes parents, car je comprenais bien que, dans notre famille, il ne devait pas y avoir de mésalliance. Et à seize ans, je ne pouvais pas encore savoir qui était

vraiment digne d'entrer dans une lignée qui avait donné pendant un siècle et demi tant de savants et d'hommes de lettres de renommée mondiale.

Ce fut dans le même esprit que j'élevai notre fille, Inessa. Hélas, les temps avaient changé et nos traditions familiales furent incapables de résister à la licence des mœurs. Les bolcheviks… Je ne parviens toujours pas à comprendre pourquoi mes parents n'ont pas émigré en même temps que tout le monde. Parfois, je me dis que mon père, paix à ses cendres, était aveuglé par les idéaux de la Révolution. Mais parfois, il me vient à l'esprit qu'il ne les avait simplement pas compris et que, sans se rendre compte du danger du bolchevisme, il avait décidé avec confiance que personne ne réprimerait les savants spécialisés dans l'histoire ancienne.

De ce point de vue-là, aussi curieux que cela puisse paraître, il avait raison. Les nouveaux maîtres avaient besoin d'écoles spéciales pour former leurs va-nu-pieds avides de pouvoir, puisqu'ils avaient promis qu'une simple cuisinière serait capable de diriger l'État. Et dans ces écoles, on devait aussi enseigner l'histoire. Père était titulaire d'une chaire à l'université et, lorsqu'il mourut, il fut enterré avec tous les honneurs. Seulement, cet historien honnête et confiant n'avait pas pris en considération que, dans le pays des bolcheviks, il allait nous être difficile de préserver les traditions que nous placions au-dessus de toutes les autres valeurs.

Inessa était très prometteuse. Elle jouait aux échecs dès son plus jeune âge et était toujours la première à l'école, faisant preuve d'une agilité d'esprit particulière pour les sciences exactes. Nikolaï Venediktovitch et moi la destinions à la physique, mais elle, regrettablement, n'éprouvait pas le moindre intérêt pour les sciences exactes, là où elle était la plus douée. Nous n'approuvâmes évidemment pas sa décision d'entrer dans une école de formation d'instituteurs. Bien sûr, nous avions beaucoup d'enseignants dans notre famille et, d'ailleurs, nous portions le titre de « Professeur », mon mari et moi. Mais une simple institutrice, pardonnez-moi, n'avait pas sa place chez les Danilevitch-Lissovski.

Nous nous radoucîmes quelque peu lorsque Inessa nous expliqua qu'elle ne comptait pas enseigner dans une école, mais qu'elle voulait faire de la recherche en se spécialisant dans les méthodes pour développer l'intelligence, l'esprit logique et la mémoire des enfants.

— Ne comprends-tu pas, Maman, me dit-elle un jour, que ma réussite scolaire est due au fait que Papa a joué aux échecs avec moi depuis mes quatre ans ? Cela m'a donné une excellente mémoire et un esprit clair. D'autres qualités intellectuelles peuvent être développées non pas par les échecs, mais par d'autres activités et je veux consacrer

ma vie à mettre au point des techniques qui permettront à chaque famille d'augmenter le potentiel intellectuel de leurs enfants. Mais pour ça, je dois recevoir une formation pédagogique avec le diplôme correspondant.

Évidemment, cela sonnait très bien. Laisser notre fille unique devenir institutrice nous était insupportable, à mon mari et à moi, mais dans ces conditions, nous pouvions soutenir son idée.

— T'es-tu familiarisée avec la littérature sur le sujet ? lui demanda Nikolaï Venediktovitch. S'est-on déjà penché scientifiquement sur ce problème ?

— Papa, j'ai lu une quantité immense de livres et de revues, mais personne ne semble s'être intéressé à la question, du moins en Russie. En tout cas, personne n'a rien écrit.

— Donc, si tu t'occupes de cela, tu seras la première ?

Inessa eut un sourire triomphal car elle comprenait bien le sens de la question. Elle serait une digne représentante de notre famille et j'avais eu tort de douter.

— La première et la seule, Papa, répondit-elle fermement. N'en doute pas.

Dans cette optique, les choses se présentaient tout à fait différemment. Inessa se destinait à la recherche scientifique et se ferait bien vite un nom et une réputation. Elle en avait les capacités et même plus. Avec une spécialisation unique en son genre, elle établirait sa propre théorie et fonderait une nouvelle école scientifique. Son nom deviendrait une référence et ne ferait pas honte à la famille Danilevitch-Lissovski. Inessa était digne de ses ancêtres et cela nous donna, à Nikolaï Venediktovitch et moi, l'espoir que nous parviendrions à préserver et à léguer nos traditions, même sous les bolcheviks.

Pourtant, le pire arriva bientôt. Notre fille était en quatrième année d'études, lorsque Celui-là franchit pour la première fois le seuil de notre maison. Il étudiait à la Rabfak, la faculté prolétarienne, et venait d'une famille d'ouvriers. Son père était cheminot, mécanicien, il me semble. Quant à sa mère, elle travaillait en usine. Il y avait en tout huit enfants dans la famille. Bien entendu, quelle éducation et quel discours pouvait-il bien avoir ? Sans parler des manières et de la culture. Je ne parvenais pas à comprendre comment Inessa s'était ingéniée pour le rencontrer. Il se trouva que c'était dans le bureau d'un comité d'arrondissement du Komsomol. Voilà le résultat du bolchevisme : il n'y avait plus d'écoles élitistes. Mais même s'il en était resté, il n'y aurait eu aucune garantie de sécurité, car les activités politiques obligatoires – ce qu'on appelait le « travail social » – mélangeaient sans ménagement toutes les classes.

Nikolaï Venediktovitch et moi, nous nous efforçâmes de faire bonne figure et de ne pas être impolis. Toutefois, tout de suite après la première visite de Celui-là à la maison, nous fîmes gentiment comprendre à Inessa qu'il n'était pas nécessaire que cette jeune personne singulière revienne nous rendre visite. Et, à ce moment, notre fille prononça des paroles dont nous mîmes longtemps à nous remettre :

— Maman, tu n'as donc pas compris ? Je vais me marier avec lui. Je l'ai amené pour qu'il fasse officiellement votre connaissance.

— C'est une plaisanterie stupide, n'est-ce pas ? intervint Nikolaï Venediktovitch. Les études bas de gamme ont développé chez toi un humour très original. J'ai toujours pensé que tes capacités t'auraient permis d'étudier dans une grande école technique, ça contribue à discipliner l'esprit.

— Ce n'est pas une blague, Papa, répondit Inessa, très sérieusement. Je vais me marier avec lui. Je passe mes examens de fin d'année et, en septembre, je prends une année de congé académique.

— Où… où vas-tu ? demandai-je, sans en croire mes oreilles.

— Accoucher, Maman, expliqua Inessa très tranquillement. En septembre, ça fera juste huit mois.

Ce mois d'avril était étonnamment clair, limpide, humide et chaud. Avril. Jusqu'en septembre, il ne restait que quatre mois.

Nikolaï Venediktovitch et moi n'avions pas le choix. Il nous fallait accepter *ça* dans notre famille. Bien sûr, ce type avait un prénom. Et un nom qu'il imposa à notre fille, mais pour nous, il resta à jamais Celui-là. Cet aventurier. Ce parvenu. Ce mari à elle. Entre nous, nous ne l'appelâmes plus autrement.

Passé le premier choc, nous nous reprîmes, mon époux et moi, et nous eûmes une conversation sérieuse avec Inessa. Nikolaï Venediktovitch conduisit l'entretien. Moi, je suivis attentivement les réactions de notre fille, prête à voler au secours de mon mari. Il nous fallait présenter un front uni pour qu'Inessa ne croie pas que sa prochaine maternité nous affaiblissait.

— Tu as violé la tradition sacrée et séculaire des Danilevitch-Lissovski, dit Nikolaï Venediktovitch sur un ton strict. Tu t'apprêtes à contracter un mariage avec une personne indigne de notre famille d'après son niveau d'études. Si ta mère et moi nous pouvions nous y opposer, nous le ferions, mais maintenant, c'est hélas trop tard. Dans notre famille, personne n'a jamais eu d'enfant naturel et, dans cette situation, nous ne pouvons pas insister pour que tu n'épouses pas ce… ton ami de la faculté ouvrière. De plus, nous ne pouvons pas admettre que tu habites dans le foyer où les conditions sont loin d'êtres réunies pour bien étudier et se reposer. Nous sommes disposés à te permettre

de l'installer chez nous. Bien sûr, il ne mérite pas de vivre dans cet appartement où ont vécu nos ancêtres, mais ta mère et moi, nous sommes prêts, dans l'intérêt de ton futur enfant, à supporter la présence de ton… euh… mari. Cependant, nous y posons une condition. C'est une condition impérative et notre coexistence dans cette maison ne peut être acceptable que si elle est remplie.

— Une condition ? demanda Inessa, étonnée, en plongeant hardiment le regard dans les yeux de son père. Quelle condition peut-il bien y avoir ? Vous voulez que je divorce lorsque l'enfant sera né ?

— Chez les Danilevitch-Lissovski, comme d'ailleurs chez les Essen, il n'y a jamais eu d'enfants naturels, mais pas non plus d'enfants abandonnés par leur père, répondit fièrement Nikolaï Venediktovitch. Même si tu voulais divorcer, nous ne l'admettrions pas. Il est impossible de penser qu'on puisse t'autoriser à violer deux fois nos traditions. Une fois, c'est bien assez. Notre condition est la suivante : ton… euh… mari doit se montrer digne de notre famille. Il doit recevoir une bonne formation et entreprendre une brillante carrière. Et puis, il faudrait aussi qu'il apprenne les bonnes manières pour que nous n'ayons pas honte de le présenter à nos relations qui connaissent nos traditions. Peux-tu donc nous promettre que tu vas faire de ton mieux pour remplir cette condition ?

Inessa resta silencieuse un bon moment, en examinant, l'air pensif, le vase qui trônait au centre de la table autour de laquelle nous nous étions installés. Puis elle leva les yeux pour les poser sur son père, puis sur moi.

— Il y arrivera par lui-même, répondit-elle à voix basse. Je n'aurai rien à faire. Vous ne pouvez même pas vous imaginer à quel point il est talentueux et combien son intelligence est puissante. Il a déjà un tel niveau en maths qu'il va entrer à l'université sans examen et directement en deuxième année. Il deviendra un grand savant, n'en doutez pas. Il sera digne de notre famille. Quant aux bonnes manières, je compte vraiment sur ton aide, Maman. Qu'on doive les lui inculquer est difficilement contestable.

Une victoire aussi facile ne manqua pas de nous étonner : nous nous attendions à une résistance opiniâtre et de longue durée. Malgré tout, notre fille restait notre fille, une digne représentante des valeurs familiales. Elle avait compris et intégré nos exigences comme quelque chose allant de soi.

Ce fut ainsi que Celui-là entra dans notre maison. D'abord, ce fut une catastrophe. Il ne savait pas s'asseoir ou se lever correctement, ni se servir des couverts, ni même parler poliment au téléphone. Il était impossible de le présenter à ceux qui nous rendaient visite. Toutefois, nous avions de quoi nous réjouir, Nikolaï Venediktovitch et moi, car il

apprenait volontiers et avec détermination. Il semblait vouloir rompre le plus vite possible avec le passé des ouvriers et des paysans, sortir de sa coquille et arborer un nouveau plumage. Il ne se vexait pas du tout lorsque nous ne le faisions pas venir à table avec les invités : il avalait vite un morceau dans la cuisine et restait dans la chambre qu'il partageait avec Inessa. Il nous manifestait un respect immense, à mon époux et à moi, et nous demandait sans cesse comment dire ou faire correctement telle ou telle chose. Il aurait été injuste de mettre en doute son application. Il était un bon étudiant (en effet, il était bien entré directement en deuxième année, notre fille n'avait pas exagéré). Après les cours, il se rendait à la bibliothèque universitaire et rapportait à la maison des tas de livres sur lesquels il restait penché jusqu'à l'aube. Je ne sais même pas quand il dormait. De plus, il était loin d'être un mauvais père. Inessa restait à la maison avec notre petit-fils et je l'aidais dans la mesure de mes possibilités. J'ai même embauché une nurse. Et Celui-là trouvait quand même le temps de jouer avec son enfant ou de l'emmener faire une promenade. Et il ne le faisait pas comme une obligation, mais avec un plaisir évident.

Les années passaient et, à notre grande surprise, ce plébéien devenait tout à fait présentable. De plus, son diplôme en poche, il fut autorisé à présenter une thèse de doctorat qu'il parvint à rédiger en un an. Inessa n'exagérait pas lorsqu'elle parlait de ses capacités. Pourtant, il ne devint jamais l'un de nos proches. Aussi, lorsque, après sa soutenance de thèse, il commença une belle carrière et se vit attribuer un appartement, nous poussâmes un soupir de soulagement, Nikolaï Venediktovitch et moi. Pour nous, il était resté un étranger et c'était bien mieux qu'il ne fût plus sous notre toit.

Nous pouvions toutefois nous féliciter d'une chose : il s'était donné tant de mal qu'il avait fait siennes nos idées et notre penchant aux traditions familiales. Il nous était reconnaissant de tout ce que nous avions fait pour lui et il comprenait très bien comment son fils devait être élevé. Notre petit-fils. Il le comprenait parfaitement.

Voilà pourquoi, lorsque sonna l'heure de la tragédie (Dieu merci, Nikolaï Venediktovitch n'a pas vécu jusque-là), il me rendit le garçon sans protester en expliquant lui-même qu'il serait incapable d'en faire un digne représentant de notre famille. Alors que je le pourrais.

Et je l'ai fait.

Kamenskaïa

Il l'avait fait… Plus moyen de se consoler en tentant de croire qu'il

ne s'agissait que d'une plaisanterie. Il l'avait fait et il avait démontré la gravité de ses intentions. Mais qui était visée par la menace ? Tatiana ou elle, Nastia ? Telle était la première question. Et la deuxième : qu'allait-il faire ensuite ? S'arrêter pour voir comment ils allaient faire pour résoudre le meurtre de Nadejda Starostenko, ou ajouter de l'huile sur le feu ? C'est-à-dire faire une nouvelle victime ? Mon Dieu, se dit-elle, tout sauf ça !

Ils se trouvaient, Sergueï Zaroubine et elle, dans le local froid et humide du département de la milice qui couvrait le district où avait été découvert le corps sans vie de Starostenko. Le cadavre avait déjà été transporté à la morgue et attendait l'autopsie, mais les affaires de la défunte étaient restées au poste. Le juge d'instruction avait envoyé au service d'expertise médico-légale les vêtements qui portaient des traces du coup de feu, mais tout le reste avait été rangé dans le coffre-fort du flic local chargé de l'enquête.

Nastia examinait distraitement les escarpins de taille trente-six et la perruque à la coupe courte et stylée. Il y avait également un pantalon rouge foncé qui faisait clairement partie d'un costume, une paire de collants en Lycra ainsi qu'un petit ensemble slip et soutien-gorge dans les tons roses. La victime était minuscule.

— Et le sac ? demanda-t-elle. Où est son sac à main ?

— Il n'y avait pas de sac. Du moins nous ne l'avons pas retrouvé, lui répondit l'enquêteur local.

Elle posa un regard significatif sur Zaroubine qui hocha la tête.

— C'est tout à fait possible. Il n'y avait aucune mention d'un sac sur les tickets de caisse.

— Je comprends, admit Nastia dans un soupir. On ne porte pas un vieux sac lorsqu'on est habillé comme ça. Qu'est-ce qu'elle avait dans les poches ?

Le flic eut un sourire énigmatique avant de plonger encore dans le coffre-fort.

— Voilà, dit-il en posant sur la table un sachet en plastique. Voyez vous-mêmes.

Une clé, deux serviettes en papier et deux figurines. Un poisson en céramique avec la gueule grande ouverte et un petit poupon en Celluloïd.

— Ils se trouvaient à côté du cadavre, près de la tête, expliqua le flic. Le poupon était fourré dans la gueule du poisson. Il n'y avait que les pieds qui ressortaient.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Zaroubine, étonné. Des jouets, non ?

— Oui, c'est ça, confirma Nastia. Je me demande d'où elle les sort. Peut-être les a-t-elle volés ?

— Pas forcément, protesta Zaroubine. Elle a pu les prendre chez elle. Ce sont peut-être des talismans. Des porte-bonheur. Je vais interroger le Rasé. Il doit bien savoir si sa bien-aimée avait ce genre de penchant étrange.

En tripatouillant les figurines, Nastia constata que ses doigts étaient maculés par des traces de poudre noire : les experts avaient recherché des empreintes digitales sur les deux objets. S'il y en avait, ils les avaient relevées. On pouvait donc examiner les jouets sans crainte d'abîmer des indices.

— Bien, dit-elle. Nous allons respecter la règle du jeu et vous laisser les figurines au cas où votre juge d'instruction voudrait les joindre au dossier avant qu'on l'en dessaisisse. Je vais me contenter de les prendre en photo. D'accord ?

— Ça roule, accepta le flic avec un soulagement évident. Ça veut dire qu'il y a une chance pour que l'affaire soit transférée en ville ?

— Oui, et plutôt grande, confirma Zaroubine en souriant. Tu peux respirer, collègue, ça te fera un poids de moins sur les épaules.

Ils rentrèrent à Moscou en train de banlieue et Nastia fut surprise de constater que leur voiture était pratiquement vide : il n'y avait que trois adolescents qui jouaient aux cartes en buvant de la bière au goulot.

— Dis donc, s'exclama-t-elle en s'asseyant près d'une fenêtre. Je n'aurais jamais cru que les trains pouvaient être déserts à ce point.

— C'est l'ignorance, fit Zaroubine, moqueur. On voit bien que tu ne prends pas souvent ce genre de transport.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une voiture non chauffée. Et des vitres sont cassées. Dans dix minutes, tu comprendras. Ici, personne ne résiste plus longtemps que ça. Si tu ne me crois pas, passe donc dans le wagon suivant et tu seras convaincue.

Nastia regarda autour d'elle. Quatre fenêtres n'avaient plus de vitres. Elle se pelotonna frileusement par anticipation. Le train s'ébranla et le vent froid d'automne s'engouffra dans la voiture.

— Alors ? demanda Zaroubine. On reste ou on se bouge ?

— On reste, répondit-elle d'un air résolu en s'installant plus confortablement. Ici, au moins, on peut parler. Au pire, on partira si vraiment je me gèle. Et puis, on peut fumer sans être obligé de sortir sur la plateforme. Avec un tel vent, personne ne risque de remarquer la fumée. Dis-moi, Serioja, tu n'as jamais vu de figurines comme celles-là ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais prêté attention. Je ne vais jamais dans les magasins de souvenirs ou de jouets.

— Mais chez des parents ou des amis ? Tu n'as pas vu ce genre de bibelot traîner sur des étagères ?

Il secoua négativement la tête.

— Non, je n'ai pas remarqué. Pourquoi tu te prends la tête ? Dès notre arrivée à Moscou, nous irons trouver le Rasé et nous lui poserons la question. Peut-être qu'ils appartiennent vraiment à Nadejda Starostenko et n'ont aucun rapport avec l'assassin.

— L'assassin, l'assassin, l'assassin…, murmura Nastia au rythme des bogies. C'est évidemment un homme. Si c'était une femme, elle n'aurait pas oublié d'acheter un nouveau sac.

— Mais les achats ont été faits par des femmes, objecta Zaroubine.

— Elles n'ont acheté que ce que le criminel leur a ordonné. Il a dit : un jeu de vêtements complet et elles ont obéi. Il n'a pas donné d'instructions pour un sac. Et même si elles y ont pensé, elles n'ont pas osé prendre d'initiative avec l'argent qu'on leur avait confié.

En arrivant à Moscou, Nastia était gelée. En marchant sur le quai, vers le métro, elle ne pensait qu'à trois choses : une tasse de café chaud, une salle de bains chaude et un lit chaud. Mais, hélas, à cause des travaux qui s'éternisaient chez elle, c'était un luxe qu'elle ne pourrait pas s'offrir avant longtemps.

Zaroubine

Il lui fallut un bon moment pour retrouver le Rasé. Lorsqu'il finit enfin par mettre la main sur lui, le poivrot était complètement saoul et avait envie de parler. Parvenir à interrompre son flot de paroles pour lui poser des questions tenait de la gageure.

— Et voilà, chef, Nadia s'est taillée… Si ce n'est pas malheureux… Non, dis-moi, toi, pourquoi les uns ont tout et les autres rien. En quoi Nadia est-elle meilleure que moi ou que, disons, Tamarka, hein ? Pourquoi qu'elle a eu une telle chance ? De la thune, une nouvelle vie et elle ne se souvient plus de ses vieux amis…

— Veniamine, est-ce que tu peux me dire s'il y avait des figurines en céramique, chez Nadejda ? Un poisson, par exemple…

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre maintenant des figurines ? s'insurgea le Rasé. Quelle différence s'il y en avait ou pas ? Dans sa nouvelle vie, ça ne lui servira à rien. Elle est partie sans un « au revoir », sans même laisser son adresse ! Dis, est-ce qu'on se comporte comme ça avec des potes, hein, dis ?

La vexation du Rasé, mélangée à de la jalousie, était profonde et il

avait envie de s'épancher. Zaroubine comprenait bien que tant qu'il n'aurait pas entendu tout ce qu'il avait sur le cœur, et au moins quinze fois, il ne tirerait rien d'autre de lui. Dans l'état alcoolisé où il se trouvait, il ne serait accessible à aucun argument raisonné tant qu'il ne serait pas fatigué de se plaindre. Mais dès que le flic sentit une diminution de la tension émotionnelle, il reprit l'offensive.

— Tout de même, Veniamine, est-ce que Nadejda avait l'habitude de trimballer des jouets ou des figurines ? Peut-être qu'elle les collectionnait ? Ou les gardait en souvenir de quelque chose ? Fais un effort, s'il te plaît, sois sympa.

— Stimuler la cervelle…, murmura vaguement le Rasé en posant sur Zaroubine un regard expressif.

Le flic sortit de sa poche un billet de dix sur lequel se fixèrent aussitôt les yeux du Rasé.

— Fais un effort, Veniamine, dit Zaroubine d'une voix patiente et tendre, comme s'il parlait à un enfant. Souviens-toi, s'il te plaît.

La coupure retourna dans sa poche, comme s'il l'avait sortie tout à fait par hasard et sans arrière-pensée. Le visage de l'ivrogne refléta une déception amère qui se transforma bien vite en animosité à propos d'espoirs non justifiés.

— Me souvenir de quoi, putain ? J'en ai bien assez avec mes soucis. Maintenant, Nadia a sa vie et j'ai la mienne. Est-ce que, dans sa nouvelle vie, elle se souvient de comment c'était bien entre nous ? L'ingratitude humaine ! Quand ça allait mal pour elle, elle rappliquait chez moi, mais lorsque la chance lui a souri, elle a oublié tout le monde. À commencer par moi. Elle ne m'a même pas dit « au revoir », la chienne.

Zaroubine ne voulait pas lui annoncer la nouvelle tant qu'il était dans cet état, mais il n'y avait pas d'autre solution pour arrêter les jérémiades du Rasé.

— Veniamine, dit le flic d'une voix stricte. Ne t'en prends pas à ta Nadejda et ne la traite pas grossièrement. Elle est certes partie, mais ce n'est pas de sa faute. Elle est morte.

L'ivrogne le fixa dans la confusion la plus totale.

— Comment… où…, balbutia-t-il. Elle était vraiment malade et on n'est pas arrivé à temps ?

— Non, pas du tout, Venia, elle n'est pas tombée malade. On l'a tuée. C'est pourquoi, tes griefs tu peux te les fourrer où je pense, et souviens-toi de ce que je te demande.

— À propos des figurines, c'est ça ?

— Exactement, confirma Zaroubine.

— Non.

— Quoi, « non » ? Explique-toi ?

— Non… Une minute ! Comment ça, on l'a tuée ? Qui ? Pourquoi ?

Zaroubine esquissa un vague sourire et ressortit la coupure de dix roubles pour la tendre à son interlocuteur.

— Tiens, bois pour le repos de son âme. Si je savais qui et pourquoi, je ne perdrais pas mon temps à te torturer avec mes questions, c'est clair ? Est-ce qu'il y avait chez elle des figurines en céramique ? Des bestioles, un poisson ? Ou un poupon en plastique ?

Le regard du Rasé retrouva progressivement des traces d'intelligence.

— Non, répondit-il avec aplomb. Je n'ai jamais rien vu de tel.

— Elle ne t'a jamais dit qu'elle portait toujours sur elle un porte-bonheur ?

— Non, jamais.

Zaroubine fit encore un voyage mental jusqu'à l'appartement de la défunte. La veille, il lui semblait bien avoir ouvert toutes les armoires et placards à la recherche de papiers et il n'avait rien vu qui pouvait évoquer les figurines.

— Dis-moi, Veniamine, peut-être qu'elle a possédé ces objets il y a longtemps, mais qu'ensuite, elle les a vendus ou les a offerts à quelqu'un ? Essaie de te rappeler. Elle ne t'a jamais rien dit de tel ?

— Jamais. Je n'aurais pas oublié.

Dans la bouche de l'alcoolique, une telle assurance ne sonnait pas sérieusement, mais Zaroubine ne disposait d'aucune autre source d'informations. Il pouvait interroger tous les compagnons de bouteille de Nadia la Danseuse, mais il n'obtiendrait rien de plus crédible.

Le flic ne s'attarda pas plus longtemps. Il avait prévu d'autres affaires qu'il lui était impossible d'annuler ou de remettre à plus tard. L'une d'entre elles était une rencontre avec un homme qui donnait toutes sortes d'informations sur les locataires de l'immeuble où il habitait. Cette maison se distinguait des autres parce qu'elle ne comptait que vingt appartements dont la plupart, jadis communautaires, avaient été réunifiés, retapés, aménagés et vendus à des personnes très solvables. Certains d'entre eux n'avaient pas fait fortune par des moyens très honnêtes et présentaient donc pour la milice un intérêt bien défini, dans des buts essentiellement prophylactiques. L'informateur de Zaroubine habitait l'un des deux appartements qui étaient restés communautaires. Invalide, il ne travaillait pas et passait son temps à observer la vie de la maisonnée.

Le flic n'avait aucune raison spéciale de s'intéresser à cette maison, ce jour-là, mais il fallait toujours rencontrer régulièrement ses informateurs et rédiger les rapports correspondants. Telles étaient les

règles.

— Écoute, Sergueï, lui dit en hésitant l'homme qui répondait au nom de code de Kachine. J'ai encore mal… Je ne peux plus le supporter. Le médecin m'a prescrit des conneries qui ne me font ni chaud ni froid. Ça ne me fait aucun bien. Des gens qui sont au courant m'ont dit qu'il existe un très bon médicament, mais il coûte très cher… Il n'y aurait pas un moyen de m'aider ?

— On va y réfléchir, lui promit Zaroubine. Dis-moi, est-ce que tu as des relations dans les ruelles du quartier de l'Arbat ?

Kachine réfléchit un peu et acquiesça.

— Qu'est-ce qu'il te faut ?

— Eh bien, retiens ce nom, à tout hasard : Nadejda Starostenko, dite Nadia la Danseuse. Samedi, elle s'est retrouvée avec un tas d'argent tombé d'on ne sait où et, vers cinq heures de l'après-midi, on a pu la voir dans la rue avec de nouveaux vêtements. Un imperméable gris-argent et une perruque brune de coupe courte. De loin, on ne voyait pas que c'était une perruque et on pouvait croire qu'elle avait simplement les cheveux bien coupés. On reconnaissait tout de même Nadejda, car son visage était assez caractéristique. Tu as tout saisi ?

Kachine, après avoir écouté attentivement chaque mot de Zaroubine, hocha encore la tête. Il comprenait pourquoi il lui racontait tout ça. C'était pour éviter des problèmes qui s'étaient déjà produits dans le passé. Il ne manquerait plus que les supérieurs du jeune flic lancent un contrôle sur ses indics et qu'il s'avère ensuite que Kachine n'avait jamais entendu le nom de Nadia la Danseuse.

— Merci, Sergueï, dit Kachine avec reconnaissance. Je n'oublierai pas ton geste de sitôt. Et je te rendrai tous les services que tu voudras, n'en doute pas.

L'ombre du doute n'avait même pas traversé l'esprit de Zaroubine. Il était de ces professionnels qui apprécient leurs indics, qui les ménagent et s'occupent d'eux. Pourtant, son réseau était plutôt inhabituel. Son apparence naïve et son jeune âge ne lui permettaient pas d'enrôler ses informateurs dans les milieux intellectuels. Il n'était pas non plus très habile à attirer les femmes. En revanche, les alcoolos, les SDF, les chômeurs provisoires ou permanents, ou encore les retraités qui vivaient sur des pensions de misère, tous ces gens tombaient instantanément sous son charme, puis sous son influence. Ils lui fournissaient des informations et, en échange, Zaroubine ne se contentait pas de leur donner ce qui était convenu dans le cadre de leurs relations de service. Il y ajoutait des relations humaines. Et, lorsqu'ils en avaient besoin, il les aidait. Comme il allait le faire, là, avec Kachine.

De retour dans son bureau, il inséra une feuille dans sa machine à

écrire et tapa un court signalement daté de la veille. La source Kachine lui avait communiqué lors d'une conversation confidentielle qu'il avait aperçu l'une de ses connaissances, Nadejda Starostenko, vers cinq heures, etc., etc. Après avoir délivré cette information, Kachine s'était vu confier la mission de poursuivre la recherche de renseignements sur Starostenko et son entourage, et de tenter de savoir quelle pouvait être l'origine de l'argent.

Lorsque son texte fut tapé, il ne lui resta plus qu'à porter son rapport où il fallait, le faire enregistrer et y ajouter une note précisant que la source Kachine, ayant fourni une information précieuse et opportune, avait droit à une récompense en espèces à hauteur de 100 roubles. Cela devrait suffire pour l'achat de son remède. Parce que, quand on vivait avec une pension de 215 roubles, il était effectivement impossible de se payer de bons médicaments. Et il fallait prendre soin des gens. Dans l'argot de la milice, une telle opération s'appelait « maquiller », mais pour la bonne cause… Évidemment, il y avait des flics qui « maquillaient » de connivence avec leurs sources et qui se partageaient l'argent. Cela arrivait. Mais Sergueï Zaroubine ne se permettait jamais un tel comportement. Pourtant, quand il devait aider quelqu'un, il n'hésitait pas.

Irina

Ce jour-là, elle était libre. Libre dans le sens que, dès le matin, Stassov avait emmené le petit Gricha chez sa mère. C'était un programme obligatoire et scrupuleusement respecté : tous les mardis, le petit-fils restait sous la garde de la grand-mère. La petite Lilia, la fille d'un premier mariage de Stassov, âgée de onze ans, les rejoignait après l'école.

Tous les mardis donc, Ira Milovanova allait faire les marchés et les magasins où il n'était pas facile de circuler avec un enfant d'un an. Quant à laisser le petit dans sa poussette dans la rue, elle n'y pensait même pas. Surtout après cette affaire terrible de la rue Verkhniaïa Krasnoselskaïa, lorsqu'on avait volé un nourrisson juste devant la porte de la maternité où l'heureuse maman était venue remercier l'équipe médicale qui l'avait si bien aidée pendant sa grossesse difficile. Elle était restée à l'intérieur à peine plus d'une minute ou deux, mais en ressortant, le bébé n'était plus là. Tout Moscou, en émoi, s'était mobilisé. Des appels innombrables, à la télé et à la radio, des affiches par milliers n'avaient donné aucun résultat. L'enfant n'avait pas été retrouvé. Quant à la mère, incapable de supporter le poids de sa faute, elle avait mis fin à ses jours. Et à chaque fois qu'elle

pensait à cette histoire épouvantable, Ira ne pouvait retenir des larmes de pitié pour la pauvre maman et de peur pour le petit Gricha.

Ce mardi, après avoir assisté au départ du petit dans les grandes paluches rassurantes de son papa, elle réfléchit à la liste des achats à faire. Elle commencerait par la foire aux vêtements. Les grands froids approchaient, Stassov avait besoin d'une nouvelle écharpe et Tatiana, d'une veste convenable, dans les tons gris ou bleu foncé. Quant à elle, elle devait impérativement renouveler son jean car, à force de traîner par terre en jouant avec le petit, les genoux brillaient d'une manière indécente. Et il fallait aussi de grosses chaussettes en laine pour tous les membres de la maisonnée : en hiver, pour rester chez soi, c'était mieux que des pantoufles. Après les vêtements, elle irait jeter un coup d'œil au marché en gros de produits alimentaires, non loin de là, où elle ferait provision d'huile, de levure et de farine. Irina aimait par-dessus tout cuisiner des pâtés et des brioches les plus variés et, de ce fait, la levure et la farine filaient chez elle à une vitesse incroyable.

Elle pouvait rejoindre sa destination en autobus, mais elle décida d'y aller à pied. À peine avait-elle franchi l'enceinte de la foire aux vêtements qu'une femme entre deux âges s'approcha d'elle.

— Oh ! gentille jeune fille, aidez-moi, s'il vous plaît, pleurnicha l'inconnue en lui tendant un morceau de carton. J'ai acheté un billet de loterie et je ne peux pas l'ouvrir. Je n'ai pas assez de force. Je suis malade. Mais vous êtes jeune et vous avez beaucoup d'énergie…

Ira prit machinalement le billet plié et scellé par une attache métallique pour tenter de le déchirer, mais sans succès. Le carton ne cédait pas. En sentant que quelque chose n'allait pas, elle le rendit vite à la femme.

— Excusez-moi, murmura-t-elle. Je dois me dépêcher.

Curieusement, quelques mètres plus loin, l'histoire se répéta. Cette fois, c'était une jeune femme, une expression douloureuse sur le visage.

— S'il vous plaît, aidez-moi à ouvrir le billet. Je n'y arrive pas. Je l'ai acheté…

Ira fit semblant de ne pas entendre et passa rapidement devant elle. « On a dû leur donner ces billets », pensa-t-elle avant d'orienter ses pensées vers la recherche des articles dont elle avait besoin. À peine deux minutes plus tard, elle entendit encore une voix, près d'elle.

— Excusez-moi, jeune femme, vous ne pouvez pas m'aider ? J'ai acheté un billet de loterie et je ne peux pas l'ouvrir, je ne sais pas…

— Qu'est-ce que vous voulez ? la coupa Ira. Combien êtes-vous pour me coller ainsi à chaque pas ?

Soudain, elle sentit une main lourde s'abattre sur son épaule. Elle

se retourna, effrayée, et se trouva face à un type du genre armoire à glace, une expression glaciale sur le visage.

— Fous le camp d'ici, siffla le gars. Vite, déguerpis et que je ne te revoie pas. Casse-toi !

Il la poussa sans forcer, mais la masse de la jeune femme mince était tellement faible comparée à celle des muscles du gaillard qu'Ira fut propulsée sur trois mètres et ne parvint à garder l'équilibre que par miracle. Elle eut du mal à prendre sur elle, mais ravala la peur et les larmes, serra les dents et reprit sa marche entre les étals. Sur son chemin, des femmes avec des billets de loterie et des voix geignardes surgissaient toutes les deux ou trois minutes d'une manière à la fois effrayante et crispante. Ira s'efforçait de se contrôler, détournait les yeux, faisait semblant d'être sourde, ou s'éloignait rapidement en balbutiant sur un ton d'excuse : « Excusez-moi, je n'ai pas le temps. » L'émotion l'empêchait de se concentrer et elle regardait les objets exposés sans parvenir à se souvenir de ce qu'elle cherchait. Au moment où sa tension nerveuse était à son comble, elle entendit encore quelqu'un s'adresser à elle. C'était une bonne femme sale, à l'allure de bohémienne, la bouche envahie de dents en or.

— Eh, la belle ! Fais une bonne action. Aide-moi à ouvrir le billet, hein ? J'ai de l'arthrite. Mes mains ne m'obéissent pas. Je suis malade.

Ira ne supporta pas cette nouvelle intrusion. Elle oublia toute prudence et cria à pleine voix :

— Est-ce qu'au moins vous avez une conscience ? Vous m'empêchez de respirer avec vos billets ! Laissez-moi tranquille ou j'appelle la milice !

Elle sentit quelqu'un la saisir par-derrière et la soulever du sol.

— Fous le camp d'ici ou on te brise les os, tu as compris ? Allez, marche !

La poigne du gars l'empêchait de se retourner. À en juger par la facilité avec laquelle il l'avait soulevée, le type derrière elle n'était pas moins balèze que le premier. Un groupe bien organisé sévissait sur le marché, bien que le sens de leurs actions fût incompréhensible. Il était pourtant évident que leur but n'était pas philanthropique.

Terrorisée, elle traversa la foule sans même voir où elle allait. Elle se retrouva à la sortie de la foire sans s'en rendre compte. Elle courut jusqu'au marché d'alimentation et ne s'arrêta que devant l'entrée, pour reprendre haleine. Tout son être tremblait d'indignation et de peur. Des larmes coulaient sur ses joues.

— Ira ? dit une voix familière, tout près d'elle. Que vous arrive-t-il ? Pourquoi pleurez-vous ?

Devant elle, se tenait leur voisin. Il portait un blouson bon marché,

un vieux jean et tenait un sac à provisions dans les mains.

— Oh ! Andreï Timofeïevitch…

Elle éclata en sanglots et enfonça son visage dans l'épaule du voisin. Il lui tapota doucement le dos en attendant qu'elle se calme.

— Que s'est-il passé ? On vous a volé votre porte-monnaie ?

Ira se ressaisit et regarda dans son sac. Non, tout allait bien, son portefeuille était bien là. Elle prit un mouchoir pour s'essuyer les yeux et, la voix tremblante de colère, raconta à Andreï Timofeïevitch son épopée de la foire.

— Il faut que j'aille à la milice, conclut-elle avec fermeté. C'est une honte ! Harceler comme ça les gens en plein jour, c'est clair qu'ils préparent une saloperie…

— Laquelle ? demanda le voisin, innocemment.

— Mais… Je ne sais pas… se troubla-t-elle. En tout cas, c'est une saloperie à coup sûr. Non ?

— Oui, sans doute, admit-il. Mais Ira, ma chère, vous connaissez notre milice. On ne peut pas s'adresser à elle avec des soupçons, mais avec des faits. Comme un vol ou une escroquerie. Est-ce qu'on vous a volé quelque chose ?

Elle secoua la tête.

— Non, Dieu merci…

— On vous a escroquée ?

— Je ne les ai pas laissés faire ! Vous comprenez ? Je ne les ai pas laissés faire ! répéta-t-elle en s'échauffant. Mais si je m'étais laissé avoir avec cette affaire des billets, je ne sais pas comment ç'aurait pu finir. Je veux prévenir la milice qu'il y a une bande sur le marché. Ils doivent la neutraliser.

Andreï Timofeïevitch éclata de rire de bon cœur.

— Vous êtes drôle. Est-ce que vous croyez que la milice n'est au courant de rien ? Vous avez tort, ma chère. Notre milice, vous êtes bien placée pour le savoir, connaît tout sur tout le monde. Et aussi sur ces gens avec les billets de loterie.

— Dans ce cas pourquoi ils…

Ira bafouilla. Avait-elle donc perdu l'esprit ? Elle avait vécu tant d'années à côté de Tatiana, juge d'instruction, mariée avec Stassov, qui avait passé vingt ans à la Brigade criminelle, elle lisait tous les jours les journaux, regardait la télé et, après tout ça, elle se comportait d'une manière aussi stupide ! C'était impardonnable. Les émotions et la peur avaient paralysé son cerveau. Il est vrai que lorsque l'affaire concerne autrui, il est facile de raisonner calmement, mais que lorsqu'on est impliqué personnellement, le cerveau travaille d'une tout autre manière.

— Vous avez raison, dit-elle doucement. Je n'ai pas saisi tout de suite. Bien sûr qu'aller à la milice serait le comble de l'idiotie. Ils sont dans le coup. J'ai eu simplement très peur. Vous savez, ils étaient tellement nombreux, et les armoires à glace tellement énormes…

Elle manqua de pleurer encore, mais parvint à se contrôler.

— C'est bien, approuva le voisin en souriant. Vous avez fait toutes vos courses ?

— Non, il faut que je les fasse…

— Parfait. Moi aussi, je suis venu acheter quelques denrées. Nous allons faire tranquillement le tour du marché, acheter ce dont nous avons besoin et, ensuite, nous rentrerons à la maison. Seulement, promettez-moi de ne pas pleurer.

En compagnie de son voisin, Ira n'avait plus peur et, au bout de quelques minutes, elle souriait en gazouillant comme à son habitude.

— Achetez tout ce que vous voulez, lui répétait-il constamment. Profitez de la main-d'œuvre. Je porterai tout.

— Je vous prends au mot, accepta-t-elle avec coquetterie. Au lieu de prendre trois kilos de farine, je vais en prendre cinq. Mais vous devez me promettre de venir tous les jours pour manger des pâtés.

— Si vous en prenez dix, répondit Andreï Timofeïevitch sur le même ton, non seulement je viendrai chez vous deux fois par jour, mais j'en emporterai pour les manger chez moi.

Ils rentrèrent en autobus et, à l'approche de leur immeuble, le nouvel entrain d'Ira s'évanouit. Le souvenir de sa frayeur la déprimait.

— Ira, vous êtes tellement… (le voisin hésita, en cherchant le mot qui convenait), tellement vulnérable… J'ai peur de vous laisser seule. Particulièrement après ce qui est arrivé à Tatiana et à son amie. À propos, est-ce que Tatiana vous a transmis mes instructions ?

Elle leva sur lui des yeux tristes et fatigués, et étonnée, demanda :

— Vos instructions ? Lesquelles ?

— De ne pas ouvrir la porte lorsqu'on sonne et que vous êtes seule dans l'appartement. Il faut me passer un coup de fil et je regarderai qui se trouve sur le palier.

— Et si vous n'êtes pas chez vous ?

— Dans ce cas, n'ouvrez pas. Ne vous approchez même pas de la porte et ne demandez pas qui est là.

— Vous n'y pensez pas, protesta-t-elle avec un faible sourire en agitant la main.

— Pourquoi ?

— Voyons, comment pourrais-je ne pas ouvrir la porte ? Je ne comprends pas.

— C'est très simple. Il ne faut pas ouvrir. C'est tout. Ce n'est pas compliqué. En général, il est difficile de faire quelque chose, mais très facile de ne pas le faire.

— Et si c'est important ?

— Et si vous n'êtes pas à la maison ? rétorqua Andreï Timofeïevitch. Il se peut très bien que vous vous soyez absentée.

— Mais je suis à la maison, objecta Ira.

— Supposons qu'à l'instant donné, vous ne soyez pas à la maison, mais dans l'autobus, dit le voisin en éclatant de rire. Non, Ira, parlons sérieusement. Tatiana est très préoccupée à cause de ce qui s'est passé samedi. Comme elle est compétente et qu'elle sait de quoi elle parle, je pense qu'elle a de véritables raisons de s'inquiéter. Vous pouvez ne pas me croire, mais il faut lui faire confiance. Au fait… C'est ici qu'on descend.

Il porta les sacs lourds d'Ira jusqu'à l'appartement des Stassov et en profita pour jeter un regard sur la porte palière. Son examen fait, il marqua son approbation :

— Le battant est bon et la serrure convenable, mais il faut garder à l'esprit que si quelqu'un veut vous faire du tort, ce n'est pas un obstacle. J'insiste pour que vous écoutiez mes conseils.

Après avoir refermé derrière le voisin, Ira se lança dans ses activités culinaires. Elle ne pouvait pas chasser de son esprit son arrivée à la foire aux vêtements. Certes, toute frayeur l'avait quittée, mais il restait l'embarras et le désir de comprendre le fin mot de l'histoire. Incapable de trouver d'explication au comportement de la bande, elle se résolut à attendre l'arrivée de Tatiana ou de Stassov qui connaissaient à coup sûr toutes ces ruses.

Stassov rentra le premier et, à peine Ira eut-elle fini son récit, il éclata de rire.

— Non, mais, dis donc, qu'est-ce que tu as à t'esclaffer ? protesta-t-elle, piquée au vif. C'est peut-être ridicule, mais tu ne sais pas la trouille que j'ai eue.

— Je peux l'imaginer. Tu es notre petit redresseur de torts. Mais tu as eu bien raison, Ira. C'est dur de le reconnaître, mais il était absurde d'aller voir la milice. Le poste du quartier est certainement dans le coup et ils auraient rigolé avant de te chasser comme une malpropre. Notre voisin a été plus clairvoyant que toi. En tout cas, il a compris tout de suite. Bien que je me demande d'où lui vient cette sagesse alors qu'il n'a pas la chance de vivre en compagnie de représentants de l'ordre, comme toi.

— Mais ces types et ces bonnes femmes, pourquoi ils font ça ? Ce sont des escrocs ou quoi ?

— Vraisemblablement, ce sont des voleurs à la tire qui travaillent en groupe. Tu prends le billet dans les mains, tu essaies de le déchirer, et comme il ne cède pas, tu concentres ton attention. Et pendant ce temps, les complices te font les poches ou vident ton sac. Il peut y avoir aussi des possibilités plus subtiles. Par exemple, tu parviens à ouvrir le billet qui s'avère gagnant. Alors la pauvre femme se met à te raconter qu'elle est pressée, que son enfant est malade à la maison ou qu'elle doit prendre un train. Bref, elle te propose de lui verser le montant du gain et d'aller encaisser le billet à sa place. Ou peut-être pas le montant total, mais seulement une partie de manière à te récompenser pour tes efforts. Par exemple, si le montant indiqué est de cent roubles, elle ne t'en demande que soixante-dix. Toi, tu te réjouis de la bonne affaire et tu lui donnes l'argent avant de te dépêcher d'aller à l'endroit où on remet les lots(6). Là, bien entendu, il n'y a rien. Ou bien, il y a bien l'une de ces boîtes de paris, mais ton billet est un faux, sans filigrane. Et voilà. Finalement, Ira, tu t'es bien comportée : tu ne t'es pas fait avoir. Mais il ne faut jamais te mettre dans de telles situations. Souviens-toi que peu de gens travaillent en solitaire et que, à la moindre tentative de démasquer quoi que ce soit, tu t'en prendras plein la tronche. Et pas seulement au figuré, mais aussi de la manière la plus directe. J'ai répondu à tes questions ? Alors, à ton tour de répondre aux miennes : d'abord, où est ma femme ; ensuite, quand est-ce qu'on dîne ?

— Ta femme a prévenu qu'elle rentrerait tard. Elle est allée voir Nastia à la Petrovka, le siège de la milice à Moscou. Elles devaient discuter de certaines choses. Quant au dîner, je peux te servir tout de suite.

Stassov n'attendit pas Tatiana. Il devait encore retourner chez sa mère pour récupérer le petit Gricha. Irina resta de nouveau seule. Vers dix heures du soir, une peur irraisonnée s'empara d'elle. L'isolement dans l'appartement vide lui devint insupportable. Tatiana était allée à la Petrovka : ça signifiait qu'elle discutait non seulement avec Nastia, mais encore avec d'autres personnes, autrement, elles se seraient retrouvées toutes les deux dans l'appartement des Stassov, comme d'habitude. Les choses étaient-elles donc sérieuses à ce point ? Andreï Timofeïevitch avait-il raison ?

Elle ne voulait pas le croire.

5

Obraztsova

Onze ans plus tôt, Tatiana était encore considérée comme une jeune juge d'instruction, mais elle avait déjà eu quelques beaux succès à son actif, et certains d'entre eux irritaient ses supérieurs au plus haut point. Ils se vengeaient en lui confiant, plus souvent qu'à son tour, des affaires « pourries ». Ennuyeuses, insignifiantes, rasantes. Ou comme celle-ci…

Gorchkov n'avait que dix-sept ans au moment de l'accomplissement de ses premiers forfaits sexuels et, d'après les textes, il était mineur. Cependant, l'enquête avait duré des mois et, au moment où la milice finit par mettre la main sur lui, d'abord comme suspect puis comme accusé, il avait dix-huit ans et, du coup, son cas n'était plus du ressort de la justice des mineurs. L'affaire fut confiée à la juge d'instruction Tatiana Obraztsova. Certes, dans un tel cas, le procureur aurait pu donner le dossier à un homme, mais ce jour-là, il était d'une humeur massacrante, et seule la perspective de mettre dans l'embarras cette jeune parvenue d'Obraztsova pouvait lui mettre un peu de baume au cœur.

La « spécialité » de Gorchkov était d'importuner des fillettes, des jeunes filles et même des femmes adultes, à condition qu'elles fussent de petite taille, avec des pratiques que le droit pénal nomme avec délicatesse « attentats à la pudeur », mais que les pathologistes de la sexualité appellent « exhibitionnisme ». De plus, il se livrait à des attouchements sur des petites filles, paralysées de terreur, qu'il serrait dans les ascenseurs ou les cages d'escalier vides, tout en proférant un torrent d'obscénités. Ses méfaits connus étaient au nombre de vingt-deux, et le travail ingrat du juge d'instruction consistait à recueillir des preuves pour chacun d'entre eux, notamment en confrontant le gars à ses victimes qui n'avaient pas du tout envie de rencontrer ce salaud et de répéter en sa présence tous les détails de ce qui s'était passé. Quant à l'expertise psychiatrique, qui dura un mois, elle reconnut Gorchkov responsable de ses actes, malgré la psychose dont il souffrait.

Pour Tatiana, les interrogatoires se transformèrent en un véritable calvaire. Gorchkov la fixait en souriant effrontément et ne lui

accordait que des réponses dans le genre : « Et si on regardait ce que tu as dans le slip ? », « Tu n'as jamais vu un gars se masturber ? » ou encore « Combien de fois par semaine tu baises avec ton homme ? »

Tatiana était trop fière pour aller voir son chef et lui demander de la dessaisir de l'affaire et de nommer un autre juge d'instruction. Elle décida de tout supporter et d'établir un acte d'accusation en béton. Peut-être un tel exploit ne servirait-il à rien, mais elle luttait pour sa réputation. En surmontant sa répugnance, et parfois aussi sa peur, elle poursuivit obstinément les interrogatoires et les confrontations, en serrant les dents lorsque le comportement de Gorchkov se faisait encore plus insupportable que d'habitude. Elle se permettait de parler de ses états d'âme – et encore de manière fort discrète – seulement auprès d'un collègue qui lui manifestait un minimum de sympathie.

Un jour, ce dernier finit par lui dire :

— Écoute, pourquoi te tourmenter de la sorte ? Il suffit de glisser deux mots aux matons de la préventive et ils sauront le faire revenir bien vite à la raison. Il s'en souviendra le reste de sa vie.

— Ils vont lui apprendre que personne n'aime les pervers sexuels, ni en prison ni dans les camps. Mais ça ne servira qu'à l'exciter encore plus. Il n'y a rien à tirer des psychopathes.

Effectivement, il s'excitait tout seul et devenait de plus en plus insolent : « Ton soutif, il est de quelle couleur ? Bleu ou blanc ? », « C'est quoi ton tour de poitrine ? Tu as de gros nibards… », « Combien de fois tu parviens à jouir en une nuit ? »

Finit évidemment par arriver l'instant où il baissa son pantalon en demandant à Tatiana de lui tailler une pipe directement dans le bureau. Elle mit fin aux gestes obscènes en le faisant menotter, mais elle ne pouvait pas lui faire tenir sa langue en le bâillonnant. En réalité, elle aurait pu arrêter ce supplice à n'importe quel moment en renonçant au dossier, mais elle ne voulait pas donner à son chef la satisfaction de voir qu'elle n'avait pas tenu le coup et avait eu peur. Elle prit sur elle et conduisit l'affaire jusqu'à la rédaction de l'acte d'accusation. Elle ne se laissa aller qu'une seule fois.

— Tu sais, Gorchkov, je suis ravie que la milice ait mis si longtemps à t'arrêter, lui dit-elle un jour tranquillement, en le regardant bien au fond des yeux. Bien sûr, pendant ces longs mois, tu as eu le temps de commettre bien des crimes qui auraient pu être évités si on t'avait serré plus tôt. À cause de toi, vingt-deux filles et jeunes femmes ont souffert. C'est dommage pour elles, mais je suis tout de même bien contente qu'on ne t'ait pas attrapé tout de suite après tes deux premières victimes.

— Et pourquoi donc ? demanda le gars, visiblement intrigué en dépit de l'air sardonique et sûr de lui qui ne le quittait pas.

— Je vais te le dire, Gorchkov. Si on t'avait coffré tout de suite, l'instruction aurait été courte. Tu n'avais que dix-sept ans et tu aurais fait ton temps dans une colonie de correction pour mineurs. Pour une ou deux affaires, on t'aurait collé au maximum un an. Et tu aurais passé cette année avec des gosses qui t'auraient considéré comme un héros, un géant du sexe, habile et expérimenté. Mais tu n'as pas eu de pot, Gorchkov. On a mis trop longtemps à te serrer. Tu as dix-huit ans et, avec toutes les affaires que tu as sur le dos, tu vas en prendre au moins pour cinq ans. Et sans doute plus. À l'article 120, je vais ajouter le hooliganisme, la préméditation et la cruauté mentale. Et je parviendrai bien à trouver encore quelque chose pour qu'on te donne huit ans. Et tout ce temps, tu vas le passer dans un camp avec des types pas très commodes. La plupart ont des filles, des sœurs, des maîtresses et des femmes. Et ils ne vont pas te voir comme un héros, mais comme la dernière des charognes. La vie ne sera pas facile pour toi, Gorchkov, tu peux me croire. Et je peux te dire que tu as peu de chances de t'en tirer. Soit on te plantera, ce qui est le plus probable, soit, si tu essaies de te défendre et que tu plantes quelqu'un, tu écoperas d'une nouvelle peine. Puis une autre, puis une troisième. S'ils décident de ne pas te tuer, les autres prisonniers feront le nécessaire pour que tu ne retrouves jamais la liberté. Ils savent très bien y faire. C'est tout un art qu'ils ont appris à maîtriser : provoquer quelqu'un de manière à le faire condamner pour un nouveau crime. Tu as compris ? Bien, passons à la suite…

Le seul résultat de cette tirade pédagogique fut d'irriter Gorchkov encore plus, mais Tatiana ressentit une grande satisfaction de lui avoir parlé ainsi et la situation devint pour elle plus facile à supporter.

Lorsque l'instruction fut terminée et l'acte d'accusation rédigé, elle contempla avec plaisir le jeune pervers qui s'efforçait de déchiffrer le document interminable. Il le parcourait lentement, mais non parce que les phrases le faisaient réfléchir. Simplement parce qu'il savait à peine lire.

— Entendu, dit l'accusé avec une menace tangible dans la voix en balançant le document sur la table. Tu me le paieras, salope. Je ferai mon temps et ensuite, Tatiana Grigorievna, je te retrouverai. Si j'ai de la chance avec le tribunal, notre prochaine rencontre pourra même avoir lieu très vite. Alors, attends mon retour, chérie. Et n'oublie pas de te laver, je n'aime pas la saleté.

Mais Gorchkov n'avait pas eu de chance. Les crimes commis avec des circonstances aggravantes lui valurent sept ans de travaux forcés.

Onze ans après ces événements, en se renseignant sur ceux qui pouvaient chercher à se venger d'elle, Tatiana apprit que ses paroles

s'étaient révélées prophétiques. Dans le camp, la poisse s'était acharnée sur Gorchkov : le caïd de son détachement avait la dent très dure contre les violeurs et les débauchés. En tentant de se défendre, le jeune homme avait estropié un autre détenu et écopé d'une nouvelle peine.

— Voilà donc le résultat de mes recherches, expliqua Tatiana d'une voix inquiète à ses amis de la Petrovka. Alexandre Petrovitch Gorchkov, né en 1969, a été libéré du camp en mai dernier. De là, il a pris la direction de Tver où il devait résider, mais il n'y est pas allé. On ignore où il se trouve en ce moment.

Le silence s'installa dans le bureau. Nastia et son collègue Iouri Korotkov regardaient avec sympathie la jeune femme. Micha Dotsenko gardait, lui, les yeux fixés sur une feuille posée sur la table. Elle contenait la réponse à la demande d'Obraztsova. Et la région de Tver était voisine de celle de Moscou.

— Tatiana Grigorievna, est-ce que ce Gorchkov a un profil d'assassin ? demanda le jeune flic. J'ai toujours pensé que le psychopathe sexuel correspondait à un certain type de criminel et le tueur à un autre qui n'est pas tout à fait le même. Des personnalités différentes.

— Laisse tomber, Micha, intervint Korotkov. Le même… Pas le même… Tout ça, ce sont des inventions de coupeurs de cheveux en quatre. Et puis, avec toute ta culture, tu auras beau l'appeler psychopathe sexuel, pour moi, avec ma manière bolchevique de mettre les pieds dans le plat, il n'est rien d'autre qu'un maniaque sexuel. Et c'est moi qui ai raison. Quand on est un maniaque, on le reste toute sa vie. Et sa folie peut se manifester de n'importe quelle manière, n'est-ce pas ? Hein, Nastia, que j'ai raison ?

— Je ne sais pas, répondit la jeune femme en secouant la tête. Il faut demander aux spécialistes.

— Quels spécialistes ? s'écria Korotkov en s'échauffant. Comme si nous en connaissions peu, des maniaques assassins sexuels. Qu'il me suffise d'évoquer le mémorable Golovkine, dit le Boa, ou encore Tchikatilo(7). Ils cherchaient des sensations inédites en matière de sexe et tout s'est terminé sur un tas de cadavres mutilés. Voilà la vérité. Tania, est-ce qu'on dispose de photos de Gorchkov ?

— On peut en trouver. Le problème, Iouri, c'est que le temps a passé… Il y a certainement des clichés de lui chez ses parents, mais il n'avait que dix-sept ans, au moment où elles ont été prises. Il en a vingt-neuf aujourd'hui. Et il est resté si longtemps dans les camps qu'il serait absurde de tenter de l'identifier à partir de ces images.

— C'est exact, intervint Dotsenko, mais on peut utiliser les photos prises dans le camp pour son dossier de libération. Elles sont sans

doute inexpressives, avec le crâne rasé alors qu'on ne sait pas comment il est coiffé, maintenant, mais on peut faire quelques hypothèses sur ordinateur, avec un logiciel de morphing. Et puis on essaiera…

— On essaiera quoi ? l'interrompit Korotkov avec une pointe de découragement dans la voix. Nous allons montrer la photo à tous les participants du duplex télé qui se trouvaient sur l'Arbat ? D'abord, on mettra une année entière à les réunir et, ensuite, cela ne donnera rien. Admettons que personne ne se souvienne de lui, cela ne voudra pas dire pour autant qu'il n'était pas là. Et si, au contraire, quelqu'un nous dit l'avoir vu, ça nous apportera quoi ? Nous saurons qu'il joue avec nous, mais après ? Il faut le chercher, mais le problème est que nous ne savons pas où. Bien sûr, nous allons faire de notre mieux, mais il y a peu d'espoir de tomber sur une piste. Il nous faut des idées.

« Des idées. Mais où les dénicher ? » se dit Tatiana Obraztsova en pensant qu'il était déjà dix heures et demie du soir, qu'elle se trouvait encore à la Petrovka et que rien ne la menacerait jusqu'au moment où elle sortirait dans la rue. Car elle ne pouvait pas rester indéfiniment là. Le pire était qu'elle se savait incapable de reconnaître Alexandre Petrovitch Gorchkov s'il s'approchait d'elle dans la rue ou dans les transports en commun. En onze ans, bien des prévenus avaient défilé dans le bureau de la juge d'instruction Obraztsova. Leurs visages se mélangeaient dans sa mémoire en un ensemble informe. Elle se souvenait bien de certains. D'autres, pas du tout. Mais pour être sûr d'identifier quelqu'un au bout de onze ans, il fallait connaître en détail ses traits et ses attitudes. Et c'était justement ça qu'elle avait oublié. Elle pouvait certes évoquer les grandes lignes de son visage, mais sans les détails, elles pourraient tout aussi bien convenir à la moitié des passants qu'elle croiserait.

— Tania, tu te souviens bien de ses traits ? demanda Nastia comme si elle lisait dans ses pensées.

Obraztsova secoua la tête en signe de dénégation.

— Seulement dans les grandes lignes. Ça veut dire que, ou bien je ne le reconnaîtrai pas du tout, ou bien je croirai le voir partout.

— Je comprends. Alors, il ne reste qu'une solution : le chercher de l'intérieur.

— De l'intérieur ? répéta Korotkov, étonné. Que veux-tu dire ?

— Je veux parler de Gorchkov lui-même, Iourik. Il a un plan quelconque, des idées tordues. Il aurait pu s'en prendre directement à Tatiana. Elle n'est pas difficile à trouver en raison de sa popularité d'écrivain. Il lui suffisait d'aller la voir et de… Je vous laisse imaginer le reste. Mais ce n'est pas ainsi qu'il agit. Il a conçu un véritable drame où il apparaît à la fois comme metteur en scène et comme acteur. Il

veut donc quelque chose. Mais quoi ? Tania a communiqué longuement avec lui. Elle connaît plus ou moins son caractère et sa mentalité. Et elle est donc la seule d'entre nous à pouvoir répondre à la question : que veut-il ? Et si nous parvenons à déterminer ça, nous serons alors en mesure de l'appâter avec ce qu'il cherche et de mettre fin à son petit manège.

— Mettre fin à son *petit* manège ? s'écria Korotkov en insistant sur le mot et clignant les yeux avec colère. Dis donc, copine, nous travaillons dans les structures de coercition, et non dans une organisation caritative. Avant l'apparition du cadavre de Starostenko, on aurait pu l'attraper gentiment et lui taper sur les doigts en lui disant que la plaisanterie a assez duré, mais il a montré qu'il sait tuer et qu'il ne rechigne pas à le faire. Il ne s'agit donc pas de le renvoyer chez lui avec une tape sur les fesses, mais de le prendre au collet et de le remettre dans un camp où le régime est sévère. Nastia, nous ne parlons plus d'un plaisantin, mais d'un assassin.

Nastia baissa la tête et se tint le front avec ses poings fermés. Tatiana eut l'impression qu'elle pleurait, mais en l'observant mieux, elle se rendit compte que son amie tentait de dissimuler un sourire. Au bout d'un court instant, Nastia leva la tête, le visage de nouveau impassible.

— Iouri, ce n'est pas croyable comme tu as vite cessé d'être un enquêteur pour te transformer en chef. Ce n'est pas une critique, mais la simple constatation d'un fait. C'est normal et hautement professionnel pour un chef d'orienter ses subordonnés vers le meilleur résultat : il faut attraper l'assassin et recueillir les preuves de sa culpabilité. Dans ce sens, tu as tout à fait raison.

— Et dans quel sens j'ai tort ? demanda l'intéressé, caustique.

— Mais, soleil de ma vie, dans le sens que, en dehors de notre devoir, pour lequel nous recevons de l'État nos émoluments, il existe des gens encore vivants qui marchent dans la rue, mangent, boivent, dorment, aiment, croient en quelque chose, dressent des plans pour le futur. Et certains d'entre eux mourront prématurément si c'est ce qu'a décidé ce Gorchkov. Des gens qui ne sont coupables de rien. Et tu en étais toi-même conscient il n'y a pas plus de cinq minutes. Pour éviter de nouvelles victimes, nous devons comprendre ce que veut l'assassin. Et tant pis si nous ne l'arrêtons pas. Le plus important, c'est de l'empêcher de nuire.

Tatiana était bien d'accord avec les arguments de son amie, mais elle avait du mal à comprendre ce que voulait le type dont la seule aspiration, onze ans plus tôt, était de prendre son pied en collant le mieux possible au prototype du mâle dont la femelle a peur et qu'elle admire en même temps. Il ressentait du plaisir à terroriser les filles et

les femmes fragiles. Il jouissait en ouvrant son manteau devant elles, pour leur présenter l'objet de sa fierté en fixant leurs yeux, troublés par la peur. Gorchkov prenait toujours grand soin de choisir des victimes plus petites que lui. Or, Nadejda Starostenko était justement petite et menue…

— Il veut se sentir supérieur, mais pas parce qu'il est réellement plus fort ou valeureux. Simplement parce que ses proies sont plus faibles, dit lentement Tatiana. Ses victimes étaient toujours petites et chétives. Il voulait qu'elles aient peur. Il écumait de rage lorsqu'il rencontrait quelqu'un qui ne se laissait pas intimider. Il est probable qu'il évitait les femmes qui pouvaient lui opposer une résistance. C'était sans doute la raison de son comportement avec moi pendant les interrogatoires. De par ma constitution, je n'entrais certainement pas dans la catégorie de celles qui pouvaient avoir peur de lui. C'est pour ça qu'il s'efforçait de me troubler : la confusion est un signe de faiblesse qui peut presque s'apparenter à de la peur. Si j'avais demandé à être dessaisie de l'affaire, Gorchkov aurait pris ça comme une victoire personnelle. Il en aurait déduit qu'il était parvenu à m'intimider et que j'avais reculé…

Elle laissa ses paroles en l'air en prenant soudain conscience qu'elle s'éloignait du sujet.

— Tout ça est bien beau, les gars, conclut-elle, mais ce n'est pas une réponse à la question de Nastia. Je ne comprends pas ce qu'il veut, maintenant.

— Certainement la même chose, dit Korotkov en haussant les épaules. Il veut te faire reculer, céder, te faire reconnaître ta faiblesse et ton impuissance face à lui.

— Mais comment agir ? Je suis prête à tout et n'importe quoi pour qu'il ne tue personne d'autre.

Dans sa voix résonna une telle amertume que les autres se sentirent mal à l'aise. À cet instant, elle semblait en effet prête à tout. Comme à reconnaître sa faiblesse en public, devant tout le monde, à la télé, à la radio, partout jusqu'à ce que le message parvienne à ce Gorchkov de malheur et qu'il finisse par croire qu'il avait gagné, qu'elle avait cédé et qu'il était donc inutile de faire d'autres victimes. Pour le stopper, elle était prête à payer n'importe quel prix, celui de l'humiliation, celui du mensonge, celui de sa réputation détruite de juge d'instruction et d'écrivain. Seulement, plus de sang. Il ne fallait en verser en aucun cas. Et surtout pas pour prouver quelque chose à quelqu'un.

— Et alors ? Pourquoi vous ne dites plus rien ? s'impatienta Korotkov en s'installant de plus en plus dans le rôle du chef. Dites ce que Tania doit faire pour qu'il arrête. Toutes les suggestions sont les

bienvenues.

Tatiana, sans mot dire, jeta un regard circulaire sur les collègues et amis. Visiblement, personne n'avait la moindre idée.

— Bon, soupira Korotkov en se décidant à lever la séance. Allons tous dormir. Il est temps. Je raccompagne Nastia et toi, Micha, fais de même avec Tatiana. Et insiste auprès de son mari pour qu'il tâche de ne pas la laisser seule.

— Iouri, ce n'est pas possible, protesta faiblement Tatiana en fermant son imper. Stassov ne peut pas me servir de nurse. Il a son travail et ses affaires.

— Et Ira ? Comment allons-nous assurer sa sécurité ? demanda Nastia.

— Ne vous inquiétez pas, elle a un garde particulier.

— Qui c'est ? intervint Micha Dotsenko, jaloux. Je vous prends à témoin, citoyens ! Ça fait cent ans qu'on me promet de me présenter Ira et voici qu'un autre type s'est glissé dans la place…

— C'est notre voisin, précisa Tatiana d'un ton apaisant. Une personne âgée, un retraité. Ce n'est pas un rival pour toi, ne t'inquiète pas. À propos, tu vas pouvoir monter chez nous, aujourd'hui. Le prétexte est tout trouvé.

En chemin, ils discutèrent des sujets les plus divers en évitant soigneusement de mentionner Gorchkov. Ce ne fut que dans l'ascenseur que Tatiana se permit de revenir sur ce qu'elle n'avait pas cessé de ruminer depuis leur départ de la Petrovka :

— Micha, je te demande de ne pas effrayer Ira et Stassov encore plus. Ils sont déjà assez perturbés sans ça.

— Tu as tort, Tania, lui répondit Dotsenko avec sérieux. On doit connaître la vérité et se préparer au pire si on veut venir à bout d'une situation.

En entendant ces mots, la jeune femme, qui avait déjà sorti la clé et allait l'insérer dans la serrure, s'arrêta.

— Mais ne crois-tu pas que quelqu'un qui connaît la vérité peut simplement perdre l'esprit de terreur au lieu de se préparer au pire ? Chacun réagit différemment au stress. Les informations négatives pousseront certains à l'action, mais d'autres vont tout simplement en perdre la raison.

Elle allait ajouter quelque chose, mais à ce moment, la porte de l'appartement voisin s'ouvrit et Andreï Timofeïevitch apparut sur le seuil. Près de lui se tenait l'énorme dogue noir prénommé Agathe.

— Bonsoir, lança-t-il d'une voix sonore de basse. J'ai entendu

l'ascenseur s'arrêter, mais la porte de votre appartement ne s'est pas ouverte et personne n'a sonné chez moi. J'ai décidé de regarder qui donc s'était planqué à notre étage. Je respecte ma parole : je garde un œil sur votre appartement.

Tatiana attrapa le regard que Dotsenko portait sur le voisin et se retint à grand-peine de pouffer. Dans ses yeux, elle lisait une sincère perplexité mélangée à de l'indignation, un peu comme si soudain, sans rime ni raison, un chien se mettait à miauler.

— Ne vous inquiétez pas, Andreï Timofeïevitch, le rassura Tatiana. Je ne parvenais pas à retrouver mes clés au fond de mon sac. Vous savez…

— Bien sûr, la coupa joyeusement le voisin. Je n'ignore rien de la magie des sacs à main. Ils sont minuscules en apparence et on se demande comment on peut y fourrer tout un saint-frusquin qui n'entrerait même pas dans une valise.

Entre-temps, Tatiana avait ouvert sa porte. Elle lui fit un geste d'invitation.

— Entrez donc un peu, Andreï Timofeïevitch…

— Je ne vais pas vous déranger ? Vous avez de la visite…

— Justement, le rassura-t-elle en riant. Un visiteur de plus…

Tatiana n'avait pas du tout envie d'être joyeuse et elle avait du mal à garder le sourire, mais il lui semblait que plus il y aurait du monde et moins l'attention se porterait sur elle. Et peut-être que personne ne remarquerait son désarroi et sa peur. Si le responsable de tout ça était effectivement Alexandre Gorchkov, alors elle devait s'attendre au pire. Onze ans plus tôt, c'était déjà un fou prétentieux. Mais il n'avait que dix-huit ans, et ses arrogances étaient stupides et immatures. Il en avait maintenant vingt-neuf, dont onze passés dans les camps, avec leurs mœurs cruelles et leur culte du MAL. Non, il ne s'agissait pas du mal au sens de contraire du bien, mais quelque chose de bien plus terre à terre. C'était un sigle, l'un des plus utilisés dans les tatouages : Mort aux Limiers. Et Gorchkov s'était mis dans la tête de se venger de la juge d'instruction responsable de son envoi en taule. Le plus surprenant était de voir comment fonctionnait le mécanisme d'autojustification du condamné.

Ce n'étaient pas ses propres crimes qui lui valaient de se retrouver en prison, mais l'ignoble flic qui l'avait arrêté, ou le méchant juge d'instruction qui avait établi sa culpabilité (que ce fût un homme ou une femme ne changeait rien à l'affaire).

Stassov, parti chercher l'enfant chez sa mère, n'était pas encore rentré et Tatiana poussa un soupir de soulagement. Ira allait se distraire avec les visiteurs et elle allait faire la connaissance de Micha Dotsenko. Bien sûr, il y avait Andreï Timofeïevitch qui avait déjà

commencé à mettre Tatiana sous tension par sa perspicacité, mais le voisin restait un voisin et il ne semblait pas particulièrement perturbé. L'essentiel était que Stassov et Ira ne s'inquiètent pas.

Stassov

Même sur le palier, on entendait les voix. C'était quoi ce bordel ? Il rentrait à la maison après une dure journée de travail et des discussions éprouvantes, d'abord avec sa mère et ensuite avec son ancienne femme, et on ne lui laissait pas trouver le repos même dans son nid domestique. Gricha dormait doucement dans ses bras, mais toute cette gaieté qu'il entendait derrière la porte pouvait le réveiller, ce qui finirait de transformer l'appartement en maison de fous.

Stassov se glissa rapidement dans la chambre d'Ira qui était plus près de l'entrée, posa son fils sur le lit et sortit en refermant la porte derrière lui avant qu'il se réveille. Ensuite, lorsque tout le monde serait parti, Tatiana et lui récupéreraient l'enfant pour l'installer dans son petit lit, dans leur chambre.

Dans le salon, un rapide examen du théâtre d'opérations lui montra qu'une lutte sérieuse était en cours dont l'objectif n'était autre qu'Irina. D'un côté de la table trônait Micha Dotsenko, le parti le plus enviable de la Petrovka parce qu'il avait un physique avantageux, qu'il savait s'habiller et, le plus important, qu'il était absolument célibataire. De l'autre côté, leur omniprésent et omniscient voisin, Timofeïevitch-le-Matou, prêt à se damner pour les célèbres pâtés d'Ira. Entre les mâles prêts au combat, la jeune femme lissait ses plumes irisées. Certes, il aurait fallu la marier depuis longtemps, mais au moment où Ira avait d'innombrables admirateurs, Tatiana n'avait pas insisté pour qu'elle se décide de faire un choix et désormais, avec chaque mois qui passait, le problème devenait plus complexe. Premièrement, Ira grandissait (lire : vieillissait) et, deuxièmement, elle s'investissait toujours plus dans la vie de la famille et les soins du ménage. Progressivement, l'idée d'abandonner Tatiana, Stassov et le petit Gricha à l'arbitraire du sort – c'est-à-dire sans sa tutelle de gouvernante-femme de chambre – devenait de plus en plus sacrilège à ses yeux. Ils seraient perdus sans elle ! Ils dépériraient et ils seraient incapables d'élever correctement leur gosse.

Les positions des parties en présence étaient donc claires. Mais Tania, où était-elle ? Son imperméable était accroché dans le vestibule, ce qui signifiait qu'elle était là. Mais pourquoi ne tenait-elle pas compagnie aux invités ?

— Salut, bonnes gens ! jeta Stassov avec sa grosse voix sans pour autant parvenir à couvrir le rire tonitruant de Matouvitch.

Visiblement, le voisin amusait la compagnie avec des vieilles blagues éculées dont il était le premier à rire. En tout cas, le visage de Micha ne révélait aucune gaieté particulière. Quant à Ira, c'était difficile d'en juger, car elle était une fille polie, gentille et compatissante qui riait toujours quand le narrateur attendait ça d'elle. Elle ne voulait offenser personne.

— Salut ! répéta Stassov encore plus fort. Ou bien ce n'est pas ici que j'habite ?

— Oh ! se ressaisit Ira. Vladik est rentré.

— Où est ma femme ? Il me semble que poser cette question est en train de devenir une habitude. Je crois que j'ai déjà demandé la même chose, aujourd'hui.

— Tania s'est couchée. Elle avait mal à la tête, expliqua Ira en piquant un fard.

Stassov comprit tout de suite pourquoi elle rougissait. Elle était tellement accaparée par ses deux courtisans qu'elle avait oublié tout le reste. Mais c'était normal. Si elle se passionnait, tout n'était pas encore perdu : elle n'était pas si vieille que ça, la petite Ira. On aurait dû lui présenter quelqu'un depuis longtemps. Peut-être qu'elle serait déjà mariée.

— Vladislav Nikolaïevitch, cher ami, lui dit le voisin, je vous demande instamment de persuader Irina d'accepter mon aide. J'ai passé ma journée à tenter de lui expliquer que, dans la situation présente, elle doit faire preuve de prudence et de vigilance, mais elle repousse sans cesse mes services. Dites-lui à quel point je peux lui être utile. Vous savez ce qui s'est passé aujourd'hui, au marché ?

— Je sais, confirma Stassov.

Bien sûr qu'il était au courant, mais que Matouvitch se soit également soucié de ça était tout à fait inattendu. Et s'il n'était pas tant intéressé par les talents de cuisinière d'Ira que par son apparence externe et ses qualités internes ? Le vieux bouc ! Il devait bien avoir soixante-cinq ans, et peut-être même plus.

— Il me semble qu'Irina ne peut pas toujours se défendre correctement. Aujourd'hui, lors de l'incident sur le marché, la peur lui a fait perdre un peu la tête et c'est tout juste si elle n'a pas fait de bêtises. Et maintenant qu'un danger pèse sur votre famille, on ne peut pas la laisser seule toute la journée avec un enfant en bas âge. Ce n'est pas correct.

« Mazette, quel exposé ! Comme dans un livre, se dit Stassov. Mais qu'est-ce qu'il a à s'accrocher ainsi à nous ? Il n'a pas d'autres

occupations, ce Matouvitch ? »

— Andreï Timofeïevitch, vous exagérez, le reprit-il avec un large sourire. Notre famille ne court aucun danger. D'où sortez-vous cette idée ? Ce n'est pas parce qu'un toqué a fait une blague qu'on doit rester dans un bunker pour le restant de ses jours, non ? Tous les membres de la milice reçoivent régulièrement des menaces et on ne peut pas les prendre au sérieux.

— Et pourquoi donc, si je peux me permettre ?

— Parce que si toutes ces menaces étaient mises à exécution, alors tous les miliciens mourraient et il faudrait renouveler le personnel entier du ministère de l'Intérieur tous les ans. Pourtant, j'ai travaillé vingt ans dans les services d'enquêtes judiciaires et j'ai pris ma retraite, sain et sauf. Et c'est pareil pour la majorité écrasante des collègues. Vous pouvez donc dormir sur vos deux oreilles, Andreï Timofeïevitch. Ne vous inquiétez pas pour Ira.

Le voisin lança à Stassov un regard désapprobateur et secoua la tête avec reproche.

— Je ne partage pas votre optimisme, mon cher. D'ailleurs, votre jeune collègue ici présent est entièrement d'accord avec moi, n'est-ce pas, Mikhaïl Alexandrovitch ?

Stassov prit la mouche. Découvrir une cinquième colonne dans son propre appartement ! Micha dans le même camp que Matouvitch ! Ah, le coquin ! Ah, le petit chien ingrat ! Et dire que Tatiana et lui allaient lui confier solennellement le sort de leur chère Irina. Il pouvait aller se faire voir, maintenant ! Mais Tatiana était de son côté et c'était une force considérable.

Il se leva.

— Je vais voir Tania.

Contrairement à ses attentes, Tatiana n'était pas couchée. Elle regardait par la fenêtre et ne se retourna même pas lorsque son mari entra dans la chambre à coucher.

— Alors, comment ça se passe ? La gaieté est à son comble ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Mais pourquoi tu te caches ? Tu as vraiment mal à la tête ?

— Un peu, mais rien de mortel. Je n'avais pas le cœur à rire. Comme je suis très mauvaise comédienne, j'ai décidé de me planquer pour ne pas gâter l'humeur des autres. Où est Gricha ?

— Il dort. Je l'ai laissé dans la chambre d'Ira pour ne pas risquer de le réveiller en le faisant passer devant cette joyeuse troupe. À propos, Maman t'embrasse.

— Merci. Et Dotsenko ?

— Tout baigne pour lui. Micha ne quitte pas des yeux notre petite

Ira.

— Et Matouvitch ?

— Qu'est-ce qui pourrait bien lui arriver ? Il hennit comme un cheval et raconte des blagues rabâchées de l'époque de sa jeunesse révolutionnaire. Mais Tania, que s'est-il passé ? Pourquoi es-tu allée à la Petrovka ?

Tatiana se retourna finalement, embrassa son mari et enfonça la tête dans son épaule.

— Je me suis souvenue de lui, murmura-t-elle.

— De qui ? Du gars qui te menace ?

— Oui. Je l'ai fait condamner il y a longtemps. Mais il avait promis de revenir me le faire payer. Et il est revenu. Stassov, c'est un fou. Il est capable de tout. J'ai peur. Il pourrait même s'en prendre à Gricha.

Et voilà. Encore un problème alors que les choses commençaient à peine à s'arranger. Il avait fait déménager Tatiana et Ira de Saint-Pétersbourg à Moscou, ils avaient enfin acheté un appartement et ils avaient cessé de vivre à trois dans une seule pièce. Tatiana avait traversé une grossesse difficile, mais elle avait tout surmonté et accouché d'un garçon robuste et normal. Et Stassov pensait que le plus dur était derrière. Merde ! Pourquoi les choses prenaient-elles une telle tournure ? La vie était pourrie, lâche, abjecte. Injuste.

C'était donc pour ça que Micha avait pris la situation au sérieux. Mais le vieux Matouvitch ? Tatiana en avait-elle discuté avec lui ? Pourquoi accordait-elle une si grande confiance à ce voisin presque inconnu ? Ou bien Micha avait-il eu la langue trop longue ? Tatiana, Tania, Taniioucha, pourquoi continues-tu à faire ce travail ? Tu n'as pas assez d'argent ? C'est faux. Je gagne bien ma vie et, toi, tu gagnes encore plus. Cette année, on a commencé à publier tes bouquins à l'étranger et on t'a versé de confortables à-valoir. Et les éditeurs russes te paient convenablement. Quel intérêt de continuer ce boulot qui ne t'apporte rien, à part beaucoup de stress, des gros ennuis et une satisfaction morale des plus réduites ?

Il caressait les cheveux de sa femme tout en lui parlant ainsi, dans sa tête. Il connaissait trop bien Tatiana pour commettre la bêtise de mettre des phrases sur ses pensées.

— Qu'allons-nous faire ? Tu as des propositions ?

C'était la seule chose que Stassov pouvait se permettre de demander à haute voix.

— Nous réfléchissons à la manière de l'arrêter. Il a déjà tué une personne, et à Dieu ne plaise qu'il en tue une deuxième et une troisième. Tout ça pour prouver qu'il est plus fort que moi. Tu sais, parfois, il me semble que ce qui se passe autour n'est pas la vie, mais

quelque chose de surréaliste. Un rêve terrible, un cauchemar fou, une absence totale de sens et de logique. Et je me retrouve au centre de ce délire. Stassov, pourquoi c'est comme ça ?

Pourquoi ? Le diable le savait. Existait-il une seule personne au monde qui n'avait pas eu au moins une fois dans sa vie l'impression que le monde autour d'elle avait perdu sa logique et sa réalité ? Et non à cause d'une quelconque altération mentale, mais d'une épouvantable convergence de coups du sort. Ainsi, un type subit un échec catastrophique dans son boulot, son meilleur ami le trahit, sa mère est gravement malade et meurt, il apprend que son fils est toxicomane, son ex-épouse n'arrête pas de l'appeler pour lui réclamer de l'argent, et dans ce contexte vraiment idyllique, sa nouvelle femme, éblouissante de jeunesse et de beauté, vient faire la moue et lui annoncer avec fierté : « Nous sommes trop différents, tu ne m'accordes pas toute l'attention que je mérite et tu ne t'intéresses pas à moi, j'ai changé de coiffure et tu ne l'as même pas remarqué, aussi j'ai décidé de te quitter pour un autre qui m'aime mieux et plus que toi. » Voilà la surréalité. Tout le monde passe par de tels moments à un moment ou à un autre de la vie. Évidemment, ce n'était qu'une triste consolation. L'expérience des autres ne sert jamais lorsqu'on traverse soi-même de telles épreuves.

Depuis longtemps, les psychologues ont remarqué que, dans les situations de très fort stress, la raison du sujet se déconnecte des informations trop mauvaises de manière à se préserver. Si on annonce à une personne qu'elle est grièvement malade et qu'elle est condamnée, elle concentrera son attention sur n'importe quoi, comme par exemple une mouche qui court sur le carreau de la fenêtre : elle observera tous ses mouvements en tentant de deviner vers où elle va aller ensuite.

Et là, Stassov se tenait dans la chambre plongée dans l'obscurité et il enlaçait sa femme figée de douleur et d'effroi en pensant que, le jour même, il avait promis à Lilia, sa fille de onze ans, de lui acheter un chaton. Lilia habitait avec sa mère, la première femme de Stassov, dans le quartier de Sokolniki, et elle passait souvent dans le parc où tous les samedis et dimanches se tenait une « exposition féline » ou plutôt un marché aux chats. Lilia avait trouvé la race qu'elle voulait : un persan colorpoint.

Stassov ne savait même pas à quoi un tel chat pouvait bien ressembler, mais les yeux de sa fille brillaient d'une telle manière qu'il n'avait pas pu lui refuser. Quant à Rita, son ex, elle n'avait pas émis d'objection. Ils avaient décidé qu'il irait avec Lilia le samedi suivant au marché et qu'il paierait pour le chaton qu'elle voudrait. Avant l'apparition du nouveau pensionnaire à la maison, il faudrait aussi acquérir tout l'attirail nécessaire pour la toilette, ainsi que les écuelles

pour l'eau et la pâtée, mais Lilia avait assuré qu'elle s'occuperait de ça bien volontiers. Un toqué menaçait leur famille, chacun d'entre eux pouvait devenir sa victime, y compris un gosse de douze mois, il fallait de toute urgence se décider à dresser des barricades pour se défendre, mais samedi, il irait avec Lilia acheter un chaton…

Que pouvait-il dire à Tatiana ? Comment la consoler ? Elle n'avait certainement pas besoin de conseils professionnels, surtout après la conférence qu'elle avait eue avec Nastia et Korotkov. Elle avait besoin du soutien et de la protection de son mari, pas en tant que professionnel, mais comme homme, tout simplement.

Et Vladislav Stassov, lieutenant-colonel de la milice à la retraite, ne trouva rien de plus adéquat à faire que d'enlacer sa femme encore plus fermement et de lui dire :

— Je t'aime, Tania, je t'aime. Quoi qu'il advienne, tu dois t'en souvenir. Parce que c'est tout de même essentiel dans la vie.

Kamenskaïa

— Est-ce que tu vas te décider, un jour, à acheter une nouvelle voiture ? dit-elle lorsque la vieille Jigouli de Korotkov manqua une nouvelle fois de partir en morceaux en rebondissant sur un nid-de-poule, sous la pluie battante.

— Pourquoi ? Tu n'aimes pas celle-ci ? rétorqua fièrement le flic, vexé. Elle roule et il faut lui dire merci bien !

— Merci bien, accepta Nastia. Mais il existe tout de même une forte probabilité pour qu'elle te lâche au moment le plus inapproprié. Tu n'as pas peur ?

— Non. Comme dit un sage, si tu as peur n'y va pas, mais si tu y vas, n'aie pas peur. S'il faut être aussi prudent et inquiet que toi, copine, autant ne pas vivre du tout. Il faudrait même éviter de sortir dans la rue. Après tout, une brique pourrait se détacher et te tomber sur la tête, ou un chauffard ivre t'écraser.

— Je pourrais également rencontrer un fou en chemin, approuva-t-elle. Dis-moi, Iouri, le poisson avec un petit homme dans la bouche, qu'est-ce que ça veut dire ? Un symbole quelconque ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Nous autres, nous n'avons pas fini l'université. L'École de la milice est notre seul bagage. Tu sais quel est le paradoxe majeur de la milice ?

— Je sais, soupira Nastia. Le salaire est petit, il n'est pas toujours versé et, malgré tout, les flics continuent de travailler on ne sait pourquoi.

— Non, copine, tu ne sais rien, bien que tu sois intelligente et diplômée de l'université. Le paradoxe principal de la milice est que plus le criminel commet de crimes et plus nous apprenons de choses sur lui, ce qui nous permet de le trouver et de l'appréhender plus facilement. Ainsi, prenons des cambrioleurs : tant qu'ils n'ont commis qu'un ou deux vols, on ne sait rien sur eux, ni où les attraper. Lorsqu'ils ont quinze ou vingt méfaits à leur actif, on reconnaît leur style et leur signature, et il est même possible de dresser leur portrait psychologique.

Et lorsqu'on se rapproche d'une trentaine de cambriolages, il devient possible de déterminer où ils vont agir la fois d'après et de les prendre la main dans le sac. Et où se trouve le paradoxe, vas-tu me demander ? Eh bien dans le fait que notre tâche est d'arrêter les salauds, mais aussi d'éviter qu'ils fassent de nouvelles victimes. Mais s'ils ne font pas de nouvelles victimes, il est presque impossible de les arrêter. D'accord ?

— Non, chef, tu triches. Il y a d'autres manières d'attraper les voleurs que celle que tu décris. Contrôler les receleurs et les réseaux de distribution des marchandises volées, interroger les indics, garder à l'œil les anciens voleurs condamnés. Une routine ennuyeuse dont on ne parle jamais dans les romans.

Korotkov éclata de rire et donna une gentille tape sur le genou de Nastia.

— Ne me prends pas pour un analphabète. Tu crois vraiment que je ne sais pas comment on élucide des vols parce que j'ai passé ma vie à courir après des assassins et des violeurs ? Qu'est-ce que j'avais en vue, en prenant cet exemple ? Le fou qui s'en prend à Tatiana, évidemment. Gorchkov va bientôt nous gratifier d'un nouveau cadavre et il laissera d'autres indices. Comme le poisson et le poupon. Et cela nous donnera de nouvelles idées. Plus il y a d'indices…

— Tu veux dire que plus il y aura de cadavres et plus il y aura d'indices, l'interrompit Nastia. Et que plus il y a d'indices, plus on a de chances de savoir ce qu'il veut. Mais le plus important dans ta chaîne logique, ce sont tout de même les cadavres. Et tu les passes gentiment par profits et pertes. Ou je me trompe ?

— Ma chère, tu as toujours raison parce que tu es une femme et que les femmes ont toujours raison… Merde ! Encore des travaux… Il va falloir prendre un autre chemin. Par là… Re-merde ! C'est un sens interdit… Bon, on tournera à la prochaine.

Tout en pestant, Korotkov cherchait un itinéraire de remplacement. « Bien sûr qu'il a raison », se dit Nastia, en jetant des coups d'œil distraits à travers la fenêtre, maculée de gouttes de pluie, en tentant de comprendre où ils se trouvaient et vers où ils allaient. C'était triste

de le reconnaître, mais il était dans le vrai. Plus il y avait de crimes, plus il y avait d'informations, mais aussi plus… de victimes. C'était tout. Il n'y avait rien à ajouter. Effectivement, tel était le paradoxe.

— Nastia, est-ce que tu as de l'argent ?

Elle sursauta de surprise en ayant du mal à réorienter ses pensées dans le sens de la question posée.

— De l'argent ? Quel argent ?

— Des roubles russes. En papier. Multicolores. À emprunter.

— De combien tu as besoin ?

— Pour le moment, je n'en sais rien. Peut-être que je n'en aurai pas besoin dans l'immédiat et que j'aurai le temps d'épargner. Mais tu pourrais m'aider, le cas échéant ?

— Arrête de parler par énigmes, Iouri. De quel argent tu parles ?

— Ma belle-mère ne va pas bien du tout. Le médecin dit que c'est une question de jours. S'il arrive quelque chose, je n'ai même pas assez pour payer les obsèques. Tu te rends compte, comme par un fait exprès, nous venons juste d'acheter des vêtements d'hiver à notre fils. Il a tellement grandi qu'il n'entrait plus dans les anciens. La semaine dernière, il a également fallu faire des dépenses pour la voiture, acheter des pneus neige, changer la batterie… Elle tombe en ruines et ne fait que bouffer de l'argent. Et voilà…, conclut-il en hochant tristement la tête. Qui pouvait prévoir que la belle-mère... Ça fait dix ans qu'elle est paralysée et nous nous étions habitués. Nous pensions qu'elle resterait toujours ainsi tant que nous serions vivants.

C'étaient des choses qui arrivaient. On ne pouvait souhaiter la mort de personne et, surtout, on ne pouvait pas attendre la mort de quelqu'un. Mais tant de gens se trouvaient dans le cas de Korotkov et de sa femme : chargés de parents paralysés sans aucune perspective de guérison, des malades qui ne pouvaient plus parler, entendre ou comprendre, mais dont le cœur battait sans que personne ne sût quand il s'arrêterait. Et parmi tous ces gens, combien étaient capables de reconnaître qu'ils attendaient la mort de leur malade ? Peut-être personne, après tout. Peut-être que chacun percevait ça comme un mal nécessaire, comme une épreuve que le sort leur avait apportée pour leur donner la possibilité de rembourser la dette qu'ils avaient envers les parents ?

Mais Nastia savait très bien ce que Iouri attendait. Bien sûr, il ne se l'avouerait jamais, mais il l'attendait. Parce qu'il vivait dans un deux-pièces minuscule, avec une chambre pour la belle-mère tétraplégique et l'autre pour lui, sa femme et son fils. Parce qu'il aimait depuis longtemps quelqu'un d'autre et voulait divorcer, mais qu'il ne pouvait pas se résoudre à laisser tomber son épouse et sa mère, ce qu'il aurait vécu comme une désertion face à l'ennemi. Parce que son fils n'avait

pas d'endroit où recevoir ses amis et que c'était très mauvais pour son éducation, car, comme le milicien Korotkov le savait mieux que personne, lorsqu'un gosse ne peut pas rester à la maison avec des copains, il n'a d'autre possibilité que de trainer dans les rues. Parce que le travail d'enquête n'a pas d'horaires et qu'il faut tout de même se reposer quelques heures, or, tout ce qu'il pouvait faire, en rentrant à la maison le matin après une nuit de service, c'était se recroqueviller dans un coin du canapé, avec un plaid sur les jambes et tenter de s'assoupir malgré les râles de la belle-mère, la télévision que son fils faisait brailler, les bruits de casseroles dans la cuisine et, tout le temps, le téléphone, le téléphone…

Des bourrasques de vent projetaient des paquets d'eau de pluie sur le pare-brise et, à chaque fois, le bruit mouillé faisait involontairement tressaillir Nastia. Ce n'était sans doute pas terrible d'enterrer quelqu'un par un temps pareil. Mais serait-ce mieux par une journée sans nuages avec un soleil radieux ? « Mon Dieu ! se reprit-elle. C'est quoi, ce délire ? Quel rapport avec le temps ! » Non, les obsèques représentaient les adieux faits à un proche. La dernière possibilité de voir son visage et de toucher sa main. Le temps n'avait aucune importance dans cette histoire. Pauvre Iouri ! Tout cela tombait bien mal. Pas d'argent, des pluies torrentielles. « Quel rapport avec moi ? se dit-elle en secouant la tête pour tenter de faire fuir ces sombres pensées qui lui semblaient indécentes et honteuses. Est-ce que la mort peut être opportune ? »

— Je n'ai pas compris, tu pourras me passer de l'argent ? insista Korotkov en la coupant dans ses réflexions. Ou j'essaie de trouver une autre solution ?

— Je t'en donnerai, ne t'inquiète pas.

— Tu es riche ? demanda-t-il d'un air moqueur.

— Pas plus que toi, mais je trouverai l'argent.

Korotkov la regarda du coin de l'œil.

— Où sont donc les honoraires de ton professeur ? Il les boit ?

— Demande plutôt à notre cher gouvernement. Tous ses honoraires sont partis dans une direction inconnue, mais il nous faut tout de même payer les impôts sur eux. De sorte que, dans quelques mois, tu me verras peut-être sur les parvis des églises avec la main tendue. Mais tant que ça ne sera pas arrivé, je pourrai encore t'accorder une petite subvention financière.

La voiture s'arrêta devant son immeuble, mais Nastia ne se dépêcha pas de sortir. Il lui semblait qu'ils n'avaient pas encore dit l'essentiel, bien qu'elle n'eût pas la moindre idée de ce que ça pouvait être.

— Iouri, bafouilla-t-elle.

— Oui ?

— Iouri, tu crois que c'est Gorchkov ?

— Pas toi ?

— Sans doute. C'est honteux, mais je veux vraiment croire que c'est Gorchkov. Je veux croire que le message ne m'était pas adressé. Mais, tu sais, plus je veux le croire, plus je me dis que ce n'est pas lui.

Korotkov se tourna sur son siège et regarda Nastia avec étonnement.

— Pourquoi tu penses que ce n'est pas lui ?

— Je ne sais pas, Iourik. J'ai cette impression. A-t-on émis un avis de recherche ?

— Dis donc, la copine, tu payes ! J'ai appelé le juge d'instruction juste devant toi. Tu ne t'en souviens pas ? Il va nous faire parvenir une commission rogatoire et, dès que je l'aurai reçue, je lancerai les recherches.

Oui, c'était vrai. Korotkov avait passé ce coup de fil au juge d'instruction. Nastia s'en souvenait très bien, mais par ces temps mouillés, même le cerveau devenait liquide et faisait floc-floc inutilement dans sa boîte crânienne.

— Pourvu qu'on le retrouve vite, dit-elle presque en gémissant.

— Pourquoi ? lui demanda Korotkov d'un air moqueur. Tu es sûre que ce n'est pas lui.

— Je ne suis pas sûre. J'ai dit qu'il me semblait.

— Ne me prends pas la tête. Lorsque tu n'es pas sûre, en général, tu te tais. Mais lorsque tu dis qu'il te semble, c'est que tu es sûre. Faut-il te rappeler que je suis ton chef ? Ou bien tu vas admettre toute seule qu'il faut partager ses réflexions avec ses supérieurs ?

— Oh, Iouri, je suis incapable de la moindre réflexion. Laissons ça jusqu'à demain, hein ? Je vais faire encore tourner tout ça dans ma tête jusqu'au matin et nous y verrons plus clair.

— Bon, comme tu voudras, accepta-t-il en soupirant. Bonne nuit à toi.

L'entrée et la cage d'escalier étaient sombres. La seule lumière sur laquelle on pouvait compter était l'ampoule terne du deuxième étage. Nastia appuya sur le bouton d'appel et du puits de l'ascenseur lui parvint le bourdonnement du moteur, conjugué à des craquements et des cliquetis périodiques. L'immeuble était vieux et l'ascenseur avait le même âge. « La porte de l'entrée va maintenant s'ouvrir et il va surgir, pensa-t-elle avec détachement. Et il va me planter un couteau. Ou me tuer d'une balle, comme la malheureuse Starostenko. Iouri est sans doute déjà parti. Il est sûr, comme les autres, que Gorchkov est le Plaisantin et que c'est de Tania qu'il doit s'occuper, et non de moi.

Personne ne va m'aider ! »

Cette pensée la fit frissonner et la tête lui tourna même un peu.

Mais la porte ne s'ouvrit pas derrière elle, et personne n'entra. Nastia parvint à son appartement, referma hâtivement le battant et s'appuya contre lui. Bon, elle était chez elle. La journée était finie et rien ne s'était passé. Curieusement, l'appartement était sombre et tranquille. Liocha dormait-il déjà ? Ou il n'était pas encore rentré ? Elle ne s'inquiéta pas davantage en se souvenant que son mari l'avait prévenue, le matin même, qu'il devait passer deux jours à Joukovski, chez ses parents. Des affaires urgentes réclamaient son attention au laboratoire dont il s'occupait.

Elle eut à peine le temps d'ôter ses souliers, et le téléphone sonna. Elle parvint à se frayer péniblement un chemin entre les piles de matériaux de construction sans les faire tomber et décrocha.

— Nastia ? Excuse-moi d'appeler si tard. C'est Zaroubine.

— Oui, Serioja, je t'écoute.

— Il semble qu'il y ait encore…

Le cœur de Nastia sembla s'arrêter, puis il s'emballa.

— Qui ?

— Un type dans les soixante ans. Il n'avait pas de papiers sur lui, mais il y avait un poisson avec un poupon sur le cadavre.

— Comment tu l'as su ?

— On a trouvé le corps dans mon district. Dans le quartier des trois gares. Tu peux venir demain dès l'aube ?

— Je viendrai.

Et voilà. Tant de parlote sur la nécessité de l'arrêter, de ne pas tolérer de nouveaux meurtres… L'assassin se fichait des théories, des conversations, des suppositions et des montages destinés à l'arrêter. Il poursuivait son affaire conformément au schéma qu'il avait conçu et qu'il était seul à connaître. Le diable seul savait combien ce plan comptait de cadavres.

Commission rogatoire

Au colonel de la milice V.A. Gordeïev,
chef du 2e service du département
d'enquêtes criminelles de Moscou

Concernant l'affaire criminelle n° 5817, au sujet du meurtre de la citoyenne N.M. Starostenko, dont je suis saisi. Conformément au titre 4,

art. 119 du Code de procédure pénale de la Fédération de Russie et en vertu du point 3 art. 7 et 2 art. 11 de la loi fédérale « Sur l'activité opérationnelle de recherche », je demande que soient prises toutes les mesures nécessaires en vue de localiser le citoyen Gorchkov, Alexandre Petrovitch et de l'entendre sur sa participation à l'accomplissement du meurtre de la citoyenne Starostenko, N.M.

Selon les informations disponibles, le citoyen Gorchkov, A.P., né en 1969 et originaire de Louga, région de Leningrad, dernière adresse connue : Leningrad, île Vassilievski, 7e Ligne, n° 11, appartement 4. Condamné en 1987, par le tribunal urbain de Leningrad à 7 ans de privation de liberté en application des art. 120 et 126, al. 3, du Code pénal.

Pendant l'exécution de sa peine dans le camp de travail 321/6, il a commis le crime couvert par l'art. 108, al. 1 du Code pénal, ce qui lui a valu une peine supplémentaire de 4 ans de privation de liberté. Après sa libération en mai 1998, il est parti pour la ville de Kimry, région de Tver, mais il ne s'est pas présenté à son lieu de résidence prévu. La direction de la milice de Kimry ne dispose pas d'informations le concernant.

Signé : le conseiller de justice Krichevets,
G.V. juge d'instruction principal du ministère public,
district de Chtchelkovo

6

Kamenskaïa

Le ciel était couvert, rendant la journée sombre, triste et mélancolique. On se serait cru un jour férié, tellement étaient peu peuplées les rues entre la gare de Kazan et la cathédrale d'Elokhovo. Le corps de l'homme sans papiers d'identité avait été découvert dans la 2e ruelle Basmannyï, à quelques mètres à peine du coin de la rue Novoriazanskaïa. Du point de vue de Nastia, la ruelle bénéficiait de tous les avantages possibles pour les criminels. Elle menait à un parc de stationnement de trolleybus, et les voitures qui n'étaient pas en service, au lieu de rester tranquillement dans l'enceinte, étaient garées en rang d'oignons le long des trottoirs, créant ainsi des barrières de chaque côté de la chaussée. De ce fait, les gens qui passaient par la rue Novoriazanskaïa ne pouvaient distinguer que fort peu de chose de ce qui se passait sur la 2e Basmannyï. Si on ajoutait à cela que les bâtiments de la ruelle étaient vides d'occupants, compter sur l'apparition de témoins était d'un optimisme injustifié. La maison du coin, au numéro 21, également inhabitée, était en travaux depuis un temps immémorial et, derrière elle, s'ouvrait une petite cour qui en d'autres temps devait être charmante, mais était aussi désolée maintenant que le désert de Gobi. Deux fourgons étaient oubliés là, dont l'un portait un avertissement délicieusement sobre : « Pas de stop ni de clignotant. » Certains signes visibles et malodorants témoignaient que la petite cour ne passait pas inaperçue pour toute personne lancée à la recherche des toilettes les plus proches.

Zaroubine, distrait, ne s'était évidemment pas habillé en fonction du temps et tentait de se réchauffer en serrant ses bras sur la poitrine et en sautillant sans cesse d'un pied sur l'autre. Nastia, à l'inverse, portait une parka chaude et confortable, dont le col fermé lui montait jusqu'au menton, et regardait avec sympathie Zaroubine, qui lui faisait penser à un moineau transi à cause de sa petite taille.

— Tu-tu veux que-que je te montre un-un tour de ma-magie ? demanda-t-il en claquant des dents.

— Vas-y.

Zaroubine aspira profondément et se mit à hurler :

— Au secours ! À l'aide !

Nastia lui prit le bras avec frayeur.

— Arrête ! Tu es devenu fou ? Tout le monde va rappliquer.

— On va-va bien voir, dit judicieusement le flic avec un sourire qui crispa ses lèvres gelées.

Personne n'accourut. Au bout de cinq à sept secondes, un homme passa sur Novoriazanskaïa en direction de la gare. Il lança un regard distrait dans la ruelle, remarqua à peine Nastia et Sergueï et poursuivit son chemin, imperturbable.

— C'est de là qu'on criait ! J'en suis sûre, se fit entendre la voix agitée d'une jeune fille venant du côté où était parti le passant. Dépêche-toi, allons voir !

Zaroubine tira Nastia par le bras.

— Par ici, vite, chuchota-t-il en l'entraînant entre deux trolleybus garés.

Les voix se rapprochèrent.

— Mais il n'y a personne, ici. Tu as rêvé. Tu vois ? Tout est vide, résonna la voix d'un jeune homme.

— Mais on a crié…

— Et alors ? C'est sans doute une blague de mauvais goût. C'est simple à comprendre. Il y a trois gares à proximité et plein de racaille, des alcoolos, des SDF. Ils boivent et crient. Partons !

Le couple s'éloigna. Personne d'autre ne s'approcha. Zaroubine se planta au milieu du trottoir et leva le doigt dans un geste sentencieux.

— Tu as compris, Anastasia Pavlovna ? C'est toujours ainsi. S'il le faut, on peut se cacher dans la petite cour, ou entre les trolleybus. Mais on peut tout aussi bien ne pas se cacher et sortir sur Novoriazanskaïa et aller dans la cathédrale pour prier pour les âmes innocentes des gens assassinés. Le défunt est resté là au moins une heure et demie avant qu'on le trouve.

— Qui l'a découvert ? demanda Nastia.

— Un type qui avait un besoin pressant, grommela Zaroubine. Tard le soir. Tu veux voir les photos ?

— D'où tu les sors ? dit Nastia, étonnée. Nos experts sont-ils gentils à ce point ?

— Des experts gentils, ça n'existe pas. Mais il y a des flics intelligents. Qui peut m'interdire de me servir de mon propre appareil photo ?

— Quand as-tu eu le temps de développer la pellicule et d'imprimer les clichés ? Tu as travaillé toute la nuit ?

— Mais non, je viens de les avoir à l'instant. À dix minutes d'ici, il

y a un magasin Kodak où l'on fait tout en une demi-heure. Pendant que tu venais, j'ai eu le temps de leur confier la pellicule et de récupérer les photos. Voilà, extasie-toi.

Nastia, brûlant de curiosité, s'empara du paquet. Sur les clichés en couleurs on voyait le corps d'un homme gisant à plat ventre, le visage dans la poussière. Elle leva sur Zaroubine des yeux étonnés.

— Dis donc, est-ce que des gens convenables se promènent dans les rues sans papiers d'identité ?

— Qu'est-ce qui te fait dire qu'il était convenable ?

— Les vêtements… Ce ne sont pas des guenilles ni même des vieilles nippes. Et il a une bonne coupe de cheveux. C'est peut-être un type qui habitait tout près et qui est sorti quelques minutes pour faire une course, émit Nastia.

— Avant de spéculer, regarde les autres photos. Et tu vas te poser encore plus de questions, promit Zaroubine en soufflant dans ses mains pour les réchauffer.

Sur les autres images, le corps avait été retourné et on pouvait voir le visage. Il était rasé de frais, mais boursouflé et maladif, il n'appartenait visiblement pas à une personne menant une vie saine. On a raison de dire que l'habit ne fait pas le moine. Toute la vie d'une personne se trouve écrite sur son visage, même quand elle est morte.

Une autre photo : une note par terre à côté de billets de banque. Trois coupures de cent dollars. Le texte était singulièrement laconique : « C'est l'argent pour mon enterrement. J'espère que vous n'allez pas vous en emparer. » Les lettres étaient grandes, rondes, espacées.

— Ce n'est tout de même pas banal, dit Nastia d'une voix trainante. Comment peut-on l'interpréter ? Un vagabond solitaire s'habille, se rase, se fait propre et part à la rencontre de la mort comme s'il allait chercher des cigarettes au kiosque ? S'il avait une maison et de la famille, il ne porterait pas sur lui l'argent de ses obsèques. D'accord ?

— D'accord, grommela Zaroubine en sortant le nez de ses paumes jointes. Mais continue. Tu n'as pas encore regardé toutes les photos.

Sur les dernières, on voyait en gros plan les deux figurines : le poisson et le poupon. Le poupon était à moitié enfoncé dans la bouche du poisson, seules ses jambes dépassaient.

— Et ce chef-d'œuvre de l'art moderne était directement posé sur le corps du défunt, expliqua Zaroubine. Voilà, Nastia, si tu n'as plus rien à voir sur les lieux du crime, partons tout de suite. Trouvons un endroit chauffé, sinon je crois que je vais geler sur place.

Trois minutes plus tard, ils buvaient une boisson chaude emphatiquement baptisée café noir, dans un petit estaminet qui se

trouvait à proximité. Il n'y avait pas de tables, mais une tablette qui courait le long des murs. Les clients, après avoir pris leur commande au comptoir, pouvaient la consommer sur place, debout face au mur, côte à côte. Mais ce n'était déjà pas si mal. À part le cafetier, Nastia et Zaroubine, il n'y avait pas âme qui vive. Après avoir bu quelques gorgées dans son verre en plastique, le jeune flic s'approcha encore une fois du comptoir pour regarder le menu.

— Je vais peut-être prendre des saucisses avec des frites et une salade composée. La plus fraîche, dit-il au tenancier noiraud.

— Elles sont toutes fraîches, répondit fièrement le gars. Laquelle vous voulez ?

— Dans ce cas, disons, une salade de pommes de terre… et une autre, comme ça, aux crevettes, répondit Zaroubine, débonnaire.

Il rapporta sur la tablette l'assiette avec les saucisses et les frites, les deux barquettes de salade et se jeta sur elles avec avidité.

— J'ai l'impression qu'il est temps que je me marie, dit-il en faisant part à Nastia du résultat de ses réflexions. Personne ne me fait mon repas du matin. Les gars qui ont une famille peuvent travailler tranquillement jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi avant d'être tenaillés par la faim, mais moi, dès onze heures, je ne peux plus résister. Je vendrais ma mère pour une croûte de pain. Tu ne veux rien manger ?

— Non, merci, refusa-t-elle en buvant à petites gorgées un « café noir » au goût plutôt nauséabond.

— Tu as tort. Le menu offre un grand choix. Ne t'arrête pas à l'aspect minable de l'établissement. Il y a trois sortes de *pelmeni*(8), des boulettes de viande, des hamburgers, mes saucisses préférées avec des frites. Et puis il y a plein de salades composées : jusqu'à quinze différentes. Et les prix sont très raisonnables. Lorsque je passe dans le coin, je mange toujours ici. Vite fait, bien fait et bon marché, dit Zaroubine en élevant un peu la voix de manière à être entendu par le gars derrière son comptoir. C'est seulement dommage que je ne sois pas venu hier. Il paraît qu'on a réglé son compte à un type, là derrière le coin. On dit qu'il y avait plein de flics.

— Ça ne va pas la tête ? rétorqua Nastia sur un ton de mépris en entrant dans son jeu. Tu n'en as pas marre de voir des flics ? Ou c'est le cadavre qui t'excite ?

— Tu n'y comprends rien ! s'écria Zaroubine indigné. Être au cœur des événements est la règle numéro un de tout journaliste qui se respecte. Et si on avait liquidé ce type juste au moment où je passais ? J'aurais pu tranquillement observer le travail des miliciens accourus et j'aurais pu constater de mes propres yeux que la moitié était ivre, qu'ils ne comprenaient même pas ce qu'ils devaient faire et qu'une

grande part des mots qu'ils prononçaient était obscène. Et je fais un article à s'en lécher les babines. Encore mieux : tu imagines si je m'étais présenté comme témoin ? Ils auraient très bien pu me soupçonner, m'emmener au poste et m'interroger énergiquement. Avec un peu de chance, ils m'auraient même battu et envoyé au cachot avec les assassins et les voleurs. Ça m'aurait permis de leur renvoyer l'ascenseur, à ces chiens ! J'aurais pu dénoncer ces salauds dans tout le pays pour ce qu'ils m'ont…

— Calme-toi, le coupa-t-elle, agacée. J'ai déjà entendu ton histoire au moins cent cinquante fois. Tu mûris toujours des plans de vengeance alors que tu aurais dû oublier depuis longtemps.

— On verra bien quand il t'arrivera la même chose…, dit le flic, échauffé.

— Il ne peut rien m'arriver de tel, parce que je suis une femme adulte et intelligente alors que tu n'es qu'un morveux sans cervelle. Et c'est pour ça que tu te fourres toujours dans des ennuis. Tiens, il vaut mieux que tu m'apportes une assiette de saucisses. C'est vrai que ça sent bon.

Du coin de l'œil, elle voyait bien que le gars derrière le comptoir brûlait d'envie de livrer ses impressions, mais ne voulait pas et ne pouvait pas s'immiscer dans la conversation de ses clients. Ce n'était d'ailleurs pas par discrétion, mais pour un motif beaucoup plus prosaïque : les alentours des gares sont déjà des endroits très particuliers, mais un quartier où l'on en compte trois devient une sorte de territoire à part, avec ses autorités, ses propres règles, ses « métiers » spéciaux et toute une population particulière. Il y a d'abord les voyageurs qui s'apprêtent à partir et attendent leur train. En conséquence, on trouve des « travailleurs » qui fourguent de faux billets et volent les bagages. On trouve aussi celles et ceux qui aident à passer le temps avec des jeux sexuels ou d'argent. Il y a aussi les voyageurs qui arrivent. Au service de ces gens, se trouvent des porteurs et des chauffeurs de véhicules de toutes sortes et de toutes catégories qu'on « autorise gentiment », moyennant le paiement d'une taxe, à fouler de leurs souliers sales le sol de la gare et à gagner de l'argent par un travail honnête. Il y a aussi une espèce très spéciale de voyageurs que quelqu'un doit impérativement venir rencontrer, car ils transportent de la « marchandise », et ces entrevues doivent se faire à l'abri des regards indiscrets, particulièrement ceux de la milice. Et puis il y a également, dans les quartiers des gares, des habitants permanents qui sont soumis, par les autorités du Milieu, aux mêmes règles sévères. On comprend bien que, dans un tel dispositif, aucun nouvel arrivant ne trouvera de travail. Toutes les places sont occupées par des gens sous contrôle qui se comporteront convenablement et n'iront pas dénoncer lorsqu'il se passe quelque chose d'inhabituel.

C'est pourquoi il est stupide et non professionnel de se présenter devant le gars derrière le comptoir, dans un bistro, en brandissant sa carte de la milice avec le visage sévère et viril d'un gardien de l'ordre russe. Même si le barman ne sait rien du tout, il n'engagera pas la conversation, car il a été correctement chapitré. Seuls des gens de confiance et dûment mandatés peuvent entrer en contact avec la milice. Et pas le premier venu. Surtout si c'est un serveur d'à peine une vingtaine d'années. Et revanche, il n'y avait rien de vraiment répréhensible à tailler une bavette avec un quidam quelconque, même un journaliste qui ne portait visiblement pas les condés dans son cœur.

Zaroubine demanda les saucisses-frites pour Nastia et s'accouda au comptoir en attendant. Le gars, évidemment, ne parvint pas à se retenir et se lança dans des explications sur l'incident de la veille. D'après lui, il n'y avait pas plus d'animation que d'habitude : le soir, sur Novoriazanskaïa, il y a nettement moins de monde que dans la journée, car il ne reste plus dans les rues que ceux qui vont et viennent de la gare. En revanche, pour lui, la soirée avait été un succès, car les passants qui s'arrêtaient pour regarder la scène du crime entraient ensuite dans son café pour en savoir davantage et se réchauffer. Zaroubine, jouant à la perfection son rôle de journaleux avide d'infos jusqu'à en devenir crétin, lui posait des questions dans le but évident de savoir si l'un de ses concurrents, très fort pour couvrir les affaires criminelles dans la zone des trois gares, n'était pas déjà sur le coup. Le signalement du reporter décrit par le jeune flic correspondait très fortement à celui de Gorchkov, du moins tel que Tatiana l'imaginait après tant d'années. Mais le jeune gars ne se souvenait pas d'avoir aperçu un tel type.

Les deux flics bavardèrent encore pour donner le change pendant que Nastia mangeait ses saucisses chaudes, qui n'étaient pas mauvaises, effectivement, puis ils s'en allèrent.

— Un poisson qui mange un poupon, marmonna Nastia à mi-voix en marchant jusqu'au métro. Un requin, non ? Quel autre poisson peut dévorer un homme ? À quoi fait-il allusion, cet intellectuel manqué ? Se voit-il comme un requin du monde criminel ?

— Ou bien il veut dire que les poissons semblent inoffensifs alors qu'en fait… ouille ! avança Zaroubine. Peut-être que dans son enfance, son entourage ne le prenait pas au sérieux et le considérait comme une chiffe molle ou un bon à rien. Et ça l'a sérieusement perturbé. Ça te semble plausible ?

— Humm, accepta-t-elle sur un ton pensif. Montre-moi les photos encore une fois. J'ai l'impression d'avoir laissé passer quelque chose.

Dans le métro, ils descendirent sur le quai et s'assirent sur un banc. Zaroubine sortit le paquet de clichés et le lui tendit.

— Fais tout de même attention, dit-il à mi-voix. Rien ne fait plus peur aux gens que la vision d'un cadavre.

— Ce n'est pas le cadavre que je veux regarder.

Elle feuilleta rapidement les photos et sortit celle de la note manuscrite. Après avoir remis toutes les autres dans leur emballage, elle regarda fixement les mots : « C'est l'argent pour mon enterrement »…

— Serioja, je ne suis pas graphologue, mais j'ai déjà vu cette manière d'écrire les « t » et de faire des « e » dodus. C'était sur la pancarte de l'émission de télé.

Dotsenko

Il ne pouvait tout bonnement pas comprendre comment ça ne s'était pas produit plus tôt ! Stassov avait ramené sa femme et sa parente de Saint-Pétersbourg deux ans plus tôt et ce n'était que la veille qu'on lui avait présenté Irina. Deux années irrémédiablement perdues. Heureusement que, pendant tout ce temps, Ira n'avait pas fait la bêtise de se marier avec un vaurien quelconque. Pour Micha Dotsenko, tous les fiancés potentiels d'Irina Milovanova ne pouvaient être que des vauriens. Et il n'avait pas le moindre doute : dans son infinie sagesse, la destinée lui avait réservé cette charmante jeune femme en la préservant d'un mariage avec un autre.

Une heure à peine après être sorti de chez les Stassov, Micha Dotsenko savait très exactement ce qu'il voulait : épouser Ira. À vrai dire, il n'avait jamais été partisan des prises de décision rapides et c'était en grande partie à cause de ça qu'il était encore célibataire. Cependant, le lendemain matin, il annonça haut et fort à sa mère son intention de fonder une famille.

— Maman, demanda-t-il en regardant attentivement la table dressée pour le petit déjeuner. Si une jeune femme sait cuisinier des pâtés avec dix farces différentes, c'est un indice ?

— Absolument, répondit sa vieille mère en masquant son sourire. C'est le meilleur indice que tu as mûri pour le mariage. Et qu'est-ce qu'elle sait faire d'autre, ton élue ?

Micha ne saisit pas l'ironie. La pensée d'Ira occupait toute sa tête et il avait besoin d'un morceau supplémentaire de cerveau pour faire le juste choix : manger d'abord l'omelette et ensuite la macédoine ou, au contraire, commencer par les légumes pour fondre ensuite sur les œufs. Il répondit donc tout à fait sérieusement à la question moqueuse de sa mère :

— Tu vois, à mon avis, elle sait tout faire. Ça fait déjà pas mal d'années qu'elle veille à l'entretien de la maison de la parente chez qui elle habite. Et maintenant, elle s'occupe aussi du bébé de cette dernière.

— Oui, je vois que tu as même commencé à envisager la perspective de la paternité. Et où as-tu trouvé un tel trésor ?

Dotsenko perçut enfin la dérision.

— Là où je l'ai trouvé, Maman. Mais ce qui est étonnant c'est que tous les autres sont passés devant ce trésor sans le remarquer, alors qu'il était bien en vue.

— Bien en vue ? répéta sa mère. Pas sur le trottoir, j'espère ?

— Voyons, Maman ! s'écria-t-il, outré. Chez un collègue. Une bonne famille. Le mari est un ancien de chez nous, sa femme est juge d'instruction. À propos, tu sais de qui je parle : je t'ai apporté des livres de Tatiana Tomilina lorsque tu étais à l'hôpital.

— Mon Dieu ! fit la vieille femme en levant les bras au ciel. Tu ne vas pas me dire que tu te maries avec une femme écrivain !

— Calme-toi. C'est avec son ex-belle-sœur que je veux convoler. Dis, est-ce que je peux avoir encore un peu de mayonnaise avec la macédoine ?

La mère sortit un pot du réfrigérateur et le posa devant lui.

— Tiens, fiston… Bon, j'ai compris que tu veux te marier. Mais elle, est-ce qu'elle le veut aussi ?

— Pour le moment, je ne sais pas. Mais puisque je suis un bon limier, je vais le découvrir le plus vite possible. Dis, si je te propose de faire la connaissance de ta belle-fille, tu n'auras pas d'objection ?

— Future belle-fille éventuelle. Tu peux la faire venir. Préviens-moi à l'avance.

— Parfait, dit Micha en se versant un verre de kéfir. Merci Maman, tu es un trésor. Il faut que j'y aille.

À la mi-journée, il se lança à la recherche d'un prétexte pour appeler Irina, mais il ne trouva rien. Il avait passé sa journée à s'occuper d'une affaire de viol et, dans ce contexte, il ne pouvait pas demander un conseil à Ira, ni lui dire quoi que ce soit d'intéressant. Vers le soir, il se décida à l'appeler juste comme ça, sans raison. Mais personne ne décrocha le téléphone dans l'appartement des Stassov.

Il était presque minuit lorsqu'il rentra chez lui et, pensif, il caressa le combiné en se disant qu'il se comportait comme un parfait idiot.

Zaroubine

C'était la première fois qu'il rencontrait le vieil Aïroumian et il devait reconnaître que l'homme lui faisait une forte impression. Le médecin légiste parlait sans arrêt et il était difficile de comprendre comment il parvenait à ne pas perdre le fil de ce qu'il était en train de faire. Son début de calvitie rose, entouré de cheveux gris coupés court, brillait à chaque instant dans un coin différent de la pièce en fonction de l'objet ou du document dont il avait besoin. Gourguen Artachessovitch Aïroumian trouvait tout vite et bien, montrait et commentait ce qu'il fallait, mais sans se taire un seul instant.

— Mon petit perroquet multicolore, comme je suis content que tu sois revenue chez l'oncle Vitia, répéta-t-il à plusieurs reprises en s'adressant à Nastia. Chez l'oncle Vitia, c'est ta véritable place. Et ça réjouit mes vieux jours lorsque tu viens me faire une petite visite. J'ai vraiment eu peur lorsque j'ai appris que tu étais partie pour un travail à la direction(9). Je me disais : qui donc va venir me poser toutes ces questions sensées ? Qui va identifier tous ces cadavres anonymes ?

— Qui est cet oncle Vitia ? demanda Zaroubine à voix basse lorsque Aïroumian s'éloigna pour chercher un autre classeur dans une armoire.

— C'est mon chef, Viktor Gordeïev, chuchota Nastia en réponse.

— Mais pourquoi il l'appelle oncle ? Ils sont parents ? insista le jeune flic, perplexe.

— C'est une coutume arménienne, expliqua-t-elle en regardant le légiste du coin de l'œil. On appelle « oncle » quelqu'un qu'on respecte. À l'origine, les Arméniens ne portaient pas de prénom patronymique, ça n'a été introduit qu'au moment de l'uniformisation imposée par les lois soviétiques. Avant, ils s'appelaient simplement Gourguen, ou Souren, ou Achot. Pour marquer le respect, ils disaient « oncle ». D'ailleurs, c'était pareil en Géorgie.

— Arrêtez vos messes basses, dit Aïroumian sans se retourner. Je me demande comment vous avez été élevés, vous autres, les jeunes ! Voici donc, petite fille, ton cadavre anonyme. Sur les causes de la mort, je vous ai déjà tout dit. Deux perforations par arme à feu dans la région du cœur. La distance à laquelle on a tiré… Nous avons reçu le rapport de la balistique ce matin… Voilà, c'est ici…

Il prit un autre classeur sur une étagère et en extirpa adroitement des feuilles attachées par un trombone.

— Tu le liras, poursuivit-il. En ce qui concerne ma partie, ton cadavre souffrait d'un assortiment complet de toutes les maladies connues et inconnues de la science médicale. Calculs rénaux, hépatite chronique, microcongestions cérébrales, ulcère de l'estomac, athérosclérose des coronaires, pneumonie chronique, ulcères des jambes irréversibles et furoncles sur tout le corps. Au final, ma

conscience sénile a reculé devant ce paradoxe. Je me suis demandé comment un homme en apparence si convenable, avec des vêtements propres et soignés, et je dirai même neufs, les cheveux shampouinés et coupés environ deux heures avant sa mort, pouvait avoir, sous ses vêtements, le corps du dernier des SDF, et même pire. Et comment peut-on se négliger à ce point ? Il était malade, mais ne se soignait pas : dans son organisme, il n'y avait pas la moindre trace de pharmacologie. Seulement de l'alcool.

— Beaucoup d'alcool ? demanda Nastia.

— Oooh ! Nous avons reçu l'expertise sanguine…, dit Aïroumian en faisant bruire les pages d'un classeur tandis qu'il cherchait le document voulu tout en marmonnant dans sa barbe. Elle est arrivée, notre jolie expertise si longtemps attendue, elle a volé de ses propres ailes jusqu'à notre labo… Voilà ! Non, il n'y avait pas vraiment beaucoup d'alcool. Plutôt modérément. On peut dire qu'au moment de la mort le défunt était un peu éméché. Pas plus.

— En ce qui concerne la nourriture ?

— Ah ! C'est que nous nous sommes empiffrés, et avec des plats très variés, en plus. Quelques minutes avant le dénouement tragique, nous avons avalé un vaste assortiment de produits alimentaires. Puisqu'ils n'étaient pas encore digérés, je peux établir avec une forte probabilité le menu suivant : de la pizza, des concombres avec de la tomate, quelque chose comme des *pelmeni* ou des boulettes en croûte, des champignons pas dégueu, et puis aussi du riz et quelque chose de pâteux, dans le genre macaronis… sans oublier d'autres vétilles et amuse-gueules. Qu'est-ce que je peux encore te dire, ma petite étoile rayonnante ?

Zaroubine ne put se retenir et pouffa. Il considérait toujours Nastia avec un grand respect et était prêt à déchirer à belles dents la gorge de quiconque dirait du mal d'elle. Mais malgré toute l'admiration qu'il lui portait, il lui était difficile de comprendre comment on pouvait qualifier cette femme de trente-huit ans (ce qu'il percevait comme un âge déjà avancé) de « petite étoile ». Et surtout rayonnante. Pour lui, le rayonnement c'était lorsque les yeux brûlaient d'un feu intérieur, qu'ils étincelaient, alors que ceux de Kamenskaïa étaient clairs, tranquilles et… plutôt ternes. « Petite étoile » !

— Tu veux que je te montre un tatouage ? poursuivit Aïroumian. Ton cadavre avait un riche passé. Il a purgé trois peines dans les camps. Mais pas en Russie.

— Alors où ? En Suisse ? plaisanta-t-elle. Ou peut-être aux Canaries ?

— Quelque part dans les anciennes républiques fédérées. Tu peux regarder dans les répertoires quel genre de tatouages on faisait au

Kazakhstan ou en Kirghizie.

Évidemment, Aïroumian ne leur donna pas les documents : tous les rapports d'expertise devaient être envoyés au juge d'instruction. Mais il était permis de faire des copies.

— Une photocopieuse ne serait pas du luxe, soupira Zaroubine. Ça va prendre des plombes de le faire à la main…

— Bossez, jeune homme, dit le vieil expert en pointant un index édifiant sur le document avec une photo attachée qu'il venait de poser devant Zaroubine. Le travail doit être pénible, autrement il se transforme en divertissement et on finit par oublier pourquoi on touche un salaire. Ne cherchez pas la facilité dans la vie.

Et qui cherchait ça ? Lui, Serioja Zaroubine ? S'il recherchait vraiment la facilité, il ne travaillerait certainement pas dans les enquêtes criminelles.

— Et vous pouvez me remercier de vous avoir montré la photo, jeune homme, poursuivit le légiste. J'aurais très bien pu ne pas le faire. Il vous aurait fallu dessiner d'après l'original en plongeant le nez dans le cadavre.

Et, comme chacun sait, un corps autopsié présente toujours un aspect particulièrement plaisant.

Zaroubine poussa un soupir outré et, tirant le bout de sa langue, entreprit de recopier le dessin complexe tatoué sur la jambe du mort.

L'assassin

Ma mère était la meilleure au monde. La plus sage, la plus gentille, la plus belle. Personne n'a eu une mère comme la mienne.

Elle voulait que je réussisse dans la vie et, depuis ma plus tendre enfance, depuis que j'ai été en âge de comprendre, elle m'a répété :

— Fiston, il faut entraîner en permanence ton esprit et, alors, tu pourras devenir ce que tu voudras. Mais il faut se préparer dès les plus jeunes années.

Au début, je ne comprenais pas très bien et, à quatre ans, je lui déclarai :

— Je veux être pilote d'avion. Allez, Maman, nous allons apprendre le pilotage.

Mais elle éclata de rire et me dit :

— Aujourd'hui, tu veux devenir pilote. Et si, dans quelque temps, tu décides de choisir une autre profession ? Tu auras perdu ton temps avec le pilotage.

À six ans, je sus qu'elle avait vraiment raison. Un jour Papa invita à la maison l'un de ses amis. C'était un géologue et ses récits sur la taïga et les minéraux m'inspirèrent à un point que je décidai d'épouser sa profession. Mais à sept ans, je me mis en tête, je ne sais pourquoi, de devenir artiste.

— Tu as encore le temps de changer d'avis, et pas qu'une fois, me dit encore ma mère. Pour le moment, tu dois acquérir le plus possible de connaissances qui te seront utiles dans n'importe quelle profession. Tu dois entraîner ta mémoire, l'esprit d'à-propos, le don d'observation, l'esprit logique et alors tu maîtriseras sans effort n'importe quelle discipline.

À mon entrée à l'école, non seulement je savais lire et faire toutes les opérations arithmétiques, mais je dessinais très convenablement, je jouais du piano, je savais un peu d'allemand et il m'arrivait de battre mon père aux échecs. Je n'étais pourtant pas un enfant surdoué. Le mérite de tout cela revenait à ma mère, admirable et adorée, qui s'occupait de mon éducation du matin au soir. Ces études ne me demandaient aucun effort. Ma mère inventait des tas de jeux fascinants et nous nous contentions de jouer gaiement. Il ne me venait pas à l'esprit que ces activités ludiques m'apprenaient des choses que je retenais. Plus tard, lorsque je fus plus grand, ma grand-mère m'expliqua que Maman s'était intéressée toute sa vie à l'éducation et à la création de jeux de développement intellectuel.

— Quel que soit le domaine dont tu t'occuperas, tu devras toujours être le meilleur dans ta profession. Ce n'est qu'ainsi que tu pourras te respecter toi-même et être respecté par autrui. Un homme qui n'est pas respecté n'est pas digne de porter notre nom. Les membres de notre famille ont toujours obtenu les plus fortes notes et les plus hautes appréciations. Et tu dois reprendre le flambeau de la tradition familiale.

Maman était toujours à mes côtés. Lorsqu'on m'a placé à la crèche, elle y travaillait comme assistante maternelle. Lorsque je suis allé au jardin d'enfants, elle y était éducatrice. À l'école, elle était institutrice. Je m'étais habitué à être toujours avec elle et à pouvoir en permanence la voir ou toucher sa main. Je l'adorais. Il m'était impossible de vivre sans elle.

Papa, je le voyais rarement. Il était accaparé par son travail, qu'on disait très important, il n'était à la maison que les jours fériés, fatigué, les joues creuses et les yeux enflammés. Maman lui faisait à manger et il se couchait. Puis, lorsqu'il se réveillait, nous passions quelques heures ensemble. Puis il repartait. Il travaillait loin et, pour y aller, il devait prendre le train. Je savais bien que j'avais un père, mais cette idée était refoulée quelque part dans mon esprit. En revanche, ma

mère était ce qu'il y avait de meilleur au monde. Mon cœur se serrait très fort lorsqu'elle n'était pas près de moi. Dans de tels instants, je ne me sentais pas bien du tout.

J'avais dix ans lorsque, un jour, je rentrai en courant de l'école… « En courant » est l'expression exacte parce que Maman avait été obligée de rester à la maison pour une raison quelconque et que, à l'école, je m'étais senti tout seul, sans elle. Elle n'ouvrit pas à mon coup de sonnette et il me fallut chercher les clés dans mon cartable. En entrant, ce que je vis, fut…

Même maintenant, alors que j'ai vécu tant d'années, il m'est difficile de trouver les qualificatifs. Terrible. Monstrueux. Odieux. Non, même ces mots ne conviennent pas. Ils sont loin d'exprimer les sentiments qui s'abattirent sur moi. Maman gisait sur le sol dans une flaque de sang. Ses vêtements étaient déchirés. Je perdis connaissance d'après ce qu'on m'a dit. C'est sans doute vrai parce que je me souviens seulement du cri sinistre qui bondit hors de ma poitrine. D'abord, je ne compris même pas que je criais. J'entendis seulement un hurlement surhumain. L'instant d'après, des gens inconnus s'affairaient autour de moi et ma mère n'était plus là. Ni dans la pièce ni dans l'appartement. Il y avait des voisins, des gens en blouse blanche et en uniforme de la milice, mais Maman n'était nulle part. On m'emmena à l'hôpital.

Mon père arriva le soir. Il resta avec moi toute la nuit et, le matin, il me ramena à la maison. Le jour même, on m'annonça que j'habiterais désormais avec Grand-Mère parce que Papa travaillait toute la semaine loin de Moscou et qu'il n'y avait personne pour me surveiller. Ça m'était égal. D'une certaine manière, c'était même mieux parce que je ne pouvais pas rester dans l'appartement où l'on avait tué Maman.

Grand-Mère s'occupa de moi avec une force redoublée. Elle ne savait pas m'expliquer facilement, avec des plaisanteries et des jeux, les points difficiles du programme scolaire, comme le faisait ma mère. Elle ignorait aussi comment transformer les leçons de musique ou de peinture en un jeu fascinant. Je me serais sans doute ennuyé et peut-être même serais-je devenu comme les autres si elle n'était pas parvenue à me forcer.

— Tu dois être digne de ta mère, me répétait-elle. Elle a renoncé au travail qu'elle aimait pour être près de toi à la crèche et au jardin d'enfants, comme ensuite à l'école. Elle aurait pu devenir une spécialiste brillante, une digne représentante de la famille, mais elle s'est sacrifiée pour toi et tu n'as pas le droit de faillir. Pour la mémoire de ta mère, tu dois prouver que tout ce qu'elle a fait n'a pas été inutile. Sans compter que, si elle n'avait pas travaillé à l'école pour

toi, elle ne serait peut-être pas restée à la maison, ce jour-là, et rien ne se serait passé. Elle est morte parce qu'elle s'est dévouée pour toi. Tu as l'obligation de montrer à tout le monde et, en premier lieu, à toi-même, combien tu aimais ta maman.

Je comprenais bien tous ses arguments, même à dix ans. Surtout dans l'appartement de ma grand-mère où tout indiquait que la famille Danilevitch-Lissovski-Essen ne comptait ni ratés ni renégats. Les visages sérieux des portraits et des photos accrochés me poursuivaient partout de leurs questions muettes : « Et toi ? Deviendras-tu comme nous ? Seras-tu digne d'avoir ton portrait sur l'un de ces murs, à côté des nôtres ? Ou bien ceux de tes parents seront-ils les derniers ? »

J'aimais beaucoup le tableau qui représentait Maman, accroché dans la chambre à coucher de Grand-Mère. Mais le portrait de mon père n'y était pas. Il n'y avait qu'une grande photo de mariage : Maman en robe blanche avec un voile sur les cheveux et Papa en costume noir, très strict. À l'époque, je pensais que Grand-Mère n'aimait pas beaucoup mon père et que c'était pour ça qu'elle n'avait pas accroché son portrait. Quand je fus plus grand, Papa m'expliqua que son travail très important ne lui avait pas permis de poser pour un peintre, car la réalisation d'un tableau demande beaucoup de temps.

Je m'installai donc chez ma grand-mère qui vérifiait chaque soir mes devoirs et mon livret scolaire. Les dimanches, le contrôle était double : Papa était là. Je ne peux pas dire que, ces jours-là, Grand-Mère manifestait autant de joie que le faisait ma mère, mais il n'y avait pas de scènes entre eux. Ils se comportaient correctement et avec retenue. Une seule fois, j'écoutai – ou plutôt j'espionnai – une de leurs conversations : Grand-Mère avait invité Papa à la rejoindre dans son bureau.

— Je viendrai très bien à bout de l'éducation de l'enfant, dit-elle à mi-voix. Pour ça, je n'ai pas besoin de toi. Mais il finira bien par atteindre l'âge où la poigne d'un homme lui sera nécessaire. Inessa l'a élevé presque sans toi jusqu'à dix ans. À cet âge-là, ce n'est pas grave qu'un garçon ressemble à une fille, mais ça devient catastrophique s'il ne devient pas un homme aux alentours de quinze ans. Puis-je te demander si tu penses faire quelque chose ?

— Que dois-je faire ? demanda Papa. Embaucher un précepteur pour mon fils ? Les temps ne sont plus comme ça.

— Tu dois changer de travail et demeurer en permanence à Moscou, déclara-t-elle. Tu dois être plus proche de ton fils. Car je ne pourrai pas lui donner une véritable éducation masculine.

— C'est impossible, répondit-il fermement. On m'a confié la responsabilité d'une affaire importante qui ne peut être accomplie que là où je travaille. Il ne peut être question de transfert à Moscou.

— Bien sûr qu'il peut en être question, objecta la vieille femme. Tu as déjà fait suffisamment pour l'État. La liste de tes mérites est énorme. Tu as été décoré de l'ordre du Drapeau rouge du Travail et de l'ordre de Lénine, tu es lauréat du prix Lénine et, malgré tout ça, tu continues de travailler loin de la capitale, trente-six heures par jour, sans repos ni sommeil. Eh bien, c'est assez. Ça suffit. Il est temps de penser à toi-même et à ton fils. Je suis certaine que si tu vas voir les autorités et que tu leur expliques tout, si tu leur dis que tu es devenu veuf et que tu dois élever ton fils unique, ils accéderont à ta demande. Ce sont des gens normaux, et non des monstres. Ils ont également des familles, ils te comprendront.

— Bien sûr qu'ils comprendraient, mais, moi, je ne me pardonnerais pas d'agir comme vous dites. La Patrie m'a donné une mission de la plus haute responsabilité. Je dois assurer et affermir sa capacité défensive et vous voulez que je prenne la fuite comme un lâche ou un fainéant ? Oui, c'est un travail difficile et épuisant. Oui, il m'arrive de ne pas dormir plusieurs jours d'affilée à faire des tests les uns après les autres et en recommençant encore et encore, mais c'est ma vocation, c'est mon devoir, c'est mon service à la Patrie. Et s'il y a une guerre, les soldats utiliseront l'arme que je mets au point aujourd'hui. Et toutes les récompenses que vous venez d'énumérer disent que personne ne fera ce travail mieux que moi. À quoi vous m'incitez ? Vous voulez que je trahisse les intérêts du pays ? Ce pays qui m'a tout donné, qui m'a permis de devenir celui que je suis aujourd'hui ? Et vous-même, pourriez-vous me respecter après ça ? Ce n'est pas vous qui vouliez que je sois digne de votre famille ?

— Entendu, admit-elle. Tes paroles ont du poids et il est difficile de les contester. Cependant quelqu'un d'intelligent comme toi devrait très bien comprendre que ce n'est pas avec de tels arguments que tu dois t'adresser à moi. Ce pays t'a peut-être donné quelque chose, mais pas à moi, ni à notre famille. Au contraire, il nous a beaucoup pris. Et pour être cohérent, il faut dire que, sous l'ancien régime, ton mariage avec Inessa aurait été impossible. Et elle serait toujours vivante. De plus, à l'époque, un plombier ivre n'aurait jamais pu se rendre chez une femme seule. Avec le régime communiste, ce pays, dont tu es si fier de développer le potentiel de guerre, a réuni les conditions pour que ma fille meure d'une manière aussi horrible et absurde. Et toi, tu veux maintenant que je prenne en considération les intérêts du pays ?

— Ne déformez pas les choses. Notre régime politique n'a rien à voir là-dedans. Il est probable qu'Inessa aurait eu un autre mari, mais on ne sait pas quel aurait été son destin avec cet autre homme. Et vous n'auriez pas eu un petit-fils comme celui que vous avez maintenant. Qui mieux que vous, une spécialiste de votre qualité, peut savoir que l'histoire ne connaît pas le subjonctif ? Et pour conclure notre

conversation, je tiens à vous dire que l'amour de la Patrie et le dévouement à ses intérêts sont les qualités les plus importantes de l'homme d'aujourd'hui. Si je cédais à votre demande et que je trahissais les intérêts de la Patrie, je serais incapable d'élever un fils digne de votre famille et de porter le titre d'Homme.

— De toute manière, tu seras incapable de l'élever si tu n'apparais qu'un jour par semaine ! Tu pourrais avoir trois fois plus de décorations et de prix, tu pourrais être en or et en diamant, que tu resterais tout de même de ton côté, et ton enfant du sien. Il ne te voit pas, il ne sait même pas s'il doit prendre exemple sur son père, et s'il le doit, quel est l'exemple. Comment peux-tu ne pas comprendre des choses aussi élémentaires ?

— Sans doute que je comprends des choses plus complexes. Ne nous querellons pas. Je n'ai que quelques heures par semaine pour voir mon fils et vous me volez des minutes précieuses pour les utiliser en discussions stériles.

— L'éducation de l'enfant n'est pas un sujet stérile. Donne-moi ta parole que tu feras de ton mieux…

— Je ferai de mon mieux pour expliquer clairement à mon fils pourquoi je ne peux pas vivre en permanence avec lui. J'espère qu'il considérera ces raisons avec plus de respect que vous.

J'écoutais, l'oreille pressée contre la porte, transi de peur. Pour la première fois de ma vie, j'entendais une conversation où les parties étaient incapables de se mettre d'accord et s'efforçaient de se vexer l'une l'autre. Bien sûr, avec les gamins de mon âge, les querelles étaient quotidiennes et il nous arrivait souvent de nous bagarrer, mais là, tout était différent. Les antagonistes étaient deux personnes que j'aimais, que je respectais et de qui je dépendais, et leurs positions irréconciliables résonnaient d'une telle malveillance réciproque que mes yeux s'embuaient et que je sentais mon cœur battre dans la gorge. C'était la première fois que j'entendais de telles choses. Maman et Papa ne parlaient jamais ainsi.

Mais, pour moi, ce n'était pas le plus important. Pour la première fois, je surprenais des informations sur le véritable travail de mon père. Maman ne me disait jamais rien. Elle se contentait d'expliquer que Papa s'occupait d'une affaire importante et confidentielle. C'était pour ça qu'il passait peu de temps à la maison et revenait si fatigué. Dans mon âme d'enfant, je m'imaginais que la vraie vie n'existait qu'à Moscou, la capitale, une ville immense, et que tout ce qui se trouvait en dehors de ses limites n'était que cambrousse et villages.

C'est en tout cas ainsi que je voyais le monde derrière les vitres de la voiture lorsque Maman m'emmenait vers le Sud, en été. Si mon père se rendait en dehors de Moscou et, de plus, à une distance telle qu'il

fallait y aller en train, cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : il travaillait dans les champs, dans un village ou dans les bois. Et s'il était tellement fatigué, c'était parce qu'il accomplissait un travail manuel pénible (comment pouvait-on se fatiguer autrement ?), comme creuser des fossés ou des puits. Cela me gênait tellement, au fond de mon cœur, que je ne posais jamais à Maman de question sur le métier de Papa, de peur de voir mes craintes confirmées. Il ne pouvait pas venir à l'esprit d'un gosse stupide qu'il travaillait pour la Défense et l'Armement. En une seconde, Papa s'éleva à mes yeux jusqu'à des hauteurs inaccessibles. Chevalier de l'ordre de Lénine ! Chevalier de l'ordre du Drapeau rouge du Travail ! Lauréat du prix Lénine ! Mon papa était tout ça ! J'étais tellement fier de lui. Je voulais lui ressembler. Devenir digne de lui. Ne jamais le décevoir.

Un jour – environ deux mois plus tard – Grand-Mère me dit que, le lendemain, je n'irais pas à l'école. Le procès de l'assassin de ma mère allait avoir lieu. Papa arriva aussi et, dès le vestibule, il exprima son mécontentement devant l'idée de m'emmener assister au procès.

— Il n'a pas besoin d'entendre tout ça. Ça va le traumatiser, dit-il d'une voix grave.

J'étais arrivé en courant en entendant la voix de Papa, mais Grand-Mère ne me fit pas sortir de la pièce. Au contraire, elle m'attira à elle et posa ses mains sur mes épaules.

— Chez les Danilevitch-Lissovski, les hommes ont toujours su regarder l'ennemi en face et ne pas fuir devant les épreuves, dit-elle durement. Et ces qualités leur ont été inculquées dès leur plus tendre enfance. Je ne veux pas que notre garçon devienne faible et peureux.

Papa haussa les épaules avec lassitude et acquiesça d'un simple geste du menton.

— C'est votre responsabilité, ajouta-t-il simplement.

Le jour dit, nous partîmes au tribunal. Ce que j'entendis me bouleversa. Maman avait été tuée par un plombier que les services du logement lui avaient envoyé pour déboucher la cuvette des W. -C. Non seulement le plombier était intellectuellement retardé, mais encore alcoolique. Dans l'appartement plutôt convenable, il avait aperçu des boucles d'oreilles et une bague assortie, en or avec des diamants, que Maman avait négligemment posées sur une commode. Il s'était aussitôt mis dans la tête de s'emparer des bijoux et de chercher d'autres objets de valeur ou de l'argent. Pour cela, il avait éliminé le seul obstacle : ma mère. Il l'avait frappée à plusieurs reprises à la tête avec un objet lourd, puis, remarquant qu'elle était jeune et belle, il l'avait violée. La pensée qu'il avait touché ma mère avec les mains qu'il enfonçait dans la cuvette me fit vomir dans la salle d'audience. Sous le regard terrible de Papa, Grand-Mère m'entraîna rapidement

dehors, dans la salle des pas perdus, et me ramena à la maison en taxi.

Je tombai malade. En apparence, j'étais en parfaite santé. J'allais à l'école, je faisais de la musique et apprenais l'allemand, je peignais des tableaux, je participais aux tournois d'échecs et aux compétitions d'athlétisme. Mais j'étais malade d'incompréhension et de mes vains efforts pour répondre à la question : pourquoi ? Pourquoi ma mère, tellement belle, bonne et intelligente, la meilleure de toutes, devait-elle périr ainsi des mains d'un plombier ivre et cinglé qui passait son temps à déboucher des cuvettes, les mains plongées dans la merde ? Et il ne l'avait pas seulement tuée, mais encore violée !

Comment avait-elle pu supporter ça ? Pourquoi fallait-il qu'elle se retrouve dans une flaque de sang, les jambes laidement écartées, le visage défiguré et les vêtements déchirés ? Son existence était tellement belle, légère et heureuse, pourquoi devait-elle trouver la mort d'une manière aussi atroce ? Lorsque quelqu'un mène une vie digne, il a droit à une mort digne. Et Grand-Mère dit tout le temps que Maman était digne de toute notre famille. Alors, pourquoi une telle abomination avait-elle pu se produire ?

Et voilà comment, dès l'âge de dix ans, je ne me suis plus intéressé vraiment qu'à un seul problème : celui de la mort. D'une certaine manière, tout le reste lui était attaché et tournait autour de lui. Mais ce n'est pas pour autant que je n'ai pas vraiment vécu ma vie. Bien sûr que je l'ai vécue. Et encore, de quelle manière !

7

Zaroubine

Les flics de terrain travaillent plus vite que les experts. Et c'est normal. D'abord, comme il y a beaucoup moins d'experts que de flics, il y a toujours une énorme file d'attente pour les expertises. Les enquêtes criminelles sur les meurtres de Nadia la Danseuse et du citoyen inconnu furent réunies et confiées au juge d'instruction Konstantin Mikhaïlovitch Olchanski, sous l'autorité duquel devaient dorénavant travailler les limiers de la ville et ceux de la région.

Pour obtenir le dossier de Gorchkov, Olchanski contacta tout de suite le Centre d'information qui détenait sa fiche signalétique, ainsi que l'administration du camp où le criminel sexuel avait purgé ses peines. Dans les documents demandés, il devait forcément y avoir des papiers écrits de sa main. En réalité, le juge d'instruction aurait pu s'abstenir de demander la fiche signalétique puisqu'elle se trouvait également dans le dossier individuel, mais Olchanski avait décidé de le faire tout de même : il espérait que le Centre d'information lui répondrait plus vite que l'administration du camp et qu'il serait ainsi possible de gagner un peu de temps pour les expertises graphologiques.

Si le citoyen Alexandre Petrovitch Gorchkov, récemment libéré d'un établissement pénitentiaire, se promenait quelque part dans la nature, c'était principalement à cause du changement de régime politique dans le pays. À sa libération, il avait reçu une attestation de mise en liberté en échange de laquelle le poste de la milice de l'endroit où il était censé résider et travailler devait lui remettre un livret d'identité. La loi lui donnait dix jours pour aller chercher ses nouveaux papiers. Mais qui respectait les lois ? Sous le régime soviétique, le Code pénal punissait le parasitisme et chacun devait travailler. Or, il était impossible d'obtenir un emploi sans des papiers en bonne et due forme. C'était même le contraire : sans livret d'identité, on risquait de retourner très vite dans un camp.

Olchanski et les enquêteurs sous son autorité savaient très bien que, depuis la fin du régime communiste, ce cher Alexandre Petrovitch, psychopathe sexuel de son état, pouvait se permettre le luxe de garder l'attestation en poche, sans s'adresser à la milice et sans

recevoir son livret d'identité, puisqu'il avait parfaitement le droit de ne pas travailler du tout. Les seuls ennuis qu'il pourrait avoir se limiteraient au paiement d'une contravention si, par malchance, un flic lui demandait ses papiers et découvrait qu'il n'en avait pas depuis presque six mois. Mais ce n'était pas une faute très grave, et la probabilité d'un contrôle était particulièrement réduite quand on évitait de se promener n'importe où. Apparemment, Gorchkov ne se montrait pas beaucoup, puisqu'il n'avait pas encore écopé d'une amende.

Tout en caressant l'espoir que les documents requis arriveraient très vite et permettraient de procéder à l'expertise souhaitée, les officiers de la Criminelle tentaient d'élucider les circonstances du meurtre de l'inconnu du quartier des trois gares. Le poisson en céramique et le poupon en plastique montraient clairement que Nadejda Starostenko, l'ancienne ballerine devenue alcoolique, et l'étrange citoyen bien habillé, avec l'argent pour ses obsèques dans sa poche, avaient été privés de la vie par la même main et, probablement, par la même arme, encore que cela devrait être confirmé ou démenti par une autre expertise.

L'identité de la victime sans papiers fut établie relativement vite. Ce n'était guère étonnant : dans les villes, les gares sont les plus grands refuges pour SDF. Si on découvre près de l'une d'elles le cadavre d'une personne qui présente des signes évidents de précarité, il ne faut pas chercher bien loin l'endroit où trouver des informations. On découvrit rapidement que le défunt répondait au surnom de La Teigne. Il lui venait des nombreuses maladies cutanées dont il souffrait en permanence. Personne ne connaissait sa véritable identité. Au prix d'un effort considérable, certains de ses compagnons d'infortune parvinrent à se souvenir de son prénom : Guennadi. Il cohabitait avec les SDF de la gare depuis relativement peu de temps, entre six semaines et deux mois. D'où il venait ? Personne ne le lui avait demandé et il n'en avait pas non plus parlé. Le jour du meurtre, on l'avait aperçu le matin et jusqu'à trois heures de l'après-midi. Ensuite, il avait disparu et personne ne savait où.

Souriant et causeur, Sergueï Zaroubine persuada ses interlocuteurs de lui montrer l'endroit où La Teigne avait l'habitude de dormir ainsi que les affaires qu'il laissait sur place. Et d'ailleurs, quelles affaires ? Des guenilles pitoyables, de menus objets. Pas de papiers ou d'élément qui aurait permis de comprendre le tournant inattendu de la vie du pauvre diable. Mais un tel tournant avait bien eu lieu, autrement comment le SDF Guennadi se serait-il retrouvé avec des vêtements convenables et même des billets verts pour ses obsèques ?

Selon le légiste, le gars avait très bien dîné, trente ou quarante minutes avant de mourir. C'était probablement la dernière chose qu'il

avait faite. Peut-être avait-il mangé non loin du lieu du meurtre. Équipé de la liste des aliments identifiés dans l'estomac du défunt, Zaroubine entreprit une tournée systématique des points de restauration du quartier des trois gares. Il élimina d'emblée le petit établissement où il avait pris un morceau avec Nastia. Il se souvenait très bien qu'il n'y avait au menu ni pizza ni plats avec du riz.

Il marcha depuis le lieu du crime jusqu'à la gare de Kazan, puis il poursuivit le long de la rue Krasnoproudnaïa jusqu'au viaduc Roussavskaïa, avant de changer de trottoir et de retourner vers la gare. Il finit par trouver ce qu'il cherchait : c'était un établissement de restauration rapide qui présentait un double visage peu harmonieux. Sur un long comptoir en libre-service étaient exposés des mets appétissants et bien présentés, mais la salle où l'on pouvait les déguster rappelait les bouges les plus douteux. C'était presque sacrilège de poser l'assiette de pizza sur une table collante, maculée de souillures, et il semblait impossible d'imaginer comment on pouvait apprécier la saveur d'excellents raviolis au saumon, assis sur une chaise bancale, en alu, avec une minuscule assise ronde et un dossier inconfortable.

Néanmoins, la principale qualité du restaurant résidait dans ses menus. Et ce fut justement là, planté devant le comptoir garni de mets divers, que Zaroubine aperçut tous les plats énumérés dans la liste de la nourriture ingurgitée par le SDF trucidé. Il y avait différentes variétés de pizzas et des *pelmeni* ou des raviolis de deux sortes. Le riz était la base d'une préparation délicieusement parfumée appelée « risotto ». Les tomates et les concombres étaient présents sous la forme de salade, mais aussi en crudités. Tout concordait jusqu'aux plus petits détails, même le temps passé entre l'absorption de la dernière bouchée et le moment de la mort. Dîner copieusement, puis fumer une ou deux cigarettes et arriver jusqu'au dépôt de trolleybus en causant avec son meurtrier, sans se presser : voilà qui correspondait exactement à ce qui était écrit dans le rapport d'expertise. « Quant à se demander d'où le SDF avait trouvé soudain suffisamment d'argent pour s'habiller de neuf, aller chez le coiffeur et se payer un festin, c'était une question idiote », se dit Zaroubine en souriant intérieurement. Il sortait de la même poche que celui qu'on avait retrouvé chez Nadia la Danseuse. À la différence que l'argent de la Danseuse avait servi à récompenser ses services pour la pancarte et l'embauche de ce pauvre godiche de Vania Joukov. Et La Teigne, pour quels services l'avait-on payé ? Ce n'était certainement pas pour ses beaux yeux ?

— Je peux vous aider ? demanda à Zaroubine une jeune fille rousse et rigolote en uniforme rouge et blanc, de l'autre côté du comptoir. Je vois que vous ne parvenez pas à vous décider. Allez, je vais vous dire

comment tout ça est préparé.

— D'accord, accepta le flic en comptant mentalement l'argent qu'il avait en poche pour ne pas prendre plus de nourriture qu'il ne pouvait payer.

La petite rousse aimait causer et Zaroubine n'eut aucune difficulté à l'entraîner dans une conversation sur son travail. Elle se souvenait bien de La Teigne. C'était au cours de son précédent service. La jeune fille, qui répondait au diminutif de Ksioucha, avait remarqué l'écart entre l'aspect convenable du client et les mains monstrueuses avec lesquelles il prenait la nourriture du comptoir. Elles étaient sales, mal soignées, les ongles rongés et portaient des traces d'affections cutanées.

— J'ai failli avoir la nausée en voyant ses mains, avoua Ksioucha en plissant expressivement son petit nez couvert de taches de rousseur. Vous savez, j'ai même cm que c'était un voleur.

— Pourquoi ? demanda Zaroubine. C'était écrit sur son front ?

— Bien sûr que non, rigola la jeune fille. Vous auriez pensé la même chose : lorsque quelqu'un avec de telles mains porte des vêtements convenables, il est évident qu'ils ne sont pas à lui. Il les a donc volés. Je ne suis tout de même pas née de la dernière pluie.

— Et son compagnon, il était comment ? Il ressemblait aussi à un voleur ?

— Son compagnon ? répéta la jeune fille en soulevant ses sourcils roux tandis que ses yeux bleus s'arrondissaient. Non, il était tout seul au comptoir.

— Vous vous en souvenez précisément ? insista Zaroubine, tendu.

— Très précisément. Mais si vous êtes tous aussi obtus, à la milice, je vais l'expliquer lentement : lorsqu'une personne avec des mains sales aussi sinistres vient au restaurant et prend deux plateaux de nourriture, je me demande naturellement s'il a de l'argent et s'il pourra payer. C'est pourquoi je commence par regarder avec qui il est venu. Si je vois un autre épouvantail aussi sale que lui, je me dépêche d'appeler la sécurité, à tout hasard. Ici, nous avons tous appris à identifier ceux qui sont prêts à s'emparer de la nourriture et à partir sans payer. Il y a tout de même trois gares à proximité, des tas de SDF, des pauvres en transit et d'autres moins-que-rien, c'est pour ça qu'on nous apprend ce genre de choses. Je peux donc vous dire que, à côté de votre gars, il n'y avait personne comme lui. Il a pris deux plateaux pour lui-même. Je me souviens même d'avoir pensé : comment il va porter tout ça ? Vous comprenez, maintenant ?

— Oui, maintenant c'est clair, reconnut Zaroubine, tout de même touché par la remarque sur les miliciens obtus. Où s'est-il installé ?

La jeune fille haussa les épaules.

— Je n'ai pas prêté attention. Pour moi, la seule chose qui compte, c'est que le client prenne la nourriture et la pose sur le plateau au lieu de la mettre dans un sac, et qu'ensuite il porte le plateau jusqu'à la caisse. C'est tout. Mon travail s'arrête là. Mais, à mon avis, il est monté au premier étage.

— Pourquoi ? Cette salle était pleine ?

— Non, pas du tout. Il y a toujours de la place, mais au premier, on peut fumer.

— Très bien, dit Zaroubine en lui souriant. Alors, je vais monter aussi. Ksioucha, je ne vous dis pas au revoir, je vais manger et je reviendrai vous voir.

— Si vous voulez. Mais je pensais que vous étiez vexé.

— Moi ? s'écria le flic s'efforçant de prendre un air étonné. Pourquoi ?

— Pour les miliciens obtus. Ça ne vous a pas offensé ?

— Bien sûr que si.

— Et vous voulez tout de même revenir ?

— Ma chère Ksioucha, les offenses qu'on me fait, ce sont mes affaires personnelles. Mais si je veux vous revoir, c'est pour des questions de service. Vous voyez la différence ?

— Entendu, excusez-moi, je ne pensais pas à mal. C'est simplement qu'ici je m'ennuie à mort et je taquine tout le monde.

— Vraiment tout le monde ? s'intéressa le flic. Et le type aux mains sales ?

— Lui aussi, avoua-t-elle en rougissant.

— Que lui avez-vous donc dit ? Ça m'intéresse.

— Eh bien, j'ai dû lui dire quelque chose dans le genre qu'avec tout ce qu'il avait pris, il allait éclater et que nous n'avions pas le nécessaire pour le recoudre, ni le fil ni les aiguilles… Quelque chose dans ce genre.

— Comment il a réagi ?

— Il n'a pas réagi. J'ai même eu l'impression qu'il ne comprenait pas ce que je lui disais. Il a levé la tête et m'a regardée comme s'il n'entendait pas.

— Peut-être qu'il était shooté ? supposa Zaroubine bien qu'il sût très bien, grâce aux expertises, que La Teigne n'était pas drogué et qu'il n'avait pas beaucoup d'alcool dans le sang.

— Non, pas du tout. Les camés, je les reconnais à dix mètres. Ils se comportent différemment. Mais le gars aux mains sales, il donnait l'impression d'être plongé dans ses pensées, comme s'il réfléchissait à

quelque chose d'important, de sérieux qui le faisait se renfermer sur lui-même. Oh, mais qu'est-ce que vous avez à rester avec moi ? Tout va refroidir. Allez manger et nous parlerons ensuite.

Zaroubine prit son plateau, paya et monta au premier où, comme promis, il était permis de fumer. C'était vrai : il n'y avait pas beaucoup de monde. Pendant les quinze minutes qu'avait duré la conversation avec Ksioucha, personne ne s'était approché du comptoir. La crise du 17 août avait douloureusement vidé les poches des citoyens et avait donné un bon coup d'accélérateur aux prix qui avaient bondi hors de tout contrôle. Les tarifs pratiqués par ce restaurant dépassaient largement les moyens des voyageurs modestes obligés d'attendre leurs correspondances dans les gares. Quant à ceux qui pouvaient se permettre de dépenser autant, ils n'avaient aucune raison d'aller là parce que, pour la même somme, ils disposaient d'établissements plus chics où ils n'avaient pas à rester sur des chaises inconfortables devant des tables bancales et dégueulasses.

Zaroubine s'assit près de la fenêtre et eut vite raison de son assiette de « spaghettis à la bolognaise » et de son « cocktail de crevettes ». La cuisine était excellente et cela le réconcilia quelque peu avec la pauvreté des lieux. C'était donc à l'une de ces tables que le SDF connu sous le surnom de La Teigne avait eu son dernier repas. Évidemment, il n'était pas seul. Son compagnon s'était également installé là, mais il avait pris soin de ne pas se faire voir en compagnie de sa future victime. Prudent, le salaud ! Peut-être était-il monté tout de suite pour attendre que La Teigne revienne avec ses plateaux, avant de redescendre choisir ses propres plats. Ou bien il avait demandé au SDF de les lui remonter. Peut-être aussi qu'il n'avait rien mangé, ce qui était le plus vraisemblable si on prenait en compte la situation. Ce type se préparait à commettre un meurtre, ce qui implique une tension nerveuse. Dans un tel état, il est difficile d'avaler quoi que ce soit. Mais s'il avait quand même dîné en compagnie de La Teigne, on pouvait avancer deux explications : soit l'intention de tuer n'était apparue que plus tard, soit il était une véritable ordure à qui l'idée d'ôter prochainement la vie de son prochain ne faisait pas perdre l'appétit.

Zaroubine fuma une cigarette en observant discrètement la salle et en tentant d'imaginer les deux personnes qui s'étaient assises là récemment : le pauvre diable malade et sans domicile, et son bienfaiteur inconnu. L'un mangeait avidement, sans doute toujours plongé dans ses pensées. L'autre le regardait en se préparant à le tuer. À quoi donc La Teigne pouvait-il bien réfléchir de la manière intense décrite par la jeune rouquine ? Et pourquoi son compagnon se préparait-il à le tuer ? Comment savoir ?

Elle n'avait jamais beaucoup fréquenté les hôpitaux, mais il arrive toujours un âge où chaque personne est conduite à s'y rendre de plus en plus souvent, soit pour elle-même, soit pour aller voir de la famille ou des amis. En trente-huit ans, Nastia n'avait séjourné à l'hôpital que deux fois : la première, pour un problème de dos, et l'autre, parce que les Urgences l'avaient directement amenée là après un accident vasculaire survenu dans la rue. Elle avait aussi rendu visite quatre ou cinq fois à des connaissances. Telle était son expérience des hôpitaux.

Ce jour-là, elle allait voir le colonel Gordeïev. Elle s'attendait à trouver son patron alité dans sa chambre, mais il était tranquillement assis sur un banc dans le jardin de l'hôpital, à lire un gros journal, lunettes sur le nez. Nastia était sûre qu'il ne l'avait pas vue, mais elle n'était pas encore arrivée jusqu'à lui que, sans lever les yeux de sa lecture, il grommela :

— Où est Korotkov ? C'est à lui que j'ai ordonné de venir faire son rapport. Pas à toi.

— Alors qu'est-ce que je fais ? Je m'en vais ? demanda Nastia d'une voix neutre en tentant de ne pas montrer qu'elle se sentait vexée.

Viktor Alexeïevitch s'arracha enfin à sa lecture, ôta ses lunettes et se mit, comme à son habitude, à en suçoter l'une des branches.

— Ah, mais qu'est-ce que tu peux être susceptible ! constata-t-il d'un air pensif en secouant la tête. Bon, je suis tranquille, tout va bien, chaque chose est à sa place, tu n'as pas changé, tu étais soupe au lait et tu le restes ; quant à Iouri, il n'a pas transformé le service en un amas de ruines pendant que je n'étais pas là. En tout cas, pour l'instant. Assieds-toi, ajouta-t-il en tapant du plat de la main sur le banc. Où donc est ce vaurien qui me remplace ?

— Il arrivera dans une heure. Et votre cœur ? Que disent les médecins ?

— Ah ! s'écria le colonel en balayant le sujet de la main. Rien d'intéressant. Comme pour n'importe quel patient de mon âge exerçant des responsabilités, on me dit : « Si vous voulez préserver votre santé, arrêtez tout travail de direction et occupez-vous de quelque chose de plus simple. » Des conneries tout ça, Nastia. Ça ne vaut même pas la peine d'en parler. Autant remuer de l'air. Parle-moi plutôt du monstre de la télé. Pas encore de troisième cadavre ?

— Dieu merci, non ! fit Nastia en regardant tout autour d'elle avant d'esquisser un discret signe de croix.

— C'est quoi ce truc ? demanda Gordeïev en haussant les sourcils. Quels temps vivons-nous ? Non, pas la peine de me répondre, je

comprends. Je me suis moi-même surpris à me signer devant la porte du général qui me convoquait pour me passer un savon. Tu te rends compte ? Je me suis signé automatiquement, sans hésiter, avec facilité, comme si j'avais fait ça toute ma vie. C'est tout de même fou, les gènes ! En Russie, on se signait depuis mille ans lorsqu'ils ont décidé de nous transformer en une génération d'athées… Alors, que peux-tu me dire de ce monstre ?

— D'abord, Viktor Alexeïevitch, que c'est vraiment un monstre ! D'une totale impudence. L'expertise a révélé que l'inscription sur la pancarte était de la même main que la note à propos de l'enterrement. Et d'un. Les balles qui ont tué Starostenko et le SDF ont été tirées par la même arme. Et de deux. Sur l'argent et la note pour les obsèques, on a trouvé des empreintes digitales qui appartiennent à la même personne, mais non à notre clochard. Et de trois. Les mêmes empreintes ont été relevées sur les poissons en céramique et les poupons laissés par l'assassin sur les lieux des deux crimes. Et de quatre. Ça donne l'impression qu'il est fou et qu'il ne manifeste aucune prudence.

— Si je me souviens bien, c'est exactement ce que m'a dit Korotkov la dernière fois : c'est à un cinglé que vous avez affaire. Ce n'est donc pas étonnant. Un fou est un fou. Et la recherche, ça avance ?

— Ça avance un peu, répondit Nastia en restant dans le vague. Couci-couça. Tous les flics du pays sont partout sur le qui-vive pour attraper Alexandre Petrovitch Gorchkov. Mais la vérité est qu'on n'est pas encore parvenu à lui mettre la main dessus. Et à chaque minute, je m'attends à un nouveau cadavre avec les salutations distinguées de notre estimé Gorchkov. Hier, Olchanski a enfin reçu son dossier individuel et il l'a expédié aux experts graphologues pour comparaison des écritures.

— Vous explorez d'autres hypothèses ? Ou vous vous êtes braqués sur Gorchkov et attendez l'arrivée des beaux jours ?

Nastia poussa un gros soupir. Il n'y avait pas d'autre piste. Ou plutôt il y en avait des dizaines, mais aucune sérieuse. Ces meurtres pouvaient très bien avoir été commis, non par Gorchkov, mais par quelqu'un d'autre voulant régler des comptes avec la juge d'instruction Obraztsova ou avec l'officier de la milice Kamenskaïa. Or, Tatiana et Nastia avaient plus de dix années de service, et la quantité de prévenus qui – pour employer un euphémisme – n'étaient pas très satisfaits de leurs relations avec l'une ou l'autre d'entre elles se comptait par dizaines. Comment les contrôler tous ? Tatiana s'était souvenue de Gorchkov comme le candidat le plus probable à la vengeance. Personne d'autre ne lui venait à l'esprit. Et à Nastia non plus, d'ailleurs.

— Je comprends, dit Gordeïev. Vous avez décidé de vous prélasser. Vous voulez passer du bon temps et, du coup, vous attribuez tous les chats crevés à Gorchkov, comme ça vous êtes tranquilles. Quand est-ce que tu as réfléchi pour la dernière fois ?

— L'année dernière, plaisanta Nastia, lorsque je travaillais encore chez le général Zatotchny. Après, je n'en ai plus eu l'occasion.

— Ça se voit. Tu ne sais vraiment pas qui peut avoir une telle dent contre toi ? Tu devrais avoir honte, ma fille. Tu n'en as pas l'impression ?

— Viktor Alexeïevitch, répondit Nastia en s'échauffant. Comprenez-moi bien, c'est juste du calcul de probabilités. Si chaque criminel qu'on attrape se vengeait, après sa libération, des flics et des magistrats qui l'ont arrêté, il y a longtemps que nous ne serions plus en vie. Celui qui a entrepris ça ne ressemble pas du tout à la grande majorité des criminels et c'est pour ça qu'il se comporte différemment. Le problème ici, ce n'est pas qu'il peut avoir une dent contre Tatiana ou contre moi, mais qu'il ne pense pas comme tout le monde et que sa mentalité est autre. Ceux qui m'en veulent et souhaitent me voir crever, ils sont légion, tous sur le même moule, et ils n'ont aucune intention de passer à l'acte. Notre monstre, lui, il se distingue, il sort des rangs. J'ai bien tenté de me souvenir de gens comme ça. Mais les rares que j'ai rencontrés, ou ils ont été tués, ou ils se sont suicidés. Ceux-là avaient des personnalités peu ordinaires et ils auraient été capables de telles saloperies. Mais tous les autres, c'est la piétaille ordinaire, des gars peu reluisants. Je ne peux pas imaginer que l'un d'eux…

— Tu n'as pas à imaginer quoi que ce soit, l'interrompit sèchement son chef. Tu n'es ni écrivain ni scénariste. Tout ce qu'on te demande, c'est un travail quotidien de détective. De travailler l'information. De la rechercher, de la collecter, de l'accumuler, de l'analyser. Tu veux que je te donne des cours de perfectionnement professionnel sur ce banc ? Rentre au bureau, ouvre ton coffre, sors tous les dossiers depuis ton tout premier jour de boulot et mets-toi au travail. Je t'attends demain avec les premiers résultats.

Il se tut un court instant. Quand il reprit, il fit mine de s'adresser à un témoin imaginaire de la conversation :

— C'est révoltant ! s'écria-t-il. Il suffit que je sois un peu souffrant pour que tout le monde fasse n'importe quoi. Mon cœur sent que Korotkov va totalement désorganiser le service…

En quittant l'enceinte de l'hôpital, Nastia aperçut la voiture de Korotkov.

— Pourquoi tu fais cette sale mine ? lui demanda-t-il. La Boule t'a passé un savon ?

Elle se pelotonna dans son blouson pour se protéger du vent glacé et acquiesça d'un geste.

— Il va t'en passer un autre, à toi aussi. Il n'est pas vraiment d'humeur.

— Ce n'est rien, je suis prêt. Je ne suis pas aussi tendre que toi. Je te dis tout de suite la mauvaise nouvelle, ou j'attends demain ?

— Ça veut dire… Un troisième ? s'écria Nastia avec inquiétude.

— Pas pour le moment. Encore pire.

— Qu'est-ce qui peut se révéler pire ?

— Ce qui peut se révéler pire, c'est que nous nous retrouvions sans savoir où chercher. Kostia Olchanski a fait cadeau d'une bouteille de cognac aux gars du labo pour qu'ils finissent au plus vite l'expertise de l'écriture et des empreintes de Gorchkov. Ils ont remis leurs conclusions.

— Et alors ?

— Ce n'est pas lui. Aucun rapport. Donc, il faut que tu te creuses les méninges, copine. L'hypothèse de Tatiana s'est effondrée. Maintenant, c'est ton tour.

« Je le savais », se dit Nastia, abattue, en montant dans le trolley plein à craquer qui desservait la station de métro la plus proche. « Je ne sais pas pourquoi je sentais dès le début que ce n'était pas Gorchkov. J'aime beaucoup Tatiana, je me fais du souci pour elle, mais craindre pour la vie d'une autre personne n'a strictement rien à voir avec la peur qu'on éprouve pour sa propre vie. Et si tout ça n'est pas dirigé contre Tania, c'est donc moi qui suis visée. Mon Dieu, qu'est-ce que je peux être abjecte ! Quelle honte de penser ça ! Ça veut dire que je préfère que Tania soit tuée ? Je ne dois pas penser ainsi. Je ne peux pas ! Tania a un enfant en bas âge, elle est une romancière de talent. Des gens attendent ses livres.

Sa vie vaut plus que la mienne. Je devrais me réjouir que ce ne soit pas Gorchkov, je devrais me réjouir que l'assassin veuille régler ses comptes avec moi, et non avec elle. Avec moi, parce que ma mort aura moins de conséquences que la sienne. Au moins, je ne laisserai pas d'orphelin derrière moi. Je devrais me réjouir, mais je ne peux pas. C'est affreux ! »

La première femme de l'assassin

Il me demandait l'impossible, mais je ne le compris que plus tard. Au début, tout était parfait, comme un conte de fées destiné à durer

éternellement.

Je ne décidai pas d'aller en fac : ce fut plutôt la fac qui jeta son dévolu sur moi. À dix-sept ans, je n'aspirais pas vraiment à faire des études supérieures. Apprendre n'était pas ma tasse de thé, mais j'étais tout de même parvenue à finir mes études secondaires grâce à mes résultats sportifs. Je faisais partie de l'équipe nationale junior de volley-ball et je passais mon temps en stages continuels de préparation et en compétitions. Dans les intervalles, je m'entraînais quotidiennement. J'étais la fierté de mon école, et mes performances sportives compensaient mes médiocres résultats scolaires. Même au Komsomol, on acceptait mes absences, on ne me convoquait pas au comité du district et on ne m'interrogeait pas sur ma connaissance des Statuts (je ne les ai même jamais appris). À l'époque, je participais aussi aux matchs des Olympiades sportives de la jeunesse.

Ainsi, je choisis simplement d'entrer à la faculté qui se trouvait le plus près de chez moi. Je passai, bien sûr, l'examen d'entrée, mais je savais que personne ne me donnerait de note éliminatoire : les autorités avaient intercédé en ma faveur, et la direction de la fac savait très bien que je serais un atout pour son équipe sportive.

Lorsqu'il porta son attention sur moi, je ne crus même pas, au départ, que ça pouvait m'arriver. Il était en quatrième année, et on le considérait comme le meilleur, la fierté de l'établissement. Personne n'ignorait que, dès qu'il aurait fini sa cinquième année, on lui proposerait de préparer une thèse. Moi, je n'étais qu'une étudiante de deuxième année avec des résultats à peine passables. Évidemment, j'étais plutôt jolie, mais il avait largement le choix. Toutes les filles étaient folles de lui, pourtant il jeta son dévolu sur moi. On m'enviait. On m'admirait. J'avais réussi à dompter Landau. C'était son surnom, Landau. Comme le célèbre savant, génie de la physique et de la résistance des matériaux.

De mon côté, j'avais suffisamment d'esprit pratique pour piger que, si je voulais me l'attacher, il me fallait vite tomber enceinte et lui faire un gosse.

À ma grande surprise, il était puceau. Mais je compris qu'il n'était pas bégueule, juste très prudent. Il ne se permettait rien avec personne pour ne pas se retrouver engagé. Il avait résisté et résisté et, au moment où ses pulsions étaient devenues incontrôlables, je lui étais tombée par hasard sous les yeux. N'importe quelle autre fille aurait pu se trouver à ma place. J'avais simplement eu de la chance et je devais faire vite avant qu'une autre beauté n'apparaisse à l'horizon. Il appartenait à une famille où n'importe qui rêverait d'entrer. La grand-mère était une universitaire de très haut niveau. Landau habitait avec elle dans un appartement immense du centre de Moscou, avec de

hauts plafonds et des meubles anciens. De plus, il avait son propre appartement de deux pièces dans un beau quartier. Son père travaillait loin de Moscou où il ne venait que rarement, de sorte que la douloureuse question du logement, qui tourmentait tant de jeunes couples, ne se posait même pas.

Et puis, j'étais amoureuse de lui. Il n'y avait pas que le confort que m'apporterait un tel mariage. Il y avait aussi les sentiments. Il était tellement beau et intelligent, tellement extraordinaire ! Il parlait couramment deux langues étrangères, jouait au piano de la musique complexe dont je ne parvenais pas à saisir les subtilités, peignait des toiles et lisait passionnément des livres auxquels je ne comprenais pas deux mots.

Je parvins à l'épouser à la fin de ma deuxième année.

Nous avions déjà posé notre demande au bureau de l'état civil – à ce moment, j'étais déjà enceinte de deux mois et demi – lorsque je lui demandai prudemment l'opinion que sa famille avait de moi et de notre décision de nous marier. Landau sourit et dit :

— Autrefois, ma mère s'est mariée exactement de la même manière. La famille était contre, mais ma mère a insisté et je suis né.

Au premier abord, je ne perçus pas l'implication de cette confession. Ce ne fut que plusieurs années plus tard que je saisis ce qu'elle signifiait. Landau aimait follement sa mère défunte, respectait sa mémoire et voyait dans sa vie et dans ses actions un modèle à suivre. En réalité, il se révéla par la suite que ce n'était pas vrai dans tous les domaines. Et cela constitua, à proprement parler, la pierre d'achoppement sur laquelle je finis par me casser la tête.

En troisième année, je pris un congé universitaire pour cause de grossesse. Lorsque notre fils naquit, Landau était si heureux qu'il me semblait que rien ne pouvait menacer notre mariage. Un père qui aimait autant son enfant ne pouvait pas le rejeter sans raison. Jusqu'à la fin de l'été, notre vie fut sereine et heureuse. Mon mari m'aidait de toutes ses forces, s'occupait de l'enfant, se levait la nuit quand il pleurait, faisait les courses et tout le reste. Mais, fin août, il se montra très surpris quand il se rendit compte que je ne voulais pas reprendre mes études.

— Tu dois continuer, me dit-il. Grand-Mère nous donnera un coup de main pour l'enfant. Elle a encore toutes ses forces. Et nous le mettrons à la crèche la moitié de la semaine.

Moi, je m'obstinai dans mon refus. Il existait déjà une loi, à l'époque, qui stipulait qu'on pouvait rester inactif avec un enfant de moins de trois ans sans être considéré comme parasite social. À ce moment, je connaissais assez bien l'histoire de sa mère et je m'en servis comme argument.

— À la crèche, ils vont abîmer notre enfant. Ta mère le savait bien. C'est pour ça qu'elle a toujours voulu être près de toi. Tu ne veux tout de même pas que notre fils grandisse en mauvaise santé et ne se développe pas intellectuellement ?

Je n'étais par très sûre de la justesse de ce que j'avançais, après tout, nous étions tous les deux passés par les crèches et il ne nous était rien arrivé, mais je fis de mon mieux pour être convaincante parce que je voulais rester à la maison à laver des langes et que je ne tenais pas du tout à reprendre ces études idiotes à la fac.

Notre bagarre sur ce thème dura toute une semaine puis Landau céda à contrecœur non sans m'avoir fait promettre que, dès que notre fils aurait trois ans et qu'il irait au jardin d'enfants, je retournerais à l'université. Comme cette époque me semblait très lointaine, j'acceptai sans problème.

Pendant ces trois années qui passèrent à toute vitesse, je compris que j'étais née pour être femme au foyer. J'aimais m'occuper de l'appartement, faire du borchtch et cuire des pâtés, créer des vêtements pour mon enfant (car j'aurais eu honte de lui faire porter ce qu'on trouvait dans les magasins), faire le ménage et épousseter, en grimpant sur une échelle, les bibliothèques qui montaient jusqu'au plafond. La grand-mère de mon mari était décédée et je restais la maîtresse incontestée de l'immense appartement que j'avais un plaisir indicible à bichonner et à aménager. Pour une raison qui m'échappe encore, Landau n'avait pas voulu que nous nous installions dans son logement de deux pièces et, depuis notre mariage, nous avions cohabité avec la grand-mère qui m'effrayait et que je n'aimais pas. D'ailleurs, la vieille n'était pas très bienveillante à mon égard, de sorte que, après son décès, je respirai plus librement et décidai qu'à partir de ce moment allait commencer la vraie vie. Moi, la gamine inculte qui avait grandi dans un appartement communautaire du quartier de Marina Rochtcha, je n'aurais même pas pu rêver que j'aurais un tel mari et que je vivrais dans un tel appartement ! Parfois, il arrive que les rêves se réalisent, mais là, je vivais une situation que je n'aurais jamais pu rêver et c'était tout bonnement extraordinaire…

Lorsque notre fils eut trois ans, Landau avait déjà pleinement justifié son surnom en devenant docteur ès sciences. Tout le monde faisait grand cas de lui, on lui prédisait un brillant avenir et on disait de lui qu'il était l'espoir de l'industrie de défense soviétique. On lui avait donné un excellent poste et il touchait un salaire qui m'aurait permis de ne plus jamais travailler. Mais il me fallut tout de même trouver un emploi pour ne pas être accusée de parasitisme social. Je devins assistante de laboratoire à mi-temps, non loin de la maison. Je

n'avais aucune intention de travailler à temps plein : je devais m'occuper de la maison et de mon gosse. La réaction de mon mari fut inattendue.

— Pas de problème, déclara-t-il d'un air protecteur. Tu ne resteras à cette place que deux ou trois mois. Tu travailleras là jusqu'au Nouvel An et ensuite tu reprendras au deuxième semestre.

— Quel deuxième semestre ? lui demandai-je, surprise.

En trois ans, j'avais eu le temps d'oublier ma promesse de reprendre mes études, d'autant que Landau n'avait plus jamais abordé le sujet.

— Mais le deuxième semestre en fac. En fait, tu as pris ton congé au premier semestre, mais ce n'est pas grave. Je vais te préparer aux examens de la session d'hiver, en janvier, et tu reprendras les cours en février. Dès demain, il faut que tu ailles en fac pour faire ta demande de réintégration. N'oublie pas de prendre tous les documents nécessaires.

J'en restai sans voix. Avait-il perdu l'esprit ? Je ne me souvenais même pas ce que j'avais appris au cours de mes deux premières années et il voulait que je reprenne directement en troisième.

— Si tu y tiens, admit mon mari avec bonne volonté, tu peux t'inscrire dans une autre fac ou même recommencer en première année. Tu n'as pas à avoir peur des examens, je t'aiderai dans n'importe quelle matière, du moins en chimie, en histoire et en langues étrangères. Il te suffit d'étudier.

Il était tellement sérieux que je sentis que tout était perdu. J'avais beau avancer des arguments, il avait réponse à tout. Je n'avais pas le courage de lui avouer que je ne voulais pas reprendre des études et je décidai de gagner du temps en apaisant le génial Landau par la promesse de faire ce qu'il voulait et d'aller en fac en février. Jusque-là, de l'eau aurait coulé sous les ponts.

Mais février arriva et, lorsqu'il s'avéra que je ne m'étais pas inscrite en fac, le scandale éclata. Mon mari criait, je pleurais. Notre fils pleurait aussi, bien sûr, parce qu'il ne comprenait pas la raison de tous ces éclats. Tant bien que mal, en l'implorant, en le suppliant, je parvins à lui soutirer une année supplémentaire. Mais il me menaça de tous les châtiments célestes si, le moment venu, je ne reprenais pas les études.

Mais cette année passa aussi. Je finis par m'enhardir à lui avouer honnêtement que je ne voulais plus aller en fac :

— Je ne veux pas. Pour rien au monde. Je veux rester à la maison, continuer à travailler à mi-temps, puisque la loi l'exige, et être simplement une *femme* et une *mère*. Pourquoi serait-ce impossible ? Qui a dit qu'il fallait avoir à toute force une instruction supérieure ?

— Je l'ai dit, me répondit-il. Je ne veux pas d'une simple femme, et mon fils n'a pas besoin d'une simple mère. Tu dois être digne de notre famille. Chez les Danilevitch-Lissovski tout le monde a toujours eu une bonne formation et chacun a compté parmi les meilleurs de sa profession.

— Mais pourquoi je devrais être digne de *ta* famille ? Ta famille, c'est ta famille, avec tous ses cafards, mais moi, je suis moi. Laisse-moi vivre ma propre vie. Je ne veux pas ressembler à ta folle de grand-mère qui connaissait toutes ces putains de langues de la Grèce ancienne dont personne n'a besoin. En revanche, je sais préparer des pâtés comme aucune femme de ta famille, tu peux me croire.

Je voulais tout prendre à la blague, mais ça devenait de plus en plus difficile. Landau finit par m'expliquer que je pouvais faire ce que je voulais et mener la vie qui me plairait, mais que si je voulais rester sa femme, je devais me montrer digne de lui et de sa lignée immortelle dont les racines remontaient au moins jusqu'à l'époque des mammouths et des dinosaures.

— J'ai fait de mon mieux pour être digne de la mémoire de ma mère. Et je n'ai pas le droit de vivre dans une famille qui ne correspond pas aux exigences de nos traditions.

— Mais dis donc, ta mère travaillait bien comme assistante maternelle et éducatrice, résistai-je encore, elle n'était pas académicienne et tu ne la trouvais pas indigne. Au contraire, tu en es fier et tu veux honorer sa mémoire. Si elle pouvait se permettre de vivre ainsi, pourquoi je ne peux pas faire la même chose ?

Il devint tout rouge et serra les poings. L'espace d'un instant, je crus qu'il allait m'écraser comme un insecte. Mais il parvint à se retenir.

— Tu ne vas tout de même pas oser te comparer à Maman. Elle a fait de brillantes études supérieures et elle était prête à reprendre un travail de recherche dès que j'aurais un peu grandi. Elle aimait son métier et rêvait de lui consacrer sa vie en fondant une nouvelle école dans sa spécialité. Elle se perfectionnait dans sa profession alors même qu'elle restait à la maison avec moi et c'est grâce à ça que je suis devenu l'homme que je suis aujourd'hui. Ce n'est pas sa faute si elle est morte avant d'avoir atteint le jour où elle aurait pu me laisser voler de mes propres ailes. Mais toi, c'est totalement différent. Tu ne *veux* pas étudier. Tu souffres de paresse intellectuelle. Même penser t'est pénible. Tu n'aspires qu'à travailler de tes mains. Notre pays n'admet pas les femmes au foyer et, d'ailleurs, je n'ai pas besoin d'une telle épouse. Je te propose de réfléchir et de prendre une décision définitive : ou tu reprends des études et tu te choisis sérieusement un cursus universitaire, ou nous nous quittons.

Je me retrouvai face à un mur impénétrable. Je nourrissais encore le faible espoir qu'il pourrait se raviser ou simplement laisser tomber l'idée de faire de moi ce qu'il voulait et qu'il accepterait de me prendre comme j'étais. Cependant, mon époux bien-aimé entreprit systématiquement de me passer le goût de rester avec lui. Non, il ne me battait pas, rien de tel, mais ce qu'il me donnait à entendre était évident.

La crise se produisit un jour où nous avions des invités. Ou plutôt, je le comprends, maintenant, *il* avait des invités. À l'époque, je n'avais pas encore vraiment compris la situation et je pensais naïvement « *nous* ». Landau était déjà une grosse pointure dans sa spécialité et lauréat d'un prix quelconque. Les invités étaient de grands pontes, des professeurs, des académiciens, des dirigeants. La soirée était destinée à célébrer un nouveau prix, ou une montée en grade, je ne sais plus. Bien sûr, je m'inquiétai de savoir ce que je devais faire : comment les recevoir, que cuisiner, comment mettre la table, comment m'habiller, comment me coiffer. Depuis tout le temps que nous vivions ensemble, c'était la première fois que nous recevions des personnalités aussi importantes. Je feuilletai même des livres sur la préparation des cocktails.

Finalement, la table que je dressai était tellement belle qu'elle n'aurait pas fait honte à un président américain. En revanche, en cherchant une tenue convenable, je me rendis vite compte qu'après la grossesse et plusieurs années de bons petits plats, je n'entrais plus dans aucune robe élégante. Tous mes vêtements dataient d'avant le mariage. Par la suite, j'avais surtout porté des pantalons et des pulls. Bien entendu, c'étaient également des vêtements de grandes marques, importés de l'étranger, mais trop décontractés pour une telle soirée. Il ne m'était jamais venu à l'idée de monter sur une balance, tellement j'étais certaine qu'après avoir fait tant de sport, les rondeurs ne me menaçaient pas. Certes, je n'avais pas beaucoup forci et lorsque je me regardais dans le miroir, j'avais l'impression d'avoir la même silhouette. Et pourtant, j'avais perdu ma ligne : ce n'était pas très visible, mais je n'entrais plus dans mes robes. Cela me contraria énormément et je m'en ouvris à Landau :

— Peut-être devrais-je aller vite au Goum(10) pour m'acheter une nouvelle robe ?

Il prit un air étonné.

— De quoi tu parles ? Pourquoi as-tu besoin d'une robe ?

— Et les invités ? Qu'est-ce que je vais mettre ? Tout de même pas mon jean ?

— Parce que tu penses que tu vas tenir compagnie aux invités ?

Sans en croire mes oreilles, je restai comme une conne bien qu'une

autre eût depuis longtemps deviné ce qui se passait.

— Mais je suis ta femme et la maîtresse de maison…

— Ne te monte pas la tête, me coupa Landau. Mets la table et va t'occuper de notre fils, ça vaudra mieux. Comment veux-tu que je te présente comme ma femme ? Tu es ignorante, peu cultivée et tu ne comprendras pas deux mots de notre conversation. Tu me feras honte et je ne veux pas me couvrir de ridicule devant mes collègues et mes chefs.

Ce fut comme si j'avais reçu une gifle. Tout me devint singulièrement limpide. C'était la fin du conte de fées qui avait si bien commencé. Je croyais que ce bonheur serait éternel et puis, voilà… Je ravalai ma fierté encore un certain temps et je me fis encore quelques bleus à l'âme en tentant de lutter pour ma vie familiale. Je me disais que les choses pouvaient changer, que tout pouvait redevenir comme avant.

Nous passâmes encore quelques mois en bisbilles et scènes de ménage, puis nous nous quittâmes. Landau me laissa l'appartement de deux pièces dans lequel il ne voulait pas vivre. Honnêtement, je comptais qu'il aurait eu l'élégance de me laisser le luxueux appartement de sa grand-mère, et qu'il se serait installé dans l'autre, puisqu'il était seul et que j'avais la garde de l'enfant, mais il n'en fut rien. De toute manière, je ne pouvais pas me plaindre…

Pour autant que je le sache, les choses se passèrent encore moins bien avec sa deuxième femme.

8

Stassov

Je finissais par me demander si la succession de visites dans notre appartement allait durer encore longtemps. Ce soir-là, autour de la table de la cuisine, Ira, en pantalon moulant, tenait le rôle de la maîtresse de maison, Micha Dotsenko, qui portait un chandail incroyablement à la mode, faisait le bel esprit. Cette fois pourtant, ce n'était pas Matouvitch, le voisin, qui trônait en bout de table, mais Serioja Zaroubine, un jeune officier du district central de Moscou. Je ne le connaissais presque pas, ne l'ayant rencontré qu'une seule fois, mais Nastia avait une très haute opinion du gamin : ils avaient déjà résolu une affaire ensemble. La disposition des troupes était claire comme de l'eau de roche : Dotsenko tournait autour d'Ira et avait inventé un prétexte lié au travail pour venir lui faire une petite visite. Il avait entraîné Zaroubine à titre d'alibi, pour confirmer l'innocence de ses intentions. Mais le pauvre Micha avait commis une bourde. Car je savais que Serioja était célibataire et qu'il ne comptait pas forcément le rester. En d'autres termes, il n'était pas du tout opposé à l'idée du mariage. Et cet idiot de Micha avait apporté chez l'élue de son cœur le baril de poudre sur lequel il était bien obligé de rester assis. Serioja Zaroubine n'avait qu'un seul défaut : il n'était pas bien grand, mais pour la minuscule Ira, ce n'était pas rédhibitoire, car seuls les lilliputiens étaient plus petits qu'elle. Élément déterminant du vaudeville qui se jouait là, le petit Gricha trônait solennellement sur les genoux de Zaroubine et étudiait avec attention le seuil de résistance des fils qui tenaient les boutons de la chemise du jeune flic. Visiblement, l'enfant était en confiance avec Serioja. S'il voulait réussir, Micha devait prêter une attention particulière à ce détail.

Je fis en sorte de ne pas violer la tradition et je posai la question rituelle :

— Où est ma femme ?

— En consultation, répondit Ira en me gratifiant d'un regard éclatant.

C'était une réaction normale d'une jeune femme en pleine santé qui subissait une cour assidue de la part de trois prétendants, tous

prometteurs et tous célibataires. À vrai dire chacun d'eux avait un problème différent. Pour l'un (notre voisin), c'était l'âge, pour l'autre, la taille, et pour le troisième, une mère exigeante. Mais l'ensemble créait une situation qui justifiait le rayonnement des yeux d'Ira, qu'elle avait d'ailleurs fort vifs et beaux. Mais tout ça était bien lyrique et ne me disait pas sur quoi portait la consultation de ma femme.

J'exprimai ma perplexité et reçus immédiatement une réponse définitive de laquelle il ressortait que j'étais non seulement un mari peu attentif, mais encore un père indigne.

— Ce matin, Tania t'a dit que ce soir elle accompagnerait Lilia chez un spécialiste des chats pour se mettre au courant des caractéristiques des différentes races avant d'acheter le chaton.

C'était vrai. Tatiana me l'avait dit, mais, honnêtement, je l'avais oublié. Pour ne pas me faire prendre en flagrant délit de légèreté, je me composai un visage intelligent.

— Je n'ai pas oublié, mais je ne pensais pas qu'une visite pour se documenter sur les chats portait le mot emphatique de « consultation ».

Les sourcils d'Ira bondirent si haut qu'ils disparurent sous sa frange.

— Et comment peut-on appeler le fait que des gens ignorants aillent demander conseil à un spécialiste ? Arrête de râler, Vladik, et assieds-toi pour dîner.

À en juger par les reliefs du repas, les visiteurs avaient déjà fini de manger et ils savouraient un dessert composé des sourires et des gazouillis coquets d'Ira. Non, je n'avais rien contre les invités. Je les appréciais sincèrement et je me réjouissais de leur présence. Je m'en réjouissais d'autant plus que, Tatiana et moi, nous considérions Micha Dotsenko comme un excellent parti pour Ira et qu'il ne semblait pas opposé à l'idée d'unir leurs destins. Et j'avais plaisir aussi à voir Serioja Zaroubine. Il était de la trempe de Micha, et ils n'étaient pas bien nombreux les représentants de la génération montante à qui ceux de la génération descendante (en l'occurrence, moi, le lieutenant-colonel Stassov, ancien de la Brigade criminelle) pouvaient confier d'un cœur léger la tâche difficile de rechercher des criminels. Mais Serioja pouvait bêtement ruiner nos plans s'il entrait en compétition avec notre protégée, à Tatiana et à moi. Il était gai, passionné et énergique, à la différence de Micha, cultivé, mais un peu fils à maman, guindé au point que même Anastasia Kamenskaïa continuait à le vouvoyer.

— Mais, dites-moi, quel bon vent vous amène ? demandai-je à nos deux visiteurs de mon ton le plus affable pour qu'ils ne pensent pas

que mon intention était de les chasser. Vous voulez parler à Tatiana ?

— Exactement, bondit joyeusement Micha. Nous sommes venus lui apporter une bonne nouvelle, mais comme ta femme est absente, nous l'attendons.

— Très bien, je vais la remplacer, dis-je avec bienveillance. Vas-y, parle.

Micha exposa la situation en détail, en cédant de temps à temps la parole à Zaroubine lorsque le récit portait sur des détails que ce dernier connaissait mieux. Il en ressortait qu'il ne fallait plus avoir peur de ce cinglé de Gorchkov. C'était très bien, parce qu'il vaut mieux ne pas se frotter aux fous. Leur comportement est difficile à prévoir, ce qui explique qu'il soit tellement dur de se protéger contre eux. Et c'était aussi très bien parce qu'il y avait encore un espoir que la cible ne fût pas Tania. Mais si ce n'était pas elle, qui d'autre ? Nastia, évidemment. Et ce n'était pas plus facile…

« Non, Stassov, ne te mens pas à toi-même, me, dis-je à cet instant. Reconnais au fond de ton âme que tu es heureux. Que ce soit n'importe qui, même Nastia que tu respectes profondément, avec qui tu es lié par une amitié et une affection sincères, pourvu que ce ne soit pas Tania. Dis donc, tu ne serais pas en train de mer-douiller ? »

Pour ne pas chercher de réponse à cette question désagréable, je pris une part active dans la conversation, en m'efforçant d'arracher aux gars tous les petits détails et en faisant preuve de mon plus profond intérêt.

— Dis-moi, Vlad, est-ce que tu sais ce que peut bien signifier un poupon dans le poisson ? me demanda Serioja de manière énigmatique.

— Un poupon dans le poisson ? C'est quoi cette connerie ?

Zaroubine se leva, me mit le petit Gricha dans les bras et sortit dans le vestibule. Il revint avec une sacoche dont il sortit quelques photos.

— Regarde. C'est un poisson en céramique avec la bouche grande ouverte. Et dans cette bouche est enfoncé un petit baigneur en plastique, un poupon, dont seules les jambes restent à l'extérieur. Ces figurines ont été trouvées près du premier cadavre et celles-là sur le deuxième.

J'examinai attentivement les photos sans rien y comprendre. À part une chose : j'étais leur supérieur par le grade et l'expérience, et je devais dire quelque chose de sensé. Mais rien ne me passait par la tête.

— Les poissons sont identiques, finis-je par pontifier judicieusement, mais les poupons sont différents.

— On le voit bien, reconnut Dotsenko dans un soupir. C'est plutôt ce que ça signifie qu'on essaie de comprendre.

Ira, qui venait de terminer la vaisselle devant l'évier, s'essuya les mains avec un torchon et s'approcha de la table.

— Je peux regarder, moi aussi ?

Dotsenko prit l'initiative en invitant Ira à s'asseoir près de lui. Il n'était tout de même pas godiche à ce point. Et Ira mit à profit l'occasion qui lui était offerte. Et comment ! Ce fut tout juste si elle ne s'installa pas sur les genoux de Micha. Je n'avais pas fini de mener à bon terme l'expertise de la situation qu'Ira dit tranquillement :

— C'est du Bosch.

On ne doit jamais sous-estimer les gens, quels qu'ils soient, c'est particulièrement risqué, sans compter qu'il est immoral et hautain de prendre les gens pour des cons. Mais lorsque, soudain, on découvre qu'une personne avec qui on vit au quotidien, avec qui on partage la même vaisselle, dont on mange les petits plats qu'elle a cuisinés et qu'on appelle par un petit diminutif affectueux, sait des choses qu'on ne soupçonnait même pas, il est impossible de ne pas ressentir un choc. Et c'est exactement ce qui, à ce moment, s'est passé pour moi…

Il me semble que, pendant quelques instants, j'ai perdu le don de la parole. Micha et Sergueï se tirèrent de cette situation beaucoup mieux que moi, car ils ne savaient presque rien d'Ira et ils pouvaient penser qu'elle était un puits de science. Mais moi, connard débile, qui avais passé tant d'années près d'elle, je la connaissais bien et je ne devinais rien. Et on m'appelle un enquêteur. En plus, j'en suis fier !

Pour être honnête, j'ignorais presque tout de Bosch. C'est tout juste si je me souvenais que c'était un peintre de la fin de l'époque médiévale. La seule chose qui me consola fut que les deux gars ne le savaient même pas et qu'ils s'écrièrent à l'unisson :

— Qui ? Qui ?

Dieu merci, j'ai moins honte, comme ça. Non, citoyens, il me reste encore des munitions et je garde encore un avantage sur les jeunes, peut-être petit, peut-être incertain, mais réel.

— Bosch, répéta Ira, patiemment. Jérôme Bosch. Le poisson dévorant un être humain, c'était l'une de ses images fétiches. J'ai un album, je vais le chercher. Vladik, ne garde pas ton fils dans les bras lorsque tu te sers d'un couteau, pose-le dans son parc.

Elle partit chercher le livre dans sa chambre et je mis le bébé dans le parc sans prêter attention à ses vagissements indignés, puis je profitai de l'absence d'Ira pour piquer un autre morceau de viande dans la poêle.

— C'est qui, ce Bosch ? murmura Zaroubine, déconcerté. Et ça veut

dire quoi, ce truc ?

Mais Ira avait l'oreille fine et elle entendit d'autant mieux le bredouillement qu'il n'y avait pas de porte entre le salon et la cuisine, mais une baie ouverte.

— Bosch est un peintre très connu, expliqua-t-elle depuis l'autre pièce en haussant la voix. Et ce truc veut dire que l'homme paiera après sa mort pour tous les plaisirs qu'il a connus dans sa vie terrestre. Par exemple, un type qui aime bien bouffer, qui se livre au péché de gourmandise et qui mange du poisson après l'avoir péché, tué et cuit, le paiera après sa mort, car le poisson lui fera subir le même sort.

— Des bêtises, grogna Serioja. Nadia la Danseuse et La Teigne étaient des indigents. La Teigne était SDF et il avait passé la moitié de sa vie dans les camps. De quelle gourmandise pouvait-il bien être question ? Il se nourrissait dans les poubelles. Quant à Nadia, elle n'a jamais roulé sur l'or. Et même quand elle faisait partie du corps de ballet, elle était obligée de faire attention à la moindre bouchée pour ne pas prendre un gramme. À quoi notre Plaisantin fait-il donc allusion ?

Même devant une table copieusement servie, Zaroubine retrouvait ses réflexes de détective, tandis que Micha ne perdait pas le nord en constatant qu'à ce moment-là il était déjà pratiquement fiancé.

— Ira, attends, je vais t'aider à chercher le bouquin, cria-t-il en se levant de table.

Zaroubine et moi, nous échangeâmes des regards entendus et je lui fis un clin d'œil.

— Il faut être plus rapide pour réussir, philosophai-je.

— Ça, on a encore le temps de voir, rétorqua Zaroubine sur un ton énigmatique.

Obraztsova

C'étaient des habitués du marché aux chats, qui avaient conseillé à Tatiana et à Stassov de consulter ce jeune spécialiste.

— Ne croyez en aucun cas ce que vous diront les éleveurs. Leur but est de vendre des chatons et ils ne vous diront pas la moitié de la vérité. Il faut consulter un spécialiste qui n'en vend pas.

Le week-end précédent, ils avaient fait le tour de l'exposition, avec Lilia, dans le but de lui acheter le petit trésor à poils dont elle rêvait. Ils avaient pourtant différé l'acquisition pour consulter quelqu'un qui pouvait valablement les conseiller. La question n'était pas d'acheter un

chaton ou non, mais plutôt de choisir une race. Lilia avait évidemment éprouvé un gros chagrin lorsque son père lui avait dit d'une voix ferme qu'il fallait remettre l'achat du chaton qu'elle avait déjà reluqué. Tatiana avait soutenu son mari, même si la vision des larmes de la pauvre Lilia lui fendait le cœur. Il avait fallu lui promettre qu'ils iraient voir un spécialiste dans la semaine, qu'ils seraient de retour le samedi suivant et qu'elle repartirait sans faute avec une boule de poils toute chaude dans les bras.

Le spécialiste chez qui les Stassov avaient été orientés était un jeune homme de quelque vingt-cinq ans, ce qui ne manqua pas au début d'inspirer à Tatiana quelques doutes. Cependant, ces derniers furent levés assez vite puisque le gars connaissait vraiment son sujet et qu'il était compétent. Plus important, il posait sur Lilia un regard tellement gentil et prévenant qu'il parvint même à inspirer confiance à Tatiana. Pourtant, de longues années de travail d'instruction avaient appris à cette dernière qu'il ne fallait jamais croire sans réserve les inconnus.

— La question la plus importante à laquelle il faut répondre est : pourquoi voulez-vous un chat ? expliqua-t-il. Dis-moi, Lilia, pourquoi tu en as besoin ?

Tatiana fut surprise par la manière de poser la question, mais il lui suffit de quelques minutes pour reconnaître la valeur du consultant. À onze ans, Lilia était plutôt éveillée pour son âge, mais elle resta stupéfaite, incapable de comprendre ce qu'on lui demandait. Et puis en quinze minutes, tout s'éclaircit : « Si tu veux que ton nouvel ami t'aime et te soit dévoué de tout son cœur, qu'il manifeste sa joie lorsque tu arrives et te lèche la joue quand tu es triste, alors il te faut un petit chien. Mais tu dois garder à l'esprit que les chiens exigent beaucoup plus d'attention et de soins que les chats. Si tu veux avoir près de toi un être vivant qui ne demande ni effort ni que tu y consacres du temps, il vaut mieux un chat, mais dans ce cas, tu ne dois pas compter sur son affection démonstrative. Ce n'est pas ainsi qu'ils sont. Il ne fera pas de fêtes à ton arrivée, et ton départ ne le rendra pas triste. Lorsqu'on est parvenu à déterminer que c'est vraiment d'un chat qu'on a besoin, il faut encore se poser la question : pourquoi ? Pour vivre avec lui ou, si c'est une femelle, pour l'élever en vue de la faire mettre bas et de revendre les chatons ? Chaque race a ses qualités et ses défauts, et ce qui est bon du point de vue du profit pécuniaire ne l'est pas forcément pour une bonne coexistence. De plus, il faut prendre en compte les particularités du caractère et de l'état de santé du futur maître, ainsi que la présence ou non dans la famille d'autres animaux, et de nombreux autres paramètres… »

L'affaire en resta là, sans qu'on en vienne à parler du choix de la race, car il fut tout de suite clair que ce dont Lilia avait besoin, c'était

un petit chien. La fillette vivait avec sa mère, encore jeune et très occupée, et elle restait souvent seule à la maison. Il lui fallait un ami de cœur chaud et expansif et non un chat froid et indépendant. La question était de savoir si Margarita, la maman de Lilia et l'ancienne femme de Stassov, serait d'accord ou non pour adopter un chien.

— Combien je vous dois pour la consultation ? demanda Tatiana avant de partir.

Le jeune homme eut un sourire désarmant :

— On ne vous a donc pas prévenue ? Je ne prends pas d'argent pour les conseils verbaux, seulement de la nourriture pour les chats. Vous voyez combien j'en ai ? demanda-t-il en faisant de la main le tour de la pièce où six chats de races différentes erraient paresseusement ou couraient comme des dératés. C'est fou l'argent qu'il faut pour les nourrir. Une boîte de conserve coûte vingt-sept roubles. Je ne prends de l'argent que lorsqu'on me demande de soigner un chat. Pas pour les simples conseils.

Tatiana avait effectivement été prévenue qu'il fallait apporter de la nourriture et elle sortit de son sac deux grandes boîtes de Félix. Au magasin, on lui avait dit que cette marque était la meilleure.

— C'est suffisant ?

— Merci, vous m'aidez beaucoup. En ce qui concerne votre Lilia, je crois vraiment qu'elle a besoin d'un petit chien : on peut le voir très nettement. Un chat la décevra. Il ne lui donnera pas l'amitié et la complicité sur lesquelles elle compte.

— Vous êtes étrange, dit Tatiana qui avait déjà remis son manteau, sur le pas de la porte.

— Pourquoi ? s'étonna le jeune gars. Parce que les hommes doivent avoir des chiens et les femmes des chats ?

— Non, pas du tout. Il me semblait bêtement qu'un passionné des félins aurait incité les gens à adopter des chats par tous les moyens, et non à les en dissuader. Et vous, vous les dissuadez.

— Je fais ça justement parce que je suis passionné par les félins, comme vous dites, répondit-il en riant. Mais ce que j'aime, ce ne sont pas les animaux dont je m'occupe à un moment donné, mais tous les chats en général. Ça ne m'est pas égal de savoir comment ils vivent, entre quelles mains ils se trouvent et ce qui leur arrive. Vous comprenez ? Je ne tiens pas à ce qu'un chat, même que je n'ai jamais vu, se retrouve entre les mains d'un maître qui ne l'aimera pas et qui regrettera très vite de l'avoir adopté. Il pourrait l'abandonner ou le donner à n'importe qui. La pauvre bête va souffrir, mais est-elle responsable de ne pas avoir satisfait les attentes de son maître ? Elle est ainsi, c'est sa nature, mais le propriétaire n'a pas tenu compte de ça, il pensait simplement qu'il adoptait une sorte de chien, mais en

petit, moins glouton et qu'on n'a pas besoin de sortir deux fois par jour, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau. Lorsqu'il comprend qu'un chat n'est pas un chien, c'est la déception assurée, avec la possibilité de mauvais traitements, voire d'abandon, comme je le disais à l'instant. Et si je peux empêcher ce genre de situation…

Il haussa les épaules et sourit d'un air coupable, comme s'il était gêné par ses propres paroles.

Dans la rue, Tatiana tenait Lilia fermement par la main, et la manière dont celle-ci la serrait suffisait à montrer à quel point elle était chagrinée.

— Ne sois pas triste prématurément, mon trésor, la rassura tendrement Tatiana. Ta maman va peut-être t'autoriser à avoir un petit chien.

Lilia baissa la tête et se mit à pleurer.

— Tante Tania, je ne veux pas de petit chien. Je veux le petit chat crème avec la truffe grise que j'ai vu au marché. Il est tellement… Je ne sais même pas comment dire… Tellement familier. Lorsque je l'ai pris dans mes bras, je l'ai tout de suite aimé. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

— Il n'y a que deux possibilités, soupira Tatiana en dissimulant un sourire. Ou tu refuses le chaton, ou nous l'achetons, mais dans ce cas, tu dois être prête à accepter que ton nouvel ami ne te donne pas ce que tu attends de lui. Il n'y a rien de terrible, là-dedans. Un nombre considérable de gens éprouvent un amour qui n'est pas réciproque et ils peuvent être très heureux comme ça. L'amour réciproque est beaucoup mieux, bien sûr. Mais, mon trésor, personne ne prendra cette décision pour toi.

Lilia resta silencieuse un bon moment en ruminant ce qu'elle venait d'entendre.

— Et s'il devenait tel… euh… comme je veux ? Il pourra sentir que je l'aime, non ?

— Lilia, tu as entendu ce que t'a dit ce spécialiste ? Un chat est un chat, avec tous ses mérites et ses particularités. Mais il ne deviendra jamais un chien et tu n'as pas le droit de lui demander ça. Tu connais le proverbe que ton papa répète toujours ?

— Celui sur l'avion ?

— Oui, celui-là. La meilleure voiture au monde ne peut que rouler, elle ne volera jamais parce que c'est une voiture, et pas un avion. Et il est stupide de se fâcher et de s'indigner à cause de ça.

Tatiana parlait à la fillette comme si elle avait vingt ans. Peut-être fallait-il adopter un autre ton et un autre langage avec un enfant de

onze ans, mais Tatiana savait très bien que plus ce qu'on dit à un gosse est difficile et plus il risque de faire l'effort d'écouter et de comprendre. Il est presque impossible de trouver une fille ou un garçon de cet âge qui ne rêve pas de grandir plus vite et, si on lui parle comme à un adulte, il tâchera de se montrer à la hauteur. Et puis, elle avait l'habitude de parler ainsi à Lilia depuis leur rencontre, pendant l'été 1995, dans une station balnéaire de la mer Noire(11). Tatiana et Ira louaient une pièce dans la même maison que Stassov et sa fille qui avait alors huit ans. Stassov avait mis plusieurs jours à remarquer Tatiana, mais sa fille avait trouvé tout de suite en elle un interlocuteur patient et compréhensif.

— Tu viens dormir à la maison ou tu veux que je t'emmène chez ta mère, à Sokolniki ? demanda Tatiana lorsqu'elles arrivèrent au métro.

— Chez vous. Il faut tout raconter à Papa et à tante Ira. Ils vont peut-être trouver une solution.

Il y avait tant d'espoir dans sa voix que Tatiana n'eut pas le cœur de la contredire. Que pouvaient bien inventer Stassov et Ira ? Rien. Il fallait prendre une décision difficile, même pour un adulte. Tatiana regarda sa montre et se dit qu'elle devait téléphoner tout de suite à la mère de Lilia pour la prévenir que sa fille passerait la nuit chez eux, autrement elle s'inquiéterait et ferait une nouvelle scène à Stassov. Elle sortit une carte de téléphone de son sac et regarda autour d'elle à la recherche d'une cabine. Margarita ne décrocha pas. Elle n'était sans doute pas encore rentrée. Pas étonnant que Lilia veuille avoir un animal de compagnie. Sa mère rentrait tard et la fillette restait seule le soir dans l'appartement vide. Elle décida de rappeler lorsqu'elles seraient rentrées.

À la maison, une petite foule les attendait. En plus de Stassov et d'Ira, il y avait Micha Dotsenko et Serioja Zaroubine. « Il y a plein de conseillers, pensa Tatiana. Mais est-ce qu'il peut en sortir quelque chose ? »

— Taniocha, nous avons un problème en moins, annonça joyeusement Stassov dès que les nouvelles venues eurent franchi le seuil. Tu n'as plus à craindre ton maniaque sexuel.

— Gorchkov ? s'écria Tatiana. On l'a attrapé ? Bravo, les gars !

— Non, Tatiana Grigorievna, intervint Micha. On ne l'a pas attrapé, mais on sait maintenant que ce n'est pas lui. Ni les empreintes ni l'écriture ne correspondent. Mais entre-temps, un autre problème est apparu.

Tatiana sentit son cœur s'emballer. « Mon Dieu ! Mais qu'est-ce qu'il y a encore ? » se dit-elle *in petto*.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a encore ? répéta-t-elle pour tout le monde, cette fois, aussitôt mécontente de sentir que sa voix tremblait. Lilia, s'il te plaît, va jouer avec Gricha, ici, nous devons parler entre vieux.

Elle remarqua que Dotsenko et Ira n'arrêtaient pas de se regarder et elle reprit un peu son souffle. Il lui sembla qu'en fait, on n'allait rien lui annoncer de mauvais. Les deux jeunes gens se plaisaient et ils cherchaient le meilleur moyen de lui dire qu'ils avaient décidé de vivre ensemble, ou de partir quelque part une petite semaine, ou n'importe quoi du même acabit romantique. La peur desserra son emprise et elle sentit qu'elle avait terriblement faim. Sans faire attention à la pause qui s'éternisait, elle passa vite à la cuisine.

— Tania, change-toi ! s'écria Ira. Que vas-tu faire dans la cuisine avec tes vêtements de sortie ?

Tatiana ne fit pas attention et se préparait déjà à soulever le couvercle de la casserole qui reposait sur le feu lorsque Ira insista sur un ton désolé :

— Mets au moins un tablier. Et puis, assieds-toi à table, s'il te plaît. Je vais te servir.

— Ainsi, vous avez un problème ? demanda Tatiana, presque gaiement.

— Vous comprenez, Tatiana Grigorievna, les figurines découvertes près des cadavres… C'est du Bosch… Irina Pavlovna s'en est souvenue et nous avons regardé dans les albums…

Soudain, les mots semblaient lui parvenir comme à travers du coton. Gorchkov ? Quelle connerie ! Pourquoi Gorchkov ? Qu'est-ce qu'il venait faire là ? Quelle idiote, quelle conne invétérée ! Tout ce temps perdu pour rien. Comment n'avait-elle pas deviné tout de suite ? C'était tellement évident…

Oui, le type auquel elle venait de penser était encore pire que le maniaque sexuel. Gorchkov était peut-être cruel et fou, mais il était stupide. Cet autre gars, lui, sortait de l'ordinaire et avait du talent. Il ne serait pas simple d'en venir à bout. Pourtant, au bout de quatre ans, sa douleur aurait dû s'apaiser. Mais non, il s'était tapi dans un coin pour attendre le moment où il pourrait porter son coup. Il avait attendu que Tatiana se marie, qu'elle s'installe à Moscou, qu'elle achète un nouvel appartement, qu'elle donne naissance à un enfant. Il avait tout organisé comme dans le récit *Le Coup de pistolet* de Pouchkine(12). Elle savait qu'il appréciait la prose de Pouchkine.

Et les tableaux de Jérôme Bosch.

La troisième victime

Quand on s'éloigne de l'été et qu'on se rapproche de l'hiver, les jours deviennent plus courts et je me laisse envahir par une telle tristesse que même respirer me devient difficile. Je n'ai jamais pensé que je ne pourrais pas supporter la solitude. D'ailleurs, je n'ai jamais pensé que je vivrais ainsi.

Au début, ma vie s'ordonnait normalement. Les études secondaires, l'armée, puis l'École de la milice, un travail qui me plaisait et où j'obtenais de bons résultats. La jeune fille que j'aimais est devenue ma femme et m'a donné un enfant. Les choses suivaient leur cours et, si je ne faisais pas de bêtises, je pouvais finir lieutenant-colonel ou même colonel. Puis… J'ai perdu une case, ou quoi ? J'ai cédé à l'affairisme général pour gagner de l'argent. Ma femme m'encourageait en permanence : elle m'incitait à abandonner mon travail au ministère de l'Intérieur pour me lancer dans les affaires. Tout autour de nous, on voyait des exemples extraordinaires de gens qui parvenaient à faire fortune, et mon salaire misérable de la milice semblait de plus en plus absurde et ridicule.

— Regarde, ton copain de classe a ouvert son magasin il y a seulement deux ans, et il peut déjà envoyer son fils faire des études en Angleterre. Tu ne veux pas que notre fils reçoive aussi une bonne formation ?

— Regarde, le voisin a ouvert une agence de voyages et sa femme m'a dit qu'ils viennent d'acheter une villa en Espagne.

— Regarde, mon amie de fac…

— Regarde, ton collègue…

— Regarde…

— Regarde…

Je regardais et ce que je voyais avait l'air formidable. Tout le monde sans exception s'était lancé dans les affaires et on avait l'impression que seul un idiot pouvait passer devant la possibilité simple et rapide de vivre magnifiquement, à l'occidentale. Rouler en 4 x 4, acheter un grand appartement en ville et un pavillon en banlieue, payer les études des gosses. Je n'hésitai pas trop longtemps.

Cependant, il s'est trouvé très vite que, en plus du désir de vivre bien, il fallait quelque chose d'autre pour réussir en affaires. Franchement, je n'ai pas eu le temps de comprendre de quoi il s'agissait avant de me réveiller dans de beaux draps. J'ai monté une société et j'ai pris une hypothèque sur l'appartement, sûr que, en deux temps trois mouvements, l'achat et la vente de marchandises me permettraient de rembourser l'emprunt et de gagner convenablement

ma vie. Mais comment ai-je bien pu penser que je réussirais ? Sans doute parce que je voyais que tout le monde réussissait. Pourquoi pas moi ? Le malheur était que je n'avais pas convenablement examiné les statistiques et que je ne comprenais pas des choses évidentes. Je ne remarquais que ceux qui gagnaient. Les autres, je ne pouvais pas les voir parce que je pensais qu'ils n'existaient pas. Or, non seulement il y en avait, mais encore ils étaient légion. Et, à mon corps défendant, sans même m'en rendre compte, j'entrai dans cette légion.

Bref, je ne suis pas parvenu à rembourser le prêt et il m'a fallu me résigner à vendre l'appartement, car les créanciers sont des gens inflexibles et impitoyables. Je me suis retrouvé à la rue, avec tous les stigmates du raté. Ma femme m'a quitté, en emmenant mon fils, pour un brasseur d'affaires plus chanceux qui lui a promis d'envoyer le gosse faire ses études à l'étranger.

Je me suis fait embaucher comme gardien dans une colonie de vacances aux alentours de Moscou, ouverte seulement pendant l'été et les vacances d'hiver. Le reste du temps, elle est vide, mais il faut tout de même l'entretenir. Ce sont des gens tombés avant moi dans la même panade qui m'ont déniché cette place. Ils savaient comment régler le problème de l'absence de logement. J'étais loin de m'imaginer combien il y avait de tels gardiens dans la région de Moscou, qui protégeaient des endroits similaires simplement parce qu'ils n'avaient nulle part où aller après avoir été ruinés par leur recherche de l'argent facile. Voilà donc où se trouvaient ceux que je ne voyais pas. On m'a raconté qu'il y a bien d'autres endroits où se cachent ces « hommes invisibles ». La plupart fuient les créanciers, mais certains, comme moi, ont payé leurs dettes et ne craignent aucune poursuite, mais sont obligés de vivre comme ces « invisibles ».

Voilà comment un mari et un père heureux, avec des études supérieures et une bonne carrière à l'état-major de l'un des districts de la milice de Moscou, est devenu presque un SDF. Évidemment, il m'est impossible d'admettre ça et je compte bien rebondir. Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un peu de chance. En craignant de répéter les erreurs commises, je ne me suis pas lancé dans des aventures, mais je réfléchis bien, tout en gardant le camp de vacances. Le problème est que la tristesse, le soir, devient intolérable…

C'est certainement cette tristesse qui m'a fait héberger de véritables SDF qui ont besoin d'un endroit où dormir. Bien sûr, je ne les invite pas spécialement et je n'accroche pas d'affiches racoleuses « coin disponible » dans les environs, mais lorsqu'il s'en présente, je ne les chasse pas. Je leur permets même d'utiliser la gazinière pour leurs repas pitoyables. Parfois, je les autorise à utiliser les bains du centre de vacances et les incite à se laver. De leur côté, ils égaient ma sombre solitude par leurs bavardages décousus où les bobards sont plus

nombreux que les mots. Ils me gavent de récits sur leurs succès passés et de l'injustice qui les a arrêtés sur le seuil d'une renommée mondiale. Ils ont tous été de grands artistes ou des VIP, ou encore des bandits connus dans tout le pays. Et s'il y a des femmes parmi eux, elles ont toutes été de vraies beautés avec des foules d'artistes et de célébrités transis d'amour à leurs pieds. Je ne crois pas ces racontars, mais ils m'amusent et me sortent momentanément de ma tristesse. Plus important, au contact des cerveaux creux et imbibés de ces gens inutiles, je comprends en quoi je suis différent d'eux. Tant que cette différence est sensible, ça veut dire que je ne suis pas encore fini. Qu'il me reste encore de l'espoir. Je dois constamment les voir pour sentir que je ne suis pas comme eux. Ça me donne des forces.

Depuis ce matin, il tombe une petite pluie froide qui me rappelle sans cesse que la chaleur et le soleil restent derrière moi alors qu'un long hiver sombre m'attend, avec la tristesse et la solitude. Mais j'entretiens un mince espoir qui me rend impatient de revoir ce type, ce soir. Le gars m'a promis de revenir à huit heures et je compte qu'il ne m'a pas menti. Hier soir, il s'est égaré dans le coin en cherchant le village voisin et il a frappé à la porte de ma maisonnette de gardien. Je ne sais même pas comment nous avons engagé la conversation. Encore que, maintenant, c'est très facile : la solitude me conduit à parler volontiers à n'importe qui. Je l'ai invité à entrer pour se réchauffer avec une tasse de thé. Il a accepté sans se faire prier. De fil en aiguille, en une petite heure, je lui ai raconté l'épopée douloureuse de mon rendez-vous manqué avec la fortune. Il s'est montré sincèrement surpris, me disant qu'un homme avec mon bagage ne doit pas travailler comme gardien, que c'est ridicule et humiliant. Comme si je ne le savais pas moi-même ! Ma nouvelle connaissance m'a promis de parler à des amis entrepreneurs qui ont besoin de personnel pour leur service de sécurité ou pour leur protection personnelle et qui ne se formaliseront pas de mon échec catastrophique dans les affaires.

— Vous êtes jeune, vous avez une formation supérieure, l'expérience du travail dans la milice et vous vous êtes enterré vivant dans ce trou perdu ! Mon Dieu, comment peut-on s'infliger ça à soi-même ?

Que pouvais-je bien lui répondre ? Que je n'ai même pas un costume convenable pour me rendre à un entretien d'embauche ? Que mon salaire de gardien suffit à peine à ne pas mourir de faim et que je m'accroche à ce logement gratuit, mais exigu, mal chauffé, avec le confort au fond de la cour ? Ça vaut quand même mieux que de dormir dans les caves ou à la gare. Je comprenais que j'avais l'air ridicule à ses yeux parce que je m'étais rendu sans combat, sans tenter de renverser la situation, sans demander l'aide de la famille ou des amis pour retrouver un boulot. C'est vrai que j'ai dû paraître risible,

mais j'ai ressenti le départ de ma femme, au moment le plus difficile pour moi, comme un coup de poignard. Je suis tombé dans une telle dépression que j'étais incapable d'agir normalement. Sans compter que le cercle de mes relations était surtout composé de collègues et que je n'ai pas pu me résoudre à leur demander un coup de main : ils étaient restés dans la fonction publique que j'avais quittée de manière ignominieuse pour courir après la fortune. Et j'avais échoué. J'avais honte. Et ça m'a permis de comprendre en partie pourquoi on voit si peu de ces « hommes invisibles ».

Je crois que mon visiteur d'hier a pigé tout ça sans que j'aie besoin de lui expliquer.

— Vous avez vu le film *L'Avocat du diable* ? m'a-t-il demandé en sautant du coq à l'âne, à ce qu'il m'a semblé.

— Non, pas du tout, lui ai-je répondu, presque fâché.

En effet, comment diable aurais-je pu voir l'avocat du même nom dans mon coin reculé ? Il pensait peut-être que j'avais un vidéoclub ? Un petit téléviseur en noir et blanc que j'avais gardé après la vente de mon appartement pour payer mes dettes : voici tout ce dont je disposais.

— Vous savez, il y a une scène remarquable. L'un des personnages principaux, le diable, parle à un autre avocat qui n'a jamais perdu une seule affaire et aspire à gagner encore coûte que coûte le procès suivant, même en sacrifiant ses proches, rien que pour garder sa réputation d'homme qui n'a jamais connu d'échecs. Alors le diable lui dit : il est peut-être temps de perdre ? Le plus grand péché est la vanité.

Si j'avais encore pu rougir, je serais sans doute devenu cramoisi. Ce voyageur égaré était diablement perspicace.

— Après un an et demi passé ici, j'ai oublié ce qu'est la vanité, ai-je murmuré sans aucune assurance.

— Je l'espère, m'a dit le visiteur en souriant. La vanité est vaine. On ne se rend même pas compte de la manière où, en se laissant aller à elle, on passe graduellement la frontière vers un autre péché, l'orgueil. Et, à cause de cela, vous vous ancrez dans le passé et ne pouvez même plus bouger vers l'avenir.

Il n'était pas facile de saisir ce qu'il voulait dire et j'ai préféré ne pas répondre. Mais le visiteur n'était pas un imbécile. Il a interprété correctement mon silence et, après une pause, il a poursuivi :

— En restant ici et en souhaitant qu'on ne sache rien de votre échec, vous sauvez peut-être la face vis-à-vis de ceux qui vous connaissent. Ils ignorent où vous êtes et ce que vous faites et ils s'imaginent que pour vous tout va bien et que vous vous dorez au soleil dans votre piscine personnelle quelque part à Chypre.

Aujourd'hui, ces gens de votre vie passée ne signifient plus rien pour vous. Ils ne vous gênent pas et ne vous aident pas, vous n'avez plus de contact avec eux, mais ce qu'ils pensent de vous est important pour vous. J'appelle ça le repli sur le passé. Vous pouvez tout laisser en l'état, mais posez-vous une question : et si soudain vous mouriez demain ? Juste ici, dans cette cabane de gardien froide et puante. Voilà, vous avez une crise cardiaque. Ou un voyou de passage vous bute simplement parce qu'il sera de mauvaise humeur. Et vous resterez ici plusieurs semaines avant qu'on vous retrouve. Qui vous enterrera ? Est-ce qu'il y a des gens qui sont prêts à vous prendre une place au cimetière et à payer vos obsèques ? Si de telles personnes existent, c'est bien. Dans le cas contraire, vous deviendrez un cobaye pour les étudiants en médecine. On conservera votre cadavre et on viendra chaque jour troubler votre repos pour montrer où se trouvent le foie, les reins, la rate, par où passent les veines et les artères. Les élèves s'entraîneront à utiliser le bistouri sur vous. En tant que milicien, vous devez bien savoir à quel point ce genre de procédure est esthétique. Vous savez bien que la perspective que je viens de vous dessiner est plus que réaliste et que le seul moyen d'y échapper est de laisser votre orgueil de côté. Il ne faut jamais avoir honte d'accepter de l'aide.

— Je n'ai pas honte d'accepter de l'aide. Mais je ne peux pas la demander. Vous comprenez ?

— Bien sûr, a-t-il admis. Et c'est pour ça que vous restez ici à vous mortifier et vous complaire dans le malheur. J'ai toujours pensé que la milice se composait d'« hommes d'action ». Mais vous n'êtes pas de ceux-là. Vous êtes prêt à rester comme ça jusqu'à la fin de vos jours pour que personne ne sache que vous avez échoué et, surtout, ne pas demander l'aide de quiconque. Pour vous, c'est humiliant. Quelle sensibilité étonnante !

Ses paroles m'ont presque vexé et son ton m'a semblé blessant, mais j'ai compris qu'il avait raison. Du premier au dernier mot, il avait raison. Si je devais en vouloir à quelqu'un, c'était seulement à moi-même.

Le visiteur est resté presque deux heures dans la maisonnette avant de s'en aller en promettant de revenir aujourd'hui. Voilà pourquoi je suis là, à l'attendre.

Je ne peux pas dire que je l'ai cru totalement. On m'a trop souvent trompé dans ma vie pour que je fasse confiance à n'importe qui. Mais d'un autre côté, ce type-là n'a aucune raison de me gruger. Il ne m'a pas demandé d'argent ni fait mine de m'entraîner dans une affaire douteuse. Il m'a seulement promis d'essayer de m'aider, sans garantir le résultat. Et si ça marchait ? J'ai chassé cette idée de ma tête. Elle

réveille trop d'espoirs et mon cerveau se met aussitôt à dresser les tableaux ensoleillés de ma renaissance. Je ramasse mes affaires et je pars d'ici (le mieux, dans une voiture qu'on m'a envoyée), j'habite dans un foyer modeste – ou je loue une chambre chez quelqu'un – et, chaque jour, je vais travailler, non à neuf heures, mais à huit ou même à sept, je bosse toute la journée comme un forcené, en trouvant chaque jour quelque chose de nouveau et d'utile, en étudiant la situation et en m'assurant qu'aucune personne douteuse ne franchit le seuil de l'entreprise (évidemment, je n'ai pas le moindre doute que je vais être embauché par une boîte privée dans le domaine de la sécurité, puisque c'est de ça qu'a parlé mon visiteur). Je lis la littérature spécialisée, je cherche des idées intéressantes, je les propose à la direction de la boîte et je les réalise avec éclat. Peu à peu, le grand boss commence à m'apprécier, augmente mon salaire, grâce à mes compétences hautement professionnelles mes actions réussissent, je deviens irremplaçable, ma réputation se consolide et, au bout de quelque temps, notre société (mon Dieu, dans mes rêves, elle est déjà devenue nôtre) reçoit des demandes pour que j'organise les services de sécurité d'autres entreprises. Mon patron ne veut pas me lâcher, mais il me permet de travailler de temps en temps pour des collègues à lui qui ont besoin d'une aide amicale. Et, très logiquement, au bout de trois ou quatre ans, j'ouvre ma propre société : quelque chose comme une école de formation de spécialistes de la protection et de la sécurité des entreprises. Instruit par l'amère expérience de ma tentative d'enrichissement rapide, j'aspire à une progression graduelle, mais constante. Dans mes rêves, je ne vois même pas l'ombre d'une maison immense près de Moscou, ni d'un 4 x 4 de frimeur, ni le désir de flamber dans un casino. Je suis prêt à commencer au bas de l'échelle et à m'escrimer des années pour arriver. Et bien, sûr, je rêve de ma famille. Non pas d'une nouvelle, mais de mon ancienne. Dépassant toute mesure, je me vois déjà revenant vers ma femme pour leur proposer, à elle et à mon fils, ce que son nouveau mec n'a pas pu lui donner. Naturellement, elle acceptera de revenir.

Mais je me ressaisis en me souvenant que ce n'est même pas encore sûr que mon nouveau copain puisse me trouver du travail. D'abord, il a très bien pu oublier sa promesse dans les trois minutes qui ont suivi son départ de chez moi. Deuxièmement, ses amis peuvent ne pas avoir besoin de mes services. Troisièmement, ils peuvent tout aussi bien refuser de m'embaucher après l'entretien parce que je ne conviendrai pas par l'âge, la formation, le CV douteux ou simplement l'apparence. Et quatrièmement, même si on accepte de me prendre quelque part, ça peut ne pas me convenir, ça peut être lié au crime et je ne suis pas prêt à prendre ce genre de risques, rien à faire.

J'interromps brutalement le flot des illusions pour tenter d'ancrer à

nouveau les pieds sur cette terre de péché, mais je ne parviens à résister qu'une petite demi-heure avant que tout recommence. Difficile de composer avec les rêves. Je continue à attendre mon nouvel ami sans cesser d'espérer.

9

Kamenskaïa

Le coup de fil l'avait tirée du lit à six heures du matin. Après être restée dix minutes au bord du trottoir en tentant vainement de faire s'arrêter une voiture, elle comprit que les perspectives de tomber à cette heure-là sur un conducteur qui accepterait de l'emmener hors de la ville étaient nulles. Elle prit le métro jusqu'à la gare et s'installa dans un train de banlieue, non sans avoir envoyé son horaire d'arrivée sur le « pager » de Zaroubine. Peut-être que Serioja aurait la présence d'esprit de venir la chercher sur le quai.

Il faisait chaud dans le train et Nastia, blottie dans un coin près d'une fenêtre, se laissa tout de suite aller à sommeiller. D'après l'indicateur, le trajet durait quarante minutes, ce qui laissait le temps de faire un somme sans risquer de louper la station. Elle ferma les yeux, mais l'envie de dormir la quitta aussitôt pour être remplacée par le souvenir de ce que Tatiana lui avait raconté la veille.

Tout avait commencé comme un banal accident de circulation. Une femme était au volant et une jeune fille sur le siège du passager. La voiture roulait à grande vitesse et s'était déportée sur la voie en sens inverse et, dans la collision frontale qui s'était ensuivie, la jeune passagère était morte sur le coup et la conductrice avait subi de tels traumatismes que ses chances de survie étaient presque nulles. La carcasse de l'automobile fut remise aux experts de la brigade routière qui y découvrirent de la drogue en quantité, ce qui signifiait qu'elle était destinée à la revente, et non à une simple consommation personnelle. L'expertise médicale révéla la présence de la même substance dans le sang des deux victimes. L'affaire fut transmise au service des narcotiques et on découvrit rapidement que les deux femmes, la mère et la fille Chouvalov, occupaient sans doute une place importante dans l'un des plus puissants réseaux de trafiquants qui approvisionnaient la ville de Saint-Pétersbourg. Le nom et la réputation du chef de famille, Viktor Petrovitch Chouvalov, un universitaire moscovite sans taches, constituaient pour elles la plus sûre des protections.

Il apparut bientôt que la famille Chouvalov était depuis longtemps divisée en deux parties. Dans l'une, la mère et la fille, dans l'autre, le

père et le fils. Plus de vingt ans plus tôt, après un divorce, Viktor Chouvalov s'était marié en secondes noces à une belle Pétersbourgeoise qui avait catégoriquement refusé de déménager dans la capitale : elle avait grandi à Saint-Pétersbourg, ou plutôt à Leningrad, puisque c'était ainsi que la ville s'appelait sous le régime communiste, elle y avait sa famille et tous ses amis. Chouvalov était donc obligé de se partager entre deux logements. Il passait deux ou trois jours chez son épouse, puis il rentrait à Moscou. Cet arrangement convenait parfaitement à sa femme. Ils eurent d'abord la fille, puis le garçon, deux ans plus tard. À ce moment-là, Viktor Petrovitch s'était bien rendu compte que, après avoir laissé sa première femme, il n'avait pas trouvé dans son deuxième mariage une compagne fidèle pour le reste de sa vie. Elle avait accepté de l'épouser seulement pour profiter de sa situation et de son prestige. C'était pratique pour elle d'apparaître comme la femme d'un grand savant, artiste doué de surcroît, tout en vivant comme si rien ne la liait à lui. Les potins sur les nombreuses liaisons amoureuses de Chouvalova et sur sa conduite plus que libre parvenaient même jusqu'à Moscou.

On dit que si la nature donne à quelqu'un du talent, celui-ci se manifeste généralement dans les domaines les plus divers. Viktor Chouvalov n'était pas seulement un savant brillant et reconnu, mais encore un artiste talentueux, membre de l'Union des Peintres qui organisait régulièrement des expositions de ses toiles. Il avait un atelier à Moscou, mais en espérant réunir la famille, il avait mis à profit ses relations pour se faire attribuer un autre atelier d'artiste à Leningrad où il s'efforçait de passer le plus de temps possible. Pourtant, avec les années, il avait fini par s'apercevoir que ses efforts étaient vains. Sa femme s'était tellement éloignée de lui que même les enfants étaient incapables de servir de trait d'union pour un rapprochement. Il était inutile de faire sans cesse des allers-retours entre les deux villes : une visite tous les deux mois suffisait. Il avait fini par proposer le divorce à sa femme, mais celle-ci avait réagi par des scènes et des menaces. S'il divorçait, il ne reverrait plus jamais son fils. En revanche, s'il ne changeait rien à la situation, elle lui permettrait d'emmener le garçon avec lui, à Moscou.

Il n'avait donc rien changé. Il adorait son fils et investit dans son éducation toute son âme, toutes ses forces et toutes ses capacités. En grandissant, le garçon manifestait de grandes qualités, il était doué, gentil et avait bon caractère. Chaque fois que Chouvalov le regardait, il se disait que pour un tel fils, on pouvait allègrement supporter tous les déboires familiaux. Son fils était pour lui la justification de l'humiliation qu'il ressentait en permanence en constatant que sa femme ne l'avait jamais aimé et s'était servie de lui.

Ils vivaient donc ainsi, le père et le fils à Moscou, la mère et la fille

à Leningrad, redevenu Saint-Pétersbourg. Ils se voyaient rarement, échangeaient des phrases sans importance et faisaient semblant, devant les amis communs, de continuer à composer une famille. Les enfants admettaient d'autant mieux la situation qu'elle était pour eux plutôt confortable. La mère gâtait sa fille au-delà de toute raison. Elle l'avait habituée dès l'enfance à porter de beaux vêtements, à aller au restaurant, à la campagne. Quand son père était là, elle voyait bien que tout ça ne lui plaisait pas et elle poussait un soupir de soulagement lorsqu'il rentrait à Moscou. Le fils, lui, chaque fois qu'il rendait visite à sa mère, se retrouvait face à cette grande fille qui lui était étrangère et qui l'infantilisait sans cesse et se moquait de sa maladresse, de son manque de connaissances en matière de groupes pop et de sa naïveté concernant ses relations avec les filles. Chouvalov souffrait de voir ses enfants aussi éloignés l'un de l'autre et, en même temps, faisait tout son possible pour empêcher leur rapprochement : il craignait, non sans raison, que la belle vie à laquelle s'était habituée sa fille ne produise des effets délétères sur l'éducation de son fils et que ses efforts pour faire de lui un homme bien ne fussent définitivement ruinés.

Le temps passait, les enfants grandissaient, Chouvalov prenait de l'âge, mais sa femme restait encore attrayante et mince : à plus de quarante ans, on ne lui en donnait pas plus de trente-deux. Et puis soudain, il reçut la terrible nouvelle : sa fille était morte et sa femme se trouvait dans un état critique. Le soir même, il arriva à Saint-Pétersbourg avec son fils et il eut à peine le temps de voir une dernière fois son épouse, qui décéda le lendemain.

Chouvalov, profondément abattu parce qu'il avait tout de même gardé des sentiments pour sa femme et sa fille, s'occupa de leurs obsèques et leur rendit tous les hommages. Après neuf jours passés à Saint-Pétersbourg, il décida de rentrer à Moscou. Le soir même, son fils et lui devaient prendre le train de nuit *L'Étoile rouge* qui reliait les deux capitales. Ils passèrent la journée à mettre de l'ordre dans l'appartement des défuntes qui devait rester provisoirement inoccupé. Comme Chouvalov ne comptait pas revenir à Saint-Pétersbourg de sitôt, il demanda à son fils d'aller à son atelier pour récupérer quelques pinceaux en poil de martre et des miniatures chères à son cœur représentant les deux défuntes. Ce fut la dernière fois qu'il le vit.

De telles histoires navrantes arrivent bien souvent. Avant même l'arrivée des Chouvalov, la milice de Saint-Pétersbourg, qui avait découvert la drogue dans la voiture accidentée, avait procédé à une fouille discrète, mais complète de l'appartement et de l'atelier. À part des seringues et d'autres objets utilisés par les drogués, on n'avait rien découvert dans l'appartement. En revanche, l'atelier servait de lieu de stockage d'une quantité considérable d'héroïne de grande qualité.

Ekaterina Chouvalova et sa fille ne s'étaient jamais trouvées dans le collimateur de la milice, ni comme consommatrices ni comme dealeuses, et les enquêteurs comprirent immédiatement pourquoi. Dans la chaîne de distribution de la blanche, elles tenaient le rôle de grossistes pour les grossistes : le seuil de l'atelier de Viktor Chouvalov, peintre connu et respecté, n'était jamais franchi par les petits dealers et encore moins par les junkies. Ceux qui venaient là étaient des vrais caïds et la distance entre ces gens-là et le simple consommateur était astronomique.

Pour la milice, la seule chose à faire dans une telle situation était de monter une planque à l'atelier pour savoir ce qui allait se passer. Pourtant, même si cette décision était correcte, l'exécution ne fut pas à la hauteur. C'était en 1994 et beaucoup de bons flics avaient choisi d'exploiter leur savoir-faire dans le privé où ils pouvaient gagner largement leur vie, loin des salaires de misère que leur payait l'État. Résultat : ils étaient remplacés par des collègues incompétents ou des novices mal formés qui ne convenaient pas forcément au travail d'enquête, qui s'exprimaient mal et pensaient encore moins bien, mais qui savaient passer à tabac et tirer sans réfléchir.

On n'avait pas informé de l'embuscade le propriétaire des lieux pour une raison bien simple : lorsque les flics avaient appris que la femme et la fille étaient impliquées dans le trafic d'héroïne à Saint-Pétersbourg, alors que le mari et le fils de seize ans résidaient à Moscou et que la famille n'envisageait pas de se réunir, ils avaient supposé très logiquement que cette séparation n'était qu'une manière de bourrer le mou aux miliciens trop confiants. D'autant que le mari séjournait à Piter(13), sinon très fréquemment, du moins régulièrement. Qu'est-ce que tout ça pouvait bien vouloir dire ? Ça semblait évident : le mari prenait une part active au trafic et s'était partagé le territoire avec sa femme. Elle couvrait la région de Saint-Pétersbourg, et lui, celle de Moscou. Ces considérations avaient conduit la milice à monter l'opération de surveillance de l'atelier à l'insu de Chouvalov. Le fait qu'il pouvait se présenter en personne dans son local n'inquiétait pas les enquêteurs outre mesure. S'il venait, ils décideraient sur le moment comment se comporter.

Pourtant ce ne fut pas Chouvalov qui arriva, mais son fils. Or, pour les miliciens en planque, ce n'était pas le fils de la défunte Ekaterina Chouvalov, mais un adolescent inconnu et sans papiers qui, au lieu de répondre poliment aux questions, se rebiffait et s'indignait en expliquant sa venue par des absurdités sur des pinceaux de martre et des tableaux, alors qu'il ne savait même pas exactement où ils se trouvaient. Suspect, n'est-ce pas ?

On décida de maintenir l'embuscade, mais on expédia le jeune gars au poste, non sans lui avoir collé préalablement quelques coups de

matraque. Qui pouvait s'imaginer qu'il péterait les plombs et sauterait par la fenêtre ouverte du deuxième étage d'un ancien immeuble pétersbourgeois aux plafonds très hauts ?

La bavure entraîna de longs débats au sein des services de la milice. Pourquoi les enquêteurs n'avaient-ils pas appelé tout de suite Chouvalov pour vérifier les dires de celui qui prétendait être son fils ? Bien sûr, le gosse n'avait pas de papiers sur lui, mais il y avait tout de même des moyens de contrôle. Les miliciens se défendirent en prétendant que les deux Chouvalov, le père et le fils, pouvaient être de mèche et que le père avait pu envoyer le fils récupérer la marchandise en préparant son bobard d'avance, ce qui rendait absurde tout coup de fil de confirmation. Pourquoi ces miliciens s'étaient-ils conduits avec une telle incompétence psychologique ? Ne savaient-ils pas que les adolescents doivent être traités d'une manière spéciale, qu'ils sont capables des pires folies et des conduites les plus absurdes, surtout si on les accuse de quelque chose qu'ils n'ont pas fait ? Dans une telle situation, un adulte peut se faire une raison (et encore, pas toujours) en comprenant que s'il n'a rien fait, on s'en rendra compte et on le relâchera, car il reconnaît aux autres le droit à l'erreur. Or, ce droit, les adolescents ne le reconnaissent à personne. Et si on les soupçonne ou on les accuse à tort, au lieu de trouver des arguments pour se défendre, ils se sentent outragés et peuvent devenir furieux et violents, parfois contre autrui, mais souvent contre eux-mêmes, rien que pour démontrer aux autres à quel point ils sont cons. C'était le b. a. -ba de la psychologie, comment pouvait-on l'ignorer ? Et pourtant, personne n'avait expliqué ça aux miliciens planqués dans l'atelier. Ils ne le savaient pas parce qu'ils n'avaient pas fait les écoles supérieures de la milice ou suivi des cours spéciaux. Parce que leur expérience se résumait au combat dans les « points chauds » du pays et en Afghanistan, où tout ce qui bougeait était considéré comme « ennemi ». Pourquoi les miliciens n'avaient-ils pas prévu la possibilité d'une défenestration du jeune homme et n'avaient-ils pas pris des précautions ? Parce que…

Mais la mort du garçon ne prouva rien à personne. On continua encore longtemps à soupçonner Viktor Petrovitch Chouvalov de participation au trafic de narcotiques. Mais lui, il resta dans l'ignorance de ce fait. Il fit enterrer son fils à côté de son épouse et de sa fille, puis il partit pour Moscou. Avant le départ, lors d'une conversation avec la juge d'instruction Tatiana Grigorievna Obraztsova, il dit :

— On m'a tout pris d'un seul coup. La mort de ma femme et de ma fille est un coup du sort, je le sais bien. Mais celle de mon fils pèsera sur votre conscience. Dieu voit tout et il ne laissera pas cela impuni. On vous prendra tout à vous aussi, vous verrez. La justice triomphe

toujours. Il faut seulement savoir attendre. Et j'attendrai.

À ce moment, Tatiana avait pensé qu'il était fou, mais elle comprenait qu'une personne qui, en l'espace de deux semaines, met en terre toute sa famille ne pouvait pas se comporter autrement. Il lui arrivait souvent de voir des gens dans un tel état, et elle les plaignait de toute son âme, mais elle savait bien que, tôt ou tard, ça passait.

Sauf que, pour Viktor Petrovitch Chouvalov, ce n'était pas passé…

Les espoirs de Nastia se trouvèrent justifiés : Zaroubine l'attendait sur le quai. En voyant sa silhouette chétive protégée du froid par le blouson d'hiver de son uniforme, elle sourit involontairement.

— Depuis quand les enquêteurs se mettent-ils en tenue ? le charria-t-elle en lui donnant un baiser bruyant sur le front.

— Depuis que le salaire ne nous permet plus de nous habiller normalement, grommela-t-il. Nous n'avons pas tous pour maris des professeurs très bien payés. Allons-y, l'amie, là-bas, une vieille connaissance t'attend.

— Qui donc ? demanda Nastia en levant les sourcils.

— Celui-ci…

Zaroubine fit une grimace horrible en montrant les dents.

— Les oreilles, comme ça ! dit-il en plaçant les mains de part et d'autre de la tête. Les yeux, comme ça ! Et les dents énormes… Tu as deviné ?

— Oh ! Andrioucha Tchernychev ! C'est lui ? se réjouit Nastia. Ça fait cent ans que je n'ai pas travaillé avec lui. Il a toujours son chien ?

— Et comment donc ? Où veux-tu qu'il l'ait mis ? Tout en parlant, Zaroubine conduisit Nastia jusqu'à une moto de la milice garée non loin de là.

— Les paradoxes de la vie de flic, n'est-ce pas ? poursuivit-il. Pour voir un ami, il faut attendre qu'on découvre un cadavre à l'endroit adéquat. Dis, Nastia, tu n'as pas peur de faire de la moto ? La dernière fois que j'ai conduit l'un de ces engins, c'était il y a dix ans. C'est le seul véhicule qu'ils ont pu me prêter, au poste du coin.

En fait, Nastia était morte de trouille.

— Et si on allait à pied ? demanda-t-elle, incertaine.

— C'est loin, expliqua Zaroubine. Il faudra marcher une heure et demie. Il y a bien huit kilomètres.

— Alors, allons-y, accepta-t-elle dans un soupir. Si tu me tues, Tchistiakov ne te le pardonnera pas.

— C'est tout ce que tu as trouvé pour m'effrayer ? Il y en aurait bien d'autres qui ne me pardonneraient pas. Et il faudrait que j'aie

peur de tous, hein ?

Il grimpa sur la moto et tendit à Nastia un casque avant de mettre le sien.

Vingt minutes plus tard, Nastia se laissa glisser du siège arrière transie et pétrifiée. Elle avait eu tellement peur, en roulant à travers les fondrières, que tous ses muscles étaient tétanisés et qu'elle était à peine capable de bouger les bras et les jambes. Un énorme chien de berger se précipita aussitôt vers elle, en agitant joyeusement la queue. Nastia, grimaçant à cause de la douleur dans ses muscles, s'accroupit et enfonça son visage, glacé par le vent mordant du trajet, dans la fourrure épaisse et soignée du cou de l'animal.

— Bonjour, mon bon chien, bonjour mon Kirill… Tu n'as pas encore oublié ta vieille tante Nastia ?

Kirill lui lécha rapidement la joue et partit au petit trot vers son maître. Officier opérationnel du district, Andreï Tchernychev discutait avec quelqu'un, mais se tourna vers Nastia en agitant la main. Elle parcourut l'endroit des yeux, à la recherche de visages connus. En plus de Zaroubine et de Tchernychev, elle aperçut Korotkov et le juge d'instruction Olchanski. Tous les autres lui étaient inconnus.

— Je te mets au courant, Nastia, lui dit brièvement Korotkov. Ici, il y a deux groupes : les SDF et les habitants du coin. Comme tu es une dame, je te laisse choisir : travailler avec les vagabonds ou aller visiter les maisons.

— Il v-vaut m-mieux 1-les m-maisons, répondit-elle en claquant les dents de froid. I-il y f-fait chaud. On p-peut v-voir le c-cadavre ?

— Seulement de loin, les experts travaillent.

— Alors, en deux mots ?

— Abattu de deux balles en plein cœur tirées à courte distance. Le poisson et le poupon. De l'argent pour les obsèques. Et une note manuscrite, comme d'hab.

— Beaucoup d'argent ?

— Comme l'autre fois. Exactement la même somme. 300 dollars. Mêmes coupures.

— Ouais…, fit Nastia d'une voix traînante. On dira ce qu'on voudra, mais il est difficile de soupçonner notre ami d'inconstance. Il reste fermement ancré dans ses habitudes. Qu'y avait-il d'écrit sur la note ?

— Je ne saurais pas te le dire mot à mot, mais le sens général… (Korotkov se gratta le menton, en regardant vers la droite.) Quelque chose du genre… Non, je ne parviens pas à le raconter. Va voir l'expert. Il a déjà le document. Et au boulot, n'essaie pas de te tourner les pouces.

— C'est ça, donne des ordres si ça peut te soulager, le taquina Nastia d'un ton placide. C'est qui le chef des autochtones ?

— Tchernychev. Va le voir, il te dira où aller.

— Entendu, seulement je vais d'abord regarder la note…

Mais on ne l'autorisa pas à consulter l'expert.

— Ne dérange pas les gens en plein travail, lui dit sévèrement le juge Olchanski. Tu regarderas ce papier plus tard.

— Konstantin Mikhaïlovitch, dites-moi ce qui est écrit. Au moins dans les grandes lignes, l'implora Nastia.

— Il s'approche.

— Comment, comment ? s'écria-t-elle, abasourdie. Qui s'approche ?

— Lui.

— Il s'approche de quoi ?

— De l'une d'entre vous. Soit de toi, soit d'Obraztsova. Va travailler. Nous ferons le point lorsque nous aurons fini, ici.

Nastia prit ses instructions auprès d'Andreï Tchernychev et entreprit de faire méthodiquement le tour des maisons voisines. Au bout de deux heures, elle n'avait obtenu aucun résultat. Durant la nuit précédente, personne n'avait rien remarqué. Certains voisins connaissaient la victime de vue et d'autres même par son nom. Il gardait la colonie de vacances toute proche et on pouvait toujours lui demander un coup de main pour le bricolage, surtout si ça concernait la technique. Le gars était habile de ses mains et il connaissait la mécanique automobile. Personne n'avait vu de gens suspects lui rendre visite dans sa maisonnette. Quant aux vagabonds qu'il hébergeait souvent, ils étaient puants, mais inoffensifs. Bien sûr, il leur arrivait de chiper des broutilles : des bottes, ici ; une salopette, là ; ou encore une poule échappée d'un enclos. Mais il fallait les comprendre, ils avaient faim et froid. Pourtant ils ne tuaient personne.

Ils ne rentrèrent à Moscou qu'après le déjeuner. Nastia allait grimper dans la « poubelle » de Korotkov, avec Zaroubine, mais Olchanski eut pitié d'elle et la fit monter avec lui.

— Cette vieille caisse va rendre l'âme d'un instant à l'autre, déclara-t-il en examinant la Jigouli préhistorique d'un œil critique.

— Comment, Konstantin Mikhaïlovitch, vous protégez vos enquêteurs de valeur ? répondit Korotkov d'un ton offensé. Vous ne voulez pas que je transporte votre lieutenant-colonel chéri. Vous avez peur qu'elle se fane dans ma voiture ? Entendu, Sergueï et moi, nous sommes des gens simples, et nous prendrons ma bagnole.

— Ne fais pas chier avec ta simplicité, rétorqua le juge d'instruction avec sa grossièreté habituelle. En prenant Kamenskaïa avec moi, je vous sauve la vie, pauvres imbéciles. Vous serez deux au lieu de trois et, pour ta ruine, chaque kilo compte.

Dans la chaleur de la voiture, Nastia se détendit et ferma les yeux en répétant mentalement le texte de la note que lui avait montrée l'expert.

« Je me rapproche de toi, ma chère. J'ai déjà fait trois pas. Peux-tu deviner quand et où nous nous rencontrerons ? »

Korotkov

« Le pain du chef a toujours un goût amer », répétait souvent Gordeïev, et c'était bien vrai. Et lorsqu'on a de proches amis sous ses ordres, alors autant se pendre tout de suite. C'est en gros ce que pensait Iouri Korotkov en convoquant dans son bureau son vieux complice Kolia Selouïanov, avec la mauvaise intention de lui demander son rapport dans l'affaire des meurtres des toxicomanes. Depuis six mois, on découvrait des cadavres de drogués dans différents coins de la ville. Ils avaient tous été tués par balles et, comme cette fin tragique n'est pas exceptionnelle dans un milieu où les règlements de comptes sont fréquents, les enquêtes avaient été menées par les brigades de chaque quartier. Avec la découverte d'un quatrième corps, on avait fini par s'apercevoir que le meurtrier avait utilisé la même arme et on avait transmis l'enquête à la Petrovka. Depuis, il y avait neuf macchabées, et l'affaire faisait du surplace. Il y avait bien sûr deux hypothèses : l'une était une guerre entre groupes de dealers ; l'autre, le renforcement de la discipline au sein d'une même bande. Les deux pistes étaient suivies conjointement avec le service de lutte contre la drogue.

Selouïanov fit irruption dans le bureau en arborant son sourire bêta habituel. Ceux qui ne le connaissaient pas y voyaient sa personnalité véritable, sans soupçonner son réel sérieux et sa méticulosité dans le travail.

— Le maïor Selouïanov au rapport, se présenta-t-il en plaisantant. Prêt à se faire hacher menu. Quels sont vos désirs, Votre Excellence ?

Korotkov poussa un soupir en se maudissant mentalement pour avoir cédé à ses ambitions légitimes de carrière et accepté ce poste qui ne lui apportait rien, à part des maux de tête.

— Je voudrais écouter ton rapport sur les toxicomanes, dit-il sévèrement. Sans tralalas et succinctement.

— Pourquoi donc se dépêcher ? s'écria Kolia, sincèrement étonné. Il y a le feu ? Je vais tout t'expliquer en détail.

Il devint très vite évident que Selouïanov n'avait rien de nouveau à annoncer. Avec les gars de l'antidrogue, ils s'étaient partagé le travail : les spécialistes des narcotiques tentaient de remonter les filières des trafics auxquelles les victimes étaient liées, pendant que les gars de la Criminelle, Selouïanov à leur tête, suivaient les procédures traditionnelles en cherchant les points communs entre les neufs victimes. C'était un travail long et minutieux, mais qui n'avait donné aucun résultat jusque-là. En tout cas, les quelques pistes apparues au fil du temps s'étaient révélées être des impasses.

— Entendu, Kolia. Je constate que tu ne peux rien me dire que je ne sache déjà. Maintenant, j'ai un conseil à te demander.

— Vas-y, accepta tout de suite Selouïanov. Je t'écoute.

— C'est au sujet d'un type qui s'appelle Chouvalov, Viktor Petrovitch. Voici toutes ses données biographiques, l'adresse, le lieu de travail, etc. Nous le soupçonnons d'être notre Plaisantin. Mais, hormis les soupçons, nous n'avons rien de concret.

— Et qu'est-ce qu'il faut ? Parle vite.

— Nous avons besoin de preuves, Kolia. Il faut pouvoir le rattacher aux trois cadavres dont nous disposons.

— Ça, j'ai compris, je ne suis pas un débutant. Est-ce qu'on a pu procéder à des approches opérationnelles ?

— Que dalle ! s'écria Korotkov avec un geste de colère. Son cercle de relations est composé de savants et d'artistes peintres. Nous n'avons de contacts dans aucun des deux milieux. Nous avons appelé toutes nos sources, les miennes, celles de Zaroubine, de Micha et de Nastia. Rien. Pas une seule touche. Le seul espoir reposait sur Boris Kartachov… Tu t'en souviens ?

— Ça me dit quelque chose, mais je ne sais pas quoi, reconnut Selouïanov.

— L'affaire de Vika Eremina, pendant l'automne 1993. Il était son concubin(14).

— Oui, ça y est, je vois. Il illustrait des livres.

— Exactement, confirma Korotkov. Il a ses entrées dans les sphères artistiques. Malheureusement, il est absent de Moscou pour au moins deux mois. De sorte qu'il va falloir prendre des initiatives. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Le Plaisantin peut nous livrer à n'importe quel moment un quatrième cadavre et, cette fois, ce ne sera peut-être pas un vagabond ou un SDF.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Selouïanov. Pour autant que je sache, il choisit toujours ses victimes dans cette population. Tu

as des infos ?

— Si seulement ! Il n'y a que la note de la troisième victime, Kolia. C'est sans doute un fou anormal, mais le texte est très clair. Il fait savoir à Tatiana qu'il se rapproche d'elle. Il y a une progression, car c'est aussi la première fois qu'il laisse une note adressée à une personne concrète. Celle qui accompagnait le cadavre de La Teigne était impersonnelle : c'était l'argent pour les obsèques et il ne fallait pas se l'approprier. Quant au premier cadavre, celui de Nadia la Danseuse, il n'y avait aucun message. Cela signifie qu'il est temps de commencer à se faire vraiment du souci. Le coup suivant peut très bien être dirigé contre un proche de Tatiana, ou contre elle-même. Bref, Olchanski nous a fixé la tâche de trouver des preuves dans au moins une des directions : les empreintes, l'écriture et l'arme. Et si on peut en dénicher dans les trois, c'est encore mieux.

— Bon, en ce qui concerne les empreintes et l'écriture, je vois plus ou moins comment faire. Mais l'arme ? Est-ce qu'on sait où on peut la trouver ?

— Pas vraiment. À première vue, il y a plein de possibilités : son appartement, son atelier, le garage, la voiture, son bureau au travail, l'appartement d'une maîtresse, si tant est qu'il en ait une. Aucun juge ne peut nous délivrer de commission rogatoire pour une perquisition parce que nous n'avons pas le début du commencement d'une preuve contre lui, rien que des suppositions générales.

— Et si nous…, proposa tout bas Selouïanov. Nous pouvons tout faire très correctement et personne ne s'en rendra compte, tu le sais très bien.

— N'y pense même pas ! le coupa Korotkov. La Boule est à l'hôpital et il croit que, sans lui, je vais transformer le service en un champ de ruines. S'il apprend qu'on a fait ça, il m'enterrera sans fleurs ni couronnes. C'est l'un de ses principes d'airain : travailler de manière à ce que nul ne puisse nous reprocher de violer la loi.

— Il ne le saura pas. Qui le lui dira ?

— C'est ça, oui. Il ne le saura pas ! singea Korotkov en agitant la main d'un geste désolé. Peux-tu te rappeler la dernière fois que La Boule n'a pas su quelque chose ? Si j'étais un simple enquêteur, si je n'étais pas le chef par intérim de notre service, je serais le premier à courir rendre visite secrètement aux tanières possibles de ce Chouvalov. Et il ne me serait même pas venu à l'esprit que, si ça transpirait, ce ne serait pas moi qui me retrouverais pendu avec mes propres boyaux, mais le patron. Ce n'est qu'en m'asseyant dans ce fauteuil inconfortable, dit-il en donnant une tape expressive sur l'accoudoir du siège rotatif recouvert de tissu élimé, que j'ai compris combien de merde La Boule a dû bouffer dans les bureaux des

généraux à cause de nos initiatives personnelles. Nous, tout ce que nous risquons, c'est un savon même mémorable, et nous passons à autre chose. En d'autres termes, chacun de nous reçoit en fonction de ses fautes, mais le boss, lui, il se fait engueuler pour chacun d'entre nous et pour tous à la fois. Donc, Kolia, s'il te plaît, ôte-toi de la tête toutes ces idées de perquisition illégale et autres bêtises. Fais preuve d'imagination opérationnelle.

— Comme tu voudras, accepta Selouïanov sans protester. Va pour l'imagination.

Selouïanov

Les époux Selouïanov mirent deux jours à mettre au point leur stratagème. Lui, il continuait à s'occuper des toxicomanes tués et d'une bonne demi-douzaine d'autres affaires, tandis que Valentina, sa femme, qui se trouvait en congé, prenait la voiture pour déterminer les déplacements de Viktor Chouvalov. Le matin, il se rendait à son travail par le même itinéraire, mais le soir, il ne semblait pas avoir de destination bien précise. Le mieux était donc d'agir le matin. Valentina avait dressé la carte de l'itinéraire du gars depuis son domicile à Tsaritsyno jusqu'à l'université où il enseignait. Selouïanov, qui connaissait Moscou comme sa poche, choisit le meilleur endroit pour la réalisation du plan.

Ce matin-là, avant de sortir de chez eux, il demanda à sa femme pour la cent cinquante-deuxième fois :

— Valioucha, et si j'y allais seul ? Reste à la maison, hein ?

— Ha-ha, dit-elle en se regardant des pieds à la tête dans le grand miroir du vestibule. Bien sûr. À mon avis, je suis particulièrement en beauté, tu ne trouves pas ?

— Je trouve. Allez, je vais tout faire moi-même. Je m'en voudrais d'exposer au danger ta beauté céleste.

— Bien sûr tu t'en voudrais. Écoute, j'ai l'impression que cette écharpe ne convient pas. Attends une seconde, je vais en choisir une autre.

— Valia ! Je te demande en langage humain de rester à la maison ! s'écria Selouïanov en élevant la voix pour tenter d'apparaître plus persuasif.

Valentina passa adroitement une écharpe de soie fine dans une attache en métal brillant, en forme de fleur.

— Voilà, tout est en ordre. Je ne peux pas changer de visage, évidemment, mais tout le reste me semble très décent, tu ne trouves

pas ?

C'était sa ritournelle favorite et Selouïanov s'amusait à tâcher de répondre à chaque fois d'une manière différente :

— Je ne peux plus trouver ce que les autres ont déjà trouvé avant moi. Cesse de critiquer ton visage. Personnellement, il me convient très bien. Tout est décidé, j'y vais seul. Donne-moi les clés de la voiture.

Tout en l'écoutant, Valentina mit ses chaussures d'automne à talon bas et son trois-quarts vert clair. Puis elle prit son sac à main et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Kolia, il nous reste tout juste une demi-minute avant de sortir, je te propose donc de m'écouter. Tu n'arrêtes pas de citer ton chef qui dit que chacun doit s'occuper de ses affaires. La tienne, c'est de chercher les criminels, la mienne, c'est de conduire. Ça me réussit mieux qu'à toi et il est inutile d'en discuter. N'oublie pas que j'étais déjà derrière le volant avant d'apprendre à lire et que personne mieux que moi ne peut faire ce que tu as imaginé.

— Je ferai tout comme il faut, insista Kolia. Moi aussi, je conduis depuis plus de dix ans.

— Bien sûr que tu réussirais, admit Valentina en ouvrant la porte et en poussant son mari sur le palier. Personne n'en doute. Seulement, si tu le fais, ton salaire annuel partira pour réparer la voiture, alors que si je suis au volant, je te garantis qu'il n'y aura qu'une petite bosse et quelques éraflures sur l'aile. C'est tout, mon trésor, le délai est écoulé. Dépêchons-nous sans quoi nous allons louper ta cible.

Il arrêta de discuter parce qu'il comprenait bien, au fond de lui-même, que sa femme avait raison. Ses collègues et lui avaient déjà utilisé à plusieurs reprises les talents de conductrice de Valentina pour les besoins du service et ils ne manquaient pas de s'étonner que cette jeune femme à l'apparence fragile soit capable de soumettre les mécaniques à ses moindres désirs. Le principal intérêt était évidemment que les hommes au volant ne pouvaient soupçonner en aucune manière les aptitudes de la jeune femme et ils tombaient comme des enfants dans les pièges qui leur étaient tendus.

Ils arrivèrent devant le domicile de Chouvalov exactement à huit heures moins le quart du matin. Sa Toyota grise était garée non loin de l'entrée.

— Avant-hier, il est sorti à huit heures moins dix et hier à neuf heures moins le quart. Ça doit dépendre du cours qu'il assure dans la matinée, le premier ou le deuxième, commenta Valentina. Nous allons peut-être attendre longtemps. En fait, je crois qu'il vaudrait mieux qu'il sorte un peu plus tard : la circulation sera plus dense et ça nous facilitera les choses, tu ne trouves pas ?

— L'essentiel est qu'il sorte, répondit son mari. Nous ferons le nécessaire d'une manière ou d'une autre.

Chouvalov fit son apparition à huit heures moins dix et s'installa dans sa voiture. Valentina ne quitta pas la place de stationnement tant que la Toyota ne fut pas hors de vue.

— Eh bien, à la grâce de Dieu, murmura-t-elle, en tournant la clé de contact. Espérons qu'il ne va pas changer d'itinéraire.

En zigzagant dans les petites rues, Valentina atteignit la rue Dorojnaïa qui conduisait à l'échangeur vers l'autoroute périphérique. La veille et l'avant-veille, Chouvalov avait emprunté le périph, puis l'avenue Mitchourine pour se rendre à l'université. C'était sur Mitchourine que Selouïanov avait déterminé le meilleur endroit pour la rencontre.

Ils aperçurent la Toyota grise au moment où elle s'engageait sur l'avenue, en sortant du périphérique.

— Rapproche-toi, Valia, encore plus près, dit Selouïanov lorsqu'ils passèrent devant le village olympique, en s'étonnant lui-même de sentir sa voix rauque et étranglée.

Valentina accéléra sans quitter de l'œil la voiture de Chouvalov qui atteignait l'intersection avec la rue Lobatchevski. C'était là que, selon leur plan, tout devait se jouer. Le feu était rouge, ce qui n'avait rien d'étonnant puisque dans ce sens de circulation, il suffisait de s'arrêter à un feu pour attraper au rouge tous les suivants. Chouvalov s'arrêta sur la voie du milieu de manière à traverser le carrefour et continuer tout droit. Valentina arriva à sa hauteur sur la voie extérieure, à gauche. Lorsque la signalisation passa au vert, elle démarra vite, mit son clignotant pour montrer qu'elle avait l'intention de tourner à droite et coupa sans gêne la route de Chouvalov qui venait de démarrer. C'était une violation grossière du Code de la route qui rendait la collision inévitable. Et ce qui devait arriver arriva.

Chouvalov sortit de sa voiture, rouge de colère.

— Dites, la p'tite dame, ça ne va pas, non ? Ça vous arrive de réfléchir ? hurla-t-il.

Valentina ouvrit paresseusement sa portière et glissa ses jambes à l'extérieur d'un mouvement élégant.

— Mais il fallait que je tourne, expliqua-t-elle d'une voix capricieuse et trainante. Vous comprenez ? Je *devais* tourner. Vous n'aviez qu'à regarder mon clignotant ! Ça vous arrive de faire attention ?

— Quel clignotant à la con ? Vous aurez beau mettre dix clignotants, quand vous êtes dans la file de gauche vous n'avez pas le droit de tourner à droite ! C'est clair, ma p'tite dame ? Vous n'avez

qu'à regarder les panneaux, précisa-t-il en levant la main vers les signaux accrochés au-dessus de la chaussée. Gagnons du temps et dites-moi comment vous allez faire pour réparer ma voiture. Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Moi non plus, répondit Valentina, imperturbable. Et puis il faut voir qui doit réparer la voiture de qui. Vous m'avez froissé une aile et rayé la portière.

— Moi ? Votre portière ? hoqueta Chouvalov sur le point de s'étrangler d'indignation. C'est vous la fautive, pas moi ! Quelle audace ! Vous avez un téléphone mobile ?

— Bien sûr, acquiesça-t-elle avec coquetterie. Pourquoi ?

— Appelez donc la brigade routière. Allez, ma p'tite dame, allez. Je vais être en retard au travail.

— Et vous croyez que je me promène, peut-être ! Regardez-moi ça, comme s'il n'y avait que lui qui bossait et les autres se tournaient les pouces !

En attendant l'inspecteur de la brigade routière, Valentina se rassit à côté de son mari dans la voiture et observa attentivement Chouvalov. Il regardait continuellement sa montre, mais ne prêtait aucune attention aux dommages portés à sa carrosserie. Il était évident que la seule chose qui l'énervait était son retard au travail. Valentina demanda à Selouïanov de baisser sa vitre et elle se pencha par-dessus son mari pour faire signe à leur adversaire.

— Vous voulez peut-être passer un coup de fil à votre boulot ? Pour prévenir du retard ? demanda-t-elle. Moi, j'ai déjà appelé.

— Si c'est possible, grommela-t-il sévèrement.

Valentina lui tendit le mobile.

— Je me demande ce qui vous a pris de vouloir appeler la milice, dit-elle lorsque Chouvalov lui rendit l'appareil. Vous m'auriez donné l'argent de la réparation et nous serions repartis tranquillement. Et maintenant, nous restons là, à attendre Dieu sait quoi. Vous croyez que la milice va vous donner raison ?

— Écoutez, riposta Chouvalov. Vous avez un minimum d'intelligence ou non ? Vous avez transgressé le Code de la route, vous avez endommagé ma voiture et vous voulez encore que je paie les réparations ? Où avez-vous donc appris à conduire ? Des gens comme vous achètent leur permis sans même savoir lire les panneaux. Je vous exècre, vous et tous les « nouveaux Russes » comme vous. Ça m'est égal d'avoir des problèmes au bureau, je préfère attendre les flics rien que pour les voir vous moucher !

— Kolia ! s'écria-t-elle en poussant Selouïanov de la main. Tu n'entends pas comment ce type me traite ? Qu'est-ce que tu attends ?

Dis-lui…

— Ta gueule ! la coupa grossièrement son mari. C'est toi la fautive, grosse vache, tu te fourres toujours dans les ennuis. Pour payer les prunes que tu te ramasses, ton salaire ne suffit pas. Reste assise et tais-toi.

Valentina arbora une moue boudeuse en faisant semblant d'être vexée.

Lorsque la voiture de la brigade routière arriva, l'analyse de la situation ne prit que quelques minutes. Les flics firent les mesures puis demandèrent à chacune des deux parties de rédiger leur version de l'accident. Puisque aucun d'eux ne voulait se reconnaître fautif, l'affaire serait portée devant la commission d'expertise des accidents de la route. Lorsqu'ils eurent tous les éléments en main, les miliciens réprimandèrent Valentina, au plus grand plaisir de Chouvalov. Puis ils prirent les numéros de téléphone des deux antagonistes en leur disant qu'on les préviendrait du moment de leur passage devant la commission.

Deux jours plus tard, Valentina et Kolia Selouïanov se retrouvèrent de nouveau en présence de Viktor Petrovitch Chouvalov, dans le bureau d'un inspecteur de la commission d'expertise.

— Chouvalov et Selouïanova ? demanda l'expert. Nous allons procéder. Et vous, qui êtes-vous ? Le mari ? Attendez dans le couloir, si des témoins s'avèrent nécessaires, je vous appellerai.

Selouïanov sortit docilement en constatant avec satisfaction que le gars avait bien appris sa leçon. On lui avait dit à l'avance de faire sortir le troisième homme.

Sur sa table de travail se trouvait le pare-brise d'une voiture, sans doute la pièce à conviction de la précédente expertise. L'inspecteur essaya en vain de dégager un coin de table pour ouvrir le dossier des parties en présence.

— Aidez-moi, s'il vous plaît, demanda-t-il à Chouvalov.

À deux, ils soulevèrent le pare-brise pour le déposer soigneusement contre un mur. Après quoi, l'expert posa quelques questions, relut les explications écrites que chacune des deux parties avait portées sur les lieux de l'accident, étudia les schémas réalisés par les flics et décida que la citoyenne Selouïanova devait payer une amende et rembourser les réparations de la voiture du citoyen Chouvalov. Valentina arracha littéralement l'attestation de mise en demeure des mains de l'inspecteur et sortit en trombe du bureau en faisant claquer la porte. Le maître des lieux haussa les épaules et sourit à Chouvalov avec sympathie.

— Si vous saviez combien il y en a, des comme ça…

— Je le devine, répondit Viktor Petrovitch avec un grand sourire. Merci à vous. Bonne journée.

Deux minutes plus tard, Valentina et Kolia Selouïanov étaient de retour dans le bureau de l'expert. Ils récupérèrent les empreintes de Chouvalov recueillies en douce et le formulaire de ses explications manuscrites. Et le plus agréable était qu'ils n'avaient violé aucune loi pour obtenir tout ça.

10

Kamenskaïa

Nastia et Tatiana Obraztsova étaient installées dans le cabinet du juge d'instruction Olchanski en attente des conclusions des experts à propos de l'écriture et des empreintes digitales de Chouvalov. Elles ne doutaient pas une seule seconde que les échantillons fournis correspondraient exactement aux éléments trouvés sur les lieux des trois crimes. Mais tous les juristes savent bien que les flics peuvent être sûrs à deux cents pour cent de ce qu'ils désirent, le juge d'instruction, lui, a besoin de preuves concrètes et non d'intime conviction. Seules ces preuves – en l'occurrence, les conclusions des experts – pouvaient lui permettre d'autoriser des perquisitions chez Chouvalov. Et sans perquisitions, il était impossible de résoudre la question de l'arme.

— C'est un personnage bien surprenant, dit Nastia. Il laisse partout des empreintes et ne tente même pas de les effacer. Il prend à mains nues les jouets qu'il laisse près des cadavres, écrit des notes de sa propre main. Il compte sur quoi ?

— Il espère sans doute que personne ne pensera jamais à lui, répondit mollement Olchanski. Soixante pour cent de tous les criminels le croient, même s'ils ont déjà un casier. Mais ce gars-là ! Un savant, professeur d'université, membre de l'Union des Peintres. Il ne viendrait à la tête de personne de le soupçonner.

— C'est tout de même étrange, intervint Tatiana, d'une voix douce. S'il tente de se venger de moi pour la mort de son fils, cela veut dire qu'il ne m'a pas oubliée. Comment peut-il penser que je ne me souvienne pas de lui ? Au contraire, il devrait très bien comprendre que mes soupçons se porteraient très vite sur lui. Dès lors pourquoi agit-il comme ça ? Son imprudence est incompréhensible.

— Tu es intelligente, Tatiana Grigorievna, grommela Olchanski, mais il a tout calculé. Ce n'est pas à lui que tu as pensé d'abord, d'accord ? Nous avons mis toutes les forces de la milice du pays à la recherche de ton Gorchkov tandis que Chouvalov riait sous cape en cherchant ses victimes. Et maintenant, il va ouvertement dans les coins sombres en préparant le meurtre suivant. De sorte qu'il continue

à se faire des illusions. Valentina Selouïanova, la femme de Kolia, l'a suivi pendant deux jours et elle l'a vu, après le travail, aller arpenter les gares et les marchés. C'est dans ce genre d'endroits que les clochards et les SDF se rassemblent. Pendant que nous respectons la légalité, il nous prépare un quatrième cadavre. Mais que pouvons-nous faire ? demanda-t-il en écartant les mains d'une manière explicite. À propos de légalité, avec quel argent votre héroïque Selouïanov va faire réparer sa caisse ? Et celle de Chouvalov, par la même occasion ?

Nastia éclata de rire. Elle comprenait ce à quoi le juge d'instruction faisait allusion. Il arrivait souvent aux enquêteurs de faire des demandes de rémunération pour des informations fictives délivrées par leurs indics. Au lieu de les remettre à leur source, ils les utilisaient pour les besoins des opérations en cours. En effet, la loi ne prévoyait pas le remboursement des dépenses faites pour les besoins du service, même lorsqu'il s'agissait de l'élucidation d'un meurtre. Le législateur avait sans doute imaginé qu'on confond les criminels en les regardant au fond des yeux, ce qui ne suppose, en effet, aucune dépense supplémentaire.

— Ne vous inquiétez pas, Konstantin Mikhaïlovitch, Kolia connaît un garagiste qui lui fait tout gratuitement.

— Ton ami ne prend tout de même pas des pots-de-vin de criminels ? fit Olchanski en plissant les yeux d'un air moqueur. C'est très laid, Kamenskaïa. Pas bien du tout.

— Allons donc ! Quels pots-de-vin ? Le fils du garagiste a failli se laisser entraîner dans une affaire louche par une bande d'imbéciles. C'est grâce à Kolia qu'il s'en est sorti à temps. Maintenant, le père s'estime redevable jusqu'à la mort. Konstantin Mikhaïlovitch, où sont donc vos experts ? Je n'ai plus la patience d'attendre.

— Arrête de gigoter ! Prends exemple sur Tatiana Grigorievna qui reste bien tranquille, alors que, toi, on a en permanence l'impression que tu es assise sur une planche à clous. Réfléchissons plutôt à ce que nous savons déjà sur Chouvalov et à ce qu'on peut attendre de lui. Qu'il est présomptueux et sûr de lui au plus haut point, c'est déjà clair. Il laisse des empreintes et écrit des notes de sa propre main, ce qui signifie qu'il est persuadé que nous ne pourrons pas l'atteindre. Quoi d'autre ?

— Il est rancunier, intervint Tatiana. Et entreprenant. Il est peu probable qu'il m'ait vue par hasard à la télé, en passant sur le Nouvel Arbat, et qu'il ait eu le temps de dresser immédiatement son plan, de trouver Nadejda Starostenko, de s'entendre avec elle et de préparer la pancarte. Tout cela a dû être fait au préalable et ça signifie qu'il était au courant du duplex. En quatre ans, j'ai changé deux fois de résidence : j'ai d'abord quitté Saint-Pétersbourg pour m'installer chez

Stassov à Tcheremouchki, puis nous avons encore déménagé pour un appartement plus grand. Et le gars m'a tout de même localisée. Ou il a des relations, ou il est très entreprenant et ingénieux dans la recherche d'informations. Son cerveau fonctionne bien et, dans ce cas, la probabilité pour qu'il soit fou est très faible. Il est très calculateur.

— J'achète, dit Olchanski avec approbation. Kamenskaïa, pourquoi tu ne dis rien ? Tu n'as pas d'idée ? Ça ne te ressemble pas.

Nastia tripatouillait, pensive, un coupe-papier en argent massif, au manche décoré d'un angelot élégant qu'elle avait pris sur la table d'Olchanski depuis un bon moment, ce qui lui avait déjà valu cinq fois la mise en garde du maître des lieux : « N'abîme pas le cadeau de ma femme ! »

— Il est assez riche pour laisser sur les cadavres l'argent pour leurs obsèques : six cents dollars, plus les trois cents retrouvés chez Nadia la Danseuse, plus au moins deux cents dépensés en habits, plus cent au petit Joukov. Disons en tout mille deux cents dollars. Ce n'est pas de la roupie de sansonnet, mais une petite fortune pour un fonctionnaire, même professeur d'université, dit-elle lentement. Or, selon les renseignements que nous sommes parvenus à nous procurer auprès des services fiscaux, au cours des dernières années, il a vendu pour quelque dix mille dollars de tableaux. Ajoutons à cela les transactions qu'il a pu faire de la main à la main, hors des expositions : cinq mille dollars semble une assez bonne estimation. Pendant la même période, il a enterré trois membres de sa famille de manière plutôt somptueuse. Tania, est-ce que tu as eu l'estimation du monument funéraire sur le tombeau de sa femme et de ses enfants ?

— Nastia a raison, Konstantin Mikhaïlovitch. J'ai demandé à un spécialiste pétersbourgeois d'aller jeter un coup d'œil au cimetière. Il pense que le monument a été sculpté par des maîtres arméniens dans une pierre très rare qu'on ne peut trouver qu'en Arménie. Il doit peser plus d'une tonne. Pour un tel travail, il ne faut pas compter moins de cinq ou six mille dollars. Mais il y a encore le transport et le dédouanement qui coûtent les yeux de la tête. Sans parler de l'installation. Pour l'ensemble, on arrive à quelque huit mille dollars…

— Allons plus loin, reprit Nastia. Excusez-moi de parler d'argent, mais l'argent c'est des chiffres et je suis plus à l'aise avec les chiffres qu'avec la psychologie. On peut noter que d'année en année, Chouvalov vend moins de tableaux. Et, comme il est intelligent, il doit bien se rendre compte que les perspectives ne sont pas très florissantes. D'après les spécialistes que nous avons consultés, il a eu de très mauvaises critiques après la tragédie qui a emporté sa famille. Il écoule encore des œuvres de la période précédente, mais il n'expose plus de nouvelles toiles. En d'autres termes, il vit actuellement sur des

stocks dont il vend de moins en moins de pièces et qui, de toute manière, ne sont pas inépuisables. Bien sûr, les cours sont fluctuants et des œuvres qui restent au rebut aujourd'hui peuvent s'arracher pour des fortunes demain. Nous savons tous que ça arrive, mais toute personne sensée sait aussi qu'il est impossible de compter sur ça. Évidemment, vous vous demandez où je veux en venir ?

— Oui, Kamenskaïa, nous nous le demandons, confirma le juge d'instruction qui, tout en écoutant ses explications, notait rapidement quelque chose. Dis-le-nous, s'il te plaît, sois gentille.

— Je veux bien être aimable, accepta Nastia avec un joli sourire. En évaluant les choses au pif, on peut estimer les rentrées de Chouvalov au cours des dernières années, en dehors de son salaire de la fonction publique, à quelque quinze mille dollars dont il a dépensé au moins huit pour le monument, encore deux à trois mille pour l'organisation des obsèques. Il lui reste donc quatre à cinq mille pour vivre et sans aucune certitude sur ses rentrées futures. Quant à ses biens immobiliers, l'atelier de Saint-Pétersbourg lui était alloué par l'État depuis 1977 à la demande de l'Union des Peintres. Il l'a restitué après le décès de sa famille. L'appartement était au nom de sa femme, mais il n'est pas le seul héritier : Ekaterina Chouvalova avait un frère et une sœur. Au départ, il était question de vendre le bien et de partager l'argent en trois, mais la sœur s'est opposée à cet arrangement, car elle voulait récupérer le logement en indemnisant les deux autres. Et la procédure était tellement longue et la paperasserie à ce point compliquée que Chouvalov a déclaré forfait et a renoncé à sa part d'héritage. Ainsi, à l'exception de son appartement de Moscou, Chouvalov n'a-t-il pas beaucoup d'argent et relativement peu de perspectives de se refaire rapidement. Quant aux économies qu'il pouvait avoir, elles ont été dévorées, comme celles de la plupart des Russes, par les différentes réformes monétaires et l'inflation galopante des dernières années. Résultat : le seul revenu fixe, c'est son salaire à l'université où il n'occupe d'ailleurs qu'un demi-poste. C'est-à-dire, des clopinettes. Tout cela pour dire que la situation financière de M. Chouvalov n'est pas catastrophique, mais n'incite pas à la prodigalité. Est-il logique de penser qu'il jette ainsi par la fenêtre mille deux cents dollars, notamment pour habiller une poivrote et payer les obsèques de deux types qu'il ne connaissait sans doute ni d'Ève ni d'Adam, simplement pour jeter de la poudre aux yeux de Tatiana ? Si vous êtes d'accord avec mon arithmétique, nous devons choisir entre deux conclusions.

— C'est quand même un fou, affirma Olchanski. Une personne saine d'esprit ne jetterait pas ainsi l'argent par les fenêtres. Mais cela contredit le tableau que nous avons dressé. C'est à ça que tu penses ?

— Oui, à ça. Mais il y a une deuxième possibilité qui ne contredit

pas cette image. Il n'est pas fou, mais il a une autre source de revenus que nous ignorons. Sans doute d'origine criminelle, puisque nous savons tout de sa vie officielle.

— Tu veux parler de la drogue ? demanda Tatiana. À l'époque, nous avons cherché dans ce sens et nous n'avons rien découvert. Nous avons donc laissé tomber. Mais, si ça se trouve, il disposait des contacts dont se servait sa femme et il a repris le trafic. Dans ce cas, il est très rusé. Nous avions vraiment tout fouillé. C'est tout juste si on n'avait pas reniflé ses draps… Stop ! Ça ne colle toujours pas. S'il était lié à la drogue, il ne se serait pas lancé dans cette histoire de vengeance. D'abord, c'est illogique. Ensuite, c'est dangereux. Or, nous avons établi qu'il n'est pas un imbécile.

— Reprenons depuis le début, dit Olchanski d'une voix lasse. Tu as raison, Tatiana Grigorievna, nous nous sommes perdus quelque part.

Mais ils n'eurent pas le temps de recommencer. Le téléphone sonna : c'était le résultat des expertises. Le juge d'instruction écouta attentivement, sans interrompre son interlocuteur. Puis il ne dit que quelques mots :

— J'attends vos conclusions écrites.

Après avoir raccroché, il resta un court instant silencieux, les yeux perdus quelque part derrière la fenêtre, puis il transféra son regard vers Tatiana et Nastia.

— Et voilà, les filles, on est revenu au point de départ. Les empreintes sur les jouets ne sont pas les siennes et l'écriture ne correspond pas. Ça signifie qu'il va falloir tout reprendre à zéro.

— Comment, ça ne correspond pas ? murmura Nastia. C'est impossible. Comment peut-il en être ainsi ?

— Comment, comment ? Je ne sais pas comment, répondit Olchanski d'un ton sombre. C'est ainsi. Réfléchissez à ce qui a pu se passer, les filles. Vous vous êtes encore plantées, non ?

La question resta en suspens pendant quelques secondes, puis Tatiana leva la tête et rompit le silence en tapant du poing sur la table.

— Il est encore plus rusé que nous ne le pensions. Nous le jugions impudent et présomptueux, mais en fait, il est calculateur et prévoyant. Il a dû se débrouiller pour que quelqu'un d'autre tripatouille les jouets et rédige les notes. C'est peut-être un complice qui l'aide consciemment, mais peut-être aussi une personne qui ne devine même pas qu'elle est manipulée. Rappelez-vous comment il s'est servi de Nadia la Danseuse. C'est son style.

— C'est bien ! s'exclama Olchanski en s'animant. J'aime bien ça. Cette explication complique l'enquête, mais ne contredit pas ce que

nous savons déjà. Il faut chercher l'arme. Si ce que vient de nous dire Tatiana est vrai, Chouvalov se sert peut-être du pistolet de quelqu'un d'autre. Dans ce cas, il sait très bien où le trouver. À chaque fois, il le prend, va commettre son meurtre et le remet ensuite à sa place.

— C'est peu probable, fit Nastia, dubitative. C'est très risqué : le propriétaire peut vouloir prendre son arme à n'importe quel moment. Et s'il constatait soudain qu'il n'est pas à sa place ou qu'il sent la poudre ? Notre point de départ est que Chouvalov est prévoyant et prudent.

Olchanski et Tatiana convinrent qu'elle avait raison. Mais ce consensus ne faisait pas avancer d'un pouce la recherche de l'arme à feu. Les conclusions des experts avaient rendu impossible toute perquisition.

Chouvalov

Il était fatigué. Il était mortellement fatigué de ce qu'il faisait. Mais il ne pouvait pas s'empêcher de le faire. Il avait perdu la raison en luttant contre les fantômes du passé, mais il était incapable d'arrêter cette guerre parce que, dès qu'il le tentait, la raison lui revenait et avec elle l'horreur et la douleur de ce qu'il faisait. Le seul moyen d'oublier cette souffrance était de retrouver l'autre, plus ancienne, mais elle réveillait la soif du combat qui éclipsait sa raison, et tout recommençait.

Après ce qui était arrivé à sa famille, il avait décroché de ses recherches scientifiques. Les théories de la psychologie sociale lui semblaient désormais ennuyeuses et creuses. Leur but était de décrire les formes de pensée et les sentiments du commun des mortels alors que seules ses émotions personnelles l'intéressaient. Elles engendraient des pensées qui lui faisaient peur, mais dont il ne pouvait se délivrer. Il tenta de prendre ses distances avec l'université en invoquant son âge : à soixante et un ans, il pouvait prendre sa retraite, mais les regards sincèrement perplexes de ses collègues le firent revenir à la raison. Quel genre de retraité serait-il ? Il faisait dix ans de moins que son âge. Ce résultat était le fruit des efforts qu'il avait accomplis pendant toutes ces années pour ne pas vieillir trop vite et être à la hauteur de sa femme qui non seulement était jolie, mais encore plus jeune que lui. Et jusqu'au dernier jour, il avait chassé de ses pensées qu'elle n'avait pas besoin de lui, que leur mariage n'était plus qu'une comédie et qu'elle manifestait son mécontentement et son dégoût de lui lors de ses visites à Saint-Pétersbourg. Mais il ne pouvait s'empêcher de lui être attaché et de continuer à l'aimer malgré sa

froideur, ses infidélités et ses rebuffades. Et pour faire bonne figure, il s'efforçait de lutter comme il le pouvait contre les atteintes de l'âge. Il faisait du sport et de longues promenades à pied, à la campagne, avec son fils. Il ne fumait pas et utilisait les meilleures crèmes de rasage pour ne pas assécher sa peau et se couvrir prématurément de rides. Certes, après la tragédie, il avait cessé de faire attention à lui, mais les résultats de ses efforts étaient toujours visibles. De plus, il n'était jamais malade et il ne pouvait même pas invoquer des raisons de santé pour son départ à la retraite. Ses collègues ne comprenaient pas son désir d'abandonner la recherche scientifique et il resta. Non parce qu'il était faible et incapable de résister à l'opinion de son entourage, mais sa spécialité était tout de même la psychologie sociale : il savait comment les gens réagissent et comment se forment les opinions. Or, il ne voulait pas accomplir des actions qui sembleraient illogiques et incompréhensibles. Il ne pouvait se permettre d'attirer sur lui le moindre soupçon. Il se préparait à la guerre.

En revanche, il avait perdu tout intérêt pour cette science qu'il adorait naguère et il avait préféré enseigner dans une autre faculté, où la psychologie n'était qu'une matière d'appoint. Il pouvait ainsi laisser de côté les constructions théoriques les plus récentes pour rester dans les grandes lignes de la discipline, ce qui lui évitait des efforts supplémentaires pour rester à jour. Efforts dont il n'avait ni le désir ni les forces.

Il avait également délaissé la peinture. Les premiers mois après la tragédie, il avait tenté de jeter sur la toile la douleur et le désespoir qui le consumaient, mais les critiques n'avaient ni compris ni accepté sa démarche, estimant qu'ils ne trouvaient, dans ses nouvelles toiles, rien de ce qui faisait l'originalité de Chouvalov, mais une imitation laborieuse de Jérôme Bosch. D'une certaine manière, ils avaient raison : l'ancien Chouvalov n'existait plus. Il était mort avec sa famille, laissant à sa place une tout autre personne, avec une autre âme et d'autres souffrances. En vérité, Bosch était vraiment son peintre préféré et il lui suffisait de regarder l'une de ses toiles pour comprendre avec une infinie clarté toute la saleté et la culpabilité de l'être humain sur cette terre. Toute autre peinture abordant le sujet du péché lui semblait moins expressive et ne lui laissait pas une si forte impression.

Il n'avait entrepris aucun travail intérieur pour tenter de donner à ses œuvres leur ancienne originalité. De vieilles toiles, peintes avant la tragédie, se vendaient encore peu à peu et constituaient sa principale source de revenus, mais il ne peignait plus. Parfois, il lui arrivait de reprendre les pinceaux pour sa satisfaction personnelle, mais il ne montrait à personne ce qu'il faisait et, surtout, il n'exposait plus.

Toute sa vie se réduisait désormais à la guerre qu'il menait contre

lui-même et contre la douleur et la haine qui gouvernaient son âme.

Ce jour-là, Chouvalov n'avait pas cours à l'université et il se leva un peu plus tard. Son humeur était sombre, comme toujours ces dernières années. Il regarda par la fenêtre pour constater que le temps était à l'unisson : odieux. La pluie et les bourrasques battaient impitoyablement les branches dénudées et sans défense des arbres. Tout ça ne donnait aucune envie de sortir et il décida de faire le ménage. Il prit rapidement son petit déjeuner et mit un vieux survêtement qu'il portait jadis pour faire du sport avec son fils. Il fit aussitôt une grimace en se sentant envahir par une douleur qui, bien qu'habituelle, n'en était pas moins insupportable. Tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il touchait lui rappelait son fils.

Lorsqu'il eut fini de ranger les affaires qui traînaient, Chouvalov s'arma d'un chiffon humide et entreprit de faire la poussière. Il décida de commencer par les étagères supérieures de la bibliothèque et sortit un escabeau pour y accéder. Il savait d'expérience que l'époussetage des livres se transformait systématiquement en processus incontrôlable de lecture : en voyant sur une tranche un nom ou un titre depuis longtemps oublié, il était incapable de se retenir de prendre le volume, de le feuilleter et de s'abîmer dans la lecture, à partir d'un passage pris au hasard, perché sur la marche supérieure de son échelle. Ce fut encore le cas ce jour-là. Il se trouvait dans cette position inconfortable, un bouquin dans les mains, lorsque retentit la sonnette de la porte.

Sur le palier se tenait un grand type, jeune, en uniforme de capitaine de la milice.

— Viktor Petrovitch Chouvalov ? demanda-t-il d'une manière stricte en regardant son carnet.

Chouvalov se sentit gagner par la peur, mais ça ne dura que l'espace d'un instant. « C'est impossible ! » se dit-il, ce qui eut l'effet immédiat de le calmer.

— Oui, c'est moi. De quoi s'agit-il ?

— Je m'appelle Dotsenko et je suis le nouvel îlotier du quartier, expliqua le visiteur avec un sourire radieux. Vous permettez ? Ce ne sera pas long.

Chouvalov s'écarta pour le laisser entrer.

— Je vous en prie.

Le capitaine essuya longuement et soigneusement les semelles de ses chaussures sur le paillasson, et Chouvalov en déduisit qu'il n'allait pas se limiter à une courte conversation dans le vestibule. Il avait raison. Convaincu que ses souliers ne laissaient pas de traces mouillées, Dotsenko passa dans la salle à manger.

— J'essaie de faire connaissance avec les citoyens du quartier, expliqua-t-il en s'asseyant à la table et en ouvrant son carnet. J'en profite aussi pour remplir une mission. Viktor Petrovitch, vous habitez seul ?

— Oui, confirma Chouvalov en décidant de ne pas se montrer loquace.

— Vous ne vous plaignez pas des voisins ? Des cris, des scandales, des bagarres, ce genre de choses ?

— Non, rien de tel. Ce sont de gens bien.

— Vous n'avez pas remarqué s'ils reçoivent des visiteurs suspects ?

— Non.

— Donc, tout va bien… Maintenant voici l'affaire dont je m'occupe…

Le milicien hésita, cherchant les mots avant de reprendre :

— Hier soir, une attaque à main armée s'est produite dans la rue, non loin d'ici. Des témoins ont vu l'agresseur s'enfuir derrière votre immeuble. Il y a des raisons de penser qu'il s'est débarrassé de l'arme à ce moment. Lorsqu'on l'a arrêté, il n'avait pas de pistolet sur lui, mais tous les témoins de l'attaque affirment qu'il était armé. Vous savez, il arrive parfois…

La capitaine toussota, l'air confus, et feuilleta son carnet.

— Bon, vous savez comment ça se passe, recommença-t-il. Quelqu'un trouve une arme et la garde pour lui. Il ignore qu'elle a servi à un braquage et il pense que c'est simplement quelqu'un qui l'a perdue. Ce sont surtout les gamins qui agissent ainsi. Vous n'avez rien entendu sur les gosses des voisins qui auraient découvert un pistolet ?

Chouvalov secoua la tête en signe de dénégation.

— Non, je n'ai rien entendu de tel.

— Vos voisins ont peut-être mentionné quelque chose de ce genre.

— Je vous répète que je n'ai rien entendu.

— Et vous-même ? Euh… Vous n'avez rien trouvé ?

Chouvalov voyait bien à quel point le capitaine se sentait gêné et ça le réjouissait vraiment. Il esquissa même une réponse plus longue.

— Non, jeune homme. Je n'ai trouvé aucun pistolet. Et je peux vous assurer que si cela avait été le cas, je ne l'aurais pas gardé, mais je l'aurais aussitôt porté à la milice. Votre curiosité est-elle satisfaite ? Maintenant, veuillez m'excuser, mais je suis très occupé. Si nous avons fini…

Le capitaine se leva et entreprit maladroitement de ranger le carnet dans sa sacoche.

— Oui, oui, excusez-moi, je m'en vais. Mais j'aimerais vous

demander quelque chose, Viktor Petrovitch. Si vous entendez parler de quoi que ce soit, n'hésitez pas à nous le faire savoir.

— Je n'hésiterai pas, acquiesça Chouvalov.

Le visiteur jeta rapidement un regard circulaire sur la pièce et cela ne plut pas au maître de maison. Les yeux du jeune type étaient froids et perçants : ils ne cadraient pas du tout avec sa maladresse et sa simplicité. Chouvalov n'aspirait qu'à voir l'îlotier s'en aller au plus vite, mais, comme par un fait exprès, le flic s'attardait devant les portraits accrochés au mur.

— Ils sont beaux, ces tableaux, déclara Dotsenko.

Ces mots offensèrent Chouvalov. Comment pouvait- on utiliser ainsi le qualificatif « beau » ? « Beau » ! Qu'est-ce qu'il pouvait bien comprendre, ce connard ! Une toile n'avait pas à être « belle ». Elle devait être sincère et toucher les sentiments. Est-ce que *Vue de Tolède* du Greco est belle ? Non, mais elle est envoûtante au point qu'on peut difficilement s'en détacher.

— Qui les a peints ? demanda le capitaine. Qui est ce garçon ?

— Mon fils, répondit Chouvalov avec retenue.

— Il n'habite pas avec vous ?

— Non.

Parler de son fils lui était douloureux et Chouvalov ne voulait qu'une seule chose : fermer vite la porte derrière ce visiteur importun. Mais Dotsenko, visiblement inconscient de son état d'esprit, examinait maintenant le portrait de sa fille.

— Qui est-elle ?

— Ma fille ?

— Elle n'habite pas chez vous non plus ?

— Elle est déjà grande, répondit vaguement Chouvalov. Camarade capitaine, je suis très pressé aussi, si vous n'avez pas d'autre question…

— Oh, excusez-moi, excusez-moi…, articula très vite le milicien.

En refermant la porte, Chouvalov vit que le capitaine, en ressortant son carnet de sa sacoche, allait presser la sonnette de ses voisins de palier. Il tourna le verrou et retourna vers son escabeau en tentant de se débarrasser de l'impression désagréable que lui avait laissée l'irruption du flic. Son intérêt pour le bouquin qu'il feuilletait auparavant s'était évanoui. Il le remit à sa place et reprit son chiffon, mais ses pensées retournaient sans cesse à ce jeune milicien. Il était pourtant sympathique. Pourquoi sa visite lui avait semblé si désagréable ? D'où lui venait cette impression d'anxiété ? Sans doute le capitaine avait-il involontairement touché une blessure douloureuse en évoquant son fils…

Son fils ? Il était venu avec le carnet sur lequel il avait noté les adresses et les noms des gens qui habitaient sur sa circonscription. Où les avait-il pris ? Au même endroit que le précédent milicien du quartier : au bureau des enregistrements. Or, là-bas, il était indiqué qu'Evgueni Viktorovitch Chouvalov, né en 1978, avait été radié de ce logement en 1994 en raison de son décès.

Viktor Petrovitch descendit lentement de son escabeau en sentant ses jambes sur le point de le trahir. Il s'installa sur le divan et tenta de se concentrer. « Ce n'était pas l'îlotier. Il est venu pour autre chose… Mais comment ? Comment est-ce possible ? Ça ne devait pas arriver, parce que ça ne peut pas être. »

Sa soudaine faiblesse s'estompa aussi vite qu'elle était venue. Tout apparut soudain clairement dans sa tête et il se calma. Évidemment, cela ne pouvait pas être. Mais il y avait une autre explication. Son appartement regorgeait de peintures. Certes, ce n'étaient pas des Rembrandt ou des Van Gogh, et aux ventes aux enchères chez Christie's ou Sotheby's, elles n'auraient pas été très cotées, mais c'étaient tout de même des œuvres de peintres modernes russes reconnus. Il y avait bien sûr les siennes propres, mais aussi celles de certains de ses collègues, encore plus connus et éminents que lui, qui les lui avaient offertes en gage d'amitié ou d'estime. Quelqu'un s'intéressait à son appartement et s'était présenté sous l'aspect du milicien du quartier. Il décida de résoudre tout de suite le mystère.

Il décrocha le combiné et composa le « 02 ».

— La milice, parlez, déclara au bout du fil une voix féminine impersonnelle.

— Pouvez-vous me mettre en communication avec le bureau des renseignements, s'il vous plaît ?

— Une minute.

Au bout de quelques secondes, une autre voix se fit entendre, tout aussi mécanique :

— Les renseignements.

— S'il vous plaît, pouvez-vous me communiquer le numéro du poste de la milice de Tsaritsyno ?

— Je vous le donne. Prenez note…

Une minute plus tard, Chouvalov était déjà en communication avec le milicien de service.

— Le capitaine Dotsenko ? répéta le gars, dans l'écouteur. Nous n'avons pas de collaborateur de ce nom.

— C'est un nouvel îlotier, expliqua Chouvalov avec une joie mauvaise. Il s'occupe de la rue Delovaïa. Vous ne le connaissez peut-être pas encore ?

— Je vais me renseigner…

Chouvalov entendit des voix lointaines, sans parvenir à saisir les paroles. Si ça se trouvait, il y avait réellement un nouveau flic affecté au quartier, et toutes ses craintes étaient vaines. Cela faisait vingt ans qu'il habitait là et, depuis tout ce temps, il avait vu défiler au moins sept îlotiers. Certains lui avaient d'ailleurs rendu visite. Dans ce cas, il pouvait oublier ses peurs.

— Allô, vous êtes toujours là ? demanda l'employé de service. Nous n'avons personne de ce nom-là dans nos effectifs. Le service dans votre rue est assuré par le lieutenant-chef Rezvikh.

Chouvalov remercia et raccrocha. C'était donc un imposteur. Le mieux à faire était de prévenir les voisins. Après tout, ce type et ses complices éventuels ne s'intéressaient peut-être pas à ses tableaux, mais à d'autres appartements.

Il se changea, troquant son survêtement contre un jean et un pull léger. Trois autres familles habitaient à son étage et il décida de les voir toutes. Il suffisait de donner au faux milicien le temps de quitter l'immeuble. Il pouvait encore se trouver chez des voisins.

« Ne nous dépêchons pas, décida Chouvalov avec raison. Si on agit imprudemment, on peut très bien s'attirer des ennuis : le type est peut-être armé. Mais tout de même, quels couillons ces bandits ! Quelle manière de saloper leur travail ! C'est vrai que je suis un homme occupé et, disons, confiant. Je ne lui ai pas demandé ses papiers, mais si je l'avais fait ? Qu'est-ce qu'il m'aurait montré ? Un flingue au lieu de sa carte professionnelle ? Sans doute pas, les bandits sont devenus prévoyants. Certains trouvent plus simple de prendre les choses par la force et ne font pas de visites de reconnaissance. Ils n'ont ni la patience ni l'intelligence pour ça. Mais ceux qui travaillent sérieusement, ils doivent bien avoir des faux papiers. Ce type possédait sans doute un document quelconque. C'est tout de même bizarre : dans ce cas, pourquoi ne l'a-t-il pas montré tout de suite ? Sa position s'en serait trouvée renforcée. Mais il regardait les tableaux. Non, il semble bien qu'il visait mon appartement… mes toiles. »

Sans se presser, il prit du thé et un sandwich, puis décida qu'il était temps d'aller voir les voisins. Il commença par l'appartement où il avait vu le faux milicien sonner en sortant de chez lui, une heure plus tôt. Le fils de la famille, un grand gars qui venait de finir son service militaire, vint lui ouvrir.

— Un milicien. Bien sûr qu'il est venu. Pourquoi ?

— Il t'a posé des questions à propos d'une arme ?

— Une arme ? répéta le gars, étonné. Vous voulez dire le fusil de mon père ? Non, pas du tout. Il est en règle, il a un permis de chasse.

— Il ne s'agit pas d'un fusil, mais d'un pistolet qu'un fuyard aurait

jeté derrière chez nous. Il ne t'a rien demandé à ce sujet ?

Le jeune homme regarda Chouvalov avec surprise.

— No-on, répondit-il avec confusion. Il ne m'a rien demandé sur un pistolet. C'était surtout sur vous qu'il m'a interrogé.

— Sur moi ?

Chouvalov ne perdit pas son calme. Il s'était intérieurement préparé à entendre quelque chose de ce genre. Sur qui pouvait bien vouloir se renseigner le faux flic, à part sur lui ?

— Oui, dans le genre, avec qui vous vivez, qui vient chez vous, à quelle heure vous rentrez et ce genre de choses.

— Je comprends. Et qu'a-t-il demandé d'autre ?

— Eh bien…, hésita le gars, en rougissant. Comment dire ? En gros, l'état de vos finances, si vous vivez bien ou plutôt modestement.

— Qu'as-tu répondu ?

— Qu'est-ce que je pouvais bien répondre ? J'ai dit que je ne savais pas. J'ai sué sang et eau pendant deux ans dans une caserne et je viens de rentrer. Je n'ai même pas eu le temps de retrouver mes repères. Je lui ai dit de repasser ce soir, lorsque mes parents seront là.

— C'est bien, reconnut Chouvalov. Je doute que ce type revienne, mais à tout hasard, tu dois savoir qu'il n'est pas de la milice, j'ai vérifié. C'est sans doute un malfrat envoyé en reconnaissance par une bande qui veut cambrioler mon appartement. Il faut que tu fasses attention. Et si tu le revois près de ma porte, appelle aussitôt la milice. D'ailleurs, pas seulement lui, mais toute personne suspecte. Tu saisis ?

— Parfaitement, oncle Vitia, répondit le jeune homme avec l'obéissance d'un petit garçon.

La visite suivante fut pour les occupants de l'appartement situé en face où vivait la famille d'un entrepreneur prospère qui gagnait suffisamment pour permettre à son épouse, titulaire de deux diplômes de l'enseignement supérieur, de rester à la maison pour élever leurs trois enfants. C'était une femme charmante, tellement calme et équilibrée qu'il était impossible de l'imaginer en train d'élever la voix. Comme voisine, Chouvalov l'aimait bien. Les trois gosses étaient nés alors que le couple habitait déjà l'immeuble et, au cours des dix dernières années, Chouvalov l'avait aidée une multitude de fois à faire entrer des poussettes dans l'ascenseur étroit ou à monter les marches du perron.

— Viktor Petrovitch ? s'écria-t-elle, étonnée. Je vous croyais au travail. Je voulais passer vous voir, ce soir.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Je ne sais pas encore si c'est grave, mais je voulais vous en parler. Un milicien est passé. Il s'intéressait à vous. Vous ne savez pas

pourquoi ?

— Aniotchka, vous voulez parler du faux îlotier ? Je sais déjà qu'il est passé dans l'immeuble. Il est même venu chez moi. Je voulais d'ailleurs vous prévenir…

— D'où sortez-vous que c'était l'îlotier ? l'interrompit sa voisine. Ce n'est pas du tout ça.

— Oui, je suis au courant, ne vous inquiétez pas. Je voulais juste vous prévenir que c'est sans doute un bandit quelconque. Je crois qu'une bande vise mon appartement et je voulais vous demander d'être prudente.

Anna partit gaiement d'un rire sonore.

— Allons donc, Viktor Petrovitch, quel bandit ? C'est un garçon charmant, capitaine de la milice. Très cultivé.

Chouvalov commençait à s'impatienter. L'équilibre et le calme sont souvent des qualités, mais pas lorsqu'elles atteignent la crédulité sans réserve.

— Anna, je vous répète que ce n'est pas un garçon cultivé, qu'il n'est pas capitaine de la milice, mais un éclaireur envoyé en reconnaissance par une bande qui s'apprête à cambrioler mon appartement. Je me prépare à aller le signaler au poste, mais j'ai bien peur que ça ne serve à rien, vous savez comment les miliciens travaillent de nos jours. C'est pour ça que je me sens obligé de prévenir les voisins, car on peut se retrouver à n'importe quel moment devant des criminels armés. Nous devons être vigilants et prudents. Et ça vous concerne tout particulièrement, Anna, puisque vous avez trois enfants en bas âge. Je vous demande de ne pas prendre mon avertissement à la légère.

Elle le regardait avec un embarras sincère en souriant encore.

— Viktor Petrovitch, je ne comprends pas pourquoi vous dites que c'est l'îlotier ? Ce n'est pas lui. Le nôtre, c'est Sacha Rezvikh, je le connais très bien.

— Il s'est présenté à moi comme tel, mais sans me montrer de documents. Je sais bien que notre milicien de quartier est le lieutenant-chef Rezvikh, c'est pourquoi je dis que ce gars est un malfaiteur. Vous comprenez maintenant ?

— Oui, je comprends… Mais comment ? Il ne vous a pas montré ses papiers ?

— C'est justement ça le problème. À propos, comment s'est-il présenté à vous ?

— Le capitaine Dotsenko, de la Brigade criminelle de Moscou. C'est pour ça que j'ai été surprise que vous parliez d'îlotier.

— Vous voyez à quel point ces bandits sont prévoyants ? Ils se sont

renseignés et savent que vous connaissez bien Rezvikh. Ils ont donc inventé un autre bobard à votre intention. Vous comprenez à quel point ils sont dangereux ?

— Mais j'ai vu sa carte professionnelle.

— Comment ça ? s'écria Chouvalov, sceptique, en soulevant les sourcils. Qu'est-ce qui était mentionné ?

— Le capitaine Mikhaïl Alexandrovitch Dotsenko, enquêteur à la Brigade criminelle de Moscou. J'ai également retenu le numéro de la carte, la date d'émission et le délai de validité. La photo était la sienne, j'ai regardé très attentivement… Vous avez l'air surpris, Viktor Petrovitch ? Mon mari m'a donné des instructions strictes pour de tels cas. Vous savez bien comment les bandits s'en prennent aux entrepreneurs. Il faut toujours faire très attention. Il m'a dit que lorsqu'on avait affaire à des miliciens, il fallait retenir toutes les données des documents qu'ils présentaient parce qu'ils sont généralement authentiques : certains flics travaillent de connivence avec des bandes organisées…

Tout en parlant, elle tendit à Chouvalov un petit feuillet, rose et carré.

— Voilà, j'ai tout noté à votre intention.

Ces derniers mots parvinrent à Chouvalov comme s'ils venaient de très loin. Pendant quelques secondes, il perdit la capacité d'entendre et de comprendre et ne se domina qu'à grand-peine.

— Oui, oui, merci, murmura-t-il. Je ne sais pas ce que peut bien me vouloir la Brigade criminelle.

Ce n'était pas vrai et Anna le savait parfaitement. Quatre ans auparavant, lorsqu'il était soupçonné de trafic de drogue, la milice avait interrogé tous les voisins pour déterminer s'il recevait des visites suspectes et s'il n'entreposait pas des choses bizarres dans son appartement. Des histoires comme celle qui était arrivée à sa famille peuvent difficilement rester secrètes, même quand elles se produisent dans d'autres villes, de sorte qu'Anna était évidemment au courant. Les flics remuaient donc de vieilles affaires en tentant de le relier encore à ces trafics abominables. Après tout, c'était pour ça qu'ils touchaient leur salaire. Mais s'il était à nouveau dans leur collimateur, ils pouvaient tout découvrir par mégarde. C'était plutôt mauvais.

Et si c'était justement *ça,* la raison de leur intérêt pour lui ? Non, non et non. C'était impossible. Personne ne savait ce qu'il faisait. Les flics ne pouvaient pas être sur sa piste. Ce ne pouvait être que la vieille affaire liée à sa femme et à sa fille. Ce n'était pas sans raison que ce capitaine s'était intéressé aux portraits de ses enfants. Il y en avait encore une douzaine d'autres, dans la pièce, mais il n'avait posé de questions que sur ceux-là, comme si le reste ne comptait pas. Il

était au courant de tout, mais, comme il était un peu bébête et inexpérimenté, il n'avait pas pu dissimuler correctement qu'il savait.

En tout cas, Chouvalov se dit qu'il devait prendre les mesures nécessaires. S'ils avaient rouvert l'enquête, ils pouvaient faire irruption chez lui à n'importe quel moment pour une perquisition, à la recherche de drogue qu'il n'avait jamais eue. Il devait d'urgence se débarrasser du pistolet.

Chouvalov se prépara rapidement, mit l'arme dans son attaché-case et sortit. Il avait pu se ressaisir à temps en suivant son intuition. L'îlotier du quartier ! Comment pouvait-on travailler aussi mal ? Décidément, ces flics ne comprenaient rien et bossaient comme de mauvais acteurs d'un théâtre de province. Cet idiot de capitaine aurait pu se renseigner. L'eût-il fait, il aurait appris que les familles de l'étage habitaient là depuis longtemps, qu'elles avaient établi des liens d'amitié et qu'elles informeraient immédiatement le suspect, malgré toute promesse de garder le secret. Mais il avait préféré y aller au petit bonheur la chance, caractéristique typiquement russe. Et il recueillait le fruit de son insouciance. Il ne fallait jamais se considérer plus intelligent que les autres, c'était une grave erreur. La preuve : Chouvalov avait très vite découvert son manège. Et il comptait bien se débarrasser du pistolet en le balançant dans un étang, quelque part en banlieue, avant même de leur laisser le temps de préparer la perquisition. Qu'ils aillent donc le retrouver au fond de l'eau !

Tout à ces pensées, il s'installa dans sa voiture, non sans remarquer machinalement qu'il risquait bien d'attendre les calendes grecques pour recevoir l'argent que la petite dame Selouïanova devait lui verser pour les réparations. En démarrant, sa première intention était d'aller non loin de là, aux étangs de Tsaritsyno ou de Borissovo, mais il se ravisa et rejoignit l'autoroute périphérique, en direction du bourg de Bessedy. Après avoir traversé le pont au-dessus de la Moskova, Chouvalov prit la bretelle de sortie vers Lytkarino. Par là, il connaissait quelques endroits où l'on pouvait s'approcher en voiture tout près de la rivière.

Hors de la ville, Chouvalov se sentit plus à l'aise. La nature agissait sur lui indépendamment de la saison. Dès que disparaissaient les bâtiments qui s'élevaient de part et d'autre de la route, il se sentait envahi par une sorte de béatitude. À chaque kilomètre qu'il ajoutait entre lui et l'immense mégalopole, la tension le quittait et même ses mains, d'habitude glacées, se réchauffaient.

Lorsqu'il aperçut le premier endroit acceptable pour la réalisation de son plan, il ne ralentit même pas. Il y avait là bien trop de monde : deux familles avec des gosses y étaient installées pour faire des brochettes. Les longues pluies d'automne avaient transformé le sol en

un bourbier où Chouvalov espérait éviter de marcher en s'arrêtant à un endroit où la route passait tout près de l'eau. Après s'être traité mentalement de tous les noms pour avoir mis des souliers de ville, et non des bottes en plastique, il poursuivit son chemin.

« Pourquoi le jeter à l'eau ? pensa-t-il. Pourquoi est-ce que je me focalise sur l'eau ? L'influence des films que j'ai vus… Tout autour, il y a des forêts tellement denses et étendues que même si on y enterrait un char d'assaut, personne ne le retrouverait. Alors un pistolet ! Quel imbécile ! Si j'avais mis des bottes, j'aurais pu aller m'enfoncer dans les bois. Avec des souliers, je ne pourrai pas aller plus loin que la lisière et n'importe qui pourrait me voir enterrer un truc depuis une voiture. D'autant qu'il y a tout de même de la circulation. Non, il faut que je trouve un endroit au bord de l'eau. »

Très vite, il lui devint évident que sa décision était irréfléchie. Partout où la route passait près de la rivière, des voitures qui passaient pouvait tout aussi bien le voir ; et jeter un objet dans l'eau n'était pas moins risqué que de l'enfouir à la lisière des bois. Non, il devait se résoudre à sacrifier ses chaussures et à s'enliser dans la boue jusqu'à la cheville en entrant dans la forêt. D'un autre côté, il pouvait simplement cacher le pistolet, plutôt que de s'en débarrasser définitivement. Le danger passé, lorsque les choses se seraient tassées, il pourrait venir le reprendre. En revanche, il ne pourrait plus le ressortir de l'eau.

Ayant trouvé un endroit convenable où la route frôlait les premiers arbres, Chouvalov s'arrêta sur le bas-côté et coinça le volant avec une barre de blocage. Puis il prit le pistolet de son attaché-case pour le mettre dans sa poche. Ensuite, il sortit du véhicule et le ferma à clé. Il avait à peine fait quelques pas dans la boue, vers le couvert des arbres, lorsqu'il entendit dans son dos des grincements horripilants de freins. Il se retourna et comprit tout. Deux voitures venaient de s'arrêter et cinq personnes en sortaient pour courir vers lui. Deux d'entre elles ne lui étaient pas inconnues : le mari de cette idiote de Selouïanova qui l'avait accroché au carrefour et le prétendu « îlotier », le capitaine Dotsenko. L'accident n'était donc pas fortuit. Il n'avait vraiment pas de chance. Il était pourtant persuadé qu'une telle chose ne pouvait pas se produire.

— Vous nous remettez l'arme de votre plein gré ou vous nous obligez à vous fouiller ? demanda le mari de Selouïanova.

Sans rien dire, Chouvalov sortit le pistolet de sa poche et le posa par terre.

— Merci, lui dit poliment Dotsenko en se penchant pour ramasser l'arme. Nous avons eu raison de compter sur votre sagesse.

— Je ne sais pas sur quoi vous comptiez, siffla Chouvalov entre les

dents, pendant qu'on refermait des menottes sur ses poignets, mais si vous cherchez de la drogue, vous perdez encore votre temps. Et vous, capitaine, vous travaillez mal et ne valez rien comme acteur. J'ai tout de suite compris que vous me mentiez.

— C'est très bien, s'écria gaiement Dotsenko. Tout était calculé. Ma visite vous a perturbé, vous avez eu peur et vous avez décidé de vous débarrasser de l'arme. Nous avions besoin que vous la sortiez de la maison.

— Et alors ? Les perquisitions ne sont plus à la mode ? demanda caustiquement Chouvalov. Pour autant que je m'en souvienne, vous n'avez pas hésité à retourner les appartements et les ateliers plus d'une fois.

— Ce n'était pas nous, répliqua le mari de Selouïanova en mettant l'accent sur le « nous ». Marchez vers la voiture, Viktor Petrovitch.

— Vous, pas vous, quelle différence ? C'était tout de même la milice.

Il prit sur lui pour se calmer et réfléchir de manière logique. Bien sûr, ils avaient l'arme et ce n'était vraiment pas bon. Mais il soutiendrait qu'il ne l'avait trouvée que le jour même ou la veille. Mais il ne dirait surtout pas qu'il s'apprêtait à la porter à la milice, plus personne ne croyait ce genre de bobard. Non, il se comporterait d'une manière plus futée. Évidemment qu'il comptait garder l'arme. Non, il n'avait pas de permis. Entendu, il acceptait d'être jugé pour ça. C'était sa première infraction au Code pénal. Avant cela, il n'avait été mêlé à rien de répréhensible. Il était un homme bien, un savant bien noté, un peintre connu. Il fournirait des certificats de moralité de l'université et de l'Union des Peintres. Tout le monde comprendrait bien qu'à une époque où la vie ne signifie rien pour les bandits, il est légitime de vouloir posséder une arme pour se sentir protégé. Quant au fait qu'il voulait cacher le pistolet, ils ne parviendraient pas à le prouver. Il était sorti de sa voiture pour aller pisser contre un arbre, et voilà tout. Bien sûr que le pistolet se trouvait dans sa poche. Quelle personne normale entrerait dans un bois sans arme ? N'importe quel fou pouvait surgir de derrière un buisson ! Bref, il ne risquait pas une peine de prison. Il ne pouvait que se féliciter d'être parvenu à garder son calme au moment de l'arrestation. Il ne s'était pas affolé, n'avait pas tenté de fuir, n'avait pas fait de crise de nerfs. Il s'était comporté exactement comme quelqu'un qui n'a rien à se reprocher, sauf d'avoir trouvé une arme et de ne pas l'avoir remise à la milice. Et si on le soupçonnait de trafic de drogue, les flics comprendraient vite qu'ils faisaient fausse route, de sorte qu'il était inutile de s'inquiéter. Ils s'excuseraient même pour son arrestation illégale.

Dotsenko

Micha roulait vers Moscou en compagnie de Selouïanov. Tout avait fonctionné comme ils l'avaient prévu : Chouvalov avait eu peur et il avait décidé de se débarrasser du pistolet. Peut-être voulait-il simplement le cacher, mais, dans les deux cas, le résultat était le même : il l'avait sorti de chez lui. Or, dans la rue, la loi autorisait à procéder à un contrôle d'identité et à une fouille. Pourtant, au lieu de la satisfaction du travail accompli, Micha Dotsenko était rongé par le doute.

L'arme que détenait Chouvalov était un petit pistolet tchèque, de marque CZ et de calibre 6,35. Or, les trois cadavres du Plaisantin avaient été abattus avec des balles de 7,65.

11

Kamenskaïa

Tout portait à croire qu'ils avaient encore fait chou blanc. C'était rageant. Ça se présentait si bien : Chouvalov avait un mobile évident, sans compter qu'il avait manifesté son intention de se venger dès le départ, quatre ans plus tôt. Il se comportait aussi d'une manière suspecte en passant ses soirées dans des endroits où l'on ne s'attend pas à trouver un homme convenable et encore moins un universitaire. Et à l'arrivée du faux milicien de quartier, il avait réagi comme quelqu'un qui a quelque chose à cacher en allant se débarrasser de son arme. Car il avait vraiment un pistolet en sa possession !

Et pourtant, il en ressortait que ce n'était pas lui le meurtrier des trois personnes. En tout cas, ils n'avaient pas été tués par le CZ que Chouvalov entendait enterrer dans les bois. Mais qu'est-ce que ça prouvait ? S'il laissait les empreintes digitales et l'écriture d'une autre personne, il pouvait tout aussi bien utiliser une autre arme que ce pistolet tchèque petit, mais précis qui tirait presque sans bruit. Qui avait dit que Chouvalov n'avait qu'une seule arme à feu ? Il pouvait très bien en avoir deux, quatre ou même dix. Peut-être s'était-il débarrassé du 7,65 la veille, ou deux jours plus tôt. Non, malgré l'apparent échec, il était toujours possible de considérer que l'assassin était Chouvalov.

Nastia sentait presque physiquement sa conscience se dédoubler comme si elle suivait deux routes parallèles. Une partie de son cerveau pensait à la manière de coincer Chouvalov, aux informations qu'il faudrait obtenir pour confondre cet assassin rusé qui savait tellement bien se contrôler. On pouvait tenter de dénicher les poissons en céramique. Après tout, s'il laissait toujours les mêmes figurines, il devait en avoir un stock. Il suffisait de le trouver et tout serait plus simple. Sauf, évidemment, s'il n'avait que trois figurines et qu'il les avait toutes utilisées. Et si on en trouvait encore une ? Et si on parvenait à découvrir chez lui un autre pistolet de calibre 7,65 ? Et si on identifiait, parmi ses proches, quelqu'un dont les empreintes correspondraient à celles retrouvées sur les poissons ? Ou quelqu'un qui avait la même écriture ? En tout cas, quelque chose, la moindre broutille…

Mais l'autre partie de son cerveau tentait de déterminer qui d'autre pouvait être le Plaisantin, parce qu'il semblait d'ores et déjà clair que Chouvalov était hors de cause. Et si ce n'était pas Chouvalov, qui ?

— Hé, tu dors ou tu rêves de brioches célestes ? retentit la voix de son mari.

— Je dors, grommela Nastia. Et je t'interdis de me réveiller.

— Alors, dégage de l'ordinateur. Laisse-moi travailler. Pour dormir, l'humanité a inventé les lits et les divans.

Elle se leva à contrecœur et s'effondra avec un plouf dans son fauteuil. Tchistiakov s'installa devant l'écran sans se dépêcher et sortit de sa sacoche ses lunettes et une boîte de disquettes. « C'est sans doute ça, le bonheur, pensa paresseusement Nastia en regardant son Liocha. Être à la maison dans son fauteuil favori et regarder son mari bien-aimé s'occuper du travail qu'il aime. Ensuite, dîner en tête à tête des mets qu'on apprécie, puis se coucher dans son divan douillet et, le matin, boire une tasse… non, deux tasses de son café préféré, avant de partir pour son travail, lourd, épuisant, sale, mais qu'on adore tout de même. Dans ce tableau idyllique, il n'y a qu'un seul bémol : à chaque moment donné, il y a un an, un mois, une semaine, la veille, ou le jour même, on trouve en ville une certaine quantité de personnes qui ont déjà tué et continueront à tuer tant que je n'aurai pas compris qui ils sont et où les chercher. Il y a bien sûr d'autres criminels qui posent les mêmes problèmes à d'autres enquêteurs, mais il y a surtout ceux dont les victimes pèsent sur ma conscience. Aujourd'hui, je n'ai pas trouvé le moyen de les démasquer et, demain, des gens qui ne sont coupables de rien vont mourir. Bien sûr, toutes les victimes ne sont pas des petits anges qui n'ont jamais fait de mal à une mouche. En réalité, mon expérience personnelle – qui compte déjà plus de dix ans – montre que près de quatre-vingts pour cent des personnes assassinées sont des gens dont on peut dire qu'ils l'ont cherché. Règlements de comptes, rixes, bagarres d'ivrognes… Et pourtant, quoi qu'elles aient fait, personne n'a le droit de priver ces victimes de la vie, même pas l'État. Voilà pourquoi, si je ne parviens pas à découvrir un criminel et qu'il tue quelqu'un pendant que je le traque, je me sens coupable. »

— Liocha, nous allons dîner ? demanda-t-elle prudemment.

— Sans doute, répondit Tchistiakov sans détacher le regard du moniteur de l'ordinateur.

— Mais quand ?

— Quand tu voudras. Mais si tu as faim maintenant, tu devras le préparer. Si tu peux attendre, je finirai mon travail et je m'en occuperai.

— Liocha, je ne peux pas attendre, reconnut Nastia. Tu sais que lorsque je n'arrive pas à résoudre une énigme, j'ai horriblement faim.

Peut-être que nous pouvons établir un consensus, comme on dit de nos jours ?

— Ne te fais pas d'illusions, nous ne le pouvons pas. Notre consensus a senti des jambes lui pousser et il est parti courir au bout du monde. Nastia, je dois finir l'exposé pour mon cours de demain. De sorte que, pour une fois, tu devras faire la cuisine, d'accord ?

— D'accord, dit-elle en se levant à contrecœur tout en retroussant ses manches, mais tu cours un risque, Professeur. Je vais préparer quelque chose de tellement dégoûtant que tu ne pourras pas en manger.

— Pas grave, ça m'est égal, murmura-t-il, en composant un tableau sur l'écran. J'ai mangé bien pire et je n'en suis pas mort.

Sa tentative pour faire réagir son mari ayant échoué, elle se résigna à passer à la cuisine. Que pouvait-elle bien préparer de simple pour ne pas faire trop de désordre ? Une omelette serait plutôt dans ses compétences, mais c'était un peu léger, voire indécent, pour le repas du soir de son mari. Dans le congélateur, il y avait bien de la viande, mais elle préférait ne pas y toucher : pour la cuisiner correctement, il fallait de la pratique et du talent, et elle ne possédait ni l'un ni l'autre. À vrai dire, il devait bien y avoir quelques livres de cuisine dans la maison et elle pourrait y trouver des recettes pour préparer la viande. Ça ne devait pas être bien sorcier.

Elle retourna dans la pièce sur la pointe des pieds, en faisant attention à ne pas trébucher sur des piles de carrelage, et parcourut des yeux la tranche des bouquins sur la bibliothèque. Normalement, deux livres de cuisine devaient se trouver là, mais, à leur place, elle ne vit qu'un trou béant. Elle se souvint alors qu'elle les avait prêtés à sa belle-sœur depuis au moins un an. Il y avait aussi un livre de cuisine qu'elle avait rapporté de Rome, plusieurs années auparavant, comme cadeau pour Tchistiakov. Le texte était en italien, mais elle avait des raisons de penser que ce détail n'affecterait pas la qualité des recettes. Elle jeta un coup d'œil sournois à son mari et profita qu'il était toujours concentré sur son travail pour s'emparer du gros volume à son insu. Après quoi, elle retourna dans la cuisine.

La chance lui sourit presque tout de suite. Elle recherchait les chapitres consacrés aux diverses préparations de viande lorsque son regard tomba sur une recette d'une simplicité épatante : « Les œufs à la napolitaine ». Elle n'avait besoin que de peu d'ingrédients : du riz, des œufs, de l'huile et de l'ail. Plus important encore : il était impossible de louper le plat. Même un bébé aurait pu le préparer. On fait des œufs durs dans une casserole et, dans une autre, on met du riz dans un grand volume d'eau. Et pendant ce temps, elle pouvait fumer une cigarette et réfléchir encore un peu.

Il fallait faire des perquisitions sérieuses dans l'atelier de Chouvalov et dans son garage. Le deuxième pistolet se trouvait peut-être là, narguant les enquêteurs qui se cassaient la tête. Et les poissons de céramique pouvaient être au même endroit.

D'un autre côté, Chouvalov n'était pas celui qu'ils cherchaient. Un homme suffisamment rusé et prévoyant pour utiliser une écriture, des empreintes et une arme qui n'étaient pas les siennes ne se serait jamais laissé prendre d'une manière aussi idiote.

Il semblait aussi que Chouvalov avait une maîtresse. Ce n'était pas encore établi, mais quelques rumeurs à ce sujet avaient été recueillies. Il fallait le vérifier d'urgence, car il n'était pas exclu de résoudre l'affaire encore plus facilement qu'ils ne l'imaginaient. L'écriture et les empreintes pouvaient appartenir à la dame, et le pistolet se trouver paisiblement planqué chez elle, dans une armoire.

Mais c'était vraiment impossible que ça soit Chouvalov. Une simple vérification avait permis de déterminer qu'il n'était pas à Moscou au moment de l'émission de télévision et du duplex sur l'Arbat. Il s'était rendu à Saint-Pétersbourg, au cimetière, pour l'anniversaire de la mort de sa famille.

Non, c'était une ruse et il s'était fabriqué un alibi. Ce n'était tout de même pas un hasard si toute l'histoire avait commencé justement au moment de l'anniversaire…

La sonnerie du téléphone explosa, comme un obus, juste au-dessus de son oreille. Elle sursauta en laissant tomber sa cigarette, puis elle se leva pour décrocher.

— C'est bien qu'il y en ait qui se reposent chez eux, après un bon dîner, pendant que d'autres se tuent au travail en cherchant des tueurs dans tout Moscou, fit la voix caustique de Selouïanov.

— Je n'ai pas encore dîné, le détrompa Nastia, d'une voix triste. Je meurs de faim en me torturant le cerveau avec des idées stupides. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Il ne se passe rien, soupira Selouïanov. Le chef m'a demandé de t'appeler pour te faire un rapport sur Chouvalov. Il s'en tient à sa version, ferme comme un roc : j'ai trouvé l'arme et je voulais la garder pour moi, jugez-moi, citoyens, pour ce délit mineur. Olchanski le maintient en garde à vue. Demain, dès l'aube, nous lançons une perquisition dans la piaule de notre ami. Nastia, je t'appelle pour…

— Tu ne viens pas de me dire que tu es au rapport ? le coupa-t-elle. Que Korotkov t'a demandé de me tenir au courant. Ou j'ai mal entendu ?

— Arrête, voyons ! Nastia, s'il te plaît, est-ce que tu peux regarder sur ton ordinateur à propos du pistolet CZ. Quelque chose me turlupine à son sujet. Le résultat des examens balistiques n'est pas près

d'arriver : les experts ont du travail par-dessus la tête. Mais il me semble que j'ai vu mentionner ce genre de jouet quelque part dans des rapports.

— Entendu, je vais regarder, mais un peu plus tard. Pour le moment, Tchistiakov se sert de la bécane. Kolia, qu'est-ce qui t'inquiète ? Tu sais quelque chose et tu le gardes pour toi ?

— Tout ce que je sais est dans ton ordinateur. Mais il possède un grand avantage sur moi : il conserve tout en mémoire pour le ressortir au moment voulu, alors que mon cerveau ressemble plutôt à un gruyère…

Lorsqu'elle raccrocha, l'eau des casseroles bouillait depuis longtemps, le riz était cuit et les œufs durs. Elle termina la préparation en suivant la recette et se trouva face à un dilemme que le texte laissait sans réponse : comment présenter l'ensemble ? Placer l'œuf coupé en deux au milieu de l'assiette et l'entourer d'un anneau de riz, ou le couper en morceaux et tout mélanger ? Perplexe, elle referma le livre et décida de se laisser porter par son imagination.

— Liocha ! Viens vite, ça va refroidir !

Évidemment, elle fut incapable de se retenir et goûta le riz. Elle le trouva bon, mais elle n'était pas très bon juge en matière de nourriture : parfois, elle ne remarquait même pas la saveur de ce qu'elle mangeait. Mais avec Liocha, c'était une tout autre affaire. Son rapport à la cuisine était sérieux et il faisait très attention aux qualités gustatives des plats. Il était même trop exigeant, de l'avis de Nastia.

— Alors ? demanda-t-elle timidement lorsque son mari avala sa première bouchée. C'est comestible ?

— Plus que ça, reconnut Tchistiakov, satisfait. Deux ans et demi après le mariage, je découvre que j'ai épousé une menteuse. C'est une agréable surprise.

— Comment ça ? s'écria Nastia, étonnée. Quand t'ai-je menti ?

— Tu faisais adroitement semblant de ne pas savoir cuisiner pour m'obliger à le faire. Mais maintenant que ta duperie est dévoilée, je me désiste de la corvée du repas. Désormais, ce sera à toi de t'occuper des fourneaux, comme toute femme qui se respecte. À propos, quel est ce chef-d'œuvre dont tu me régales ?

— Des œufs à la napolitaine. Liocha, c'était une totale improvisation. J'ai lu cette recette aujourd'hui pour la première fois de ma vie. Je ne suis tout de même pas responsable si ce que j'ai préparé est bon ! Liocha, je te dis la vérité, je ne sais pas du tout cuisiner, parole d'honneur ! ajouta-t-elle sur un ton implorant.

— Je ne sais rien, s'écria Liocha en secouant théâtralement la tête, et je ne veux rien savoir. Je suis d'accord pour manger tous les soirs

des œufs napolitains, même si tu ne sais rien faire d'autre. C'est décidé : je me chargerai des repas du dimanche, avec de la viande, mais le dîner des jours ouvrables sera à ta charge.

Et voilà ! Tout le monde rigolait de la petite phrase de l'ancien Premier ministre qui avait dit pour justifier ses échecs : « Je voulais faire pour le mieux, mais les résultats ont été les mêmes que d'habitude. » Et pourtant, elle était tellement vraie qu'elle méritait d'être élevée au rang d'aphorisme. Nastia voulait sincèrement faire pour le mieux, mais le résultat avait été exactement le même que d'habitude : elle s'était tiré une balle dans le pied. Néanmoins, il est toujours possible de retourner une situation à son avantage, au moins partiellement, si on dispose d'un minimum d'esprit d'à-propos.

— Entendu, répondit-elle. Mais pour ça, je vais te demander une série de concessions.

Tchistiakov leva les sourcils.

— Par exemple ? Mais n'oublie pas que nous ne cherchons pas le consensus, il n'est pas encore rentré du bout du monde.

— Par exemple, tu me laisses l'ordinateur tout de suite pour un petit quart d'heure. Kolia Selouïanov m'a demandé de vérifier quelque chose.

— Vas-y donc, maître chanteur, fit son mari en éclatant de rire. Hein que je t'ai fait peur ?

Nastia s'installa devant l'ordinateur et retrouva très vite le répertoire « Armes ». La recherche du signalement dont Selouïanov avait parlé ne lui prit pas beaucoup de temps. L'enquête sur le premier des toxicomanes tués avait permis d'établir que peu de temps avant sa mort, il avait acheté un pistolet de marque CZ et nul ne savait ce qu'il était devenu. Ainsi…

« C'est un film bien intéressant que vous nous offrez, monsieur Chouvalov ! »

Elle composa rapidement le numéro de Selouïanov.

— Kolia, si tu crois que tu as attrapé l'assassin pour moi, tu te trompes, c'est moi qui l'ai coincé pour toi.

Irina

Dès le matin, la journée s'annonça tracassière et embrouillée. Dans la nuit, le petit Gricha n'avait pas arrêté de pleurnicher et de faire des caprices, et Tatiana, en partant travailler, demanda à Ira de l'emmener au cabinet médical. Cela perturba tous les plans de la jeune femme :

elle attendait le technicien qui devait installer l'antenne pour la télévision par satellite. Le rendez-vous avait été pris deux jours plus tôt. Ensuite, elle devait aller au marché pour acheter des légumes et du poisson frais. Dès neuf heures du matin, elle tenta d'avoir au bout du fil les services du fournisseur de télévision, mais lorsqu'elle y parvint, il était presque dix heures et le technicien était déjà parti. Gricha ne semblait pas aller mieux et Ira décida de faire venir le médecin à la maison.

Le technicien apporta aussi son lot d'ennuis. L'antenne satellite ne pouvait être installée que sur le toit de l'immeuble et, pour faire descendre le câble le long de la façade, il devait avoir accès aux appartements au-dessus de celui des Stassov, or certains voisins n'étaient pas là. Il décida donc d'attendre que les ménagères et les retraités rentrent des courses ou les gosses de l'école. Le gars était gai et causant. Ira lui servait du thé et lui faisait la conversation, mais elle trépignait intérieurement parce que le temps passait, qu'elle ne pouvait pas descendre au marché ni préparer le repas.

La visite du pédiatre, une femme énergique, ne se passa pas très bien non plus. Elle manifesta son mécontentement de la manière la plus vive en constatant que l'enfant n'avait rien, qu'il était en bonne santé et que des mères paresseuses, plutôt que d'aller au dispensaire, préféraient lui faire perdre un temps précieux qu'elle aurait pu consacrer à des gosses qui avaient vraiment besoin d'elle.

— Ne comptez pas que je vous donne un justificatif d'absence pour votre employeur, dit-elle sévèrement.

— Je ne vous le demande pas, répliqua vertement Ira. Je ne travaille pas.

— Ah ! Bien sûr ! constata le médecin avec un soupir exaspéré.

Elle y exprimait tout ce qu'elle pensait à propos des femmes comme Ira, qui ne travaillaient pas, vivaient aux crochets de leurs maris, avaient la tête remplie de colifichets et de fripes et faisaient venir les meilleurs médecins parce que leurs gosses avaient éternué.

Le comportement du médecin désappointa Ira. Le technicien était toujours installé dans la cuisine, allant de temps en temps vérifier si quelqu'un était rentré dans les appartements du dessus. La contrariété de la jeune femme allait croissant, mais elle ne pouvait rien faire.

Ce fut au moment où l'agacement d'Ira était à son comble que Tatiana lui passa un coup de fil : vers sept heures du soir, un journaliste passerait chez eux pour une interview. Cela signifiait que l'appartement devait être nickel à ce moment-là. Mais où donc allait-elle prendre le temps de faire le ménage, en plus ?

— Je ne sais vraiment pas comment je vais me débrouiller, finit-elle par avouer au technicien. Le temps passe, j'ai plein de choses à

préparer et nous restons là, à fainéanter.

— Pas de problème, répondit gaiement le gars. Je vais m'en aller et, de votre côté, vous irez voir les voisins et vous conviendrez avec eux du meilleur moment pour que je revienne. Vous n'aurez qu'à me laisser le message, à la boîte, et je rappliquerai au moment souhaité. Nous procédons souvent de cette manière : avec les étages, c'est toujours le bordel. Chez vous, ce n'est encore rien, il n'y a que cinq étages au-dessus du vôtre. Mais imaginez lorsque nous installons une antenne au rez-de-chaussée d'une tour de dix-huit étages… Il faut parfois y retourner trois ou quatre fois.

La proposition du technicien arrangeait Ira, mais elle le maudit tout de même intérieurement : pourquoi n'avait-il pas proposé cette solution de bon sens dès le départ plutôt que de lui faire perdre son temps ? Elle habilla chaudement le petit Gricha qui pleurnichait toujours et l'installa dans sa poussette pour prendre le chemin du marché.

Midi était déjà passé depuis un bon moment et il ne restait rien d'intéressant à l'étal où elle prenait d'habitude son poisson. Il lui fallait changer son fusil d'épaule et prévoir un autre menu. Le problème était qu'elle avait déjà acheté tous les ingrédients pour son plat et qu'elle n'avait presque plus assez d'argent sur elle pour faire de nouvelles emplettes. Depuis l'incident désagréable de l'autre jour, à la foire aux vêtements, elle avait décidé de n'avoir sur elle que l'argent strictement nécessaire pour ce qu'elle avait prévu d'acheter. En pestant contre la malchance qui s'acharnait contre elle, elle acheta ce qu'elle put et retourna chez elle à toute vitesse. Sa hâte était justifiée : ce jour-là, Stassov avait promis de rentrer déjeuner vers trois heures.

Évidemment, il était déjà là, planté dans la cuisine, à contempler avec affliction le vide incommensurable sur la gazinière. Ira, l'air coupable, se lança dans des explications alambiquées, mais, en le voyant consulter sa montre, elle se tut et prépara rapidement quelque chose.

Lorsque Stassov repartit au travail, elle donna à manger à Gricha puis le coucha pour la sieste. Il lui restait à faire le ménage et à préparer le dîner en comptant que Tatiana pouvait très bien inviter le journaliste à rester. Et elle ne disposait que de deux heures.

Elle lança les préparatifs du dîner, puis se plongea dans la corvée du nettoyage. La poisse ne l'avait pas quittée et il était dit qu'elle la poursuivrait jusqu'à la fin de la journée. D'abord, elle n'avait plus de Monsieur Muscle pour faire les vitres des fenêtres et de la bibliothèque. Elle dut utiliser la bonne vieille technique de la page de journal roulée en boule, ce qui prenait dix fois plus de temps. Ensuite, pendant qu'elle rangeait la salle de bains, elle eut un faux mouvement

et fit tomber le verre à dents qui se brisa en mille morceaux par terre. La loi de l'emmerdement maximum jouant en plein, elle ne s'étonna même pas de ressentir une douleur aiguë à la main, en ramassant les morceaux. L'extraordinaire aurait été qu'elle ne se fût pas coupée.

Elle s'était fait une belle entaille qui saignait abondamment. Ravalant la rage et la contrariété qui lui faisaient monter des larmes aux yeux, elle nettoya la coupure à l'eau oxygénée, la badigeonna d'iode et se fit un pansement. Elle mit des gants de caoutchouc pour pouvoir continuer son ménage. Après avoir fini la salle de bains, il ne lui restait qu'à passer l'aspirateur. Cependant, la malchance la poursuivit jusqu'au bout. L'appareil cessa de fonctionner à peine deux minutes après avoir été branché et toutes les tentatives d'Ira pour le rallumer furent vaines.

Elle manqua une nouvelle fois de fondre en larmes, mais elle se ressaisit et décrocha le téléphone pour appeler le voisin.

— Andreï Timofeiëvitch, aidez-moi, s'il vous plaît. Vous êtes mon seul espoir, l'implora-t-elle.

— Voyons, ma chère, que se passe-t-il ? répondit Matouvitch de sa voix de basse.

— L'aspirateur… Il refuse de fonctionner et je dois finir mon ménage d'urgence. Un visiteur doit venir sous peu…

Trois minutes plus tard, le voisin était là, son propre aspirateur à la main.

— Si je comprends bien, on n'a pas le temps de se lancer dans des réparations. Prenez le mien en attendant. Comme ça, j'aurai tout loisir d'examiner le vôtre. Je réussirai peut-être à identifier la panne.

— Un grand merci, Andreï Timofeïevitch. Je vais pouvoir finir le travail.

— Qui est votre visiteur, si ce n'est pas indiscret ?

— Oh ! Un journaliste doit passer interviewer Tania. À sept heures. Et il est déjà moins vingt…

Elle criait pour tenter de couvrir le vacarme de l'aspirateur.

— Tatiana Grigorievna n'est pas encore rentrée ? s'étonna-t-il. Où est-elle ?

— Sur le chemin du retour, je pense…

Il s'avéra très vite que ce n'était pas le cas. La sonnerie du téléphone qui retentit juste à ce moment mit fin aux illusions d'Ira. La juge d'instruction Obraztsova se trouvait sur les lieux d'une reconstitution plus longue que prévu. Elle ne pourrait pas se libérer avant une heure, ce qui impliquait qu'elle ne serait à la maison que dans deux.

— Excuse-moi auprès du journaliste, demanda-t-elle à Ira. Qu'il

m'attende s'il le peut et, sinon, qu'il revienne demain.

Ira raccrocha, consternée.

— Encore une tuile… Tania va être en retard et je vais devoir m'expliquer avec ce journaliste et, s'il décide d'attendre, lui tenir compagnie pendant au moins deux heures.

— Mais Vladislav Stassov ne va pas tarder à rentrer, n'est-ce pas ? demanda le voisin.

— Non, aujourd'hui il travaille jusqu'au milieu de la nuit.

Andreï Timofeiëvitch s'assombrit, mais Ira, qui venait de rebrancher l'aspirateur, ne le remarqua pas.

— Ira, est-ce que vous connaissez le nom du journaliste ?

— Non. Pourquoi ?

— Tatiana Grigorievna n'a pas précisé comment il s'appelle ni le nom du journal ?

— Elle ne m'a rien dit.

— Vous pouvez lui téléphoner pour lui demander ?

— Non, ce n'est pas possible. Elle est à l'extérieur de son bureau. Mais quel est le problème ?

Elle était presque obligée de crier pour couvrir le rugissement de l'appareil. Ce bruit, en revanche, ne semblait pas du tout gêner Andreï Timofeïevitch. Sa voix était puissante et il ne donnait pas l'impression de la forcer pour se faire entendre.

— Chère amie, dit-il d'un ton sévère. Je ne comprends vraiment pas votre légèreté. Je n'arrête pas de vous dire que la situation exige de votre part la plus grande prudence et vous vous apprêtez à faire entrer dans l'appartement quelqu'un que vous ne connaissez pas, alors que vous êtes seule avec le bébé…

— Mais c'est un journaliste, objecta Ira. Tania a fixé le rendez-vous avec lui. Et elle m'a appelée tout exprès pour me prévenir. Ce n'est donc pas un inconnu. À mon avis, Andreï Timofeïevitch, vous faites une montagne d'une souris.

— Il ne vous est pas venu à l'idée que Tatiana Grigorievna a pris rendez-vous avec quelqu'un, mais que c'est l'assassin qui peut se présenter ? De toute manière, il n'y a rien à discuter : je vais rester avec vous. Je ne peux pas vous laisser en tête à tête avec n'importe qui. Au fait, quel est le sujet de l'interview ?

— La série de meurtres, je crois…

— Vous voulez dire ces assassinats liés aux menaces proférées envers Tatiana Grigorievna à la télévision ?

— Oui, c'est ça.

La corvée du nettoyage enfin finie, Ira alla se changer pendant

qu'Andreï Timofeïevitch portait chez lui les deux aspirateurs. À son retour, la jeune femme se repoudrait le nez devant le miroir de l'entrée.

— Et voilà ! s'écria-t-il joyeusement. On a fini dans les temps. Il n'y avait pas de raison de s'inquiéter.

Le journaliste arriva à l'heure dite. Il répondait au nom de Gueorgui Menchov et se montra fort contrarié d'apprendre que Tatiana Grigorievna n'était pas là et qu'elle n'arriverait pas avant un bon moment. Mais, face au sourire d'Ira, il reprit contenance.

— Vous savez, mon article veut illustrer ce qu'on ressent lorsqu'on se retrouve face à une menace de mort abstraite et pourtant réelle. J'ai assisté à l'émission de télévision au cours de laquelle quelqu'un a menacé Tatiana Grigorievna et sa collègue et je veux déterminer si la menace s'est traduite par des actes et, ensuite, comment réagissent les intéressées et les membres de leurs familles. Si ça ne vous dérange pas, nous pouvons commencer par vous.

Cela dérangeait d'autant moins Ira que c'était la première fois qu'on l'interviewait. D'habitude, les journalistes ne s'intéressaient qu'à Tatiana comme auteur de romans policiers. Certains tentaient aussi d'interroger Stassov et lui posaient des questions idiotes sur ce qu'il ressentait en tant que mari d'une femme très connue, mais il ne se distinguait pas par sa diplomatie et savait très bien les envoyer paître. En revanche, personne ne s'intéressait jamais à Ira qu'on devait prendre pour une femme de ménage.

— Ainsi, commença Menchov dès qu'il eut branché son dictaphone, pour autant que je sache, deux personnes ont déjà été tuées…

— Trois, rectifia Andreï Timofeïevitch.

— Vous dites trois ? s'étonna le journaliste. J'ai seulement entendu parler de deux, mais il est possible que mes renseignements datent déjà de plusieurs jours. Excusez-moi, qui êtes-vous par rapport à Tatiana Grigorievna ? Son père ?

— Non, son voisin. J'habite l'appartement à côté. Le troisième meurtre a eu lieu très récemment.

Ira regarda Andreï Timofeïevitch avec étonnement. Certes, Tania avait parlé avec elle de chacun des trois meurtres, mais pas en présence du voisin, ou alors il ne s'agissait que de courtes mentions, en passant. Décidément, il ne laissait rien passer !

— Ainsi, trois meurtres. Vous savez qui étaient les victimes et pourquoi on les a tuées ?

— Tatiana vous racontera tout ce qu'elle jugera nécessaire, répondit évasivement Ira, en application des instructions qu'elle avait depuis longtemps reçues. Je ne peux pas parler avec vous des éléments

de l'enquête.

— Un instant, s'écria Menchov en levant la main. Pour autant que je sache, Tatiana Grigorievna Obraztsova n'a pas été chargée de l'affaire. Cela signifie que le secret de l'instruction ne s'applique ni à elle ni à ses proches.

— Désolée, je ne peux pas, répondit Ira, inflexible.

Bien que très sociable et d'un caractère causant, elle ne disait jamais ce qu'elle ne devait pas.

— Mais tout de même, Tatiana Grigorievna évoque bien ces questions avec vous ?

— Bien sûr, avec moi et avec son mari.

— Et avec vous ? demanda Menchov en se tournant vers le voisin.

— En partie, admit Matouvitch avec un sourire. Mais Irina Pavlovna a raison. En dehors de la présence de Tatiana Grigorievna, il nous est impossible d'en parler.

Devant cette fin de non-recevoir, Menchov décida d'aller droit au but.

— Mais dites-moi, vous n'avez pas peur ?

L'espace d'un instant, Ira resta interdite.

— Moi ? finit-elle par répondre. Euh… Je ne sais pas…

— Malheureusement, Irina Pavlovna n'a pas du tout peur, intervint encore le voisin. Personnellement, je trouve qu'elle a tort et qu'elle ne prend pas toute cette histoire suffisamment au sérieux. Si j'ai bien compris tout ce que Tatiana Grigorievna nous a raconté, il est question d'un homme effrayant, que rien n'arrêtera et qui n'hésitera pas à faire du mal à l'un ou l'autre des membres de la famille. Cela oblige tout le monde à faire attention et en premier lieu Irina Pavlovna qui reste la journée entière toute seule avec un bébé. Mais, au lieu de ça, elle fait preuve d'une insouciance étonnante. Et mes mises en garde ne servent à rien.

— Dites…, commença Menchov avant de laisser sa phrase en suspens en regardant le voisin qui devina la question muette.

— Je m'appelle Andreï Timofeïevitch.

— Oui, merci. Dites, Andreï Timofeïevitch, en tant que voisin, vous vivez tout près, sans doute sur ce même étage…

— Oui, nos appartements sont mitoyens.

— Ça veut donc dire que vous aussi, vous êtes en danger. D'autant que vous venez souvent dans cet appartement. Vous n'avez pas peur ?

— Moi ? s'écria-t-il, sincèrement étonné. Moi, non. Je suis capable de me défendre tout seul. Mais ce n'est pas le cas d'Irina Pavlovna et encore moins d'un enfant de douze mois.

— Et la fameuse émission de télé, vous l'avez regardée ?

— Bien sûr. Ma voisine y participait. J'étais curieux de la voir à l'œuvre devant les caméras.

— Qu'avez-vous ressenti lorsque vous avez vu sur l'écran la pancarte avec le message ?

Ira écouta Andreï Timofeïevitch raconter le malaise qui l'avait envahi et combien il s'était inquiété pour Tatiana. Et pourtant, elle se souvenait très bien que, pendant le duplex, il n'était pas chez lui. Elle n'avait pas oublié qu'elle se trouvait toute seule à la maison à ce moment et qu'en voyant la pancarte elle avait eu peur et avait tout de suite téléphoné à son voisin pour partager ses émotions. Or, il n'avait pas répondu au téléphone et il n'avait pas ouvert la porte. Pourquoi prétendait-il maintenant qu'il avait vu l'émission ? Il n'était venu que plus tard, le soir, pour « apporter un soutien moral », comme il l'avait dit lui-même. Donc, il mentait ? Mais pourquoi ?

La deuxième femme de l'assassin

La deuxième fois, il tint compte de ses erreurs passées et épousa une thésarde. Au moins, il pouvait être sûr que sa femme ne serait pas une petite sotte ignorante. Il prit également en considération le problème de la descendance. La jeune femme était une jeunette de vingt-cinq ans : il avait donc le temps de la façonner comme il le désirait avant de songer à avoir des enfants d'elle.

Au moment de leur mariage, il lui restait encore un an et demi d'études pour finir la rédaction de la thèse qu'elle venait de commencer. Il se mit au travail et l'aida à finir dans un délai record. Non, Natacha, sa nouvelle élue n'était pas du tout stupide et elle en serait venue à bout toute seule. Il l'avait simplement aidée à gagner plusieurs mois. Il suivait un plan précis qu'il comptait mettre rigoureusement en application. À vingt-six ans, elle allait obtenir son doctorat de troisième cycle ; à trente ans, elle aurait un doctorat d'État ; et à trente-deux ou trente-trois ans, elle recevrait le titre de professeur. Après quoi, ils pourraient avoir un enfant. Il ne serait pas trop tard et, dès trente-six ans, elle pourrait reprendre son activité professionnelle et poursuivre sa carrière.

Le plan lui semblait au point et tout à fait réalisable. Mieux encore : logique. Avec sa première femme, il n'avait pas eu de chance, mais la deuxième devait vraiment se montrer digne de la famille Danilevitch-Lissovski-Essen.

Ce plan, tellement précis et réalisable, fut mis en œuvre point par

point. À vingt-six ans, Natacha soutint sa thèse avec les félicitations du jury. Elle commença tout de suite le travail de recherche nécessaire pour obtenir le degré universitaire suivant. Pour décrocher un doctorat d'État, elle devait prouver sa capacité à mener des travaux indépendants et originaux en ouvrant, si possible, une nouvelle perspective de recherche. Pour cela, il fallait accéder à un autre niveau de pensée. Et ce niveau, Natacha avait beaucoup de mal à l'atteindre.

La situation était encore compliquée par la facilité avec laquelle elle tombait enceinte. Elle appartenait à cette catégorie de femmes dont on dit qu'il leur suffit de voir un pantalon pour accoucher neuf mois plus tard.

Évidemment, le plan ne permettait pas la naissance prématurée d'un enfant, et le processus d'obtention du doctorat supérieur fut émaillé d'avortements successifs. Natacha ne protestait pas. Elle adorait son mari et tout ce qu'il disait était pour elle parole d'évangile. Elle était disposée à tout faire pour être digne de la famille, comme il le souhaitait.

Son enthousiasme professionnel réjouissait son mari autant que la perspective prochaine du résultat final. Et pourtant, chaque pas supplémentaire dans la bonne direction demandait à la jeune femme toujours plus d'efforts. Ses capacités théoriques n'étaient pas à la hauteur de ce qu'exigeait son savant époux et elle saisissait mal ce qu'il tentait de lui faire comprendre. Elle finit son travail pratiquement sous la dictée de son mari et, à la soutenance de sa thèse, elle manqua de se faire recaler. Elle fut incapable de répondre correctement à la plupart des questions posées. D'ailleurs, elle ne comprenait même pas certaines d'entre elles. Elle ne fut sauvée que par le secrétaire de séance qui sollicita l'indulgence du jury en expliquant qu'elle était venue alors qu'elle était malade, avec une forte fièvre, sans compter que la tension et l'inquiétude lui faisaient perdre ses moyens. Le jury accepta d'autant plus volontiers que le travail en lui-même était brillant.

Ce jour-là, Natacha était réellement malade : la veille, elle avait subi un nouvel avortement qui ne s'était pas très bien passé. Mais cela n'avait aucun rapport avec la soutenance de sa thèse : elle ne saisissait vraiment pas une bonne partie de ce qui y était écrit.

Les trois années suivantes furent consacrées à construire la réputation de Natacha dans le monde scientifique. Ils s'efforcèrent tous les deux de venir à bout de cette tâche, mais plus le temps passait, plus il apparaissait clairement qu'elle n'était pas à la hauteur.

Avec le doctorat d'État, elle avait atteint son seuil d'incompétence.

Pourtant, ils refusaient tous les deux d'admettre cette triste réalité et s'obstinèrent à tenter d'aller de l'avant : elle devait écrire une monographie, des articles scientifiques, des exposés dans le cadre de grands colloques et assurer le travail de direction de thèses. Mais les articles et les exposés passaient inaperçus, la monographie fut rejetée par le comité de rédaction qui demanda une remise à plat radicale. Quant aux quatre thésards qu'elle était censée « diriger », elle demanda à être déchargée de trois d'entre eux en prétendant qu'elle ne partageait pas leurs vues. En fait, elle ne les comprenait pas. Quant au quatrième, elle fut incapable de voir certaines erreurs qui entachaient son travail. En revanche, elles n'échappèrent pas au jury de thèse qui recala l'étudiant.

Son mari l'aidait comme il pouvait, mais se refusait désormais à écrire un seul mot à sa place. Il était disposé à lui expliquer du matin au soir tout ce qui lui échappait, à lui fournir toute la documentation souhaitée, y compris celle des « réserves spéciales » des bibliothèques, inaccessible au commun des mortels, à corriger ses manuscrits, mais il ne voulait plus rien inventer à sa place. Certes, il avait terminé tout seul la thèse de Natacha, car il voulait sincèrement l'aider, mais il avait fini par se ressaisir. Qu'avait-il fait ? Qui avait-il voulu tromper ? Sa grand-mère était morte. Sa mère aussi, depuis encore plus longtemps. Son père était vivant et en pleine forme, mais il avait un regard très critique, très prolétarien sur les lubies de sa belle-famille. Désormais, c'était à lui, petit-fils de Nikolaï Venediktovitch Essen et dernier rejeton de la famille Danilevitch, de faire de son mieux pour poursuivre dignement la lignée. C'était à lui de se choisir une femme digne de la famille et qui pourrait lui donner un rejeton capable de poursuivre les traditions familiales. De ce fait, en faisant le travail à la place de sa femme, il s'était simplement menti à lui-même.

Il était bien obligé de reconnaître qu'il s'était encore trompé. Natacha, en dépit de tous ses efforts, ne pourrait jamais être à la hauteur. Il ne restait qu'une seule solution : l'enfant. Il souhaitait un fils, mais même si c'était une fille, il serait capable de l'élever de manière à ne pas faire honte aux mânes de ses ancêtres. Après tout, Natacha était tout de même docteur d'État. C'était mieux que rien…

Ses espoirs de paternité s'évanouirent également. Pour réussir son plan, il avait obligé sa femme à avorter tant de fois qu'elle ne parvenait plus à mener une grossesse à terme. Elle tombait enceinte toujours aussi facilement, mais les fausses couches se succédaient. Les médecins hochaient tristement la tête en disant :

— Que voulez-vous, jeune femme ? Après tous ces avortements, votre utérus est incapable de maintenir la vie.

Pour lui, il n'était pas question d'adopter un enfant. Il devait être

sûr des gènes de son rejeton, or personne ne pouvait savoir de quelles tares le gosse aurait hérité. Et puis, il devait préserver le sang des Danilevitch-Lissovski.

Évidemment, il était furieux. Pourquoi tout allait-il de travers ? Son plan était impeccable et il avait fait tout ce qu'il fallait pour le mener à bien. Il avait tenu compte de sa précédente erreur dans le choix de sa compagne. Il avait travaillé comme un damné pour faire avancer la carrière de Natacha. Et tout ça pour quoi ? Où s'était-il trompé ? Pourquoi le sort le punissait-il encore ?

La colère qui s'accumulait au fond de son âme se déversait sur sa femme. Il ne se gênait pas pour la traiter d'« intellectuellement inféconde ». D'idiote, en d'autres termes. Elle était incapable de se faire un nom dans son domaine de recherche. Elle était même incapable de faire un gosse. Elle n'était bonne à rien.

Il ne comprenait pas, car il ne voulait pas comprendre, que Natacha supportait très mal la situation. Les tentatives permanentes pour répondre à ses hautes exigences, la peur constante de le décevoir, les nuits sans sommeil à étudier et le sentiment étouffant d'impuissance qui l'étreignait… tout ça mis ensemble l'épuisait et dévorait tout ce qui lui restait de force. À cela s'ajoutait le verdict des médecins : elle ne pourrait jamais avoir d'enfant. Et le verdict de son mari : elle ne servait à rien.

Natacha quitta la vie volontairement en laissant son mari dans un embarras profond. Était-ce sa proposition de divorcer qui l'avait fait mettre fin à ses jours ? Quelle cinglée !

12

Zaroubine

La troisième victime du Plaisantin était différente des deux premières. Nadejda Starostenko, dite Nadia la Danseuse, et Guennadi Loukine, dit La Teigne, étaient des déchus, alcooliques et malades, en un mot, inutiles. Le troisième, Valentin Kazarian, était un ancien collègue, un homme encore jeune, avec une formation supérieure et qui ne présentait aucun signe d'alcoolisme. Il buvait sans doute, comme tout homme qui se respecte, mais il n'avait pas sombré dans l'ivrognerie.

Les circonstances de sa mort restaient obscures même si, après avoir fait le tour des terrains adjacents au camp de vacances et interrogé tous les SDF qui vivotaient dans le coin, Andreï Tchemychev et Sergueï Zaroubine étaient parvenus à tirer quelques éclaircissements. Ils avaient découvert que Valentin Kazarian était un brave type qui offrait toujours le vivre et le couvert aux vagabonds sans abri. Ces derniers disaient beaucoup de bien du gardien et semblaient sincèrement désolés de son décès. Néanmoins, aucun d'eux ne pouvait rien dire de ce qui s'était passé le jour du meurtre ni même la veille.

— Et alors ? demanda gentiment Zaroubine. Vous vous êtes trouvé un autre endroit où coucher ?

— Eh ouais, il a fallu chercher, répondit un SDF noiraud d'une cinquantaine d'années, les dents jaunies par le tabac et qui ressemblait à un bohémien.

— Pourquoi ? Kazarian ne vous avait-il pas permis de rester ?

— Bof… Quelque chose dans le genre…

Visiblement, le gars ne semblait pas disposé aux explications, mais ce n'était pas ça qui allait arrêter Zaroubine, ni aucun enquêteur de la milice d'ailleurs. C'était leur travail d'insister et même de ruser pour obtenir l'information qu'on ne voulait pas leur livrer.

— Peut-être avez-vous indisposé Kazarian de quelque manière ? lança le flic, en prêchant le faux pour savoir le vrai. Peut-être que vous lui avez volé une bouteille de vodka ou de l'argent, et vous avez eu peur de retourner chez lui, hein ?

— Non, nous n'avons rien volé, protesta le bohémien. Il a simplement laissé le signe comme quoi il ne voulait pas être dérangé. Alors on n'est pas allé chez lui.

Un signe ? Ça, c'était intéressant. Pourquoi le gardien si aimable et hospitalier n'avait-il pas voulu que ses copains SDF rappliquent pour se réchauffer et croûter un morceau ? C'était clair comme de l'eau de roche : il attendait un visiteur. L'assassin ? Plus que probable.

— Ça lui arrivait souvent de laisser des signes ? demanda Zaroubine.

— Parfois… Il nous avait prévenus que, lorsqu'il aurait des contrôles des services municipaux, il accrocherait une boîte de conserve à un endroit déterminé de la grille. Nous, on regardait toujours. Si la boîte n'était pas là, on pouvait y aller. Sinon, on rebroussait chemin et on se cherchait un autre endroit.

— Ainsi la veille de sa mort la boîte de conserve y était ?

— Ouais…

— Et le jour suivant ?

— Non, elle n'y était pas. C'est Biria qui est allé le voir pour lui taper des allumettes.

— Et il les a eues ?

— Ouais… Et je me dis que puisqu'il les a rapportées, ça signifie que la boîte n'y était pas. Mais lorsqu'on a voulu retourner chez lui le soir, le gars avait remis le signal et il nous a fallu décamper.

— Bon, c'est qui, ce Biria ? demanda le flic.

C'était un jeune gars qui semblait avoir dix-sept ans, agile et remuant, avec des yeux bridés, un regard malin et un visage plat et sympathique. Son prénom était Birimbek. Un réfugié du Kazakhstan. Il raconta avec aisance et plaisir sa biographie décousue : il sortait d'un orphelinat et il avait été adopté par une famille russe qui élevait déjà deux enfants. Les conditions d'existence étaient bonnes et il ne s'ennuyait pas. Mais lorsque, après l'indépendance, les répressions contre les Russes commencèrent dans la république, la famille décida de retourner en Russie. Ils furent installés dans un cantonnement pour réfugiés… Biria se retrouva dans un pays où il ne connaissait rien, entouré exclusivement de Russes alors que, chez lui, il faisait partie de la majorité nationale. Il se sentait tellement mal à l'aise et il s'ennuyait d'une telle manière qu'il finit par fuguer. Il vagabondait depuis trois ans.

Le jour où l'on avait tué Kazarian, Birimbek était effectivement allé chercher des allumettes. Le gardien était seul, il n'y avait personne avec lui.

— Il t'a semblé comment ? demanda Zaroubine. Nerveux et effrayé

ou, au contraire, joyeux et agité ?

Signe d'un intense effort de réflexion, Biria se gratta le nez avec un doigt sale.

— Non… Il semblait normal.

— Tu ne lui as pas demandé pourquoi il avait accroché la boîte de conserve, la veille au soir ?

Le garçon secoua la tête.

— S'il l'a accrochée, c'est qu'il l'a accrochée. Ça le regardait. Je devais lui exiger un rapport ? Dis, chef, t'as pas une clope ?

Zaroubine sortit un paquet de cigarettes et lui en tendit une.

— Merci. T'as du feu ?

Biria tira une bouffée profonde et leva la tête pour rejeter la fumée entre ses dents serrées.

— Bon, d'accord, tu lui as tapé des allumettes. Tu ne lui as pas demandé si tu pouvais crécher chez lui le soir ?

— Et comment que je lui ai demandé.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien. Il a haussé les épaules.

— Et il n'a rien dit ? répéta Zaroubine sans en croire un mot. Allons, Biria, souviens-toi. Fais un effort. Tu comprends, l'assassin rôde encore dans le coin. Il a tué le gardien, et il ne va pas vous louper. Tu sais qu'il a déjà buté un SDF. Ça veut dire qu'il ne vous porte pas dans son cœur.

Évidemment, Zaroubine exagérait. Il ne croyait pas une seconde que le Plaisantin commettrait un nouveau meurtre au même endroit, mais il se rendit tout de suite compte qu'il avait réussi son effet : Biria devint plus sérieux.

— Tu veux parler de La Teigne ? J'ai entendu des conversations, quand j'étais à la gare. C'est donc le même type qui l'a liquidé ? Écoute, chef, ça veut dire qu'il en a après nous, hein ? Il a tué La Teigne parce que c'était un clochard et le gardien parce qu'il nous hébergeait. Et vous n'avez aucun moyen de l'attraper ? Putain de vie ! Les flics nous chassent, les gens nous fuient comme si on était contagieux et voilà en plus qu'un fou nous déclare la guerre. Il n'y pas de place pour nous sur terre. Personne n'a besoin de nous, les malheureux…

— Dis donc, le réprouvé, le coupa Zaroubine. Ce n'est pas le moment de s'apitoyer sur soi-même. Reconnais qu'il vaut mieux être malheureux et vivant que bienheureux et mort. Votre fraternité unie des vagabonds devrait se lever en rangs serrés pour assurer votre protection commune, parce que vous êtes nombreux et nous autres, les miliciens, très peu. Et si vous ne nous aidez pas, ce fou vous tuera l'un

après l'autre. Tu m'as compris ?

Le jeune flic ignorait pourquoi il avait tenu un tel discours. Il n'avait pas approfondi d'études en psychologie, mais il savait d'instinct comment parler à une personne pour être cru et obtenir son aide. Hélas, cette intuition ne fonctionnait que face à des gens peu instruits, d'un certain âge, ou des marginaux qu'on qualifie de « déclassés ». Avec les fonctionnaires d'État, par exemple, il ne parvenait pas à trouver de terrain d'entente et cela le chagrinait. Quant aux gens qui gravitaient dans les milieux d'affaires ou artistiques, il ne comprenait ni leur mentalité ni leurs réactions. En revanche, il n'avait aucun problème à s'entendre avec les SDF et les alcooliques, et c'était réciproque.

Pendant sa conversation avec Biria, Zaroubine perçut qu'il avait trouvé le ton juste. Les yeux du garçon s'éclairèrent. Pénétré par l'importance de sa mission, il farfouilla dans sa mémoire pour dresser un tableau de sa dernière rencontre avec Valentin Kazarian. Selon lui, le gardien avait l'air ailleurs, comme s'il pensait en permanence à autre chose. Lorsque Biria lui avait posé la question de l'hébergement, le soir, il s'était contenté de hausser les épaules dans un geste évasif puis, devant l'insistance du jeune gars, il avait lancé :

— On verra. Si c'est possible, je le ferai savoir.

Kazarian n'avait rien dit d'autre, mais il était clair qu'il en avait marre de Biria, avec ses allumettes et sa visite importune. En revanche, le jeune homme ne remarqua pas si le gardien attendait de la visite. Le soir, la confrérie des sans-logis s'était retrouvée face à la boîte de conserve accrochée à la grille, signe qu'on ne pouvait pas passer.

— Est-ce que tu peux me dire si le logement du gardien était particulièrement bien rangé ? demanda Zaroubine en tentant d'en savoir davantage. Comme si on avait fait le ménage tout exprès, hein ?

— Non, pas plus que d'habitude. Chez Valentin tout était toujours très propre et bien rangé. Il nous tannait toujours pour pas qu'on fasse de saletés. Même lorsqu'il nous permettait d'utiliser les bains, il nous faisait ensuite tout nettoyer au détergent, du sol au plafond. Avec Valentin, on ne plaisantait pas.

— Alors, pourquoi fréquenter un tel rabat-joie ? dit Zaroubine, étonné. Pas salir, tout nettoyer et, de plus, il ne vous laissait pas venir tous les jours… Vous n'auriez pas pu trouver quelqu'un de moins compliqué ?

— Mais tout le monde est pareil ! s'écria Biria en balayant la question d'un geste de la main. Vous connaissez quelqu'un qui aime nettoyer la saleté des autres ? Et si on déniche une masure vide à squatter, il n'y aura pas d'eau, ni rien pour chauffer la bouffe. Parfois,

on va chez un alcoolo qui nous invite pour ne pas boire seul. Qu'est-ce qu'il ne faut pas supporter pour trois verres de gnôle et un coin où pieuter ? Il donne envie de lui arracher la caboche ! Il dit qu'il a beau être porté sur la boisson, au moins il est un être humain, propriétaire de sa crèche et d'un bout de terrain, alors que nous ne sommes que des va-nu-pieds, des sous-hommes. Comme si nous n'avions pas notre fierté ! Nous sommes aussi des hommes à part entière, sauf que le sort ne nous a pas ménagés. Est-ce que c'est notre faute ?

— Et Kazarian ? Il n'était pas comme ça ?

— Non, c'était un gars normal. Il n'écrasait jamais personne. Il nous posait des questions sur notre vie et nous traitait d'égal à égal.

Zaroubine passa plus d'une heure avec Biria. Le garçon lui plut. Il était sensé et ne donnait pas l'impression d'être irrémédiablement perdu. Peut-être semblait-il être resté un peu gosse. D'ailleurs, Zaroubine, qui lui donnait dix-sept ans, fut surpris d'apprendre qu'il en avait dix-neuf. Birimbek aspirait à la liberté, à être considéré comme un adulte, à voyager, à vivre des événements et à connaître des sensations. Or, le flic pouvait lui apporter presque tout cela s'il acceptait une mission de renseignements parmi les vagabonds de Moscou et de sa banlieue. Le travail était simple, mais intéressant : le prévenir tout de suite s'il entendait dire qu'un SDF était devenu copain avec quelqu'un issu d'un autre milieu social. En partant, Zaroubine était certain que Biria compterait bientôt parmi ses indics les plus sûrs.

De retour à Moscou, il appela Nastia et lui proposa une rencontre au parc zoologique.

— Pourquoi précisément là ? demanda-t-elle.

— Parce que l'ancienne femme de Kazarian habite par là.

À sa voix, Kamenskaïa sentit que quelque chose n'allait pas.

— T'es contrarié ?

— Un peu, avoua Zaroubine. J'ai une surprise qui va te plaire. Je t'attends à huit heures devant l'entrée du zoo.

Kamenskaïa

Comme si elle n'en avait pas assez, des surprises ! C'est bien lorsqu'on est jeune, qu'on n'a pas trente ans et que, quoi qu'il arrive, on garde toujours l'assurance que la vie est belle et qu'elle le sera toujours. Mais elle en avait trente-huit et les doutes quant à l'avenir devenaient de plus en plus fréquents. Pour commencer, il y avait le problème des impôts de Liocha. Lui faudrait-il vraiment vendre la

voiture ? Elle prenait toujours le métro, mais, pour Liocha, la voiture était indispensable. Sans celle-ci, il n'aurait jamais le temps de faire tout ce qu'il devait.

Elle sortit du métro à la station Barrikadnaïa et, deux minutes plus tard, elle se trouvait à l'entrée du zoo. Zaroubine était déjà là et mastiquait avec application un hot-dog en buvant une canette de bière.

— C'est quoi ta surprise ? demanda Nastia. Une guenon qui a accouché d'un tigre ?

— Rien de tel ! répondit-il, en esquissant un vague sourire à peine amusé. Je vais te montrer un tableau vivant appelé *Une femme pour le hussard*(15). En avant !

Il se mit en marche en direction de Krasnaïa Presnia. Nastia, étonnée, haussa les épaules et lui emboîta le pas. Elle pensait, sans savoir pourquoi, que la surprise promise se trouvait à l'intérieur du zoo.

— Dis donc, si ta surprise n'est pas dans le parc, pourquoi m'as-tu donné rendez-vous devant l'entrée ?

— Parce que c'est plus romantique, répondit-il en enfournant la dernière bouchée de son sandwich à la saucisse et en la poussant avec une gorgée de bière. En fait, je me suis promené un peu dans le zoo, en t'attendant.

— Tu es retombé en enfance ? demanda Nastia, moqueuse.

— Tu n'y comprends rien. « En enfance… », la singea-t-il. Si tu veux savoir, les parcs zoologiques représentent un concentré de la sagesse mondiale. On y découvre les lois de la sélection, de la compétition, de la génétique, de l'éducation de la progéniture. Et même de la politique.

— Et même de la politique, répéta-t-elle d'une voix dubitative. Allons, ne déconne pas.

— Mais je ne déconne pas. Tu as sans doute entendu dire cent fois que les bêtes sauvages ne s'entre-tuent pas au sein d'une même espèce, qu'elles ne tuent d'autres espèces que pour se nourrir et que seul *Homo sapiens* est capable de liquider ses semblables, hein ?

— C'est possible, admit Nastia. Et alors ?

— Alors c'est faux. Prends le lion, qui serait le plus noble des fauves. Non seulement il tue ses semblables, mais encore ceux de sa propre horde. Le jeune mâle qui veut devenir chef commence par éliminer le vieux meneur puis il fait pareil avec tous les lionceaux. Et pas du tout parce qu'il a quelque chose de personnel contre eux, mais simplement parce qu'en perdant leurs petits, les femelles n'ont plus besoin d'allaiter et sont à nouveau prêtes à être fécondées. Pour

affirmer sa place de chef, le jeune lion a besoin d'avoir sa propre descendance le plus vite possible. Tu te rends compte des mœurs qui règnent dans la nature sauvage alors que nous bavons devant son harmonie, tout en maudissant l'humanité qui a inventé le meurtre !

— C'est une histoire instructive, accepta-t-elle. Et tu vas au zoo pour regarder les lions ?

— Entre autres. Mais aussi pour les éléphants. Un psychiatre m'a dit que certaines personnes présentent une « personnalité épileptoïde ». Du point de vue caractériel, ils ressemblent aux éléphants. Tu sais, ces gens lents, précis, méticuleux, fidèles et persévérants en amour. Mais rancuniers à un point effrayant. Et d'une violence extrême si on les pousse à bout. Évidemment, les pousser à bout n'est pas évident tellement ils sont tranquilles et équilibrés, mais lorsqu'on y arrive, ils emportent tout sur leur passage, comme un éléphant rendu furieux. Et il faut beaucoup de temps pour qu'ils se calment. En fait, Anastasia, vers quelque cage que tu te tournes, tu verras des types de caractère que tu rencontres dans la vie de tous les jours. Et il arrive, en regardant les bêtes, de comprendre soudain la personnalité du criminel que tu es en train de rechercher. Mais bon… tout ça, c'est de la littérature. Tu veux que je te parle de Kazarian ? Ou tu es fâchée au point de ne plus rien vouloir écouter ?

— Oui, je suis fâchée, confirma Nastia. C'est pourquoi tu as intérêt à tout raconter avant que je me fâche encore plus.

— Maman ! J'ai peur ! piailla-t-il d'une voix aiguë, en faisant l'andouille. Eh bien, voilà : la veille de son assassinat, Valentin Kazarian avait de la visite. Et ce n'étaient pas les responsables du camp de vacances.

— D'où tu tiens ça ? l'interrompit la jeune femme. Ce sont des faits ou des conjectures ?

— Des conjectures, mais proches des faits. Kazarian plaçait une boîte de conserve sur la clôture du camp lorsqu'il ne voulait pas de SDF. D'habitude, il mettait le signal lorsque des pontes ou des vérificateurs venaient de Moscou. La veille du meurtre, les SDF avaient vu la boîte accrochée et étaient partis crécher ailleurs. Le lendemain, dans la journée, un jeune vagabond surnommé Biria est allé taper des allumettes à Kazarian. Le signal n'y était plus. Lorsque le gars a demandé si lui et ses copains pourraient venir dormir là, le soir, la réponse a été évasive, dans le genre : on verra bien. Mais Kazarian n'a pas dit un mot sur une éventuelle visite de contrôle. Pas un mot ! Or, le soir, la boîte de conserve était bien en place. Je suis allé vérifier auprès de l'organisme de gestion du camp : aucune inspection n'a été faite ces derniers jours.

— Si ça se trouve, la veille, Kazarian a reçu quelqu'un qui lui a

promis de revenir le lendemain, mais ce n'était pas sûr, suggéra Nastia. Et c'est pour ça que nous allons maintenant chez son ancienne femme pour savoir si quelqu'un qui le connaissait ne s'est pas renseigné dernièrement sur l'endroit où il pourrait le trouver. Où habite-t-elle donc, cette bonne femme ? Je ne sais même pas où tu m'emmènes…

— N'aie pas peur, Anastasia. Je ne roule pas très bien à moto, c'est vrai, mais je sais marcher convenablement et nous n'allons pas nous perdre. Ici, il faut prendre à droite.

Ils tournèrent le coin de Malaïa Grouzinskaïa et Zaroubine ralentit un peu le pas.

— Dis donc, on travaille ou on se promène ? s'écria Nastia, mécontente, en le tirant par la manche. Tu n'as pas l'air de te presser. Même si tu es célibataire, pense un peu aux femmes mariées qui doivent rentrer chez elles…

— Justement, la ci-devant dame Kazarian, qui s'appelle maintenant Ostroverkhova, n'arrivera chez elle que vers neuf heures. À huit heures et demie, elle va chercher son fils à la piscine.

Nastia s'efforça de contenir la moutarde qui lui montait au nez. Allons, pourquoi était-elle contrariée ? Bien sûr, il aurait pu lui donner rendez-vous à huit heures et demie ou même à neuf heures moins le quart. Ils n'étaient même pas obligés de se voir : Zaroubine aurait tout aussi bien pu lui raconter au téléphone le coup de la boîte de conserve. Quant à interroger la femme Ostroverkhova, le jeune flic pouvait très bien se débrouiller tout seul. Il n'était plus un bambin. Et elle, Nastia, elle serait retournée chez elle. Tout aurait pu se passer comme ça… Mais, au fait, en quoi la réalité était-elle moins bien que ce monde imaginaire fait de regrets ? Au fond, ce n'était pas mal : elle allait marcher pendant une heure, ce qui lui ferait du bien. Bien sûr, l'air pollué du centre de Moscou n'avait rien à voir avec celui des parcs ou des forêts, mais c'était tout de même mieux que de rester assise dans une pièce confinée, à fumer cigarette sur cigarette. De plus, elle pourrait interroger directement l'ancienne femme de Kazarian en lui posant les questions qu'elle jugerait nécessaires plutôt que de reprocher ensuite à Zaroubine de ne pas lui avoir demandé ce qu'il fallait. Sans compter qu'elle saurait tout de suite ce que dirait la bonne femme, et non le lendemain matin. Ça aussi, c'était important.

— Et voilà la surprise ! fit le jeune flic en chuchotant, mais suffisamment fort pour se faire bien entendre.

— Où ?

— Ouvre donc les yeux, Anastasia ! Là, juste devant toi. Je t'avais promis une nouvelle version d'*Une femme pour le hussard* !

Nastia demeura figée sur place. À une dizaine de mètres devant

elle, elle aperçut Micha Dotsenko, un bouquet de fleurs à la main, et Ira, rayonnante. Elle venait juste d'arriver parce que Micha lui remit les fleurs séance tenante. Puis il lui donna élégamment le bras et ils passèrent une porte surmontée de l'enseigne : « Salon d'art international ».

— Eh bien, dis donc ! s'écria Nastia. Comment as-tu su qu'ils seraient là ?

Zaroubine lui fit un clin d'œil rusé.

— Tu me vexes, je ne suis pas totalement stupide. Comme si un flic avait peu de possibilités d'apprendre ce qui l'intéresse. Tu connais ton Micha, Anastasia. Irina nous a tous laissés babas par sa connaissance de la peinture et il a décidé de lui montrer que, lui aussi, il touche sa bille. Il l'a invitée à une exposition de jeunes peintres. Tu veux avoir un aperçu de belles choses ? On a encore une demi-heure devant nous.

— Non, une autre fois, fit Nastia en secouant la tête. Pas la peine de gêner les jeunes gens. Tu ferais mieux de m'emmener quelque part où l'on peut prendre du café et des sandwiches. Toi, tu as mangé, mais tu n'as pas pensé à moi.

— C'est vrai, je n'y ai pas pensé, avoua le jeune flic en remontant la rue des yeux. Où vais-je t'emmener, Camarade lieutenant-colonel ? Dans cette rue, il n'y a rien à part le Salon d'art où tu as refusé d'entrer… Nous avons deux solutions : ou nous rebroussons chemin vers la boulangerie que nous avons dépassée il y a cinq minutes, ou nous allons au restaurant coréen qui se trouve dans la ruelle en face. Qu'est-ce que tu choisis ?

Nastia réfléchit quelques secondes et choisit la boulangerie.

— Je croyais que les femmes des profs d'université préféraient les restaurants, fit remarquer Zaroubine en l'entraînant vers le magasin demandé.

— Par les temps qui courent, les femmes des profs d'université doivent faire des économies pour payer les impôts, constata-t-elle avec un sourire amer.

À la boulangerie, les brioches étaient fraîches et délicieuses, ce qui compensa, aux yeux de Nastia, l'absence de café. Sans se presser, ils parvinrent devant un grand immeuble situé dans le passage Zoologuitcheski et, à neuf heures cinq, ils sonnaient à la porte de l'appartement où l'ex-femme de feu Valentin Kazarian habitait avec son nouveau mari.

Le fils de l'assassin

Avec ma mère, j'ai eu de la chance, ce que je ne peux pas dire de mon père. Maman me comprenait toujours et était ma meilleure amie. Quand elle a quitté Papa, j'étais encore très petit et je ne peux même pas dire que je me souviens de lui. J'ai su plus tard qu'il était un gros ponte du complexe militaro-industriel, avec un putain de salaire, de sorte que Maman et moi, nous recevions régulièrement une petite pension alimentaire. Ma mère était une sainte. Elle n'a jamais dit un mot de travers à propos de ce connard, même si elle n'en pensait sans doute pas moins. Pour faire bref, j'ai vécu une enfance sereine. Non conflictuelle, comme disent ces arrivistes pédants.

Et soudain, Papounet a rappliqué en personne. J'avais déjà douze ans et j'avais cessé depuis longtemps d'être un petit bébé tout rose.

Je ne mentirai pas, Papounet me fit une forte impression. Il était habillé comme une vedette du cinéma américain et roulait dans une étrangère. Il était mince et bien de sa personne (même si je ne suis pas sûr de piger quelque chose à la beauté des mecs, car il est sûr que je comprends mieux celle des filles). Au moment de sa première apparition, je vivais depuis trop longtemps et de manière trop fusionnelle avec Maman pour me jeter à son cou en criant : « Papa est revenu ! » À la différence de ma mère qui l'étreignit et lui fit la bise sur les deux joues, je me contentai de le saluer poliment. À ce moment, même si je n'étais encore qu'un gamin, je compris qu'elle aimait encore ce connard. C'est pour cela qu'elle ne disait jamais de mal de lui. Cette idée ne me plut pas et mon humeur s'effondra instantanément. Pourquoi elle en était amoureuse ? Elle n'avait donc personne d'autre à aimer ? Moi, par exemple…

En fait, sur le coup, je ne saisis pas pourquoi il était revenu. Ils parlèrent longuement, Maman et lui, après m'avoir envoyé dans une autre pièce. Puis il vint me voir. Quelles étaient mes notes à l'école ? Quelles matières me plaisaient le plus ? Quels livres je lisais ? Quels étaient mes centres d'intérêt en dehors du programme scolaire ? C'était un véritable interrogatoire. Je n'avais pas encore appris à ruer dans les brancards : la vie tranquille avec Maman ne me disposait pas à ça.

Alors je lui répondis, comme un imbécile. De toutes les matières, les sciences naturelles m'intéressaient par-dessus tout, je ne lisais que des bouquins sur les animaux et ce qui me plaisait le plus, c'était de m'occuper des chats. Je voulais faire ça toute ma vie. Je ne me vantais pas, parole d'honneur ! J'aimais vraiment ces animaux énigmatiques. Les chiens me semblaient francs et bienveillants et, du coup, trop simples, mais les chats, c'était autre chose ! Personne ne parvient à les comprendre et c'est ça qui m'attirait. Depuis que j'étais tout gosse, je ramassais dans la rue les chats abandonnés et malades. Je les soignais, les nourrissais et c'était pour moi un trip pas croyable. Nous avions

toujours quatre ou cinq chats, Maman et moi, et ça montait parfois jusqu'à sept. Nous les adorions et lorsqu'ils étaient guéris, nous les donnions à des personnes triées sur le volet qui ne leur feraient pas de mal. Si les chats étaient vieux et que personne n'en voulait, nous les gardions jusqu'à la fin de leurs jours. Des gens du quartier nous apportaient des boules de poils pour qu'on les soigne ou pour nous les laisser en pension lorsqu'ils partaient en voyage, sachant très bien que notre hébergement était de première classe. Nous ne refusions jamais, Maman et moi, et n'acceptions que des paiements symboliques, pour la nourriture et les médicaments. Tout le reste était gratuit, car, pour nous, l'important était la compagnie de ces êtres extraordinaires qui apportent la paix de l'âme par leur proximité.

Plus j'apprenais de choses sur les chats et plus ils m'intéressaient. À douze ans, je savais très bien que j'en ferais mon métier, que j'ouvrirais une clinique vétérinaire avec un refuge pour félins. Maman me soutenait. Bref, j'expliquai à Papounet que j'avais cette passion, en dehors de mes études. Pour le reste, je ne me débrouillais pas mal, à l'école. Bien sûr, je n'avais pas des cinq partout, mais je n'avais pas du tout de trois. Les profs me tenaient en bonne estime à cause de ma passion et ils ne me sacquaient jamais. D'ailleurs, ils faisaient appel à Maman et à moi pour garder leurs bêtes lorsqu'ils partaient en vacances. Nous, nous ne partions jamais nulle part, et s'il nous arrivait parfois d'aller chez la famille, au village, c'était à tour de rôle, pour une petite semaine. Quand elle partait, elle me confiait à une voisine et je continuais à m'occuper de nos chats.

Je ne peux pas dire que Papounet bondit de joie en apprenant mes résultats scolaires, mais il se montra, disons, satisfait. Il acquiesçait de la tête, l'air sérieux, pendant que je lui parlais de ma passion, mais lorsque je me mis à lui expliquer certaines particularités félines que j'avais trouvées par moi-même sans les lire dans les livres, je vis scintiller dans ses yeux quelque chose comme de l'approbation. Une idée me traversa alors l'esprit… Idiote et enfantine. Je me dis qu'il était riche et qu'il pourrait me donner de l'argent pour le refuge. Emporté par l'enthousiasme, je lui racontai tous mes rêves. Il sortit de ma chambre en hochant la tête et retourna discuter avec ma mère. Je voulais écouter, mais il était huit heures et mes chats se mirent à faire leur cirque pour obtenir leur pâtée. Je renonçai à épier et me dépêchai d'aller distribuer leur pitance à mes amis. J'étais sûr que Maman me raconterait les choses intéressantes. Et si elle ne me disait rien, c'était que ça ne présentait aucun intérêt. Je lui faisais toujours confiance. Elle était ma meilleure amie et ne me trompait jamais.

Après avoir nourri mes amis, j'entrepris de les brosser chacun son tour. Papounet vint me voir au milieu de cette occupation. Il me regarda d'une manière incompréhensible et me dit :

— Voilà, Alexandre.

Alexandre, c'est évidemment mon prénom. À vrai dire, pour une raison mystérieuse, tout le monde m'appelait Saneka, même Maman. Saneka, ceci, Saneka, cela. Je m'étais habitué et j'aimais bien. Il y avait dans ce diminutif quelque chose d'extraordinaire. Ce n'était pas Sacha, ni Chourik, ni même Sania, mais Saneka. Papounet ne pouvait pas le savoir. Il s'est donc adressé à moi d'une manière strictement officielle :

— Voilà, Alexandre. Je crois qu'on va te changer d'école.

— Pourquoi ? demandai-je, surpris. Je suis bien dans celle-là.

— Tu dois aller dans une école orientée vers les sciences naturelles et la biologie. Tu veux faire de la zoologie ta profession, tu dois donc étudier.

— Mais je ne veux pas faire de zoologie, m'indignai-je. Je veux m'occuper des chats. Rien que des chats. Alors que la zoologie, c'est tous les animaux. Moi, j'aime les chats, pas les chameaux ou les éléphants.

— Tu ne comprends pas, dit-il en s'adoucissant. Personne ne t'oblige à aimer les chameaux. Ce sont les chats ? Alors, va pour les chats. Mais il faut faire tout comme il faut, avec des cinq partout et pas dans l'à-peu-près. Tu crois que parce que le chat est un animal domestique, des connaissances spéciales ne te sont pas nécessaires ?

C'était exactement ce que je pensais, mais je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Tu te trompes, poursuivit-il. N'importe quel organisme vivant, même une simple punaise ou un cafard, est un système extraordinairement complexe et, pour travailler sur eux, il faut les étudier longtemps et soigneusement. Pour comprendre ce qui se passe dans cet organisme, il faut étudier la chimie, la physique, la biologie. Et même les mathématiques si tu veux t'occuper des médicaments pour soigner les bêtes. Il existe aussi une science spéciale, la zoopsychologie, qui s'intéresse aux particularités de la conduite des animaux. Il faut bien la connaître pour t'entendre avec eux et appréhender leur comportement. La génétique est également utile pour s'occuper d'élevage et croiser les races. Dans une école ordinaire, tu n'apprendras rien de tout ça.

Il m'expliqua tout ça longuement, mais j'étais incapable de déterminer pourquoi. Pourquoi avais-je besoin d'apprendre toutes ces choses ? Je parvenais très bien à communiquer avec les chats sans me prendre la tête avec toutes ces matières. À peine se mettaient-ils à miauler ou à ronronner que je savais ce qu'ils voulaient dire. J'avais l'ouïe fine et je distinguais toutes les nuances de leurs intonations. Je parvenais même à leur donner des médicaments sans qu'ils protestent.

On m'appelait de partout pour ça, parce que personne n'y arrivait comme moi. Pour tout le monde, c'était un véritable drame, alors que je leur faisais avaler leur comprimé ou leur pilule en moins de deux secondes. Et, lui, il me tannait à propos d'une école spéciale !

Mais je ne contestai pas. Ce n'était pas dans mon caractère. Maintenant, je parle le même langage que mon père, mais à l'époque, j'étais trop jeune et je ne savais pas argumenter. Comme je disais, j'ai grandi dans une atmosphère non conflictuelle. Je me bornai à regarder Papounet et à me taire, comme une bête traquée. Lui, il termina sa tirade et sortit. Avant de partir, il caressa l'un de mes chats et me dit :

— Je m'occuperai de te faire inscrire dans une école spéciale.

Après avoir refermé la porte palière derrière lui, Maman me regarda :

— Alors, fiston ? Tu vas aller dans une nouvelle école ?

Je secouai la tête pour lui faire comprendre que je ne voulais pas. Au début, elle tenta de me persuader avec les mêmes mots que Papa : il fallait apprendre des matières spéciales et d'autres conneries. Moi, je me sentais vraiment mal. Je me demandais si elle n'était pas de mèche avec lui. Je n'avais que ma mère au monde et elle me trahissait. J'étais en larmes, je tremblais, je sanglotais. Elle finit par ne plus rien dire et resta là, face à moi, à me regarder en silence.

Elle resta muette un bon moment, puis s'assit près de moi, m'embrassa, me caressa les cheveux et me dit :

— N'aie pas peur, fiston. Pas la peine de pleurer. Je ne t'enverrai dans aucune école spéciale. Si tu ne veux pas étudier, c'est ton droit. Nous sommes ensemble, nous avons nos chats et tout va bien.

Je me calmai tout de suite et me serrai contre elle. Tout de même, ma mère, quelle classe !

Certes, Maman avait de la classe, mais avec Papounet les choses ne furent pas aussi simples. Il appelait quotidiennement, venait tous les trois jours et nous rebattait les oreilles de son école spéciale. Maman se disputait avec lui en tentant de le convaincre, mais dans ces batailles, elle prenait toujours bien soin de ne jamais m'impliquer. Finalement, mon père renonça à son idée, mais il venait tout de même toutes les semaines, le dimanche, pour contrôler non seulement mon livret scolaire, mais encore mes devoirs et tous mes cahiers. Il me demandait ce que j'avais appris de nouveau sur les chats, quels livres j'avais lus et il m'obligeait à tenir un journal de mes observations.

Au début, je ne voulais pas le faire puis, comme il insistait, je cédai à contrecœur, inscrivant quotidiennement, à la va-vite, tout ce qui concernait chaque chat : ce qu'il mangeait, comment il se conduisait et sous quels prétextes il miaulait. Au bout de deux ou trois semaines, je m'aperçus que c'était une bonne idée. L'un de mes protégés ne

semblait pas dans son assiette : il ne mangeait plus, miaulait et se plaignait tout le temps. Je regardai mon journal et je me rendis compte qu'il mangeait de moins en moins depuis trois jours et que, depuis deux jours, il ne bougeait pratiquement pas. Tout l'historique de sa maladie était là, sous mes yeux. À ce moment, j'appréciai pour la première fois mon père. C'était un emmerdeur, mais parfois il disait des trucs sensés.

Peu à peu, Maman et moi, nous nous habituâmes à ses venues régulières, tous les dimanches. Il ne devait pas lésiner sur l'argent qu'il donnait à ma mère, parce que nous vivions beaucoup mieux, même si elle n'en parlait jamais et si je n'avais pas plus d'argent de poche. D'une certaine manière, nous nous prîmes presque d'amitié, tous les deux. J'appréciais qu'il m'écoute avec plaisir parler de mes chats et qu'il m'interroge avec minutie sur tout ce que j'apprenais sur eux. Souvent il me disait que, puisque j'avais refusé d'entrer dans l'école spéciale, je pouvais au moins apprendre des langues étrangères pour pouvoir lire des livres scientifiques qui n'avaient pas été traduits en russe. Mais je faisais mine de ne pas entendre. Il ne manquait plus que des langues étrangères, alors que je faisais tous les efforts possibles pour venir à bout du programme scolaire !

Tant bien que mal, je finis mes études secondaires. Évidemment, il recommença à me tanner :

— Tu dois entrer à l'académie Timiriazev. Il faut que tu obtiennes des diplômes universitaires !

À ma mère, il faisait toujours le même reproche.

— C'est ta faute. Tu ne lui as pas donné le goût de vivre dignement. Tu l'as envoyé à l'école avec une année de retard et, maintenant, le garçon n'a plus aucune réserve de temps. Il sera appelé sous les drapeaux cet automne et, s'il ne parvient pas à entrer dans un établissement supérieur du premier coup, il faudra qu'il parte faire son service en novembre.

— J'ai eu pitié de lui, se justifiait-elle. Il avait des problèmes de santé quand il était petit et je voulais qu'il soit au moins un peu plus fort.

— La connaissance n'a jamais rendu personne malade, mais ta pitié peut créer aujourd'hui des problèmes à notre fils et lui nuire.

Je ne parvenais pas à comprendre quel putain de plaisir il pouvait y avoir à faire des études supérieures. En matière de chats, j'en savais déjà plus qu'un académicien et je n'avais besoin de rien d'autre dans la vie. À écouter Papounet, je devais obtenir mon diplôme, puis écrire une thèse, puis une thèse supérieure, mettre au point de nouvelles méthodes pour croiser les races de chats ou trouver un nouveau traitement pour une maladie féline, me faire un nom dans ma

spécialité et devenir le plus grand spécialiste des chats au monde ! Ou, du moins, en Europe ! Mais je n'en avais rien à foutre de tout ça. Je voyais ma vie d'une manière simple et claire : je ferais l'armée puisqu'il était impossible de passer outre et, à mon retour, je trouverais un travail et économiserais de l'argent pour ouvrir un refuge félin. Et je passerais le reste de ma vie à m'occuper de mes chats, indépendants, désobéissants, dédaigneux et froids, mais que j'aimais avec passion. Je me disais que je devais vivre ma vie à moi, et non celle que quelqu'un d'autre voulait m'imposer.

En réalité, j'ignorais totalement les raisons qu'avait mon père pour insister autant. Ce ne fut qu'à ce moment que j'eus enfin avec ma mère la conversation qui me fit comprendre de quoi il s'agissait réellement. Bien sûr, nous aurions pu aborder le sujet plus tôt, mais je ne posais jamais de questions, et Maman ne tenait pas à aborder le sujet. Dans mon enfance, je ne m'intéressais pas à la conduite des adultes et ne tentais pas de l'expliquer logiquement. Maman avait fait de moi un enfant obéissant et tendre qui acceptait tout ce que faisaient les grandes personnes comme une donnée intangible. Si Papa n'était pas là, ça signifiait que ce n'était pas nécessaire. S'il était revenu, c'était qu'il le fallait.

Et là, à la veille de mon incorporation, tout me fut expliqué d'une manière compréhensible. Maman me parla des traditions familiales, de l'honneur de la famille Danilevitch-Lissovski-Essen et de la mésalliance entre une élève médiocre, Maman, et cet étudiant génial qu'on surnommait Landau. Elle me raconta comment il avait voulu l'obliger à reprendre ses études et comment il avait fini par demander le divorce pour qu'elle ne le déshonore pas devant les académiciens et les gros pontes. Elle évoqua également la deuxième épouse de Papounet. C'est une histoire qu'il faudrait que je vous raconte… Cette malheureuse femme me fit pitié, j'en eus même les larmes aux yeux. Elle faisait plein d'efforts et suait sang et eau pour être à la hauteur, mais ça ne lui suffisait pas, à ce connard !

À dix-huit ans, j'avais perdu ma docilité de l'enfance et je savais désormais discutailler et me fâcher sans que ça me parût répréhensible. Lorsque Maman m'expliqua ce que mon père attendait de moi, je me cabrai. Après tout, ce n'était pas de mon avenir, à moi, son fils unique, qu'il se souciait, mais de lui-même et de la dignité de sa putain de famille. D'abord, il avait viré ma mère, et moi avec, parce qu'elle ne correspondait pas à ses exigences. Puis, il s'était trouvé une nouvelle femme qui pouvait lui donner de nouveaux gosses et, du coup, il m'avait oublié. Ensuite, après l'échec de sa deuxième femme, il s'était souvenu qu'il avait un fils quelque part qu'il pouvait tenter de modeler à l'image de sa famille. En tout cas, avec moi, il ne réussirait pas. Il avait gâché la vie de Maman et conduit sa deuxième femme au

cimetière au nom de ces Danilevitch et ces Essen que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Et que, d'ailleurs, je ne tenais pas à connaître. Et il n'était pas question que je cède à ses demandes. Il pouvait toujours se brosser !

À vrai dire, cet élan de révolte fut vite tempéré par des considérations purement mercantiles. Papounet n'était pas pauvre et nous filait pas mal de thune. Au fond de moi, je comptais qu'il finance mon idée de refuge félin. Je dus me triturer le cerveau pour faire le bilan et déterminer ce que je voulais le plus : l'aide ou l'indépendance. Le résultat de mes cogitations était que, sans l'argent de Papa, ce serait difficile, mais avec son argent et avec la vie qu'il tentait de m'imposer, ce serait encore pire. Après la conversation avec Maman, je voyais sa vie avec d'autres yeux. Elle m'avait avoué honnêtement qu'elle avait voulu se marier à son Landau adoré non pas tant par amour, mais parce qu'elle voulait vivre confortablement dans une famille aisée. Ironie du sort, nous avions dans la bibliothèque un livre sur le vrai Landau, Lev Davidovitch(16), le Prix Nobel, écrit par sa femme, Maïa Bessarab. Elle citait une phrase que son mari répétait souvent : « On ne peut pas qualifier le mariage de bonne chose. » Or, ma pauvre maman qui venait d'un horrible appartement communautaire tenait tant à entrer dans un tel milieu…

Notre appartement croulait sous les livres et je ne m'étais jamais demandé d'où ils venaient. Ils ne cadraient pas avec le salaire de Maman et ses centres d'intérêt. En réalité, les parents de mon père avaient jadis habité dans cet appartement. Après la mort de sa mère (c'est-à-dire de ma grand-mère), l'appartement n'avait plus été utilisé et était resté en l'état, avec les meubles et les livres, jusqu'au moment où Papounet, après le divorce, nous l'avait laissé, à Maman et à moi. D'une certaine manière, les enfants sont des êtres étranges, presque aussi détachés que les chats. Je connaissais depuis toujours ma grand-mère maternelle. Elle venait souvent chez nous et nous allions également chez elle, au village. Mais comme je ne pensais pas que j'avais un père, l'idée qu'il avait forcément des parents qui vivaient quelque part sur terre ne m'avait jamais traversé l'esprit.

Comme je l'appris au moment du grand déballage, ma grand-mère paternelle était morte à l'époque où mon père était encore un enfant. En revanche, mon grand-père vivait toujours. Mais où était-il ? Je posai directement la question à Maman qui leva les sourcils et agita la main.

— Oh ! Saneka, c'est un gros ponte qui ne vient presque jamais à Moscou. Il travaille dans des centres secrets.

— Est-ce qu'il a d'autres petits-fils ? demandai-je vivement.

— Non, tu es le seul.

— Tu parles ! Un seul petit-fils et il ne manifeste même pas un gramme d'intérêt pour moi, renâclai-je. Je ne comprends pas.

Maman m'avoua alors que mon grand-père paternel avait toujours pris des nouvelles de moi, mais qu'ils avaient décidé de ne pas m'en parler, puisque je ne savais rien à propos de mon père.

— Ton grand-père, m'expliqua Maman, vient rarement à Moscou, mais quand il est là, il m'appelle toujours pour prendre de tes nouvelles.

— Dis donc, demandai-je, est-ce que mon grand-père est comme Papa ? Est-ce qu'il est également obsédé par la pureté de la famille ?

Maman acquiesça dans un soupir :

— Oh, oui ! En fait, il n'est pas aussi excessif, il vient d'un milieu ouvrier, mais il a été contaminé par l'esprit de la famille. Si tu avais vu la tête qu'il a faite lorsque Landau m'a amenée pour la première fois les rencontrer, sa grand-mère et lui ! s'écria-t-elle en partant d'un rire sonore. C'était comme s'ils avaient vu un crapaud. Tu sais comment ça se passe : un crapaud ne fait pas peur, mais il est repoussant et on n'ose pas le toucher. Eh bien, c'est exactement comme ça qu'ils se sont comportés avec moi.

À cet instant précis, je compris que je ne voulais pas de l'argent de Papounet. Si Maman les avait dégoûtés, alors ils pouvaient aller se faire voir…

13

Kamenskaïa

Quand elle marchait dans la rue, elle avait toujours le nez baissé. C'était une habitude. Elle fixait le trottoir sans regarder de côté, ni prêter attention à autre chose. En arrivant devant son immeuble, elle ne s'aperçut même pas qu'aucune fenêtre n'était éclairée. Elle mit l'obscurité de l'entrée et de la cage d'escalier sur le compte des ampoules qui étaient régulièrement grillées ou sur les plombs qui avaient sauté ; quant à l'ascenseur qui ne fonctionnait pas, c'était la faute à pas de chance. Ce ne fut que lorsqu'elle finit par arriver à tâtons à son étage, qu'elle ouvrit la porte et qu'elle pressa l'interrupteur du vestibule qu'elle se rendit compte que la panne d'électricité était générale.

Elle poussa un juron à mi-voix, ôta ses chaussures, trouva ses pantoufles du bout du pied, passa dans la cuisine en suivant les murs et alluma la gazinière.

« Encore heureux que nous ayons gardé le gaz. Si nous avions installé des plaques électriques, on ne pourrait même pas faire bouillir de l'eau », pensa-t-elle.

Les brûleurs donnaient assez de lumière pour bouger sans se cogner dans les coins des meubles. Elle posa la bouilloire sur le feu tout en s'efforçant de dresser dans sa tête un plan d'action acceptable pour le futur immédiat. Impossible de travailler à l'ordinateur, de regarder la télévision et même de lire un livre. Elle pouvait simplement se mettre au lit. Il était déjà onze heures et Liocha, cette nuit-là, dormait chez ses parents. Elle avait bien quelques coups de fil à donner, mais c'était peut-être un peu tard. Le plus terrible était qu'elle ne pouvait même pas prendre une douche puisque, faute de fenêtre, la salle de bains était plongée dans le noir le plus total. Et il n'y avait pas une seule bougie dans toute la maison. Pourquoi n'en achetait-elle jamais ? On en vendait pourtant à tous les coins de me…

La bouilloire chanta. Nastia se fit du café et un sandwich au fromage qu'elle dévora à table, en regardant par la fenêtre. Qu'est-ce qu'elle avait obtenu de cette dame Kazarian-Ostroverkhova ? En fait, presque rien. Aucun de leurs anciens amis communs n'avait pris

contact avec elle au cours des derniers jours, semaines ou mois. Et même si quelqu'un le lui avait demandé, elle aurait été bien incapable de dire où se trouvait son ex-mari. D'ailleurs, elle ne tenait pas à le savoir. Nastia avait eu l'impression que la femme se sentait coupable d'avoir abandonné Kazarian à un moment difficile de sa vie et qu'elle voulait le chasser définitivement de sa mémoire, comme s'il n'avait jamais existé. Elle ne voulait pas se souvenir de lui, ni s'intéresser à ce qu'il devenait.

— Pourquoi a-t-il abandonné si facilement ? avait demandé Zaroubine. C'est vrai que son affaire a échoué, mais ça arrive souvent et les gens se tournent alors vers leurs amis, leurs parents, d'anciens collègues pour qu'on les aide à trouver un autre emploi ou à lancer une nouvelle affaire. Mais vous nous dites que votre ancien mari n'a rien fait de tel. Il n'avait pas d'amis ?

— Des amis ? avait répété Ostroverkhova en soulevant légèrement des sourcils joliment dessinés. Il en avait des flopées. Mais Valentin avait une fierté démesurée. Vous connaissez les Arméniens. Il avait honte d'apparaître comme un raté. Il avait annoncé à tout le monde qu'il commençait une nouvelle vie et il se retrouvait dans une merde totale. Mais, moi, j'ai un fils sur les bras et il n'en a rien à foutre de la fierté de son père : il faut qu'il mange. Vous comprenez ?

Elle était restée silencieuse un instant avant de s'enquérir :

— Vous ne savez pas qui va l'enterrer ?

— Ce n'est pas vous ? avait répondu Nastia, étonnée.

— Allons donc, s'était alors récriée la femme, avec un soupçon de panique. Je n'ai pas d'argent en trop. Mon mari ne me donne que le strict nécessaire pour les dépenses du ménage. Tout le reste, c'est lui qui le gère.

— Vous pouvez lui demander. C'est de la mort d'un être humain qu'il s'agit, avait affirmé Nastia, avec reproche. Et ce n'est pas un étranger. Le père de votre fils.

— Vous plaisantez ou quoi ? Il ne donnera rien. Il a toujours été jaloux de Valentin. Il croit que ce n'est que pour l'argent que je l'ai épousé, pour élever mon fils, mais qu'en fait, je continue à aimer mon ex. Non, il ne donnera pas un kopeck pour ses obsèques. Après tout, il n'était rien pour lui. Même qu'ils ne se sont jamais rencontrés.

— Mais ce n'est pas bien, avait insisté Nastia. Votre fils doit avoir la possibilité de dire adieu à son père. Mais il ne le pourra pas si vous n'assurez pas vous-même l'organisation de l'enterrement. Sinon, c'est l'État qui s'en occupera et vous ne saurez ni quand ni où il sera inhumé.

— Aujourd'hui, mon fils a un autre père et il porte même son nom, avait tranché Ostroverkhova d'un ton hautain. Je vous demande de ne

pas vous mêler de notre vie. Ça ne vous concerne pas. Vous êtes chargés d'élucider le meurtre et d'arrêter l'assassin, d'accord ! Mais je ne vous permettrai pas de traumatiser mon enfant.

La rencontre avait laissé à Nastia un goût amer. Zaroubine partageait le même sentiment.

— C'est comme si l'assassin savait quel genre de bonne femme Kazarian avait épousée, avait-il constaté en retournant vers le métro. C'est peut-être pour ça qu'il a également laissé l'argent pour les obsèques.

— Peut-être que Kazarian lui en a parlé, avait supposé Nastia. S'ils se sont vus deux jours de suite, ils ont sans doute discuté de beaucoup de sujets différents. Il a sans doute mentionné aussi que ses proches parents étaient morts dans le tremblement de terre de Spitak et qu'il n'avait donc plus personne pour s'occuper de lui. Mais je ne comprends tout de même pas pourquoi le Plaisantin fait ça.

— Quoi donc ? avait demandé Zaroubine, qui n'avait pas suivi.

— Qu'il laisse de l'argent. Il en a tant que ça ?

— C'est peut-être un philanthrope.

— Bien sûr, un philanthrope qui tue les gens pour leur payer leurs obsèques ! Non, Serioja. Il a en tête quelque chose d'autre. Si on parvenait à le comprendre, tout serait plus simple.

Le comprendre… Il n'y avait que deux possibilités. Ou bien il laissait l'argent parce que c'était important pour lui et que cela correspondait à quelque chose ; ou cela ne correspondait à rien et il faisait ça pour embrouiller l'enquête et obliger les flics à se prendre la tête. Même chose avec les poissons. Pourquoi les laissait-il ? Pour exprimer l'idée qu'Ira avait devinée ou pour compliquer le puzzle ? Il fallait trouver le moyen de lier les poissons en céramique et les poupons en plastique à l'argent des obsèques…

Les poissons étaient identiques, mais les poupons différents. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Si le Plaisantin avait préparé les crimes à l'avance et avait acheté d'un coup un lot de poissons, il aurait procédé de la même manière avec les figurines de plastique qui seraient toutes du même modèle. Pourtant ce n'était pas le cas. Cela donnait l'impression qu'il avait déjà les poissons, mais qu'il se procurait les poupons au fur et à mesure, à des endroits différents. Pourquoi pas tous en même temps et au même endroit ? Il avait peut-être peur d'éveiller les soupçons s'il en achetait une dizaine d'un coup. Ou il ne voulait simplement pas que la vendeuse se souvienne de lui. Or, le Plaisantin se méfiait du personnel des magasins. L'affaire Starostenko l'avait bien montré, puis qu'il n'avait pas acheté en personne les vêtements qu'il destinait à la Danseuse.

Selon les experts, les poissons étaient fabriqués au Mexique, mais il

était pratiquement impossible d'établir où ils avaient été mis en vente en Russie. Ils avaient fait toutes les demandes possibles aux services des douanes et du contrôle des importations, mais personne ne pouvait prévoir à quel moment elles seraient satisfaites. De plus, il était impossible de savoir si les réponses apporteraient réellement des informations concrètes. Les documents douaniers pouvaient mentionner simplement « souvenirs », sans aucune autre indication. Et même s'il était indiqué « poissons en céramique », ce ne seraient peut-être pas les mêmes. Sans compter qu'un quidam quelconque pouvait très bien en avoir rapporté une caisse entière sans les déclarer, simplement parce qu'il voulait les offrir à ses proches ou ses collègues de travail. Mais d'un autre côté, ce quidam pouvait fort bien être le Plaisantin en personne.

Mais c'était une idée, ça ! Le Plaisantin arrivant du Mexique, c'était déjà quelque chose. La piste était ténue, mais elle avait le mérite d'exister.

La sonnerie stridente du téléphone résonna dans le salon. Nastia se précipita, oubliant l'obscurité, et se heurta tout de suite à un mont Everest de matériel de construction. Elle était incapable de se rappeler où elle avait posé ce foutu téléphone, et elle avait peur de rater un coup de fil important. En quelques mouvements prudents, elle parvint à se frayer un passage entre les rouleaux de papier peint et les pots de peinture. Ce fut juste au moment où il lui semblait qu'elle avait laissé derrière elle le plus difficile qu'elle trébucha sur un paquet de plinthes et tomba lourdement par terre. Du papier peint et une poudre fine, sans doute du ciment projeté d'un sac éventré, s'abattirent sur elle. Le téléphone n'arrêtait pas. Elle se leva péniblement, avec des douleurs aiguës au genou gauche et à la main droite. « Mon Dieu ! Où est ce putain de téléphone ? » se dit-elle. Elle entendait la sonnerie près d'elle, mais elle ne voyait évidemment rien ! Elle s'accroupit pour explorer le plancher à tâtons dans l'espoir de sentir le long fil de l'appareil. Elle le trouva presque aussitôt et le remonta jusqu'au combiné.

— Allô ! s'écria-t-elle en étouffant un cri de douleur parce qu'elle l'avait saisi de la main droite.

— Nastia ? fit la voix inquiète de son mari. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je suis tombée, expliqua-t-elle d'un ton plaintif.

— Comment ça, tombée. Pourquoi ?

— À cause de l'obscurité. Il n'y a plus d'électricité dans tout l'immeuble. J'étais dans la cuisine, j'ai voulu courir vers le téléphone et je me suis étalée dans tout le bordel. Oh ! Liocha, ça fait mal…

— J'ai compris, soupira Tchistiakov. Tu veux que je vienne ?

— Non, pas du tout, mon soleil. Il est déjà tard. Dis donc, on n'avait pas une lampe torche, quelque part ?

— Non, je l'ai vue dans le garage, aujourd'hui. Est-ce que tu peux t'en sortir toute seule ? Sinon, je rapplique.

— S'il te plaît, pas de menaces, dit-elle en plaisantant à peine. J'ai très peur de toi.

— Je ne te menace pas, petite sotte. Je te propose de l'aide et tu la refuses.

— C'est parce que je suis fière et que tu tentes de m'humilier comme si j'étais impotente et stupide, expliqua Nastia, en riant franchement, cette fois.

— On n'appelle pas ça de la fierté, mais de l'orgueil, petite gourde, répondit-il sur le même ton. Et chacun sait que l'orgueil est un grand péché. Mortel. D'où tu sors toutes ces bêtises ?

— D'un témoin que j'ai interrogé tout à l'heure. Une femme qui accusait son ex-mari de ne demander de l'aide à personne parce qu'il était fier.

— Bon, bon. Pour la dernière fois : veux-tu que je vienne ?

— Franchement, ce n'est pas la peine, Liocha. Je vais me coucher et, demain, il fera jour.

— Bien, ça pèsera sur ta conscience. Mais que s'est-il passé avec l'électricité ?

— Je ne sais pas. Sans doute une panne.

— Comment ça, sans doute ? Tu ne t'es pas renseignée ?

— Mais non, pourquoi ?

— Simplement pour savoir de quoi il s'agit et quand le courant sera rétabli.

— Quelle différence ? Ce n'est pas parce que je le saurai que la lumière reviendra plus vite, non ?

— C'est vrai, mais au moins, tu sauras à quoi t'en tenir. Peut-être que la panne est tellement grave qu'il faudra plusieurs jours pour tout réparer. Dans ce cas, il faudra prendre des décisions, déterminer où tu passeras la nuit, etc. Et puis tu auras une idée du temps que tu vas passer sans ordinateur. Nastia, ce n'est pas possible d'être comme ça. Tu te comportes comme une gosse, ma parole !

Nastia eut un soupir de résignation. Comme d'habitude, Liocha avait raison. Il était intelligent, raisonnable, tranquille et prévoyant. Voilà comment elle devrait être.

— Tu as raison, mon soleil, reconnut-elle. Je suis stupide et bonne à rien. Mais c'est ainsi, et je ne peux pas me transformer. Je n'irai donc pas me renseigner sur la panne. Je vais me mettre au lit.

Tchistiakov éclata encore de rire et Nastia se sentit mieux. Il lui sembla même qu'elle n'avait plus mal à la main.

— Bonne nuit, bonne à rien. J'appellerai demain matin et me renseignerai à propos de l'électricité.

— Ça veut dire que si la lumière n'est pas rétablie, tu ne rentreras pas à la maison ?

— Et que pourrais-je bien faire à la maison ? Sans courant, l'ordinateur ne fonctionne pas.

— Dis donc, tu ne viens que pour l'ordinateur ? s'écria Nastia.

— Bien sûr, certainement pas pour toi, bonne à rien. Je n'ai pas besoin de toi. Au fait, s'il n'y a toujours pas de courant, demain, n'oublie pas de sortir du frigo tout ce qui peut s'abîmer.

— Pour le mettre où ?

— Où tu veux. Sur le balcon, par exemple. Il fait déjà assez froid dehors. Emporte le saucisson au travail et mange-le au déjeuner.

— Tu as fini avec les instructions, ou tu en as encore ?

— Pour le moment, c'est tout. Au lit. Bisous.

Nastia raccrocha et resta par terre, adossée au divan.

Elle sentait des élancements au genou et craignait de se lever. Mais elle ne pouvait pas demeurer ainsi jusqu'au matin. Elle devait prendre sur elle, se lever, ouvrir le lit et se coucher. Et le matin, au réveil, elle constaterait que le genou était enflé, qu'elle ne pouvait plus bouger la main et que toute la pièce était couverte de poussière de ciment. En tout cas, elle ne pouvait s'attendre à rien d'agréable.

Mais peut-être qu'il n'y aurait rien de tout ça. Elle découvrirait que son genou et sa main fonctionnaient normalement et qu'elle s'était fait des idées à propos du ciment. Peut-être. Après tout pourquoi pas ?

Et si ça se trouvait, elle découvrirait aussi que le Plaisantin n'existait pas, que personne ne tuerait plus de SDF et que personne ne menaçait Tatiana.

Hélas, tout ça était impossible.

Dommage !

Selouïanov

Le 10 novembre, le Jour de la milice, approchait. C'était une fête que Kolia Selouïanov appréciait plus que les autres. Cette année, pourtant, elle générait dans le service un débat permanent sur la meilleure manière d'aller féliciter le colonel Gordeïev à l'hôpital. Ses subordonnés devaient être suffisamment nombreux pour lui faire

plaisir, sans lui donner la possibilité de rouspéter parce que personne ne travaillait dans le service et que tout le monde se tournait les pouces. Sans compter que La Boule ne faisait pas de différence entre jours ouvrables et jours fériés. Voilà pourquoi la composition de la délégation devait respecter un équilibre tactique. En feraient évidemment partie ceux qui devaient présenter leur rapport, mais ils ne devaient pas y aller seuls, car autrement Gordeïev devinerait tout de suite que seuls les « bons élèves » étaient présents.

— Kolia, dit Korotkov à Selouïanov, c'est toi qui présideras la cérémonie. Tu as résolu l'affaire des neuf drogués, tu es donc le héros de la fête.

— Eh, mais ce n'est pas moi ! protesta Selouïanov. C'est Nastia qui l'a découvert. Qu'est-ce que je dois faire. Mentir à La Boule ? Il me demandera comment s'est passée l'enquête.

— Tu lui mentiras juste un peu, le coupa Korotkov. Il ne faut pas lui envoyer Nastia, alors qu'elle fait chou blanc avec le Plaisantin. La dernière fois que notre lieutenant-colonel a vu La Boule, elle a presque fondu en larmes, tellement il l'a engueulée.

De telles conversations duraient depuis trois jours. Dans le service, ils adoraient tous Gordeïev et chacun voulait être présent pour lui souhaiter une bonne fête, mais chacun craignait aussi le « rapport de mission ». En fait, « craindre » n'était pas le mot bon mot. Des « rapports de mission », ils étaient habitués à en faire chaque matin, lors des réunions de coordination. Mais se faire tancer dans le bureau du chef, un jour ouvrable, était une chose normale, pas de recevoir la même réprimande un jour de fête, en visite dans un hôpital, alors qu'on a les bras chargés de cadeaux et de présents. C'est comme de prendre chaque jour un médicament amer en sachant que c'est nécessaire et inévitable. Un beau jour, on se voit offrir un magnifique gâteau et quand on le goûte on se rend compte qu'il s'agit de la même potion dégoûtante : on ne peut que se sentir trompé et vexé. Évidemment, personne ne voulait se faire engueuler un jour de fête. Or, chacun avait son point faible : il n'existe aucun limier au monde dont toutes les affaires avancent bien et sont couronnées de succès.

Selouïanov éprouvait le sentiment irritant d'être coupable vis-à-vis de Nastia Kamenskaïa. Elle cherchait un criminel et en avait trouvé un autre : celui qu'il était chargé de démasquer, lui, Kolia. Bien sûr, il ferait son rapport où Nastia n'apparaîtrait que comme un élément d'appoint. Il voulait réellement lui renvoyer l'ascenseur, mais il ne savait pas comment faire. La seule chose à sa portée était d'aller au bout de l'investigation sur Chouvalov. Peut-être parviendrait-on à découvrir que non seulement il tuait les toxicomanes, mais qu'il était aussi le Plaisantin. Après tout, il avait un mobile. Il n'avait pas oublié

que la milice était responsable de la mort de son fils. Il n'avait pas oublié non plus Tatiana Obraztsova. On le savait grâce à l'interrogatoire mené par le juge d'instruction Olchanski, le soir de son arrestation.

Le problème était que Chouvalov n'avait rien avoué. Il reconnaissait seulement la détention d'une arme. Olchanski lui avait posé des questions détaillées sur la mort de son fils. Chouvalov avait répondu calmement et en détail, mais ne manifestait pas à l'égard de Tatiana Obraztsova une animosité particulière. Il disait exactement ce qu'aurait raconté à sa place n'importe quel père qui aurait perdu son rejeton.

Il était évident que Viktor Petrovitch Chouvalov était un criminel calme, prudent et dangereux. En le soupçonnant du meurtre des SDF, Olchanski l'avait mis en garde à vue pendant les soixante-douze heures légales et avait envoyé l'arme aux experts balistiques qui avaient conclu que ce n'était pas ce pistolet qui avait servi. Chouvalov était sur le point d'être libéré, puisque la loi ne prévoyait pas de détention préventive dans le cas de détention illégale d'armes. Et, juste à ce moment, Nastia avait transmis l'information sur le pistolet CZ lié à l'affaire des toxicomanes assassinés. La conclusion des balisticiens arriva juste à temps : les balles qui avaient tué les drogués venaient bien de l'arme dont Chouvalov voulait se débarrasser. C'était un autre juge d'instruction qui conduisait le dossier des meurtres des drogués et il plaça le suspect en garde à vue pour trois autres jours.

Désormais, Chouvalov dépendait du juge d'instruction Pachoutine, un vieux barbon ronchon qui avait débuté dans le métier sinon sous Staline, du moins depuis tellement longtemps qu'il ne restait pas beaucoup de gens vivants à avoir connu cette époque. Pachoutine détestait profondément les changements démocratiques et tous les avocats. Et quand il entendait le mot « acquittement », il pétait carrément les plombs. Il ne ressentait pas un gramme de pitié pour les criminels ni la moindre sympathie pour ses semblables. En tout cas, il ne fallait surtout pas aller le voir avec des « ce n'est peut-être pas lui », car il était hermétique au doute. En revanche, on pouvait l'appeler même la nuit pour lui faire part de liens vers d'autres crimes. Personne ne savait vraiment pourquoi Pachoutine n'était pas à la retraite, mais tout le monde était d'accord pour dire que, dans la situation présente du pays, toute aide était la bienvenue, surtout qualifiée. Il valait mieux avoir un juge d'instruction grognon et un peu rapide à porter des accusations, mais qui connaissait sur le bout des doigts la loi et la pratique réelle, que l'un de ces jeunes promus inexpérimentés, tout juste sortis de la fac, qui ne savent pas travailler et ne veulent même pas apprendre, soit parce qu'ils se croient assez compétents, soit parce qu'ils ne comptent pas s'éterniser à leur poste.

Évidemment, Pachoutine partagerait tout de suite l'opinion de Selouïanov. Qui pouvait dire qu'un homme qui avait une série de meurtres à son actif ne pouvait pas en commettre une autre ? Pourquoi fallait-il forcément croire que l'assassin des drogués et celui des SDF, qu'on surnommait le Plaisantin, étaient deux personnes différentes ? Les armes ne correspondaient pas ? Ça voulait simplement dire qu'il avait deux pistolets, un pour chaque série de victimes. Il avait pu planquer le premier, mais pas le deuxième. Cette hypothèse était-elle crédible ? Oui, elle l'était.

Et le mobile était tout aussi logique, bien que complexe. Après tout, Viktor Petrovitch Chouvalov était un homme compliqué. Il tuait les toxicomanes parce qu'il avait perdu toute sa famille à cause de la drogue. Un professeur d'université n'avait pas d'accès aux gros narcotrafiquants et ne savait pas comment les approcher. De plus, ils étaient si bien protégés par leurs gardes du corps que même un tueur professionnel aurait eu des difficultés à les atteindre. Il était plus facile de s'en prendre à des dealers et des consommateurs. Chouvalov avait ainsi trouvé un moyen de déverser sa haine pour la drogue et pour tous ceux qui y touchaient.

Quant aux SDF, il les tuait pour se venger de la juge d'instruction Obraztsova qu'il rendait responsable de la mort de son fils de seize ans. Il faisait en sorte de la terrifier en lui faisant savoir qu'à chaque nouveau meurtre, il se rapprochait d'elle. La dernière note laissée à côté du cadavre de Valentin Kazarian était très éloquente. La mort des vagabonds entrait dans le cadre d'un plan réfléchi, lent et cruel. Chouvalov savait très bien qu'il serait très vite soupçonné des crimes dirigés contre Obraztsova et il prenait toutes les précautions. S'il laissait les empreintes digitales et l'écriture de quelqu'un d'autre, il pouvait tout aussi bien employer une arme différente et la dissimuler avec plus de soin que le pistolet CZ. Comme il savait bien que personne ne penserait à établir un lien entre lui et les meurtres des toxicos, il ne risquait pas grand-chose à garder cette arme-là chez lui. Sans doute pensait-il que personne ne parviendrait jamais à relier entre elles deux séries de meurtres aussi dissemblables. En tout cas, si cette hypothèse était correcte, tout était magistralement calculé.

Ces idées de Selouïanov plurent tout de suite à Pachoutine. Il se frotta les mains, l'air satisfait et hocha la tête avec approbation.

— On va faire comme ça, résuma le juge d'instruction. Je m'occupe de l'entourage de Chouvalov, en particulier d'une éventuelle maîtresse qui peut être sa complice ou, du moins, être au courant de l'affaire. Quant à toi, utilise tes sources et tes canaux. On verra bien ce qu'on obtiendra.

Une demi-heure plus tard, Selouïanov passait déjà tous les coups de

fil nécessaires. Le premier qu'il appela fut Sergueï Zaroubine.

— Serioja, je sais que tu es le meilleur copain de tous les SDF de Moscou et de sa région…

— Et des prostituées, ajouta Zaroubine en le coupant. De quoi as-tu besoin ?

— Il me faut un mouton. Un type à l'allure de SDF avec le comportement correspondant.

— C'est possible. Qu'est-ce qu'il devrait faire ?

— Je voudrais qu'il travaille Chouvalov à fond au sujet de ses rapports avec les SDF et de ce qu'il pense de Tatiana Obraztsova.

— J'ai compris, dit Zaroubine. La conscience te travaille, hein ?

— Ne fais pas le malin quand tu parles aux supérieurs, le contra Selouïanov.

Zaroubine

L'homme que Zaroubine utilisait comme mouton à l'intérieur des quartiers de détention préventive portait le surnom étrange de L'Imprimante. Ce sobriquet lui avait été collé trois ans plus tôt par un informaticien arrêté pour viol. L'Imprimante, qui s'appelait alors tout bêtement Mitia Sytchev, accompagnait presque toutes ses réponses par une métaphore caractéristique.

— Tu peux me filer de la thune pour un paquet de cigarettes ?

— Je n'imprime pas les billets.

— Tu as une clope ?

— Il m'en reste peu et je ne les imprime pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ce soir, à la télé ?

— Je n'imprime pas les journaux.

L'informaticien libidineux s'était retrouvé dans la même cellule que Sytchev et avait très vite sorti son trait d'esprit.

— Dis donc, tu es quoi ? Une imprimante ?

Le surnom s'était imposé instantanément et lui était resté collé. L'Imprimante était un gars compétent et, bien que porté sur la boisson, il gardait l'esprit clair et avait une bonne mémoire. Lorsque, en sortant de cellule, il faisait son rapport à Zaroubine, il était capable de raconter les propos de ses codétenus presque mot à mot, sans rien oublier et sans mentir, ce qui était particulièrement inestimable. En effet, les moutons étaient le seul moyen d'obtenir des informations à l'intérieur même des cellules. Or, certains avaient une fâcheuse

tendance à broder ou à inventer des détails, soit pour se rendre intéressants, soit pour enfoncer des types dont la tête ne leur revenait pas. Les flics perdaient beaucoup de temps et de forces à vérifier ce qu'ils leur rapportaient, car il ne fallait surtout pas fonder des hypothèses et des actions sur des informations peu sûres.

L'Imprimante, après avoir passé, à l'instigation de Zaroubine, trois jours dans la cellule de Chouvalov, fit son rapport à l'enquêteur précisément le 10 novembre, le Jour de la milice, et lui exposa en détail ce qu'il avait pu soutirer du professeur de fac. Le tableau était à la fois incompréhensible et suspect.

Lorsque quelqu'un entre en cellule pour la première fois, il aspire généralement à parler à des compagnons d'infortune. La soif d'informations est l'un des moteurs les plus puissants des actes humains. L'homme est rongé par la crainte et le doute, il ne connaît pas les coutumes locales et est preneur de conseils sur la manière de se comporter devant le juge d'instruction. Il veut aussi savoir si on autorise les visites et les communications. Ainsi a-t-il besoin d'établir des relations pour sortir de ses incertitudes. Si le détenu en préventive garde le silence et n'aspire pas au contact avec les autres, il peut avoir différentes raisons. D'abord, il peut être récidiviste : un type avec de l'expérience peut se permettre de négliger les conseils et les explications. Il peut être aussi un authentique novice qui a regardé des films et lu des livres, et qui garde la ferme conviction que la cellule est surveillée, qu'il y a des moutons et qu'il est impossible de partager des informations avec quiconque. Il peut enfin être doté d'un caractère particulièrement fort qui déteste dépendre des autres et sait lutter efficacement contre le besoin de parler.

En cellule, Chouvalov n'était pas particulièrement sociable, mais il n'était pas taciturne : il répondait aux questions et en posait d'autres en retour. Cependant, dès qu'il était entré en contact avec L'Imprimante, il n'avait plus été le même. Le mouton, habillé de hardes sales, s'était installé avec aisance dans un milieu qu'il connaissait bien en racontant avec fierté ses huit condamnations pour vagabondage et vol.

— J'ai commencé sous le pouvoir soviétique. À l'époque, c'était simple : je passais six mois en liberté et une année à l'ombre, six mois en liberté, une année à l'ombre… Ensuite, ces chiens ont supprimé l'article qui condamnait le vagabondage. Alors, dites-moi, comment peut faire une personne honnête pour reprendre des forces, bouffer trois fois par jour, dormir au chaud avec une couverture et un oreiller ? Maintenant, il faut voler de petites choses, juste pour écoper du strict nécessaire pour se reposer et reprendre des forces. Ces salauds ! Ils transforment en voleurs des gens honnêtes !

À l'instigation de Zaroubine, il avait ensuite lancé un deuxième bobard : l'histoire de son flirt avec la juge d'instruction Obraztsova qui l'avait déjà coincé trois fois.

— Ah ! Mais c'est qu'elle comprend notre âme ! Des gonzesses comme elle, on n'en fait plus ! Avant, je vagabondais du côté de Saint-Pétersbourg et elle m'a envoyé deux fois en taule. La première, elle n'a rien dit. Elle m'a simplement déféré au tribunal. La deuxième, c'était il y a trois ans, elle a rigolé en me voyant. « Alors Mitia, qu'elle m'a dit, tu es fatigué de te promener ? Tu veux te reposer sur un lit de planches ? » Elle ne m'a pas fait la morale, pas de discours dans le genre qu'il faut travailler pour vivre et gagner sa vie à la sueur de son front, comme le font les autres juges d'instruction. Non, Tatiana Grigorievna a plié l'affaire en deux minutes et a transmis le dossier au juge. J'ai fini par rappliquer à Moscou. Ici, les gens sont plus riches, ils donnent de la thune et il y a de quoi se gaver dans les poubelles. Et voilà-t-y pas que je la retrouve ici ! Elle a encore éclaté de rire ! « Oh ! Mitia, qu'elle m'a dit, tu n'iras nulle part sans moi, même au pôle Nord ! » Non, mais c'est vrai : le monde est vraiment petit, hein ? Je vous le dis, cette Obraztsova est une fille extra. Et en plus elle se souvient de mon nom…

À la place de Chouvalov, qu'aurait donc fait un gars quelconque ayant été en rapport avec Obraztsova ? Évidemment, il serait entré dans la conversation, il aurait tout de suite tenté de savoir s'il s'agissait bien du juge d'instruction qu'il connaissait, puis il aurait raconté ses impressions et ses relations avec elle en se réjouissant d'avoir trouvé quelqu'un avec qui il avait quelque chose à partager, comme se réjouissent les gars issus du même coin qui se rencontrent par hasard loin de chez eux. Que ferait, en revanche, quelqu'un qui veut cacher ses sentiments véritables, en particulier sa haine envers Obraztsova et son désir de se venger d'elle ? Il garderait le silence en s'abstenant d'entrer dans la discussion et en faisant semblant d'entendre ce nom pour la première fois. Chouvalov s'était comporté exactement comme ça, même si, pendant les interrogatoires chez Olchanski, il avait répondu tranquillement aux questions liées à Tatiana sans faire semblant de l'avoir oubliée.

De plus, il se tenait à l'écart de L'Imprimante. Il ne s'adressait à lui sous aucun prétexte et détournait les yeux pour ne pas le regarder. Et quand ce dernier lui posait des questions, il répondait par des monosyllabes ou restait silencieux.

La conduite de Chouvalov indiquait qu'il essayait de dissimuler son intérêt pour le soi-disant SDF et pour la juge d'instruction Obraztsova. Il en résultait qu'il pouvait très bien être l'auteur des deux séries de meurtres.

Enthousiasmé par les informations reçues et les conclusions qu'on pouvait en tirer, Zaroubine se précipita pour appeler Selouïanov. Comme il ne semblait pas être à son bureau, il composa le numéro de Kamenskaïa.

— Anastasia, j'ai des infos. Tu ne te disposes pas à partir tout de suite ?

— Non, je reste ici.

Sa voix était un peu terne, comme si elle était fatiguée, mais le jeune flic n'y prêta pas la moindre attention. Quelle voix pouvait bien avoir un enquêteur de la Brigade criminelle ! La vie n'était pas rose, c'était évident !

En suivant le long couloir qui menait au bureau de Kamenskaïa, il poussa à tout hasard la porte de Selouïanov, mais elle était fermée. Il n'était pas là et Korotkov non plus. « Ils doivent boire un coup pour fêter le Jour de la milice, pensa-t-il, envieusement. Je suis le seul à courir comme un imbécile ! »

Nastia, elle, était fidèle au poste. En dépit du peu de lumière qui filtrait par la fenêtre, la lampe n'était pas allumée.

— Qu'est-ce que tu fais dans les ténèbres, Anastasia ? s'écria-t-il joyeusement. Je te souhaite une bonne fête, lieutenant-colonel ! Plein de bonnes choses agréables !

— Merci, Serioja, répondit-elle mollement. À toi aussi.

— Où sont-ils tous passés ? Impossible de trouver Selouïanov au milieu de la journée. Ils ont déjà commencé la fête ? Sans toi ?

— Non, la belle-mère de Korotkov est morte. Selouïanov est allé l'aider. Les autres sont partis à l'hôpital pour féliciter Gordeïev.

— Et tu es restée là ? demanda Zaroubine, étonné.

— Il faut bien que quelqu'un tienne la boutique. Quelles nouvelles tu nous apportes ?

— Je crois de plus en plus que tu as trouvé non seulement l'assassin que cherchait Selouïanov, mais encore le tien. J'ai demandé à quelqu'un de travailler Chouvalov au corps en cellule et j'ai bien l'impression que c'est lui qui a buté les SDF. Tu comprends, mon gars…

— Calme-toi, Serioja, dit-elle doucement, ce n'est pas lui.

— Comment ?

— Je dis que ce n'est pas Chouvalov.

— Pourquoi ? Attends de savoir ce que mon gars m'a raconté…

— Non, c'est toi qui vas m'écouter.

Elle alluma la lampe de bureau et Zaroubine vit la feuille de papier posée devant elle, sur la table. Elle poussa le document vers lui.

— Lis.

Il se pencha pour mieux voir, mais il ne comprit pas ce qui était écrit. Les lettres utilisées appartenaient à l'alphabet latin, mais les mots n'étaient pas anglais et Zaroubine ne connaissait aucune autre langue étrangère.

« *Corne sta, cara mia ?* »

Il leva la tête, surpris.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Comment allez-vous, ma chère ? En italien.

— Eh ! Je ne comprends pas. Que vient faire ici l'italien ?

— Ça, Serioja, c'est la quatrième victime. On l'a découverte il y a une heure. Et c'est la photocopie de la note qui était jointe au cadavre. De sorte que Chouvalov n'a aucun rapport avec tout ça.

— Mais pourquoi en italien ? Pour se faire mousser ?

— Serioja, c'est parce que je parle bien l'italien et que j'ai eu la bêtise de le dire à cette foutue émission de télé. Ce n'est pas Tatiana, la cible. C'est moi.

— Merde alors ! sifflota Zaroubine. Mais qu'est-ce que tu lui as fait ? Qu'est-ce qu'il a contre toi ? Au moins, tu dois avoir une idée de qui il est…

Nastia haussa les épaules sans mot dire et, soudain, partit en sanglots silencieux.

Le fils de l'assassin

Bref, je suis parti faire mon service militaire. Par deux fois, j'ai eu de la chance. D'abord, on ne m'a pas envoyé en zone de combat, même si les endroits ne manquaient pas. Ensuite, le général qui commandait la division blindée où j'étais affecté était le propriétaire d'un luxueux chat de race dont il ne savait pas s'occuper. Ce genre de situation se présente souvent : une personne qui n'a jamais eu d'animal domestique s'attache à un chaton qu'on lui a offert, ou qu'elle a trouvé dans la rue, peu importe. Elle se rend très vite compte qu'elle ne sait ni le nourrir, ni le soigner, ni le comprendre, et panique devant la moindre broutille qu'elle ne comprend pas ou qui lui semble anormale.

Or, le général était un cyclothymique qui se comportait normalement la plupart du temps, mais qui semblait soudain péter les plombs et terrorisait tout le monde. On m'apprit qu'il n'était ainsi que lorsque son chat n'était pas bien. L'histoire était déchirante. Son fils

unique, un officier sous-marinier, lui avait offert le chat six mois plus tôt alors que la petite bête n'avait que huit semaines et venait d'être sevrée. Le cadeau était accompagné d'un pedigree long de trois kilomètres. Peu de temps après, le fils avait trouvé la mort au cours d'un accident pendant une plongée de son sous-marin. L'affaire était claire : le général tenait au dernier cadeau de son fils comme à la prunelle de ses yeux et il se faisait un sang d'encre chaque fois que la petite bête semblait malade ou montrait des signes qui sortaient de l'ordinaire. Mais, moi, je savais bien que les chats de race, élevés avec beaucoup de soin dans un milieu contrôlé par un vétérinaire, n'étaient pas habitués à lutter contre les infections. En fait, le chat du général devait tomber légèrement malade toutes les deux ou trois semaines. Sans compter d'autres manifestations normales que son maître ne savait pas interpréter. L'ensemble finissait par transformer sa vie en une succession de contrariétés qui généraient une inquiétude permanente. Loin de moi l'idée de m'en moquer. Au contraire, j'approuve : si le maître se fait du souci pour son chat, c'est qu'il l'aime et je trouve ça plus respectable que le titre d'académicien ou l'ordre de Héros de la Fédération de Russie.

Dans les casernes, tout finit par se savoir. Comme j'avais expliqué à mes camarades de chambrée ma connaissance des chats, le téléphone arabe fonctionna à toute vitesse et, très vite, je fus convoqué pour examiner l'animal. En moins d'un mois, je devins le meilleur ami de notre général. Évidemment, pas au sens direct : il était un haut gradé et je n'étais qu'une merde de conscrit de première année, mais il vit en moi quelqu'un qui se souciait de son chat – une petite minette, en fait – autant que lui. En un mois, je lui appris à s'occuper de Felia (son nom généalogique complet était Felicia Torrerdawn Lex Blue, ce qui est impossible à retenir même en s'entraînant pendant un an), à la brosser correctement, à lui nettoyer les oreilles et laver les yeux, et à la nourrir convenablement. Mais le général, peu habile à interpréter ses petits malaises et ses sautes d'humeur, fut très vite incapable de se passer de moi. Résultat : mes deux années sous les drapeaux furent pour moi calmes et prospères. Je passais mon temps à étudier attentivement Felia pour comprendre les particularités de sa race. Et j'étais devenu le « vétérinaire » de la division : les femmes et les gosses des officiers de la garnison m'apportaient leurs chats, en « consultation ».

À mon retour à la vie civile, je fus assailli par mon père qui, pendant trois mois consécutifs, n'arrêta pas de me tanner sur le thème : « Tu dois poursuivre tes études pour devenir le meilleur de ta profession ». La vie dans l'armée m'avait appris à composer avec les

officiers, même quand ils avaient tort, et ma politesse naturelle me permit de résister non pas une semaine, comme précédemment, mais trois mois entiers. D'ailleurs, j'étais entièrement d'accord avec lui : il faut réellement être le meilleur dans sa profession, mais, pour moi, ça signifiait faire tout ce qu'on entreprend avec âme et conscience. C'était ainsi que je m'étais toujours occupé des chats et j'étais prêt à continuer jusqu'à ma mort. Papounet pensait, lui, que je devais devenir un zoologiste de renom, spécialisé dans les félins, mais ça ne cadrait pas du tout avec ma conception de la vie. Je ne voulais pas créer de nouvelles races ou inventer de nouveaux médicaments, je voulais alléger les souffrances des chats dont personne ne voulait. Je passai donc un trimestre entier à parer les attaques de Papa en pesant soigneusement mes mots et en avançant toutes les bonnes raisons que je pouvais concevoir. Puis, lorsque je finis par comprendre qu'il était sourd à mes arguments et que, pour lui, l'important était de me faire suivre la tradition et de me transformer en digne représentant de sa famille, je cessai de faire attention à mes paroles et de contenir ma voix.

Je ne me permis cette attitude qu'une seule fois, mais ce fut assez pour faire reculer Papounet. Je fus sans doute particulièrement convaincant.

14

Kamenskaïa

« Félicitations pour le Jour de la milice, Anastasia Pavlovna. Avec un quatrième cadavre pour cadeau… Oui, la fête est bien réussie. Donc, la cible n'est pas Tatiana… »

À sa grande honte, elle se refusait à accepter cette évidence et s'efforçait d'inventer encore des raisons pour préserver sa précédente hypothèse. Pourquoi avait-elle déclaré avec tant de conviction à Zaroubine que Chouvalov n'était pas le Plaisantin ? Uniquement parce qu'un nouveau meurtre était intervenu pendant que le suspect se trouvait en prison ? Une situation des plus banales qui se produit des milliers de fois dans la vie et est décrite dans une multitude de livres où l'assassin a un complice. Non, Zaroubine avait sans doute raison et les probabilités allaient dans le sens que Chouvalov était bien lié aux meurtres des SDF…

Une seconde ! Pourquoi diable des SDF ? Nadejda Starostenko n'était pas à la rue. Certes, elle ne travaillait pas, buvait beaucoup et menait une vie plutôt confuse, mais elle avait un appartement. Et Kazarian ? Bien sûr, il n'avait ni appartement personnel ni *propiska*(17) pour Moscou, mais il disposait d'un logement de fonction dans le camp qu'il gardait. Guennadi Loukine, dit La Teigne, était le seul véritable SDF du groupe. Il aurait été plus juste de dire que le Plaisantin choisissait des déclassés. Il était toutefois probable que Zaroubine était proche de la vérité en disant que Kazarian avait été tué parce qu'il était lié avec les SDF et les hébergeait.

Quant à la quatrième victime, elle sortait carrément de la série. Une vieille femme solitaire, décrépite, presque impotente, qui vivait depuis très longtemps en compagnie de quatre chats. Le peu de force qui lui restait lui suffisait à peine pour aller au magasin tous les trois ou quatre jours en boitant et acheter quelques aliments basiques pour elle et ses chats. Elle ne pouvait rien faire d'autre, même pas nettoyer un peu l'appartement. Il se trouvait dans un tel état que les miliciens arrivés sur place avaient eu du mal à contenir des nausées. Cette fois, le Plaisantin n'avait pas laissé d'argent pour les obsèques. Il s'était limité à la note accompagnée du poisson et du poupon habituels. Était-il devenu rapiat ou à court d'argent ? En tout cas, il avait changé

quelque chose dans sa conduite…

Plongée dans ses pensées, Nastia rentra chez elle sans rien voir autour d'elle. Son humeur était tellement sombre qu'elle ne remarqua même pas, sur le palier, les odeurs appétissantes qui sortaient de chez elle. Ce ne fut qu'en ouvrant la porte qu'elle comprit que Tchistiakov était rentré. Et qu'il n'était pas seul.

— Nastienka !

Dacha, sa belle-sœur, bondit de la cuisine et lui sauta au cou.

— Bonne fête de la milice ! Nous te souhaitons tout et encore plus ! Mets-toi à l'aise, le dîner est presque prêt.

Nastia se composa un sourire faussement joyeux et embrassa sa parente.

— Dacha, tu continues à t'épanouir, en totale violation de toutes les lois de la nature, plaisanta-t-elle. Quand tu auras cinquante ans, tu ressembleras encore à une étudiante.

Elle ôta son blouson et ses souliers, puis se fraya un chemin vers la pièce principale. Sur la table, près de l'ordinateur, trônaient un bouquet de fleurs exotiques d'une beauté céleste et un grand paquet enveloppé de papier vif. Sacha, son frère, était accroupi au-dessus du magnétoscope et faisait des passes de magie, un tournevis à la main. Nastia s'approcha de lui et lui ébouriffa tendrement les cheveux.

— Salut, qu'est-ce que tu fais ?

— Je répare le réchaud à gaz. Tu n'as pas remarqué que tu avais un problème avec le son ?

— Non, pas vraiment. Et où il est, mon prof ?

— Il a foncé à la supérette ouverte la nuit. Il lui manquait je ne sais quelle drogue pour sa sauce.

Sacha finit de visser quelque chose et mit l'appareil en marche.

— Voilà ! Maintenant tout est normal. Tu sens la différence ?

Nastia ne se souvenait pas du son d'avant et elle fut incapable de sentir quoi que ce fût. Mais elle mentit par politesse :

— Formidable ! Sacha aux Mains d'Or, qu'on va t'appeler.

L'intéressé se leva lentement et embrassa sa sœur.

— Puisque ton mari n'est pas là, je vais te poser une question indécente. Je peux ?

— Vas-y, l'autorisa-t-elle.

D'un geste expressif, il montra les travaux en cours et les tas de matériel.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça ? Sacha, ça s'appelle des travaux inachevés.

— Depuis combien de temps le chantier est dans cet état ?

— Depuis le mois d'août. Tu sais bien ce qui s'est passé.

— Ça fait donc pratiquement trois mois, précisa-t-il. Et tu sais comment on appelle ce genre de choses ?

— Chez les juristes, ça s'appelle un cas de force majeure. Personne ne pouvait supposer que les banques s'écrouleraient du jour au lendemain. Je ne comprends pas ce qui t'inquiète.

Sacha s'installa sur le divan et tira Nastia par la main pour la faire asseoir près de lui.

— Dis-moi, frangine, qui tu es ? Une orpheline ? Tu n'as pas de famille ?

Nastia se renfrogna. Elle voyait très bien où son frère voulait en venir et il se dépêchait de lui parler en l'absence de Tchistiakov. Elle savait que Liocha n'aurait pas apprécié de le voir aborder ce sujet et elle n'aimait pas non plus ce genre d'initiatives.

— Sacha, de quoi tu parles ?

— Du fait que tu as un frère qui t'est dévoué jusqu'à la fin des temps et que, toi, comme la dernière des égoïstes, tu ne lui donnes pas la possibilité de faire quelque chose pour toi, même la broutille la plus ridicule. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais un problème ? Pourquoi crois-tu que je gagne de l'argent ?

Nastia haussa les épaules.

— Comment je peux le savoir ? Sans doute pour te sentir riche et indépendant. Pour entretenir ta femme et ton fils. Pour payer une grosse pension à ta première femme et à ta fille. Qu'est-ce que tu as après moi ? Pour moi, aujourd'hui, c'est censé être la fête et tu viens m'embêter avec des bêtises.

Sacha éclata de rire et serra sa sœur contre son cœur.

— Ce ne sont pas des bêtises, frangine. Ce sont des relations normales entre gens d'une même famille. Pour ta gouverne, je gagne de l'argent pour qu'il m'apporte de la joie. Par exemple, celle de faire pour toi quelque chose d'agréable et d'utile. Combien faut-il ajouter pour finir cette réparation en un temps record ? Disons que ce sera mon cadeau pour le Jour de la milice.

Elle secoua la tête et se leva du divan.

— Il ne faut pas, Sacha. C'est humiliant pour nous. Nous nous débrouillerons d'une manière ou d'une autre.

Sacha Kamenski écarquilla les yeux avec une expression d'incompréhension complète.

— C'est hu… ? Comment tu as dit ? Hu-mi-liant ? dit-il en détachant bien les syllabes.

— Oui, acquiesça fermement Nastia. Humiliant. Au moins pour Liocha et moi.

— Tu penses donc qu'accepter de l'aide est une humiliation ? demanda-t-il en se levant à son tour.

— Non, ce n'est pas ce que je pense. Une aide est une aide. Mais cela signifie qu'on se trouve dans une situation dont on ne peut se tirer seul. Dans ce cas, c'est normal d'accepter de l'aide. Mais lorsqu'on sait très bien qu'on s'en tirera au bout d'un certain temps, il est indécent de contraindre des gens, même des proches, à prendre en charge ses propres problèmes. Serait-ce que je n'ai nulle part où loger ? Le plafond fuit ? Les fenêtres sont cassées ? Il y a des trous par terre ? On a coupé l'eau ? Rien de tel. Bien sûr que l'appartement est dans un état monstrueux, que l'espace entier est encombré de tout un tas de choses sur lesquelles j'ai trébuché il n'y a pas longtemps en m'esquintant le genou – pas la tête heureusement –, mais tout ça n'est pas du tout mortel. Tu comprends ? Et je ne veux pas d'aide. Nous pouvons attendre tranquillement que notre situation financière se rétablisse et terminer les travaux tout seuls. C'est tout, Sacha, la discussion est terminée. D'ailleurs, Tchistiakov arrive.

Le cliquetis d'une clé dans la serrure résonnait effectivement dans l'entrée.

— Bien, soupira son frère. Tu n'as aucun sens commun. J'en parlerai à ton mari.

— Essaie, l'encouragea Nastia en souriant. Tu entendras la même chose, mais avec des mots plus grossiers.

Elle se trompait, non sur le fond, mais sur la forme. Environ quarante minutes après le début du dîner, Sacha Kamenski engagea encore la conversation sur une aide matérielle en adressant ses arguments directement à Liocha. Tchistiakov se montra plus diplomate que Nastia et, en même temps, plus ferme. Il n'essaya même pas d'expliquer sa position, comme sa femme l'avait fait. Il se borna à dire :

— Sacha, je te suis reconnaissant pour tes bons sentiments. Je sais à quel point tu nous as en affection, Nastia et moi, et je ne souhaite qu'une seule chose : si nous te demandons un jour de l'aide, tu ne nous la refuseras pas, n'est-ce pas ?

— Évidemment, c'est même pas la peine d'en parler, répondit Kamenski.

— Excellent ! Tu peux être sûr que nous nous tournerons vers toi si nous en ressentons le besoin. Citoyens membres de la famille, je propose de porter un toast à notre lieutenant-colonel de la milice. Pour elle, c'est aujourd'hui la fête, il ne faut pas l'oublier !

Tchistiakov venait ainsi de faire savoir clairement que le sujet était clos. Nastia lui était reconnaissante d'avoir mis fin à une conversation désagréable avant même de l'entamer. Il aurait été indécent pour elle

de ne pas y participer, bien qu'elle n'en eût pas le moindre désir. En fait, elle ne voulait parler de rien et elle se sentait vaguement coupable de s'ennuyer en compagnie de gens qui lui étaient si proches. Sacha et Dacha voulaient sincèrement lui faire plaisir en lui apportant des fleurs et un cadeau à l'occasion de la fête, mais elle n'avait pas besoin de ça. En réalité, elle n'avait besoin de rien. Du moins, ce jour-là. Parce que ce jour-là, le Plaisantin avait fait un pas supplémentaire. Vers *elle*.

« Je me rapproche de toi, ma chère. »

Elle était prévenue depuis une semaine. Elle, et non Tatiana. Mais elle n'avait pas compris. Elle avait chassé l'idée, car il lui était plus facile de penser que le Plaisantin ne la visait pas, elle. Mais, là, il s'était adressé à elle en lui demandant des nouvelles :

« Comment ça va ? »

L'insolence du criminel était de plus en plus évidente…

— Comment ça va, ma chérie ?

Nastia tressaillit et laissa tomber sa fourchette en regardant autour d'elle comme une bête traquée. Mais ce n'était que Dacha qui arborait un sourire éclatant.

— Je te demandais seulement comment tu vas, dit-elle en chuchotant. Qu'est-ce qui t'a effrayée comme ça ?

— Euh… Rien…, répondit-elle sur le même ton, en prenant sur elle pour s'efforcer de parler d'une voix normale. Je réfléchissais. Tout va bien, Dacha.

— Ne mens pas. Tu peux tromper ton frère, mais pas moi. Je peux sentir ton humeur à un kilomètre. Tu as des ennuis ?

— Pas plus que d'habitude, éluda-t-elle en faisant mine de se choisir une part de cake. Ne fais pas attention. Raconte-moi plutôt comment va mon neveu. Il pousse ?

— Les enfants grandissent toujours, émit-elle doucement. Mais, toi, ne me bourre pas le crâne. Nous aurions mieux fait de ne pas venir aujourd'hui, hein ? Quelque chose te soucie et tu n'es pas avec nous. Et, en plus, Sacha vient vous embêter avec cette conversation sur l'argent… Je lui ai dit que vous alliez vous vexer, mais il ne m'a pas écoutée.

— Pas du tout, Dacha, mon hirondelle, je suis très contente de vous voir et c'est très gentil d'être venus me souhaiter une bonne fête. C'est la vérité vraie, parole de pionnier !

Nastia s'efforçait de paraître sincère. Elle tentait même de s'obliger à croire ce qu'elle disait, mais elle n'y parvenait pas et Dacha, bien entendu, ne la crut pas.

— Tu n'as même pas regardé notre cadeau, constata-t-elle avec

reproche. Alors que nous avons tout préparé depuis un mois…

— Mon Dieu ! Quel cadeau ça peut-être pour nécessiter un mois de préparation ? Un objet en kit ? rétorqua joyeusement Nastia en s'étonnant elle-même de sa capacité à rire.

— Si ça t'intéresse, va et regarde, se fit entendre la voix de Liocha. Moi, j'ai déjà jeté un œil à cette somme de travail intellectuel.

— Je t'interdis d'en rire, intervint énergiquement Dacha. Je sais que, toi, tu n'aimes pas. Mais tes goûts sont différents. Je sais que Nastia appréciera. C'est son cadeau à elle, et pas le tien.

— Voyons Dacha, est-ce que j'ai l'air de rire ? Je sanglote, au contraire. Et je m'arrache les cheveux. Ça ne suffit pas que notre dame limier passe des jours entiers à s'occuper d'assassins et de cadavres, qu'elle ramène du travail des dossiers criminels et qu'elle les remâche toute la nuit : désormais, nous aurons le sang et la mort directement à la télé. Mon âme tendre de scientifique ne pourra pas le supporter.

Nastia comprenait bien que son mari la charriait, mais ses yeux étaient sérieux. Était-elle à ce point accaparée par son travail, avec ses tragédies sans fin, ses morts et ses horreurs ? Mais, au fait, de quelles horreurs parlait-on ? Généralement, ce n'étaient que des affaires banales. Il était rare de tomber sur des maniaques qui découpaient les cadavres de gosses, ou des assassins cinglés qui laissaient des indices incompréhensibles, comme le Plaisantin.

Mais Dacha avait raison : elle se comportait de manière indécente. Il fallait se remuer, sourire, entrer dans la conversation, aller regarder son cadeau et s'extasier.

Elle se leva de table et sortit de la cuisine. En faisant très attention où elle mettait les pieds, elle se fraya un chemin jusqu'au paquet posé à côté du bouquet. Il contenait dix vidéocassettes. Certains des films étaient doublés en russe et d'autres en version originale, anglais ou français. Nastia regarda rapidement les pochettes : Sacha et Dacha savaient très bien comment lui faire plaisir. Il n'y avait que des polars, mais pas des films violents sur la lutte contre des narcotrafiquants ou des terroristes. Des thrillers où il fallait découvrir des assassins en série.

Nastia était depuis longtemps parvenue à la conclusion qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil. En tout cas, en matière de psychologie. Il existait un certain nombre de ressorts à l'âme humaine et ils avaient tous été explorés tout au long de l'histoire dans la littérature et les œuvres d'art. Les ressorts étaient des désirs, des aspirations, des impulsions, des passions. Les ressorts étaient des mobiles. Et cela impliquait une vieille vérité : si on trouve le mobile, on trouve l'assassin. Pour cette raison, Nastia ressentait un vif intérêt pour tous les motifs de meurtre que l'imagination des créateurs

pouvait inventer. Surtout les motifs pathologiques. Et elle était consciente que, quel que fût le crime sur lequel elle devait travailler, le ressort qui avait fait agir le meurtrier avait déjà été décrit quelque part. Elle estimait donc que plus elle en saurait sur ce qu'on pouvait inventer, et plus il lui serait facile de comprendre la réalité.

— Merci, les gars, vous m'avez gâtée, dit-elle avec effusion en retournant dans la cuisine. C'est un cadeau de grande classe !

« Et très à propos, ajouta-t-elle mentalement. Parce que le Plaisantin me fait penser à un tueur en série cinglé. »

Mais, ça, elle ne pouvait pas l'exprimer à haute voix. La fragile Dacha aurait eu tout de suite une peur de tous les diables et l'énergique Sacha proposerait immédiatement de payer un service de garde du corps. C'était quand même une espèce curieuse, ces riches hommes d'affaires ! Certains d'entre eux pensaient – et c'était le cas de Sacha – que l'argent pouvait résoudre tous les problèmes. Après tout, ils avaient peut-être raison. L'argent pouvait-il réellement permettre de trancher n'importe quelle situation ? Non, il était impossible de se libérer de la mort.

Nastia ne parvint pas à améliorer son humeur et la fête fut un peu gâchée à cause de son attitude. Elle se sentait gênée vis-à-vis de son frère et de sa belle-sœur et coupable à l'égard de Liocha qui avait préparé le repas, mais elle ne pouvait pas faire autrement. Une phrase résonnait constamment à ses oreilles : « Je me rapproche de toi, ma chère. »

Le matin, elle se réveilla avec la tête lourde, mais avec la conscience parfaitement claire. Et une idée s'imposa à elle : Viktor Chouvalov devait forcément avoir un complice et ils commettaient ensemble les meurtres qu'il imaginait. Comme le quatrième meurtre avait été commis alors que ce dernier était en prison, les miliciens étaient supposés gober son innocence.

« Et la note ? » se demanda Nastia. La phrase en italien était censée montrer que Tatiana n'était pas visée. Mais ça pouvait être aussi un coup de maître pour que l'attention des enquêteurs se reporte sur Kamenskaïa. Car, si Obraztsova n'était pas visée, cela signifiait que l'assassin ne pouvait pas être Chouvalov. Très futé.

Dotsenko

Il était certain, sans savoir pourquoi, que s'il faisait sa déclaration à Ira Milovanova, elle ne refuserait pas. D'ailleurs, pourquoi refuserait-

elle, puisqu'on voyait comme le nez au milieu de la figure qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Elle n'était pas aveugle. Mais Micha poursuivait méthodiquement sa cour assidue, autant que son travail le lui permettait, en comprenant qu'il s'agissait d'une étape nécessaire, impossible à éviter dans une société convenable. Il savait qu'Ira était du même avis. Bien sûr, il y avait des exceptions : ainsi, Stassov avait demandé Tatiana en mariage alors qu'ils ne se connaissaient que depuis huit jours. D'ailleurs, elle avait d'abord refusé, avant d'accepter au bout de trois semaines. Et ils avaient vécu ensemble pendant ces trois semaines. Mais Stassov et Tatiana représentaient un cas particulier : tous les deux divorcés (lui, une fois, et elle, deux fois), ils avaient de l'expérience et tout leur était plus facile. Micha et Ira, eux, devaient suivre les règles établies.

En quelques jours, il avait pris l'habitude de téléphoner à Ira tous les matins, dès le réveil. La conversation était toujours sensiblement la même.

— Iricha, je ne sais pas du tout quel va être mon emploi du temps, mais si j'ai la possibilité de te voir, je t'appelle. Entendu ?

Et Ira répondait :

— Même si la possibilité ne se présente pas, appelle quand même, d'accord ?

Ces simples mots suffisaient à lui donner des ailes pour le reste de la journée. Et elles le portaient immédiatement là où il devait aller dans l'intérêt de l'enquête en cours, car Micha Dotsenko ne remarquait même pas comment il arrivait à l'endroit souhaité. Il savait qu'une heure auparavant il était à tel endroit et, soudain, il se retrouvait ailleurs sans garder le moindre souvenir du déplacement qu'il avait fait en rêvant à sa future femme et à sa prochaine vie de famille qui, s'il faisait confiance à son intuition, lui promettait une foultitude de joies et de plaisirs.

Ce jour-là, Dotsenko enquêtait sur la vieille femme solitaire dont le cadavre avait servi de faire-valoir au dernier message du Plaisantin. Il devait trouver les réponses à deux questions au moins : comment l'assassin avait-il fait sa connaissance et pourquoi, en dérogeant à la règle qu'il avait lui-même instituée, il n'avait pas déposé d'argent pour les obsèques. En fait, cette tradition n'était pas formellement établie, car, dans le cas de Nadejda Starostenko, il n'avait rien laissé non plus, du moins sur le cadavre. En revanche, chacune des deux victimes suivantes avait eu droit à son petit capital pour les obsèques. La logique semblait être que Nadia la Danseuse disposait d'amis et de quelques biens dont la vente pouvait lui payer un enterrement, ce qui n'était pas le cas des deux autres. Il y avait une autre explication : l'idée de laisser de l'argent était venue à l'assassin seulement après le

premier meurtre. Mais le fait qu'on n'en avait pas retrouvé chez Serafima Antonovna Firsova, une vieille femme impotente et pauvre de quatre-vingt-huit ans, ne cadrait avec aucune des deux hypothèses.

Les voisins parlaient de la défunte avec sympathie. Certains se souvenaient que Firsova avait eu une famille, jadis, mais cela faisait tellement longtemps que c'était comme si elle n'en avait jamais eu. Tout ce qu'on savait c'était qu'elle avait eu un fils, emporté par la boisson quinze ans plus tôt. Le gars avait été marié, mais sa femme l'avait quitté lorsque les soûleries quotidiennes s'étaient transformées en comas éthyliques de plusieurs jours. Après ça, il ne s'était pas remarié et avait vécu avec sa mère. Il avait travaillé quelque part et s'était soigné, mais il était retombé dans la boisson et il volait tout ce qu'il pouvait trouver dans la maison pour se procurer de l'alcool. Firsova avait fini par le chasser et était même allée au tribunal pour le déchoir de son droit à résider dans l'appartement. Dotsenko eut la confirmation de ces renseignements au poste de milice du quartier. Quant à un éventuel mari de la défunte, il n'y avait aucune information sur lui. Serafima Antonovna était entrée dans l'appartement quelque trente ans plus tôt, seule avec son fils.

Dotsenko fit patiemment le tour du voisinage, posant des questions et écoutant attentivement les réponses, certaines courtes et sobres, d'autres amples, accompagnées de longues digressions sur le bon vieux temps, ou sur la récente catastrophe financière à cause de laquelle tant de vieillards, qui s'étaient usé la santé à travailler honnêtement pour l'État, étaient maintenant obligés de mener une fin de vie pitoyable avec des pensions de misère. En tout cas, il ressortait des conversations avec les occupants de l'immeuble de quatre étages que Serafima Antonovna n'était pas une femme particulièrement affable : elle n'invitait personne chez elle et se satisfaisait pleinement de la compagnie de ses quatre chats. Mais il fallait reconnaître aussi que les voisins qui étaient entrés une fois chez la vieille femme solitaire n'avaient pas tardé à fuir et qu'ils n'avaient plus tenté d'y retourner, irrémédiablement chassés par l'odeur insupportable qui régnait dans l'appartement.

— Je l'ai rencontrée dans l'escalier, un jour, expliqua à Dotsenko une femme d'une quarantaine d'années qui habitait à l'étage au-dessus. Serafima Antonovna allait faire ses courses. Elle avait tellement de mal à bouger qu'il était impossible de la regarder sans avoir des larmes aux yeux. Nous n'habitons l'immeuble que depuis peu de temps et je ne connaissais pas encore les voisins. Je lui ai proposé de porter son sac chez elle. Elle se plaignait d'être presque incapable de marcher. C'était bientôt Pâques et elle disait qu'elle ne pourrait même pas avoir un *koulitch*(18) consacré parce que l'église était trop loin. Le jour de Pâques, je lui en ai acheté un et je l'ai fait bénir en

même temps que le mien. Je le lui ai apporté et elle m'a fait entrer chez elle. Il a fallu que je me retienne pour ne pas me boucher le nez. Je comprends, bien sûr, que c'était une femme très âgée et qu'elle n'avait pas la force de faire le ménage, mais pourquoi gardait-elle tous ces chats ? Je lui ai demandé si elle n'avait personne pour l'aider ou si elle avait fait appel aux services sociaux. Elle m'a regardée de travers et a pincé les lèvres en me disant qu'elle n'avait jamais laissé entrer des étrangers dans son appartement et qu'elle n'allait pas commencer dans sa vieillesse, alors que les voleurs proliféraient et qu'on ne pouvait plus faire confiance à personne.

— Eh bien, dites donc ! s'écria Dotsenko. Et qu'est-ce que vous lui avez répondu ?

— Je lui ai proposé de faire un nettoyage général. Gratuitement, bien sûr. Ce n'était pas bien difficile : l'appartement était petit et j'en serais venue à bout en une demi-journée.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle a refusé. Et sur un ton ! Comme si ce n'était pas moi qui lui proposais de lui rendre service, mais le contraire. Je me suis demandé si je n'avais pas fait quelque chose de mal. En tout cas, elle m'a regardée très méchamment.

— Quelle femme étrange, reconnut Dotsenko. Pourquoi a-t-elle réagi ainsi ? Bon, d'accord, elle avait peur des voleurs, mais il était évident que vous n'en étiez pas un. Et elle a tout de même refusé votre aide…

— Il me semble qu'elle n'avait pas toute sa tête.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Dotsenko en dressant l'oreille. Quelque chose vous a semblé bizarre ?

— En fait, j'ai eu l'impression, lorsqu'elle a refusé ma proposition, qu'elle a murmuré quelque chose d'indistinct, sur une certaine Niourka. Je me suis dit qu'elle divaguait.

— Qu'a-t-elle dit sur cette Niourka ? Concrètement ? insista Dotsenko.

— Qu'elle aurait ce qu'elle méritait. Quelque chose dans ce genre.

— Je sais que je vais vous demander un effort, mais est-ce qu'il vous serait possible de retrouver la phrase entière, s'il vous plaît ?

— Je ne m'en souviens pas…

— De quoi vous souvenez-vous ?

La femme réfléchit et porta son regard vers la droite en réfléchissant.

— Attendez… Quelque chose dans le genre : et cette chienne de Niourka, elle aura encore ce qu'elle mérite.

— Et qui est cette Niourka ?

— Comment le saurais-je ? répliqua la voisine. C'est pour ça que j'ai pensé qu'elle divaguait.

« Niourka, Nioura, Niourotchka(19), mince silhouette », chantonnait mentalement Dotsenko en retournant vers la Petrovka. À peine arrivé au bureau, il appela Ira pour échanger avec elle deux ou trois phrases sans importance qui lui redonnèrent du tonus. Puis il se précipita chez Kamenskaïa.

— J'ai eu une longue conversation avec une voisine et il se trouve que Firsova en voulait à une certaine Nioura, ou plutôt Anna. De plus, elle était incapable d'accepter des étrangers chez elle parce qu'elle avait peur des voleurs.

Nastia était assise à sa table de travail, apathique et indifférente à tout. Son cerveau était enveloppé dans un brouillard de coton, et de lourdes chaînes retenaient ses bras et ses jambes.

— Nioura ? répéta-t-elle bêtement. Qui c'est ?

— Pour autant que je le sache, il s'agit de son ancienne belle-fille : Anna Nikolaïevna Firsova. En fait, le fils Firsov et elle ont divorcé il y a plus de vingt ans et elle n'habite plus l'immeuble depuis cette époque. Il est évidemment possible qu'elles soient restées en contact. Mais, à en juger par la chaleur et l'amour avec lesquelles Serafima Antonovna parlait de sa belle-fille, il devait y avoir entre elles un conflit particulièrement lourd et, selon toute probabilité, récent. Il y a une forte chance qu'Anna Firsova connaisse sa belle-mère un peu mieux que les voisins… Dites, Anastasia Pavlovna, qu'avez-vous ? Vous êtes malade ? demanda Dotsenko, soudain préoccupé.

Elle souleva péniblement la tête et regarda son jeune collègue.

— Malade ? Non, pourquoi ? Je suis en pleine forme.

— Vous n'êtes pas comme d'habitude. Il vous est arrivé quelque chose ?

— Non, non, tout va bien.

Sa voix était monocorde et inexpressive. Il était évident que ça n'allait pas du tout, mais Dotsenko n'insista pas. D'abord, c'était indécent, et ensuite… Ensuite, il lui était beaucoup agréable de penser à Irina.

Zaroubine

Le plan était simple dans sa conception, mais pas facile du tout dans sa réalisation. Sergueï Zaroubine devait établir l'état le plus précis possible de l'entourage et des relations de Viktor Petrovitch

Chouvalov pendant que Micha Dotsenko s'efforçait de dresser une liste exhaustive des connaissances de Valentin Kazarian et de Serafima Firsova. Les deux cercles devaient se croiser quelque part. C'était obligatoire. Et alors apparaîtraient, dans toute leur plénitude et leur beauté, les liens entre les deux séries de meurtres. Chouvalov avait certainement un assistant qui commettait les crimes du Plaisantin. Ce type, toujours en liberté, ignorait peut-être que son complice – ou son employeur – était sous les barreaux. Quant aux victimes, il y avait un élément nouveau : Kazarian comme La Teigne et Nadia la Danseuse avaient pu être trouvés par hasard. En revanche, il fallait connaître la vieille Firsova pour parvenir jusqu'à elle. Il était difficile d'imaginer un tueur sillonnant les rues en interrogeant les gens pour leur demander s'ils ne savaient pas où il pourrait trouver des vieilles solitaires et impotentes. De plus, à en croire les voisins, il était impossible d'entrer en relation avec Firsova dans un magasin ou près de son immeuble tant elle était méfiante. Si elle avait ouvert la porte à son meurtrier, c'était qu'elle devait le connaître. Et lui, il devait savoir chez qui et où aller. Cela impliquait que Chouvalov ou son mercenaire avaient au moins une source d'information sur Firsova. Les deux cercles de relations devaient forcément se rejoindre.

Dans cette optique, Anna Nikolaïevna Firsova, l'ancienne belle-fille de Serafima Antonovna, apparaissait comme une suspecte particulièrement prometteuse. Le plus dur était de la retrouver : après son divorce, elle avait pu reprendre son nom de jeune fille, ou celui de son nouveau mari si elle s'était remariée. Pourtant, contrairement à ces craintes, les recherches furent très vite couronnées de succès. Firsova n'avait pas changé de nom, même si elle avait épousé quelqu'un d'autre.

En revanche, la piste tourna court : elle habitait depuis douze ans à Tcheliabinsk, dans l'Oural, et n'avait plus revu son ancienne belle-mère depuis les obsèques de feu son premier mari. Selon le rapport de la milice de Tcheliabinsk, elle se disait consternée par la mort horrible de Serafima Antonovna et elle semblait totalement sincère. À l'instigation de leurs collègues de Moscou, les flics de l'Oural lui demandèrent si elle avait une idée de qui pouvait être la « chienne de Niourka » dont Serafima Antonovna avait parlé.

— Bien sûr que je le sais, avait-elle répondu. Il s'agit d'Anna Zakharovna qui habitait au rez-de-chaussée de l'immeuble. Ma belle-mère la détestait férocement et Zakharovna le lui rendait bien.

— Elles se querellaient ? À quel propos ?

— Je ne sais pas du tout. Mais ça devait dater d'il y a très longtemps. En tout cas, avant mon arrivée dans la famille de Serafima. J'ai toujours entendu ma belle-mère qualifier Anna Zakharovna de

« chienne de Niourka ». Je préfère ne pas me souvenir des autres mots qu'elle utilisait à son égard. Elle avait un caractère difficile, ma belle-mère.

Dès qu'il reçut le compte rendu de Tcheliabinsk, Zaroubine se lança à la recherche d'Anna Zakharovna. Il savait qu'elle n'habitait pas dans l'immeuble de Serafima Antonovna, car il avait vérifié la liste des locataires transmise par Micha Dotsenko. Peut-être était-elle morte de vieillesse ? Quelques recherches auprès de différents services lui permirent de déterminer qu'elle était toujours bien vivante, bien que d'un âge très avancé, et qu'elle habitait avec ses enfants et son petit-fils dans une villa à l'extérieur de la ville, du côté de la retenue d'eau d'Outchinskoïe : son gendre était un entrepreneur prospère. Sans attendre, Zaroubine partit lui rendre visite.

Anna Zakharovna, une femme d'une taille immense et très gaie d'apparence, était installée dans un grand fauteuil sur la véranda vitrée. Emmitouflée dans un châle bariolé qui lui recouvrait les épaules, elle alignait lentement et avec sérieux des cartes à jouer sur la table devant elle.

— Vous faites une réussite ? demanda Zaroubine depuis le seuil, après avoir grimpé les marches du perron.

— Je tire les cartes.

La vieille femme leva la tête et cligna les yeux. Elle retira lentement ses lunettes pour les remplacer par d'autres qu'elle sortit d'un étui en cuir.

— Qui peux-tu bien être ? Je connais tous les voisins. Ferme la porte derrière toi, sinon le froid va entrer. Tu vois, j'ai un radiateur, ici.

Sa voix était douce et veloutée, comme si l'âge avait décidé de s'emparer de son corps et de son visage en laissant en paix tout le reste. En entendant cette voix, Zaroubine fit une grimace intérieure. Il s'était préparé à une conversation avec une grand-mère simplette, s'orientant mal dans le présent, mais pouvant évoquer des souvenirs d'un passé très éloigné. Et il semblait être tombé sur une vieille actrice à l'esprit encore très alerte. Rien, à part une carrière théâtrale, ne pouvait expliquer cette voix admirable et intacte malgré l'usure du temps. Pas de chance ! Les intellectuels et les artistes ne correspondaient pas du tout à son profil et il ne savait pas leur parler.

— Je suis de la milice, Anna Zakharovna. Bonjour. Je peux entrer ? demanda-t-il poliment en refermant la porte derrière lui, mais sans bouger du seuil.

— Entre. Que nous veut la milice ? C'est à cause de mon petit-fils ? Ou bien ce n'est pas honnêtement que mon gendre chéri gagne tant d'argent ? Parle, ne te gêne pas. Je m'attends au pire depuis

longtemps. Je lis les journaux, je regarde la télé.

— Et qu'est-ce qu'ils disent, à la télé ?

— On dit qu'on ne peut pas construire une telle maison avec de l'argent honnête. Comment tu t'appelles ?

— Sergueï. Je suis le lieutenant-chef de la milice Zaroubine, Sergueï Kouzmitch.

— Mince alors ! s'écria Anna Zakharovna avec un petit cri de surprise. Tu n'es pas le fils de Kouzma Zaroubine ? Ton grand-père ne s'appelait-il pas Fedosseï ?

Le flic pensa joyeusement qu'il avait peut-être tiré trop vite des conclusions à partir de la voix. À sa manière de parler, la vieille femme était exactement comme il se l'était imaginée. Et elle connaissait son père et son grand-père, ce qui ne pouvait que faciliter la conversation. Il arrivait aussi, parfois, que la chance sourie aux enquêteurs.

— Pourquoi « s'appelait » ? Il est toujours Fedosseï Evgrafovitch, précisa Zaroubine en souriant.

— Il est toujours en vie ?

— Toujours. Et solide comme un roc. Alors vous le connaissez ?

— Mais bien sûr ! Il s'occupait des décors du théâtre.

— Quel théâtre ?

Sergueï n'avait pas connaissance que son grand-père eût travaillé dans un théâtre. Il était tourneur dans une usine. Allons bon ! C'était sans doute une erreur et Anna Zakharovna n'avait aucun lien avec sa famille. C'était fâcheux. La conversation était si bien amorcée… Et en plus, il ne s'était pas trompé : elle venait bien du milieu théâtral. La poisse !

— Comment ça, dans quel théâtre ? En amateur. À notre époque, c'était la mode. Tout le monde se passionnait, les uns pour les drames, les autres pour la comédie, les troisièmes pour l'opéra. Ton grand-père s'occupait des décors. Moi, je chantais le rôle de la comtesse dans *La Dame de pique*. Pourquoi tu ris ? Tu me vois comme ça maintenant, mais il y a un demi-siècle, les admirateurs se pressaient autour de moi. D'ailleurs, ton grand-père n'était pas en reste, précisa Anna Zakharovna avec un sourire taquin. On t'a déjà dit que tu es la copie conforme de Fedosseï quand il était jeune ? Tout pareil, pas bien grand, agile, vif. Il était très peiné de ne pas avoir de voix, car il rêvait de chanter dans les spectacles. D'ailleurs, il adorait le théâtre. Il finissait son travail à l'usine et rappliquait en courant aux répétitions. Il n'en manquait pas une. Il arrivait aux principaux interprètes de s'absenter, mais ton grand-père, jamais ! Même quand on n'avait pas besoin de lui, il venait, s'installait dans la salle et écoutait. Il me

disait : « Tu sais, Niourotchka, j'aimerais que mon fils Kouzma devienne chanteur et se produise à l'opéra, comme Chaliapine ou Sobinov. » D'ailleurs, comment va ton père ? Il est devenu acteur ?

— Ça n'a pas marché, la détrompa Zaroubine en éclatant de rire. Il n'avait pas de voix, comme mon grand-père. Il est devenu ingénieur.

— C'est dommage. Je me souviens que c'était un beau garçon. S'il avait fait du théâtre ou du cinéma, il aurait eu toutes les filles à ses pieds… Mais, toi, tu ne lui ressembles pas. Tu tiens de ton grand-père… Mais je l'ai déjà dit. Dis-moi, quels soucis nous apportes-tu, Sergueï Kouzmitch ?

— Vous souvenez-vous de Serafima Antonovna Firsova ?

— Sima ? Bien sûr. Nous avons vécu très longtemps dans le même immeuble. Que lui arrive-t-il ?

— Elle est décédée.

— Ça, alors…, fit la vieille d'une voix lente. Quand vient ton heure, comme on dit, il n'y a rien à faire. Elle n'était plus toute jeune. Elle avait trois ans de plus que moi. J'en ai quatre-vingt-cinq, elle devait donc en avoir quatre-vingt-huit. Ainsi, Sima est morte. Mais que vient faire la milice, là-dedans ?

— Elle n'est pas morte toute seule. On l'a tuée.

Anna Zakharovna secoua lentement la tête et ramassa les cartes sur la table.

— Évidemment, ça devait arriver. Je l'avais prévenue cent fois. On lui a tout pris ?

— Comment ça, tout ? demanda Zaroubine soudain aux aguets : sa visite n'allait peut-être pas s'avérer vaine.

— Mais, l'argent, les bijoux qu'elle avait encore, je ne sais pas exactement.

— Voyons, Anna Zakharovna, quel argent ? Elle était dans une misère noire et parvenait à peine à boucler ses fins de mois.

— Qu'est-ce qui te fait imaginer ça ?

— Mais tout le monde pouvait le voir. Et ce sont les voisins qui le disent.

— Il ne faut pas les croire !

Elle accompagna ces mots d'un lourd coup de poing sur la table. Malgré les années, elle était encore vigoureuse.

— Ne les crois pas, répéta-t-elle plus calmement. Les gens parlent pour ne rien dire. Qu'est-ce qu'ils peuvent savoir ? Sima était riche, mais avare jusqu'à la folie. Elle tremblait pour le moindre kopeck. Elle allait toujours là où c'était le moins cher. Lorsqu'elle achetait du saucisson, elle calculait pendant des heures de combien de grammes

elle avait besoin pour chaque sandwich de manière à ne rien prendre de superflu ! Tu sais qu'elle a chassé de chez elle son propre fils ?

— Je sais. On m'a dit que c'était à cause de ses problèmes d'alcoolisme.

— Eh bien, on ne t'a pas raconté de bêtise, à ceci près que l'ivrognerie n'était pas la vraie raison. En fait, le fils avait commencé à lui prendre de l'argent. S'il s'était contenté de boire, Sima ne lui aurait rien fait. Mais dès lors qu'il a voulu toucher à son magot, elle ne l'a pas supporté.

— Mais, Anna Zakharovna, d'où sortait cet argent ?

— Sima venait d'une famille de marchands. Après la Révolution, subodorant les expropriations, son père se dépêcha de vendre ses terres et acheta des bijoux dont il cacha la majeure partie. Le reste, il le remit aux bolcheviks – dont il rejoignit les rangs – en gage de contribution pour la construction du communisme. Mais ce n'était qu'une goutte d'eau en comparaison de ce qu'il laissa à Sima, sa fille unique.

— Je ne comprends pas, la coupa Zaroubine en écartant les mains dans un geste d'incompréhension. Disposer d'une telle richesse et vivre comme le dernier des miséreux ? C'est incroyable. Peut-être a-t-elle dépensé son héritage dans un but quelconque ?

— Bien sûr ! Dépenser, elle ? Tu rêves ! le détrompa la vieille femme. Elle était avare comme on ne peut même pas avoir idée. La nuit, elle sortait ses trésors pour les regarder, les examiner, les toucher. Elle n'en avait même pas parlé à son fils de peur qu'il ne sache pas tenir sa langue et qu'il se laisse embobiner par des amis ou séduire par des dévergondées qui convoiteraient sa richesse. Sima avait une multitude de cachettes dans l'appartement pour dissimuler toute la quincaillerie. Son fils était tombé sur l'une d'entre elles et y avait trouvé deux bagues. Évidemment, il était allé les vendre pour se payer à boire. C'est pour ça qu'elle l'a chassé de chez elle avant qu'il découvre autre chose. Si tu l'avais entendue se lamenter à propos de ces deux bagues : que son mari les lui avait offertes, l'une pour le mariage et l'autre pour la naissance de son fils, que c'étaient les seuls souvenirs qui lui restaient, et qu'elle les gardait pour les mauvais jours. Elle mentait comme un arracheur de dents pour que son fils ne devine pas qu'il y avait encore d'autres cachettes dans l'appartement. Je peux en parler : tout s'est passé sous mes yeux !

— Mais pourquoi Serafima Antonovna vous a-t-elle prise en grippe ? demanda franchement Zaroubine.

— Et pourquoi m'aurait-elle appréciée ? J'étais la seule à savoir à propos de sa fortune et je la tannais en permanence pour qu'elle vende les bijoux peu à peu de manière à vivre décemment. À quoi bon

garder tout ça ? Elle était seule, son fils était mort sans lui donner de petit-fils. À quoi ça lui aurait servi, dans l'autre monde ? L'État prendrait tout. Mais elle ne pouvait pas se défaire d'un seul de ses colifichets. Un jour, en plaisantant, je lui ai dit que si elle ne commençait pas à dépenser son argent, je lui enverrais des cambrioleurs. C'était évidemment pour rire, mais elle y a cru. Nous nous connaissions depuis que nous étions jeunes, mais elle a complètement coupé les ponts.

— Et à part vous ? Est-ce que vous croyez que quelqu'un d'autre pouvait savoir que Firsova avait autant d'argent ?

— Bien sûr. Au tout début, dans sa jeunesse, elle ne cachait pas qu'elle était riche. Elle en était même fière. Mais elle expliquait qu'elle vivait modestement et qu'elle comptait le moindre kopeck pour ne pas toucher à son héritage et tout laisser à ses enfants quand elle en aurait. Et puis, elle a commencé à avoir peur des voleurs. Ensuite, après la naissance de son fils, la préservation de sa fortune est devenue une idée fixe. Elle voyait des ennemis partout. Elle ne parlait plus aux gens et ne laissait personne entrer chez elle. Lorsque des visiteurs se présentaient, ils ne franchissaient pas le vestibule. Et réalité, elle avait tort d'avoir peur. Ça faisait tellement longtemps qu'elle menait une vie de misère, que tout le monde la croyait pauvre et tenait sa richesse pour une légende. Le plus logique était de penser qu'elle avait tout inventé.

« Certes, pensa Zaroubine, mais si cette vieille femme ne l'a pas oublié, d'autres peuvent s'en souvenir aussi. »

— Une dernière question, Anna Zakharovna : est-ce que vous avez parlé à quelqu'un de l'héritage de Firsova ?

— Oui, bien sûr. À l'époque où j'habitais encore dans l'immeuble, il y a pas mal de temps, je disais volontiers que Sima était assise sur un tas d'or alors qu'elle vivotait de pommes de terre et de pain.

— Et ces derniers temps ?

— Non. Je n'ai eu pas l'occasion de parler de Sima. À personne. Mes enfants ne la connaissent pas et ils ont autre chose à faire que de m'entendre radoter sur mes vieilles voisines. Sans compter que je n'ai aucun plaisir à me souvenir d'elle. Ces derniers temps, en famille, nous ne parlons plus que des informations : qui a dit quoi à la Douma, qui s'est battu avec qui, quel est le cours du dollar…

— Et dans l'immeuble de Firsova, est-ce qu'il y a encore des gens qui se souviennent de l'héritage ?

— Comment le saurais-je ? demanda la vieille femme en haussant ses fortes épaules. Il ne doit plus rester personne. Les gens ont dû déménager. Et les plus âgés sont sans doute morts. Nous avons emménagé dans cette maison en soixante-huit… Attendez… Peu avant

notre brouille en quatre-vingt-cinq, je me souviens que nous avons compté, Sima et moi, les locataires qui étaient là depuis le début. Et bien, à part nous deux, il n'y avait que deux autres familles. Tout le reste, c'étaient des nouveaux.

— Vous vous souvenez de leurs noms ?

— Bien sûr que je m'en souviens ! Lebedev et Storojenko.

Zaroubine sortit son carnet et jeta un coup d'œil à la liste des locataires que Dotsenko lui avait transmise. Aucun des deux noms n'était mentionné. Les familles avaient dû déménager. Ainsi faudrait-il retrouver les anciens locataires de l'immeuble. Quelqu'un gardait peut-être encore le souvenir de la richesse de la vieille Firsova et cette information était parvenue au Plaisantin. Peut-être qu'il n'avait pas laissé d'argent pour les obsèques parce qu'il savait que la femme n'était pas pauvre. Et tout cas, ce n'était pas un petit travail.

— Tu n'as plus de questions, Sergueï Kouzmitch ? demanda Anna Zakharovna.

— J'ai fini.

— Alors, prenons le thé. À moins que tu ne veuilles manger quelque chose. Le déjeuner est prêt, il n'y a qu'à le réchauffer. Qu'est-ce que tu en penses ?

Zaroubine jeta un coup d'œil à sa montre. Il devait tout de suite passer un coup de fil à Olchanski pour lui demander une perquisition dans l'appartement de Firsova : il fallait déterminer s'il y avait des cachettes, avec des bijoux ou même vides. À moins que toute l'histoire d'héritage ne fût qu'une invention de Serafima Antonovna pour se faire mousser. D'autre part, l'heure du déjeuner était passée, il restait encore longtemps avant le soir et il n'avait dans l'estomac que le verre de thé et la tartine du petit déjeuner.

— Vous avez le téléphone ?

— Là, dans la pièce. Tu peux y aller.

— Avec votre permission, je vais appeler le service. Ensuite, ce sera avec plaisir que je mangerai un morceau.

Irina

On était vendredi et Ira s'installa pratiquement dès l'aube devant ses fourneaux, comme elle le faisait toujours la veille des week-ends. Au déjeuner du samedi, deux sortes de petits pâtés farcis au minimum et un gros gâteau faisaient obligatoirement partie du menu. Et pour le dîner du vendredi, elle faisait aussi de petits gâteaux.

Elle avait établi cette coutume et elle la respectait à la lettre.

Vers la mi-journée, en examinant d'un œil critique la table garnie de chefs-d'œuvre culinaires, elle se rendit compte qu'elle avait fait trop de pâtés. Il serait impossible de tous les manger vendredi soir et samedi. Or, le dimanche, ils ne seraient déjà plus bons. En réalité, avec un voisin comme Andreï Timofeïevitch, ce n'était pas très grave : il adorait la cuisine d'Ira et avait un appétit d'ogre.

Elle posa des pâtés et des gâteaux sur un plateau et, après les avoir recouverts d'une serviette éclatante de propreté, elle alla sonner à la porte de l'appartement voisin. Le dogue noir répondit tout de suite par des aboiements graves, mais Ira n'entendit pas les pas de son maître se dépêchant vers la porte. Il lui sembla percevoir des sons étouffés en provenance de l'intérieur. « Il dormait peut-être, pensa la jeune femme. Il s'est réveillé, mais il n'a pas compris ce qui l'avait tiré du sommeil. » Elle appuya encore deux fois sur la sonnette. Sans résultat.

En rentrant chez elle, Ira entendit le téléphone chez le voisin. Le bourdonnement s'arrêta au milieu de la deuxième sonnerie. Évidemment, on avait décroché. À moins que le répondeur qu'Andreï Timofeïevitch branchait parfois, quand il n'était pas là, se soit mis en marche. Elle reposa son plateau dans la cuisine, s'empara du combiné avec détermination et composa le numéro. Le voisin répondit tout de suite et sa voix n'était pas du tout endormie.

— J'écoute… Allô ! Je ne vous entends pas… Rappelez, s'il vous plaît !

Ira raccrocha très vite et s'aperçut avec stupeur que ses mains tremblaient. Elle avait une sensation désagréable. Andreï Timofeïevitch était chez lui, mais n'ouvrait pas la porte. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Il y avait une femme chez lui ? Si c'était le cas, il n'aurait sans doute pas décroché le téléphone non plus. Mais c'était quoi, cette bêtise ? S'il était avec une femme, il n'ouvrait pas la porte parce qu'ils n'étaient pas habillés, mais ça ne l'empêchait pas de répondre au téléphone.

Ira haussa les épaules et décida de chasser toutes ces idées de la tête pour s'occuper de la maison, mais ses pensées revenaient sans cesse à son voisin étrange et devenaient de plus en plus troubles.

Il était vraiment étrange. Des tas de petits incidents, auxquels elle n'aurait même pas prêté attention en temps normal, prenaient soudain un tour plus inquiétant dans la situation de stress où elle se trouvait, à cause de la menace qui pesait sur Tatiana et la famille. Ainsi, chaque fois qu'elle entrait dans l'appartement du voisin, elle ne voyait que la cuisine et la salle à manger. Les portes des deux autres pièces étaient toujours soigneusement fermées avec des verrous ajoutés. Pourquoi ? Andreï Timofeïevitch cachait-il quelque chose ? Et pourquoi ? Après

tout, il vivait tout seul.

Elle avait remarqué également d'autres singularités dans la conduite du voisin. Parfois, il disparaissait deux ou trois jours en emmenant son chien et, à son retour, il racontait qu'il était parti à la pêche ou à la chasse. Chasser avec un dogue ! C'était ridicule. Et puis, il n'offrait jamais aux voisins un seul poisson ou le moindre gibier. Sans compter qu'il ne se vantait même pas de ses prises, ce que ne manquaient jamais de faire les vrais pêcheurs ou chasseurs. Un jour, en regardant par la fenêtre, Ira l'avait vu partir en costume et avec un attaché-case. Il était monté dans sa Volga après avoir installé Agathe sur le siège arrière. À son retour, trois jours plus tard, il avait annoncé être allé à la pêche. En tenue de ville en guise de cannes et de lignes ?

Ira avait gardé le silence parce qu'elle était discrète et bien élevée. Après tout, le voisin était un homme bien de sa personne, et pas encore trop vieux. De plus, il était veuf, ce qui signifiait libre. Il avait très bien pu passer ces trois jours avec une femme et il n'avait pas envie d'en parler. Qui pouvait le lui reprocher ? Mais pourquoi tenait-il à garder secrète cette liaison, puisqu'il n'avait pas d'attache ?

Cette question la turlupina pendant qu'elle finissait son ménage, mais elle finit par conclure que c'était peut-être la dame qui souhaitait une totale discrétion. Elle pouvait très bien ne pas être libre et ne pas souhaiter qu'on découvre qu'elle avait un amant. Ou bien c'était peut-être une personne connue, comme une actrice, ou une présentatrice de télévision, ou même – pourquoi pas ? – une femme politique qui ne tenait pas à ce genre de publicité.

Parvenue à cette conclusion, Ira poussa un soupir de soulagement. Qu'est-ce qu'elle avait à soupçonner les gens à tort ? En fait, tout était parfaitement normal.

Elle eut le temps de faire une promenade avec le petit Gricha et de préparer la viande pour le dîner lorsque les doutes se réapproprièrent encore son esprit. Et les chambres ? Pourquoi les fermait-il ? Pourquoi n'avait-il jamais fait faire à Ira le tour de l'appartement, comme tout le monde ? Un autre détail lui revint soudain en mémoire : il lui était arrivé à plusieurs reprises de chasser Ira lorsqu'il recevait certains coups de téléphone. En fait, « chasser » n'était pas le mot, parce qu'il ne procédait jamais grossièrement, mais, au contraire, d'une manière très délicate. Il décrochait, écoutait qui l'appelait, puis il disait : « Une minute ! » avant de se tourner vers Ira avec un beau sourire et ces mots : « Je vous raccompagne, ma chère ? ».

Il le disait avec cette intonation interrogative qui ne laissait pas de place pour la manœuvre. On ne pouvait répondre que de deux manières : « Oui, je vous en prie, merci pour le thé. » Ou : « Ne vous dérangez pas, je connais la sortie. »

Il n'y avait pas de troisième possibilité. Personne ne pouvait dire : « Ne vous gênez pas, parlez. Je vais rester là à écouter. »

Quelles mystérieuses conversations pouvait bien tenir Matouvitch ? S'il avait vraiment une liaison, l'explication était évidente. Il n'allait tout de même pas se mettre à roucouler au téléphone avec sa bien-aimée devant un témoin, alors qu'il cachait si bien l'affaire depuis longtemps.

Sous le vacarme de l'aspirateur (réparé d'ailleurs par le voisin), ses doutes reculèrent une nouvelle fois. Mais il restait tout de même la question désagréable des chambres fermées. Ah ! Si Ira avait pu imaginer une explication rationnelle à ces portes et à ces verrous, elle se serait aussitôt laissée aller à sa gaieté et à son insouciance coutumières. Elle ne voulait pas soupçonner quoi que ce soit chez ce gentil voisin toujours prêt à se plier en quatre pour l'aider. Mais ses doutes continuèrent à lui gâcher l'humeur.

15

Kamenskaïa

Personne ne s'y attendait. Au milieu du briefing du matin que dirigeait Korotkov, la porte s'ouvrit et le colonel Gordeïev en personne apparut sur le seuil. Il était impossible de dire qu'il semblait d'une santé resplendissante, mais il n'avait pas vraiment mauvaise mine.

— C'est comme le tableau de Repine *Celui qu'on n'attendait pas,* chuchota Dotsenko en se penchant vers Nastia.

— C'est vrai que, maintenant, tu es devenu notre spécialiste en matière de peinture, répondit-elle en souriant.

— Pourquoi ?

— Parce que. Tu n'es pas le seul limier, ici.

Nastia ne remarqua même pas que, depuis tout le temps qu'ils se connaissaient, elle tutoyait Micha pour la première fois. Lui non plus ne s'en rendit pas compte : il avait l'esprit trop occupé à se demander comment Kamenskaïa avait bien pu avoir vent de son escapade à l'exposition de peinture.

La Boule resta quelques secondes debout sur le seuil à examiner l'assistance avec attention puis il hocha la tête.

— Poursuivez, je ne veux pas vous gêner. Après la réunion, je voudrais voir Korotkov, Kamenskaïa et Dotsenko.

Il sortit, mais le briefing s'arrêta là. Korotkov fit des yeux le tour des collaborateurs et demanda :

— Quelqu'un sait-il ce qui a bien pu se passer ? Pourquoi Gordeïev est là ?

Il obtint pour réponse un brouhaha dont on pouvait déduire que l'apparition avait pris de court tous les assistants.

— Peut-être qu'on lui a donné son bon de sortie…

— Pas possible, répliqua Korotkov. Je lui ai parlé hier soir et il n'était pas question de quitter si vite l'hôpital.

— Il a pu très bien ne pas prévenir pour nous prendre au dépourvu et vérifier ce que nous faisons, suggéra Nastia.

— Bon, vous pouvez disposer. Micha, Nastia, nous avons des ordres.

Ils entrèrent tous les trois dans le bureau de La Boule et restèrent immobiles près de la porte, avec un regard interrogatif vers leur chef.

« Tout va bien, pensa Nastia avec un sourire maussade. Rien de tel qu'une bonne engueulade du chef dès le matin pour ensuite se sentir libérée toute la journée. »

À sa table de travail, Gordeïev triait ses papiers. Il jeta un rapide regard à ses subordonnés avant de se replonger dans la paperasse, en disant laconiquement :

— Assis. On va parler.

Ils prirent place autour de la longue table de conférences sans attendre rien de bon. Ils avaient raison.

— Je voudrais entendre votre rapport détaillé à tous les trois sur votre travail dans le dossier des meurtres liés à l'émission de télévision, attaqua Gordeïev d'une voix dure. Ce matin, le général m'a appelé pour me demander poliment quand je serais en mesure de lui apporter des résultats. Vous comprenez, je pense, que, à une telle question, il n'y a qu'une seule réponse : aujourd'hui. La presse s'intéresse à l'affaire et lui fait une grande publicité. Il y a déjà eu une interview d'Obraztsova et de nombreux articles que vous n'avez pas eu le temps de lire, tellement vous étiez occupés à arrêter tous les criminels de Moscou pendant que j'étais à l'hôpital. De tout ce que vous m'avez raconté pendant vos visites, j'ai tiré la conclusion décevante que vous n'aviez rien à dire. Et je ne peux pas me présenter chez le général pour lui annoncer ça. Maintenant, je vous écoute.

Ils parlèrent à tour de rôle, d'abord Korotkov, puis Nastia et, enfin, Dotsenko. Gordeïev ne les interrompait pratiquement pas, se bornant à leur demander de préciser tel ou tel point, tout en prenant des notes.

— C'est triste, conclut Gordeïev. En un mois, vous avez manqué d'arrêter un innocent, vous avez attrapé l'assassin des toxicomanes par hasard et vous avez tiré la conclusion que le Plaisantin pouvait avoir un rapport avec Chouvalov. En parlant normalement, ça signifie que dalle, rien. Rien du tout, insista-t-il en détachant les mots. Comment faut-il l'interpréter ? Est-ce que Korotkov est incapable de diriger le service ? Ou est-ce que vous le trompez, en vous servant de votre longue amitié avec lui, pour vous tourner les pouces pendant votre temps de travail ?

— Viktor Alexeïevitch, vous êtes injuste, se défendit Nastia. Korotkov est un bon chef, et l'amitié n'a rien à voir.

— Alors quel est le problème ?

— Le problème, c'est l'assassin. Le Plaisantin. Ce n'est pas si simple. Il est impossible de le cerner puisqu'il n'est pas lié aux victimes par des relations personnelles…

— Ne me prends pas pour un imbécile, répliqua Gordeïev. Je sais très bien ce qui est simple et ce qui est difficile ! Je ne vous demande pas pourquoi vous n'avez pas encore attrapé le Plaisantin, mais pourquoi vous avez fait si peu et, surtout, qu'est-ce que je vais dire dans une heure au général ? Pendant quinze jours vous avez suivi la piste Gorchkov pour finir par vous rendre compte que vous aviez tort. Pendant quinze autres jours, vous vous êtes acharnés sur Chouvalov et votre instinct vous a encore trahis. Est-ce que je dois raconter au général que votre intuition ne vous mène nulle part ?

— Mais nous n'en avons pas encore fini avec Chouvalov, Viktor Alexeïevitch. Je suis certaine qu'il a un complice…

— Vous êtes tous libres, à l'exception de Kamenskaïa, la coupa Gordeïev. Allez bosser. J'espère que vous savez encore comment on fait.

Korotkov et Dotsenko s'enfuirent sans demander leur reste. Gordeïev ôta ses lunettes, les rejeta sur la table et se mit à faire les cent pas derrière Nastia. Elle attendait patiemment la suite, en comprenant bien que rien d'agréable n'allait venir. Le colonel s'assit enfin à la table de conférences, face à elle.

— Que se passe-t-il, Anastasia ? demanda-t-il doucement. Tu as si peur que ça ?

Elle hocha la tête en silence, en sentant les larmes lui monter au coin de l'œil. Elle n'allait tout de même pas se mettre à pleurer ! Il ne manquerait plus que ça.

— C'est comme si quelqu'un vous avait crevé les yeux à tous, poursuivit Gordeïev. Vous vous accrochez péniblement à n'importe quel indice qui renforce l'hypothèse que les meurtres du Plaisantin sont dirigés contre Obraztsova. Je serais prêt à comprendre ça, s'il ne s'agissait que de toi. C'est vrai que si Tatiana n'est pas visée, c'est toi qui l'es. Cette idée te fait peur et tu tentes de t'en délivrer. Ce n'est pas bien, mais ça peut se comprendre. Mais Korotkov, où il regarde ? Et Selouïanov ? Et Dotsenko ? Et le gars du district… Zaroubine ? Ils devraient avoir une meilleure vision des choses. Pourquoi ils semblent aveugles, eux aussi ?

Nastia esquissa un sourire douloureux.

— C'est sans doute qu'ils ont pitié de moi, dit-elle.

— Ils feraient mieux de s'apitoyer sur les victimes du Plaisantin, non ? Et tu es tout aussi coupable : ça fait combien de temps que je t'ai dit clairement de ne pas trop t'attacher à Tatiana et de chercher ton ennemi personnel ? C'était lorsque tu es venue me voir à l'hôpital. Chouvalov, qui pouvait avoir une dent contre Tatiana, t'est tombé sous la main et tu as focalisé toute ton attention sur lui. Bien sûr, je comprends que tu as peur et que tu préfères ne pas croire que tout ça

est dirigé contre toi, mais tout le monde se fout de tes états d'âme, ma fille. Je suis ton patron et ce qui m'intéresse, c'est que les gens de mon service fassent leur boulot correctement et de manière productive. Quant aux émotions, tu peux te laisser aller tant que tu veux, là-bas, à la maison, précisa-t-il avec un geste déterminé vers la fenêtre. Tu veux que je te raconte ce qui s'est passé ? Ou tu le sais déjà ?

— Je ne sais pas. Dites toujours.

Elle était persuadée que Gordeïev allait lui raconter toute l'histoire des crimes du Plaisantin telle qu'il l'avait reconstituée à partir de leurs exposés, et ça n'aurait rien à voir avec la vision qu'elle s'en faisait. Le colonel était toujours très habile à observer les situations d'une manière non conventionnelle.

— Alors voilà. La belle-mère de Korotkov était en train d'agoniser et il était incapable de penser à autre chose qu'aux problèmes liés à son décès : à qui emprunter de l'argent pour les funérailles, comment acheter une concession et dans quel cimetière, l'enterrer ou l'incinérer ? Je peux même imaginer qu'il avait tous les soirs des discussions sans fin avec sa femme, sur tous ces sujets, et que ça se terminait toujours en engueulades. Selouïanov, lui, avait à résoudre une série de meurtres de toxicomanes, sans aucun rapport avec ton Plaisantin jusqu'à ce qu'un lien soit établi par hasard. Micha Dotsenko est tombé amoureux de cette amie ou parente d'Obraztsova et ne pense qu'à aller la voir dès qu'il peut. Voilà la situation. Et toi, ma fille, tu t'es permis le luxe d'avoir peur, d'abandonner ton esprit critique et de décider que tes spéculations étaient des faits. En somme, tu t'es dit que lorsqu'on veut très fort quelque chose, ça finit par arriver. Tu voulais tant qu'à chaque nouveau cadavre le Plaisantin se rapproche d'Obraztsova, et non de toi, que tu as fini par ne plus réagir en flic pour te transformer en l'un de ces scoliastes qui dénaturent les faits pour les faire coller à leurs théories. Et les gars t'ont suivie docilement parce que tu as toujours été celle qui avait des idées pour tout le monde et qu'ils avaient suffisamment de soucis pour préférer ne pas penser. Leur manque d'esprit critique te soulageait en te confortant dans ta position. Alors ? Je n'ai pas raison ?

Elle avait honte et elle aurait voulu ne pas reconnaître que son chef était dans le vrai, mais c'était impossible. Elle avait compris depuis longtemps qu'elle avait tort de se laisser diriger par la faiblesse et la peur, mais elle était incapable de trouver en elle les forces pour corriger la situation. C'était si confortable d'être faible…

— Oui, dit-elle en prenant une respiration profonde. Vous avez raison.

— Nous sommes donc d'accord.

Il se leva de la table de conférences pour retourner à son fauteuil

de patron à haut dossier où il avait sous la main toute une batterie d'appareils téléphoniques.

— Va et mets-toi à travailler normalement. Fais ce que je t'ai dit il y a belle lurette : trie tous tes clients et sélectionne ceux qui conviennent le mieux au rôle du Plaisantin. Établis la liste de ceux qui ont été libérés. Appelle les psys, donne-leur tous les éléments et qu'ils réfléchissent au portrait psychologique du tueur. Je ne comprends pas pourquoi ça n'a pas encore été fait ! Quel bordel, ma parole !

En sortant du cabinet de Gordeïev, Nastia sentit soudain qu'elle avait un affreux mal de tête et qu'elle manquait d'air. Elle surmonta l'étourdissement, descendit au rez-de-chaussée et sortit sur le perron. L'air froid se colla à elle comme un chiffon mouillé et elle fut aussitôt transie, mais elle se sentit mieux et parvint à revenir à elle.

Gordeïev avait raison : elle s'était comportée d'une manière impardonnable. Si elle n'avait pas cédé à la panique, si elle avait admis depuis le début que le Plaisantin en avait après elle, elle aurait peut-être pu trouver déjà quelque chose pour l'arrêter. Avait-elle, de ce fait, les quatre victimes sur la conscience ? Cette idée était insupportable, mais elle ne pouvait la chasser de son esprit et faire semblant de ne pas être concernée. Elle était concernée. Elle, et pas quelqu'un d'autre.

Elle parvint, non sans effort, à se mettre au travail. Le soir, elle avait établi une liste de quatre personnes dont on pouvait attendre des actions sortant du commun.

L'assassin

— Si de tous les hommes les uns mouraient, les autres non, ce serait une désolante affliction que de mourir…, me dit Grand-Mère, en souriant.

Je contemplais tristement son visage ridé, exténué par la douleur permanente, mais dont même la grave maladie n'avait pas pu effacer la distinction. Pour la première fois de mon existence, je comprenais à quel point elle allait me manquer. Je n'avais plus que deux personnes dans la vie : mon père et ma grand-mère. Ma femme ne comptait pas : elle était trop jeune et stupide pour représenter quelque chose pour moi. Mais Père et cette vieille femme au caractère d'acier constituaient les deux piliers qui me soutenaient. Père représentait pour moi l'idéal du serviteur de la Patrie et de l'Homme véritable sur lequel je devais m'aligner. Grand-Mère était, elle, un modèle de résistance, d'inflexibilité et d'intrépidité. Elle n'avait vraiment peur de personne

ni de rien. Pas même de la mort, comme elle le montrait. Ses jours étaient comptés, elle le savait très bien, mais elle parvenait encore à plaisanter.

— Combien de temps faut-il vivre dans ce monde pour arriver à une telle conclusion ? lui demandai-je en m'efforçant de ne pas lui montrer à quel point j'étais amer.

— Je ne sais pas, mon enfant. Un homme sage a remarqué ça aux alentours de la quarantaine. Moi, je me borne à le citer. Mais avec le sentiment d'une parfaite identité de vues.

— Et qui est ce sage ?

— La Bruyère. Jean de La Bruyère. Un contemporain de Louis XIV. Il était le précepteur du petit-fils du Grand Condé. Mais c'est une honte que tu ne saches pas cela, toi, un rejeton de la famille Danilevitch-Lissovski… Je crois que la piqûre va agir et je vais dormir un peu. Tu ferais mieux de prendre l'exemplaire des *Caractères,* ça te sera utile. Il est sur le rayon des philosophes français.

À ce moment-là, je ne savais pas – et je ne l'ai pas deviné – que ce serait notre dernière conversation. La piqûre fit son effet et elle s'endormit pour ne plus se réveiller. Pendant qu'elle mourait dans son sommeil, j'étais installé près d'elle dans un profond fauteuil et je lisais : « Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent et à ceux qui restent. » Je tressaillis à la lecture de cette phrase qui me sembla infiniment cynique et cruelle. Mais l'instant d'après, je rassemblai mes forces, jetai un regard à l'intérieur de moi-même et compris que cette pensée – malgré tout son cynisme – était la vérité. Je ne voulais pas que Grand-Mère meure. Mais je ne voulais pas non plus passer à son chevet tout mon temps libre. Je voulais qu'elle soit forte et en pleine santé, mais, impotente et mourante, elle était devenue une charge pour moi. Je devais terminer ma thèse et j'avais une multitude d'expériences à accomplir en laboratoire.

Les questions qui me tourmentaient sur la vie et la mort après le meurtre de ma mère se teintèrent désormais de nouvelles nuances.

La mort était inévitable et il fallait s'y résigner. On trouvait aussi chez La Bruyère la phrase suivante : « Ce qu'il y a de certain dans la mort est un peu adouci par ce qui est incertain : c'est un indéfini dans le temps qui tient quelque chose de l'infini et de ce qu'on appelle éternité. » Sur ce point, je n'étais pas d'accord avec le philosophe français. Catégoriquement. Au dix-septième siècle, les notions d'infini et d'éternité pouvaient apparaître comme des caractéristiques du divin qui conduisaient à accepter la mort comme un don du ciel. Mais pour moi, ayant grandi au vingtième siècle et ayant reçu une éducation scientifique supérieure, l'infini et l'éternité étaient des notions que

j'utilisais fréquemment et qui n'avaient pas de rapport avec Dieu. C'est vrai que personne ne sait quand la mort va le surprendre, mais est-ce pour autant un don du ciel ? Pas du tout. Maman ne le savait pas et qu'en est-il ressorti ? Elle a eu une mort monstrueuse, sale et indécente. Une mort indigne de la vie qu'elle avait vécue. Et aucune considération sur l'éternité ou l'infini ne pouvait me réconcilier avec ça, comme le promettait le précepteur du petit héritier du prince de Condé.

Il est commun de prétendre que chacun est maître de son sort. Pour moi, cette phrase signifiait que j'étais le maître non seulement de la vie, mais aussi de la mort. Car cette dernière fait également partie du sort de chacun : c'est son point final en quelque sorte. Or, le signe de ponctuation fait partie intégrante de la phrase. Et si je voulais me montrer digne de ma famille et de mes ancêtres, il me fallait aussi mourir dignement.

Ne croyez pas que j'ai compris tout cela d'un seul coup, en un clin d'œil, pendant que je me trouvais dans ce fauteuil à côté de Grand-Mère mourante. Il m'a fallu des années. C'est idiot, hein ? De longues années pour se rendre compte de ce qu'on peut résumer en deux minutes. Mais d'un autre côté, il est toujours possible d'exposer toutes les avancées scientifiques en quelques instants indépendamment du temps mis pour les découvrir. « C'est plus tôt fait de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-même pour ne pas la craindre », écrivait également La Bruyère. Il était plus futé que vous et moi, le bonhomme. S'armer de raison et reconnaître que la mort est inévitable, absolument inévitable et qu'on ne peut rien contre elle, c'est la première étape. Lutter contre les transes de la mort et la surmonter au prix d'efforts permanents, c'est la deuxième étape. Pour y parvenir, il faut beaucoup de temps et beaucoup de forces. Mais j'y suis parvenu. Je l'ai fait. J'ai cessé d'avoir peur de la mort.

Irina

Ira se surprenait à penser constamment à Micha Dotsenko. Mais elle avait eu tellement de mauvaises expériences, de larmes et d'amères déceptions qu'elle avait peur de faire confiance à un nouveau chevalier servant, mais aussi à elle-même, elle devait bien le reconnaître. Elle n'imaginait pas que Dotsenko ne se voyait pas dans le rôle d'un admirateur ordinaire et que ses intentions étaient sérieuses. Elle voyait bien que Micha cherchait n'importe quel prétexte pour

l'appeler et profitait de la moindre possibilité de la rencontrer et cela lui faisait plaisir, mais elle ne regardait pas plus loin. Micha lui plaisait beaucoup. Énormément, même. Et pour cette raison, elle fut ravie de la nouvelle proposition qu'il lui fit, même si elle avait l'air plutôt étrange.

— Iricha, lui dit-il vers midi, au téléphone. Tu te souviens du soir où nous étions passés chez toi avec Serioja Zaroubine. Tatiana était allée voir un spécialiste des chats, n'est-ce pas ?

— C'est exact, confirma Ira.

— Tu ne pourrais pas demander à Tatiana son adresse et son téléphone ?

— Pourquoi ? demanda-t-elle, surprise. Tu veux acheter un minet ?

— Jamais de la vie, Iricha. Il se trouve qu'on a tué récemment une vieille femme qui vivait seule avec quatre chats. Des voisins s'occupent provisoirement de ces pauvres bêtes, mais seulement pour quelques jours et personne ne sait ce qu'elles vont devenir ensuite. Alors j'ai pensé que nous pourrions aller voir ce spécialiste, tous les deux. Peut-être connaît-il l'adresse d'un refuge félin. Qu'est-ce que tu en penses ?

Ira n'en pensa que du bien et ils convinrent d'aller voir le gars le soir, lorsque Micha sortirait du travail. À cette heure-là, Tatiana et Stassov seraient à la maison et la question de la garde de Gricha ne se poserait pas. Elle promit d'obtenir de Tatiana les coordonnées du spécialiste et d'appeler ce dernier pour prendre un rendez-vous.

À huit heures tapantes, Ira attendait déjà au bas de son immeuble, rayonnante, les yeux joliment maquillés.

Micha était un peu en retard, mais elle ne lui en voulait pas. Il lui fallait trouver un sac de transport spécial, prendre les chats chez les voisins et attraper une voiture. Il était difficile de calculer à la minute le temps nécessaire. À huit heures et quart, une Volga blanche s'arrêta devant l'entrée. Ira s'avança vers la voiture avec un grand sourire, mais, lorsque la portière s'ouvrit, ce ne fut pas Micha Dotsenko qui en sortit, mais Andreï Timofeïevitch. Elle eut l'impression qu'en la voyant, il avait refermé très vite la voiture. Même trop vite. Et son visage exprimait le mécontentement.

— Bonsoir, ma chère, la salua-t-il comme d'habitude, même si Ira eut l'impression que sa voix était tendue. Vous attendez quelqu'un ?

— Bonsoir, Andreï Timofeïevitch. Oui, j'attends Micha.

— Vous sortez, ce soir ? demanda-t-il avec un sourire qui sembla méchant à la jeune femme.

— Non, nous allons voir un spécialiste en questions félines. Quatre malheureux chats ont perdu leur maître et nous pensons, Micha et

moi, qu'il peut nous conseiller où les placer.

— La poubelle est la meilleure place, émit-il avec une dureté inattendue avant d'afficher un sourire contrit. Ne faites pas attention si je suis bougon. Mon Agathe ne supporte pas les chats et elle m'a sans doute contaminé. Mais en fait, ce sont généralement des créatures amusantes et très gentilles. Bon, je vous souhaite le bonsoir, ma chère. Ne prenez pas froid en plein vent.

Ira le regarda pénétrer dans l'immeuble pour remonter chez lui. Ainsi le voisin Matouvitch était-il capable de pointes malveillantes. Et pourtant, il semblait tellement agréable. Un homme si gentil… Gentil peut-être, mais il gardait fermées les portes de son appartement.

Elle se sentit gagner par une impression désagréable, mais, à ce moment, Micha arriva en taxi.

Dotsenko

Lorsqu'il retrouva la charmante Ira au bas de son immeuble et qu'elle lui donna l'adresse du « chatologue », Dotsenko jura intérieurement. Le gars habitait dans le centre de Moscou, dans une rue voisine de celle de la défunte Firsova. Il était allé prendre les chats là-bas, puis trouver une voiture pour aller chercher Ira à Boutovo, au diable vauvert, avec son fardeau miaulant. Et, au bout du compte, il fallait retourner pratiquement au même endroit. Pourquoi n'avait-il pas eu l'idée d'appeler Ira pour lui demander l'adresse. Ils auraient pu se donner directement rendez-vous là-bas et économiser du temps et de l'argent.

Dotsenko n'était pas avare, mais le salaire de la milice ne prédispose pas aux dépenses superflues.

Alexandre Kazakov, le spécialiste des chats, les reçut cordialement.

— Entrez, entrez ! Et laissez-moi examiner vos chats, fit-il tout de suite en prenant le sac des mains de Dotsenko. Ils peuvent avoir une maladie quelconque. Si c'est le cas, je les garderai le temps de les soigner avant de penser à qui les confier. Oh ! Ma toute belle, viens ici ! Viens, ma gentille minette, voilà !

Il prit l'un des chats du sac en y laissant les autres. Lorsque Dotsenko voulut les sortir, eux aussi, Kazakov l'en empêcha d'un geste.

— Attendez ! Je ne peux pas prendre le risque de les lâcher avant de les avoir examinés tous. Pour l'instant, il vaut mieux qu'ils restent à

l'écart. J'ai ici pas mal de chats et il est inutile de les exposer, surtout que certains ne m'appartiennent pas.

L'appartement de Kazakov était petit, mais confortable. Des rayonnages de livres emplissaient presque tout l'espace, ne laissant que la place nécessaire aux meubles anciens, mais bien entretenus. Partout se faisait sentir la touche d'un maître des lieux soigneux et attentif. Et pour une raison incompréhensible, le logement ne sentait pas le chat.

L'examen du premier animal fut rapide. La minette était en bonne santé, même si elle était déjà d'un certain âge. Le deuxième chat que Kazakov prit dans le sac fut un gros matou roux. Quand il le posa sur la table, sous la lampe, le spécialiste siffla :

— Mais nous nous connaissons, mon ami. C'est même moi qui ai recousu ton oreille déchirée à l'époque où je finissais mes études secondaires. Tu n'avais que six mois. Mais, dis donc, tu es devenu énorme. Je ne t'aurais pas reconnu s'il n'y avait pas eu l'oreille. Attends…

Il se tourna vers Dotsenko et lui lança un regard méfiant.

— D'où tenez-vous ce chat ?

— Pourquoi donc ? Quel est le problème ? demanda Dotsenko, l'air innocent.

— Ce chat appartient à la grand-mère Serafima, je m'en souviens très bien. Comment l'avez-vous eu ? Et les autres, d'où viennent-ils ?

— De Serafima Antonovna, vous ne vous trompez pas. Voyez-vous, la vieille Firsova est décédée et je tente de placer ses chats. Vous la connaissiez ?

— Oui, je connais tous les chats du quartier. Et leurs maîtres aussi. Ils m'apportent tous leurs protégés pratiquement depuis mon enfance.

— Serafima Antonovna venait souvent vous voir ? demanda Dotsenko.

— Oui, souvent. Elle était très pauvre, indigente même, et je ne lui prenais pas d'argent, mais elle tremblait pour ses chats qui étaient, d'une certaine manière, sa seule famille. À part eux, elle n'avait personne, ce qui fait qu'elle venait me voir pour un oui, pour un non. Elle avait peur qu'ils souffrent d'une maladie grave ou qu'ils aient besoin d'une opération, car elle n'avait pas d'argent pour payer des soins. Elle était rigolote, la vieille !

— Pourquoi rigolote ?

Kazakov parlait tout en examinant le matou. Il lui ouvrait habilement la gueule, examinait les dents et la langue, contrôlait les pattes, palpait le ventre, étudiait le poil.

— On racontait qu'elle avait beaucoup d'argent et qu'elle faisait

simplement croire qu'elle était pauvre. Je ne sais pas. Peut-être était-elle réellement dans la misère et il ne s'agit que de racontars stupides. En tout cas, je m'occupais toujours de ses chats à l'œil. En général, je ne prends jamais d'argent aux retraités. Avec leurs pensions de misère, économiser pour pouvoir payer le traitement de leurs chats, qui sont souvent leur seule joie, c'est la porte ouverte à la maladie. Et voilà, espèce de bandit roux ! Tout va bien pour toi aussi. Va faire un tour, hein ? Le suivant, s'il vous plaît.

Dotsenko attendait avec impatience que Kazakov finisse d'examiner les chats de Serafima. C'était un curieux renversement de situation. Tout avait mal commencé par un aller-retour inutile et voilà que la chance jouait en sa faveur et qu'il avait trouvé un témoin qui pouvait savoir des choses sur la quatrième victime. Pendant que le jeune gars examinait les animaux, une femme sympathique, mince et blonde, dans les quarante-cinq ans, jeta un coup d'œil dans la pièce.

— Saneka, as-tu proposé du thé à nos visiteurs ?

— Je n'ai pas eu le temps, Maman, répondit Kazakov. Pour le moment, j'examine les patients.

« Le thé… C'est excellent, pensa Dotsenko. Nous allons nous installer et causer dans une chaude ambiance familiale. La gentille maman, si belle et attirante, doit avoir plein d'admirateurs. Peut-être que l'un d'eux a été intéressé par l'argent de la vieille Firsova. Si cette famille parlait de la richesse de Serafima Antonovna, il faut déterminer qui encore participait aux conversations. »

— C'est gentil, nous prendrons bien une tasse de thé, répondit tout de suite Dotsenko, tout charme et sourires.

À côté de lui, Ira lui enfonça le coude dans les côtes en murmurant :

— Voyons, Micha, c'est gênant.

— Ne vous en faites pas, la rassura Kazakov en faisant preuve d'une excellente ouïe. Maman adore prendre le thé avec les visiteurs. Elle aime quand il y a du monde à la maison.

— Mais nous ne sommes pas venus en visite, objecta Ira. Nous sommes ici en consultation.

— Ça n'a pas d'importance. Et puis nous devons tout de même déterminer ce qu'il convient de faire des chats de Serafima Antonovna. Nous en parlerons en prenant le thé. Mais qui êtes-vous ? Des voisins ?

— Non, nous…, commença Ira, mais Dotsenko ne la laissa pas terminer.

— Oui, nous habitons dans le même immeuble que Serafima Antonovna. Ou plutôt, j'habite, se reprit-il. Le logement d'Ira se trouve dans un autre quartier.

En attrapant le regard indigné de la jeune femme, Dotsenko lui prit doucement la main et la pressa pour la rassurer. Kazakov, attentif, ne manqua pas de remarquer le flottement dans les déclarations. Il posa sur Ira et Micha un regard acéré et hocha la tête.

— Il me semble que vous n'êtes pas d'accord entre vous, constata-t-il avec un bon sourire. Mais ce sont des choses qui arrivent. Ma fiancée aussi se trompe parfois. Elle dort ici un jour sur deux et, lorsqu'on lui demande son adresse, elle donne la mienne.

« Ainsi, se dit Dotsenko, l'affaire ne se limitera pas aux admirateurs de la maman. Notre héros a une fiancée et il est probable qu'il a fréquenté d'autres jeunes filles avant ça. Un beau garçon, séduisant, avec une profession qui sort de l'ordinaire : rien d'étonnant s'il a du succès auprès des filles. »

— Vous êtes vétérinaire de formation ? demanda-t-il.

— Moi ? répondit Kazakov en saisissant le dernier des chats de Serafima Antonovna par les pattes de devant pour le reposer par terre. De par ma formation, je ne suis personne. J'ai fait mes études secondaires, puis l'armée. Voilà tous mes diplômes.

— Mais comment vous faites pour les chats ? s'écria Ira, étonnée. À l'exposition de Sokolniki, on vous présente comme un spécialiste reconnu. Nous pensions que vous aviez fait de longues études…

— Sur quoi ? Sur les chats ? J'ai passé ma vie à apprendre tout ce que je pouvais à leur propos, mais pas dans les écoles. Sur le tas. En pratiquant. J'ai lu tous les livres possibles, mais c'est surtout l'expérience qui m'a formé. Quant au marché aux chats…

Soudain, il éclata de rire, laissant sa phrase en suspens. Il s'empara d'un chat angora blanc, roulé en boule sur le divan, et le serra sur sa poitrine pour le caresser.

— Qui m'a recommandé à vous ? Quelqu'un du club ?

— Non, répondit Ira, indécise. Il me semble que c'était l'un des visiteurs.

— Évidemment. Le club ne me reconnaît pas parce que je ne me passionne pas pour la pureté des races, que je ne m'occupe pas de croisements ni de sélection et que je ne m'intéresse pas aux expositions. J'aime les chats comme ils sont. Le chat de gouttière abandonné par son maître m'est plus cher que celui de la race la plus pure parce qu'il est malheureux et a besoin d'aide. Au club, ils ne comprennent pas mon point de vue et ils me traitent de charlatan. Et puis, il y a encore autre chose. L'éleveur va là-bas pour vendre ses animaux et il ne parlera pas aux acheteurs des problèmes qu'ils pourraient avoir. Ainsi, certains achètent un minou sympathique qu'on leur a dit tranquille et omnivore et ils se retrouvent vite avec un animal qui exige tous les jours sa ration de viande crue. Il perd aussi

des poils dans toute la maison, il fait un cirque pas croyable quand il a ses chaleurs, il bouffe les plantes et, pour couronner le tout, il faut le garder à l'intérieur, en fermant portes et fenêtres même quand il fait une chaleur à crever… Total, des soucis et des dépenses à n'en plus finir alors qu'on pensait avoir une petite boule d'affection. Je vais souvent à cette expo et il m'arrive de donner des conseils à des acheteurs sur le point de se faire avoir. C'est comme ça que mon numéro de téléphone circule là-bas. Les habitués qui y vont en spectateurs me recommandent aux débutants. Voilà l'histoire. Eh bien ? On le prend, ce thé ?

Ils passèrent dans une autre pièce, plus grande et meublée avec goût de ces mêmes vieux meubles des années cinquante. Si la première évoquait un bureau, avec les rayonnages de livres, le divan étroit et la table d'examen éclairée par une lampe puissante, la seconde ressemblait à un salon avec un énorme lustre ancien accroché au-dessus de la table ronde et des portraits et des photos accrochés aux murs.

— Je vous présente ma mère.

— Elena, dit affablement la jolie blonde en tendant la main à Dotsenko.

— Très heureux. Je m'appelle Mikhaïl et voici Irina, ma fiancée.

Ira lui lança un regard abasourdi puis, incapable de se retenir, pouffa de rire.

— Oh, il ne faut pas vous troubler, dit gaiement Elena. Saneka a une fiancée, également. Mais ce n'est plus à la mode. Maintenant, on fait connaissance et puis on se marie tout de suite ou l'on se contente de vivre ensemble. Il n'y a pas de place pour des fiançailles, dans tout ça. Et vous comptez vous marier bientôt ?

— Oui, bientôt, se dépêcha de répondre Dotsenko. Dès que nous aurons fini de nous occuper des chats de Serafima, nous filerons à l'état civil. Hein, Iricha ?

Ira, ébahie, resta silencieuse et Dotsenko pensa d'abord qu'il était allé trop vite et qu'il avait commis une erreur : on ne pouvait pas aborder comme ça, devant des étrangers, un sujet qu'il n'aurait même pas osé évoquer la veille. Puis, constatant que la jeune femme ne semblait pas du tout offusquée, il se rasséréna. C'était même mieux comme ça. Sinon, il aurait encore hésité longtemps avant de faire sa demande officielle. Ainsi, tout avait été plus facile.

Après le thé, la conversation coula facilement dans le sens voulu par Dotsenko. Le sort des chats de Serafima était le sujet principal de la conversation, il était donc logique de parler de la vieille femme et de ses relations. Comme il lui était impossible de prendre des notes, le flic s'efforçait de garder en mémoire les noms et les indications de

résidence des personnes évoquées, de manière à pouvoir enquêter, dès le lendemain matin, sur celles qui avaient entendu parler de l'héritage de Firsova. « Quel idiot je fais, se dit-il à plusieurs reprises, si j'avais su, j'aurais apporté un dictaphone. »

Kamenskaïa

De retour à la maison, elle contrôla à l'aide de l'ordinateur toutes les informations au sujet des quatre types qu'elle avait identifiés et qui pouvaient être capables de se lancer dans la macabre mise en scène du Plaisantin. Oui, sa mémoire ne l'avait pas trahie : ils étaient tous en liberté. Deux d'entre eux avaient déjà été libérés et les deux autres n'étaient pas parvenus jusqu'au banc des accusés. Jadis, ils habitaient tous les quatre à Moscou, mais les données sur leur présente localisation étaient incomplètes puisqu'il n'y avait eu aucune urgence à les recueillir. Au fond d'elle-même, Nastia ne croyait pas que l'un d'entre eux pût être le Plaisantin. Elle se souvenait trop bien de chacun, de leur caractère et de leur profil psychologique. Bien sûr, ils étaient tous capables de concevoir un plan aussi machiavélique, mais il était peu probable qu'ils voulussent réellement se venger d'elle. Tous les quatre étaient des hommes sensés et raisonnablement intelligents. Ils savaient très bien qu'elle ne faisait que son travail et qu'elle n'avait rien tenté à leur égard qu'ils ne méritaient pas. Non, elle ne croyait vraiment pas que c'était l'un d'eux et c'était en grande partie à cause de ça qu'elle n'avait rien entrepris lorsque Gordeïev lui avait demandé, une première fois, de fouiller dans son passé. Néanmoins, après la répétition insistante de l'ordre, elle était bien obligée de s'y coller. La machine était lancée, le travail sur eux avait commencé. Elle verrait bien ce qui en sortirait.

Elle éteignit l'ordinateur, s'installa dans son fauteuil et entreprit d'examiner les vidéocassettes offertes par son frère et sa belle-sœur à l'occasion du Jour de la milice. Comme la migraine qu'elle se traînait depuis le matin, bien qu'un peu moins forte, n'avait pas cessé et que l'aspirine était impuissante, elle ne se sentait pas la force de regarder un film en VO et décida de choisir l'un de ceux qui étaient doublés en russe. Elle tria rapidement les cassettes et, soudain, sursauta comme sous le coup d'une décharge électrique. Sur l'une d'entre elles s'étalait une reproduction des *Sept Péchés capitaux* de Jérôme Bosch.

Il n'y avait pas d'erreur. Elle avait regardé à de nombreuses reprises des reproductions de cette œuvre peinte sur une table ronde, conservée au musée du Prado, lorsque Ira avait attiré leur attention sur le célèbre peintre. Elle rapprocha la pochette pour pouvoir lire le

résumé du film en petits caractères : « Une enquête policière sur une horrible série de meurtres sanglants commis par un maniaque. Chaque victime est punie pour un péché mortel… » Le titre du film était *Seven.* La liste des péchés était inscrite au dos de la boîte : la gourmandise, l'avarice, la paresse, l'orgueil, la colère, la luxure et l'envie. Merde ! Avait-elle affaire au même psychopathe ?

« Stop ! Pas de conclusions hâtives ! » décida-t-elle. « Voyons d'abord ce que nous avons ! »

Nadejda Starostenko, une ancienne ballerine sombrée dans l'alcoolisme. Quel péché représentait-elle que le Plaisantin aurait décidé de punir ? La luxure, probablement. Les renseignements obtenus par Serioja Zaroubine pointaient nettement dans cette direction. Ensuite, Guennadi Loukine, dit La Teigne, jugé trois fois pour des bagarres et des vols. La liste ne comportait pas de tels péchés. Rien à voir avec l'avarice. Non, ses méfaits étaient plutôt preuve de bêtise et d'emportement. Quel péché pouvait-on lui coller ?

Nastia bondit de son fauteuil et ralluma l'ordinateur. Elle retrouva la fiche sur le meurtre de Loukine et la parcourut rapidement des yeux. Avant de mourir, il avait dîné copieusement. La liste des plats qu'il avait dévorés était impressionnante et s'il ne s'était pas agi de Loukine, un SDF qui devait crever la dalle et qui se nourrissait dans les poubelles, on aurait pu dire qu'il s'était gavé. Avait-il été puni pour le péché de gourmandise ? Quel délire ! L'assassin l'avait évidemment provoqué en lui donnant de l'argent pour qu'il mange tant et plus. De ce fait, il punissait la famine et non la gourmandise, mais il se moquait évidemment de ça. Il avait simplement utilisé La Teigne pour donner l'image qui lui était utile. Quelle ordure ! Agir aussi cyniquement !

Ensuite, il y avait Valentin Kazarian. À en croire son ex-femme, c'était le péché d'orgueil qui était puni.

Serafima Antonovna ? L'avarice, évidemment.

Que restait-il ? La paresse, la colère et l'envie. Il y aurait donc au moins encore trois victimes, une pour chacun de ces trois péchés. Et son rôle, à elle Nastia, était de déterminer comment et où le Plaisantin allait trouver ces gens dont il punirait les péchés par la mort. Comment et où allait-il choisir un paresseux, un colérique et un envieux ?

Mais il y avait encore autre chose : il utilisait la symbolique de Bosch pour souffler à Nastia quel était son projet. Il avait vu le film et reprenait l'idée. Mais pourquoi ? Pourquoi faisait-il ça ? Avait-il simplement décidé de transposer le film sur le territoire russe ? C'était possible. Avec les psychopathes, il ne fallait s'étonner de rien. Mais pourquoi laissait-il le poisson et le poupon ? C'était grâce à cela que Nastia avait prêté attention à la cassette du film. Sans ça, elle n'aurait

jamais pu faire le lien avec la liste des sept péchés capitaux. Il lui avait soufflé la réponse. Pourquoi ?

Elle le comprit instantanément. C'était elle qui était visée. Lorsqu'il avait écrit qu'il se rapprochait, il ne plaisantait pas. Il y aurait encore deux meurtres : un pour la colère et l'autre pour l'envie. Puis il la tuerait, elle, Nastia. Pour la paresse. Et ce péché, c'était elle-même qui le lui avait soufflé : elle l'avait dit en direct au milieu de l'émission. Elle avait voulu faire un bon mot. Quelle idiote ! Bien sûr, les Pères de l'Église avaient en vue la paresse morale, qui éloigne de la prière, de la pénitence et des lectures saintes. Nastia Kamenskaïa ne faisait nullement preuve de cette forme d'oisiveté (qu'on qualifierait d'intellectuelle de nos jours). En revanche, elle était vraiment paresseuse d'un point de vue physique : l'idée de faire le moindre effort la fatiguait déjà. Et le Plaisantin avait déjà montré, avec La Teigne et la gourmandise, qu'il se moquait complètement de la réalité des péchés reprochés à ses victimes.

Il ne restait donc que trois meurtres : elle pourrait participer aux deux enquêtes suivantes, mais pour la troisième, celle sur son propre meurtre, elle ne serait évidemment plus là.

Elle se sentit tellement mal qu'elle se leva et alluma toutes les lampes de l'appartement, même dans la salle de bains et les toilettes. Elle avait l'impression irrationnelle que plus il y aurait de lumière et plus vite la peur s'en irait. Si au moins Liocha rentrait vite, mais, le matin même, il l'avait prévenue de ne pas l'attendre tôt. « Je dois regarder ce film, se dit-elle. Ça va me distraire et peut-être même que je pourrai piocher de nouvelles idées. »

Elle inséra la cassette dans le magnétoscope et s'installa dans son fauteuil, emmitouflée dans un plaid à carreaux, bien chaud. *Seven* lui laissa une impression étrange, sans doute parce qu'elle ne pouvait pas le dissocier de sa vie personnelle et le prendre comme une simple œuvre cinématographique. Elle avait ramené tout ce qu'elle voyait sur l'écran aux crimes du Plaisantin, à ses actions et à celles de ses collègues. La fin du film la frappa comme un coup de hache sur la tête : la dernière victime du maniaque était… le maniaque lui-même. Il avait tué la femme enceinte du policier pour provoquer sa colère contre lui : « Tu dois me tuer, avait-il dit, parce que mon péché est l'envie et que je t'envie, toi, et la vie que tu mènes. »

Dans le film, la septième victime n'était pas un anonyme, mais l'un des personnages de l'histoire. Il était donc logique de penser que la septième victime du Plaisantin ne serait pas n'importe qui sélectionné au hasard, comme La Teigne, mais quelqu'un de l'« intérieur », c'est-à-dire, l'assassin lui-même ou l'un des enquêteurs. Dans le film, c'était l'assassin. Dans la vie réelle, ce serait l'un des flics. *L'un d'eux*… À

quoi bon faire semblant qu'elle n'était pas concernée. C'était à elle que le rôle avait été attribué. À elle, Nastia.

Tout collait. Le Plaisantin avait exposé sa position d'une manière extrêmement claire.

16

La cinquième victime

Cela n'aura donc jamais de fin. Combien de temps encore vais-je pouvoir vivre avec ce sentiment de culpabilité ? Le médecin se met en quatre pour me soigner. Il passe jusqu'à deux heures par jour avec moi. Je hoche la tête pour lui répondre, je colle sur mon visage un semblant de sourire et je fais mine de me laisser persuader. Mais je ne le crois pas. Je ne crois pas qu'on puisse vivre comme je le fais. Je ne crois pas qu'on puisse se résigner à un tel malheur.

Ils pensent que je suis folle. Mais pourquoi ? Parce que j'ai voulu mettre fin à mes jours. Je voulais quitter la vie en douceur, sans m'en rendre compte, parce que je ne pouvais plus supporter ma faute. On m'a sauvée. Pourquoi ? Qui leur a demandé de le faire ? Et maintenant, ils me disent folle. Le médecin m'a expliqué patiemment que les gens sains d'esprit développent l'instinct de conservation qui les pousse à survivre coûte que coûte. Si cet instinct se tait, c'est donc que l'on est malade. Seigneur, sont-ils donc incapables de me comprendre ? Que vient faire ici l'instinct de conservation ? N'importe quelle personne aspire à alléger ses souffrances, à se délivrer de la douleur. Est-ce anormal ? Moi, je ne peux plus endurer cette douleur, mais ils me forcent à continuer. Pourquoi devrais-je la supporter plus longtemps ? Pourquoi ?

Je n'entends rien sauf ce cri : « À qui est cet enfant ?! »

Pourquoi n'ai-je pas entendu mon fils appeler à l'aide ? Comment as-Tu permis, mon Dieu, que je n'entende pas sa petite voix ? Pourquoi m'as-Tu fermé les oreilles et fait détourner le regard ? Je tente de me souvenir, je ferme les yeux et j'évoque ce jour horrible, cette belle journée ensoleillée au bord de mer, dans le sud de l'Espagne. Nous étions arrivés là, mon fils et moi, pour deux semaines de vacances. Mon mari nous avait fait partir avant lui et il devait nous rejoindre au bout de cinq jours. Je me suis retrouvée dans un autre monde, féerique et magnifique, incroyable et étourdissant. C'était la première fois que je voyageais à l'étranger. Avant, je n'avais rien vu, à part une maisonnette entourée de six ares de terrain au bord d'une rivière sale des environs de Moscou et, de temps en temps, la mer Noire, aux eaux troubles où surnagent des mégots collants et autres

déchets dégoûtants.

Je m'étais mariée très jeune en me laissant tenter par l'argent et le grand train de vie. J'étais la quatrième épouse de mon mari et tout le monde m'avait mise en garde en me disant que rien de bon ne pourrait sortir de ce mariage. Mais je n'avais écouté personne. Il me semblait que j'étais suffisamment adulte et expérimentée pour comprendre la vie. Il me fit une cour assidue, mais courte, en brûlant les étapes : des fleurs par brassées, du champagne par litres, des bijoux par poignées. Il fit de son mieux pour faire enregistrer le mariage en une semaine. Puis il me força à quitter mon travail pour me transformer en femme au foyer. Je suis tombée enceinte presque aussitôt. Mon mari s'agitait autour de moi : il me fallait des vitamines, la surveillance des médecins, un régime strict, des promenades en forêt. Et enfin, mon fils naquit.

Je ne sortais presque pas de la maison. Nous avions une femme de ménage qui s'occupait de tout : des courses, de la lessive, de la cuisine, du nettoyage de notre immense appartement. Parfois, il me demandait de m'habiller, de me coiffer, de mettre des bijoux. Il m'emmenait à des cocktails ou des dîners d'affaires. Je n'étais pour lui qu'un ornement, au même titre que son étui à cigarettes en or, son habit de soirée ou sa montre de luxe. Les hommes me regardaient, mais il m'était strictement interdit non seulement de faire la coquette, mais encore de leur parler sans la présence d'autres personnes. J'avais le droit de prendre part aux conversations, mais le jour où je me permis d'accepter une invitation à danser, mon mari me fit une scène sinistre. Non, il n'était pas jaloux et il ne pensait même pas que je pouvais lui préférer quelqu'un d'autre. Il ne voulait pas que quiconque pût penser que je flirtais. Il estimait que même le plus innocent des contacts pouvait lui faire de l'ombre et projeter sur lui une image de cocu.

Cinq ans passèrent ainsi. Et soudain, quel bonheur ! Il m'annonça que nous partions en vacances. Nous devions partir tous ensemble, mais, la veille du départ, un problème de dernière minute dans l'une de ses affaires l'obligea à différer son voyage de quelques jours. Nous avions déjà les visas, les billets d'avion et les réservations, il décida donc de nous laisser partir seuls, mon fils et moi, et de nous rejoindre dès que possible.

Et je me retrouvai en Espagne. Seule. Sans chaperon. Habillée de toilettes hors de prix, avec une coiffure du meilleur salon de prestige et des maillots de bain plus chers qu'une robe du soir de Givenchy. Jeune, inexpérimentée, avide de nouvelles impressions, en manque d'attention masculine. Je voulais plaire, recevoir des avances, flirter un peu. Je n'avais pas l'intention de tromper mon mari, j'étais très satisfaite de ma vie sexuelle et ne rêvais pas d'autre chose. Mais se

sentir femme, ce n'est pas seulement être désirée par son mari.

Je perdis la tête. Ce soir-là, je prenais un verre avec un nouvel admirateur à la terrasse d'un bar, sur le quai. Il y avait de la musique, nous dansions, les cocktails étaient forts, il me caressait tendrement la main et me regardait dans les yeux. Je ne voulais pas que le conte de fées se termine. Mon mari devait arriver le lendemain et je savais que c'était mon dernier soir de liberté. J'ai peut-être trop bu. La musique était peut-être trop forte. J'étais peut-être trop passionnée… Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je ne voyais rien, n'entendais rien, ne me souvenais de rien et ne pensais à rien à part que le sort m'avait offert cinq jours de vie magnifique et que la prison m'attendait de nouveau. Même en or, des barreaux restent des barreaux.

« À qui est cet enfant ?! »

J'entends toujours ce cri dans mes oreilles. Pourquoi n'ai-je pas vu que mon fils s'était sauvé du bar pour descendre sur la plage ? Pourquoi n'ai-je pas remarqué son absence ? Pourquoi ne l'ai-je pas entendu m'appeler à l'aide ? Des clients du bar l'ont aperçu et se sont mis à crier. Je suis restée tétanisée. Des hommes se sont précipités vers la mer, mais ils sont arrivés trop tard.

Le lendemain, mon mari est arrivé. Il s'est occupé de tous les documents et nous avons ramené à Moscou le corps de notre fils. Pendant tout ce temps, il ne m'a adressé la parole qu'une seule fois, pour me demander ce qui s'était passé. Ensuite, je sais qu'il a retrouvé des gens qui étaient dans le bar, ce soir-là. J'imagine ce qu'on a pu lui raconter. À partir de ce moment, il s'est enfermé dans le silence. Il n'a même pas tenté de partager mon chagrin. Comme si c'était seulement son fils qui était mort, et non le mien. Comme si tout ça ne me concernait pas.

Il est resté silencieux trois mois. Puis il s'est remis à me parler. Il aurait mieux valu qu'il continue à se taire ! Il me traitait de catin stupide qui avait perdu toute décence à la vue d'un pantalon. Il m'accusait de tous les péchés… Comme si je n'avais pas conscience de ma culpabilité. Comme si je ne me reprochais pas ce qui s'était passé. Il ne voulait pas voir à quel point j'avais mal. Puis j'ai compris qu'il voyait, mais que ma douleur ne lui suffisait pas. Il voulait que je me sente encore plus mal.

J'ai tenté de me suicider. Je me suis ouvert les veines. Malheureusement, la femme de ménage est arrivée à l'improviste. On m'a ramenée à la vie et on m'a enfermée dans un hôpital. Les médecins me disaient que ma mort ne changerait rien et que ça ne ferait pas revenir mon fils. Pourquoi ne comprenaient-ils pas que je ne voulais pas changer la vie ? Ce que je voulais, c'était ne plus vivre ma vie dans la forme qu'elle avait prise. Ils n'avaient qu'à continuer, eux,

mais sans moi. Je ne pouvais plus porter cette douleur…

Ils m'ont gardée six mois. Mon mari venait me voir tous les jours pour m'apporter de la nourriture et les médicaments que l'établissement ne fournissait pas. Il me parlait, mais je ne parvenais pas à entendre ce qu'il disait. En six mois, ils sont venus à bout de moi. Ils m'ont bourrée de drogues. Je voulais toujours mourir, mais ils m'ont ôté la force d'en finir toute seule. J'étais désormais incapable d'agir toute seule.

Je sortais dans la rue et rêvais de me faire écraser par un camion ou de me faire tuer par un voleur. À plusieurs reprises, j'ai tenté de me jeter devant le métro au moment où il arrivait, mais, à chaque fois, j'ai manqué de courage. Maudits soient ces médecins ! Ils n'ont pas tué la douleur, mais ils m'ont empêchée de mettre fin à cette souffrance insupportable.

Heureusement, aujourd'hui, le cauchemar va prendre fin. Je l'ai rencontré. Par hasard, dans la rue. Il s'est approché de moi et m'a demandé comment je me sentais, avec un sourire compréhensif et compatissant. J'ai répondu que j'allais très bien.

— Je vous comprends, m'a-t-il dit. C'était une question stupide : il est peu probable qu'une femme dans votre position ressente autre chose qu'une douleur immense et dévorante.

— Comment vous savez ça ?

— Je sais tout. Vous n'avez pas encore saisi ?

Et là, je me suis effondrée. J'ai vu devant moi une personne capable de me comprendre et qui n'allait pas m'accuser. Je me suis mise à parler et à parler, sans pouvoir m'arrêter. Et j'ai sans doute pleuré parce que lorsque j'ai fini, je tenais à la main un mouchoir trempé. Nous allions quelque part, mais je ne savais pas où et, d'ailleurs, ça m'était égal. L'essentiel était que je n'avais pas peur de me retrouver encore une fois enfermée dans un hôpital psychiatrique.

— Voulez-vous que je vous aide ? a-t-il dit lorsque je me suis arrêtée de parler.

— Oui.

Je ne lui ai pas demandé comment il comptait m'aider. Je ne sais pourquoi, je suis sûre qu'il n'est pas médecin et qu'il ne va pas me bourrer encore de médicaments. Je l'ai cru tout de suite, dès la première minute, dès que j'ai vu ses yeux. J'ai compris qu'il savait tout de moi parce que… Je n'ai pas d'explication logique, mais c'est ce que je ressens.

— Êtes-vous prête à me suivre ?

— Oui.

— Vous ne voulez pas savoir où ?

— Ça m'est égal. Je veux que vous m'aidiez.

— Vous pouvez m'accompagner tout de suite ?

— Quand vous voulez. Maintenant ou demain.

— Et pour vous, quel est le meilleur moment ?

— Tout de suite. Je ne peux plus le supporter. Ce n'est plus possible.

Il m'a regardée attentivement et m'a doucement caressé la joue.

— Oui, vous êtes prête. Je le vois. Allons-y.

Et nous y allons. Je ne sais pas où il me conduit, mais je sens que ce sera bientôt la fin. Je me sens déjà beaucoup mieux. La douleur semble moins vive, car je sais qu'il ne me reste que peu de temps à la supporter. Très peu de temps.

L'assassin

J'ai donc cessé d'avoir peur de la mort. Et alors ? Quand on vit dans la forêt, on peut se forcer à ne pas avoir peur des bêtes sauvages, mais ce n'est pas pour autant qu'elles n'attaqueront pas. J'avais libéré mon âme des affres de la mort, mais ce n'était que la moitié du travail. La deuxième partie était de mourir dignement.

À l'époque, une mort digne signifiait pour moi finir ses jours de vieillesse dans son lit ou dans un bon hôpital. L'idéal était de ne pas souffrir et de ne pas sentir qu'on partait. Mais cela restait évidemment théorique. Car, dans la pratique, ce n'était jamais ainsi que ça se passait. Pour mourir idéalement, il ne fallait avoir aucune maladie sérieuse, à l'exception, peut-être, d'une légère faiblesse cardiaque. Dans ce cas, il y avait une chance réelle de finir comme je le souhaitais.

Pour parvenir à ce résultat, il fallait vivre sainement, faire du sport, ne pas boire et ne pas fumer, bien se nourrir, mais prévoir des journées de diète, surveiller son poids et passer régulièrement des examens médicaux de prévention, sans tenter de se défiler en disant aux médecins : « Tout va bien, Docteur. » Au contraire, il fallait leur parler de toute manifestation sortant du commun, même la plus bénigne de manière à traiter précocement toute maladie, avant de la laisser se développer jusqu'à un stade chronique.

Je me tins fermement à ce plan qui me semblait simple et sûr, jusqu'au jour où je me plaignis honnêtement au médecin de douleurs périodiques à l'estomac. Il m'ordonna aussitôt de passer une série d'examens gastro-entérologiques en milieu hospitalier. Les deux

semaines que je passai sur un lit d'hôpital furent suffisantes pour modifier l'image que je me faisais d'une fin de vie dans la dignité. D'abord, je compris qu'il n'était vraiment pas question de mourir dans un tel endroit, même dans le meilleur établissement de Russie. N'appartenant pas à la direction politique du pays, il m'était impossible de compter sur de bonnes conditions, et aucune autre possibilité ne correspondait à la notion de « décès dans la dignité ». Les sanitaires dégoûtants, la puanteur, la misère, les infirmières à moitié saoules, les médecins peu formés, le manque de médicaments, l'absence des équipements adéquats, la nourriture exécrable et, heureusement, en faible quantité : voilà ce que devaient supporter ceux qui avaient la disgrâce de tomber malades sans être parvenus au sommet du pouvoir. Les hôpitaux militaires étaient un peu mieux que les civils, mais pour moi c'était du pareil au même : ça ne me convenait pas. Je me rendis également compte qu'avec la vie que j'avais planifiée, je mourrais très âgé et que je souffrirais forcément des insuffisances de la vieillesse. Si je me retrouvais incapable de bouger de mon lit, on devrait s'occuper de moi, me faire ma toilette, me placer le bassin et celui qui serait de corvée ne manquerait pas de montrer sa répugnance en me souhaitant de crever. Et puis ce serait qui ? Ma femme ? Mon fils ? Un parent éloigné ? Une infirmière ivre ? Dans tous les cas, il était impossible de souhaiter une telle fin.

Ce fut ainsi que l'étape suivante dans la recherche d'une mort digne fut l'idée d'euthanasie. Si, devenu malade et impotent, on me donnait la possibilité de décider de quitter la vie et si on m'aidait à le faire facilement et sans douleur, une telle fin me conviendrait parfaitement. Je me mis à lire tout ce que je pouvais trouver sur le sujet dans les journaux et les revues et je parvins à la triste conclusion que cette idée remarquable n'avait aucun avenir dans notre pays. Je restai perplexe. Pourquoi c'était ainsi ? Pourquoi les gens pouvaient se jeter sous une voiture ou sous une rame de métro, se pendre, se noyer ou se tirer une balle dans la tête, mais ne devaient pas compter sur une piqûre indolore qui les ferait dormir pour ne plus se réveiller ? Quelle barbarie ! C'est lorsqu'on est encore capable de bouger sans aide qu'on peut décider de son sort. Lorsqu'on est cloué au lit, sans la moindre possibilité, non seulement de sortir, mais même de se lever, pourquoi faudrait-il être condamné à un long et pénible dépérissement qui impose une terrible souffrance morale et constitue un calvaire pour les proches ?

Je voulais avoir des garanties d'une mort rapide et légère en cas de maladie soudaine qui me rendrait impotent et totalement dépendant de mes proches, pour qui je deviendrais une charge. Et encore, si la maladie m'atteignait graduellement, je pourrais sans doute avoir le temps de prendre une ultime décision, mais si elle s'abattait

brusquement sur moi, me privant de toute capacité d'action ? Je me retrouverais alors à la merci des médecins dont je savais d'avance ne pas pouvoir compter sur la compassion.

Il se passa encore quelque temps avant que je ne comprenne que ma manière de voir les choses menait à une impasse. En regard de toutes les maladies possibles, la probabilité de mourir gentiment dans son sommeil était extrêmement faible. Peut-être une sur mille. Et mon esprit scientifique m'empêchait de compter sur cette infime éventualité. Mon ami La Bruyère était d'ailleurs d'accord avec moi : « À parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse. La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos que celle qui la termine. » Il avait mille fois raison : il ne fallait pas attendre la décrépitude, il fallait prendre entre ses mains les rênes du pouvoir sur la vie et sur la mort.

Il y avait un autre aspect qui me contrariait dans ma recherche d'une mort digne : et si je mourais dans un accident ? Ou de la main d'un assassin ? Être renversé par une voiture conduite par un cinglé sans permis ? Devenir la victime d'un poivrot ou d'un junkie défoncé ? Être tué par un voleur stupide, prêt à liquider père et mère pour vingt dollars ? Étaient-ce là des fins dignes d'un Danilevitch-Lissovski-Essen ? Le simple calcul des probabilités me disait qu'il était possible de réduire les risques de ce genre d'événement jusqu'à un niveau négligeable par un comportement approprié. Mais les rendre négligeables ne signifiait pas les éliminer totalement. Pour cela, il n'y avait qu'un seul moyen : se cloîtrer chez soi et ne plus ouvrir à personne. Ce n'était pas la solution au problème.

Devant moi ne s'ouvraient que deux voies pour éviter ce genre de mort indigne. La première : se suicider tout de suite, sans attendre l'accident ou la maladie grave. Je la rejetai après mûre réflexion. Je ne parviendrai pas à me tuer de ma propre main : mon instinct de conservation est normalement développé. De plus, instruit par l'exemple de Natalia, ma seconde épouse, je savais que l'entourage soupçonne toujours le suicidé de fragilité psychique et je ne pouvais pas admettre qu'on dise de moi que j'avais sombré dans la dépression ou que j'étais devenu fou. Jamais de la vie !

Il restait la deuxième voie…

Kamenskaïa

Les murs de son bureau étaient couverts de grandes feuilles de papier à dessin où Nastia griffonnait, au fur et à mesure qu'elles

arrivaient. Tôt le matin, Olchanski avait appelé pour dire que la perquisition chez la Serafina Antonovna Firsova avait permis de découvrir de nombreux bijoux et pièces d'or dissimulés dans des cachettes derrière les plinthes et sous des lattes de parquet. Une expertise était en cours, mais, à vue de nez, il y en avait pour des dizaines de milliers de dollars.

C'était donc en connaissance de cause que le Plaisantin n'avait pas laissé d'argent pour l'enterrement.

— Elle avait largement de quoi se payer un cercueil en or massif, la vieille folle. Et c'est l'État qui va récupérer tout son fric ! avait dit Olchanski avant de raccrocher.

Un autre argument en faveur de l'hypothèse Chouvalov s'effondrait ainsi : l'une des explications au fait que le Plaisantin n'avait pas laissé d'argent chez la vieille était que le crime avait été commis par le complice qui disposait certes de la note manuscrite, du poisson en céramique et du poupon, mais pas forcément de suffisamment de liquide en dollars pour laisser la subvention habituelle.

Nastia était désormais presque certaine que ce n'était pas Tatiana Obraztsova qui était visée par l'assassin, mais elle. Pourtant, l'inertie du travail lui faisait inscrire sur les feuilles collées au mur, en quête de corrélations, les informations qui lui parvenaient sur Viktor Chouvalov et son entourage, sur Serafima Antonovna Firsova et ses voisins, sur les relations de Kazakov, le spécialiste des chats, sur le gardien Valentin Kazarian, ainsi que sur les quatre types qu'elle pensait être des candidats possibles au rôle du Plaisantin. Elle avait ajouté ces derniers par acquit de conscience puisqu'on lui demandait de vérifier toutes les hypothèses, et non pas seulement celles qui l'arrangeaient. Micha Dotsenko, Serioja Zaroubine et Kolia Selouïanov étaient ses pourvoyeurs en données qu'elle ajoutait systématiquement à ses schémas dont elle perdait l'espoir de les voir se recouper.

Dans le même temps, elle suivait les instructions de Gordeïev en préparant, pour les psychologues, une information détaillée sur les meurtres : les jours de la semaine où ils avaient été commis, l'intervalle entre eux, les caractéristiques des victimes, la description des lieux et des indices laissés, les photos des figurines, les photocopies des notes. En arrivant à l'assassinat de Firsova, Nastia se demanda s'il fallait joindre aux documents la cassette de *Seven*. Évidemment, il pouvait fort bien n'y avoir aucune relation entre cette affaire et le scénario. Dans ce cas, le seul résultat serait d'embrouiller les spécialistes. En revanche, si le Plaisantin agissait vraiment sous l'influence de ce film, les psychologues devaient obligatoirement le visionner.

À mesure qu'elle rédigeait, les faits se mettaient à leur place et elle

ne cessait de s'étonner de ne pas avoir fait cela plus tôt. Mais elle savait bien qu'elle n'avait rien élaboré du tout parce qu'elle ne le voulait pas. Elle avait peur de trouver que le Plaisantin la visait, elle, et non Tatiana. Elle qui se flattait toujours de son esprit logique, de sa capacité à écarter les émotions et à réfléchir de manière précise et rationnelle, elle venait de découvrir qu'elle n'était qu'une personne ordinaire douée d'une capacité développée d'escamoter ce qui la dérangeait pour le remplacer par des justifications spécieuses ou des spéculations sans fondement.

— Iouri, tu comptes désigner l'un de nos psychologues attitrés de la Petrovka, ou ça t'est égal ? demanda-t-elle en allant voir Korotkov lorsque son travail fut terminé.

— Ça n'a pas d'importance, répondit-il. Tu as en vue quelqu'un de meilleur que les nôtres ?

— Lartsev.

Korotkov leva des yeux étonnés. Sans mot dire, il sortit une cigarette de son paquet et l'alluma.

— Tu n'as pas peur ?

— Iouri, on ne peut pas avoir peur continuellement. Nous savons bien, tous les deux, que Volodia Lartsev est un bon psychologue. En plus, il comprend notre travail et nos difficultés. Et puis, nous n'avons aucune responsabilité dans ce qui s'est passé. C'est lui-même qui a décidé d'aller là-bas et c'est à cause de ça qu'il s'est pris une balle(20).

— Mais nous l'avons encouragé, fit remarquer Korotkov. Je me souviens que Gordeïev l'avait poussé à faire ce qu'il a fait comme un poisson attiré par un appât.

— Ce n'est pas vrai, objecta Nastia. La Boule l'avait obligé à prendre contact avec les criminels, mais il ne l'avait pas forcé à aller plus loin. Notre seule faute est que nous avons appris la vérité sur sa compromission et n'avons pas voulu nous réconcilier avec lui. Crois-tu qu'il nous en veuille toujours pour ça ? Cinq ans ont passé.

— Bon, d'accord, admettons, céda Korotkov. Es-tu sûre qu'il continue à s'occuper de psychologie ?

— Il continue. Je l'ai vérifié. Depuis qu'il ne fait plus partie de la milice, il a suivi un cours spécial à l'université et conseille des entreprises dans le domaine des ressources humaines.

— Et s'il te chasse à coups de balai ? N'oublie pas qu'il a été blessé à la tête. Après de tels traumatismes, les gens deviennent emportés et imprévisibles. Tu veux prendre le risque ?

Nastia éclata de rire.

— J'aurais pu te dire que je suis prête à prendre tous les risques et tu serais tombé en admiration devant mon courage extraordinaire.

Mais je n'ai pas l'intention de te mentir : je l'ai déjà appelé.

— Vraiment ? se réjouit son collègue. Comment va-t-il ? La dernière fois que j'ai été en contact avec lui, c'était il y a deux ans, je crois.

« Et voilà, constata Nastia tristement. On travaille avec quelqu'un pendant des années, on partage avec lui le danger, les joies et les ennuis, puis il part. On maintient le contact pendant un certain temps, puis on s'éloigne et, un jour, on se rend compte qu'on ne lui a pas passé un coup de fil depuis deux ans. »

— À ton avis, Iouri, tu crois que nous avons perdu de vue l'aspect humain de ce travail ou c'est pour tout le monde pareil ? demanda-t-elle.

Korotkov réprima un frisson, comme s'il était transi de froid, et se leva pour fermer la fenêtre. Ensuite, il versa de l'eau dans la bouilloire, brancha la prise, et l'air concentré, ouvrit le placard où il rangeait les tasses.

— Du café ? demanda-t-il.

— Du café, confirma-t-elle. Iouri, je t'ai posé une question.

— S'il te plaît, ne fais pas semblant d'avoir besoin de ma réponse, répondit Korotkov avec irritation. Nous n'allons pas commencer à moraliser et à nous lamenter que nous sommes méchants et insensibles d'avoir oublié Volodia, resté tout seul avec une petite fille. Tiens ! Prends l'exemple de ma belle-mère. À ses obsèques, il y avait bien une cinquantaine de personnes, et pourtant, parmi elles, il n'y avait que trois ou quatre qui avaient pris de ses nouvelles au cours de toutes ces années. Une seule, je dis bien une seule a proposé de nous aider. Et les autres, où étaient-ils ? Ils travaillaient ensemble, la côtoyaient quotidiennement, se parlaient, sortaient, rigolaient. Puis, soudain, elle est tombée malade. Paralysée. Et alors, pfuiit ! ajouta-t-il avec un claquement de doigts expressif. Plus personne. Tous dissous dans le néant. Mais ils sont tout de même venus lui rendre un dernier hommage. Donc, s'il te plaît, ne ramène pas tout à nous et à notre travail. C'est pareil chez tout le monde.

L'eau bouillit et Iouri prépara le café. Il poussa vers Nastia une tasse ornée de roses et de petites feuilles bleu clair. Lui, il se servit dans un mug décoré de l'effigie d'un bouledogue à l'air féroce.

— Tu distribues les tasses selon le sexe, maintenant ? demanda Nastia en regardant les dessins d'un œil critique. Les roses pour les filles et les chiens pour les garçons.

— Si tu veux, on change, répliqua-t-il. Ça m'est égal. Quand est-ce que tu vas voir Lartsev ?

— Tout de suite. Je bois mon café et je file.

— Tu peux lui transmettre mon bonjour ?

— Je le lui transmettrai, à condition que tu l'emballes convenablement, s'écria Nastia en riant.

Pendant qu'ils prenaient leur café, Korotkov regardait discrètement Nastia, sans mot dire. Elle sentait son attention, mais ne réagissait pas. D'habitude, dans de telles situations, elle s'énervait parce qu'elle ne supportait pas qu'on la dévisage en silence. Mais ce jour-là, elle se rendait compte avec surprise que cela ne la touchait pas du tout. Après tout, quelle différence ? Qu'on la regarde ou non, il y aurait encore deux cadavres. Puis ce serait son tour. La peur aiguë qu'elle ressentait avant de voir le film *Seven* s'était transformée en une insensibilité et un calme glacial. Elle savait bien à quel point cette sensation était dangereuse : elle émoussait l'attention et l'acuité des sens. C'était lorsqu'on se trouvait dans de tels états qu'on avait le plus de chances de rencontrer la mort. Non parce qu'on la désirait, mais parce qu'on ne percevait plus le danger qu'on aurait dû voir.

— Nastia, pourquoi ne veux-tu pas qu'on te protège ? demanda soudain Korotkov comme s'il lisait dans ses pensées. Si tu es certaine que le Plaisantin veut te tuer, ton comportement est pour le moins léger.

— Il a encore deux morts au programme : pour la colère et pour l'envie. Quand il les aura commis, alors il sera temps de me protéger. Tu sais, dit-elle lentement, en mettant sa tasse de côté, il me semble que je vais perdre la raison. Savoir que deux personnes vont mourir sans qu'elles soient coupables de rien et sans avoir la possibilité de les sauver, c'est un poids particulièrement lourd à porter. Je n'y parviendrai pas. Dieu sait pourquoi ce Plaisantin veut me tuer après m'avoir fait devenir folle de peur et d'incertitude. Le seul moyen qu'il a trouvé pour ça, c'est de supprimer tout un tas de gens. Tu te rends compte, Iouri : pour m'atteindre, il tue des gens qui n'ont rien à voir avec moi. Si tu regardes attentivement la situation, ça signifie que j'ai fait quelque chose de mal et que quelqu'un, pour se venger de moi, va supprimer six personnes. Quatre sont déjà mortes et deux autres ne vont pas tarder à mourir. Et elles pèsent toutes sur ma conscience. Si je n'avais pas mal agi à son égard, le Plaisantin n'aurait pas besoin de régler des comptes avec moi et tous ces gens seraient encore vivants.

— Mais tu n'as fait que ton travail. Tous tes actes en service sont justifiés parce que le service et ton devoir l'exigent, répondit Korotkov d'un ton grave. L'État te paie pour résoudre des crimes et je ne crois pas qu'on puisse qualifier ça de « mal ». Alors, arrête de te tourmenter, Nastia.

Elle se balançait sur sa chaise, le regard perdu dans le vide.

— Je ne peux pas, Iouri, dit-elle dans un murmure à peine audible.

Je ne peux pas cesser de me tourmenter. Je me sens constamment coupable.

— Des bêtises, la coupa-t-il rudement. Notre travail présente des particularités et elles ne sont pas toujours agréables, mais c'est ainsi. Et c'est comme ça que nous travaillons tous. Ne te monte pas le bourrichon. Il vaut mieux que tu ailles voir Lartsev. Peut-être pourra-t-il te donner de nouveaux éléments.

Nastia savait que Korotkov n'était pas du tout insensible ni stupide. Il comprenait très bien tout ce qu'elle avait dit. Mais il était toujours le chef par intérim -Gordeïev était retourné en soins – et il devait se comporter comme tel, et non comme l'ami sincère qu'il était depuis tant d'années. Le rôle d'un chef n'était pas d'essuyer la morve qui pendait au nez de ses subordonnés lorsqu'ils avaient des états d'âme, mais de jouer les patrons et de les inciter à accomplir des exploits ou, à tout le moins, à mener consciencieusement le travail quotidien.

Elle n'avait pas vu Lartsev depuis cinq ans. En fait, depuis qu'il avait été reconnu inapte pour le service à cause de sa blessure. Ils s'étaient néanmoins parlé à quelques reprises au téléphone.

« Je me demande à quoi il ressemble, maintenant », se dit Nastia, dans l'ascenseur, tout en comprenant bien que ça lui était égal. En réalité, à ce moment-là, deux seules choses avaient de l'importance pour elle : le Plaisantin et sa mort prochaine.

Une belle jeune fille de seize ans lui ouvrit la porte : Nadia Lartseva.

— Bonjour, tante Nastia, entrez. Mon père va revenir tout de suite.

— Il n'est pas là ? Nous étions pourtant convenus…

— Il est allé acheter des cassettes. On n'en avait plus une seule de vierge, expliqua Nadia sur un ton d'évidence, comme si Nastia savait de quelles cassettes il s'agissait et pourquoi il fallait en avoir une d'urgence avant l'arrivée de Nastia. Je voulais y aller, mais je suis en train de faire un gâteau et Papa est incapable de surveiller la cuisson.

Nastia s'installa dans le salon pendant que Nadia retournait à ses fourneaux. Depuis la dernière visite de la jeune femme, beaucoup de choses avaient changé dans l'appartement. Pratiquement tout. D'autres meubles, d'autres papiers peints. Même le revêtement du sol avait changé : le parquet avait été remplacé par une épaisse moquette. En tout cas, Lartsev n'était pas dans la misère. Peut-être le destin avait-il bien fait les choses ? Son départ de la milice lui avait permis de passer à des activités plus lucratives et il pouvait sans doute aussi passer plus de temps avec sa fille.

Néanmoins, lorsqu'elle se retrouva en face de son ancien collègue,

Nastia douta aussitôt de la justesse de ses idées. De l'argent, il en gagnait, mais… Volodia lui apparut d'une pâleur extrême. Le visage sillonné de rides profondes, il était fortement voûté et, le plus terrible, ses mains tremblaient, ainsi d'ailleurs que sa tête, bien que plus légèrement. Ses yeux, cependant, étincelaient gaiement comme s'ils avaient une vie propre, indépendante du reste de l'organisme ravagé par la grave blessure à la tête subie jadis.

— Salut, Nastia ! s'écria-t-il joyeusement en embrassant la jeune femme. Si tu savais comme je suis content de te revoir. C'est dommage que ce soit professionnel et pas seulement amical. Tu m'as manqué terriblement. Qu'est-ce que tu dirais d'un thé et d'un morceau de gâteau ? J'ai faim. Allons dans la cuisine.

Nastia se sentit le cœur plus léger. Lartsev ne gardait pas rancune et ne s'était pas replié sur lui-même. Pourtant, à en juger par son apparence, il ne devait pas se sentir dans la meilleure des formes.

— Ta fille est un vrai cordon-bleu, complimenta-t-elle après avoir goûté une part de gâteau aux pommes.

Lartsev poussa un vague grognement, mais Nadia rougit et se troubla.

— Je n'y suis pour rien, avoua-t-elle. J'achète la pâte toute faite et la confiture c'est celle que Grand-Mère nous envoie chaque année en automne. J'ai essayé à plusieurs reprises de faire la pâte moi-même, mais je n'y arrive pas. Papa dit qu'il faut du talent.

— C'est aussi ce que dit mon mari, acquiesça Nastia. Il ne me laisse pas préparer la viande parce qu'il prétend que je n'y parviendrai pas, malgré tous mes efforts. Tu sais, il y a une sorte de loi physique étrange : si tu n'as pas de talent culinaire, plus tu essaies de cuisiner et moins le résultat est acceptable.

— Que fait votre mari ? demanda Nadia.

— Il est professeur d'université, répondit gaiement Nastia. Il enseigne les maths.

— Et il prépare lui-même les repas ? s'écria la jeune fille, stupéfaite. Ce n'est pas possible ! Tante Nastia, vous me faites marcher, non ?

— Pas du tout, pas du tout, intervint Lartsev après s'être enfourné une troisième part de gâteau, son aspect maladif ne se reflétant pas sur son appétit. Il m'a été donné d'assister plus d'une fois à ce spectacle surprenant. À vrai dire, Alexeï n'était pas encore le mari de tante Nastia. C'est bon, petite Nadia. Nous avons bien mangé. Merci, fillette. Maintenant nous allons travailler. Ne nous dérange pas, hein ?

— Entendu, Papa. Je vais débarrasser la table. Est-ce que je pourrai aller me promener, ensuite ?

— Avec qui ? demanda Lartsev sur un ton strict.

— Avec Nikita.

— Où comptez-vous aller ?

— Eh bien… Je ne sais pas… Où il me proposera. Sans doute au parc.

Lartsev cligna les yeux où dansaient des feux sévères.

— Au parc ? Par un temps pareil ? Alors qu'il fait déjà presque nuit ? Non, je ne te permets pas.

— Mais, Papa…

— Non, ne discute pas. Si tu veux voir Nikita, dis-lui de venir. Tu lui feras goûter ton gâteau. Et puis vous pourrez regarder un film vidéo.

— Papa…

— J'ai dit non ! la coupa Lartsev sur un ton qui n'autorisait pas la contestation. Appelle Nikita et demande-lui plutôt de venir. En tout cas, pas de promenade tardive.

Nastia et lui retournèrent dans le salon dont un coin avait été équipé en cabinet de travail, avec un grand bureau et trois fauteuils : un derrière, pour le maître des lieux, et deux autres devant, pour les visiteurs. Ce fut sur l'un de ces derniers que s'installa Lartsev en invitant Nastia à s'asseoir en face de lui.

— Dis donc, murmura-t-elle en riant, tu tiens ta fille avec une poigne de fer, tu ne la laisses pas respirer ?

— En fait, ce n'est pas après elle que j'en ai, mais après ce Nikita, répondit Volodia très sérieusement. Nadia est une fille très sensée, après ce qui s'est passé… enfin, tu sais de quoi je veux parler. Elle a appris qu'il faut obéir à son père, qu'il ne lui conseillera jamais rien de mauvais pour elle. Si papa la met en garde contre quelque chose, ça signifie qu'il y a vraiment un danger et elle sait que ce ne sont pas des paroles en l'air ou des peurs stupides. Mais, Nikita, c'est une autre affaire. C'est un adolescent qui a reçu une autre éducation et je ne peux pas lui faire confiance. C'est pour ça que je préfère les garder à l'œil, plutôt que de les laisser se balader dans les parcs.

— Tu es sûr que c'est correct ? demanda Nastia avec une nuance de doute dans la voix.

— Savoir si c'est correct ou pas n'est pas important pour moi. Ce qui compte, c'est le résultat. Et il est là :

Nadia a grandi comme une bonne fille obéissante et elle n'a pas dans la tête toutes les bêtises des jeunes de son âge. Tu sais que dans sa classe plus de la moitié des élèves se droguent ? Et c'est une école ordinaire, alors tu imagines celles qui sont consacrées aux gosses difficiles. Je sais parfaitement que si je réduis mon influence sur ma

fille, quelqu'un d'autre augmentera la sienne. Tu sais bien que la nature a horreur du vide. Mais venons-en à tes moutons et raconte-moi ta terrible histoire.

— Je t'ai amené toute l'information, dit Nastia en sortant un dossier de son sac.

— Laisse ça, je lirai ces documents quand tu seras partie. Pour le moment, dis-moi tout avec tes mots et tes commentaires. Ça ne te dérange pas si j'enregistre ?

Devant le regard étonné de Nastia, il ajouta :

— Tu vois mes mains. Elles tremblent au point que je ne peux même pas tenir un stylo. C'est pour ça que j'utilise un dictaphone.

« Voilà donc pourquoi il avait besoin d'une cassette vierge, pensa-t-elle. Pauvre Volodia ! »

— Ce sont des séquelles de ta blessure ? demanda-t-elle prudemment.

— Les mains ? Oui. Et la tête aussi. Je tremble comme un vieillard. J'ai quarante-cinq ans et j'ai l'air d'en avoir cent quinze, non ? Pâle, ridé… Une beauté !

Il se redressa et cligna gaiement de l'œil à Nastia.

— Tu sais pourquoi la psychologie est une bonne science ?

— Parce que ça aide à comprendre les gens.

— Pas du tout, Nastia ! Tout ça, c'est des conneries. Il est impossible de comprendre quelqu'un d'autre justement parce qu'il est autre : il pense autrement et sent autrement, et toi, tu tentes de le cerner à l'aide de tes propres mesures. La psychologie est bonne parce qu'elle permet de se comprendre soi-même et de se délivrer de ses complexes. Accepter les choses telles qu'elles sont et ne pas devenir fou parce qu'elles ne sont pas comme on le voudrait.

— Tu plaisantes ? demanda Nastia, incrédule.

— Moi ? Évidemment, je plaisante, répondit-il avec un petit rire. Mais en parlant sérieusement… Bien sûr, j'aurais aimé être un officier jeune et beau, faire une carrière fructueuse à la Criminelle, obtenir les galons de colonel et devenir le patron, être un mari heureux et le père de deux enfants… Et qu'est-ce que je suis ? Un vieil invalide qu'on a viré de la boîte en raison de son état de santé avec le grade de *maïor,* un veuf qui a perdu sa femme et a manqué aussi de perdre sa fille unique. Rien ne s'est passé comme je le rêvais au départ. Et alors ? Je continue à mener une vie normale, je travaille et je gagne bien ma vie, je suis considéré comme un spécialiste indispensable, je m'occupe de ma fille. Et tu sais le plus surprenant ?

— C'est quoi ?

Lartsev baissa la voix pour chuchoter, en se composant un visage

terrible :

— Le plus surprenant est que je continue à plaire aux femmes. On ne me laisse pas en paix. Quand je me regarde dans une glace, je reste perplexe : qu'est-ce qu'elles me trouvent ? Mais lorsque je me souviens que je suis psychologue, je me pose une autre question, plus correcte : qu'est-ce qu'elles veulent de moi ? Et, là, je vois facilement la réponse. Bien, Nastia, revenons à notre affaire.

Il mit en marche le dictaphone et Nastia entreprit de lui raconter toute l'affaire. Elle parla longtemps, faisant confiance à sa mémoire, et n'eut besoin d'ouvrir le dossier qu'une seule fois, lorsque Lartsev lui demanda de lui montrer la photo du poisson en céramique et du poupon. Elle remarqua à peine le bruit estompé de la porte d'entrée qu'on ouvrait et des voix jeunes dans le vestibule : Nadia avait obéi à son père et fait venir son copain. Lartsev focalisait sur elle toute son attention et ne donna même pas l'impression d'avoir entendu l'arrivée du jeune homme.

Nastia avait presque terminé son récit lorsque le téléphone sonna. Lartsev décrocha.

— Oui, j'écoute… Ah ! Iouri ! Content de t'entendre. Oui, elle m'a transmis ton bonjour, elle ne l'a pas perdu en route, précisa-t-il en jetant sur Nastia un regard malicieux. Bien sûr, attends…

Il lui tendit le combiné.

— C'est pour toi. Korotkov.

Nastia se sentit envahir par un mauvais pressentiment. Que s'était-il passé ? Le Plaisantin avait-il encore fait des siennes ?

— Nastia ? Tu as de quoi écrire ? Je vais te dicter quelque chose, dit Korotkov.

— Pas la peine, je peux le retenir, répondit-elle avec soulagement en reprenant son souffle.

Apparemment, il ne s'était rien passé.

— Non, tu ne le retiendras pas, la rabroua Korotkov d'une voix soudain sérieuse. Fais ce que je te dis.

Elle coinça l'appareil avec l'épaule et prit le papier et le stylo que Lartsev lui tendait.

— Tu peux y aller, je suis prête.

— *Èn, o, èn,* espace, *si*…

— Attends ! le coupa Nastia. C'est quoi ce délire ?

— Ce sont des mots dans l'alphabet latin. Mais je ne peux les épeler qu'en anglais. Je continue : *si, âr, i, di, i,* espace…

Nastia notait les lettres l'une après l'autre et il lui suffit de trois mots pour comprendre qu'il s'agissait d'un nouveau texte en italien.

Ainsi, son pressentiment s'était avéré…

— *âr, aï, ti, eï,* point d'interrogation. Tu as tout noté ?

— Oui, répondit-elle d'une voix éteinte.

— Et ça donne quoi ?

— *Non crede, cara mia, che sarebbe ora di ammettere la mia superiorità ?*

— Ça veut dire quoi ?

— Ne croyez-vous pas, ma chère, qu'il est temps d'admettre ma supériorité ? traduisit-elle. Dis, Iouri, d'où ça sort ?

— Du même endroit que tout le reste, jeta Korotkov avec animosité. Il ne va pas arrêter, ce fils de pute. Tu en as encore pour longtemps ?

— Non, j'ai déjà tout raconté à Volodia. Il va réfléchir.

— Tu veux m'accompagner sur les lieux ?

— Non.

— Comme tu veux. Alors nous nous verrons demain.

Elle ne comprenait pas elle-même pourquoi elle avait refusé d'accompagner Korotkov là où l'on avait trouvé le cinquième cadavre. Elle avait dit « non » d'instinct, sans hésiter, comme si elle avait décidé d'avance qu'elle n'irait nulle part si de nouveaux faits intervenaient. C'était peut-être l'une des manifestations de ce détachement si dangereux et perfide. Peut-être que le Plaisantin avait raison et qu'il était temps de reconnaître sa supériorité, de cesser de se débattre dans de vaines tentatives pour l'identifier et le coffrer. Qu'il était temps de laisser tomber, de reculer et d'attendre stupidement la mort.

17

Kamenskaïa

Il lui semblait que tout ça avait déjà eu lieu dans une autre vie, bien des siècles plus tôt. Elle marchait le long de ce même dédale de longs couloirs du centre de la télévision d'Ostankino sans savoir où on la conduisait ni comment elle allait faire pour retrouver son chemin de retour. Seulement, ça ne s'était pas passé dans une autre vie, mais seulement un mois et demi plus tôt, à la mi-octobre. Pour Nastia, ces six semaines avaient paru durer une vie entière.

— D'abord, le maquillage, expliqua son accompagnatrice en ouvrant une porte.

Nastia fit une grimace. Elle n'était pas du tout d'humeur à se maquiller.

— On ne peut pas s'en passer ? demanda-t-elle.

La jeune femme lui lança un regard étonné et désapprobateur.

— Ce n'est pas indiqué. Les projecteurs vont vous donner un air livide et cyanosé. Et il y aura des reflets sur votre visage.

« Qu'est-ce que j'en ai à foutre, de la cyanose et des reflets ! » pensa Nastia, tout en entrant docilement dans le salon de maquillage. Elle n'avait pas envie de batailler. C'était déjà bien que la direction de l'une des principales chaînes de télévision ait accepté la demande de la direction de la Brigade criminelle de diffuser l'appel. L'enregistrement devait passer trois fois le soir même, à sept heures, à dix heures et à minuit.

Elle s'assit dans le fauteuil et ferma les yeux pour se remémorer son texte. Dans les quarante secondes qui lui avaient été accordées, elle devait trouver le temps de dire tout ce qu'elle estimait nécessaire et d'essayer en plus de se faire entendre par ce monstre. Pendant que le maquilleur lui couvrait le visage de fond de teint, Nastia décidait comment elle devait s'adresser au Plaisantin. Devait-elle le tutoyer ou le vouvoyer ? Le plus juste serait de le vouvoyer : quand il est question de reconnaître la supériorité de l'adversaire, il faut faire preuve de respect. D'un autre côté, le « tu » présente un aspect plus confidentiel lorsqu'on s'adresse à une personne proche. Cela le mettrait peut-être en confiance ?

— Voilà ! dit le maquilleur en retirant la serviette de protection des épaules de Nastia.

Dans le studio, on l'installa derrière une table basse et on lui accrocha un micro sur le revers de sa veste d'uniforme. Lartsev lui avait conseillé d'apparaître en tenue à la télévision. Tous ceux qui regarderaient son intervention comprendraient ainsi que Nastia était un officier de la milice, et non un simple intervenant. Le Plaisantin lui-même, si tout se passait bien et s'il voyait cet appel, serait à même de saisir l'importance du geste qu'elle faisait, non comme une personne privée, mais comme représentant d'un organisme de l'État.

— Êtes-vous prête ?

— Oui.

— Commencez à la lumière rouge. Et regardez la caméra.

La loupiote écarlate s'alluma et Nastia se mit à parler :

— Je m'adresse à celui qui a déjà tué cinq personnes innocentes. J'ai bien reçu votre message. Il m'a été difficile de me décider à faire cette démarche, mais je reconnais que vous avez raison. Vous êtes vraiment plus intelligent que moi et je reconnais votre supériorité. J'ai été incapable de comprendre votre logique et votre plan d'action. Vous êtes une personne peu ordinaire et je cède devant vous. Je ne vous demande qu'une seule chose : s'il vous plaît, ne tuez plus personne. Vous avez déjà prouvé ce que vous vouliez et il ne faut pas continuer à nous faire payer ce prix horrible. Je sais que vous voulez faire encore deux victimes. Je vous demande de les laisser vivre. Merci de m'avoir écoutée.

La lampe rouge s'éteignit.

— Trente-cinq secondes, dit le réalisateur. Si vous voulez, on peut recommencer l'enregistrement. Vous pouvez encore rajouter une phrase.

— Ce n'est pas la peine. J'ai dit tout ce que je voulais.

— Bien. Ce sera donc diffusé aujourd'hui. Lioussia va vous raccompagner. Nous allons faire une présentation de votre intervention comme nous sommes convenus : le présentateur rappellera l'affaire du duplex et fera référence à l'interview de Tatiana Obraztsova. Et puis il dira aussi votre grade et votre poste.

— Merci.

En traversant, derrière Lioussia, les longs couloirs mal éclairés jusqu'à la sortie, Nastia déroulait dans sa tête son message en se demandant si elle n'avait pas fait une erreur en disant : « Je sais que vous voulez faire encore deux victimes. Je vous demande de les laisser vivre. » Il aurait été plus exact de dire : « Je sais que vous allez tuer un autre innocent, avant de me tuer moi. Je vous demande de nous

laisser vivre. » Elle avait pensé à ça toute la journée de la veille et le jour même, pratiquement jusqu'au moment de l'enregistrement, mais elle avait décidé qu'elle devait être crédible. Si elle disait qu'il était plus intelligent qu'elle, elle devait montrer que c'était vrai et qu'elle n'avait pas du tout deviné qu'on lui avait réservé le rôle de septième victime. Que le Plaisantin la croie incapable de comprendre son projet. Ça l'inciterait peut-être à avoir pitié de la sixième. Son raisonnement lui semblait raisonnable, mais elle se mettait soudain à avoir des doutes. Avait-elle construit son intervention aussi correctement qu'elle le croyait ? Et, plus généralement, avait-elle bien fait de lancer cet appel au Plaisantin à la télé ?

Dans la rue, Korotkov l'attendait. Elle ne voulait pas prendre les transports publics en uniforme et Iouri s'était proposé pour l'accompagner.

— Alors, ça s'est passé comment ? demanda-t-il lorsqu'elle s'installa dans la voiture.

— Je ne sais pas. Nous verrons bien le résultat ce soir.

Elle alluma une cigarette. Ses mains tremblaient.

— Tu crois que ça va nous avancer ?

— Je ne sais pas, répéta Nastia. Mais il fallait faire quelque chose. Dis, Iouri, tu connais un notaire ?

— Un notaire ? Je dois réfléchir. Mais pourquoi ?

— Je veux le consulter à propos d'un testament.

Korotkov ralentit un peu la voiture pour lui jeter un regard étonné.

— Quel testament ?

— Le mien.

— De quoi tu parles ?

— S'il m'arrive quelque chose… Je veux dire, si le Plaisantin va jusqu'au bout de son plan, je ne voudrais pas que Liocha et mes parents aient des problèmes avec mon appartement. Je sais que c'est hyper-compliqué et qu'il faut réunir tout un tas de documents pour prouver qu'on a le droit d'hériter. Et il faut en plus attendre six mois avant d'ouvrir la procédure. Avec le compte à la Banque d'épargne, ce sera pareil. Et puis il y a aussi le problème du coffre-fort que j'y loue.

Korotkov écarquilla les yeux.

— Un coffre-fort ? s'étonna-t-il. Quel intérêt ?

— J'y garde les cadeaux que Liocha me fait. Tu sais, le bracelet d'émeraudes, les boucles d'oreilles… Bref, tous les bijoux qu'il m'offre. Je suis plus tranquille. Si on cambriole l'appartement ou s'il y a un incendie, je n'aurai pas tout perdu. Si je… bon, tu sais de quoi je parle, Liocha ne pourra rien retirer du coffre. Il faut coucher tout ça dans un testament.

Korotkov arrêta la voiture au bord du trottoir et se tourna vers Nastia.

— Tu es sérieuse en disant tout ça ?

— Totalement.

— Et tu n'as pas honte ?

— Pourquoi devrais-je avoir honte ?

— Parce que tu crois que le Plaisantin va t'atteindre et que nous n'allons pas te protéger.

— Mais bien sûr qu'il va m'atteindre, objecta-t-elle calmement. Si la diffusion de l'enregistrement ne produit aucun résultat, nous aurons rapidement le sixième cadavre. Et puis ce sera mon tour. Pourquoi tu t'arrêtes ? Allez, roule !

— Non, chère copine, nous n'irons nulle part tant que nous n'aurons pas fini de parler. C'est quoi, ton truc ? Tu crois que nous ne parviendrons pas à assurer ta sécurité ?

Nastia eut un pauvre sourire et caressa l'épaule de Korotkov.

— Iouri, tu parles en ce moment comme un chef qui n'a pas le droit de douter de ses subordonnés et qui doit les soutenir par son assurance et sa force morale. Tu le fais très bien, mais ce n'est pas la peine de me mentir : je me suis raconté des bobards pendant presque un mois et demi, je crois que ça suffit. De plus, cette histoire de testament n'a pas de lien direct avec la situation et ton aptitude à organiser ma protection. Le Plaisantin n'est qu'un prétexte. Il me permet de penser à la possibilité de mourir. Je n'ai nullement l'intention de devenir la septième victime de ce minable. Mais je peux tout aussi bien mourir dans un accident de la route, m'empoisonner avec des conserves avariées ou contracter le sida chez un dentiste qui ne stérilise pas convenablement ses instruments. Nous pouvons tous mourir à n'importe quel moment, Iouri. C'est une idée désagréable que nous chassons de notre conscience parce qu'elle rend notre vie insupportable en la privant de perspective. Mais ce n'est pas parce que nous n'y pensons pas que ça change quelque chose dans la vie réelle. Elle est comme elle est, tu comprends ? L'homme est une créature fragile dont l'organisme peut être détruit d'une multitude de manières. Personne ne peut être certain d'atteindre un âge avancé. Pourquoi croit-on qu'il faut attendre au moins soixante-dix ans pour songer à rédiger un testament ? Et des tas de gens n'y pensent pas, même à quatre-vingt-dix ans. Lorsque j'ai compris que le Plaisantin voulait me tuer, c'est comme si mes yeux s'étaient dessillés. J'ai soudain compris que je peux mourir très vite. Je peux – mourir – très vite, répéta-t-elle lentement, comme si elle écoutait ses propres paroles. Il faut évidemment que je fasse tout mon possible pour l'éviter, mais, d'un autre côté, je dois m'efforcer de préparer les choses pour causer à mes

proches le moins de soucis possible. L'idéal serait également d'acheter une concession dans un cimetière ou une niche dans un columbarium pour que Liocha ne doive pas, en plus, se battre avec ça. Tu ne saurais pas, par hasard, comment on peut faire ça ?

Visage gris et yeux proéminents, Korotkov la regardait avec terreur, comme si un spectre se tenait devant lui.

— Mais de quoi tu parles ? Tu t'entends, au moins ?

— Je m'entends, Iouri. Je n'ai pas de problème d'oreille.

— C'est avec la tête que tu as un problème, bondit-il. Qu'est-ce que tu as à t'enterrer ? Tu merdes complètement.

— Iouri, s'écria Nastia sur un ton de reproche, en souriant. Tu n'as pas honte d'être aussi grossier avec une dame, ta subordonnée, en plus ?

— Je n'utiliserais pas de mots grossiers, si tu cessais de faire l'imbécile ! Je vais te… Je vais te…, bredouilla-t-il en bouillonnant de fureur. Je vais t'enfermer dans une pièce et ne te laisserai aller nulle part tant que nous n'aurons pas coincé le Plaisantin. Compris ?

— Eh bien, il fera sauter toute la maison, objecta-t-elle tranquillement.

— Alors, nous placerons des cordons de sécurité autour de l'immeuble.

— Oh, très bien ! Et qui va autoriser ça ? Je suis qui, moi ? Le ministre de la Défense ? Le Président du pays ? En plus, je te ferai remarquer que notre Plaisantin est un type très persévérant et ingénieux. Tu sais ce qu'il fera en réponse à ta protection ? Il observera l'endroit, trouvera le locataire qu'il lui faut, fera sa connaissance et, en échange d'une somme plus que convenable, lui demandera de porter un sac dans l'entrée de l'immeuble. Il lui racontera une telle histoire que le gars ne soupçonnera rien. Ta protection tant vantée ne pourra pas empêcher les habitants de l'immeuble d'entrer et sortir. Et voilà toute l'histoire. C'est tout, Iouri, tu m'as assez fait de morale sur le sujet de la vie éternelle. Allons travailler.

Korotkov redémarra la voiture et, l'air sombre, ne prononça plus une parole jusqu'à la Petrovka.

L'assassin

La deuxième voie pour éviter une fin indigne était de mourir de la main de l'ennemi. Et par ennemi, je n'entendais pas le tout-venant

habituel de la vie qui peut être, par exemple, un criminel. Je voulais dire le vrai, celui dont le but est de porter préjudice à ma Patrie. J'ai appris à aimer mon pays grâce à mon père qui lui est dévoué corps et âme et prêt à le servir jusqu'à la dernière goutte de son sang. Pour moi, le mot « Patrie » est sacré et la phrase « la Patrie l'exige » n'est pas du tout vide de sens.

Quand j'étais gosse, j'ai toujours entendu mon père dire que notre pays était le meilleur, le plus juste et le plus beau, et que je devais être fier d'y être né et d'y vivre. Je devais aussi être heureux que le sort me donne la possibilité de faire quelque chose pour le bien de la Patrie. Et je n'avais pas le moindre doute sur la validité de ses paroles. Grand-Mère ne partageait pas ces sentiments, mais je ne l'ai appris que plus tard, à l'âge adulte. Dans mon enfance et mon adolescence, je ne l'entendis jamais me dire que notre pays pouvait ne pas être aussi bon et juste que l'estimait la morale officielle. La seule fois où j'eus l'occasion de me rendre compte de sa véritable opinion fut la conversation avec mon père que j'avais espionnée, lorsqu'elle lui demanda de quitter son poste en province pour revenir à Moscou et être ainsi plus près de moi. Mais cette conversation s'était déroulée entre leurs quatre yeux et je n'étais pas censé l'avoir entendue. De plus, elle ne m'avait pas laissé d'impression particulière sur un éventuel antipatriotisme de Grand-Mère parce que j'avais seulement retenu que mon père n'était ni terrassier ni docker, mais un savant émérite qui travaillait à la mise au point de nouveaux armements. Cela avait rempli mon âme d'une telle joie et d'une telle fierté que tout le reste m'avait échappé. Grand-Mère, en dépit de son caractère compliqué, était une femme intelligente et elle comprenait bien que je devrais vivre dans ce pays et qu'il valait mieux éviter de me mettre dans la tête des idées qui m'empêcheraient de m'adapter convenablement au système qu'elle détestait.

L'adaptation fut plus que convenable. J'aimais sincèrement ma Patrie et je voulais de toute mon âme lui être utile. Et d'ailleurs, malgré le changement de régime et le renversement de l'ancien système communiste, je lui suis toujours attaché. Comme disent les Anglais : *My country, right or wrong.* Qu'il ait raison ou qu'il ait tort, c'est mon pays. Je l'aime et j'en suis fier. Aucun bouleversement économique ou politique ne peut ébranler ce sentiment.

Je compris donc qu'une mort digne ne pourrait venir que par la main d'un ennemi qui cherche à nuire aux intérêts de la Patrie.

À ce moment-là, la guerre d'Afghanistan s'était déjà terminée pitoyablement, mais les conflits armés dans les « points chauds », notamment au Caucase, avaient pris le relais. Dans la mesure où je travaillais dans l'industrie de défense et que j'étais soumis au règlement militaire, il m'était impossible de partir en zone de combat

sans autorisation de mes supérieurs. Je frappai tout de même à toutes les portes et tirai toutes les sonnettes. J'expliquais à qui voulait bien m'entendre qu'il était évident que je devais mener des recherches dans les conditions de combat réelles. Curieusement, cette évidence ne frappait que moi. On m'éconduisait en m'expliquant que je savais très bien concevoir des armes, mais pas forcément m'en servir. À la guerre, il faut de la chair à canon, et non des spécialistes de l'armement dont l'utilité est essentielle en temps de paix. Bien sûr, on ne me disait pas exactement ça, mais il aurait fallu être un idiot complet pour ne pas le comprendre. Peu à peu, les conflits s'apaisèrent et il n'y eut plus que deux endroits où l'on pouvait perdre la vie en défendant son pays : la Tchétchénie et le Tadjikistan. De plus, la notion d'« intérêts de la Patrie » était singulièrement contrebalancée par des détails à glacer le sang sur la mort de nos soldats. Il pouvait y avoir de la gloire et de la dignité à mourir en combattant pour son pays, mais on pouvait très bien être enlevé, retenu pendant des semaines avant d'être liquidé. Et on retrouvait des cadavres sans tête et émasculés, que personne ne pouvait identifier, alors que les pauvres types à qui ça arrivait étaient considérés comme des déserteurs ou, pire, des traîtres passés à l'ennemi. Ce n'était pas le genre de mort à laquelle j'aspirais.

Des mois de réflexion pénible finirent par porter leurs fruits. Je trouvai enfin le moyen de quitter la vie dans des conditions acceptables. Cela devait être exaltant. Cela devait rester dans la mémoire de tout le monde et me permettre de ne pas mourir dans l'anonymat. De plus, cela devait forcer les gens à cogiter sur leur propre mort et la manière de s'y préparer. Il fallait aussi que j'exécute mon projet très vite, tant que j'étais encore en bonne santé et avant de devenir une vieille loque impuissante. Et pour finir, le plus important, la mort devait venir au nom de la Patrie et des mains de ses représentants. Ma mort ne pourrait être digne qu'à ces conditions.

Dotsenko

Une certaine Svetlana Iastrebova, vingt-cinq ans, était devenue la cinquième victime du Plaisantin. L'assassin avait laissé encore une fois derrière lui le poisson, le poupon et la note manuscrite, mais pas d'argent pour les obsèques. C'était d'ailleurs logique : Iastrebova était mariée à un riche homme d'affaires. Il semblait bien que le Plaisantin en avait fini avec les indigents pour passer à une « clientèle » solvable : d'abord la vieille Firsova, puis une femme de « nouveau Russe ».

— Il a peut-être des idées néo-communistes ? hasarda Zaroubine. Il

s'en prend aux « parasites » et aux riches… Ou quelque chose comme ça.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ! s'écria Dotsenko en éclatant de rire. Même les plus communistes des communistes ne parviennent pas à une telle apothéose.

— N'oublie pas qu'il est cinglé, insista Zaroubine. Qu'est-ce que tu as à rigoler ? Il doit bien y avoir un enchaînement logique. Trois pauvres, deux riches… Tu te souviens des tests d'intelligence, à l'école ? Il fallait résoudre des tas d'énigmes, notamment trouver la suite logique à des séries de nombres et de lettres. Là, nous avons deux possibilités : ou bien trois pauvres et trois riches, ou trois pauvres, deux riches et un troisième d'un autre genre. Il faut trouver lequel.

Ils arpentaient les allées du premier étage du grand magasin de luxe British House. Micha Dotsenko avait donné rendez-vous à Ira devant l'entrée, sur le Nouvel Arbat. Comme il avait reçu une bonne prime pour le Jour de la milice, il avait décidé de commencer à acheter les cadeaux du Nouvel An tant qu'il avait de l'argent. Ira devait le conseiller dans le choix des cadeaux féminins. Quant à Zaroubine, ils s'étaient rencontrés une heure plus tôt pour échanger leurs infos sur la cinquième victime et ils avaient décidé de faire le chemin ensemble jusqu'au magasin en continuant à parler boulot. Ira était en retard et ils avaient patienté un petit moment avant que Dotsenko se décide à trouver une cabine pour l'appeler à la maison. Au bout du fil, Tatiana s'était excusée platement : elle était arrivée en retard et Ira, qui l'avait attendue pour ne pas laisser le petit Gricha tout seul, était partie depuis à peine un quart d'heure.

— Elle ne sera pas là avant quarante minutes, avait annoncé Dotsenko en retournant auprès de son collègue qui était resté à tout hasard devant l'entrée du magasin pour ne pas rater la jeune femme. Qu'est-ce que tu fais ? Tu te casses ou tu poireautes encore avec moi ?

— Je vais te tenir compagnie, avait répondu Zaroubine. Ça va nous donner un peu de temps pour fouiller encore les détails. Mais il fait un froid de canard, ici. Et si nous entrions ? On reviendra lorsqu'il sera temps.

— Affaire conclue, avait accepté Dotsenko.

Le rez-de-chaussée du magasin ne proposait rien d'intéressant pour les deux hommes : des vêtements et des chaussures. Dotsenko n'avait nullement l'intention de faire des cadeaux de ce genre pour les fêtes de fin d'année. Le premier étage les avait davantage attirés.

— Regarde ce truc ! s'était écrié Zaroubine, ravi, avec un petit sifflement étonné, tout en tournant entre ses doigts une petite poire en bois qui répandait un parfum exotique. C'est quoi ? Ça sent super bon !

— Je n'en ai pas la moindre idée. Fais voir…

Dotsenko lui avait pris l'objet en bois parfumé pour le sentir, ce qui lui avait fait monter au visage un sourire bienheureux.

— Ahhh ! Quel parfum ! S'il vous plaît, mademoiselle, demanda-t-il à la vendeuse. Qu'est-ce que c'est ?

L'employée, depuis longtemps sortie de l'âge où une femme peut encore être appelée « mademoiselle », avait esquissé un sourire indulgent. Sur son visage, on pouvait lire en lettres énormes ce qu'elle pensait des clients qui vont dans des magasins chers sans avoir la moindre idée de ce qui y est vendu.

— Ce sont des boules aromatiques pour les armoires, avait-elle expliqué en regardant ailleurs, comme si les deux jeunes hommes ne présentaient aucun intérêt. On les place sur une étagère et tout le linge s'imprègne de leur odeur.

— Ohhh ! s'était écrié Dotsenko. C'est classe ! Regarde Serioja, il y en a de toutes sortes. Chacune doit avoir une odeur différente. C'est un beau cadeau, non ?

Avec la passion de garnements qui font l'école buissonnière, ils s'étaient mis à fouiller le présentoir pour humer les objets en bois, en fonction de leur taille et de leur forme.

— Sens-moi celui-ci…

— Ah ! Et celui-là, quel parfum !

— Non, voici encore mieux…

Satisfaits par leur pause olfactive, ils étaient allés plus loin, vers les rayons de vaisselle. Ce fut à ce moment-là que Zaroubine émit son idée géniale sur les « trois pauvres, deux riches et un troisième d'un autre genre ».

— Tu es futé pour ton âge, Serioja, reconnut Dotsenko en examinant avec attention de grandes assiettes décorées d'arabesques vert pâle. Qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce qu'un service comme ça pourrait faire un beau cadeau de mariage ?

— Tout dépend avec qui on se marie, répondit sagement son collègue.

— Avec Ira.

— Avec Ira, c'est bien. C'est une femme d'intérieur, elle appréciera.

— Entendu, je l'achèterai lorsque le moment sera venu. Pour revenir à notre Plaisantin, j'ai remarqué un fait curieux dans les informations recueillies sur la cinquième victime. Svetlana Iastrebova a passé six mois dans un hôpital psychiatrique en raison de tendances suicidaires. Le médecin qui la suivait m'a expliqué que le traitement avait bloqué ses pulsions de passage à l'acte, mais pas son dégoût pour la vie. Est-ce que tu as compris ?

— Je ne suis pas à ce point stupide, grommela Zaroubine vexé. En d'autres termes, elle ne voulait pas vivre, mais ne pouvait pas se tuer. C'est bien ça ?

— Exactement. Mais sais-tu pourquoi elle ne voulait pas vivre ?

Pendant que Dotsenko racontait à Zaroubine la triste histoire de Svetlana Iastrebova et de ses vacances dramatiques dans le sud de l'Espagne, ils firent le tour des rayons consacrés aux arts ménagers et passèrent dans celui des ustensiles pour salle de bains.

— Donc, Serioja, pour en revenir au meurtre, je me suis creusé la cervelle à tenter de déterminer pourquoi la petite dame Iastrebova, bien sous tous rapports, a décidé de suivre un type inconnu. Sans compter qu'elle n'avait pas bu. Les expertises n'ont pas relevé la moindre trace d'alcool dans son organisme. Oh, merde ! Regarde ces serviettes !

— Arrête avec tes serviettes ! le rabroua Zaroubine. Nous parlons de notre affaire.

— Tu verras lorsque tu envisageras de te marier. Tu comprendras tout, mon pote. Et je me marrerai en te regardant faire les magasins. Revenons à la petite dame. Pourquoi a-t-elle suivi le Plaisantin ? Hein, le célibataire, tu peux me le dire ?

— Parce qu'elle le connaissait.

— Exactement. Est-ce qu'on peut encore formuler d'autres hypothèses ?

Zaroubine réfléchit en s'efforçant de ne pas disperser son attention sur l'abondance d'objets magnifiques qui tentaient de l'entraîner dans des rêves aussi agréables qu'irréalisables. Par exemple, sur une maison bien à lui, à un étage.

— Il peut avoir eu vent de ses problèmes. Il savait comment lui parler, et de quoi. Il était peut-être au courant de son mal de vivre. Dans ce cas, elle pouvait très bien ne pas le connaître personnellement. D'ailleurs, il ne fait certainement pas partie de ses relations proches parce que dans ce cas, il ne serait pas très compliqué de l'identifier. Or, c'est un type prudent qui ne commet pas ce genre de bêtises.

— J'ai toujours dit que tu es futé pour ton âge, approuva Dotsenko. J'ai la même impression que toi.

— Et maintenant, la question la plus importante, Serioja : comment pouvait-il être au courant ? Réponds vite, si j'ai bien calculé, Ira sera en bas dans trois minutes.

— Alors, allons-y, soupira Zaroubine. Ne la faisons pas attendre.

— Tu t'esquives ? Tu ne connais pas la réponse et c'est pour ça que tu fais semblant d'être prévenant avec les dames ?

Zaroubine lui lança un regard avant de se détourner et de partir en direction de l'escalier mécanique qu'ils dévalèrent, tous deux, au pas de course. Ira se trouvait déjà à l'entrée et examinait fébrilement la foule autour d'elle.

— Ira ! On est là ! lui cria Dotsenko.

La jeune femme se précipita vers lui et lui sauta au cou.

— Oh, Micha ! Je croyais que tu ne m'avais pas attendue. Bonsoir, Serioja.

— Bonsoir, Ira. Bon, les tourtereaux, il faut que j'y aille. Mais avant de partir, le fiancé, il faut que je te dise une chose : le Plaisantin connaissait le malheur de la dame Iastrebova parce qu'il était présent lorsque l'accident s'est produit. La tragédie a eu lieu sous les yeux d'un grand nombre de personnes que la jeune femme ne connaissait pas personnellement. Et puis je vais te faire un cadeau de mariage : la tragédie a eu lieu en Espagne où l'on parle le castillan, comme au Mexique. Et les deux pays ont de fortes relations commerciales. Permettez-moi de vous prendre la main, mademoiselle.

Sans rien comprendre, Ira lui tendit docilement sa menotte et Zaroubine y déposa un baiser, non sans une certaine élégance. Puis il fit un petit signe à Dotsenko avant de se perdre dans la foule.

Son collègue hocha la tête en le regardant partir.

— Pour quelqu'un d'aussi jeune, il est vraiment très intelligent.

Irina

— Micha, peux-tu encore me répéter le texte de ses notes, demanda la jeune femme.

— Mais pourquoi ? s'étonna Dotsenko.

— S'il te plaît.

— Je ne comprends pas. Tu te prends pour une juge d'instruction ? Iricha, nous sommes là pour nous occuper de choses agréables et musarder dans un excellent magasin en choisissant des cadeaux, et tu gâches tout. Je viens de passer deux heures avec Zaroubine à parler de cette affaire et maintenant tu veux…

— S'il te plaît, insista-t-elle.

— Bon, bon…, céda le jeune flic.

Il sortit son calepin, le feuilleta et lui lut les textes laissés par le Plaisantin à côté des cadavres de Kazarian, Firsova et Iastrebova.

— Satisfaite ? lui demanda-t-il sévèrement, en rangeant son carnet.

— Merci, répondit brièvement Ira.

— Maintenant, explique…

Expliquer… Que pouvait-elle bien expliquer ? Il éclaterait de rire et la traiterait de Sherlock Holmes à la petite semaine, ou de Miss Marple d'occasion, comme l'avaient fait Stassov et Tatiana lorsqu'elle avait donné libre cours à ses peurs et à ses soupçons, l'hiver précédent. Ils en avaient ri aux éclats. Et Ira leur avait d'ailleurs fait écho.

L'histoire était amusante, en effet. C'était pendant ces journées d'hiver un peu trop chaudes où le thermomètre était monté au-dessus de zéro alors que le chauffage collectif était resté comme s'il faisait moins cinquante dehors. Il faisait une chaleur à crever à l'intérieur de l'appartement. Dans la cuisine, avec les plaques électriques allumées pendant qu'elle faisait la cuisine, Ira pouvait à peine respirer et elle avait ouvert la fenêtre. Soudain, son attention avait été attirée par des voix fortes en provenance de l'appartement d'à côté. Le voisin – à l'époque, elle n'avait pas encore fait sa connaissance – avait sans doute ouvert lui aussi à cause de la chaleur.

— Comment osez-vous ! s'écriait une forte voix masculine. Comment avez-vous l'audace de me proposer ça !

Une autre voix d'homme lui avait répondu, mais moins fort, de sorte que les paroles étaient indistinctes.

— Dégagez d'ici ! Je vous interdis même d'y penser. Espèce de dingue !

Et de nouveau, des sonorités vagues, en réponse. La conversation s'était interrompue pendant quelques secondes, puis un grand bruit sourd avait retenti, comme si un corps lourd s'effondrait par terre de tout son poids. Encore un instant, et la porte palière avait claqué tandis que le dogue du voisin était parti en aboiements glapissants.

L'incident avait bouleversé Ira. Elle avait aussitôt essuyé ses mains enfarinées sur son tablier pour ouvrir prudemment la porte de l'appartement. Une chape de terreur s'était immédiatement abattue sur elle ; une traînée de sang frais courait de chez le voisin jusqu'à l'ascenseur. Son cœur s'était emballé. Que s'était-il passé ? Avait-on tué le voisin ? À moins qu'il n'ait lui-même occis son visiteur suite à la proposition terrible qu'il avait dû lui faire, à en juger par le dialogue.

Sans réfléchir, elle avait bondi jusqu'à la porte voisine – en tâchant de ne pas marcher sur les traces sanglantes – pour appuyer de toutes ses forces sur la sonnette. Le chien aboyait toujours, mais personne ne venait lui ouvrir. Elle avait sonné encore et encore en pensant que le voisin était seulement blessé, qu'il allait rassembler ses forces et que, même s'il était incapable d'ouvrir, il pourrait au moins lui dire qu'il avait besoin d'aide. Elle dressait l'oreille, mais en vain : le vacarme du chien l'empêchait d'entendre s'il y avait du mouvement à l'intérieur. Après cinq bonnes minutes de vaines tentatives, elle avait repris ses

esprits et était retournée chez elle pour appeler d'abord Tatiana, puis Stassov, et enfin, à tout hasard, Nastia.

— Il s'est passé quelque chose de terrible ! avait-elle crié à chaque fois dans le combiné, le souffle court. On a tué notre voisin. Tout l'escalier est couvert de sang !

Stassov était arrivé le premier : sa voiture roulait plus vite que la vieille Jigouli de Korotkov qui avait aussitôt proposé à Nastia de l'accompagner.

Stassov avait laissé Ira dans l'appartement pour aller, à tout hasard, sonner chez le voisin. À sa grande surprise, le voisin lui avait ouvert dans une vieille tenue de sport, sain et sauf, une serpillière mouillée dans les mains.

— C'est à propos du sang ? avait-il demandé tout de go. Je vais nettoyer le palier, ne vous inquiétez pas.

Ira, incapable de résister à l'appel de la curiosité, s'était approchée à pas de loup de la porte et écoutait dans l'entrebâillement, en retenant son souffle.

— Ce n'est pas de ça qu'il s'agit, avait répondu Stassov en tentant de jeter discrètement un œil à l'intérieur du logement du voisin. Vous comprenez, il y a de quoi s'inquiéter lorsqu'on entend des cris, le bruit d'un corps s'effondrant par terre et qu'on trouve ensuite l'escalier rouge de sang. Vous devez admettre…

Sa tirade avait été interrompue par un rire assourdissant. Le voisin riait au point de laisser tomber sa serpillière. Ira avait perçu ce rire comme un écho lugubre de l'enfer. « C'est un fou, avait-elle pensé en frémissant de peur. Il a tué quelqu'un et maintenant il lave les traces comme si de rien n'était. Et il rigole encore ! Ça l'amuse ! Mon Dieu, et s'il tuait maintenant Vladislav avant de s'en prendre à moi ? »

— Excusez-moi, quel est votre nom ? avait-il demandé à Stassov, son accès d'hilarité terminé.

— Vladislav Nikolaïevitch.

— Très heureux. Moi, c'est Andreï Timofeïevitch. Mon cher Vladislav Nikolaïevitch, je vous présente sincèrement mes excuses pour tout ce dérangement. Voyez-vous, j'ai reçu la visite d'un jeune homme qui s'est imaginé qu'il avait une lourde dette envers moi. Je l'ai effectivement aidé, mais sans faire quoi que ce soit d'extraordinaire. En tout cas, rien de plus que ce qu'aurait fait quelqu'un d'autre à ma place. Mais il estime qu'il m'est redevable et, en gage de reconnaissance, m'a ramené, d'une partie de chasse, un élan qu'on venait juste de dépiauter. Il arrive chez moi avec un énorme sac en plastique rempli de viande et le pose sur la table de la cuisine en me racontant combien il m'est reconnaissant et en me demandant d'accepter ce gage de gratitude éternelle. Bien sûr que je

me suis énervé. Est-ce que j'ai crié fort ?

Stassov avait hésité : il n'avait pas entendu personnellement les cris, mais Ira avait passé la tête dans l'entrebâillement de la porte pour affirmer, avec aplomb :

— Très fort. Ça produisait une impression très étrange, il faut dire.

Le voisin avait pris un air tellement peiné qu'Ira s'était radoucie.

— Je vous ai donc dérangée ? Je le regrette. Je ne pensais pas qu'on entendait tout si bien.

— Et qu'est-ce qui est tombé ? avait-elle persisté, en prenant goût à l'interrogatoire. On aurait dit quelqu'un.

— Ma chère, un élan pèse bien plus qu'un être humain, je vous assure. Lorsque j'ai pris le fardeau sur la table pour le lui rendre, je ne m'imaginais pas qu'il pouvait peser autant et il m'a glissé des mains. Le plastique s'est ouvert et le sang a commencé à couler. C'est vrai que j'ai intimé à mon visiteur l'ordre de débarrasser le plancher, je l'avoue, avait-il précisé avant d'éclater encore de rire.

— Mais pourquoi vous n'avez pas ouvert la porte lorsque j'ai sonné ? C'est pour ça que j'ai pensé que vous… Euh… Qu'il vous était arrivé quelque chose…

— Je pensais que c'était encore ce cinglé qui revenait à la charge. Ai-je répondu à vos questions, ma chère ?

— Comment pouvait-il y avoir autant de sang ? avait insisté Ira, toujours soupçonneuse.

— Mais, ma chère, vous n'imaginez pas la quantité de sang que peut rendre une grosse bête écorchée. Lorsque mon visiteur est parti sans demander son reste, il n'a pas bien refermé le plastique et ça dégoulinait de partout.

Ira s'était d'abord vexée de ce « ma chère » qui lui semblait à la fois trop familier et trop guindé, mais cette impression désagréable avait vite été évacuée par la sensation de passer pour une idiote aux yeux de Stassov et du voisin. Au moment où Nastia était enfin arrivée avec Korotkov, la situation s'était totalement éclaircie. Et lorsque, à son tour, Tatiana était rentrée, elle avait trouvé tout le monde attablé, avec le voisin, dans la cuisine, à boire le thé tout en dégustant les inimitables pâtés d'Ira. Voilà comment la famille avait fait la connaissance d'Andreï Timofeïevitch.

Par la suite. Ira avait sympathisé avec le voisin et n'avait plus prêté attention à ces « chère amie » ou « ma chère », qu'il utilisait à profusion. Après tout, quelle importance, si Andreï Timofeïevitch était habitué à faire des manières en parlant ?

Mais là, en entrant dans le magasin avec son Micha, main dans la main, elle pensait à autre chose. Cet homme s'était tellement habitué à

parler de cette façon qu'il ne remarquait même pas ce qu'il disait. Ou ce qu'il écrivait.

Pendant qu'elle échangeait des bêtises avec son fiancé, un coin de sa conscience moulinait des bouts de phrases qui se trouvaient dans les notes manuscrites laissées par l'assassin.

« Je me rapproche de toi, ma chère… »

« Comment allez-vous, ma chère ? »

« Ne croyez-vous pas, ma chère… »

18

Kamenskaïa

Pour la première fois de sa vie, Nastia regardait le monde qui l'entourait. L'éventualité de sa mort prochaine avait réveillé en elle l'intérêt pour ce qui se passait en dehors de son travail chéri. « Je ne serai plus, pensait-elle en marchant lentement de la Petrovka jusqu'à la station de métro Tchekhovskaïa, mais on montrera toujours de nouveaux films au cinéma Pouchkine. Et au casino, des gens viendront jouer chaque soir, certains sortiront plumés et d'autres les poches remplies par une chance inespérée. Et ce magasin continuera à vendre de nouvelles marchandises que de nouveaux acheteurs viendront se procurer. Seulement, je ne verrai pas ces marchandises et je ne croiserai pas ces acheteurs. »

Elle regardait les voitures, les gens élégants, les devantures des kiosques et elle aspirait à voir et à apprendre des choses qu'elle ne connaissait pas parce que, la veille encore, elles ne l'intéressaient pas. Que ressent une femme lorsqu'elle entre dans une boutique de luxe pour se choisir une nouvelle robe ou de la lingerie ? Quand elle met une toilette de prix et accompagne son mari en boîte de nuit ? Quand elle se promène avec son chien ? Quand elle va à la datcha pour bêcher un lopin de terre ?

« J'ai trente-huit ans, se disait-elle, secouée dans la rame de métro. Et qu'est-ce que j'ai vu de la vie ? L'école, l'université, la milice. Des bureaux, des cadavres, des visages de victimes, des témoins, des criminels. Le métro. Mon chez-moi. Je sais que je vais sans doute mourir bientôt et cette idée ne me fait plus peur, mais je regrette de quitter cette vie sans avoir vu ou ressenti toute une foule de choses que j'ai toujours remises à plus tard parce que j'étais trop affairée. Bien sûr, je n'ai plus le temps d'aller passer des vacances sur les plages de Miami, même si j'avais l'argent, et je ne pourrai pas non plus aller visiter le Louvre, mais j'ai encore suffisamment de temps devant moi pour certaines activités. Par exemple, aller au théâtre ou voir des spectacles. »

Elle ne soupçonnait pas que ces sentiments portaient un nom : la soif de vivre, et qu'elle aspirait simplement à l'étancher, même partiellement.

Arrivée chez elle, elle regarda rapidement sa montre : il lui restait une demi-heure avant le retour de Tchistiakov. Elle ouvrit sa penderie d'un geste décidé et resta étonnée devant la quantité de robes, d'ensembles et de tailleurs que sa mère lui avait rapportés de ses perpétuelles missions à l'étranger. Et de toute cette profusion de vêtements, elle n'avait porté que l'ensemble gris de son mariage et un fin pantalon noir. Tout le reste pendait là, à l'abandon. Si seulement elle avait le temps de tout porter…

Son regard tomba sur les matériaux de construction qui attendaient aux quatre coins de l'appartement. Combien de temps allaient-ils rester ainsi ? Et Liocha devrait se coltiner les travaux. Peut-être valait-il mieux s'asseoir sur les principes et demander de l'argent à son frère ? Il serait alors possible de tout finir rapidement pour ne pas obliger son mari à s'en occuper après sa mort. Elle devait impérativement réfléchir calmement à tout ce qu'elle devait encore arranger pour que ça ne reste pas à la charge de ses proches.

À l'arrivée de Tchistiakov, Nastia avait eu le temps non seulement de choisir sa tenue, mais encore de se maquiller.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, figé sur le seuil de la pièce.

— Liocha, allons dîner quelque part, proposa-t-elle.

— Pourquoi ?

Il eut une quinte de toux qui lui fit plisser douloureusement le nez. Il précisa :

— Je veux dire : en quel honneur ?

— Comme ça. Il n'y a rien dans le frigo…

— J'ai apporté le nécessaire, l'interrompit-il. Je suis passé au marché et j'ai acheté de la nourriture pour la semaine.

— Je ne veux pas que tu te mettes à faire le dîner maintenant. S'il te plaît, mon soleil, allons quelque part.

Sans se dépêcher, Tchistiakov ôta son blouson, sortit ses lunettes, les chaussa et entreprit d'examiner sa femme de la tête aux pieds.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder ainsi ? Ça ne me va pas ? demanda-t-elle anxieusement.

— Ça te va très bien.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est à moi de te demander ça. Lorsque tu es dans un état normal, il faut pratiquement te forcer pour t'emmener dans un restaurant et il est impossible de t'obliger à t'habiller convenablement. Or, j'observe que tu t'es même maquillé les yeux.

— Et les lèvres, ajouta Nastia.

— Et les lèvres, constata-t-il. Je peux savoir ce qu'il y a ? Serais-je

parvenu à oublier un anniversaire que nous aurions dû fêter ?

— Non.

— Il s'est passé un événement quelconque que tu veux célébrer ?

Un événement ? Oui, peut-être. Est-ce que changer la manière d'envisager sa propre vie n'est pas un événement ? C'est une chose qui arrive rarement, et beaucoup en sont incapables. Surtout lorsqu'il s'agit de regarder en face la perspective de la mort. Pouvait-elle expliquer ça à Liocha ? En fait, oui, elle le pouvait. Mais le fallait-il ? Il aurait peur pour elle et se ferait du souci. D'un autre côté, comment pourrait-elle ne pas lui dire ce qu'elle ressentait ? Lorsqu'on aime quelqu'un, ce n'est pas bien de le prendre pour un imbécile et de le laisser dans le noir. Mais était-ce bien le moment d'entreprendre une conversation longue et sérieuse ainsi, à la va-vite, sur le pas de la porte ?

— Oui, Liocha, il y a un événement dont il faut que je te parle. Mais deux mots ne seront pas suffisants. Allons dîner quelque part et je te raconterai tout.

Tchistiakov poussa un soupir et s'effondra sur le fauteuil, bras croisés.

— Nastia, j'apprécie ton initiative, mais il faut la remettre à plus tard, je t'assure. D'abord je ne suis pas d'humeur et ensuite j'attends des coups de fil d'au moins trois personnes. Je me suis déjà entendu avec elles et leur ai promis que je serai à la maison. Ce sont des relations d'affaires et je ne peux pas les négliger.

Les yeux de Nastia s'éteignirent et ses épaules s'effondrèrent. Bien sûr, elle aurait dû le prévoir. Liocha devait-il obligatoirement accepter ses élans imprévus ? Il n'y avait pas qu'elle qui se crevait au boulot : les autres ne se tournaient pas les pouces non plus. C'était bien dommage… Évidemment, ils pouvaient remettre au lendemain. Ce ne serait pas trop tard. Le Plaisantin devait encore trouver et tuer sa sixième victime. S'il ne changeait pas d'avis après avoir regardé les infos du soir à la télévision.

— Bon, dit-elle, mollement. Si ce n'est pas aujourd'hui, alors ce sera demain. Je vais me démaquiller.

Nastia ôta son long ensemble de soie vert foncé et s'enferma dans la salle de bains. Elle ouvrit le robinet du lavabo dans l'intention de se laver la figure, mais elle se ravisa et passa sous la douche. Elle se frotta consciencieusement le visage avec une petite éponge imbibée d'un gel démaquillant en pensant que, dans la mesure où elle ne savait pas si la mort l'attendait bientôt ou pas, elle devait faire en sorte d'alarmer le moins possible ses proches parents et ses amis.

Première question : pouvait-elle changer son mode de vie dans les prochains jours sans informer Liocha de ses pensées lugubres ? La

réponse était évidente : non, elle ne le pouvait pas. Son mari n'était pas un imbécile. Il était même particulièrement scrupuleux et ne ferait rien sans être pleinement informé du pourquoi et du comment. Devait-elle inventer un bobard plausible ? Elle pouvait certainement tenter de monter une belle histoire, mais parviendrait-elle vraiment à duper son mari sur un sujet aussi sérieux ? De toute manière, Liocha finirait par tout deviner. Il était perspicace et fin. Et il connaissait sa femme sur le bout des doigts après… combien déjà ? Oui, vingt-trois ans ! Ils se connaissaient depuis vingt-trois ans, même s'ils n'étaient mariés que depuis peu de temps. Sur une telle durée, même un idiot complet était capable d'apprendre le caractère et les habitudes de son conjoint, alors Liocha…

À travers le bruit de la douche, elle entendit le téléphone sonner. Et pratiquement deux minutes plus tard, la sonnerie retentit encore. C'étaient probablement les coups de fil que Tchistiakov attendait. Dommage qu'elle n'ait pas su qu'on allait l'appeler tout de suite. Elle ne se serait pas déshabillée ni démaquillée et aurait tenté d'entraîner son mari au restaurant. Mais d'où lui venait donc la lubie de sortir dîner ? En fait, elle savait pourquoi elle s'était mis cette idée dans la tête. Elle entendait souvent parler des gens qui allaient au restaurant simplement parce qu'ils n'avaient pas envie de faire à dîner et cela, n'importe quel jour de la semaine, et non pas seulement les jours fériés à l'occasion d'événements importants. Ces conversations et ceux qui les tenaient lui semblaient participer d'une autre vie, ni moscovite ni russe, et surtout pas celle de fonctionnaires comme elle et son mari. Leur lot était de vivre dans l'austérité, particulièrement après la catastrophe de la crise financière qui avait fait disparaître les honoraires de son mari, alors que subsistait l'obligation de payer les impôts dessus. Elle voulait seulement, pour un soir, vivre un peu de cette vie à laquelle elle n'avait pas droit. Simplement par curiosité.

Après s'être essuyée avec une grande serviette, Nastia s'emmitoufla dans un peignoir épais et rejoignit son mari. Tchistiakov était toujours assis dans le fauteuil, devant la télé, et regardait les nouvelles. Ce fut ce qu'il sembla d'abord à Nastia, car, la seconde suivante, elle se rendit compte qu'il ne prêtait aucune attention à l'émission et qu'il était livide, le regard plongé dans le vague.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, inquiète. Des mauvaises nouvelles ?

Alexeï tressaillit et tourna les yeux vers elle, tout en pressant une touche de la télécommande pour éteindre le poste.

— Tu aurais pu m'en parler, dit-il doucement.

— De quoi ?

— De ta prestation à la télévision. Ou tu trouves normal que je

l'apprenne par de parfaits étrangers ? Deux personnes m'ont téléphoné pour me dire de regarder d'urgence la télé parce qu'on y parlait de ma femme. J'ai eu le temps d'écouter ton appel. Et je constate que tu n'as pas jugé nécessaire de me prévenir.

— Liocha, je…

— Quoi, Liocha ? s'écria-t-il. J'ai passé en revue toute ta carrière. Ça fait plus de dix ans que tu bosses à la Brigade criminelle et, pendant tout ce temps, tu ne t'es jamais adressée directement à un criminel à la télévision. Quelle conclusion je suis censé en tirer ?

— Liocha, s'il te plaît, pas de conclusion hâtive, tenta-t-elle de le rassurer. L'appel à la télé fait partie de mes compétences. On essaie d'introduire de nouvelles techniques dans la capture des criminels, rien de plus. Si tu veux dire…

— Oui ! bondit Tchistiakov. C'est exactement ce que je veux dire ! Tu parles d'un assassin qui a déjà tué cinq personnes et va en tuer encore deux et, après ça, tu mets un ensemble élégant, tu te maquilles et tu me demandes de t'emmener au restaurant. Tu me prends pour un taré ? Pour un demeuré qu'on peut mener par le bout du nez ? Je suis ton mari et j'ai le droit de savoir ce qu'il y a.

Elle s'assit sur l'accoudoir du fauteuil, à côté de lui, dans l'espoir qu'il l'enlace, comme cela arrivait toujours, mais il s'écarta un peu.

— Tu cries ainsi…, commença-t-elle.

— Excuse-moi, grommela-t-il en baissant la voix. Mais reconnais que tu le mérites.

— Ne m'interromps pas. Tu cries ainsi parce que tu n'as pas besoin de mes explications pour comprendre ce qu'il se passe. Liocha, toi qui es tellement intelligent, ne vois-tu pas qu'il m'est difficile de parler de tout ça ? Ça fait mal et j'ai peur. Il y a des mots que je ne peux pas prononcer. De plus, je ne pouvais me résoudre à te parler parce que je ne voulais pas t'alarmer pour rien. Peut-être qu'il ne se passerait rien et tout ce que tu aurais gagné c'est une folle inquiétude et des cheveux blancs. Puisque tu as tout compris seul, ne me force pas à te parler de ça à haute voix.

Tchistiakov garda le silence pendant un bon moment, comme s'il ruminait ce qu'il venait d'entendre. Puis il se rapprocha de Nastia et l'enlaça. Elle sentit que le monde était redevenu normal.

— Comment es-tu parvenue à la conclusion qu'il cherche à te tuer ? demanda-t-il sur un ton banal, comme s'il lui demandait s'il y avait encore du beurre dans le frigo.

— J'ai regardé un film qui m'a mise sur la piste. Un maniaque tue six personnes, chacune symbolisant un péché capital. Ensuite, il pousse le policier qui mène l'enquête à le tuer, lui, parce qu'il s'estime

porteur du septième péché.

— Et alors ? Pourquoi as-tu décidé que cela se rapportait à ta mort ?

Il parlait tranquillement et avec savoir-faire. C'était toujours ainsi que Nastia l'avait entendu discuter avec ses thésards qui venaient recueillir son avis sur leur travail. Elle comprenait que Tchistiakov avait laissé de côté ses émotions et avait entrepris de procéder à un examen scientifique du problème, le dissociant de cette pensée dérangeante : l'affaire portait à proprement parler sur la possibilité de la mort de sa femme. Nastia appréciait en lui cette qualité – dont elle était privée -de garder au moment critique tout son sang-froid et la capacité d'analyser la situation avec raison et logique. Elle se leva de l'accoudoir du fauteuil pour s'installer sur le divan de manière à pouvoir regarder le visage de son mari.

— Vois-tu, Liocha, le Plaisantin – c'est ainsi que nous appelons ce criminel – laisse à côté de chaque cadavre un poisson de céramique avec un petit poupon en plastique enfoncé dans la gueule. Nous étions tous incapables de comprendre la raison et le sens de ce rituel, jusqu'au moment où Ira, la parente de Tatiana, s'est souvenue que c'était l'une des images préférées de Jérôme Bosch. Au lieu de résoudre le problème, cette déduction l'a compliqué : que venait faire Bosch dans cette histoire ? Nous nous creusions tous la cervelle jusqu'au moment où la cassette d'un film américain intitulé *Seven* m'est tombée entre les mains. Alors j'ai…

— J'ai compris, l'interrompit Liocha. J'ai vu cette cassette. Sacha et Dacha te l'ont offerte pour le Jour de la milice. Tu veux parler de l'illustration de la boîte ?

— Oui, bien sûr, s'échauffa Nastia. L'illustration et le film lui-même. L'image de couverture est une peinture de Bosch. Avec les poissons, le Plaisantin voulait évidemment attirer mon attention sur le contenu du film…

— C'est douteux, la coupa Liocha en secouant la tête. Comment pouvait-il être sûr que tu comprendrais une démarche aussi complexe ? Un : il te fallait deviner que le poisson et le poupon se rapportaient à Bosch. Deux : cette cassette devait te tomber entre les mains, ce que personne ne pouvait garantir ; après tout, tu pouvais très bien ne pas aimer ce genre de film, ou ne pas posséder de magnétoscope, ou ne jamais regarder de vidéo. Trois : tu devais prêter attention à la présentation de la cassette et deviner la référence à Bosch. Quatre : tu devais t'aviser de regarder le film. Et cinq : après avoir regardé le film, il te fallait l'interpréter correctement. Ça fait beaucoup de conditions, n'est-ce pas, Nastia ? Si quelqu'un veut orienter ta conduite dans un certain sens, il doit être d'abord sûr que

tu comprendras bien ce qu'il veut dire. Mais dans ce schéma, beaucoup d'obstacles peuvent empêcher le message de te parvenir. À mon avis, tu n'as pas cogité assez loin. Ou il y a quelque chose que tu as mal saisi. Allons, essayons de résoudre tranquillement l'énigme.

Nastia baissa la tête et réfléchit. Liocha avait raison, évidemment. Il y avait trop de conditions. Pour les accepter, il fallait encore en admettre d'autres, tout à fait improbables. Le criminel devait savoir qu'au moins l'un des proches de Nastia connaissait à la fois l'œuvre de Jérôme Bosch et les caractéristiques de l'enquête pour pouvoir faire le rapprochement. Il devait également s'assurer que Nastia aurait entre les mains en temps voulu la cassette du film *Seven,* en d'autres termes, il devait avoir une relation quelconque avec Sacha ou Dacha. Tout cela apparut à Nastia hautement invraisemblable, car il lui fallait aller encore plus loin : elle devait admettre que le Plaisantin était quelqu'un de son entourage, qui connaissait l'intérêt d'Ira pour la peinture et qui était suffisamment bien introduit chez son frère et sa belle-sœur pour orienter le choix de leur cadeau. Ce n'était pas le genre de conclusion qui fait sauter quelqu'un de joie.

— Liocha, le Plaisantin ne pourrait pas être quelqu'un que nous connaissons, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix qui, à son propre étonnement, sonna plaintive à ses oreilles.

— Et pourquoi pas ? répliqua Tchistiakov. Est-ce que nos relations ont quelque chose de spécial qui les rendrait différentes du commun des mortels ? Tu m'as déjà dit mille fois que les criminels sont des gens comme les autres : ils fréquentent les mêmes établissements scolaires que tout le monde, lisent les mêmes livres, regardent les mêmes films à la télé, achètent les mêmes journaux dans les mêmes kiosques et le pain et le sucre dans les mêmes magasins… Ah ! Et il leur arrive aussi d'avoir mal au crâne et d'acheter de l'aspirine dans les mêmes pharmacies que nous. Ce sont bien tes propres expressions ?

— Ce sont les miennes, admit-elle.

— Alors si les criminels ressemblent au citoyen lambda, pourquoi ne pourraient-ils pas se trouver dans notre cercle familier ? Du point de vue du calcul des probabilités, c'est tout à fait possible. Aucun argument logique ne peut contredire une telle affirmation. Bien sûr, cette idée te révolte, mais ça ne veut pas dire qu'elle est fausse. Cependant, j'opterai personnellement pour une autre logique.

— Et laquelle ? demanda Nastia avec espoir.

— Je préfère penser que ton Plaisantin ne fait pas partie de notre entourage. Mais ça signifie inévitablement que toutes tes conclusions sont erronées. Et si c'est ainsi, tes cogitations ne reposent sur rien et il n'a pas du tout l'intention de te tuer. Et il ne s'inspire d'aucun film.

Nastia sourit. Elle se sentit soudain tranquille et à l'aise. Quel bonheur d'avoir quelqu'un comme Liocha ! Tellement robuste, tellement sûr, comme un rempart derrière lequel on peut se réfugier et ne s'inquiéter de rien. Qu'est-ce qu'elle était encore allée inventer ? Si ceci, et si cela, et si encore autre chose… Les gens sérieux ne laissent pas une part si grande au hasard. Or, contrairement au sobriquet dont les enquêteurs l'avaient affublé par commodité, le Plaisantin était un gars sérieux. Son plan ne pouvait pas être construit sur autant de coïncidences. Et cela signifiait qu'il n'allait pas la tuer. Mais pourquoi son cerveau travaillait-il d'une manière aussi stupide ? Soit il repoussait des pensées dérangeantes, soit il partait vers l'autre extrême et se mettait à inventer des cauchemars plus terribles les uns que les autres. Il était incapable d'adopter une voie médiane, calme et mesurée, comme celui de Liocha. Mais le cerveau de son mari était d'une catégorie supérieure. Ce n'était tout de même pas pour rien que Tchistiakov avait reçu tous les grades universitaires possibles et imaginables.

— Liocha, allons prendre le thé, hein ?

— Pourquoi seulement le thé ? rétorqua-t-il d'un ton badin en se levant du fauteuil. J'ai apporté plein de choses. Mais je ne te donnerai rien tant que tu n'auras pas annulé tes obsèques.

Elle allait lui répondre quelque chose de spirituel, mais aucune pensée amusante n'eut le temps de lui venir à l'esprit : son cerveau fut abattu en plein vol par la sonnette stridente de la porte. Quelqu'un pressait le bouton sans retirer le doigt. Liocha lui lança un regard interrogatif.

— On attend quelqu'un ?

— Je ne suis pas là, dit-elle rapidement.

Tchistiakov alla ouvrir.

— Nastia est là ? demanda une voix familière.

Selouïanov, soufflant comme un bœuf, fit irruption dans l'appartement.

— C'est dingue, la réaction de ce type ! dit-il en reprenant difficilement sa respiration. Ton appel est passé pour la première fois au journal de sept heures et, à dix heures, on nous a signalé le sixième cadavre.

Les jambes de Nastia se dérobèrent et elle retomba sur le divan. Tout ce qu'elle put dire fut :

— Comment ? Déjà ?

— Déjà ! S'il te plaît, Professeur, sois un ami et verse-moi un peu d'eau, je suis venu en courant et, comme votre ascenseur ne fonctionne pas, j'ai dû monter à pied…

— Attends ! D'où viens-tu en courant ? demanda Nastia à qui la situation échappait, en se raccrochant aux détails.

— De la scène de crime, c'est tout près d'ici, rue Baïkalskaïa…

Il se précipita sur le verre d'eau que lui tendait Tchistiakov et le but d'un trait.

— Merci, Professeur… Le cadavre était accompagné d'une note. Les experts l'ont emportée, mais je t'ai recopié le texte. Voilà, lis.

Selouïanov tendit à Nastia une feuille de papier couverte de sa grosse écriture, fortement penchée.

— Il a laissé une vraie lettre. Au moins, il s'est foulé : regarde tout ce qu'il a écrit. D'ailleurs, il nous a fait la totale, aujourd'hui : le poisson, le poupon et l'argent pour l'enterrement.

Nastia se plongea dans le texte.

« Tu es intelligente et perspicace, c'est indiscutable. Tu n'es pas vaniteuse et cela me plaît. J'aime avoir affaire à toi. La prochaine fois, je m'approcherai encore plus près de toi. Ce sera ta dernière chance de me regarder au fond des yeux. Tes capacités intellectuelles seront-elles suffisantes pour ne pas la laisser échapper ? Applique-toi, ma chère, autrement tu le regretteras. »

— Comment tu trouves ça ? demanda Selouïanov qui avait repris son souffle.

— Donne-moi ça, intervint Tchistiakov en lui prenant la feuille pour la parcourir des yeux.

— Nous n'apprécions pas du tout, conclut-il sèchement.

— Attends, Liocha. Qui est la victime, cette fois ?

— Dawn.

— Qui ?

— Un jeune gars qui souffrait du syndrome de Dawn. La trisomie 21. Il avait vingt-six ans et habitait avec sa mère, une malade chronique. Elle l'avait d'abord placé dans un internat spécialisé, mais lorsqu'il a grandi, elle n'a pas souhaité le faire entrer dans un hospice pour invalides. Elle voulait qu'il vive avec elle. Elle a pris sa mort avec beaucoup de calme.

— Pourquoi ? demanda Tchistiakov. Elle est folle au point de ne pas comprendre ce qui s'est passé ?

— Non, elle n'est pas du tout folle, expliqua Selouïanov. Elle est gravement malade du cœur, des reins et encore d'autre chose. C'est seulement que les gens atteints par la maladie de Dawn ne vivent pas très longtemps. Pour eux, vingt-six ans est déjà un bel âge. La mère était prête à voir son fils mourir à n'importe quel moment. Et, là, c'est fait. Je pense même qu'elle a été soulagée. Comme elle était sans doute obligée de faire des efforts surhumains pour s'occuper de lui,

c'est même sans doute une délivrance. Bon, braves gens, il faut que j'y retourne. Olchanski est là-bas, à éructer et à fulminer, en dirigeant les investigations. Il a fallu que je l'implore de me laisser vingt minutes pour venir te porter la note. Il t'attend demain à quinze-zéro-zéro.

— Demain, c'est samedi, fit remarquer Tchistiakov, mécontent.

— Mais il s'en fout, dit Selouïanov en agitant la main. Fermez derrière moi. Salut !

Ils dînèrent en silence. En une demi-heure, ils échangèrent à peine deux phrases comme : « Passe-moi le sel, s'il te plaît », ou « Est-ce qu'il y a de la mayonnaise ? » Nastia avait peur de parler la première et elle se demandait pourquoi Liocha se taisait aussi. À la fin du repas, elle fit la vaisselle, rangea les courses dans le frigo et lança un regard impuissant à son mari.

— On va se coucher ? demanda-t-elle prudemment.

— Allons-y.

Ils ouvrirent le divan et firent le lit toujours sans desserrer les lèvres. Nastia ôta vite sa robe de chambre et se glissa sous la couette, se roulant en boule du côté du mur. Liocha sortit de la salle de bains au bout de quelques minutes, se coucha et éteignit la lumière.

— Nastia, j'avais tort, dit-il doucement.

— Je sais, reconnut-elle d'une voix à peine perceptible.

— Il est satisfait de ce que tu as dit à la télé. Donc tu penses et tu te comportes comme il veut.

— Oui.

— Ça signifie que tu as correctement saisi l'allusion à Bosch et deviné pour le film.

— Oui, répéta-t-elle.

— Il ne reste donc plus qu'un meurtre, le septième.

— Oui, accepta-t-elle pour la troisième fois.

— Le septième et dernier.

— Oui. Bonne nuit, mon soleil.

— C'est donc quelqu'un qui te connaît.

— Oui. C'est triste de le reconnaître. Essayons de dormir, s'il te plaît.

L'assassin

La décision était prise, du moins en théorie. Une question

demeurait : quand ? J'avais mon travail, que j'aimais et dans lequel je faisais une carrière brillante. J'étais encore en assez bonne santé et aucun signe n'indiquait qu'une maladie grave risquait de s'abattre sur moi. Restaient les hasards imprévus qui ne dépendaient pas de ma condition physique, mais un accident fatal pouvait se produire à n'importe quel moment. Ce « moins » était largement compensé par deux « plus ». Le premier était évidemment mon boulot qui me procurait bien des satisfactions et était utile à la Patrie. Le second était mon fils unique pour lequel je nourrissais encore des espoirs. Certes, je ne m'étais pas occupé de sa formation pendant ses premières années d'école, mais tout n'était pas encore perdu et j'avais sans doute encore la possibilité d'en faire un digne héritier des traditions de la famille Danilevitch-Lissovski-Essen.

Le garçon, comme je le perçus tout de suite, était très prometteur et cela me remplissait de fierté. Le sang de la famille bouillonnait en lui en dépit de sa mauvaise éducation, ou plutôt de son absence, dont ma première femme était responsable. Elle était restée une petite sotte peu instruite et j'avais donc des raisons de craindre qu'Alexandre ne pâtisse de son influence néfaste. Cependant, après une absence si longue, mon fils me plut dès notre première rencontre : il avait une passion, la ferme volonté de s'y tenir et des dispositions intellectuelles qui pouvaient faire de lui un spécialiste excellent, unique et largement reconnu qui ne me ferait pas honte devant mes ancêtres. À dire vrai, Alexandre refusa une spécialisation précoce en biologie et j'en fus contrarié, mais l'espoir ne me quitta pas. Après tout, j'étais sorti d'une école littéraire et linguistique, avec l'étude approfondie de l'allemand et d'une deuxième langue étrangère, ce qui ne m'a pas empêché d'entrer dans une école supérieure technique et de la finir avec brio.

Pendant plusieurs années, je surveillai étroitement la formation de mon fils et sa progression, non pas tant dans les études que dans la spécialité qu'il s'était choisie puis, au bout du compte, il me sembla que mes attentes allaient être satisfaites. Néanmoins, malgré tous mes efforts, il refusa de poursuivre ses études et d'entrer dans une école supérieure. Il préféra faire son service militaire. Je m'armai de patience et attendis son retour. J'étais certain que l'armée le rendrait adulte et lui remettrait les idées en place en le persuadant qu'il était indispensable de faire de hautes études. Deux années d'illusions vaines et stupides… Si mon fils revint adulte, cela ne se manifesta que par un langage rude et grossier. Très vite je compris que je ne parviendrais à rien avec lui. Il était aussi intellectuellement paresseux que sa mère et, comme elle, il n'éprouvait aucun intérêt pour l'approfondissement du savoir et le perfectionnement personnel.

Ma déception fut douloureuse. J'avais consacré à mon fils des années d'efforts qui n'avaient donné aucun résultat. Si j'avais pu le

prévoir, je n'aurais pas fondé tant d'espoirs sur lui et j'aurais essayé de me marier une troisième fois et d'avoir un autre gosse dont j'aurais pris en main l'éducation dès le départ. J'avais commis encore une erreur…

Le retour d'Alexandre de l'armée et ma rupture avec lui coïncidèrent avec l'évolution des études scientifiques dans le domaine des nouvelles technologies. La conversion ne touchait pas seulement la production d'armement, mais également la recherche et le développement. Les effectifs de mon laboratoire furent d'abord réduits de trente pour cent, puis de cinquante, ce qui laissait présager sa fermeture définitive qui eut bientôt lieu. Malgré toutes mes connaissances et mon expérience, la Patrie n'avait plus besoin de moi. Et pourtant, je l'aimais et continuais à l'aimer.

D'abord, je ne me suis même pas rendu compte de l'importance du problème : les difficultés me semblaient temporaires et peu sérieuses. Pourtant, peu à peu, je compris que mon service avait été fermé parce qu'on n'en avait plus besoin et qu'il n'y avait aucun espoir de le rouvrir.

« Et alors, me disais-je, on peut toujours changer de spécialisation et se trouver un poste où l'on pourra continuer d'œuvrer pour le bien de la Patrie. »

Mais ce n'était pas aussi simple. Les budgets de la recherche étaient réduits à la portion congrue, et les chercheurs qui étaient parvenus à conserver leur poste n'avaient pas du tout envie de me céder leur place ou de partager leurs crédits. Bien sûr, je pouvais toujours entrer dans une équipe à un poste subalterne, mais j'avais ma fierté, tout de même. Dans ma branche, j'étais considéré comme le meilleur. Mon nom était connu dans tout le pays et même à l'étranger. Devais-je accepter n'importe quoi pour un quignon de pain ? Ou me lancer dans des intrigues, faire intervenir mes relations au sommet de la hiérarchie pour me faire attribuer une quelconque sinécure ? C'était indigne d'un représentant de ma famille, sans compter que je ne voulais pas déchoir à faire un travail qui ne m'intéressait pas.

J'avais suffisamment d'argent pour ne pas être contraint de faire n'importe quoi et je me mis à réfléchir autrement. Où en étais-je ? Ma carrière scientifique était brisée sans aucun espoir de pouvoir la reprendre. Ma Patrie n'avait plus besoin de moi, mais elle n'en était pas responsable. C'était la situation du pays qui voulait ça. En tout cas, je ne pouvais plus finir mes jours comme un digne continuateur de la lignée Lissovski. Et j'avais été incapable de faire en sorte que ma descendance poursuive la tradition dans l'honneur. Mon fils ne m'avait pas suivi. Et maintenant, il était trop tard pour chercher une nouvelle épouse et élever un autre gosse. Le temps qu'il grandisse, je serais

vieux et menacé par cette mort indigne que je tenais à éviter.

Il se passa presque toute une année avant que je comprenne d'une manière limpide qu'il était temps. Je n'avais plus rien à attendre. Je devais préparer ma sortie.

Qu'est-ce que la mort ? De quoi a-t-elle l'air ? Que signifie-t-elle ? Ces questions m'avaient longtemps semblé oiseuses et vaines, à moi qui avais été élevé dans un esprit strictement matérialiste. Pourtant, de nombreuses années chargées d'expérience et d'un énorme travail scientifique me soufflaient que l'athéisme que nous avait inculqué le parti ne parvenait pas à expliquer une multitude de phénomènes qui touchaient à l'incompréhensible et à l'inexplicable. L'idée de l'imminence de la mort me conduisit tout naturellement à m'interroger sur sa nature. La question étant posée, je me devais de trouver une réponse avant de mettre mon projet à exécution.

Je réunis tous les livres dont je pouvais disposer et m'enfonçai dans l'étude du sujet. Je lus les travaux de Lavrine et de Watson, de Dobrokhotova, de Moody et de tant d'autres. Je constatai avec surprise et satisfaction que je n'étais pas isolé dans ma manière de voir et les craintes qui étaient les miennes. Un passage ne réjouit particulièrement :

« Lorsque vous partez en voyage, vous accordez un soin particulier à le planifier, vous vérifiez si vos billets et vos papiers sont en règle, si les dispositions ont été prises pour votre logement, si vous possédez des vêtements adéquats. Curieusement, la plupart des gens ne se préparent pas du tout au voyage le plus important et inévitable de toute leur vie : celui qui mène à la mort. Cette absence de préparation est à l'origine de toutes les peurs de la mort caractéristiques de la plupart des êtres humains rattachés à la civilisation occidentale. Dans les cultures orientales et africaines, où la mort est précédée d'une organisation attentive, les gens savent à quoi s'attendre et ne connaissent pas de thanatophobie. »

Ainsi j'avais raison : l'idée que la sortie de la vie ne devait pas se faire au hasard avait une multitude de partisans. Mais leur nombre n'était qu'un grain de sable dans le désert en comparaison de tous ceux qui préféraient se voiler la face et ne pas du tout penser à la fin et préparer leur décès. De tous les ouvrages que je lus, *Le Livre des morts tibétain* fut celui qui me fit la plus grosse impression. J'ai compris que la mort n'était rien de plus qu'un instant dans le cours infini de l'existence, de la naissance jusque dans l'au-delà, et que si on garde l'esprit clair pendant le passage, l'expérience peut être spirituelle et libératrice, alors que la tristesse de ses amis et de ses proches embarrasse le défunt en ralentissant la sortie de son âme et en empêchant sa libération spirituelle.

Ainsi, pour quitter dignement la vie, trois conditions devaient-elles être remplies.

La première : je devais apprendre à maîtriser la mort, c'est-à-dire à conserver ma conscience pendant tout le processus de passage vers un niveau plus élevé de l'existence. D'après mes lectures, ce sont les différences dans le niveau de préparation qui expliquent pourquoi certaines personnes qui se sont retrouvées en état de mort clinique sont capables de raconter leur expérience alors que d'autres ne le peuvent pas.

La deuxième : pour me permettre de garder toute ma lucidité à l'instant critique, la mort ne devait pas être inattendue. Je devais exactement savoir le moment où j'allais la rencontrer.

La troisième : je devais éviter la tristesse et les regrets de mes amis et de mes proches réunis autour de mon lit de mort. Ou près de mon cercueil.

Après avoir posé ces trois conditions, je me consacrai à la réalisation d'un plan qui permettrait de les respecter. Et lorsque le plan fut prêt, il ne me resta plus qu'à sélectionner les interprètes du spectacle et d'attendre le moment favorable.

Kamenskaïa

Jusqu'au petit matin, Nastia et Liocha furent incapables de trouver le sommeil, mais firent tous les deux semblant de dormir, en s'efforçant de bouger le moins possible pour ne pas gêner l'autre. Vers six heures du matin, Tchistiakov parvint tout de même à s'endormir. En entendant sa respiration régulière, Nastia s'extirpa prudemment de dessous la couette et, après avoir sorti de l'armoire un ensemble qu'elle n'avait pas encore porté, passa sur la pointe des pieds dans la cuisine, dont elle ferma soigneusement la porte derrière elle. Elle se fit rapidement une tasse de café, puis une autre, fuma trois cigarettes, s'habilla, se maquilla, se coiffa et, en tâchant de ne pas faire de bruit dans le vestibule, elle sortit de l'appartement.

Le samedi à sept heures du matin, les rues étaient totalement désertes. La pluie, tombée sans discontinuer la veille, avait enfin cessé et les nuages se dissipaient peu à peu. La ville ressemblait à un gosse qui s'est endormi en pleurs, mais qui ne se souvient plus, au réveil, de son gros chagrin de la veille et qui, en ouvrant les yeux, affiche un grand sourire sur son petit visage encore tout bouffi par les larmes. Tout en marchant, Nastia comprenait mal où elle allait, mais elle savait qu'elle devait atteindre le métro.

« Ça ne m'est jamais arrivé, se disait-elle tout en avançant à petits pas sur le trottoir. Normalement, le samedi matin, ou je reste au lit, ou je cours bosser en jeans et en baskets. Je ne me promène pas dans de beaux vêtements avec des souliers à talons. Comme l'air est bon après la pluie, lorsqu'il y a peu de voitures et qu'elles n'ont pas encore eu le temps d'empoisonner l'atmosphère ! J'ai l'impression de ne pas avoir si bien respiré depuis au moins mille ans. »

Un 4 x 4 noir à l'aspect intimidant freina près d'elle.

— Hé, la belle ! On te ramène ?

Nastia tourna la tête vers les occupants du véhicule : trois garçons à l'allure bovine.

— Non, merci, je préfère marcher, dit-elle gentiment.

— Qu'est-ce que tu fais sur le trottoir ? Tu travailles ? demanda le conducteur.

— Oh, pour ce genre de travail, je suis déjà vieille ! Au contraire, je vais bosser.

— Mais regarde, et si on t'emmenait ? Nous sommes des gars vigoureux et l'âge n'est pas un obstacle. Tu nous donnes ton téléphone ?

Elle secoua négativement la tête, leur sourit encore et poursuivit son chemin. L'énorme véhicule roula un petit moment lentement près d'elle, tandis que les gars tentaient de poursuivre la conversation, puis le conducteur klaxonna en guise d'adieu et appuya sur l'accélérateur.

« Eh bien, dis donc ! pensa Nastia en souriant intérieurement. Je peux encore attirer l'attention lorsque je m'habille convenablement. »

À huit heures du matin, Nastia sortit du métro dans le centre de Moscou, à la station Plochtchad Revolioutsii. Elle se dirigea lentement, à travers la place Rouge, vers les quais de la Moskova. Elle contourna le Kremlin, longea la bibliothèque Lénine, passa devant l'hôtel National, puis emprunta la rue de Tver jusqu'à la place Pouchkine. Là, elle ne se trouvait qu'à dix minutes de la Petrovka, où elle travaillait, mais ce n'était pas sa destination. Ce jour-là, elle se promenait simplement, sans but précis, en remarquant qu'elle parvenait encore à attirer des regards masculins.

À neuf heures tapantes, elle trouva une cabine téléphonique et appela Lartsev. La voix au bout du fil était endormie. Visiblement, il faisait la grasse matinée, le week-end.

— Je peux venir ? demanda-t-elle.

— Aha, mugit-il indistinctement. Dis donc, tu es tombée du lit… Tu veux prendre le petit déjeuner ?

— Entendu, j'arrive dans vingt minutes.

Lorsque Lartsev lui ouvrit la porte, il était encore en robe de

chambre, mais il s'était rasé et, à en juger par les cheveux mouillés, il avait pris une douche.

— Eh bien, dis-moi ! s'écria-t-il en voyant Nastia. Je viens tout juste de me remettre de la surprise de te savoir debout si tôt, et, là, tu me portes le coup de grâce en te montrant dans toute ta splendeur. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— C'est toi le psychologue, réponds à ta question ! lui rétorqua Nastia, de bonne humeur, en ôtant l'imperméable doublé de fourrure, offert par sa mère qui l'avait acheté à l'étranger deux ans plus tôt, et resté stupidement dans la penderie pendant tout ce temps.

— Lorsqu'une femme change radicalement d'apparence, ça signifie qu'elle se prépare à un changement radical dans sa relation à la vie. Tout le monde sait ça.

— Je m'y prépare. Où est le petit déjeuner promis ?

— Allons à la cuisine. Aujourd'hui, c'est libre-service. Ma fille Nadia est partie avec sa classe pour une excursion de trois jours…

Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas bu du café avec un tel plaisir. La promenade matinale avait stimulé son appétit, et la rencontre avec les gars du 4 x 4 l'avait mise de bonne humeur.

— Tu te rends compte, Volodia, il y a trois jeunes loubards qui viennent d'essayer de m'emballer ! expliqua-t-elle en allumant une cigarette.

— Je les comprends, tu es en beauté aujourd'hui. Dis, tu as de nouveaux éléments, ou nous continuons à travailler sur les anciens ?

— On a découvert un sixième cadavre accompagné des figurines, de l'argent pour l'enterrement et d'une note. Prenez-en connaissance, *Sir*.

Elle lui tendit la feuille de papier que Selouïanov lui avait apportée la veille.

Lartsev lut attentivement et hocha la tête.

— Tout est clair, Nastia. Le cas est grave, mais je m'empresse de te rassurer, pas pathologique. Le type est tout à fait normal. Son cerveau fonctionne évidemment de travers et sa mentalité est tellement originale qu'il est impossible de l'expliquer avec les clichés habituels. Mais, pour autant que je puisse en juger, il ne souffre pas de maladie psychique. Et je ne crois pas qu'il te faille te préparer à des changements.

Nastia leva la tête de son mug de café et lui lança un regard charge d'anxiété.

— Que veux-tu dire ?

— Seulement ce que j'ai dit. Tu m'as bien expliqué, l'autre jour, que tu pensais devenir la septième victime de ce fils de pute, n'est-ce

pas ?

— Oui, c'est bien ça.

— Calme-toi. Il ne va pas te tuer. Une telle bêtise n'entre pas dans ses intentions. Il est bien plus intelligent, rusé et subtil. Qui est la sixième victime ?

— Un jeune gars atteint de trisomie 21.

— Quel âge ?

— Vingt-six ans.

— Oh ! Avec une telle pathologie, le pauvre type était déjà un vieillard. Attends, je vais chercher le dossier. Il vaut mieux que j'y jette un coup d'œil pour ne pas m'embrouiller dans les noms et les faits.

Il revint au bout d'une minute avec les documents que Nastia lui avait laissés.

— Regarde ce que nous avons. La première victime, Nadejda Starostenko, une pocharde invétérée dont personne n'avait besoin, mais qui avait été une jolie ballerine avec plusieurs hommes à ses pieds. La deuxième, Guennadi Loukine, un délinquant récidiviste, sans domicile fixe, sans ressources, malade, isolé et, là encore, qui ne manquait à personne. La troisième : Valentin Kazarian, un ancien flic ruiné après avoir rêvé de faire fortune, endetté jusqu'au cou, qui survivait avec un maigre salaire de gardien et dont personne ne se souciait. La quatrième, Serafima Firsova, quatre-vingt-huit ans, vieille, malade et…

Il lança un regard interrogatif à Nastia.

— Dont personne ne se souciait, non plus ? devina-t-elle.

— Exactement. La cinquième victime : Svetlana Iastrebova, une jeune femme malheureuse, belle et fortunée, mais rongée par le chagrin d'une tragédie terrible et qui n'aspirait qu'à mettre fin à ses jours. En ce qui la concerne, on ne peut pas dire que personne n'avait besoin d'elle. Elle avait un mari, des parents, des frères et sœurs. Et maintenant, la sixième victime qui souffrait d'une lourde maladie depuis sa naissance et ne comprenait pas le cauchemar de son existence, mais transformait en calvaire la vie de ses proches. Il avait des parents ?

— Oui, il vivait avec sa mère. Elle l'a eu sur le tard et n'est plus très jeune, mais surtout, elle souffre de tout un tas de maladies chroniques.

— Tu vois, c'est toujours sensiblement pareil. En regardant les choses en face, sa mort a été un soulagement pour sa mère.

— Mais comment faire coller ça avec les péchés ? demanda Nastia. La luxure, la gourmandise, l'orgueil, l'avarice… Il a bien puni ces

péchés. Iastrebova, elle, représente la paresse. Elle ne travaillait pas depuis des années et vivait sur la fortune de son mari. J'ai d'abord cru que la paresse me concernait, mais il est probable que le Plaisantin va m'imputer l'envie, ou plus probablement la colère. À force de me mener par le bout du nez, il va me faire péter les plombs. Mais quel péché a-t-il puni chez ce malheureux garçon ?

— Arrête avec tes péchés ! Oublie-les ! Tu m'as demandé de dresser le portrait psychologique d'un type qui a commis cinq… non, six meurtres. Pour ça, il faut comprendre qui sont ses victimes.

— Des pécheurs, répliqua Nastia avec assurance.

— Écoute, lui dit Lartsev avec une pointe d'impatience. Je t'ai toujours dit que si tu ne peux pas faire entrer des faits dans ta grille d'interprétation, ce n'est pas parce que les faits sont faux, mais parce que la grille n'est pas correcte. Quelqu'un qui souffre de la maladie de Dawn ne peut pas pécher. Par définition. Il est incapable de faire la différence entre le bien et le mal. Si une telle personne se trouve parmi les victimes du Plaisantin, c'est donc que cette affaire n'a aucun lien avec le péché.

— Alors avec quoi ?

— Avec la mort, Nastia. Le point commun de tous ces gens n'est pas qu'ils ont péché, mais le fait unique et incontestable qu'ils sont morts et qu'ils sont enterrés dignement, et non jetés dans des morgues où personne ne les aurait réclamés. Ton Plaisantin est focalisé sur la mort. Il l'aborde différemment à chacun de ses crimes. Kazarian était un type bien sous tous rapports, mais, s'il mourait, il n'aurait personne pour le pleurer et lui payer ses obsèques. Nadia la Danseuse était alcoolique et n'avait aucun futur. Que pouvait-elle espérer de la vie à part s'enfoncer encore plus dans la déchéance ? La Teigne, ce propre-à-rien, était dans le même cas que Kazarian, si convenable : personne ne le pleurerait et personne ne se fendrait d'un seul kopeck pour lui donner une sépulture. Firsova, la vieille avare, était destinée à crever dans son appartement au milieu de ses bijoux et à pourrir pendant des jours avant qu'on ne découvre son cadavre. Pour Iastrebova, c'était autre chose : elle voulait mourir, elle voulait quitter volontairement la vie, mais on ne le lui permettait pas. Au contraire, on l'obligeait à se soigner. Elle avait le droit de décider de son sort, mais personne ne le lui reconnaissait. Était-ce juste ? Et, pour finir, le garçon avec la maladie de Dawn. Quel sens avait sa vie ? Il n'apportait de joie à personne, mais, au contraire, il était une source de problèmes et d'ennuis. De plus, il était totalement dépendant et incapable de décider tout seul de son sort. Bref, ton Plaisantin nous donne un aperçu de différentes situations liées à la fin de la vie. Tu as compris ?

— Mais pourquoi ? Pourquoi fait-il ça ?

— Mais voyons, petite Nastia, tu as vu le film, tu m'as apporté la cassette et tu oses me poser cette question ?

— Mais dans le film, les meurtres étaient liés aux péchés…

— Arrête avec tes péchés ! cria presque Lartsev, avant de baisser la voix. Pardonne-moi, mais depuis ma blessure, je suis devenu irritable. Oui, dans le film les meurtres sont commis à cause des péchés, mais on y dit une phrase tout à fait remarquable que tu as oubliée. C'est pour cette phrase que le Plaisantin a fait tout ça. Il voulait que tu l'entendes et le comprennes. Mais tu n'as pas entendu, obnubilée que tu étais par les péchés.

— Quelle phrase ?

— « Si tu veux que les gens t'écoutent, il ne suffit pas de leur taper sur l'épaule. Il faut les frapper avec une masse. »

Oui, Nastia s'en souvenait, mais cela ne lui avait pas semblé important. Et si Volodia avait raison ? Et si la clé de l'affaire se trouvait dans ces mots et non dans les péchés ?

— Qu'est-ce que les gens doivent entendre ?

— Avec les informations que nous avons, il est difficile de deviner. Mais il est certain que le Plaisantin tente de nous expliquer quelque chose grâce au moyen terrible qu'il a choisi.

— Bien, je vais y réfléchir. Mais pourquoi es-tu certain que je ne vais pas devenir sa prochaine victime ?

Lartsev éclata de rire.

— Nastia, tu souffres de la folie des grandeurs ! Ce type a un problème personnel que ta mort ne résoudra d'aucune manière.

— Mais tout de même, il a admis que j'ai correctement deviné ses plans. J'ai dit dans mon appel à la télé qu'il allait encore tuer deux personnes, il l'a reconnu. Tu as lu la note ? insista Nastia.

— Je l'ai lue, admit Lartsev. Et tout ce qu'il écrit c'est qu'il va effectivement tuer encore une personne après le trisomique et qu'après tout sera terminé.

— Qu'est-ce qui sera terminé ? demanda-t-elle, sans comprendre.

— Tout. Que tu l'attrapes ou non, après la septième victime, il ne tuera plus.

— Même si je ne l'attrape pas ?

— Exactement.

— Alors je ne comprends pas !

Accablée, elle se prit la tête dans les mains et ferma les yeux.

— Je ne comprends pas pourquoi il fait tout ça ! répéta-t-elle. Je ne comprends pas ! S'il était l'un de ces maniaques qui tuent jusqu'à ce qu'on l'arrête, au moins il y aurait un certain sens. Mais planifier sept

meurtres rien que pour prouver quelque chose, les commettre et ensuite s'arrêter sans être sûr que le but soit atteint et qu'on soit parvenu à démontrer ce qu'on voulait… Je ne parviens pas à saisir la logique. Et tu me dis qu'il est normal malgré tout ça ?

— Absolument. Parfaitement normal. C'est clair comme de l'eau de roche. Il veut que quelqu'un l'arrête. Et pas n'importe qui, mais toi précisément. Et si tu n'y parviens pas, alors il préfère qu'on ne l'attrape pas. C'est ou toi, ou personne.

19

Irina

Le coup de fil de Nastia Kamenskaïa la prit au dépourvu. Ce samedi à midi, Stassov, Tatiana et le petit Gricha étaient partis pour une longue promenade à la campagne, jusqu'au soir, et elle se faisait belle pour un rendez-vous avec Micha Dotsenko.

Après la visite chez Sacha Kazakov, le spécialiste des chats, Micha et elle avaient abordé la question du mariage comme une affaire depuis longtemps décidée. Lui, il pensait très sérieusement qu'il valait mieux planifier la cérémonie pendant une période agréable, en aucun cas pendant le Carême, mais plutôt vers le mois de mai. Ira acquiesçait, mais elle ne parvenait pas à y croire, même si elle sentait qu'elle était amoureuse de Dotsenko comme une adolescente. Ils étaient déjà très proches, mais le rendez-vous prévu ce jour-là par Micha représentait, en plus des plaisirs intimes, une nouvelle étape dans la détermination de la date de mariage et, plus important encore, dans la préparation psychologique d'Ira à la rencontre avec sa future belle-mère : il voulait les présenter l'une à l'autre lors de l'anniversaire de cette dernière, début décembre.

Bien sûr, Ira ne considérait nullement Nastia comme un obstacle à sa vie privée : elles se connaissaient trop bien et depuis trop longtemps pour se gêner réciproquement. Mais cette demande inattendue de Nastia ne manqua pas de provoquer en elle un léger embarras. Un samedi ? En l'absence de Tatiana ? C'était étrange.

L'allure de Nastia la laissa pantoise. Aussi loin qu'elle pouvait se rappeler, en dehors de circonstances spéciales, elle n'avait jamais vu son amie si bien habillée.

— Tu vas en visite ? demanda-t-elle. Ou au théâtre ?

— Non, j'ai seulement décidé de faire attention à moi, répondit Nastia, évasivement. Micha arrive quand ?

— Il vient déjeuner, vers deux heures. Tu as besoin de lui ?

— Pour le moment, je n'en sais rien. Peut-être, peut-être pas. Ira, il faut que je te pose une question qui peut paraître étrange, mais crois-moi, elle est très importante. Donc, essaie de me répondre franchement, hein ?

— Mon Dieu, tu me fais peur ! s'écria Irina. Quelle chose terrible veux-tu me demander ? Attends, avant de commencer. Veux-tu du café ?

— Oui, je veux bien, accepta Nastia. Et du fort, s'il te plaît. J'ai manqué de m'endormir en venant. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Ira prépara le café en doublant les doses et le versa dans une jolie tasse élégante qu'elle posa sur la table, devant Nastia qui se tenait le menton des deux mains.

— Bon, maintenant, tu peux y aller. Pose-moi donc ta terrible question.

— Comment se fait-il que tu connaisses si bien l'œuvre de Jérôme Bosch.

Ira resta interdite. Elle s'attendait à tout et n'importe quoi, mais certainement pas à ça.

— Pour quelle raison t'intéresses-tu à Bosch ? répliqua-t-elle par une question.

— Réponds-moi d'abord, je t'expliquerai après.

— Eh bien…

Elle hésita, non par embarras, mais simplement parce qu'elle essayait de formuler la réponse de la meilleure manière possible et sans mots superflus.

— J'aime bien la peinture, mais traditionnelle : les portraits, les natures mortes. J'ai toujours collectionné les albums et j'adore contempler les reproductions. Lorsque j'habitais à Saint-Pétersbourg, j'allais fréquemment au Musée russe ou à l'Ermitage. Il se trouve que nous avons entamé la conversation sur le sujet avec Andreï Timofeïevitch, tu dois t'en souvenir…

Nastia hocha la tête en silence.

— Donc, on s'est mis à parler de peinture, poursuivit Ira. Il a rigolé de moi, mais pas méchamment, il m'a dit gentiment que mon goût n'était pas développé et il a entrepris de parfaire mon éducation. Tu sais, il m'a raconté des choses tellement intéressantes que je ne pouvais pas faire autrement que d'écouter. Il m'a montré deux albums, page par page, en me commentant chaque toile. Et puis, récemment, il m'a offert celui sur Bosch.

— À quelle occasion ?

— Aucune. Juste comme ça. Ça lui a pris de me l'offrir. Mais quel est le problème ? Ce n'est qu'un album de peinture. Pas des diamants.

— Ça s'est passé il y a longtemps ?

— Non, vers la mi-octobre.

— Après le duplex de télévision ?

Ira réfléchit. Oui, elle avait bien l'impression que c'était après l'émission. En fait, c'était le lendemain du jour où elle avait eu la peur de sa vie, avec les bohémiens du marché. Matouvitch était passé la voir pour lui apporter le livre dans un paquet cadeau en lui disant que la peinture était le meilleur remède contre le stress.

— Oui, répondit-elle avec assurance. Après le duplex.

— Maintenant, une autre question. Tu te souviens de mon frère, Sacha Kamenski ?

— Bien sûr, répondit Ira, étonnée. Quel lien y a-t-il entre Jérôme Bosch et ton frère ? Je n'y comprends rien.

— Attends, Ira, réponds d'abord à mes questions puis je répondrai aux tiennes. Tu communiques beaucoup avec ton voisin ?

— On peut dire ça comme ça. Particulièrement ces derniers temps, après l'histoire de l'émission de télé. Il se faisait vraiment du souci pour ma sécurité. Il insistait pour que je sois prudente et saisissait le moindre prétexte pour venir à mon aide.

Nastia fronça les sourcils.

— Quel genre d'aide ?

— Par exemple, il ne voulait pas que j'ouvre à des personnes que je ne connaissais pas. Il me demandait de lui passer un coup de fil chaque fois que quelqu'un sonnait à la porte. Et puis, d'une manière plus générale… Nastia, je ne comprends vraiment pas de quoi nous parlons. Tu ne pourrais pas être plus claire ?

— Bien sûr. Je vais tout t'expliquer. Mais avant, j'ai encore une question, la dernière. Dans tes conversations avec le voisin, est-ce qu'il n'a jamais fait allusion au fait qu'il connaissait mon frère ?

— Non, répondit fermement Ira. Jamais je n'aurais oublié un truc pareil… C'était bien ta dernière question ? Maintenant, dis-moi ce qu'il se passe.

Elle tâchait de paraître calme et de faire comme si elle ne comprenait rien, mais l'inquiétude qui venait régulièrement la ronger, ces derniers temps, se trouvait soudain renforcée, maintenant que Nastia s'était mise à parler de Matouvitch. Se pouvait-il que ses soupçons soient fondés ?

— Tu comprends, commença Nastia en hésitant. Nous ne savons vraiment pas à quoi nous en tenir avec ce Plaisantin et les idées les plus folles nous viennent en tête. Je ne veux en aucun cas jeter l'opprobre sur une personne respectable, c'est pourquoi je me contenterai de partager avec toi certaines considérations. Ne les prends surtout pas pour de l'argent comptant, hein ?

— Entendu.

— Donc, à la suite de longues cogitations, je suis parvenue à la

conclusion que le criminel doit être simultanément en relation avec toi et avec mon frère. Ou avec ma belle-sœur. Voilà pourquoi je tente d'identifier une telle personne. En gros, que sais-tu de ton voisin ?

— C'est un retraité, se dépêcha de répondre Ira. Il est veuf. Sa femme est morte il y a deux ans. Il a un fils…

Elle bafouilla. Elle venait de donner en quelques courtes phrases toutes les informations dont elle disposait sur lui. Et elle se rendait soudain compte qu'elle ne connaissait même pas son nom de famille. Seulement son prénom et son patronyme.

— Que faisait-il avant de prendre sa retraite ?

— Je ne sais pas. Il ne me l'a jamais dit et je ne lui ai pas demandé. Nastia, je… Je vais te raconter quelque chose, mais, s'il te plaît, tu ne dois pas te moquer de moi, hein ?

— Pourquoi devrais-je me moquer ?

— Parce que c'est ce que tu as fait l'hiver dernier, tu t'en souviens ? Quand je vous ai fait tous venir d'urgence à propos des cris et du sang. Vous avez tous bien rigolé de moi. Ça faisait longtemps que je voulais parler à Tania, mais j'avais peur de passer pour une idiote et de faire une montagne d'une souris. Mais puisque tu t'es mise à parler de Matouvitch, j'ai des choses à dire, moi aussi.

Elle s'enhardit à raconter en détail toutes ses peurs et ses alarmes. Les étranges absences du voisin et ses bobards évidents sur les parties de chasse et pêche. Les portes fermées en permanence. Le fait qu'il lui arrivait de ne pas ouvrir alors qu'il était dans l'appartement. Sa manière de la mettre gentiment à la porte lorsqu'on l'appelait au téléphone. Son besoin incompréhensible et importun d'être au courant de tout ce qui concernait l'enquête sur les crimes du Plaisantin, au point de retenir chaque mot que pouvaient prononcer Tatiana ou Stassov et ne rien manquer ou oublier. Son tic de langage qui lui faisait utiliser à tout propos l'expression « ma chère ». Et même son mensonge, lorsqu'il avait dit qu'il avait regardé l'émission de télévision alors qu'Ira se souvenait parfaitement qu'il n'était pas chez lui, à ce moment.

— Tu es certaine qu'il n'était pas là ? demanda Nastia d'un ton très sérieux. Ira, s'il te plaît, réfléchis bien avant de répondre. Tu dois être vraiment sûre. C'est très important.

— J'en suis plus que certaine, répéta Ira avec impatience. Je m'en souviens bien parce que l'émission m'a bouleversée et que j'avais besoin d'en parler à quelqu'un. Stassov était au travail, Tania et toi à la télé et je ne pouvais pas vous appeler. J'avais tellement besoin d'une présence humaine que je me suis précipitée chez le voisin. J'ai sonné et sonné à sa porte, mais il n'était vraiment pas là. C'est certain.

— Mais tu viens de me dire qu'il lui arrivait de ne pas ouvrir,

objecta Nastia.

— Il n'ouvre pas, mais il répond toujours au téléphone. Cette fois-là, j'ai essayé de l'appeler, mais il n'a pas décroché. Et puis je l'ai entendu revenir. C'est difficile de ne pas s'en rendre compte parce que sa chienne se met à aboyer de joie dès que son maître pénètre dans l'immeuble et qu'il prend l'ascenseur. Elle n'arrête pas jusqu'au moment où il entre dans l'appartement et fait claquer la porte derrière lui…

Elle s'arrêta un court instant avant de poser directement la question qu'elle redoutait :

— Nastia, tu crois que Matouvitch peut être l'assassin, hein ? Réponds-moi honnêtement. C'est ce que tu penses, n'est-ce pas ?

Ira ne savait pas quelle réponse elle voulait entendre. D'un côté, il lui était désagréable de passer encore une fois pour une idiote hyper-anxieuse prête à déceler des intentions criminelles même derrière les actes les plus innocents. Mais, d'un autre côté, reconnaître que son voisin Matouvitch, si bon, si gentil, toujours prêt à aider les voisins, était un assassin cruel…

Nastia repoussa sa tasse et d'un air fatigué se tint le front avec la main.

— Je ne sais pas que penser, Ira. Je tâtonne dans différentes directions, comme un chaton aveugle, j'essaie de faire quelque chose, mais rien ne me réussit et ces gens meurent l'un après l'autre. Et je me sens en permanence coupable de leur mort parce que je suis incapable d'attraper le Plaisantin. Et je ne peux pas lui mettre la main au collet parce que je ne parviens pas à le comprendre. Sa logique m'échappe et je ne saisis pas ce qu'il veut. Ce matin même, je suis allée voir un psychologue à qui j'ai donné tous les éléments. Tu sais ce qu'il m'a dit ? Que le Plaisantin veut que je l'attrape. Mais comment puis-je l'attraper, si je ne comprends pas le sens de ses actions ? Je dois le rechercher par tous les moyens traditionnels, comme on traque toujours les assassins : établir des liens, vérifier les informations. Et c'est bien ce que je fais, mais j'ai tout le temps l'impression que je ne fais pas comme il faut. En tout cas, pas comme ça ! Ce n'est pas ainsi qu'il faut le chercher. Mais excuse-moi, je t'embête avec mes problèmes professionnels alors que tu n'as aucune raison de les écouter.

Elle regarda sa montre.

— Déjà une heure et demie. À trois heures, j'ai rendez-vous au parquet, chez le juge d'instruction. Ton voisin est à la maison, en ce moment ?

— Je ne sais pas. On peut lui passer un coup de fil…

— Allons lui faire une petite visite. S'il n'est pas là, je partirai tout

de suite.

— Mais alors, tu le soupçonnes d'être l'assassin, s'écria Ira avec de l'épouvante dans la voix. Comment peux-tu aller chez lui tranquillement ?

— Et pourquoi pas ? répondit Nastia en souriant, avant d'écraser sa cigarette. S'il est l'assassin, on n'a pas le droit de lui rendre visite ? Il faut que tu saches qu'un meurtrier n'est un meurtrier que lorsqu'il tue quelqu'un. Le reste du temps, c'est un voisin ordinaire. Tu es déjà allée chez lui ?

— Oui…

— Et alors ? Il ne t'est rien arrivé. Allons-y ! On va sonner directement chez lui, sans coup de fil préliminaire. Nous verrons bien ce qui va se passer.

Soudain, Ira ne se sentit pas bien. Bien entendu, elle était allée de nombreuses fois chez Matouvitch, mais il n'était pas encore un criminel à ses yeux. Ce coup-là, c'était totalement différent. Différent ? En quoi ? Nastia avait certainement raison : lorsqu'on ne sait pas qu'une personne est un assassin, on peut communiquer avec elle comme avec n'importe qui d'autre. Sur son front, il n'y a rien d'écrit…

Néanmoins, à cet instant, elle n'espérait qu'une chose : trouver porte close. Si seulement Matouvitch n'était pas à la maison, ou s'il décidait de faire la sourde oreille comme ça lui arrivait souvent…

Mais il était là.

Kamenskaïa

Ira, toute tremblante, décida fermement de laisser sur la porte une note à l'intention de Micha Dotsenko au cas où il arriverait pendant qu'elles seraient chez le voisin. Alors qu'elle rédigeait son petit texte, Nastia passa dans le vestibule et entreprit de remettre ses souliers à talons. Elle ressentit soudain une telle douleur qu'un voile noir passa même devant ses yeux. Libéré de son carcan étroit pendant tout le temps de son séjour chez Ira, son pied refusait de se plier de nouveau à la torture des chaussures élégantes.

« C'est ma faute, pensa Nastia sévèrement. J'ai oublié une vieille règle : si tu as un problème avec tes souliers, il ne faut jamais les retirer avant d'arriver à la maison. Parce que si tu les ôtes et que ton pied se repose, tu ne pourras plus les remettre. Que faire, maintenant ? Supporter la douleur. Il n'y a pas d'autre solution. »

— Ira, as-tu des pansements adhésifs ? demanda-t-elle d'une voix douloureuse, en contemplant avec tristesse son talon tout gonflé d'une

couleur bien rouge que même les meilleurs collants étaient incapables de dissimuler.

— Bien sûr.

Ira se dirigea résolument vers l'armoire à pharmacie, mais Nastia changea brusquement d'avis.

— Attends ! Je n'en ai pas besoin tout de suite. Alors, tu es prête ? Tu as écrit le message à ton chéri ?

— Oui, on peut y aller, répondit Ira d'une voix d'outre-tombe.

Elle poussa un gémissement horrifié en constatant que Nastia se disposait à sortir pieds nus, en tenant ses souliers à la main.

— Tu vas sortir comme ça ?

— Exactement.

Ira retira de la porte du frigo un magnet représentant un appétissant morceau de fromage, de manière à pouvoir fixer son petit mot pour Micha au blindage de la porte palière. Dans le couloir, elle alla immédiatement sonner chez le voisin.

Andreï Timofeïevitch ouvrit presque tout de suite.

Mince, l'aspect soigné, les cheveux gris, il ressemblait à un acteur spécialisé dans les rôles de père distingué.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama-t-il cordialement en voyant Ira.

Toutefois, son sourire s'altéra un peu en apercevant Nastia, un peu en retrait.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il avec réserve.

D'un mouvement imperceptible, Nastia écarta Ira et s'avança vers lui.

— Je suis vraiment navrée de vous déranger pour un problème aussi idiot. Est-ce que vous connaissez le numéro de téléphone d'un taxi près d'ici, de manière à ne pas être obligée d'attendre une heure que la voiture arrive ? s'enquit-elle d'un ton confus.

— Oui, le 238.10.01, répondit-il sans hésiter. Je fais toujours appel à eux en cas de nécessité. Ils arrivent très vite et c'est une compagnie très sûre, jamais en retard, toujours impeccable. Ils s'appellent Les Taxis de Moscou. Mais, pourquoi ? Vous avez des problèmes ?

— Hélas, répondit Nastia avec abattement en montrant ses souliers. Je me suis abîmé les pieds à un point que je ne peux même plus me rechausser. Vous voyez la catastrophe ?

En montrant clairement qu'elle ne savait pas ce que les mots « bonne éducation » voulaient dire, elle leva la jambe pour exhiber devant Andreï Timofeïevitch les traces confondantes de la mauvaise volonté de ses souliers.

— Sacré nom d'un chien ! s'écria le voisin en séparant expressivement les syllabes. La première chose à faire, c'est de soigner ça. Il faut mettre des pansements.

Nastia prit un air confus.

— Je ne pense jamais à en prendre avec moi.

— Et vous, Ira ? Vous n'avez pas du sparadrap ou des pansements adhésifs à la maison ?

La jeune femme écarta les bras dans un geste d'impuissance, reconnaissant implicitement son manque de prévoyance en matière d'entretien de l'armoire à pharmacie.

— Asseyez-vous ! ordonna Andreï Timofeïevitch d'un ton qui ne supportait aucune réplique, en les invitant à entrer dans son salon. Je crois que j'en ai, quelque part. Le temps de les retrouver…

Pendant qu'Ira, avant d'entrer, retournait à sa porte pour y fixer la note destinée à Micha Dotsenko, Nastia fit une rapide reconnaissance visuelle des lieux. Ira ne s'était pas trompée, sur le vestibule s'ouvraient trois portes et deux d'entre elles étaient fermées avec des verrous apparents. Le double battant de la troisième pièce était ouvert, et ce fut là que Nastia pénétra.

— Si vous voulez, vous pouvez appeler le taxi, en attendant, lui parvint la voix d'Andreï Timofeïevitch depuis la cuisine. Le téléphone est à côté du divan.

Nastia accepta la proposition et, tout en formulant sa demande au standard de la compagnie, observa attentivement la pièce. Elle avait sous les yeux le logement banal d'un homme seul : plutôt propre, mais relativement mal rangé. Il n'y avait pas beaucoup de livres : les œuvres complètes de Tchékhov et de Tolstoï, le conte des *Mille et Une Nuits* en huit volumes et une vingtaine d'éditions dépareillées d'écrivains soviétiques : Belov, Astafiev, Raspoutine, Bogomolov, Vassiliev… Derrière les vitres de la bibliothèque, on pouvait également voir quelques clichés d'amateur.

— Qui sont les personnes sur les photos ? chuchota-t-elle à Ira, qui s'était installée près d'elle.

— Je ne sais pas, répondit la jeune femme sur le même ton. Il me semble qu'il y a sa femme décédée. Mais je ne sais rien des autres.

Soudain, son visage se concentra et ses sourcils remontèrent. Elle s'approcha de l'une des étagères pour examiner attentivement la photo qui y était posée.

Depuis sa place, Nastia ne pouvait pas voir ce qui avait ainsi attiré son attention. Elle n'eut pas le temps de lui poser la question : Andreï Timofeïevitch était de retour, une boîte de pansements adhésifs à la main.

— J'ai trouvé ! s'écria-t-il d'un air triomphant. Tenez. Vous avez appelé le taxi ?

— Oui, merci. Allons-y, Ira, il faut que je soigne mes pieds.

Nastia se leva et prit la petite boîte en carton des mains d'Andreï Timofeïevitch en faisant en sorte de la tenir seulement par le bout des ongles, sans qu'il s'en rende compte.

— Que regardez-vous ainsi, ma chère ? demanda-t-il d'un air un peu pincé en remarquant qu'Ira était plantée devant la bibliothèque qu'elle ne quittait pas des yeux.

— Quelle belle femme ! s'écria-t-elle d'un ton charmé. Qui est-ce ?

— Elle… Une connaissance.

Andreï Timofeïevitch n'était visiblement pas disposé à engager une discussion et on voyait qu'il n'aspirait plus qu'à raccompagner ses visiteuses, devenues embarrassantes. En remerciant chaleureusement leur hôte, Nastia et Irina sortirent rapidement.

De retour dans l'appartement des Stassov, Nastia vida tout de suite la boîte de toutes ses bandelettes et la rangea dans un petit sac en plastique qu'elle fourra au fond de son sac à main. Puis, après avoir étalé les pansements sur la table, elle entreprit d'enlever ses collants pour pouvoir soigner ses talons.

— Alors ? demanda Ira d'une voix tremblotante. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Rien. Un type comme un autre. Je t'ai déjà dit que les criminels ne portent pas sur le front la trace de leurs méfaits. Un voisin ordinaire.

— Dans ce cas, quel était le sens de cette visite ? Si ce n'est pas écrit sur son front, que voulais-tu voir ?

— Ses réactions. Son cadre de vie. Sa manière de se comporter dans une situation un peu imprévue.

— Tu es satisfaite ?

— J'ai vu plus ou moins ce que je voulais. Et toi ? Pourquoi regardais-tu si attentivement cette photo ? À mon avis, ton voisin n'a pas apprécié.

— Je… Écoute, Nastia, il ne faut pas que tu croies que je suis trop soupçonneuse et que je m'invente des peurs à chaque fois…

— Je ne pense rien de tel. Parle, s'il te plaît. Le taxi sera là dans cinq minutes.

— La femme de la photo était très jeune, dans les vingt-cinq ans. Et tu sais qui elle me rappelle ?

— Qui donc ?

— La mère d'un spécialiste des chats que nous sommes allés voir

l'autre jour, avec Micha.

Ça, c'était par trop extraordinaire ! Nastia savait, par Dotsenko, que le gars des chats, Alexandre Kazakov, connaissait bien la vieille avare et était au courant pour l'histoire de sa fortune. Andreï Timofeïevitch fréquentait-il cette famille ? Voilà donc où il avait pu trouver des informations sur Firsova et ses trésors. Les pistes étaient-elles en train de se croiser ? Jérôme Bosch et Serafima Antonovna. Sans oublier les excentricités de sa conduite. Et même ce mot fétiche : « ma chère ». Plutôt que de tirer des conclusions hâtives, il fallait d'abord courir chez Olchanski, lui remettre la boîte de pansements adhésifs et faire travailler les experts sur les empreintes digitales.

— Tu es sûre, à propos de la photo ? demanda-t-elle d'un ton sévère.

— Je ne suis sûre de rien. Sur le cliché, la femme en question pouvait avoir vingt-cinq ans, alors que c'est à peu près l'âge du spécialiste des félins aujourd'hui.

Donc, sa mère doit avoir sensiblement le double. J'ai seulement noté quelque ressemblance. Nastia, je… J'ai peur ! Tu vas partir et je vais rester toute seule avec un assassin derrière la cloison.

— D'abord, Micha va arriver d'un moment à l'autre. Donc tu ne vas pas rester seule très longtemps. Deuxièmement, rien ne te menace. Pourquoi il irait te tuer ? On l'attraperait en deux minutes. Alors, chasse ces bêtises de ta tête et je t'interdis d'y penser encore.

Nastia ne croyait pas une seconde ce qu'elle disait. Si Volodia Lartsev avait raison, le Plaisantin voulait qu'on l'attrape. De plus, le dernier message de ce salaud indiquait très nettement qu'il comptait faire une septième victime avant ça. Il était donc probable qu'il allait s'attaquer à quelqu'un que Nastia connaissait. Pourquoi pas Ira ? Seulement parce qu'elle ne s'inscrivait en rien dans la série des six autres victimes ? Mais était-ce bien vrai ? Et si la série était fondée sur d'autres paramètres. Il devait être possible de le déterminer en posant le raisonnement sur les déductions de Lartsev.

Nadejda Starostenko, dite Nadia la Danseuse, avait laissé derrière elle le meilleur de sa vie pour s'adonner à l'ivrognerie et s'envoyer en l'air avec un partenaire aussi paumé qu'elle. Elle n'avait plus rien à faire en ce bas monde et on a pu l'enterrer dans de beaux vêtements neufs, et non dans ses vieilles nippes sales.

Guennadi Loukine, dit La Teigne, n'avait rien fait de bon de sa vie et menait l'existence pitoyable d'un sans domicile fixe qui survivait tant bien que mal, malgré ses nombreuses maladies, en fouillant les poubelles pour trouver sa maigre pitance. Lui aussi, il pouvait partir dans l'autre monde. Il avait été enterré en bonne et due forme, et dans un costume neuf.

Valentin Kazarian, un ancien flic à la fierté mal placée (mais la fierté pouvait-elle être bien placée ?) et qui, ayant coupé tous les ponts avec son entourage, s'enfonçait dans la déchéance. Il était encore assez jeune et en bonne santé, mais son caractère lui fermait toutes les portes. Il valait peut-être mieux pour lui quitter la vie tout de suite, sans attendre de toucher le même fond que La Teigne. Car c'était tout droit vers ça qu'il se dirigeait.

Serafima Firsova n'était qu'une retraitée solitaire et apparemment fauchée, mais qui avait caché dans son appartement des bijoux et des pièces d'or pour un montant considérable. Elle avait atteint un âge respectable et le peu de vie qui lui restait ne serait qu'une suite de souffrances croissantes. À quoi bon différer sa sortie ? L'argent aurait pu rendre sa vieillesse plus facile, mais elle était trop avare pour s'en rendre compte. En tout cas, il lui assurerait des obsèques plus que convenables.

Svetlana Iastrebova, femme d'un riche homme d'affaires, était directement responsable de la mort accidentelle de son fils unique. Elle s'en voulait tellement que la vie lui était devenue insupportable et elle n'aspirait plus qu'à mourir. Pourquoi l'en empêcher ?

Le jeune gars atteint de la maladie de Dawn – dont Nastia ne savait même pas le nom, car Selouïanov, la veille, avait omis de le lui dire – ne pouvait connaître aucune amélioration de son état et, à son âge, il n'allait pas tarder à mourir. Tout ce qu'il apportait, c'était de la souffrance et des tourments à sa mère. Elle avait à peine assez de force et d'argent pour s'en occuper… Le pauvre garçon avait vécu sa brève vie dans une ignorance bienheureuse et serait enterré comme il faut. Le Plaisantin avait veillé à laisser l'argent nécessaire.

Six situations qui justifiaient une mort prématurée. Mourir parce que tout le meilleur est derrière et que, devant, il n'y a plus que misère, peine et souffrance. Mourir parce qu'il est pénible de continuer à vivre.

Mourir lorsque les choses sont encore tolérables sans attendre qu'elles deviennent insupportables. Mourir parce que ça va déjà mal et que ça ne peut que devenir pire. Mourir parce qu'on ne peut plus vivre. Mourir parce qu'une maladie psychique est un calvaire pour la famille.

Quelqu'un devait encore mourir. Qui ? La réponse lui apparut soudain en toute clarté et si évidente qu'elle se demanda même, avec surprise, pourquoi elle n'y avait pas pensé avant. La septième victime devait être encore un invalide, mais pas un handicapé mental. Un handicapé physique.

Un invalide que Nastia devait identifier. Qui connaissait-elle ?

Les Terekhine… Trois sœurs et un petit frère. Quatre enfants

malheureux d'une mère malheureuse. Une mère qui n'avait pas pu supporter l'idée que son amant – le père des gosses – menait sur eux des expériences médicales(21). Elle avait jeté ses trois plus jeunes enfants par la fenêtre d'un huitième étage avant de sauter elle-même derrière eux. Seule la fille aînée était parvenue à s'échapper. Les autres s'étaient rompu les os, mais étaient restés en vie. Ils étaient tous invalides. L'un d'entre eux allait-il être la septième victime ? Et lequel ?

L'assassin

Je me suis préparé longtemps et soigneusement. Pour le spectacle que j'avais conçu, j'avais besoin de figurants et d'un premier rôle. Les figurants, je les ai sélectionnés en recueillant des informations à différentes sources, mais aussi en me promenant simplement en ville. Cette étape m'a pris plusieurs mois, mais au total, le résultat de la pêche ne me semble pas mauvais. Dans mon filet sont tombés des gens concrets, comme Svetlana. J'ai pu observer de mes propres yeux la tragédie telle qu'elle s'est déroulé l'an passé, pendant ses vacances en Espagne. C'est d'ailleurs de là que j'ai rapporté les poissons de céramique. Je les ai remarqués dans une boutique de souvenirs, sur le front de mer, et j'en ai acheté dix d'un seul coup, tellement ils m'ont plu. La vieille Firsova est tombée directement dans mes rets, elle aussi. Et puis, il y avait des gens interchangeables. Par exemple, j'ai croisé dans la me de nombreuses personnes qui souffraient du syndrome de Dawn. Il m'a suffi de les suivre pour savoir où ils habitaient. En arpentant les gares, j'ai compris qu'on peut y trouver sans aucun problème des SDF, hommes et femmes, de tout âge et de tout aspect. Et de plus, à n'importe quel moment où mon plan l'exigerait. Les promenades en ville m'ont permis de parfaire mes connaissances sur les alcooliques et sur les lieux où ils se rassemblent : les coins déserts et les immeubles à demi délabrés. J'avais besoin d'ivrognes, mais des gens imprévus sont également tombés dans mes filets et j'ai décidé de ne pas les négliger, car ils pouvaient servir. Cela a été le cas de Kazarian, par exemple. J'ai entendu parler de lui pendant des balades à l'extérieur de la ville, lors de mes recherches d'alcoolos et de SDF. Pourquoi je me suis intéressé aux banlieues ? Je voulais simplement avoir le choix le plus large de manière à être totalement libre au moment de décider du meilleur plan possible. Car, à cet instant, je ne savais pas qui tiendrait le premier rôle. Lorsque je l'aurais choisi, je saurais alors quels figurants il me faudrait faire participer au spectacle parmi tous ceux que j'aurais sélectionnés.

Le choix de la personne qui tiendrait le premier rôle s'est avéré nettement plus délicat. Il était impossible de la trouver en flânant dans les rues de Moscou. Ni d'obtenir ouvertement des informations sur elle. Heureusement qu'il existe des institutions remarquables, comme la presse et la télévision. Pendant quelques mois, je n'ai pas manqué une seule émission consacrée aux affaires criminelles où des enquêteurs de la milice et des juges d'instruction étaient interviewés ou venaient donner leur avis. Je les observais, prêtant l'oreille à leurs paroles, suivant leurs mimiques et leurs gestes en m'efforçant de déterminer qui pourrait tenir dignement la vedette de mon spectacle.

Je lisais aussi, dans le même but, les rubriques judiciaires des journaux et revues. Je tombais parfois sur des candidats qui convenaient parfaitement, intelligents, avec des yeux malins et un discours bien amené et compréhensible. Ma liste finale comprenait douze personnes. Il ne me restait plus qu'à trouver le moyen d'obtenir des informations supplémentaires sur chacun d'eux, de manière à pouvoir prendre ma décision définitive.

Ce fut alors que…

Kamenskaïa

— Les Terekhine ? répéta Konstantin Olchanski sur un ton incrédule. Pourquoi es-tu tellement sûre qu'il s'agit d'eux ?

— Parce qu'ils ont défrayé la chronique à l'époque, et que de nombreux journaux en ont parlé. Et c'est la seule affaire qui s'est trouvée liée publiquement à mon nom. Depuis lors, je n'ai plus été mentionnée dans la presse, expliqua Nastia. S'il veut tuer un invalide que je connais personnellement, ce ne peut être que l'un des Terekhine. Ou tous les quatre, ensemble.

— Bon, d'accord, admettons que tu aies raison, dit le juge d'instruction en hochant la tête. Mais comment ça se rapporte aux sept péchés capitaux avec lesquels tu m'as bourré le crâne ? Où sont-ils passés, ces foutus péchés ?

— Vous comprenez, Konstantin Mikhaïlovitch, le Plaisantin présente vraiment une psychologie étrange. Il ne veut être arrêté que par moi, mais à condition que je démontre ma valeur intellectuelle. L'œuvre de Jérôme Bosch n'était qu'une fausse piste. L'assassin a tenté de m'embrouiller, de me pousser dans une impasse. Plus simplement, il m'a cherché des poux dans la tête. Tout ça vous semble bien emberlificoté, n'est-ce pas ?

— Oh que oui ! grommela-t-il en rajustant ses lunettes. Essaie

quand même d'être plus claire. Attends, je vais passer un coup de fil aux experts.

Olchanski prit le combiné pour appeler le spécialiste à qui, une demi-heure plus tôt, il avait demandé de relever de toute urgence les empreintes sur la boîte de pansements que Nastia lui avait apportée.

— Il n'a pas encore fini, annonça-t-il d'une voix mécontente après avoir raccroché. Il me promet le résultat dans vingt minutes. En attendant, raconte !

— En fait, le Plaisantin semble obnubilé par l'idée que la mort doit arriver au moment où la personne elle-même le souhaite, ou au moment le plus convenable si elle n'est pas à même de décider… Il est probable que c'est son propre cas. Sans doute veut-il vraiment mourir. Mais je crois qu'il s'est en plus donné une mission à remplir : porter sa conviction jusqu'à nous tous. Non pas en murmurant dans un coin, mais en criant haut et fort. Je ne sais pas pourquoi il m'a choisie comme marionnette. Quand nous l'aurons attrapé, vous pourrez le lui demander. Mais il a dû penser que je suis un adversaire à sa mesure et qu'il peut jouer à son petit jeu avec moi. Il n'avait aucune assurance que je pouvais comprendre le symbole de Bosch ni que je connaissais le film *Seven.* Mais le fait est qu'il ne devait pas en être sûr, sans quoi, son jeu n'aurait pas eu de sens. Vous comprenez ?

— Non, je ne comprends pas, s'emporta soudain Olchanski. Exprime-toi plus clairement, s'il te plaît.

— Dans cette émission de télévision, il a appris que je parlais cinq langues étrangères. Quelle a pu être sa réaction ? Ah ! Tu as fait ce genre d'études ? Dans ce cas, si tu es tellement instruite, tu dois savoir tout un tas de choses en plus de la criminologie et des techniques policières. Tu dois connaître la littérature, l'histoire, la peinture, la philosophie, la géographie et j'en passe… Si tu connais la peinture, tu comprendras mes allusions à Bosch. Sinon, tous les éloges sur ta formation ne seront que des sons creux. Allons plus loin. Au cours de l'émission, j'ai dit que l'humanité ne peut rien inventer dans le domaine de la psychologie parce que tous les comportements se sont déjà manifestés de nombreuses fois dans l'histoire. Il est impossible de commettre un crime totalement inédit, car il sera peut-être original par son exécution technique, mais sa motivation sera aussi vieille que le monde. Que peut-on répondre à ça ? Ah ! Tu te crois intelligente ? Mais si tu penses réellement ainsi, et si tu n'as pas dit ça simplement pour le plaisir de faire un bon mot, tu dois agir conformément à ta conviction. Tu dois lire une multitude de polars et en visionner beaucoup pour avoir la liste complète des mobiles possibles et des déviations psychologiques. Il faudra donc que tu regardes le film *Seven,* à moins que tu ne l'aies déjà fait. C'est un film très connu, tous

les amateurs et les connaisseurs du genre ne jurent que par lui. Donc, si tu ne connais pas ce film, tu n'es qu'une bavarde qui raconte n'importe quoi. Et si tu es une poseuse sans culture, tu ne pourras jamais m'attraper. D'ailleurs, tu ne me seras d'aucune utilité, car je veux être arrêté par un adversaire digne de mon intelligence et face à qui je n'aurai pas honte de perdre. En revanche, si tu peux me coincer, c'est que tu es telle que tu le prétends et, dans ce cas, je suis prêt à me rendre à toi. Voilà son raisonnement…

Olchanski l'écoutait sans l'interrompre. Il lui fit signe de continuer.

— Hier, Liocha et moi, nous avons longuement tenté de comprendre pourquoi le Plaisantin s'est engagé volontairement dans une démarche si complexe que le non-accomplissement d'une seule condition pouvait tout faire capoter. Je pouvais ne pas deviner à propos de Bosch, ne pas avoir vu le film, etc. Nous sommes parvenus à la conclusion que le criminel devait être quelqu'un de mon entourage qui avait la possibilité de contrôler la situation. Voilà pourquoi je me suis dépêchée d'aller voir Irina, ce matin, pour savoir si elle connaît l'œuvre de Bosch par intérêt personnel ou si quelqu'un l'a initiée. Et maintenant, je crois que le Plaisantin n'a pas vraiment besoin de se trouver dans mon entourage et contrôler la situation, parce que la situation se contrôle d'elle-même, vous comprenez ? Si je suis un adversaire digne de lui, je l'attraperai, et si je ne le suis pas, il ne tient pas à se faire prendre. Il va disparaître pendant quelque temps, puis il finira par inventer une autre combinaison et par trouver une nouvelle marionnette dont il vérifiera l'intelligence. Il est obsédé par cette idée et il la réalisera, quel qu'en soit le coût. De ce point de vue, le voisin d'Ira est un suspect idéal, vous ne trouvez pas ? Il était au courant de l'émission de télévision et du duplex plusieurs jours à l'avance, puisqu'il était chez Stassov lorsque Tatiana et moi nous concertions sur ce que nous allions dire. Pendant l'émission, selon Ira, il n'était pas chez lui. Il utilise constamment l'expression « ma chère », sans même s'en rendre compte. Exactement comme dans les notes. Il garde ses distances avec les voisins, ne parle pas de son passé, ferme au verrou des pièces de son appartement. Et on ne connaît même pas son nom de famille !

Son monologue fut interrompu par un coup de fil. Olchanski écouta en silence ce qu'on lui disait dans le combiné et se renfrogna.

— Merci, dit-il en raccrochant, avant de secouer la tête en direction de Nastia. Ce n'est pas lui !

La jeune femme n'en crut pas ses oreilles.

— Comment ça, ce n'est pas lui ? C'est vrai ?

Olchanski esquissa un sourire.

— Il arrive aux experts de commettre des erreurs, mais pas sur des

points aussi élémentaires. Les empreintes digitales du Plaisantin ne se trouvent pas sur la boîte.

Encore raté… Combien de fois pouvait-on se planter ? Elle aurait voulu pleurer de dépit. Elle avait passé une nuit blanche, ses pieds la torturaient et… Et si malgré tout elle ne s'était pas trompée ?

— Attendez, Konstantin Mikhaïlovitch, vous rappelez-vous notre raisonnement à propos de Chouvalov ? Il tuait les drogués lui-même, mais nous croyions que, pour les autres meurtres, il avait embauché quelqu'un qui écrivait les notes et laissait ses empreintes sur les figurines. Et si le Plaisantin faisait la même chose ? Il tue ses victimes, mais laisse sur place des indices qui pointent vers une autre personne. Dans ce cas, les expertises ne peuvent pas permettre de le coincer.

Le juge d'instruction secoua la tête en lançant à Nastia un lourd regard, chargé de reproche et de désapprobation.

— Écoute, Kamenskaïa, tu n'en as pas marre de couper les cheveux en quatre ? Tu aimes bien tricoter des motifs compliqués, le problème c'est qu'il y a plus de trous que de mailles. Au fait, tu n'as pas fini de m'expliquer à propos des péchés.

— En ce qui concerne les péchés, c'est simple, répondit-elle, mollement, en sentant la fatigue s'abattre sur elle comme un fardeau qui rendait même son élocution difficile. En voyant sur la cassette l'illustration de Bosch et en regardant le film, je ne pouvais que tourner mon attention sur la liste des péchés capitaux. Si j'étais plus stupide que ne le voulait le Plaisantin, je me serais mise à chercher la faute commise par chacune des victimes déjà identifiées et à projeter mes prétendues découvertes sur les meurtres ultérieurs. Je me serais enfoncée dans une impasse en cherchant les victimes supposées là où je n'avais aucun moyen de les trouver, ce qui ne m'aurait pas permis d'identifier le Plaisantin. Mais si je faisais preuve d'autant d'intelligence qu'il l'espérait, je comprendrais que les péchés n'étaient qu'un leurre. Il a tué le garçon qui souffrait de la maladie de Dawn spécialement pour me montrer que les victimes n'avaient aucun lien avec les péchés. Il faisait exprès de me faire miroiter de fausses pistes pour voir si je m'y laissais prendre ou non. Et, à chaque fois, je me faisais avoir. J'ai l'impression que le Plaisantin me fait passer un examen permanent. Dites, Konstantin Mikhaïlovitch, ça ne vous dérange pas si je rentre à la maison ? Je n'ai vraiment plus de force.

— Prends ton mal en patience, répondit Olchanski avec sa rudesse coutumière. Où est Korotkov ?

— Au travail, sans doute. Il passe toujours les samedis au bureau. Et les dimanches aussi.

— Hmmm, mugit le juge d'instruction, le regard perdu dans le vague. Kamenskaïa, dressons le bilan. D'après ce que tu me dis, le

Plaisantin est obsédé par l'idée de mourir au meilleur moment possible ?

— J'ai cette impression, répondit Nastia, prudemment.

Elle avait peur d'affirmer quoi que ce soit parce que, depuis le début de l'enquête, elle se trompait systématiquement.

— Et tu crois que, maintenant, il va s'en prendre à la famille Terekhine ?

— J'ai cette impression, répéta-t-elle. Mais il est possible que je me trompe. Peut-être qu'il est après un autre invalide que je connais, mais dont je ne me souviens plus.

— Tu me dis que le voisin de Tatiana Obraztsova te semble suspect ?

— Oui, c'est mon sentiment.

— Oh ! Kamenskaïa, qu'est-ce que tu as à t'exprimer aussi prudemment ? Ce n'est pas un interrogatoire ! Personne ne t'accuse de rien. Détends-toi.

— Je suis tout de même dans le cabinet d'un juge d'instruction…, parvint-elle à ironiser, avec un pauvre sourire.

— Puisque je suis un juge d'instruction, je vais transmettre à ton ami Korotkov une commission rogatoire dont il devra assurer l'exécution dans les délais les plus brefs.

La commission que le juge d'instruction Olchanski confia à la Brigade criminelle était formulée avec la plus grande clarté :

1. Assurer la protection permanente de la famille Terekhine : Irina et Natalia, à leur domicile ; Olga et Pavel, à l'hôpital.

2. Le lieutenant-colonel Kamenskaïa doit établir la liste exhaustive des individus qu'elle connaît personnellement et qui présentent des handicaps physiques ou des maladies somatiques graves entraînant une incapacité permanente de travail.

3. Recueillir toute l'information nécessaire sur le locataire de l'appartement voisin de celui de la juge d'instruction Tatiana Grigorievna Obraztsova. Déterminer son identité, sa profession, ses sources de revenus et vérifier son éventuelle participation aux meurtres des citoyens Starostenko, Loukine, Kazarian, Lirsova…

4. Travailler avec la presse et les médias pour établir la liste de tous les participants aux débats sur l'inhumation des nécessiteux, des invalides et des retraités, ainsi que les questions relatives aux suicides et à l'euthanasie.

20

Kamenskaïa

Cela faisait deux ans, et même un peu plus, que l'affaire de l'enlèvement de Natacha Terekhina s'était achevée. Et le problème n'était pas que Nastia avait oublié cette famille surprenante, composée de personnalités aussi peu banales qu'Irina Terekhina, sa sœur Natacha et le fiancé de cette dernière, Miron. Elle se souvenait d'eux, mais elle n'était jamais allée leur rendre visite pour savoir comment ils allaient. Stassov la tenait régulièrement au courant. Il avait habité dans ce même immeuble du quartier de Sokolniki avec sa première femme, Rita, qui avait conservé l'appartement après leur divorce et qui y habitait toujours avec leur fille. Ainsi, lorsque Stassov allait voir Lilia, il ne manquait jamais de passer chez les Terekhine. Tout allait bien pour eux. Natacha était vraiment une jeune fille remarquable et elle étudiait par correspondance dans une école supérieure technique prestigieuse. Irina, elle, travaillait toujours sans relâche, mais, depuis l'apparition de Miron dans leur vie, les problèmes d'argent avaient pratiquement disparu. Pourtant Irina Terekhina était incapable de rester un jour sans travailler. Ils n'étaient pas encore parvenus à économiser la somme nécessaire à payer le traitement dont avait besoin Pavlik, le petit frère, et qui n'était disponible qu'à l'étranger, mais ils ne perdaient pas espoir d'y parvenir. En réalité, l'espoir et la foi en l'avenir étaient les piliers sur lesquels reposait toute la famille. Stassov disait que Natacha était devenue encore plus belle, et que même le fait d'être enchaînée à son fauteuil roulant n'assombrissait pas sa beauté. Miron l'aimait éperdument et, puisque la jeune fille venait d'avoir dix-huit ans, ils étaient sur le point de se marier. La cérémonie devait d'ailleurs avoir lieu d'un jour à l'autre.

Nastia décida d'aller les voir tout de suite après sa visite à Olchanski, même si, chez le juge d'instruction, elle avait cru être incapable de faire autre chose que rentrer chez elle, s'effondrer sur le divan et s'endormir. Au moment où elle avait compris que rien ne la destinait à devenir la septième victime du Plaisantin, la tension qui la soutenait et dont elle tirait son énergie s'était évanouie, et elle se sentait comme un ballon de baudruche dont l'air s'échappe à toute vitesse. Cependant, à peine sortie du bâtiment sur Kouznetski Most,

elle prit le chemin de Sokolniki.

« Il va me falloir reprendre un taxi, pensa-t-elle avec dépit. Avec mes pieds en compote, je n'y arriverai pas. Quelle horreur, ce travail ! Non, arrête ! Tu te trompes encore, comme d'habitude. Le travail n'a rien à voir avec ça. La seule responsable, c'est ta bêtise. Qu'est-ce qu'il t'a pris de t'habiller et de mettre des chaussures neuves. Si tu étais sortie en baskets et en jean, comme d'habitude, tu serais encore un être humain, et non pas une larve impotente. »

La porte s'ouvrit devant elle et Miron, en la voyant, la gratifia d'un sourire joyeux.

— Anastasia Pavlovna ! Quelle joie de vous revoir ! s'écria-t-il en chuchotant, tout en prenant Nastia par les mains pour l'attirer littéralement à l'intérieur de l'appartement.

— Pourquoi parles-tu si bas ? Tu as mal à la gorge ? demanda Nastia.

— Natacha dort.

— Je comprends, dit Nastia en baissant la voix à son tour. Et Irina ? Elle n'est pas là ?

— Elle est au travail, comme d'habitude.

— C'est bien qu'il n'y ait personne pour nous entendre, Miron. Nous devons parler.

— Allons dans le salon, nous pourrons nous installer confortablement et Natacha ne nous entendra pas, si elle se réveille, proposa le jeune homme.

Ce n'était plus le même appartement que Nastia avait connu, deux ans plus tôt. À l'époque, Natacha restait à l'hôpital, avec sa petite sœur et son petit frère. Miron n'était pas encore entré dans la famille, et Irina, l'aînée de la fratrie, habitait dans la plus petite pièce de l'appartement et louait les deux autres pour gagner quelques kopecks. Après son enlèvement, Natacha n'était pas retournée à l'hôpital, et Miron était venu vivre avec les deux sœurs, décidant qu'il était hors de question de continuer à louer même une seule pièce et que plus aucun étranger n'habiterait dans l'appartement. Irina avait conservé la plus petite des chambres, Natacha et son fiancé avaient pris l'autre. Quant à la troisième, elle était devenue ce grand salon agréable où Nastia venait d'entrer à la suite de Miron. Elle remarqua aussitôt tous les efforts que Miron avait fournis pour remettre le logement en état. Il avait tout réparé de ses mains, refait les peintures et les papiers peints, restauré les meubles qu'il pouvait réparer et remplacé par des nouveaux ceux qui étaient trop abîmés. Même les rideaux à la coupe compliquée étaient neufs.

— Comme tout est beau, maintenant, chez vous, s'écria Nastia, incapable de retenir son admiration.

— On fait de son mieux, répondit Miron, fièrement. C'est Natacha qui a confectionné les rideaux. J'ai parcouru les magasins pour y prendre des idées, j'ai fait pas mal de croquis et Natacha s'est mise à l'ouvrage. Elle les a conçus à son idée et cousus à la machine. Je lui ai acheté une excellente machine à coudre et, maintenant, c'est elle qui nous habille. Vous ne pouvez pas vous imaginer, Anastasia Pavlovna, le talent qu'elle a ! Quoi qu'elle fasse, tout lui réussit, aussi bien en maths qu'en couture. Son père était sans doute un salaud criminel, mais il faut tout de même lui être reconnaissant pour ce qu'il a fait de Natacha.

— Oui, mais elle ne peut pas se servir de ses jambes, fit prudemment remarquer Nastia. Et c'est tout de même à cause de lui. Il ne faut pas lui être reconnaissant de ça.

— Pas du tout, Anastasia Pavlovna, objecta Miron avec ardeur. Elle ne peut pas marcher parce que sa mère l'a jetée par la fenêtre du huitième étage… Mais à quoi bon remuer de mauvais souvenirs. Si je comprends bien, vous êtes venue me parler d'une affaire importante.

Elle exposa tranquillement à Miron le détail de toutes ses craintes, sans aucune inquiétude de le voir s'alarmer ou céder à la panique. Le garçon avait déjà prouvé dans le passé qu'il était solide et digne de confiance. En tout cas, il était parvenu à tirer Natacha des griffes de ses ravisseurs et avait fait preuve, à cette occasion, de capacités peu banales d'intelligence et de maîtrise de soi, d'imagination et de patience. Il l'écouta sans l'interrompre, ne trahissant sa préoccupation que par un tic anodin : il se frottait de temps en temps la joue.

Il prit la parole dès que Nastia eut fini de parler :

— Anastasia Pavlovna, chez nous le maillon faible est Irina. À l'hôpital, les enfants ne risquent rien. Ils sont incapables de bouger pour suivre l'assassin et il ne pourra pas les tuer là-bas parce que, comme vous m'avez dit, il agit sans témoin. N'est-ce pas ?

— C'est juste, confirma Nastia.

— Quant à Natacha, elle est toujours à la maison et ne sort jamais seule dans la rue. À vrai dire, elle peut ouvrir la porte à un étranger lorsqu'elle est seule à la maison, mais ce n'est pas compliqué d'arranger ça. Je vais me mettre en congé, au travail : j'ai pas mal de jours à rattraper. Ainsi, je pourrai rester toute la journée avec elle. En revanche, Irina travaille et il est impossible de la retenir ici. Qu'on le veuille ou non, il va falloir lui parler et tout lui raconter. Évidemment, je ne voudrais pas l'inquiéter, mais je ne vois pas d'autre solution.

— C'est agréable de travailler avec toi, constata Nastia, avec sincérité. On rencontre rarement des gens aussi raisonnables.

Ils n'eurent pas le temps de mettre au point une stratégie pour parler à Irina. Un bruit de serrure suivi du claquement de la porte d'entrée se fit entendre juste à ce moment-là. L'aînée des Terekhine revenait de son deuxième travail. Car elle en avait toujours trois : balayeuse municipale le matin, vendeuse de snacks et de boissons sur un marché pendant la journée et, le soir, serveuse et femme à tout faire dans un petit restaurant.

En voyant la jeune fille, le cœur de Nastia se serra. Elle avait l'air encore plus mal en point que deux ans plus tôt. Elle était devenue pratiquement diaphane et des boutons énormes, provoqués par une maladie du sang, rougeoyaient sur la peau blême. Mais ses yeux rayonnaient toujours, fixés sur un but unique : guérir son petit frère. Précédemment, en plus de réunir l'argent pour le traitement de Pavlik, elle avait un autre objectif : dresser une stèle sur la tombe de son père. Non pas le père biologique qui faisait des expériences sur ses enfants, mais le mari de sa mère, l'homme qui avait élevé la fratrie dans l'amour, en se souciant de leur bien-être, persuadé de bonne foi que c'étaient vraiment ses enfants. Les efforts de Miron avaient permis de résoudre ce problème et, désormais, Irina était d'autant plus convaincue qu'en travaillant sans relâche pour économiser le moindre sou, sans se laisser abattre ni céder aux émotions, elle pourrait parvenir à ses fins. Cette foi lui donnait la force de vivre, même si, selon tous les paramètres médicaux, elle s'épuisait à la tâche et n'était plus qu'une morte en sursis.

Irina Terekhina écouta Nastia et Miron sans manifester extérieurement la moindre inquiétude. Mais ce n'était qu'une apparence. Simplement, elle était incapable de pâlir encore plus, tellement elle était exsangue.

— Seigneur ! s'écria-t-elle avec accablement. Mais pourquoi tous les malheurs s'abattent-ils sur notre famille ? Quelle est la faute que nous devons expier ? Nous n'avons jamais fait de mal à personne, ni pris quoi que ce soit. Pourquoi en est-il toujours ainsi ?

Miron n'y tint pas et bondit près d'elle pour l'enlacer, comme s'il tentait de la protéger contre quiconque oserait la menacer.

— Calme-toi, Irotchka, calme-toi, lui dit-il tendrement. Il ne faut pas penser comme ça. Tout va bien se passer. Tout ira bien, je t'assure. Nous ne permettrons à personne de nous faire du mal, ni même de nous approcher avec de mauvaises intentions. Anastasia Pavlovna nous a prévenus, maintenant nous sommes prêts et on ne pourra pas nous prendre au dépourvu.

— Et puis, nous n'allons pas vous laisser seuls dans ce malheur, ajouta Nastia. Le juge d'instruction Olchanski a déjà émis l'ordre de vous protéger. Nos gars seront tout près de vous, vous pouvez y

compter. L'essentiel, Irina, est que tu sois attentive et prudente. Nous faisons de notre mieux pour apprendre qui est ce type et nous parviendrons peut-être même à l'arrêter avant qu'il s'approche de votre famille. Il suffit de ne pas se laisser aller à la panique.

Elle s'en voulait d'être hypocrite : tout n'était pas si simple. Si le Plaisantin se servait de quelqu'un pour rédiger les notes manuscrites et laisser ses empreintes digitales, espérer l'arrêter était tout à fait vain pour le moment. Le pistolet avec lequel il avait commis les meurtres ne se trouvait peut-être pas non plus en sa possession. Dans ce cas, en l'absence de tout élément matériel, empreintes, écriture et arme du crime, il était impossible de le relier à aucune de ses six victimes. Voilà pourquoi, même en connaissant son nom et son adresse, il faudrait le prendre en flagrant délit et, pour cela, attendre qu'il s'attaque à la famille Terekhine. Évidemment, à condition que ce soit précisément à eux qu'il pensait en écrivant qu'il allait s'approcher encore plus près de Nastia et que ce serait pour elle la dernière chance de le regarder au fond des yeux. Et s'il visait quelqu'un d'autre ? Toute l'équipe protégerait les Terekhine, alors que la véritable victime se trouverait sans défense. Elle se souvint alors de la tâche que lui avait confiée Olchanski : creuser dans ses souvenirs pour établir la liste exhaustive de tous les candidats possibles pour le rôle de septième victime.

Nastia s'approcha résolument du téléphone pour passer un coup de fil à Korotkov.

— Iouri, veux-tu venir chez les Terekhine, s'il te plaît, lui demanda-t-elle. Il faut mettre au point un plan et donner des instructions sérieuses à Irina et Miron. Au fait, Iouri, tu as une clé de mon bureau ? Alors, s'il te plaît, vas-y en partant. Sous l'armoire, il y a une paire de vieilles godasses noires, parfaitement affreuses… Apporte-les-moi. Je te vouerai une reconnaissance éternelle. C'est tout. On t'attend.

— Iouri Viktorovitch ne va pas tarder à arriver, dit-elle d'une voix vive, pour tenter d'apaiser les tensions. Vous vous souvenez de lui ?

Les deux jeunes gens se souvenaient très bien de Korotkov. Leurs visages reflétèrent un net soulagement. Un homme costaud, officier de la milice, allait venir et tout rentrerait dans l'ordre. Nastia comprenait bien que, en dépit de tout le respect qu'ils avaient pour elle, Irina et Miron ne croyaient pas en l'efficacité des femmes flics en matière de protection. Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls : de très nombreuses personnes étaient dans le même cas. C'était ainsi et elle n'allait tout de même pas se pendre pour ça.

Natacha se réveilla et, comme ils avaient décidé tous les trois au préalable de ne pas l'inquiéter avec de mauvaises nouvelles jusqu'à

l'arrivée de Korotkov, la conversation ressembla à l'une de ces longues veillées entre de très proches amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps.

Comme toujours dans de tels cas, on parlait de relations communes et, parmi eux, Stassov, sa première femme, Margarita, dite Rita, et leur fille Lilia étaient au centre des commentaires.

— Je ne comprends pas comment Margarita Vladimirovna élève l'enfant, expliqua Irina avec un blâme non dissimulé au fond de la voix. Je la vois parfois lorsque je rentre du restaurant où je travaille. Il est presque une heure du matin, vous vous rendez compte ? Comment peut-on rentrer si tard en laissant une fillette toute seule à la maison ? L'autre jour, j'ai rencontré Lilia et elle m'a dit qu'elle voulait adopter un chaton parce qu'elle se sentait trop seule.

— Pourquoi dis-tu qu'elle « voulait » ? demanda Miron, étonné. Que s'est-il passé ? Elle en a perdu l'envie, ou sa mère ne lui a pas donné son accord ?

— Non, expliqua Irina. Margarita Vladimirovna ne s'y opposait pas, mais quelqu'un a dit à Lilia qu'un chaton ne la sauverait pas de la solitude. Les félins sont trop indépendants. Ce qu'il lui faudrait, c'est un petit chien qui deviendrait un véritable ami. Et maintenant, elle ne sait plus si elle doit suivre la raison et prendre un petit chien, ou préférer ses envies et choisir un chat.

Natacha, qui suivait la conversation tout en tricotant un épais chandail pour sa sœur, leva les yeux de son ouvrage pour intervenir :

— J'ai lu quelque part qu'il existe des chats qui ont un caractère très semblable à celui des chiens, avec l'avantage que le propriétaire n'est pas obligé de les sortir au moins deux fois par jour. Il faut que je me souvienne du nom de la race pour le dire à Lilia. C'est exactement ce qu'il lui faut.

Korotkov fit irruption dans la tranquillité de la demeure comme un ouragan sur les côtes de Cuba. Il entra dans le salon la main posée dans un geste paternel sur l'épaule de Miron qui était allé lui ouvrir et se précipita pour embrasser les deux jeunes filles qu'il considérait, avec quelque raison, comme ses filleules.

La perspicace Natacha tenta de l'interroger sur la raison de la soudaine visite des deux miliciens, mais Korotkov, éclairé par le regard anxieux que lui lança Nastia, se mit à rire et inventa aussitôt un bobard : ils avaient une mission à remplir dans le quartier de Sokolniki, mais ils ne savaient pas exactement où et on devait les appeler pour leur donner plus d'informations. Comme Nastia et Korotkov avaient donné le numéro de téléphone des Terekhine, les deux flics resteraient là jusqu'à l'éclaircissement complet de la situation, si les maîtres des lieux n'y voyaient pas d'objection, bien

entendu. Évidemment, les maîtres des lieux n'y trouvèrent rien à redire.

Le premier à appeler fut Serioja Zaroubine, à qui Korotkov avait dit de le joindre chez les Terekhine dès qu'il aurait la moindre information. Iouri et lui restèrent un petit moment au téléphone. Après avoir raccroché, il posa un regard décontenancé sur Nastia.

— Nous avons loupé le coche, avec le voisin, dit-il, l'air abattu. Andreï Timofeïevitch Kazakov est un type de renom, un grand savant dans le domaine des armements stratégiques. Il est vraiment à la retraite, mais il continue à travailler comme consultant. On le convoque pour des réunions et des tests. Ceux qui le connaissent disent que c'est un obsédé du secret. Dans son boulot, il respectait toujours à la lettre les instructions pour la consultation et la garde de documents confidentiels et ne disait jamais un mot de trop… Il faut dire qu'il a commencé à travailler à une époque où, dans le secteur de la défense, on n'avait même pas le droit de faire allusion à l'endroit où l'on travaillait ni de quoi on s'occupait. C'était un truc à vous envoyer tout droit en camp de rééducation par le travail. Tu te souviens du slogan : « Le bavard est un trésor pour l'espion » ? Kazakov appliquait toutes les consignes de sécurité comme si c'étaient les Écritures saintes. Il croyait sincèrement que les requins de l'impérialisme cherchaient la moindre faille pour dépouiller notre pauvre patrie de ses secrets militaires. Et il est toujours comme ça.

— Pigé. Au moins, le mystère des portes fermées est éclairci, constata Nastia, rassurée par la pensée que, finalement, Ira Milovanova n'était peut-être pas menacée.

Mais était-ce bien sûr ? Et s'il y avait quand même un danger ?

— Ça éclaire aussi ses absences, lorsqu'il prétendait partir à la pêche, reprit-elle. En réalité, Iouri, ces informations expliquent sans doute la conduite singulière de Matouvitch, mais ne l'exonèrent pas du soupçon de meurtre. Qui a dit qu'un savant reconnu, même spécialiste de la technologie militaire, ne peut pas devenir un assassin ? Tiens, prends l'exemple de Chouvalov. Lui aussi est un scientifique, même s'il s'occupe de sociologie. Ça change quoi ? Il a tué des tas de personnes sans état d'âme.

Elle resta silencieuse un instant, à découper dans son assiette les saucisses cuisinées par Irina. Une idée l'empêchait de se concentrer, surgissant de manière importune, mais se dépêchant de disparaître dès que Nastia voulait la saisir.

— Iouri, quel est le nom de ce « félinologue » dont Dotsenko nous a parlé ?

— C'est quoi, un félinologue ? Nastia, s'il te plaît, pas de mots grossiers devant les jeunes filles.

— Le spécialiste des chats. Il s'appelle bien Kazakov, non ? demanda-t-elle prudemment, sans oser croire qu'elle avait enfin attrapé l'idée qui n'arrêtait pas de lui échapper perfidement.

— Ah oui, le gars des chats. Oui, Kazakov, confirma Korotkov. Mais ça ne veut rien dire. Tu sais combien il y a de Kazakov à Moscou ? Presque autant que d'Ivanov.

— Son nom complet est Alexandre Ilitch Kazakov, précisa Nastia en réfléchissant à haute voix.

Et, soudain, comme si elle était assise sur une chaise devenue brûlante, elle bondit de table et se jeta sur le téléphone. « Pourvu que Zaroubine soit encore chez lui ! Pourvu qu'il ne soit parti nulle part après nous avoir fait son rapport ! »

— Serioja, s'écria-t-elle dès que Zaroubine décrocha. Il faut que tu me trouves très vite un certain Ilia Andreïevitch Kazakov. C'est très urgent ! Il est certainement né dans les années cinquante. Je ne sais rien d'autre sur lui, à part que son père s'appelle peut-être Andreï Timofeïevitch et son fils Alexandre Ilitch. Il me faut des données précises. Et aussi sa photo. Amène-moi tout ça à Sokolniki. Je te donne l'adresse…

Zaroubine apparut à onze heures du soir passées. Les yeux de Nastia avaient tendance à se fermer, mais elle résistait vaillamment au sommeil. Irina était partie travailler au restaurant, et Miron avait décidé de l'accompagner à tout hasard. On avait l'habitude de le voir là-bas et sa présence ne soulèverait aucun soupçon : il passait souvent à la fin de son service pour la raccompagner jusqu'à la maison. Korotkov faisait semblant de faire la cour à la belle Natacha, et Nastia, calée dans un coin du divan, luttait désespérément pour ne pas s'endormir.

— Et voilà, s'écria Zaroubine en tendant à Nastia la photocopie du formulaire numéro 1 qu'il avait obtenue au bureau des livrets d'identité de la milice dans un arrondissement de Moscou. Ilia Andreïevitch Kazakov comme tu me l'as demandé.

Le sommeil s'envola comme par miracle. Le formulaire numéro 1 était toujours rempli par l'intéressé de sa propre main. Il était là, le « e » dodu. Là, le « t » caractéristique. Et toutes les lettres soigneusement calligraphiées présentaient les arrondis qu'elle reconnaissait bien.

Nastia examina longuement le visage aux traits réguliers. La photo était récente. Conformément à la loi, Ilia Andreïevitch était allé faire renouveler son livret d'identité à quarante-cinq ans. Il en avait quarante-huit.

— Voilà donc à quoi tu ressembles, Plaisantin, murmura-t-elle à mi-voix.

« À moins que je ne me trompe encore et que ce ne soit pas toi, poursuivit-elle, pour elle-même. Tu as parlé avec ton père justement le jour où j'étais chez Tatiana pour préparer l'émission. Il a très bien pu te dire que nous allions passer à la télé. Et te mettre ainsi au courant du duplex depuis le Nouvel Arbat. Tu pouvais donc te préparer. Tu n'aimes peut-être pas la peinture, mais ton père est un grand admirateur de Jérôme Bosch et, chez lui, tu pouvais feuilleter les albums et choisir les hameçons pour m'attraper. Tu es le digne fils de ton père et tu as pris certains de ses tics de langage, comme de t'adresser aux femmes en disant « ma chère ». En discutant avec ton fils, tu as pu entendre parler de la vieille Firsova. Tu as même pu faire sa connaissance chez lui, lorsqu'elle lui apportait ses chats à soigner. Voilà pourquoi elle t'a laissé entrer chez elle, même si elle était particulièrement suspicieuse et méfiante envers les inconnus. Mais ce que je voudrais bien savoir, c'est pourquoi tu m'as choisie ? À moins que tu ne sois pas le Plaisantin. »

Ils attendirent qu'Irina rentre du travail. Personne n'avait tenté d'engager la conversation avec elle et cela signifiait qu'on pouvait être tranquille jusqu'au lendemain. Nastia lui montra à tout hasard la photo d'Ilia Kazakov en lui demandant de se souvenir de son visage, puis elle emboîta le pas à Korotkov et Zaroubine et ils quittèrent tous les trois l'appartement des Terekhine.

Le dimanche s'éternisa dans les affres de l'attente. Dotsenko et Selouïanov parcoururent les rédactions des journaux et des magazines pour obtenir les noms de ceux qui commettaient des articles ou écrivaient des lettres à la rédaction sur les sujets déterminés par le juge Olchanski : l'inhumation des nécessiteux, des invalides et des retraités, sans oublier les problèmes du suicide et de l'euthanasie.

De son côté, Zaroubine avait reçu de Korotkov la mission de relever les empreintes d'Ilia Kazakov de la manière la plus simple et la plus discrète possible pour éviter qu'il s'en rende compte, mais il fit chou blanc : le suspect avait disparu de Moscou.

Irina Terekhina, elle, vaquait à ses occupations habituelles et allait d'un travail à l'autre, suivie comme son ombre par Miron qui observait attentivement tous les hommes qui s'approchaient d'elle. En raison du week-end, l'ordre du juge d'instruction sur la protection à l'hôpital des autres enfants Terekhine, Olga et Pavlik, n'avait pas encore reçu un début d'exécution, mais on était à peu près sûr que le Plaisantin ne s'aventurerait pas dans un établissement public, avec des allées et venues permanentes. Quant à Natacha Terekhina, elle restait à la

maison en compagnie de son amie Zoïa Tachkova qui, à la demande de Nastia, était accourue pour « passer quelques jours chez des amis ».

Mais il ne se passait rien et Nastia se laissait envahir par de nouveaux doutes : avait-elle tout compris correctement ? Avait-elle bien déterminé la direction du septième coup que le Plaisantin comptait porter ? Et si c'était quelqu'un d'autre ? Elle s'était creusé les méninges pour essayer de se souvenir d'invalides qu'elle avait pu côtoyer, mais à part Soloviov, son ancien amoureux(22), elle n'avait trouvé personne. En se renseignant sur lui, elle avait appris que, depuis six mois, il habitait en Suisse où il suivait un traitement dans une clinique. Il ne restait donc que les enfants Terekhine.

Dès le lundi matin, Korotkov rédigea une demande officielle pour la mise en place d'une filature de Kazakov. La réponse fut que le département ne disposait pas de suffisamment d'effectifs et qu'il ne serait pas possible de libérer des gens avant deux jours. En jurant grossièrement, Iouri rameuta toutes ses relations et il finit par obtenir la promesse que la surveillance serait mise en place le jour même, mais vers le soir.

Vers neuf heures, Kolia Selouïanov revint à la Petrovka avec la longue liste des participants aux discussions dans la presse.

— Voilà tout ce que j'ai pu recueillir, dit-il, l'air crevé, en posant la liste sur le bureau de Nastia. Ce sont les résultats de trente-deux rédactions. Commence avec ça. Je continuerai demain.

À force de rester dans son cabinet enfumé, Nastia avait les yeux tellement irrités qu'ils se brouillèrent de larmes dès qu'elle entreprit de lire les premiers noms.

— Kolia, s'il te plaît, est-ce qu'il y a un certain Kazakov ? demanda-t-elle en s'essuyant avec un mouchoir.

Selouïanov reprit la liste et la parcourut rapidement des yeux.

— Il y en a un.

— Ilia Andreïevitch ?

— Je n'en sais rien, la mère. I.A. Ça peut tout aussi bien être Ivan Alexandrovitch.

— Quel était le sujet de son intervention ?

— Il a écrit deux lettres sur les questions d'euthanasie. L'une d'elles a même été publiée dans la rubrique « L'opinion de nos lecteurs ».

— C'est donc bien Ilia Andreïevitch. C'est fini, Kolia. Pas la peine que tu continues à t'escrimer demain.

Selouïanov approcha une chaise et s'installa de l'autre côté de la table de travail, face à Nastia.

— C'est lui ?

— Ça doit être lui.

— Je n'entends pas de l'assurance dans ta voix, dit-il sur un ton un rien persifleur. Tu l'as encore lu dans le marc de ton éternel café ?

— Non, j'ai tiré les cartes, répondit-elle avec un pauvre sourire. Mon faible cerveau marque le pas devant le génie malfaisant de ce type. Ou c'est Kazakov ou je n'ai vraiment rien compris… En fait, je suis incapable d'inventer autre chose. Ou nous arrêtons Ilia Andreïevitch, ou nous ne parviendrons jamais à attraper le Plaisantin. Voilà ce que nous dit la carte découverte.

— On va chez lui, on l'arrête, on l'envoie au diable et voilà tout, proposa Selouïanov le plus sérieusement du monde. Qu'est-ce que tu as à rester là comme une andouille ? Tu as son adresse ?

— Je l'ai.

— Alors ?

— Il a des fileurs au cul. On attend qu'il s'apprête à commettre son septième meurtre.

— Et ses empreintes ? Tu as pensé à les lui faire prendre en douce ?

— Zaroubine a essayé de le faire, hier, mais Kazakov n'était pas à Moscou et on n'a pas réussi à déterminer où il pouvait bien se trouver. Aujourd'hui, après mûre réflexion, nous avons décidé de ne pas tenter le diable et de nous tenir tranquilles. Il est intelligent et rusé, le salaud. Il s'attend à nous voir arriver jusqu'à lui et il doit être à l'affût. Nous louperions toute l'affaire en agissant de travers, or nous n'avons pas le temps de mettre au point une combinaison sûre pour relever ses empreintes. Il vaut mieux attendre qu'il passe à l'action.

Ce fut précisément à ce moment que le téléphone sonna. Nastia décrocha. Selouïanov n'entendit pas ce que son interlocuteur lui rapporta, mais elle raccrocha très vite et se leva pour mettre son pardessus.

— C'était Korotkov, annonça-t-elle. Les fileurs ont annoncé que Kazakov semble se diriger vers Sokolniki. Allons-y, Kolia. Nous verrons bien ce qu'il compte faire.

Korotkov les rattrapa dans le couloir. Il se dépêchait en fermant son blouson.

— Plus vite, plus vite, les gars. On ne dort pas quand on marche. Une voiture nous attend en bas.

De la suite, Nastia n'en garda pas un souvenir très clair. Elle était très fatiguée, les yeux lui piquaient, les pieds lui faisaient souffrir le martyre et elle n'aspirait qu'à une seule chose, se plonger dans un long sommeil bienfaisant. Le samedi, ou plutôt le dimanche matin, elle était rentrée à deux heures de chez les Terekhine. À six heures, elle était déjà debout parce qu'Irina commençait son premier travail à cinq

heures. Nastia n'avait pas quitté le téléphone des yeux en attente d'un coup de fil. Elle était restée toute la journée comme ça, jusqu'à une heure du matin, à la fin de l'interminable journée de travail de la pauvre fille. Et le lundi, elle s'était encore levée à la première heure.

Dans la tiédeur de la voiture, appuyée contre l'épaule de Korotkov et bercée par les cahots du chemin, elle sombra dans un lourd sommeil empli de cauchemars et de la voix de quelqu'un qui parlait dans son rêve. Elle ne se réveilla que lorsque Korotkov se mit à la secouer.

— Nastia, réveille-toi. Réveille-toi ! Laisse de la place au citoyen Plaisantin.

Elle ouvrit brutalement les yeux et elle serait sans doute tombée de la voiture si Korotkov ne l'avait pas retenue. Devant elle, il y avait trois gars du groupe des fileurs et Kolia Selouïanov. Et entre eux, les mains menottées, se trouvait l'homme dont elle avait anxieusement scruté la photo au cours des deux derniers jours. Elle se planta devant lui sans ressentir aucune joie. Seulement de la tristesse et une énorme fatigue.

— Bonsoir, Ilia Andreïevitch, lui dit-elle. Je n'ai qu'une question à vous poser : pourquoi moi ? Pourquoi m'avoir choisie ?

— Il n'y a rien d'autre qui vous intéresse ? demanda Kazakov, l'air moqueur. C'est étrange, je croyais que votre curiosité était beaucoup plus vaste. Vous risquez de me décevoir.

— Je sais déjà tout le reste. Seuls les détails m'échappent, mais ça peut attendre demain. Vous m'avez épuisée, Ilia Andreïevitch. Si vous saviez à quel point…

Ils embarquèrent Kazakov dans la voiture. Nastia les regarda partir et s'assit directement sur le bord du trottoir, sans faire attention à son blouson. Quelle importance ? Elle n'allait tout de même pas le regretter. La seule chose qu'il fallait déplorer, c'était les six meurtres. Six personnes tuées à cause de l'idée d'un salaud. Aucune théorie, même la plus géniale, ne mérite qu'on tue pour elle.

Elle ne remarqua même pas qu'elle pleurait.

L'assassin

Je suis tombé sur elle par hasard. En fait, au début, je ne l'ai même pas rencontrée, j'ai seulement entendu parler d'elle. J'étais allé voir Père pour l'accompagner au cimetière, à l'occasion de l'anniversaire du décès de sa seconde épouse. Après l'assassinat de Mère, mon père est resté veuf très longtemps. Il ne s'est remarié qu'à cinquante-cinq

ans. Et il est redevenu veuf. En chemin, en me parlant de ses voisins, il mentionna une femme de la Brigade criminelle qui allait passer en direct pendant un duplex à la télévision. Il n'avait pas de mots assez gratifiants pour parler d'elle. Au début, je n'écoutais pas vraiment. Ce n'est qu'au bout d'un petit moment que mon attention a été attirée. Cultivée, de la cervelle, parlait cinq langues. Est-ce qu'il pouvait vraiment y avoir de telles personnes dans notre milice ? Père ne tarissait pas d'éloges non plus pour sa voisine, une femme juge d'instruction qui occupait ses loisirs à écrire des romans policiers. En l'écoutant parler avec un tel ravissement, une grande idée me traversa l'esprit.

Mon plan était prêt le matin même du jour de l'émission. Mais je ne voulais pas lancer sa mise en œuvre sans remplir une dernière condition : je voulais d'abord regarder ces dames de la milice et écouter ce qu'elles disaient. Peut-être ne convenaient-elles pas pour mon plan… Cependant, j'avais préparé tout mon travail de manière à pouvoir démarrer à la seconde même où je prendrais ma décision.

Le temps était radieux. C'était l'une de ces journées ensoleillées étonnantes qui permettent aux Moscovites d'accumuler des forces pour supporter l'automne pluvieux et froid et l'hiver pourri qui suit inévitablement. Elles font oublier la triste attente des cinq prochains mois de torture, avec ses flaques, sa gadoue noirâtre, ses tas de neige sale, ses plaques de verglas et ses différences de pression. Pendant de telles journées, l'humanité stupide croit que le soleil et la joie seront toujours là. Mais, au fond, pourquoi serait-elle stupide ? Simplement ordinaire. Nous sommes tous ainsi. Il y a bien des années, Soljenitsyne a écrit un court essai d'une page à peine, intitulé *Nous ne mourrons pas,* où il explique clairement que l'imprévoyance et la bêtise humaine nous font nous sentir immortels et que nous nous trompons lourdement. Pour être juste, je ne dois plus parler de « nous », mais de « ils ». Parce que j'ai accepté l'idée de l'imminence de ma mort et m'y suis résigné. À la différence d'« eux ».

Mais je me laisse distraire… La journée était splendide et je m'en réjouissais. Non pas que j'aime le beau temps. En réalité, je suis totalement indifférent au temps qu'il fait. Il m'arrive même de ne pas remarquer qu'il pleut ou qu'il neige. Mais, par mauvais temps, par exemple sous l'averse, le duplex pouvait très bien être organisé dans un lieu couvert, comme un cinéma, comme c'était déjà arrivé dans le passé. Dans ce cas, l'exécution de mon plan aurait été compromise. Évidemment, je trouverais bien le moyen de surmonter les difficultés, mais je préférais que tout se passe comme prévu.

La foule était importante et les spectateurs ne prêtaient pas attention les uns aux autres. Je parvins à me faufiler pour regarder le moniteur. Dès que les deux héroïnes de l'émission apparurent sur

l'écran, je la remarquai tout de suite. En fait, je ne peux même pas dire que je l'ai remarquée… J'ai su, tout simplement. Elles étaient deux, mais l'autre, c'était comme si elle n'existait pas, même si elle donnait l'impression d'être plus brillante et parlait d'une manière plus assurée. C'était la voisine de Père. Cela fut confirmé par l'animateur qui la présenta comme juge d'instruction et femme écrivain. La première, en revanche… Élégante, tout dans les demi-tons, avec un sourire discret, les doigts longs et nerveux, elle regardait la caméra de ses yeux translucides et sans fond. Il me sembla même, à plusieurs reprises, qu'elle me regardait directement. Ses cheveux longs et clairs ramenés sur la nuque en un nœud lourd me rappelèrent ma mère. Dès qu'elle se mit à parler, en moins d'une minute, je compris que cette femme était étonnamment semblable à Maman. Et, encore une minute plus tard, je me dis que c'était un signe du destin. Recevoir la mort par l'action de ma mère et sur ordre de la Patrie. C'était la solution idéale à laquelle j'aspirais.

Mais je ne voulais surtout pas me tromper. La bêtise que j'avais faite en tentant d'obtenir de Natalia, ma seconde femme, ce qu'elle ne pouvait pas me donner me suffisait. Au début, je croyais l'aider en me substituant à elle pour sa thèse et puis j'ai fini par me rendre compte que je tentais seulement de me cacher la vérité parce que je ne voulais pas reconnaître ses insuffisances. Non ! Je ne commettrais pas deux fois la même erreur. Je devais être sûr que mon adversaire était digne de me donner la mort. C'était pour moi la seule manière de préserver mon amour-propre. Je ne comptais pas me dissimuler particulièrement, mais… Elle devait tenter de m'identifier et de me trouver dans une ville de plusieurs millions de personnes, envahie quotidiennement par un flot de visiteurs. Je lui ferais passer un test d'intelligence et de caractère. Si elle parvenait à m'attraper, j'accepterais volontiers la mort par son intermédiaire. Elle m'arrêterait, mais c'est la Patrie qui me condamnerait à la peine capitale. On me tirerait une balle dans la nuque et il n'y aurait pas, près de moi, de parents éplorés ou d'amis désolés qui empêcheraient mon passage dans l'autre monde. On m'exécuterait à un moment précis que je connaîtrais et je pourrais me préparer au passage de la meilleure manière. Toutes les conditions pour une mort digne seraient respectées.

Enregistrement audio

— Ilia Andreïevitch, vous m'avez utilisée comme une marionnette pour atteindre votre but. Pour moi, c'est blessant, mais je le

surmonterai d'une manière ou d'une autre.

— Oui, j'ai déjà remarqué que le péché d'orgueil vous était étranger.

— Merci, mais je n'ai pas besoin de vos compliments. Je veux comprendre votre but. Pourquoi avez-vous organisé un tel cauchemar ?

— Ne cherchez pas à ruser, Anastasia Pavlovna, vous savez très bien pourquoi. Si vous ne l'aviez pas compris, vous ne m'auriez jamais trouvé.

— Je ne suis pas sûre d'avoir tout compris convenablement. Je dois savoir exactement ce que vous vouliez. Après tout, vous avez vous-même intérêt à ce que votre acte soit correctement interprété, autrement, tout est absurde. Six personnes seraient mortes inutilement.

— Vous avez raison. Je dois être sûr que vous avez tous entendu mon cri. Je voulais que vous réfléchissiez à la mort. Je voulais que chaque personne se demande où, comment et dans quelles circonstances elle mourra, et que l'État y pense aussi. Si l'État se soucie de la vie des citoyens, il doit également se soucier de leur mort. Pour la faciliter, pour la rendre plus digne, plus aisée, moins douloureuse, opportune. Chacun doit avoir le droit de quitter la vie quand il le souhaite et de la façon dont il le souhaite, et l'État doit s'engager à lui réserver la possibilité d'exercer ce droit. Pas à enfermer dans des asiles psychiatriques ceux qui ont raté leur suicide. Autoriser les médecins à faire des piqûres spéciales à ceux dont l'issue fatale ne fait aucun doute et qui ne sont plus en état de décider de leur sort. Assurer des enterrements décents même aux plus pauvres et insignifiants. Je voulais tous vous faire réfléchir et étudier la science mortuaire d'autres cultures. Je ne suis pas encore mort et je ne peux donc pas me permettre de juger les résultats des recherches de ceux qui se penchent sur la question depuis de longues décennies. La mort est peut-être une fin. Mais peut-être que non. Comment savoir ? Et si la mort n'était pas un point, mais seulement une virgule ? Je m'occupe depuis très longtemps de physique et de technique, et je peux vous dire, en toute rigueur, que le matérialisme orthodoxe est incapable d'expliquer tous les mystères auxquels je me suis heurté. Cela prouve à quel point notre connaissance est imparfaite et très loin d'être complète. Mais c'est ainsi, et il est impossible de garantir quoi que ce soit. Je veux parler de nos représentations sur le processus de la mort.

— Si je vous comprends bien, vous voulez dire que l'individu doit avoir le droit et la possibilité d'éviter les souffrances physiques et mentales liées à la fin de sa vie. L'extrême vieillesse, les maladies graves incurables, les traumatismes psychiques, tout ce qui rend la vie

insupportable. On doit donc accorder à chacun le droit de quitter la vie à n'importe quel moment pour convenances personnelles. C'est bien ça ?

— Exactement. Vous m'avez compris très correctement. C'est à partir de ce point principal que mes réflexions sur la mort ont commencé. Tout le reste est venu progressivement, plus tard.

— Mais pourquoi avez-vous décidé que l'individu ne doit pas souffrir ? D'où tenez-vous ça ?

— Mais c'est évident ! Bien sûr, si l'homme se comporte mal et de manière indigne, s'il pèche et commet des crimes, alors qu'il souffre, c'est un juste châtiment. Mais lorsqu'on mène une vie digne et honnête, qu'on travaille consciencieusement et de toute son âme, qu'on ne fait de mal à personne, pourquoi devrait-on souffrir ? Quel est le sens ? C'est injuste.

— Vous vous trompez, Ilia Andreïevitch.

— Et pourquoi donc ? Démontrez-le-moi.

— Il est peu probable que je puisse vous prouver quoi que ce soit. Je peux seulement vous proposer mon point de vue.

— Je vous écoute.

— Si je suis votre logique, la souffrance serait le prix à payer pour une vie indigne, alors qu'une vie digne devrait être récompensée par une mort aisée et légère. C'est là que se trouve l'erreur logique et sémantique. La vie n'a qu'un prix : la mort. Avec la mort, on ne peut payer que la vie, c'est ainsi que le prévoit la nature. Celui qui a le bonheur de naître aura le malheur de mourir. Il est nécessaire de naître pour mourir, comme il est impossible de mourir si on n'est pas né. Vous êtes d'accord avec cette prémisse ?

— Oui, je suis d'accord. Et ensuite ?

— Nous arrivons donc à l'étape suivante du raisonnement. La souffrance est le prix à payer pour le plaisir. Vous comprenez ? La mort, pour la vie, et la souffrance, pour le bonheur. La vie que l'individu a menée, juste ou pas, n'a strictement aucune importance. Il a fait le bien et il en a tiré du plaisir, il a tué un innocent et il en a tiré également du plaisir. Il a ressenti du bonheur en travaillant, il a ressenti du bonheur en volant. Quoi que l'individu ait fait, quelle que soit la manière dont il a vécu, la vie lui a apporté de la joie, d'une manière ou d'une autre. Certains ont beaucoup reçu, d'autres beaucoup moins ; certains très souvent, d'autres plus rarement ; certains seulement dans leur enfance, d'autres pendant toute leur vie. Mais il est arrivé à tout le monde d'être heureux et satisfait. Et pour cela, tout le monde doit payer par la souffrance. Et vous voudriez que l'individu quitte la vie sans s'acquitter de la note ? Cela violerait l'harmonie de l'univers, vous ne trouvez pas ?

— Il y a des points faibles dans votre raisonnement, Anastasia Pavlovna. Je peux vous le démontrer aisément. Certaines personnes n'ont été heureuses que trois minutes pendant toute leur vie et le sort leur inflige des souffrances infinies et insupportables. Est-ce là un prix juste et proportionné ? À d'autres, la vie a procuré sans compter du bonheur et de la joie, mais le destin ne leur a pas réservé de souffrance. Est-ce une manifestation de l'harmonie de l'univers ? L'harmonie dont vous parlez n'existe pas, vous devez le reconnaître.

— Pas du tout. L'harmonie existe. Tout dépend de la perception individuelle. Vous me parlez d'individus qui n'auraient été heureux que trois minutes pendant toute leur vie ? Je peux avec la même facilité vous démontrer qu'il n'existe pas un seul individu dans ce cas. Pouvez-vous me trouver une seule personne qui n'a jamais senti sur sa joue le baiser d'un enfant ? Ou qui n'a jamais reçu de cadeau ? Ou qui n'a jamais entendu, sinon des mots d'amour, du moins de gratitude, d'amitié, de tendresse, d'affection ? Ou qui n'a jamais ressenti un tant soit peu de chaleur humaine ? Pouvez-vous donc me trouver un seul individu qui n'a jamais reçu d'aide ou à qui personne n'a jamais tendu une main secourable ? Un seul individu qui n'a jamais rien fait d'utile dont il a pu tirer de la satisfaction ? Qui n'a jamais ressenti du plaisir à lire un livre ou à regarder un film ? Qui n'a jamais joui sexuellement ? Je pourrais poursuivre cette énumération à l'infini, mais vous comprenez très bien ce que je veux dire. Dans la vie de chaque être humain, il y a un nombre immense d'événements et de choses qui lui apportent de la joie et du bonheur. Mais tout le monde n'est pas forcément en état de le comprendre ou simplement de le sentir. Il existe des gens, et il y en a beaucoup, je vous l'accorde, qui sont toujours mécontents, que tout indispose, qui se sentent en permanence malheureux, désavantagés, qui se plaignent continuellement, qui ne voient jamais rien de bon dans la vie, seulement le mauvais. Ont-ils raison ? Non. La vie leur a donné tout ce qu'elle pouvait, mais ils ont été incapables de l'estimer à sa juste valeur. Ils ne savent pas apprécier le goût de l'air après l'orage ou écouter une belle musique. Ils ne savent pas se réjouir du bonheur d'autrui. C'est pourquoi il leur semble qu'il n'y a rien de bon dans la vie. En revanche, ils ressentent au centuple les mauvais aspects de l'existence. Que peut-on leur dire ? La surdité de leur âme ne les libère pas, et ne peut pas les libérer des souffrances, de la nécessité de payer pour ce qui leur a été accordé. Ils n'ont pas utilisé les bienfaits dont ils ont été pourvus ? C'est leur problème. Lorsque quelqu'un va au théâtre et ne trouve pas le plaisir auquel il s'attendait, il ne lui vient pas à l'esprit de demander le remboursement de son billet, n'est-ce pas ? Il comprend qu'il n'est pas parvenu à tirer du spectacle la satisfaction que d'autres ont ressentie.

— En ce qui concerne le théâtre, je veux bien admettre que votre raisonnement est juste, mais en ce qui concerne la vie, la vie réelle, je ne suis pas d'accord.

— Pourquoi ?

— Parce que la vie n'est pas un théâtre.

— Dans *Comme il vous plaira,* Shakespeare disait autrement : « Le monde entier est une scène, et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. »

— Pour moi, Shakespeare n'est pas une référence.

— C'est dommage. Il était extraordinairement pénétrant. Je ne vous propose d'ailleurs pas de comparer la vie au théâtre, je vous suggère de regarder le théâtre comme un élément de la vie, créé par l'humanité à son image pour représenter ses aléas. En effet, il n'y a rien d'autre au théâtre que ce que les gens éprouvent dans la vie réelle. Mais nous sortons du sujet. Les souffrances sont données à l'individu en contrepartie du bonheur, mais s'il est incapable d'être heureux, c'est malheureux pour lui, mais certainement pas une excuse pour éviter de payer. Et d'ailleurs, Ilia Andreïevitch, qui vous dit que tout doit être bon dans la vie ? Qu'il ne devrait y avoir que bonheur et plaisir ?

— C'est une question bien étrange. C'est ainsi que nous avons tous été élevés. On nous a inculqué dès l'enfance que si on vivait de manière honnête, si on travaillait consciencieusement et si on ne violait pas la loi, tout serait bien pour nous. Est-ce qu'on vous a élevée autrement ? Vous êtes sans doute plus jeune que moi, mais pas tant que ça. Vous avez donc sûrement appris la même chose que moi.

— Oui, c'est aussi ce qu'on m'a enseigné. La différence entre nous est que j'ai sans doute vu beaucoup plus de peine, de souffrance et de larmes que vous. Et cela m'a forcée à comprendre que la vie ne s'arrange pas toujours de la manière que nous avons apprise.

— Et comment s'arrange-t-elle, à votre avis ?

— Dans la vie, il y a en général beaucoup plus de choses mauvaises, pesantes et désagréables que bonnes, exaltantes et agréables. Elle est ainsi. C'est sa nature, vous comprenez ? Elle n'est pas injuste, elle est simplement comme ça. L'univers est ainsi. C'est difficile à admettre, mais on ne peut pas faire autrement. Voilà pourquoi il ne faut pas désespérer lorsqu'on se heurte aux difficultés et à la souffrance, penser qu'on n'a pas de chance lorsqu'on s'en reçoit plein la figure et qu'on est puni par Dieu pour on ne sait quels péchés. Les problèmes entrent dans la normalité de la vie. Et les souffrances aussi. Mais il faut voir aussi le bon, l'apprécier et s'en réjouir, vivre chaque seconde pleinement en sachant bien que, d'après les lois de l'univers, une nouvelle série noire peut commencer dès le lendemain.

Il faut savourer à sa juste valeur chaque instant de bonheur et le retenir le plus longtemps possible. Il y a moins de bon que de mauvais, mais c'est ainsi que tourne le monde et vous, Ilia Andreïevitch, n'y pouvez rien changer.

— Ainsi donc le monde tourne mal.

— Peut-être… Mais c'est comme ça et on n'y peut rien.

— Je ne vous crois pas.

— Et vous n'avez pas à le faire. Mon but n'est pas de vous persuader de votre erreur. Pour moi, vous n'êtes pas un contradicteur dans un débat philosophique. Vous n'êtes qu'un criminel. Un assassin qui a fait six victimes. Et je ne cherche pas des arguments pour vous contredire, mais des preuves de vos méfaits. D'ailleurs, si je comprends bien, vous imputer ces meurtres ne sera pas un problème. Vous avez fait le nécessaire pour que vos actes vous soient indiscutablement attribués dans le cas où on vous attraperait.

— Anastasia Pavlovna…

— Oui ?

— Dites… Votre collègue a dit qu'on pouvait me reconnaître irresponsable et m'enfermer dans une maison de fous. C'est vrai ?

— Soyez tranquille, l'asile d'aliénés ne vous menace pas. Quoique… Comment savoir ? Les psychiatres sont imprévisibles. Il leur arrive de reconnaître responsables de leurs actes des cinglés notoires. Et, il n'y a pas si longtemps, des dissidents totalement sains d'esprit étaient déclarés schizophrènes. Ce qui fait que je ne peux absolument rien vous garantir.

— Ce n'est pas l'issue que je souhaite.

— Je comprends. Vous désirez un procès retentissant qui restera dans les manuels. Vous voulez avoir la possibilité de vous produire dans un tribunal et de dire publiquement tout ce que vous venez de me dire. Que voulez-vous d'autre ?

— Une condamnation à mort.

— Vous voulez une mort opportune et facile ?

— Je veux être tué par l'État et non par des médecins incultes ou un bandit paniqué…

— Ah ! C'est donc ça ! Vous voulez mourir maintenant, alors que vous êtes encore en bonne santé, par crainte de devenir un malade faible et impuissant. Vous voulez échapper aux aléas de la mort… Est-ce que vous n'en demandez pas trop, Ilia Andreïevitch ? Vous avez vécu une vie dense et atteint les sommets de votre profession. Vous avez joui de la reconnaissance et du respect. Vous avez aimé des femmes et avez été aimé d'elles. Vous bénéficiez de revenus importants qui vous permettaient de mener un train de vie

confortable. Et maintenant, vous refusez de payer tout ça ? Vous organisez votre propre insolvabilité morale ? Je suis vraiment navrée de vous décevoir. Ilia Andreïevitch, mais il existe dans notre pays un moratoire sur la peine de mort. Vous ne le saviez pas ? On peut être condamné à la peine capitale, mais on n'est pas exécuté. Voilà votre perspective : la détention à perpétuité. Cela vous assurera une telle gamme de souffrances que vous paierez ce que vous devez à la vie jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Vous n'aurez pas une mort facile.

— Vous vous réjouissez de mon malheur ?

— Pas du tout. Je me réjouis, certes. Mais pas de votre malheur.

— Alors de quoi ?

— Du fait que l'harmonie de l'univers, cette fois, ne sera pas violée.

Épilogue

En avril 1999, le Président de la Fédération de Russie demanda à la Commission des Grâces d'examiner dans le plus bref délai les dossiers de tous les condamnés à mort. Puisque le moratoire sur la peine capitale était en application, la Commission devait décider du sort d'environ trois cents détenus et commuer leur condamnation en une peine de privation de liberté, soit à perpétuité, soit pour un temps donné. Lorsque le dossier du condamné I.A. Kazakov fut étudié, la Commission constata avec embarras qu'il était le seul à ne pas avoir fait de demande de grâce. Néanmoins, puisqu'il était impossible d'exécuter la sentence, sa peine fut commuée en vingt-cinq ans de privation de liberté.

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : CPI BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL JANVIER 2012.
N° 106628 (66523)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Affronter en direct les questions des téléspectateurs sur le plateau de l'émission « Femmes aux métiers extraordinaires », même pour un officier de police, c'est un défi. Anastasia s'applique à répondre quand une pancarte surgit dans le public : « Puisque tu es si intelligente, devine où tu vas rencontrer la mort. » L'enquête la plus difficile et la plus angoissante de sa carrière commence.

Alexandra Marinina, née en 1957, ancien lieutenant-colonel de la milice de Moscou, diplômée de criminologie, est aujourd'hui l'auteur de romans policiers le plus prolifique de Russie. *La Liste noire* et *Je suis mort hier,* notamment, sont disponibles en Points.

« L'occasion d'une descente dans les bas-fonds de Moscou. »
Le Canard enchaîné

1 Depuis l'époque soviétique, « milice » est le nom de la police en Russie.

2 En octobre 1998. *(NdT.)*

3 Diminutif de Mikhaïlovna. (*NdT*.)

4 La réforme monétaire du 1er janvier 1998 établit une nouvelle valeur du rouble à raison d'un nouveau pour 1 000 anciens. (*NdT.)*

5 Voir *La Liste noire*, du même auteur, « Seuil Policiers », 2001. *(NdT.)*

6 Il s'agissait ici de loteries privées : les points de vente et de remise des lots variaient d'une entreprise à l'autre. (*NdT.)*

7 Tueurs et violeurs en série qui ont défrayé la chronique en Russie dans les années 1980 et le début des années 1990. (*NdT.)*

8 Spécialité sibérienne, sorte de gros raviolis farcis à la viande. (*NdT*.)

9 Voir *Le Requiem*, du même auteur, « Seuil Policiers », 2010. (*NdT*.)

10 Grand magasin sur la place Rouge. *(NdT.)*

11 Voir *La Liste noire* dans la même collection, 2001. *(NdT.)*

12 Au cours d'un duel contre un homme qui se moque de mourir, le personnage principal décide d'attendre que son adversaire recommence à tenir à la vie pour régler le différend. (*NdT.)*

13 Diminutif de Saint-Pétersbourg. *(NdT.)*

14 Voir *Le Cauchemar,* « Seuil Policier », 1998. *(NdT.)*

15 *Svatovstvo Goussara,* film soviétique (comédie musicale) de Svetlana Droujinina (1979). *(NdT.)*

16 Prix Nobel de physique en 1962.

17 Autorisation de résidence. *(NdT.)*

18 Gâteau de Pâques. (*NdT.)*

19 Diminutifs du prénom Anna. (*NdT* .)

20 Voir *Le Cauchemar*, Points Policier, 1998 (*NdT.)*

21 Voir *L'Illusion du péché,* dans la même collection, 2007 (*NdT*.)

22 Voir Le *Styliste*, Points Policier, 2004 (*NdT.)*